UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 4184

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, MADSOR

Prov. Torontinae.
TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINIAE
STUDENDATUS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINIAE
STUDENDATUS

PENSÉES

DE PASCAL

A LA MÊME LIBRAIRIE

ISOCRATE. Discours sur lui-même, intitulé : Sur l'Antidosis, traduit en français pour la première fois par *Aug. Cartelier*, revu et publié avec le texte, une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. Grand in-8° raisin (Imprimerie nationale), 1862. . . . . 8 »

PASCAL. Opuscules philosophiques, comprenant : De l'autorité en matière de philosophie; — Réflexions sur la géométrie en général; — De l'art de persuader. Nouvelle édition, avec une notice sur Pascal, des notes et des remarques, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. 1 vol. in-12. Prix, br. » 75

PASCAL. Provinciales (I, IV et XIII), nouvelle édition, avec une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, membre de l'Institut. 1 vol. in-12, broché, 1880. . . . . 1 50

371-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-18.

PENSÉES
DE PASCAL

PUBLIÉES DANS LEUR TEXTE AUTHENTIQUE

AVEC

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES REMARQUES

PAR

ERNEST HAVET
Membre de l'Institut.

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

Pendent opera interrupt
(Voir page CI.)

TOME PREMIER

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS
TRANSFERRED

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1918

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Cette troisième édition de mon commentaire sur les pensées de Pascal ne semblait devoir être qu'une réimpression, les deux volumes ayant été clichés. Mais des travaux récents faits sur le texte des *Pensées* ne me permettaient plus de le donner tel que je l'avais donné jusqu'ici. Il a été établi, en effet, par M. Auguste Molinier, que l'éditeur qui a publié le premier, d'après la découverte de Victor Cousin, le texte complet et authentique des *Pensées*, a laissé échapper dans cette édition *princeps*, travail si considérable et si difficile, un certain nombre de fautes, et que ces fautes n'ont pas été corrigées depuis, ni par moi-même, ni par aucun de ceux qui ont reproduit le texte de M. Faugère. M. Molinier a donné lui-même une nouvelle édition des *Pensées* (librairie Lemerre, 2 volumes, 1877-1879), et il a rétabli le texte de Pascal partout où ce texte avait été altéré. J'ai rendu compte de cette récension dans un article de la *Revue politique et littéraire* (24 mai 1879). J'y ai relevé les plus intéressantes des corrections de M. Molinier. Je concluais que toute autre édition des *Pensées* demeurerait désormais sans autorité

tant qu'on n'y aurait pas introduit ces corrections. On les trouvera toutes dans les deux présents volumes, la librairie Delagrave n'ayant pas hésité à faire remanier les clichés (1).

Le texte de mon commentaire est resté le même; mais j'ai refait et développé les Additions placées à la fin de chacun des deux volumes.

J'y ai joint une Concordance qui indique, pour chacun des fragments de Pascal, la page du cahier autographe où il se trouve.

Je donne aussi à la fin de chaque volume la Liste des fragments qui manquent dans l'édition de Port-Royal.

La *Table analytique et lexique* n'étant pas de moi, mais de Delzons, qui est mort aujourd'hui (voir l'Avis placé en tête de cette Table), je ne pouvais penser à y faire d'autres changements que ceux qui étaient rendus indispensables par les corrections introduites dans le texte de Pascal.

On verra dans l'*Avertissement* ci-après (et p. CXXII) que j'avais donné l'Entretien de Pascal avec M. de Saci d'après le texte publié en 1728 par le P. Des Molets, qui, lui-même, avait pris ce texte à sa source dans les Mémoires de Fontaine

(1) J'en signalerai tout de suite quelques-unes, comme *impuissances* pour puissances, t. I, p. 5, l. 10 — *mousses* pour émoussés, p. 35, l. 22 — *j'ai découvert* pour j'ai dit souvent, p. 48, dernière ligne, p. 121, l. 3, *effondrés* pour tombés, le mot a été oublié dans la *Table analytique et lexique*. — P. 65, l. 9, on lisait jusqu'ici : *c'est un grand avantage que la qualité qui dès dix-huit ou vingt ans*, etc. Au tome II, on lira, *ceux que les Turcs*, au lieu de ceux, que les uns; p. 108, l. 12 — *seraient ôtées au juste*, au lieu de, au péché; p. 203, l. 25 (voir la première *Provinciale*) — *qu'il fasse aussi*, au lieu de, il faut aussi, p. 205, t. VI, etc.

Le journal *l'Instruction publique*, du 1er décembre 1877 au 5 juin 1878, a donné une *Etude critique* sur le *texte des Pensées de Pascal*, sous la signature Σ. P. (Salomon Reinach). Le premier volume de M. Molinier avait paru déjà, mais Σ. P. ne le connaissait pas, et avait trouvé de son côté, en se reportant à l'autographe de Pascal, plusieurs corrections à faire et découvert même quelques lignes inaperçues (voir Molinier, t. II, p. 364). Il avait proposé aussi, au sujet du texte de Pascal, des vues générales qui ont excité l'attention, mais qui demeurent un peu vagues, et qu'on voudrait lui voir préciser.

manuscrits. Mais le manuscrit dont s'est servi Des Molets ne lui a pas fourni toujours un texte satisfaisant. J'ai reconnu cette fois la nécessité de le contrôler, et je l'ai fait en recourant au manuscrit 2980 de la Bibliothèque Mazarine. M. Gazier a bien voulu me communiquer aussi les variantes d'un manuscrit qui lui appartient (1).

J'ai pu introduire ainsi dans l'*Entretien avec M. de Saci* un grand nombre de corrections, dont je marquerai ici quelques-unes.

P. CXXVII, l. 2 : *aucune des moindres choses de la nature* au lieu de, aucunes choses.

P. CXXIX, l. 7 : *quelques songes*, pour, un songe.

P. CXXX, l. 16 : dans l'ivresse *de la science;* ces trois mots manquaient.

P. CXXXII, l. 1 : *il suit donc les mœurs de son pays parce que la coutume l'emporte ;* cette phrase manquait.

P. CXXXV, l. 5 : *la même mort*, et non, la mort même. — l. 19 ex stercore *Tertulliani;* ce mot manquait.

(1) Je demande à placer ici des notes que je dois encore à M. Gazier, sur quelques passages des *Lettres à Mlle de Roannez* (au tome II). On sait combien M. Gazier est savant sur tout ce qui touche à l'histoire de Port-Royal et du jansénisme.

P. 327, n. 6. — Il s'agit de la mise à l'Index des œuvres d'Arnauld publiées depuis la censure : « On vit paraître tout d'un coup, le 25e jour d'août de cette année, l'affiche d'un décret de l'Index du 21 du même mois, par lequel tous les écrits de ce docteur publiés depuis la censure de Sorbonne étaient condamné. » Hermant, Mémoires manuscrits, l. XV, ch. 9.

M. Gazier ajoute : « *Cela n'est rien du tout* s'explique ainsi tout naturellement, car les décisions de la congrégation de l'Index n'étaient pas reçues en France. » Il conclut que cette lettre est postérieure à la date du 25 août, contrairement à ce que j'avais dit p. 327, note 6 et 329, note 2.

P. 328, note 1. — M. Gazier déclare d'après Hermant, que M. Du Gas est M. Singlin.

P. 336, note 1. — « Il s'agit probablement, dit M. Gazier, de quelques prêtres de Saint-Merry, paroisse des Roannez (Hermant, *Mémoires*, l. XIV, ch. 8 et l. XVI, ch. 2). » L'année suivante, au mois de juillet, ils étaient encore errants et sous le coup d'une lettre de cachet.

Aux corrections qui ont été faites, je demande qu'on ajoute encore les suivantes :

P. CXXXIII, l. 7 : les *autres* sciences, au lieu de, les hautes.

— Ligne 14 : après, fort juste, *mais il n'y avait rien de nouveau*.

P. CXXX, l. 7 : après ces mots, car on peut dire après lui de Montaigne, Des Molets ajoutait, à l'égard de sa jeunesse, ce qui n'offrait pas de sens. Il faut lire : *à l'égard de la jeunesse,* c'est-à-dire, quant à l'usage que la jeunesse doit faire de la lecture de Montaigne.

Je crois, au contraire, qu'à la p. CXXXIV, l. 13, il faut rétablir la leçon de Des Molets que j'avais donnée d'abord : en *chassant* ce qu'il y a de faux.

On voudra bien excuser toutes ces explications en considérant combien est gênante la correction sur clichés.

Mes deux premières éditions contenaient la dédicace suivante : « A mon frère aîné, Adolphe Havet, hommage d'une tendre et reconnaissante affection. » Elle n'exprimait que bien discrètement mes sentiments pour mon frère, mon aîné de près de vingt ans; mais je la supprime, la mort l'ayant rendue sans objet.

Octobre 1880.

E. H.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La nouveauté de cette édition n'est pas dans le texte qu'elle contient. Ce texte est celui que M. Faugère, mettant à profit les découvertes de M. Cousin, et répondant à son appel, a fait paraître en 1844, d'après le manuscrit autographe entièrement dépouillé pour la première fois ; grand et précieux travail, récompensé par l'honneur même qui s'attache au titre de premier éditeur des vraies *Pensées* de Pascal. Quoique je me sois reporté moi-même au manuscrit autographe, dont j'ai tiré plusieurs corrections, cependant mon édition ne diffère pas, en général, de celle de M. Faugère, *quant au texte de chaque fragment pris à part*. Elle présente cependant un autre aspect, et ce n'est plus le même livre, en ce que la disposition n'est plus la même. J'ai expliqué [1] les motifs qui m'ont déterminé à classer ces fragments suivant un ordre qui n'est pas véritablement nouveau, mais qui est le même, *à très-peu de chose près*, que celui de toutes les éditions faites d'après Bossut, c'est-à-dire des éditions les plus répandues et les plus nombreuses.

Mon édition comprend : 1° toutes les *Pensées* proprement dites, c'est-à-dire tous les fragments contenus dans le manuscrit autographe, à l'exception seulement des notes qui se rapportent aux *Provinciales*, lesquelles doivent entrer dans les éditions des *Provinciales*, et non dans les éditions des *Pensées*. J'ai conservé cependant, parmi ces notes, celles que les anciennes éditions avaient accueillies, par exemple, XXIV, 66 ; 2° les *Opuscules* qu'on est habitué à lire, sous une forme ou sous une autre, dans les éditions des *Pensées* faites d'après Bossut, plus le *Discours sur les passions de l'amour*.

J'ai eu le plaisir inattendu de m'apercevoir qu'après tant de restaurations, on m'avait laissé encore une restauration à faire : cette édition des *Pensées* est la première où l'on trouvera le véritable texte de l'*En-*

1. Dans mes Remarques sur la Préface de l'édition de Port-Royal.

tretien de Pascal avec M. de Saci. Ce texte était pourtant ouvert à tous les yeux, il ne reposait pas même dans un manuscrit, comme celui des *Pensées*, il avait été imprimé en 1728 par le P. Des Molets, d'après le manuscrit des Mémoires de Fontaine, mais on l'a laissé dans les Mémoires de Des Molets sans songer à s'en servir. M. Faugère lui-même n'a donné ce morceau que d'après les Mémoires de Fontaine imprimés (1736), où il n'avait été reproduit qu'avec beaucoup d'altérations. On avait fait comme pour les *Pensées*, on avait effacé les hardiesses et les traits de scepticisme.

Je répète cependant que la tâche d'éditeur n'a pas été mon principal objet; mon travail consiste surtout dans mes notes. M. Cousin le premier a reconnu et fait reconnaître la véritable lettre et le véritable esprit des *Pensées;* M. Faugère en a publié le premier le texte complet et authentique; j'entreprends le premier d'y joindre un commentaire où se trouvent toutes les explications et tous les renseignements qu'on souhaite en les lisant.

Ces secours, qui ne sont pas inutiles pour lire les classiques, même quand il s'agit d'ouvrages régulièrement composés et préparés à loisir pour le public, m'ont semblé particulièrement nécessaires pour l'étude d'un recueil de matériaux, de notes sans suite et sans liaison, ramassées seulement après la mort de l'auteur, et qui en outre ont eu cette singulière destinée, que, quoique publiées il y a plus de cent soixante-dix ans, elles étaient inédites, en un certain sens, hier encore, tant leur texte véritable diffère de celui qui est en possession de toutes les bibliothèques et de toutes les mémoires depuis si longtemps. Mon premier soin a été d'introduire entre ces deux textes des rapprochements fréquents, qui font ressortir à la fois l'intention des corrections faites par Port-Royal et la force de la leçon originale. Chacun de ces rapprochements est un véritable commentaire ou de l'idée de Pascal ou de son style.

Toutes les fois que Pascal cite un passage de l'Écriture, ou qu'il y renvoie, ou qu'il y fait allusion, j'ai indiqué ce passage d'une manière précise. Quoique les anciens éditeurs eussent fait une grande partie de ce travail, ils avaient négligé encore bien des passages.

Pascal cite par leur nom Épictète, saint Augustin, Tertullien, etc., sans indiquer les passages. J'ai donné des renvois précis.

Voltaire avait averti déjà que, parmi les *Pensées*, un grand nombre étaient tirées de Montaigne, observation que Ch. Nodier a poussée depuis jusqu'à l'outrer dans une sortie fort bizarre contre Pascal (*Questions de littérature légale*, anonyme, 1812, page 21). Ces imitations ont été signalées dans l'édition de M. Faugère beaucoup plus complète-

ment qu'elles ne l'avaient encore été. On trouvera cependant ici plusieurs rapprochements frappants qui avaient été oubliés.

Mais indépendamment de l'Écriture et des Pères, ou de Montaigne et d'Épictète, il y a en divers endroits des *Pensées* le témoignage de l'impression qu'avait faite sur Pascal tel ou tel esprit ou tel ou tel livre contemporain. Comme il ne nomme jamais ou presque jamais, on n'avait guère remarqué ces traces de ses conversations ou de ses lectures. Je puis me permettre de dire, en général, que je suis le premier qui les aie suivies. On verra dans mes notes que telle pensée vient de Descartes, ou de Balzac, ou de Grotius, ou de Méré, ou d'une Anthologie de Port-Royal, ou du *Cyrus*, ou du *Pugio fidei*, etc. D'autres notes, en faisant voir de quelles idées on était préoccupé alors, quelles questions on soulevait et quels débats on agitait, éclaireront par cela même certains fragments.

Les Lettres à mademoiselle de Roannez n'avaient été l'objet d'aucun éclaircissement ; j'ai cherché à me rendre compte des moindres particularités qu'elles présentent. J'ose croire que cette étude des détails donne à ces Lettres un aspect nouveau et un intérêt imprévu. Ce qui pouvait ne sembler qu'une suite de lieux-communs de dévotion janséniste, paraît, ainsi éclairé, le développement d'une espèce de drame intérieur plein d'émotion, et le journal des assauts que l'âme violente de Pascal livre à une autre âme qu'elle subjugue enfin.

Je ne veux pas détailler ici tous les genres d'éclaircissement qui ont pu entrer dans mes remarques, mais j'affirme que je n'ai pas laissé passer une phrase du texte de Pascal sans essayer de répondre à toute question qui se présentait à mon esprit à l'occasion de cette phrase. Je n'ai rien négligé enfin pour donner aux éditeurs qui m'avaient demandé ce livre un travail sérieux, tel qu'avait droit de l'attendre une maison qui se recommande aux amis de la littérature savante, et par tant de bonnes éditions des classiques, et par le nom même et les travaux de M. Dezobry.

Si d'ailleurs j'explique avec cette insistanee les soins que j'ai pris afin de donner un bon commentaire des *Pensées*, c'est pour rassurer ma conscience sur les faiblesses que j'aperçois mieux que personne dans mon travail. Celui qui publie un livre pour la première fois, surtout un livre de ce genre, où les détails sont infinis, et où l'on a, pour ainsi dire, autant de sujets différents à traiter que de notes à faire, doit trahir son inexpérience par plus d'une faute, surtout quand il arrive, comme cela m'est arrivé par des circonstances dont il est inutile d'entretenir le public, que le livre s'imprime à mesure qu'il se fait, ce qui a toutes sortes d'inconvénients qu'on voit sans peine. Enfin tra-

vaillant à la campagne, j'étais privé de bien des conseils et de bien des entretiens qui auraient pu m'être utiles [1].

On trouve dans l'autographe, à côté de plusieurs fragments, des indications, telles que *Le bon sens*, *Contrariétés*, *Divertissement*, *Écoulement*, *Point formaliste*, *Infini, rien*, etc., qui ne sont pas proprement des titres, mais des étiquettes dont Pascal se servait pour retrouver sa pensée. Je ne les ai pas fait entrer dans le texte, mais je les ai conservées en note.

On trouve de temps en temps dans le manuscrit des phrases ou des pensées que Pascal lui-même a barrées après les avoir écrites et qu'il a refaites autrement. Je ne me suis pas assujetti à conserver toutes ces variantes; j'ai cependant indiqué en note celles qui offraient plus d'intérêt.

Ce n'est pas assez, en citant Montaigne, d'indiquer le livre et le chapitre, car il y a des chapitres fort longs. J'ai donc toujours cité la page, et je l'ai fait d'après l'édition de M. Le Clerc, Paris, 1826, 5 vol. in-8. Le fameux chapitre XII du second livre, *Apologie de Raimond Sebond*, méritait par son importance d'être désigné d'une manière particulière qui le fît tout de suite reconnaître. Je me suis servi de l'abréviation *Apol.*, en citant toujours la page.

Je n'ai pas cru devoir m'astreindre à employer dans le texte, pour les imparfaits, l'orthographe du siècle de Louis XIV. Cela peut paraître nécessaire pour les poëtes, à causes des rimes; mais pour les prosateurs cette affectation de fidélité à l'orthographe du temps ne me paraît pas fondée en raison : car si on conserve l'*o* des imparfaits, pourquoi ne conserverait-on pas tout le reste de cette orthographe? Pourquoi n'écrirait-on pas, comme dans l'édition de Port-Royal, *luy*, *reconnoistre*, *s'arreste*, *veüe*, etc.? Dans Montaigne, on doit au contraire conserver l'*o*, puisque l'on conserve toute l'orthographe du XVIe siècle.

Je désire par-dessus tout que la Faculté des lettres de Paris et l'École normale, auxquelles j'ai l'honneur d'appartenir, reconnaissent dans ce travail quelque chose de leur esprit, de l'esprit de l'Université, pour employer un nom que la loi nous donnait hier encore, et que l'estime publique, je l'espère, nous conservera. Je soumets ce travail à mes

1. On verra cependant que je tiens de M. Le Clerc un renseignement précieux, le plus curieux certainement qui soit dans mes Remarques. C'est l'indication de la source authentique la plus ancienne de la célèbre image de la sphère dont le centre est partout.

Qu'on me permette de remercier ici respectueusement M. Deliége, de Versailles, l'ami d'un oncle que j'ai perdu, qui par le souvenir de cette amitié a bien voulu s'intéresser vivement à mon travail, et qui m'a encouragé et aidé par de longues et fréquentes lettres, me prodiguant à la fois, avec une complaisance infatigable, les conseils d'un esprit plein de sagesse et de goût, et les indications de tout genre que sa riche littérature lui fournissait.

supérieurs, à mes maîtres, à mes collègues : je l'offre à mes auditeurs et à mes élèves, comme un souvenir et une continuation de nos entretiens. Élève moi-même de cette École, si chère à tous ses enfants, j'ai gardé fidèlement, et j'ai la confiance qu'on retrouvera ici la tradition des sentiments qu'elle inspire ou quelle nourrit, l'ardeur pour le travail, la gravité des pensées, le zèle du bien, le goût de la vraie science et de la vraie éloquence, et en philosophie comme en toutes choses un égal amour de la règle et de la liberté. — Novembre 1851.

Il me reste à expliquer pourquoi le titre de la nouvelle édition l'annonce comme *entièrement transformée*. Voici en quoi consiste cette transformation. Dans la première édition, toutes les notes étaient placées au-dessous du texte. C'était une gène pour l'œil, qu'une note tirait en bas à chaque instant, et pour l'esprit qui ne pouvait suivre commodément une lecture toujours hachée. Le commentateur ressemblait à un interlocuteur qui couperait la parole à Pascal, l'interrompant sans cesse pour placer une question ou une objection. Cette fois, je n'ai laissé au bas des pages qu'un petit nombre de notes, qui ne peuvent pas être séparées du texte, et qui aident à le lire ; et mes observations ont été rassemblées, en un discours suivi, à la fin de chacun des vingt-cinq Articles dont se compose mon édition.

INTRODUCTION [1]

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE SUR LES PENSÉES DE PASCAL

On trouvera plus loin l'histoire de la vie de Pascal; je voudrais faire ici celle de son esprit et de ses idées. Je laisse à d'autres l'entreprise de discuter les *Pensées ;* je voudrais seulement les expliquer. Je ne prétends qu'étudier l'homme et son génie dans ces fragments, et me rendre compte des caractères particuliers que cette défense de la religion présente entre toutes les autres.

Pascal est d'abord un mathématicien, un savant ; il l'est dès l'enfanec, si l'on peut dire qu'il ait eu une enfance ; il dépense le feu de sa jeunesse dans ces travaux ; avant vingt-cinq ans, il est en possession des plus grands résultats. Puis, du milieu de la vie aride de la science, nous voyons ce cœur, que la poursuite de la vérité abstraite ne satisfait pas, s'ouvrir à des pensées qui le remplissent davantage. Il cherche la passion, mais pure, et la vertu, mais brûlante. Il était chrétien, il devient dévot : ce n'est pas assez, il devient sectaire, car la piété commune ne lui suffit pas. La dévotion qui l'a conquis ne le laisse plus échapper et finit par absorber tout son être. Elle est encore exaltée par la maladie, qui s'est saisie de lui dès l'adolescence et qui depuis ne cesse de lui livrer des assauts, jusqu'à ce qu'elle l'accable à trente-neuf ans, irritant par ses continuelles atteintes l'impatience de son esprit absolu et la mélancolie de son âme ardente.

Eh bien ! le géomètre, le cœur passionné, le malade, se retrouvent dans les *Pensées*. C'est une œuvre d'extrême logique et d'extrême sensibilité, où l'émotion la plus vive est au cœur même de la critique la

1. Cette Introduction se compose de trois parties :
1° Mon Etude sur les *Pensées de Pascal*.
2° La Préface de la première édition des *Pensées*, la *Vie de Pascal*, par sa sœur, et mes Remarques sur ces deux écrits.
3° L'Entretien de Pascal avec M. de Saci, qui est comme une autre préface dictée par Pascal lui-même.

plus rigoureuse et la plus sèche : et, de temps à temps, un cri douloureux ou une brusque secousse nous avertit que cette intelligence supérieure, qui semblait oublier son corps, a senti les pointes de la souffrance et la menace de la mort.

S'il ne s'agissait que d'exposer la thèse de Pascal et ce qu'on peut appeler son système de philosophie, il n'y a rien à faire pour cela, car c'est ce qui a été fait admirablement par lui-même. Ce système était déjà formé et arrêté dans son esprit avant qu'il eût rien écrit des *Pensées* ni qu'il songeât à les écrire : il l'a développé à l'époque même où il entra à Port-Royal, dans ce fameux Entretien avec M. de Saci, que Fontaine nous a conservé. C'est là qu'il se place entre les deux espèces de philosophie qui, dit-il, se partagent le monde : d'un côté, celle des sages, des vertueux, des stoïciens, qui serait la sienne s'il n'était chrétien, car l'homme *naturel* est stoïcien dans Pascal : de l'autre, celle des douteurs, des railleurs, des relâchés, épicuriens et pyrrhoniens, tels que Montaigne. Et après avoir montré que ces philosophies ne sauraient ni subsister l'une sans l'autre ni s'accorder l'une avec l'autre, de manière qu'il n'y a pas, ce semble, de sagesse possible pour l'esprit humain, il trouve dans la religion, c'est-à-dire dans le dogme de la chute et de la grâce, qui est pour lui toute la religion, une sagesse supérieure où il lui paraît que les principes qui semblaient incompatibles se concilient et mettent une double vérité à la place d'une double erreur. Il faut se reporter à cet Entretien ; il contient la clef des *Pensées*, il en est la véritable introduction [1].

Mais la philosophie n'est pas chose impersonnelle, surtout chez un pareil homme. L'esprit qui a produit en dehors de soi sa pensée ne la rapporte plus à sa source et la croit volontiers indépendante de lui-même, mais il se trompe : sa thèse est ce que l'a faite son caractère, sa vie, le fond habituel de ses sentiments. Voilà le système de Pascal; ce n'est pas assez, cherchons-en les racines au fond de son âme. La plus profonde est la foi. La vie de Pascal appartient à la foi tout entière ; on ne saurait trouver dans cette existence si suivie un intervalle où on puisse supposer que la foi se soit retirée de lui. On lira le témoignage de madame Perier sur sa jeunesse, et, depuis, si nous parcourons toutes les dates de son histoire, que trouvons-nous? L'affaire du frère Saint-Ange, 1647 ; la Prière pour le bon usage des maladies, 1648 ; la Lettre sur la mort de son père, 1651 ; Jacqueline au couvent, qui, dès la fin de 1653, réussit à attirer vers la retraite celui qui l'y

1. Le système, la méthode philosophique de Pascal, prise abstraitement, a été analysée et discutée d'une manière supérieure dans l'article *Pascal* du *Dictionnaire des sciences philosophiques* (par M. Franck). Je renvoie à ce morceau, si serré et si fort, ceux qui veulent *discuter* les *Pensées;* je ne prétends, comme je l'ai dit, que les *exposer*.

avait poussée jadis ; à partir de 1654, il est le Pascal de Port-Royal, le Pascal des *Provinciales*, du miracle de la sainte Epine et des *Pensées*. Si, entre 1651 et 1653, il eut quelques mois de vie mondaine, s'il connut alors dans le monde quelques beaux esprits irréligieux, s'il lut et relut Montaigne et l'approfondit, je ne veux pas dire que le commerce de ces idées hardies n'ait pas laissé en lui des traces profondes, et qu'à certains moments il n'ait pas surpris des tentations d'incrédulité au fond de sa pensée ; nous avons, ce semble, son aveu là-dessus, et nous n'aurions même pas besoin d'un aveu, mais je suis convaincu aussi qu'en ces temps mauvais il n'a jamais laissé le doute prendre le dessus, qu'il se défendait de toute sa force, soit contre les objections, soit contre son trouble même, et qu'il demeura toujours, dans toutes ses paroles comme dans toutes ses actions, le fidèle enfant de l'Église [1].

Et comment eût-il seulement soutenu la pensée de n'être plus chrétien, de laisser échapper la foi, lorsqu'il avait si longtemps vécu par la foi, qu'il avait déjà livré des combats pour elle, qu'il avait pris parti dans les querelles religieuses, qu'il était publiquement connu comme janséniste et ami de Port-Royal, que, dans l'ardeur de son zèle, il avait fait de son père un dévot et de sa sœur une sainte, qu'il avait enfin tous les engagements à la fois ? Et, tandis que la religion avait tant de force pour l'arrêter, quelle force avait l'incrédulité pour le séduire ? L'incrédulité alors marchait dans l'ombre et sapait les esprits par un travail souterrain ; elle n'était pas autorisée ; elle ne pouvait se prévaloir d'aucun grand nom, d'aucun maître respecté. Quelques esprits aventureux et sans considération osaient seuls publier des écrits ouvertement impies ; les autres esprits forts se contentaient de lancer dans la conversation leurs arguments et leurs railleries ; tous les personnages graves, tous les sages, appartenaient à la foi, au moins par leur silence. De tous ces monuments d'une incrédulité hardie et savante, qui plus tard devaient enfanter une révolution des esprits plus grande que celle de la Réforme, aucun encore n'avait paru. Le *Traité théologico-politique* de Spinoza, d'où est sortie toute la critique anti-chrétienne du siècle suivant et du nôtre, ne vit le jour qu'au lendemain de la publication des *Pensées* (1670).

Rien ne serait donc plus faux que de se figurer Pascal comme un

1. Voyez ce que j'ai appelé les aveux de Pascal aux passages suivants : « On n'a qu'à voir leurs livres (des pyrrhoniens), si l'on n'en est pas assez persuadé (de leurs principes), on le deviendra bien vite, *et peut-être trop.* » VIII, 1. Et X, 1, à la fin : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin... Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien : ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et *guéris d'un mal dont vous voulez guérir...* » Et le fragment XXV, 20, sur ceux qui ne peuvent s'empêcher de *songer*. Et aussi XXV, 18.

esprit libre et flottant, qui part du doute universel, et qui, s'enfonçant dans ce vide jusqu'à ce qu'il trouve un fond qui résiste, arrive ainsi à la foi. Pascal part de la foi ; elle est chez lui invétérée, profonde, inébranlable ; et c'est en chemin qu'il rencontre le doute, non comme un principe, mais comme un obstacle.

Le scepticisme en effet se présentait de tous côtés autour de lui. Autant était faible encore et peu dangereuse l'incrédulité dogmatique, celle qui nie formellement ce que tout le monde croit, autant était déjà redoutable le scepticisme qui la prépare, qui l'insinue par la critique, non en attaquant directement les croyances, mais en contestant les preuves sur lesquelles elles s'appuient ; ne renversant rien, mais ébranlant tout. Quand le P. Mersenne soutenait qu'il y avait à Paris cinquante mille athées [1], ou quand Nicole écrivait (*Lettre* 45) : « Il faut donc que vous sachiez que la grande hérésie du monde n'est plus le luthéranisme ou le calvinisme, que c'est l'athéisme ; » sans doute qu'ils appelaient athées non pas tant des gens qui niaient Dieu absolument, que des esprits amenés par le scepticisme à ne savoir qu'en penser. Le scepticisme circulait en effet sourdement sous l'apparente soumission des intelligences aux choses établies, et le XVIIIe siècle allait en sortir. Fontenelle était né depuis cinq ans déjà quand Pascal est mort.

Le scepticisme remplissait d'ailleurs un livre que tout le monde lisait et qui était déjà classique, le livre de Montaigne ; c'est là que le puisaient La Mothe Le Vayer et d'autres encore ; c'est là qu'il étonna Pascal et qu'il l'arrêta. Pascal paraît avoir lu peu de livres ; mais ce qu'il daignait lire, il le lisait si bien qu'il le faisait passer en lui tout entier. Il y a une expression proverbiale : *homo unius libri ;* Pascal a été l'homme de deux livres, l'un sacré et l'autre profane, la Bible et les *Essais*. Pas un argument de Montaigne ne fut perdu pour lui, et il subit, ou plutôt il accepta avec une complaisance qui étonne, l'influence de ce maître si différent de lui, et qui fait d'ailleurs si peu d'effort pour commander. Pascal est aussi ardent que Montaigne est tiède et même froid, logicien aussi serré et aussi opiniâtre que Montaigne est indécis et flottant, aussi essentiellement chrétien que Montaigne est naturellement païen. Raison de plus : il trouvait ainsi chez Montaigne l'objection dans toute sa force, et, ce qui est étrange, c'était Montaigne lui-même qui lui fournissait le moyen de la lever.

Montaigne, quoiqu'il soit le père des incrédules, ne parle pas pourtant en incrédule. Il professe la foi catholique ; il déclare que son pyr-

1. Voyez *Œuvres de Pascal*, 1819, t. II, p. 21, et Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3e édit., 1868, t. I, p. 27.

rhonisme s'arrête devant la révélation ; il fait plus, il prétend établir la foi et l'assurer par son pyrrhonisme même. Il est certain que la croyance à une révélation repose nécessairement sur le sentiment de la faiblesse de l'esprit de l'homme et de son impuissance à trouver la lumière dont il a besoin. C'est ce que Platon exprimait déjà par la bouche de Socrate : « Je crois que, sur de telles matières, arriver à l'évidence en cette vie est impossible ou très-difficile... Il faut pourtant tâcher de savoir ce qui en est, et, si on ne peut y parvenir, on prendra parmi les opinions humaines la meilleure et celle qui résiste le mieux, et on s'y établira comme sur un radeau pour traverser la vie, *à moins qu'on ne puisse trouver à s'embarquer sur un vaisseau plus solide et sur une parole divine qui nous conduise en toute sûreté au terme du voyage.* » (*Phédon*, p. 85 de l'édition de Henri Estienne.) Mais ce n'est pas ainsi que parle Montaigne ; selon ses discours, la raison n'est pas insuffisante, elle est nulle et absolument incapable de rien trouver. Il n'y a nulle part pour notre esprit ni vérité ni même vraisemblance. Vous allez dire : La religion n'est donc pas plus croyable que le reste? Au contraire, plus il se trouve que rien n'est vrai ni vraisemblable, plus la religion triomphe. Et comment? C'est qu'elle est ainsi débarrassée de toute difficulté qui viendrait de la raison. Mais Pascal a analysé l'argumentation de Montaigne de manière à ce qu'on ne songe pas à refaire ce travail après lui. (Voyez l'*Entretien avec Saci.*) Charron a répété les mêmes principes sous une forme plus précise et plus arrêtée, comme toujours, dans le livre de la Sagesse (II, 2). Cette théologie sceptique, assez suspecte par elle-même et par ses auteurs, fut pourtant prise au sérieux et généralement acceptée, soit que la charité ne permît pas de taxer d'irréligion ceux qui s'étaient déclarés enfants soumis de l'Église, soit plutôt que le commun des hommes eussent leurs raisons pour n'y pas regarder de si près, heureux de concilier par cette méthode la foi qu'ils voulaient continuer de respecter et le doute qui les envahissait malgré eux.

C'est une chose fort remarquable que le P. Garasse n'ayant pas voulu être dupe de ce qui peut paraître en effet une tactique perfide, et ayant dénoncé l'incrédulité profonde qui lui semblait cachée sous la fausse réserve de Charron, le second père du jansénisme, le dogmatique et intolérant abbé de Saint-Cyran, prit la défense du sceptique. Il est vrai que cette apologie n'a rien de bien sérieux, mais enfin quand Pascal prend Montaigne et son pyrrhonisme dévot au pied de la lettre, il y est autorisé par Saint-Cyran [1].

1. Cela se trouve dans un livre anonyme, et ce livre est un de ces lourds pamphlets tout personnels, où l'auteur est bien plus occupé de dire des injures à son prochain que de

Cependant que devons-nous croire? Charron disait, dans le passage que nous indiquions tout à l'heure : « Iamais academicien ni pyrrhonien ne sera heretique ; » et voilà que ce sont précisément deux sectaires, l'un le chef du jansénisme français, l'autre le plus éloquent champion de ces *opinions triées et particulières* [1], qui s'associent à ce pyrrhonisme philosophique. Ce qui explique cela, c'est que les jansénistes ont un double caractère : s'ils sont en dehors de l'orthodoxie, c'est précisément parce qu'ils s'attachent au dogme jusqu'à l'outrer. Ils font la guerre à la fois à l'autorité et à la raison : contre l'autorité ils sont raisonneurs ; mais contre la raison ils sont pyrrhoniens, ou du moins ils trouvent dans le pyrrhonisme un allié puissant. M. Cousin a développé cette affinité étrange, ou plutôt ce besoin que le jansénisme a du pyrrhonisme avec une autorité et une force qui me dispensent d'y insister davantage. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1845.)

Charron avait essayé de désavouer les conséquences dangereuses à l'égard de la foi qu'on pouvait tirer de sa doctrine. Après ces mots : « Iamais academicien ni pyrrhonien ne sera heretique, » il ajoute : « L'on dira peut-estre qu'il ne sera iamais aussi chrestien ni catholique, car aussi bien sera-t-il neutre et sursoyant à l'un qu'à l'autre : c'est mal entendre ce qui a été dit; c'est qu'il n'y a point de surséance, ne lieu de iuger, ny liberté, en ce qui est de Dieu. Il le faut laisser mettre et graver ce qu'il luy plaira, et non autre. » Mais Montaigne, moins systématique, plus libre, plus ouvert, confesse spirituellement tout le danger de la méthode sceptique en théologie. « Ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes ; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre; il ne fault pas vouloir mourir pour se venger... Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, auxquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune, il ne fait pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne-vous de ce que dict le proverbe toscan :

développer une thèse sérieuse. Il ne s'intéresse en aucune façon à Charron, et ne songe qu'à signaler des bévues dans le livre du Jésuite. Il nous annonce quatre tomes qui contiendront : « le premier, une infinité de fautes qu'il a commises alléguant l'Ecriture sainte, saint Augustin, saint Basile de Séleucie ; le second, un nombre innombrable de fautes, alléguant les autres saints Pères et *auteurs séculiers*, etc. » Parmi ces auteurs, il trouve Charron; il avoue alors naïvement qu'il ne l'avait jamais lu, mais *ayant eu lieu de soupçonner* la mauvaise foi du Jésuite, « J'ai voulu, dit-il, m'éclairer du fond de l'affaire par l'*achat* que *j'ai fait de ses livres*, et par la confrontation que j'ai faite des passages que vous décriez. » Et il discute en effet des phrases isolées sans embrasser jamais l'ensemble et l'esprit, interprétant dans le sens le plus édifiant tout ce qui pourrait embarrasser.

1. Expression de Charron.

Chi troppo s' assottiglia si scavezza.

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance, et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. » (*Apol.*, t. 3, p. 241.)

Cet avertissement n'a pas arrêté Pascal. Il s'est saisi de cette arme, avec laquelle on voulait seulement lui donner une leçon d'escrime, et il s'en est servi pour un combat sérieux et mortel. Est-ce donc qu'il serait dupe de Montaigne ? Mais quelle parole ! Un esprit de cette force peut être dupe quelquefois de sa propre imagination, de ses propres idées : il n'est jamais vulgairement la dupe d'autrui. Pascal voyait si bien le danger du pyrrhonisme, qu'il emploie à le conjurer tout l'effort de son génie. Il n'ignore donc pas où on peut aller en suivant Montaigne, il a sondé la profondeur de l'abîme où il se jette, il sait que l'homme doit s'y perdre ; mais il compte sur Dieu : non pas le Dieu de Montaigne et de Charron, habituellement absent et oublié, et seulement appelé de bien loin au dénoûment, mais un Dieu toujours présent et sensible, qui est sa vie même, et dont il ne peut s'éloigner, quelque part qu'il aille, car il le porte en lui. Sa foi fait l'intrépidité de son pyrrhonisme. Ainsi la Sibylle conduit Énée à travers le vide d'une nuit sans lumière :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram

Mais quand le héros s'engage, non sans terreur, dans ces espaces peuplés de fantômes, il sait que les dieux le protégent et que l'Élysée l'attend.

Je ne veux pas dire que le pyrrhonisme ne soit pour Pascal qu'une sorte de fiction ou d'hypothèse. Non, il est pyrrhonien dans toute la sincérité de son âme, il l'est formellement, absolument, audacieusement. « Le pyrrhonisme est le vrai (XXIV, 1). » Pour s'être présenté tard à sa pensée, le doute ne lui avait pas fait des impressions légères ; rien n'entrait dans un esprit aussi rigoureux sans le pénétrer jusqu'au fond. Il n'essaie pas d'échapper au doute, il s'y enfonce au contraire, espérant tirer du doute même le secret de son salut. M. Cousin a établi ce scepticisme de la manière la plus péremptoire, et tout ce qu'on a dit à l'encontre est sans valeur. Au reste, mon édition même, où chaque phrase sceptique du texte ressort par les corrections des éditeurs que j'indique, est là-dessus une démonstration perpétuelle et irréfutable. Pascal admet tous les principes du scepticisme, il en admet toutes les conséquences : les principes, c'est-à-dire que l'homme ne peut rien connaître avec certitude, soit parce que les choses elles

mêmes n'ont aucune essence constante, soit parce qu'il n'a aucune prise sur elles, et que toutes ses facultés sont trompeuses ; les conséquences, c'est-à-dire que tout l'ordre du monde n'a aucun fondement solide, qu'il n'y a point de science, mais des opinions ; point de morale, mais des mœurs : point de droit naturel, mais des coutumes ; que l'autorité des rois et des puissances n'est établie que sur la *folie* (v, 7 *bis*; xxv, 103) ; qu'on ne peut justifier par la raison ni la propriété ni les lois mêmes de la famille (vi, 7, 50; iii, 13); qu'il est impossible de prouver Dieu : « *Nous sommes incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est,* » (x, 1). Enfin, qu'il n'y a point de preuve de la vérité de la religion, et qu'il ne peut pas y en avoir (*Ibid*). *La religion n'est pas certaine* (xxiv, 88).

Voilà des pensées qu'il n'y a pas moyen d'interpréter de deux manières ; tout ce qu'on peut faire est de les supprimer, comme avait fait Port-Royal. Mais en voici d'autres qui semblent contraires : Pascal parle en divers endroits des *preuves* de la religion (ix, 1, à la fin; xi, 12, etc.). En effet, pourquoi écrit-il, sinon pour prouver ? Son livre ne devait être que le développement de ces preuves, qui sont de deux sortes, philosophiques et historiques; les premières montrent que la religion seule explique le mystère de notre nature ; les autres établissent la divinité de Jésus-Christ et l'autorité des Écritures par les miracles, les prophéties, etc. Cependant, outre que ces passages n'effacent pas les autres, qui subsistent, je dis qu'ils ne les contredisent pas. L'explication de la difficulté se trouve dans un autre fragment, encore supprimé par Port-Royal : « Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire, etc. » (xxiv, 18; cf. xxv, 50). Ici la pensée de Pascal est claire; prouver la religion n'est pas, dans son langage, en donner une démonstration véritable ; c'est fournir des raisons à l'appui, c'est montrer qu'il est raisonnable d'y croire. Mais on ne peut aller au-delà. Sa preuve est une probabilité qui n'atteint pas à la certitude et qui n'y prétend pas.

Il y a pourtant deux ou trois fragments de Pascal qui sont positivement contraires au scepticisme et qui établissent l'autorité de la raison; comme les fragments 1 à 4 de l'article xiii, et 49 de l'article xxv. Mais j'ai fait voir l'intention et le caractère particulier de ces fragments. Ils ne se rapportent plus au grand sujet des *Pensées*, l'apologie de la religion, mais à la polémique du jansénisme. Pascal n'y est plus sceptique parce qu'il y est sectaire , et que ces deux choses étant au fond,

comme le dit Charron, incompatibles, le janséniste a fait évanouir le pyrrhonien. Le pyrrhonisme peut conduire à la soumission, mais c'est à la soumission entière, sans condition et sans réserve, comme Montaigne le montre fort bien au chapitre 26 de son premier Livre. Si Pascal s'y laisse aller, le voilà sans défense contre l'autorité; il faut obéir au pape et signer le formulaire. Si, au contraire, il résiste, c'est qu'il raisonne et qu'il juge : alors il n'est plus pyrrhonien. Mais quelle inconséquence! Quoi! la raison ne peut décider si Dieu est, et cette même raison peut prononcer que le pape se trompe sur la grâce!

Dans un des fragments de l'article VIII, Pascal, qui ne parle pas cette fois en janséniste, mais en philosophe, établit contre les pyrrhoniens qu'il y a une certitude naturelle, certitude de sentiment, non de raison, mais enfin certitude. Mais outre qu'il se contredit dans ce fragment même en accusant la raison d'impuissance (car où est l'impuissance, si la raison peut bâtir sur des principes certains, de quelque source que ces principes viennent?); partout ailleurs, et notamment dans le grand morceau qu'on trouvera en tête de ce même article, il refuse absolument d'admettre cette certitude naturelle des principes (Cf. III, 15). Quel est donc son dernier mot? Le voici peut-être : « Tous leurs principes sont vrais, des *pyrrhoniens*, des stoïques, des athées, etc. ; *mais leurs conclusions sont fausses*, parce que les principes opposés sont vrais aussi. » XXV, 29 (Cf. VIII, 9, et XXV, 37.) Y sommes-nous enfin? et faut-il conclure que Pascal n'est donc ni pyrrhonien ni dogmatique? Mais il dit aussi (VIII, 1,) : « Il faut que chacun prenne parti et *se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrrhonisme*; car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence... Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. » Ce n'est donc pas cela encore; ce n'est pas que Pascal ne soit ni pyrrhonien ni dogmatique. Qu'est-ce donc? Il ne reste qu'à dire, ce qui est vrai, *que Pascal est pyrrhonien, et qu'en même temps il est pourtant dogmatique*. Et comment cela? C'est ce qu'il s'est efforcé d'expliquer dans l'*Entretien avec Saci*, et ce que nous allons tâcher d'entendre.

Au reste, il importe de remarquer que, si Pascal s'embarrasse dans ces généralités, chose inévitable, car il n'y a pas moyen de bien raisonner sur le principe du néant de la raison, il n'hésite jamais dans les applications de son scepticisme. Toutes les négations qu'il oppose à la justice, à l'autorité, au droit naturel, à la démonstration rationnelle de Dieu, sont sans aucun correctif.

Ainsi l'homme naturel, en qui ne s'est pas faite l'opération de la grâce, est tellement condamné aux ténèbres, qu'il ne peut pas même s'assurer où est la lumière, ni si la religion qui la lui offre la pos-

sède en effet. Mais voici un autre moment ; elle a agi, cette grâce toute-puissante ; aussitôt, tout change : *Je vois, je sais, je crois ;* nous sommes assurés de Dieu, et par lui de tout le reste (cf. XXIV, 42).

Mais cette grâce, de qui tout dépend pour l'homme, ne dépend pas de lui. Il ne saurait l'obtenir que d'elle-même, ni la mériter que par elle-même ; puisque c'est elle qui fait le mérite. Elle se donne à qui il lui plaît, car elle est la grâce, et il lui plaît de choisir celui-ci et de le rendre digne, de rejeter celui-là et de le laisser indigne. *Spiritus ubi vult spirat* (*Jean*, III, 8). Voyez plus loin la *Réflexion sur le Jansénisme* à la suite des *Remarques sur la vie de Pascal* par Mme Perier.

Nous voilà devant les profondeurs du dogme ; là le chrétien simple se tait et se confond, il détourne sa pensée du mystère ; Pascal, au contraire, y attache la sienne et s'y complaît : et c'est là seulement que nous allons comprendre toute l'originalité de la démonstration qu'il a conçue. Elle est dans l'application singulière qu'il fait de la doctrine du Dieu caché, *Deus absconditus*, qui n'est qu'un autre aspect de la doctrine de la grâce (voir principalement l'article XX). Avant le péché d'Adam, Dieu était manifeste à l'homme ; mais par le péché d'Adam tout le genre humain a été réprouvé, et Dieu s'est retiré de lui. Il est caché, car il veut l'être ; il se révèle pourtant à quelques serviteurs qu'il s'est réservés et qu'il aime, mais il se cache à ceux qu'il n'aime pas. On dit souvent aux incrédules qu'ils n'ont qu'à bien regarder pour le voir ; on se trompe et on les trompe ; ils regardent et ils ne le voient point, parce qu'en effet il ne leur est pas visible (XXII, 2, etc.). On leur dit aussi que, s'ils raisonnaient bien, ils seraient convaincus par les prophéties, par les miracles, etc. ; on se trompe encore : ils raisonnent bien, et ils ne sont pas convaincus, parce qu'en effet Dieu n'a pas voulu qu'ils pussent l'être, ni que ces témoignages fussent convaincants. Dieu a voulu que la religion eût assez de clarté pour éclairer les élus, prédestinés de toute éternité à la lumière, mais aussi qu'elle eût assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, prédestinés aux ténèbres et à la perdition (XXIV, 18). « Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire » (XX, 18). Et en effet si la religion était suffisamment claire pour la raison, elle soumettrait tous les esprits, et par les esprits les cœurs ; il n'y aurait ni Juifs, ni impies, ni hérétiques, il n'y aurait plus que des fidèles, contrairement au dessein éternel de Dieu, d'après lequel le grand nombre est abandonné à sa perte, et quelques-uns doivent être sauvés ; Dieu fait donc croire ceux-ci, et il empêche ceux-là de croire. Je n'ai pas besoin de dire que les passages où se marque un peu

fortement cette doctrine ont été supprimés ou adoucis dans l'édition de Port-Royal.

Doctrine violente en effet, qui dans le sein même de la foi étonne tout ce qui n'est pas janséniste ; mais Pascal croyait fermement qu'elle était renfermée dans le dogme professé par l'Église, et il y adhérait de toute la force de son esprit. Si notre intelligence subjuguée consent une fois à l'admettre, aussitôt toute sa démonstration acquiert une puissance extraordinaire et irrésistible. La théologie sceptique a chez lui une rigueur, j'ajoute une cohésion et une unité qu'elle n'a nulle part ailleurs. Ce qui est pour la plupart des sceptiques pieux le terme extrême, la limite confuse de la pensée, est pour lui le centre où tout se rattache ; il se sert de l'inexplicable pour tout expliquer. Quand les autres sont arrivés au pyrrhonisme absolu, leur logique recule comme étourdie, et fait une brusque retraite dans la foi ; ils sont sceptiques dans un ordre d'idées et croyants dans un autre. Pour la logique de Pascal, plus hardie et plus obstinée, il n'y a qu'un seul ordre où tout se tient ; il n'est pas pyrrhonien jusqu'à la foi exclusivement, il l'est en vertu même de la foi, par elle et en elle. Les autres disent seulement : Tout est obscur si la religion n'est pas vraie ; Pascal dit encore : Tout est obscur parce que la religion est vraie, et cela même témoigne qu'elle est vraie, que tout soit obscur. Les autres disent : Il n'y a que la révélation qui peut vous empêcher d'être sceptique ; il dit : Il n'y a que la révélation qui peut vous justifier d'être sceptiques. Les autres disent : Vous ne pouvez demeurer dans le doute, recourez donc à la grâce, et il dit : Vous ne pouvez sortir du doute, concluez-en donc le péché originel. Car c'est où il en revient toujours, au mystère de la chute et de la rédemption, à la prédestination et à la grâce ; c'est là qu'il s'établit et qu'il triomphe. Le péché originel n'est plus une pierre d'achoppement pour la raison, mais la pierre angulaire de la véritable philosophie : *Lapis quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.* Personne ne s'est jamais placé en argumentant dans une position aussi forte. En effet, il faut bien reconnaître la condition attachée à toute démonstration des croyances religieuses, c'est qu'il n'en est point de si persuasive et de si pressante, qu'il ne se trouve quelque esprit incrédule qui y résiste. Et quoiqu'on méprise cette résistance, elle est là pourtant, qui semble accuser l'insuffisance de la démonstration ; non comme n'étant pas juste, mais comme n'étant pas évidente ; car ce qui est absolument évident ne doit-il pas persuader quoi qu'on en ait ? et est-il plus possible à l'esprit de s'empêcher d'être convaincu par l'évidence, qu'il n'est possible à la chair de n'être pas brûlée par le feu ? De sorte que le croyant eût-il l'avantage de toute

manière dans la dispute, l'incrédule a pourtant aussi son avantage et sa victoire, qui est dans ce seul mot (pourvu qu'il soit dit de bonne foi) : Vous ne me convainquez pas. Dans un débat d'un ordre purement naturel, on conçoit bien que la vérité peut n'être pas absolument évidente, et n'en être pas moins la vérité : mais s'il s'agit de religion, et d'une révélation divine, il semble que la parole de Dieu doive porter avec elle l'évidence suprême. Je ne trouve pas cette évidence, dit l'incrédule; ce n'est donc pas Dieu qui a parlé. Cette objection, la plus redoutable que je connaisse, et que Rousseau reprend et retourne sans cesse dans la profession de foi du Vicaire savoyard, Pascal la détruit d'un seul coup [1]. Si l'incrédule ne voit pas, c'est que la grâce, qui peut seule ouvrir ses yeux, lui a été refusée; et son aveuglement, loin de convaincre Dieu d'impuissance, témoigne combien ce Dieu est terrible dans sa réprobation. L'aimant, dont la vertu n'est pas moins sensible lorsqu'il repousse que lorsqu'il attire, pourrait figurer l'action de la religion telle que la conçoit Pascal. Chaque difficulté qui nous trouble est un sceau mystérieux où le signe divin est empreint. Les obscurités, les apparences de contradiction, de folie, de scandale que vous signalez dans la religion et où vous pensez prendre les croyants comme dans des piéges, ce sont bien des piéges en effet, mais c'est vous-même, ce sont les ennemis de Dieu qui y tombent, pour la gloire de son nom et de ses décrets.

Ajoutons que cette manière, en quelque sorte paradoxale, de tourner l'objection en confirmation, ces coups de logique, si on peut parler ainsi, qui prennent l'adversaire, non par le côté faible, mais par celui qui paraît le plus fort, sont tout à fait conformes au génie propre de Pascal, qui ne suit pas volontiers les voies vulgaires. Il procède en toutes choses comme on procède en mathématiques, c'est-à-dire qu'il ne tient pas compte des vraisemblances et des raisons de sens commun; il veut des raisonnements rigoureux, et pas autre chose; et s'ils sont inaccessibles à la foule, s'ils marchent par une voie cachée et aboutissent à une conclusion surprenante, ils ne lui agréent que davantage, car la difficulté vaincue est plus grande, et le triomphe de la méthode plus éclatant. Il aime les curiosités et les paradoxes, il a plus de plasir à deviner qu'à savoir; la vérité qui l'attire est une vérité secrète, réservée aux initiés, à ceux *de la cabale*, comme il dit (XIX, 8, etc.) ; il fera volontiers de la religion un *chiffre* (XVI, 7, etc.), pour s'exercer à le déchiffrer. C'est le même esprit qu'on retrouve dans le morceau justement fameux, où il somme celui qui hésite entre une vie impie et une

1. XXIV, 46 : « Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul je ruine tous vos raisonnements. »

vie chrétienne de parier pour Dieu, en vertu de la *règle des partis* (x, 1). Et quand l'incrédule réduit à céder répond qu'il est prêt à parier, c'est-à-dire à croire, mais qu'il ne le peut pas, et que sa raison résiste à sa volonté, Pascal réplique: Faites toujours comme si vous croyiez ; agenouillez-vous, signez-vous, *pliez la machine*, matez l'esprit, ABÊTISSEZ-VOUS !

Je me suis assez expliqué dans mes *Remarques* sur cette parole, qui ne doit certes pas être entendue à la lettre, à moins qu'on ne pense qu'un Pascal était sincèrement persuadé de son *abêtissement !* Je ne la cite que comme l'exemple le plus vif de sa disposition habituelle à faire violence aux esprits. C'est qu'il n'a jamais en vue la foule et ne parle pas pour elle. Ces intelligences moyennes, molles et flexibles, qui s'écartent sans trop savoir pourquoi, et qui reviennent de même, qu'on apprivoise sans peine, mais qu'il faut prendre garde d'effaroucher, il les dédaigne trop pour employer sur elles ses efforts. Il n'en veut qu'à des esprits d'élite, ses familiers et presque ses pairs, pleins et enflés de la science, raisonneurs opiniâtres, disputeurs rebelles, qui ne se laissent prendre que d'assaut. Il n'y a qu'à prêcher les premiers; les autres, il faut les surprendre et les déconcerter. Il connaît le démon qui est en eux, car il a pu le surprendre en lui- même: il sait que ce fier esprit ne se soumet que terrassé. Les témérités de Pascal sont donc des méthodes de guerre, seules méthodes dont il ait besoin. Car, on ne peut trop le répéter, ce n'est pas un philosophe qui cherche sa voie, ou qui se travaille pour découvrir la vérité ; c'est un croyant qui la sait, et qui tâche seulement de résoudre les difficultés qui l'obscurcissent. Il met au concours, pour ainsi dire, entre toutes les doctrines humaines, le problème de notre destinée, promettant le prix à la solution la plus satisfaisante. Mais cette solution, il la tient déjà, au moment qu'il la demande, et sa proposition n'est qu'un défi. S'il partait véritablement du doute universel, lui-même s'arrêterait à chaque pas sans attendre que nos objections l'arrêtent ; mais comme il part de la foi, l'objection n'est pour lui qu'un obstacle qui l'exerce sans l'effrayer; il joue une partie qu'il ne peut pas perdre, il s'agit seulement de la gagner le plus vigoureusement et le plus décisivement qu'il le pourra. A les considérer ainsi, les efforts de son esprit et les combinaisons de sa logique ont en effet quelque chose de merveilleux ; et si un mystère peut porter des raisonnements humains, et devenir le pivot d'un système, celui de Pascal est sans contredit le plus fortement lié, le plus hardi, le plus riche, le plus saisissant, et, qu'on me permette ces expressions, le plus lucide jusque dans l'incompréhensible, que l'entendement puisse concevoir.

Mais l'esprit ne suffit pas pour le pénétrer. Il irait se heurter tou d'abord au mystère même, à ce grand *postulatum* sans lequel la démonstration n'existe plus. On ne peut suivre Pascal si l'on ne s'est dépouillé, au moins par l'imagination, de ce rationalisme de notre temps, que les plus croyants portent jusque dans leurs croyances. La plupart des hommes croient en Dieu, mais ils ne vivent pas en lui, ils vivent dans la nature. Ils admettent Dieu tout à fait par delà la nature, comme une explication suprême dont leur intelligence a besoin, et comme un dernier recours lorsque tous les autres manquent; mais ils ne le sentent pas comme présent en eux et autour d'eux à tous les jours et à toutes les heures. Ils le réservent pour une autre vie; ou, s'ils lui font une part dans celle-ci, elle est petite et rigoureusement déterminée : ils ont certains moments pour prier, ils accomplissent certains devoirs religieux; hors de là, Dieu est absent. Ainsi point de surnaturel, point de divin dans l'ordre habituel du monde. Ils n'y voient réellement qu'un seul mystère, celui de l'existence des choses; mais cette existence une fois donnée, rien ne les étonne ni ne les trouble, car tout leur paraît *naturel*, l'homme aussi bien que l'animal, le vice comme la vertu, la mort comme la vie. Mais, pour les yeux de Pascal, le surnaturel est partout : l'homme n'est plus simplement l'homme, il est un monstre, une *chimère*, moitié Dieu et moitié démon, théâtre d'un combat dont celui de l'Apocalypse n'est que l'image, le combat perpétuel de la grâce et du péché. Toutes les variations que son esprit ou son cœur éprouvent, de la sagesse à la sottise, des bassesses aux sublimités, de la paix au déchirement, ne sont que les vicissitudes de cette lutte des puissances invisibles. Vous demandez comment il prouve le péché originel ou la rédemption? Mais il les voit, il les sent en lui : ce penchant mauvais qui l'entraîne, c'est le poids de la nature déchue qui se précipite vers sa perte, ce bon mouvement par lequel il se sent touché, c'est le cri tendre et douloureux de Jésus qui le rappelle. Où vous n'apercevez que le spectacle confus de la nature, il voit distinctement l'enfer et le ciel, l'un tout béant à ses pieds, l'autre qui s'entr'ouvre sur sa tête. Un souffle de mort et un souffle de vie passent tour à tour sur lui. Il voit saigner l'Agneau immolé dès le commencement du monde, et chaque goutte de ce sang guérir une de ses plaies. Voilà sa démonstration. Rien ne marque mieux combien nous sommes aujourd'hui loin de Pascal, que cette difficulté que nous sentons à retrouver l'aspect sous lequel il voyait la vie, et non seulement lui, mais autour de lui des hommes d'une imagination d'ailleurs moins puissante. Pascal est là, comme on l'a dit, sur le Thabor : quoi que nous fassions, nous restons au pied de la montagne.

C'est cette difficulté même qui rend si souvent peu accessibles aux hommes de notre temps les fragments où Pascal aborde les détails de l'histoire sainte, des prophéties, des miracles, etc. : ce qu'on pourrait appeler la partie *théologique* des *pensées*, pourvu qu'on n'oublie pas que la philosophie et la théologie se rejoignent et se tiennent nécessairement dans Pascal.

Cette partie est peu lue des modernes pour deux raisons : ils n'y trouvent point ce qu'ils y cherchent, et ce qu'ils y trouvent les étonne et les heurte. Et d'abord on y chercherait en vain la discussion des vieilles objections que les incrédules de tous les temps ont dirigées soit contre la foi des Juifs, soit contre celle des chrétiens ; que déjà Celse, Porphyre, Julien développaient dans des livres qui sont perdus ; que nous voyons exposées et réfutées dans les ouvrages d'Origène et de Cyrille, et depuis eux dans toutes les apologies du christianisme. Pour faire un traité complet sur cette matière, il eût fallu répéter ce qui était partout, et ce n'est pas là l'affaire des esprits originaux comme Pascal, qui ne parlent que pour dire des choses nouvelles. Quant à d'autres objections, ou inconnues des anciens, ou à peine entrevues par eux, que le développement de la critique historique à la fin du XVIIe siècle allait produire, Pascal n'était guère en mesure de les prévoir et d'y répondre. « Considérez, dit Rousseau, dans quelle horrible discussion me voilà engagé, de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités, pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les pays du monde ; pour en assigner les temps, les lieux, les auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux : etc., etc. » On n'était pas préparé vers 1660 à faire tout ce que Rousseau demande, et l'état des esprits ne l'exigeait pas. La critique historique était trop peu avancée encore et trop peu répandue pour qu'on l'appliquât à l'examen des titres du christianisme. Il s'en fallait beaucoup que les questions d'authenticité, tant dans la littérature profane que dans la littérature sacrée, eussent été approfondies. On ne connaissait presque rien de l'Orient, dont Bossuet n'a pas même daigné faire mention dans le *Discours sur l'histoire universelle*. On ignorait tout à fait l'histoire des religions ; on ne s'était point enfoncé dans l'étude de leurs origines, dans celle des mœurs et des idées propres aux temps primitifs, ou de la formation des légendes et des mythes. Il n'y avait guère encore d'exégèse sacrée que ce qu'il en fallait aux théologiens pour les controverses contre

les Juifs ou contre les protestants [1] ; c'était une étude renfermée dans le sanctuaire, qui s'inspirait de la foi et non du doute, et où la philosophie n'entrait pas. Ajoutons que ce n'est pas à Port-Royal qu'il faut chercher la haute érudition philologique, et que Pascal en particulier n'était nullement un érudit. Il se nourrissait des Évangiles, des Psaumes, des Prophètes, non en savant, mais en dévot; il était plein de Montaigne, il avait étudié Épictète, il lisait un peu de saint Augustin, mais ce sont à peu près toutes les lectures dont on trouve la trace dans les *Pensées*, si on excepte les livres nouveaux, les livres du jour, tels que le petit traité de Grotius sur la religion, ou les écrits de Balzac. Quant aux citations précises de certains passages, soit de l'Écriture, soit des Pères ou des écrivains ecclésiastiques, ses doctes amis les lui fournissaient, comme pour les *Provinciales*. Mais cet esprit si curieux dans l'ordre scientifique ne l'était point du tout dans l'ordre historique, et ne fouillait pas volontiers lui-même dans les livres. Pascal ne savait pas l'hébreu, et je ne crois pas qu'il sût le grec [2]. En général il ne cite l'Ancien comme le Nouveau Testament que d'après la Vulgate. Or le premier venu aujourd'hui, sans savoir l'hébreu lui-même, n'a seulement qu'a jeter les yeux sur la Bible hébraïque-française de M. Cahen, pour reconnaître à combien de discussions peuvent donner lieu les différences entre la Vulgate et le texte original, discussions que Pascal n'aborde jamais. Une difficulté plus grave encore est celle que soulèvent les discordances qui paraissent dans les récits comparés des évangélistes; c'est sur cette seule espèce de critique que le docteur Strauss a construit laborieusement son audacieux et puissant ouvrage. Pascal ne touche qu'un seul point (XV, 15) et ne daigne pas le discuter. Les questions d'authenticité ne l'arrêtent pas davantage; on ne trouve dans les *Pensées* que quelques notes sur la *fable d'Esdras* (XXV, 140, 141), que Port-Royal n'avait pas même recueillies, et un mot sur l'Évangile de saint Mathieu (XIX, 9 *bis*), qui laisse certainement beaucoup à désirer. Mais il ne dit rien sur l'authenticité des livres de Moïse : rien sur celle des livres des prophètes, et notamment de ces *prophéties particulières* dont il parle dans le fragment 20 de l'article XVIII. Par exemple, lorsque dans un livre qui porte le nom de Daniel, et la date du règne de Cyrus, on voit développés, non-seulement le démembrement de l'empire d'Alexandre, et les monarchies qui en sortent, et l'empire romain s'élevant sur ces monarchies; mais encore les moindres

1. Eclaircis des rabbins les savantes ténèbres.
BOILEAU, *Sat.* VIII.

2 On lit pourtant dans sa Vie écrite par sa sœur : « Durant tous ces temps-là (c'est-à-dire de douze à seize ans), il continuait toujours d'apprendre le latin et le grec. »

détails de l'histoire des rois de Syrie et d'Égypte, de leurs démêlés, de leurs alliances, de leurs intrigues (voir les *Remarques* sur l'article XVIII) ; des critiques demandent, s'il n'est pas permis de croire qu'une fraude pieuse a voulu consacrer, en les rapportant à un prophète des anciens âges, les sentiments inspirés par des événements contemporains. Ce sont là des doutes où Pascal n'est pas entré.

A la place de ces discussions, ou rebattues ou prématurées, que voyons-nous? Encore la doctrine ardue du *Dieu caché;* et à la suite celle des *Figures*. La Figure est le voile que Dieu met sur sa parole quand il ne veut pas être entendu; figure pour le chrétien à qui elle est transparente, et qui voit Dieu au travers; ombre et nuit pour le réprouvé qui s'y arrête, et n'aperçoit rien au delà. La doctrine des Figures, aussi bien que celle du Dieu caché, est autorisée par l'Écriture et par la tradition; mais Pascal y porte sa rigueur géométrique et systématique, et pousse les choses à l'extrême, comme il fait partout. L'Église croit que tel événement de l'Ancien Testament a figuré telle vérité de l'Évangile, ou même que la loi de Moïse tout entière figurait la loi de Jésus-Christ; que le judaïsme était la préparation du christianisme; que ce ne sont là que deux états successifs de la religion du vrai Dieu, qui est une dans son fond comme ce Dieu lui-même. Mais l'Église n'en reconnaît pas moins la religion juive comme étant déjà quelque chose par soi, de sorte que si elle était figure par rapport à l'avenir, elle était pourtant aussi réalité dans le présent. Mais pour Pascal, l'ancienne loi n'est que figure, et hors de la figure elle n'est rien. L'alliance de Dieu avec Abraham, la circoncision, la terre promise, les sacrifices, le temple, pure apparence. C'est en cela que toute la religion des juifs semblait consister essentiellement, dit Pascal, et il ajoute : « Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, *et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.* » Voyez tout l'article XXI. Ainsi jamais Dieu n'a vraiment préféré les enfants d'Abraham; il n'a jamais vraiment voulu la circoncision du corps, ni vraiment promis une terre riche et fertile pour récompense à ses fidèles, ni vraiment accepté le sacrifice des animaux, etc. Sous toutes ces images il faut entendre les enfants de l'Église, la circoncision du cœur, les joies du ciel, le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix. Si Dieu a dit qu'il donnerait aux siens la victoire sur leurs ennemis, cela signifie qu'il rendra ses saints victorieux de la concupiscence, car la concupiscence est le seul véritable ennemi. Les Juifs ont pris à la lettre ces figures, ils ont cru à des promesses de biens terrestres ou à des menaces de maux temporels : c'est qu'ils n'avaient pas la *charité* (voyez XVI, 13); car pour qui l'a dans le cœur, rien de terrestre ne saurait être ni bien ni

mal; il n'y a de bien que Dieu, unique objet d'amour, ni de mal que le péché, unique objet de haine. Ceux des Juifs en qui Dieu avait mis sa grâce entendaient tout cela comme l'entendent aujourd'hui les chrétiens; ou plutôt ceux-là n'étaient pas des Juifs, ils étaient déjà chrétiens. La religion est divine dans la tradition de ces saints, *qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre,* mais *elle est ridicule* dans la tradition du peuple (XIX, 7; XV, 10, etc). Voici maintenant la portée de ce hardi symbolisme. L'opposition, au moins apparente, entre le judaïsme et le christianisme, est une des objections les plus fortes qu'on ait jamais faites aux chrétiens. Pourquoi, disent les Juifs, nous qui étions un peuple choisi, sommes-nous maintenant les réprouvés? Comment Dieu a-t-il changé? Pourquoi deux lois et deux Testaments? Les philosophes disent la même chose, non dans le même esprit que les Juifs; ils ne se plaignent pas que Dieu soit devenu chrétien; mais ils s'étonnent qu'il ne l'ait pas toujours été; le judaïsme primitif les scandalise, et leur paraît terrestre et grossier; ils n'y voient trop souvent qu'une superstition barbare. La réponse de Pascal est surprenante et périlleuse, mais décisive : Non, Dieu n'a jamais été le Dieu des Juifs; s'il est appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est parce que ces saints appartenaient au Christ avant que le Christ eût paru au monde; mais les Juifs, comme Juifs, ont toujours été réprouvés : leur Loi n'est que la figure de la Loi, et leur Testament que le chiffre du vrai Testament. Non, cette religion juive, bornée aux choses des sens, et ainsi anti-chrétienne, n'a jamais été en aucun temps la religion, mais un simulacre trompeur, sous lequel la religion demeurait cachée aux yeux qui ne devaient pas la voir. C'est ainsi que les difficultés tombent, non pas coupées seulement, mais déracinées. Et sans que Pascal s'embarrasse de discuter tel ou tel passage de la Bible qui pourrait heurter le sens humain, la Bible entière est, pour ainsi dire, mise hors de cause; il n'y faut lire que l'Évangile, qui y est enveloppé, et tout ce qui n'est qu'enveloppe doit être écarté hardiment. De sorte que, comme toute objection philosophique était détruite par cette doctrine, que Dieu a voulu que le grand nombre fût aveuglé, de même, toute objection historique est ruinée par celle-ci, que la lettre du judaïsme n'est autre chose que le moyen même employé de Dieu pour produire cet aveuglement [1].

Ce n'est pas que cette argumentation soit de l'invention de Pascal; il en avait trouvé ailleurs les éléments, et on y reconnaît la subtilité du

1. La doctrine des *Figures*, suivant Port-Royal, a été pleinement développée dans les *Règles pour l'intelligence des Saintes Ecritures* (par Duguet), 1716. L'auteur présente douze Règles pour reconnaître les Figures, et quatorze Vérités que l'emploi de ces règles doit mettre en lumière.

moyen âge. Mais ce qui est bien à lui, c'est sa manière serrée, obstinée, tranchante. Quel autre que Pascal eût écrit des paroles comme celles-ci : « Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc *figures ou sottises;* or, » etc. (XVI, 16 *ter*). Et encore (XIX, 8), en comparant la Bible et le Coran : « De deux personnes qui disent de sots contes, l'un qui a double sens, entendu dans la cabale [c'est la Bible], l'autre qui n'a que ce sens [c'est le Coran], si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, etc. » Pascal, cela est curieux, se défiait du symbolisme; il avait jeté sur le papier cette note : « Parler contre les trop grands figuratifs » (XXV, 111 *bis*); et lui-même, le voilà *figuratif*, au point de dire que, si la Bible n'est pas figure, elle est sottise! On ne s'étonne pas que MM. de Port-Royal aient effacé de pareils discours, et en aient redouté le scandale.

Au reste, que de choses il a fallu retrancher ou tempérer au moins dans les *Pensées!* Pascal combat avec tant d'intrépidité et de confiance, que loin d'avoir peur de l'objection, il l'adopte avec complaisance, la fortifie, et l'exagère même, pour que la victoire soit éclatante et sans retour. Je l'ai comparé à un joueur, mais c'est un joueur si sûr de ses coups, qu'il veut absolument rendre des points. De là les singulières concessions, les téméraires avances qu'on lit dans le texte authentique : « Il y a des figures claires et démonstratives, mais il y en a d'autres *qui semblent un peu tirées par les cheveux*, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs (XVI, 1). » « David n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité, car *les prophéties sont plus claires de lui que de* JÉSUS-CHRIST (XVI, 1 *bis*), » etc. Ce langage n'est que la conséquence du principe que la vérité doit être obscure, et que chaque ombre qui épaissit cette obscurité vient de Dieu. Il s'emporte à la fois par la logique et par la passion. Tandis que les plus fermes théologiens s'épouvantent à la pensée de l'enfer et de la damnation du plus grand nombre, Pascal déclare que la justice de Dieu envers les réprouvés *doit moins choquer* que sa miséricorde envers les élus (X, 1 *bis*). D'autres aiment à dire que ceux mêmes qui ne sentent pas la foi en eux ne peuvent s'empêcher de trouver la religion grande et belle, qu'ils la respectent et en sont touchés. Pascal, au contraire, écrit ces mots, que Port-Royal efface encore : « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie (XXIV, 26). » Il semble qu'il lui fasse honneur en la montrant détestée, car l'aimer serait un bon sentiment, et il ne faut pas qu'il puisse y avoir un bon sentiment en dehors d'elle. Il fait l'impie bien méprisant et bien haineux, afin qu'il soit bien méprisable et bien haïssable;

il voit en lui le damné, ou plutôt le diable même. La triste folie des incrédules *l'irrite plus qu'elle ne l'attendrit* (IX, 1); c'est l'aveu qui lui échappe. Il les plaint cependant, quoique avec une pitié amère. Mais il n'est que sec et dur à l'égard des *infidèles;* je veux dire de ceux que leur nom même et leur race séparent plus visiblement de l'Église, comme les Juifs ou les Turcs, et qui semblent ainsi marqués, après Caïn, du sceau de la réprobation. Il met les Turcs en dehors de l'humanité, comme on pouvait faire au temps des croisades (VI, 49; XXIV, 16). Il est sans entrailles pour les Juifs. Il écrit : « C'est une chose étonnante et digne d'une étrange attention, de voir le peuple juif subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable; *étant nécessaire pour la preuve de* JÉSUS-CHRIST, et qu'il subsiste pour le prouver, et *qu'il soit misérable* (XIX, 4). » Quand Pascal parlait ainsi, son esprit ne voyait pas les changements qui se préparaient dans le monde comme dans les âmes. Si à ce moment même où nous sommes, à cette date du milieu du siècle, où ses vraies pensées, jusque-là ensevelies dans des manuscrits restés muets, viennent de sortir de leur silence, lui-même pouvait reparaître avec elles, qu'apercevrait-il en s'éveillant de son sommeil? L'émancipation des Juifs, leur admission dans la famille humaine et dans la cité, faisant l'honneur de la France qui l'a depuis longtemps accomplie, et le travail de tous les peuples qui l'accomplissent à leur tour.

Les fragments sur les Miracles (article XXIII), qui ont été l'origine du reste des *Pensées*, comme nous l'apprend Mme Perier, ne semblent pourtant pas écrits contre les athées ou les incrédules, mais seulement contre les ennemis du jansénisme. Tous se rapportent à la défense d'un miracle particulier, le miracle de Port-Royal, attaqué dans le sein même de l'Église par les Jésuites et leurs amis. Mais comme ceux-là n'osaient guère contester le fait miraculeux, qui avait été reconnu par l'autorité ecclésiastique, ils se rabattaient à nier que Dieu eût témoigné par là en faveur du jansénisme; de sorte que Pascal n'avait pas à prouver que la sainte Épine avait opéré sur une pensionnaire de Port-Royal une guérison surnaturelle, mais bien que JÉSUS-CHRIST s'était déclaré par ce signe pour le monastère persécuté. Il y a cependant un fragment (XXIII, 23) qui se rapporte à une discussion philosophique sur le surnaturel en général, et sur la possibilité des miracles. Mais Pascal ne s'y est guère arrêté. La meilleure preuve, pour établir la possibilité des miracles, c'était d'en montrer, et il en montrait. Il n'y avait plus alors qu'à en tirer les conséquences. Mais qu'on ne croie pas que ces conséquences fussent bornées dans sa pensée ou dans celle de ses amis, à la glorification et à la consécration du jansé-

nisme. Il commençait par là, parce que c'était là le plus pressé; il fallait se défendre des Jésuites qui s'agitaient avant de répondre aux athées qui se taisaient; mais les athées auraient eu leur tour. Ce signe divin devait être tourné à la démonstration de la religion tout entière; Jésus-Christ l'avait donné pour défendre Port-Royal, Port-Royal s'en servait pour démontrer Jésus-Christ. Et Pascal, toujours violent et toujours extrême, s'attachait tellement à cette idée, qu'il osait écrire, en parlant des adversaires de son miracle : « *L'Église est sans preuve*, s'ils ont raison, » (*ibid.*, 29), sans s'apercevoir qu'en faisant dépendre la foi au christianisme de la foi à la sainte Épine, pour mieux assurer celle-ci, il mettait celle-là en péril.

Mais cette dernière réflexion doit être généralisée, et elle sera ma conclusion sur les *Pensées* de Pascal. Le caractère essentiel de cette œuvre si fortement conçue s'est dégagé de plus en plus à mesure que je pénétrais plus avant, et paraît maintenant avec la dernière évidence : c'est, en un mot, de réduire le christianisme au jansénisme. Il le fait paraître ainsi, selon lui, dans toute sa force : mais ajoutons, dans toute sa difficulté. La religion a mille prises sur les hommes, il les néglige, il en écarte tout ce qui lui paraît secondaire, et qui peut être principal pour tant d'âmes, et il la ramène au seul dogme du péché originel, et à ce dogme interprété dans toute sa rigueur, et pris sous son aspect le plus paradoxal. C'est à ce point unique, reculé, inaccessible, que tendent toutes les lignes de son argumentation : il ne démontre qu'une seule chose, le péché originel tel qu'il l'entend, et par le péché originel tel qu'il l'entend il explique toutes choses. L'esprit de son livre est donc en entier dans cette pensée qu'on trouvera au fragment 4 de l'article XXIV : « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en *Adam*, et toute la morale en la *concupiscence* et en la *grâce*. » J'ajoute, et ce ne sera qu'une autre traduction de la même idée : Toute la philosophie consiste dans le *pyrrhonisme* et dans la *foi*. Cela entendu, il n'y a plus rien dont on ne se rende compte dans ces fragments; il ne faut plus se battre pour soutenir que Pascal est sceptique ou qu'il ne l'est pas, qu'il n'a pu dire telle parole s'il a dit telle autre. Je vois deux esprits disputant sur une pensée singulière, et l'un dit, Cela n'est pas vraiment chrétien, l'autre, Cela est chrétien tout à fait : ils s'accorderont en disant, Cela est janséniste. Là est l'originalité des *Pensées*, mais aussi là est le danger. Si notre raison, ainsi poussée à bout, résiste; si Pascal ne peut nous retenir jansénistes, il n'a plus de force pour nous retenir chrétiens. La prudence des éditeurs de Port-Royal avait assez effacé la marque du jansénisme dans les *Pensées* pour que le livre, du moins à distance, et à mesure qu'on s'éloignait davantage des que-

relles théologiques, ait pu paraître simplement catholique et édifiant en général. Aussi la même piété qui repoussait les *Provinciales* accueillait et goûtait les *Pensées*, comme s'il pouvait y avoir deux hommes dans Pascal, un génie si absolu et si entier ! Mais le pur jansénisme, poussé jusqu'à un degré où personne ne le poussait à Port-Royal, ayant reparu dans le texte authentique, aussitôt il a fait scandale, et placé désormais l'œuvre apologétique de Pascal, non plus précisément, comme elle était autrefois, à la tête de toutes les autres, mais plutôt à part, dans un orgueilleux isolement.

Mais cet esprit de secte et de *cabale*, qui a mis dans les *Pensées* une théologie si ardue, une argumentation si subtile, quelque chose d'outré et de forcé en tout, y a mis aussi l'élan et la flamme. Si je citais, pour le montrer, l'incomparable dialogue du *Mystère de Jésus*, on me dirait peut-être que ce n'est pas là du jansénisme, mais seulement de la *charité*, et que toute âme pieuse s'exalte ainsi au pied du Calvaire. On se tromperait, je crois ; et il fallait, pour sentir et parler ainsi, l'âme passionnée d'un défenseur de la *grâce* contre les *ingrats*[1]. Mais prenons-le au milieu d'une argumentation, quand on le croirait tout entier à son raisonnement, et que la conclusion de ce raisonnement renferme une de ses doctrines les plus difficiles et les plus dures : « Il y en a, dit-il, (XVI, 15), qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, *qu'il s'en soûle et qu'il y meure.* Mais que ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; *qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, je ne le ferai pas voir aux autres.* » Où est l'âme qui ne serait pas émue par ces cris ? Mais à quoi se réduit la pensée? A ceci, qui tout à l'heure nous semblait bien rude, que les Juifs ou ceux qui pensent comme eux, seront justement condamnés pour avoir pris la parole sacrée à la lettre, pour avoir attendu la terre promise et la défaite de leurs ennemis : tandis que cette terre et ces ennemis ne sont que figure ; qu'en cela ils prouvent qu'ils n'aiment pas Dieu, et qu'ainsi ils ne méritent pas de le connaître. Proposé sèchement, cela étonne la

1. Ce mot désigne, parmi les théologiens, les ennemis de la grâce. Voyez le poëme de saint Prosper, et celui de Racine le fils.

raison et la repousse; mais, à de si vives paroles, cette raison se trouble, une émotion contagieuse la gagne; elle se sent prête à s'éloigner des Juifs avec une sombre horreur et à se tourner vers Jésus-Christ avec une espérance ardente et une joie austère. Que serait-ce si nous étions plus près de Pascal et si nous respirions le même air que lui? Il a partout des traits semblables. Tout à l'heure, je faisais voir le péril de son argumentation sur les miracles; mais ce qu'elle a de hasardeux était couvert par la véhémence de sa foi. L'impression du miracle est sur lui et l'enveloppe; il entrevoit l'invisible; il se fait dire : Où est ton Dieu? et il répond : « Les miracles le montrent, *et sont un éclair* » (xxv, 95; Cf. xxiii, 25). Croit-on maintenant que si Pascal n'avait pas embrassé sa foi avec l'ardeur qu'inspire une opinion persécutée, s'il n'avait pas combattu pour la *grâce* et souffert pour elle, s'il n'avait été que le tranquille interprète d'un symbole autorisé, il eût trouvé ces accents qui nous donnent de si vives secousses? Pour moi, je ne le crois pas; et c'est ici que je veux m'expliquer de manière qu'il ne reste aucune équivoque sur ma pensée. La théologie janséniste a été condamnée par l'autorité de l'Eglise, qui a sa règle en elle-même, et qui détermine souverainement dans le dogme le point que la foi ne doit pas dépasser. Mais ce n'est pas le raisonnement qui peut fixer cette mesure, et, philosophiquement parlant, le jansénisme, considéré comme un système, n'est qu'un catholicisme conséquent et rigoureux. Ce ne serait pas être sincère que de se mettre à l'aise aux dépens du jansénisme, en lui imputant ce qu'il peut y avoir de troublant dans les *Pensées;* ces embarras et ces tourments, le jansénisme les accuse et les fait sentir davantage, mais ce n'est pas lui qui les crée : ils tiennent aux choses elles-mêmes, ils sont attachés à toute discussion de la religion par la raison, et la pensée de l'homme s'y condamne toutes les fois qu'elle prétend comprendre le surnaturel et l'expliquer. Si cette effrayante entreprise est possible, elle ne l'est qu'aux conditions que Pascal a subies; et qui voudrait se les épargner n'arriverait pas jusqu'au terme. A ceux donc qui censureraient la démonstration de Pascal parce qu'elle est établie sur le jansénisme, il n'y a qu'une réponse à faire : Trouvez-en une autre, une autre aussi vigoureusement raisonnée et aussi émouvante, qui force le logicien dans sa logique, et l'indifférent dans son indifférence, qui ne laisse point de refuge ni à l'esprit ni au cœur. Mais elle ne se trouvera pas. Celle de Pascal forme seule un système complet, où tout se tient, comme dans une construction géométrique, et où, le principe une fois accordé, tout doit suivre, qu'on y consente ou qu'on y répugne. Les autres ne sont que des assemblages de discours persuasifs sur la religion, dans les-

quels on répond tantôt à une difficulté, tantôt à une autre, tantôt par un principe, tantôt par un autre, sans enchaînement nécessaire, et nulle idée n'étant suivie jusqu'au bout, de sorte que l'objection peut trop souvent être poussée à un point où la démonstration n'atteint pas : voilà ce qui arrive nécessairement si on est arrêté par la peur d'être extrême. Le pur jansénisme n'a peur de rien, et c'est ainsi qu'il a donné à l'œuvre de Pascal tant d'unité et de rigueur. Respectons donc le jansénisme dans le grand monument qu'il a produit, et ne faisons pas comme ceux dont parle M. Sainte-Beuve, « qui, en usant largement du livre des *Pensées*, et en prétendant y cueillir les fruits, nient le tronc ou l'insultent, et sont des ingrats. »

Pascal est philosophe et théologien tout ensemble; on achèvera de comprendre son génie en le comparant à deux hommes qui sont ses égaux, et entre lesquels il a paru, l'un le philosophe, l'autre le théologien par excellence, Descartes et Bossuet. Descartes est le maître de Pascal à deux titres, par sa liberté d'examen, et par son esprit géométrique, l'une qui n'accepte aucun préjugé, et résiste par le doute jusqu'à la preuve; l'autre, qui poursuit cette preuve par la voie du raisonnement et de l'abstraction. Mais ce qui est le propre de Descartes, et à quoi Pascal répugne profondément, c'est de distinguer deux ordres de vérités tout à fait indépendantes entre elles, celles de la philosophie et celles de la foi. Dès qu'il a fait sa soumission à la foi, il ne regarde plus de ce côté, et donne à la pure philosophie toutes ses pensées. Il prétend établir par la seule raison l'âme et Dieu, tente l'explication du monde, et, s'il ne résout pas le problème, le conçoit du moins et le pose scientifiquement; aborde par quelque côté toutes les questions et jette partout des vues; donne aux mathématiques non pas seulement des vérités, mais des méthodes; ouvre enfin une voie nouvelle pour l'esprit humain. Descartes est, comme on l'a dit, un génie éminemment inventeur, Pascal est surtout un génie critique. L'un vise plus loin et embrasse davantage, l'autre étreint plus fortement. L'un va au-devant des questions; l'autre ne traite que celles qui s'offrent à lui, mais il les épuise. Descartes étend notre intelligence par la multitude des idées qu'il lui apporte : Pascal nous enfermerait volontiers dans une seule idée, mais dont il tire assez pour remplir notre esprit et notre cœur. Tous les deux se sont isolés du passé, et demeurent à peu près étrangers au spectacle de l'histoire; mais Pascal s'isole également de la nature extérieure. S'il lui arrive de jeter ses regards au dehors, il se replie aussitôt sur lui-même, épouvanté du vide qui l'environne : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie (XXV, 17). » Il ne veut voir que l'homme dans l'univers, et dans l'homme que la force inté-

rieure qui se manifeste par la lutte contre l'erreur ou contre le mal. Descartes, au contraire, s'élance hardiment dans la nature et s'y établit comme dans son domaine; il a la vaste curiosité, l'ambition infinie de l'esprit moderne, et ce sentiment profond et serein de l'unité et de l'harmonie du tout, magnifiquement exprimé de nos jours dans le livre du *Cosmos*. Pascal subit en bien des points, on le verra, l'influence de Descartes, mais il désavoue sa philosophie dans son ensemble, comme orgueilleuse et impuissante à la fois, et aussi incapable de donner ou la vérité ou la sagesse qu'elle est téméraire pour les promettre. Il faut avouer que le dogmatisme de Descartes n'est pas toujours sage. Il croit aussi fortement à ses systèmes qu'aux vérités de sens commun; il s'imagine avoir trouvé des démonstrations métaphysiques *plus évidentes que les démonstrations de géométrie* (*lettre* du 15 avril 1630). Il répète sans cesse, ainsi que tant d'autres philosophes, que toute la philosophie d'avant lui est vaine et fausse, mais que la sienne a mis pour toujours dans le monde toute vérité. Il va jusqu'à se flatter que sa philosophie a rendu certains mystères de la religion plus faciles à croire, ce qui devait choquer Pascal singulièrement. La puissance de sa pensée l'enivre jusqu'à lui faire écrire ces étranges paroles (*lettre* du 24 janvier 1638) : « J'ai bien pensé que ce que j'ai dit... serait incroyable, *car il n'y a que dix ans que je n'eusse pas voulu croire que l'esprit humain eût pu atteindre jusqu'à de telles connaissances, si quelque autre l'eût écrit.* » Et dans la sixième partie du *Discours de la méthode*, il annonce que la science qu'il cherche pourrait exempter les hommes d'une infinité de maladies, *et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse*, et cette science, il a rencontré un chemin tel *qu'on doit infailliblement la trouver en le suivant*[1]. Nous pardonnons facilement ces rêves à Descartes pour tant de bienfaits que nous lui devons; nous comprenons qu'il eût fait bien moins s'il eût moins espéré. Mais ce dogmatisme intrépide n'était pas de nature à guérir du scepticisme un esprit aussi impatient du joug que celui de Pascal. Et quelle était la morale de cette philosophie? La modération, la tranquillité, l'indifférence. Était-ce assez pour une âme qui sentait si vivement? Où est là-dedans la consolation? où est l'ardeur? où est l'amour? où est la part des simples, des humbles, des souffrants, de tous ceux qui n'ont de force que dans le cœur? Descartes est l'homme de la pensée pure; il n'a distribué que le pain de l'intelligence; ce n'est pas assez pour la vie de l'humanité.

Quant à Bossuet, Pascal ne l'a pas connu, ou il ne l'a connu que comme un jeune et brillant prédicateur, et non comme l'évêque illustre qui catéchisait toute la chrétienté. Bossuet, au contraire, avait lu les *Pensées*,

1. Il se désabusa plus tard, comme on le voit par une lettre à Chanut. (1646.)

et il en avait gardé une impression profonde. Mais j'ose dire que l'idée même et le dessein d'une pareille apologie n'était pas suivant l'esprit de Bossuet. Bossuet ne pensait pas que la religion dût consentir à entrer en contestation avec les impies, et à soumettre ses titres à leur examen et à leur contrôle. Il invective contre eux, il les accable, il ne discute jamais en forme avec eux. « J'ai promis de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, *sans se croire obligée d'alléguer aucune raison*, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce quelle a voulu, et a régné dans le monde. » (*Sermon* pour le deuxième dimanche de l'Avent *sur la Divinité de la religion.*) Et plus loin : « Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* Le Seigneur a dit. » En effet, entreprendre de démontrer la religion, n'est-ce pas, quoi qu'on fasse, la subordonner à la raison, qui, étant juge de la valeur de la démonstration, se trouve ainsi juge de la religion elle-même? N'est-ce pas se placer, du moins pour un temps, en dehors de la foi, et se prêter au langage de ceux qui doutent? Pascal n'était qu'un laïque, un maître dans la science profane; ce qu'à la rigueur il a pu faire, le prêtre ne le peut pas. Bossuet ne procède donc pas en critique qui sonde les fondements de sa croyance. Orateur et jurisconsulte sacré, il est l'avocat de l'Église, ou plutôt le magistrat qui requiert en son nom, et l'autorité est inséparable de sa parole. Aussi, ce docteur des docteurs, ce prince de la controverse, qui a consumé sa vie à écrire contre les hérétiques et les novateurs de toute sorte, n'emploie jamais d'une manière suivie sa puissante dialectique à réfuter les arguments des incrédules. Il ne discute qu'avec les chrétiens, parce que d'abord ils ont avec lui une foi commune en Jésus-Christ et en l'Évangile, et puis parce que toute foi, quelle qu'elle puisse être, est un principe de respect; la majesté de la religion n'est pas diminuée dans ces luttes; mais il est dangereux de la commettre avec une impiété sceptique, dont l'esprit est un esprit d'ironie et de mépris. On a vu ce qu'il en coûte à Pascal pour vouloir toujours serrer de près ses adversaires, et les poursuivre sur leur terrain. Il est conduit ou à des concessions fâcheuses, ou à des raisonnements subtils qui embarrassent, mais qui ne persuadent pas, ou à des espèces de tours de force qui semblent des défis au sens commun; il a des arguments qui, fussent-ils bons, ne sont pas dignes (voyez XXIV, 20); il a surtout des locutions qui sentent la dispute et qui le rabaissent, en le mettant tout à fait de ni-

veau avec ceux qu'il combat [1]. Sans doute que, si Pascal avait publié lui-même ses *Pensées*, il eût effacé souvent ou atténué ce qui nous choque, mais il en serait toujours resté quelque chose, par cela seul qu'il se croit obligé de répondre à tout. Bossuet n'a jamais de ces tons-là : il ne plaide point la religion, il la prêche. Il évite partout les paradoxes, les singularités, tout ce qui pour subjuguer risque d'effrayer. Il ne se débat point avec effort contre la philosophie, il fait mieux, il la protége, il accepte ses services, et la met ainsi tout doucement à ses pieds. Il ne cherche pas les difficultés pour les résoudre, il tâche, au contraire, qu'il ne paraisse point qu'il y ait des difficultés. Conduit par un admirable bon sens, plutôt que par une logique raffinée, les raisons qu'il préfère sont celles qui touchent tous les esprits; il a le génie de la persuasion et de la conduite des âmes. Il ne s'assujettit pas à la démonstration, il la gouverne, et tandis que Pascal, pour assurer le point qu'il croit décisif, se découvre de tous côtés, Bossuet, au contraire, a mille prises sur les autres, et n'en donne sur lui-même qu'à un petit nombre d'esprits, très-libres et très-pénétrants.

Il n'est donc pas étonnant que les *Pensées* aient traversé le siècle presque sans retentissement, comprises plutôt par quelques esprits d'élite que par la foule; et que Bossuet, au contraire, admiré et obéi de tous, salué par ses contemporains du nom de Père de l'Église, ait réglé souverainement la croyance des peuples pendant tout le règne du grand Roi. Mais les temps sont bien changés, et peut-être que Pascal reprend aujourd'hui l'avantage. La foi était alors l'état commun des esprits; aujourd'hui, c'est le doute. « Il y a des gens, disait Pascal (xxv, 20), qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. » Ces gens alors étaient rares, ils sont devenus bien plus nombreux, et ils n'ont confiance que dans celui qui consent à songer aussi, et à creuser avec eux leurs idées. Ils admirent dans Bossuet la majesté de l'attitude et l'éclat de l'éloquence, mais ils ne se rendent pas. Ce n'est pas un évêque qu'ils veulent entendre, c'est un homme qui n'ait d'autorité que sa raison, et qui ait essayé sur lui-même, suivant le mot de M. Villemain, les doutes qu'il tâche de résoudre. Ce n'est pas tout; souvent ces songeurs, en même temps qu'ils ont l'esprit sceptique, ont le cœur triste. Une parole trop confiante et trop sereine, comme est toujours celle de Bossuet, leur impose sans les émouvoir : ils demandent une âme troublée, qui souffre les mêmes tourments, et qui ne dissimule pas ses ténèbres et ses angoisses. Ceux-

1. « Si la fable d'Esdras est croyable, donc il faut croire que l'Écriture est écriture sainte... Donc si ce conte est vrai, *nous avons notre compte par là; sinon, nous l'avons d'ailleurs.* » xxv, 142.

là entrent tout de suite en communication avec Pascal, tout farouche qu'il est; il les gagne mieux qu'un génie moins violent, mais aussi moins sympathique. Je ne sais si Pascal ne fait pas aujourd'hui plus de chrétiens que Bossuet; je suis convaincu, du moins, qu'il fait plus d'âmes religieuses.

Ce sectaire, qui semble être encore du moyen-âge par sa théologie sombre et ardue, est cependant l'homme de l'avenir; il le porte tout entier en lui. Notre scepticisme et notre exaltation, nos découragements et notre orgueil, notre besoin et notre difficulté de croire et d'aimer, il a senti tout cela. C'est lui qui, dans les *Provinciales*, en attaquant la Sorbonne et les Jésuites avec toutes les forces de son puissant esprit et de son incomparable langue, a montré aux siècles suivants comment l'éloquence et la raillerie peuvent frapper de mort ce qui semble le mieux établi et le plus redoutable. Et c'est lui qui, dans les *Pensées*, reprenant le doute de Montaigne, mais lui donnant un accent nouveau, n'ayant pas besoin (puisqu'il parle au nom de la religion) de se cacher sous cet air d'insouciance, sous ces amusements et ces détours, mais poussant hardiment sa pensée d'un ton toujours sérieux et touché, a enseigné aux philosophes à tout creuser jusqu'à ce qu'ils trouvent le vide, et à rejeter avec dédain les prétendus biens et les prétendues vérités dont se nourrit le commun des hommes. L'esprit de Pascal a commencé les ruines que l'esprit du dix-huitième siècle et du nôtre a poursuivies, ruines par l'éloquence au dehors, ruines par la philosophie au dedans. L'action destructive de ses idées se continue après lui, et va bien au delà de ses idées mêmes. Discours de tribuns, pamphlets, éclats de la presse quotidienne, tout cela relève des *Provinciales;* le Pascal des *Petites Lettres* demeure l'éternel modèle de l'éloquence d'opposition, comme Bossuet, celui de l'éloquence d'autorité. Toutes les fois que l'esprit moderne se prépare pour quelque combat, c'est là qu'il va prendre des armes. Toutes les fois aussi que, dans les intervalles de l'action, il rentre dans le repos, repos inquiet et troublé, plein d'agitations intérieures, ces agitations mêmes le reportent sur la trace des *Pensées.* Depuis la grande révolution par où a fini le dernier siècle, l'influence des *Pensées* sur notre littérature est évidente : nos plus beaux génies en ont reçu la vive impression, et, à leur tour, ils nous disposent à les mieux goûter et à les mieux comprendre. Telle idée même, qui étonnait les contemporains jusqu'à les scandaliser, nous est tout accoutumée et toute familière. Le siècle de Chateaubriand, de Goethe, de Byron, est préparé à tout ce qu'on peut lui dire sur la vanité de la science et de la pensée, l'empire de la coutume et l'illusion des milieux, l'écoulement de toutes choses, le néant de nos vertus et même de nos

passions, le masque dont le *moi* se couvre, en un mot, la *comédie humaine*, avec son dernier acte toujours sanglant, où *on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais* (XXIV, 58)[1]. Mais au lieu que cette vue sceptique de la vie ne fait que redoubler chez Pascal l'ardeur de la foi, et que son pyrrhonisme est comme la fumée du Sinaï qui enveloppait Dieu même, et d'où sa voix sortait avec des éclairs et des tonnerres; au contraire, les hommes de nos jours se sont trop souvent abandonnés dans ces ténèbres avec un froid désespoir. Ne nous en laissons pas atteindre; et, s'il ne nous est pas possible de nous reposer dans la théologie des *Pensées*, recueillons-y du moins, pour ne le perdre jamais, l'idéal moral, toujours présent à Pascal sous l'enveloppe des dogmes et des mystères, et qui soutient sa force parmi tant de principes de faiblesse. Imitons de lui cette ardeur, cette opiniâtreté dans l'action, je veux dire l'action de l'âme, par laquelle il se relève des défaillances de la pensée. Il est vrai que cette action morale, il ne l'a conçue que dans des limites étroites, déterminées par les conditions du temps où il vivait; c'est un travail de l'homme isolé sur lui-même, ayant pour objet d'arriver à un état de perfection intérieure et secrète qui s'appelle la sainteté. Mais de quel élan il s'y porte, et avec quelle éloquence il nous entraîne après lui! Quels transports d'amour! quelle impétueuse abnégation de soi-même! Si sa dévotion paraît ailleurs sèche et froide, quelles sources profondes aussi de chaleur et de tendresse! Dans la *collecte* de la messe pour la fête de saint François d'Assise, l'Église remercie JÉSUS-CHRIST d'avoir imprimé sur ce saint les stigmates de sa passion, afin de rallumer par ce miracle la flamme de la charité dans le monde qui commençait à se refroidir (*frigescente mundo*). On pourrait dire aussi de Pascal qu'il a porté les stigmates, non sur le corps, mais dans l'âme (voyez le *Mystère de Jésus*), et qu'il a été donné à sa parole de raviver encore la flamme sacrée, au moment même où le froid de la raison et de la science gagnait définitivement le monde religieux. Je ne connais rien de plus puissant pour fondre cette glace de la critique que certaines effusions de Pascal, celles, par exemple, qui lui viennent en contemplant dans Jésus l'infinie grandeur de la sainteté absolue (XVII, 1).

1. Je n'ai nommé que les morts; je ne puis cependant m'empêcher de rappeler que la deuxième des *Méditations* de M. de Lamartine est toute pénétrée de l'inspiration de Pascal

Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère...
Me voici! le néant te salue en naissant.
Me voici! mais que suis-je? un atome pensant!...
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis... etc.

La sagesse moderne, descendant du ciel sur la terre, place moins haut le champ qu'elle ouvre à la vertu, mais aussi elle le fait plus large ; son idéal n'est pas la conversion et le salut d'un homme, mais, s'il est permis de parler ainsi, le salut de la justice et du droit sur la terre, le salut de la patrie et de l'humanité. Cette morale a bien aussi ses élans, ses dévouements, son enthousiasme ; elle donne à l'imagination et au cœur des émotions moins tendres peut-être, moins pieuses, moins amoureuses, mais non pas moins généreuses ni moins fécondes. Mais il ne faut pas oublier, et on s'en souvient sans cesse en lisant Pascal, que le principe de toute bonne action, même du dehors, est toujours dans la force et dans la pureté intérieure de l'âme ; que le bien se fait par la vertu, et non pas seulement par l'idée, et, pour appliquer à l'ordre moral le langage théologique, que la liberté seule ne peut rien sans la *grâce*, c'est-à-dire sans la *charité*.

Géométrie et passion, voilà tout l'esprit de Pascal, voilà aussi toute son éloquence. Il veut qu'on exprime rigoureusement la vérité telle qu'elle est, de manière *qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque* (XXIV, 87), point de fausses beautés (VII, 24, 35), rien pour la convention et pour l'art (*ibid.*, 22), rien qui masque (20), qu'on voie l'homme, et non l'auteur (28) ; il ne craindra pas de répéter le mot qui convient plutôt que d'en employer un moins juste (21) ; tout ce qui serait luxe est retranché (XXV, 25 *bis* et 25 *ter*) : s'il y a une élégance pour Pascal, ce n'est guère que dans le sens où les mathématiciens emploient ce mot. Cette élégance exacte est laborieuse en morale, car la vérité est *une pointe subtile* (III, 3, à la fin), où on a grand'peine à bien toucher. Aussi les procédés qu'il affectionne sont les distinctions et les oppositions, qui sont comme les instruments de précision de l'esprit. Il retourne et tourmente son idée jusqu'à ce qu'il la rende de la façon qui la dégage le mieux, et cela se fait non-seulement par le choix des termes, mais par l'ordre ; c'est pourquoi il n'y a rien de plus important que l'ordre à ses yeux, ni rien de plus difficile. « Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. » (XXV, 108, et VII, 9). Il l'achetait par un travail opiniâtre, au point *de refaire souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première* (*Préface de l'édition de Port-Royal*). Tous les fragments un peu considérables des *Pensées* sont chargés de ratures et de corrections dans le cahier autographe. Si Pascal a peu écrit, et jamais rien d'étendu, ce n'est pas seulement, je crois, parce que la santé lui a manqué, mais aussi parce qu'il exerçait sur sa pensée une rigueur de critique qui le rendait trop malaisé à contenter, et par laquelle l'exécution d'un grand

ouvrage devenait un travail au-dessus des forces humaines. On dit tous les jours que, s'il eût achevé les *Pensées*, il eût fait un livre incomparable, mais on peut douter que ce livre, si difficile et qu'il aurait recommencé sans cesse, eût été jamais fini.

Du reste, il ne poursuit pas si ardemment le vrai pour le vrai seul, mais en vue du bon et de l'honnête. On a mauvais goût, selon lui, et mauvais sens, *parce qu'on manque de cœur : la règle est l'honnêteté* (XXIV, 94). C'est aux Jésuites qu'il adressait ces paroles ; elles se trouvent dans des notes qui se rapportent aux tristes écrits par lesquels ils essayaient de répondre aux *Provinciales*. Il ajoutait : « Ces gens manquent de cœur, on n'en ferait pas son ami. » (XXV, 117.) Pour lui, on sait quel cœur et quelle généreuse passion animait sa vie et sa parole. Mais la passion dans Pascal, comme la logique, a un caractère à part ; elle est austère, elle est concentrée ; elle consume intérieurement plutôt qu'elle n'embrase. Certes, le style de Bossuet est bien ferme et bien sévère, mais pourtant quelle abondance et quel flot toujours montant, je ne dis pas de paroles, je dis de sentiments et d'images ! Pascal n'a pas cette plénitude du plus grand des orateurs ; son élan ne se soutient pas si longtemps, et ne soulèverait pas le poids d'une œuvre comme le *Discours sur l'Histoire universelle*, ou l'*Histoire des variations des églises protestantes*. Il n'éprouve guère certains sentiments, tels que l'admiration, qui épanouissent l'âme, et donnent des ailes à la parole ; il n'écrirait pas l'Oraison funèbre de Condé, il ne donne pas de pareilles fêtes à l'oreille, à l'imagination et au cœur. Là, c'est une véhémence qui commande tout d'abord l'émotion, et qui à chaque parole la nourrit et l'augmente ; ici, c'est un raisonnement froid et sec en apparence, mais d'où il part tout à coup des mots qui font tressaillir. Bossuet est comme un général qui déploie son armée dans la plaine pour une grande bataille : tout est mouvement, tout est bruit ; Pascal livre un combat singulier, rapide et silencieux, mais furieux et terrible. Tous deux ont des attendrissements et des larmes, mais il semble que celles de Bossuet rafraîchissent le cœur, et que celles de Pascal le brûlent. La foule est plus aisément touchée par Bossuet, comme plus aisément convaincue ; mais certaines âmes d'une trempe plus dure sont moins pénétrées par ses discours : ceux de Pascal mordent sur les plus âpres. Bossuet enfin est toujours le maître de son pathétique comme de son argumentation : ce sont des forces dont son éloquence s'aide librement ; celle de Pascal semble quelquefois emportée invinciblement comme par un poids, et n'en est que plus irrésistible. Dans ces *Pensées*, qu'il jette sur le papier pour lui seul, et où la passion qui le possède s'épanche sans obstacle, elle lui fait rencontrer de temps

en temps un sublime où Bossuet lui-même n'atteint pas. Ces fragments épars, espèces d'oracles de l'esprit qui s'agite en lui, sont quelquefois d'une beauté et d'une originalité de style incomparables, et il faut dire avec M. Sainte-Beuve : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu[1]. »

On lit dans l'édition de Condorcet, page 87 (est-ce Condorcet qui l'a dit, ou Voltaire?), que Pascal est à la fois dans les *Pensées* « un homme très-éloquent *et un mauvais modèle d'éloquence.* » Ce propos n'est ni convenable ni juste, mais on a raison quand on ajoute qu'il ne faut pas se mêler de vouloir écrire de ce style, à moins qu'on n'ait *un génie de la même trempe.* C'est un excellent avis à donner à la jeunesse, et qu'il faut répéter à plus forte raison aujourd'hui, puisque les modifications qu'on avait faites au texte de Pascal pour le faire parler un peu plus comme tout le monde ont disparu définitivement, et que ces fragments, arrachés à la mort, nous sont rendus, non-seulement avec toutes sortes d'incorrections, mais encore avec telle audace ou telle étrangeté que l'auteur n'a pas avouée et qu'il aurait peut-être adoucie. Mais Pascal est le plus excellent des modèles, pourvu qu'on se propose en l'étudiant de rester soi-même, et non pas d'être Pascal ; son éloquence n'est qu'à lui, mais tout le monde peut prendre sa part de sa rhétorique. Appliquer son esprit à discerner le vrai et à l'aimer ; ne rien dire qu'on ne le conçoive bien et qu'on ne s'y intéresse ; ne priser une expression qu'autant qu'elle est lumineuse et sentie ; travailler à éclaircir ses idées, et s'y échauffer jusqu'à ce qu'on s'assure qu'elles paraîtront suffisamment claires aux autres, et qu'ils seront touchés de ce dont on est touché soi-même ; se soutenir dans ce travail pénible par le zèle, par l'amour du bien qu'on peut faire et de la cause qu'on peut servir : voilà ce que nous pouvons tous apprendre dans Pascal, non pas sans doute pour le faire comme il l'a fait, mais chacun dans notre mesure et suivant nos forces.

M. Cousin, dans son livre *Des Pensées de Pascal*, pages 245 et suivantes, a signalé les formes dramatiques que Pascal se proposait d'employer en divers endroits de son livre pour rompre la monotonie d'une exposition didactique. Je n'ai rien à ajouter là-dessus aux belles réflexions de M. Cousin. Mais c'est ici qu'il faut rappeler encore l'étonnant dialogue du *Mystère de Jésus :* « Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?... Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est

1. Il est clair que cela s'entend de l'expression isolée, de ce qu'on appelle le *trait*, et non de la composition et de l'ensemble.

moi qui guéris et rends le corps immortel... » Et tout le reste. Est-ce là ce raisonneur et ce géomètre? Où sommes-nous? Qu'entendons-nous? Que sont devenus les seize cents ans qui séparent cet homme du Calvaire? La Passion lui est présente, le regard de Jésus est attaché sur lui, sa bouche divine laisse tomber pour lui une parole plaintive à la fois et consolante, où la paix du ciel se sent dans l'amertume de la mort. C'est un élan de l'imagination, c'est un ébranlement de l'âme, qui serait le dernier effort de la poésie, s'il n'était le ravissement de la foi. Veut-on voir, après la poésie du Calvaire, celle de l'Ancien Testament? Parmi les traductions que Pascal avait faites de divers passages des prophètes, pour servir à son apologétique, nous en trouvons une qui est un chef-d'œuvre, et où a passé toute l'inspiration du texte, le plus magnifique peut-être des textes des livres saints; c'est celle du chapitre XLIX d'Isaïe (article XXV, 171) : « Écoutez, peuples éloignés, etc. » C'est l'original de la seconde partie de la prophétie de Joad, dans l'*Athalie* de Racine, et Racine même ne l'a pas égalé. On admirera dans la traduction de Pascal la largeur de la phrase, la plénitude de l'expression, la liberté des mouvements; cela est beau en français sans cesser d'être biblique; il pense et sent avec le prophète; il n'a pu méditer ces cantiques sans en être enflammé. Il n'en faut pas plus pour montrer combien ce grand esprit avait le sentiment de la poésie, quoique Voltaire et Condorcet l'aient tancé d'un ton fort dur sur son manque de goût. Mais qu'il y a loin de Voltaire à Isaïe!

Je voudrais encore dire quelque chose des jugements et des études dont les *Pensées* ont été l'objet. Les *Approbations* placées en tête de l'édition de Port-Royal témoignent quel enthousiasme elles excitèrent chez les *fidèles* du jansénisme. Du côté du monde, on se rappelle tout d'abord les admirations de Mme de Sévigné. Il n'y a point, dans ses Lettres, d'article exprès sur les *Pensées*, par la raison qu'il n'y a point de lettres à Mme de Grignan de l'année 1670; la mère et la fille étaient alors réunies. Mais elle écrit en parlant des *Essais de morale* de Nicole : « Ne vous avais-je pas dit que c'était la même étoffe que Pascal? » (19 août 1671.) Et encore (23 septembre) : « Personne n'a écrit comme ces messieurs (sur la morale); *car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau.* » Voyez encore les lettres de son fils des 12 janvier et 2 février 1676[1].

Il reste encore un mot de Mme de La Fayette, *que c'est méchant signe*

1. Madame de Scudéry écrivait à Bussy, le 4 juillet 1670 : « N'avez-vous point lu Pascal? J'ai envie, si vous ne l'avez, de vous l'envoyer, car outre qu'il y a bien de l'esprit dans son livre, etc. » Et Bussy répond : « J'ai Pascal céans, et je l'ai lu avec admiration. »

pour ceux qui ne goûteront pas ce livre, mot d'un esprit nourri dans le dédain du vulgaire et des opinions communes, et qui pénètre fort loin dans Pascal. Le *sens commun* faisait déjà ses réserves, par la bouche de Nicole même, contre un penseur extrême qui le heurte et qui l'humilie ; le sens commun avait raison de résister, mais non de déprécier ce qui demeure, malgré tout, si supérieur [1]. Cependant on parle peu des *Pensées* au dix-septième siècle, ainsi que M. Cousin l'a remarqué ; l'ouvrage était trop janséniste pour qu'on se plût à le citer. Mais, avec le temps, ce ne sera plus le livre des jansénistes, ce sera le livre des chrétiens. Quand La Bruyère cite Pascal comme exemple de la plus haute grandeur de l'esprit, j'imagine qu'il considère surtout le Pascal des *Pensées* [2].

C'est le chrétien et non pas le janséniste que Voltaire attaqua en 1734 dans ses *Remarques sur les pensées de M. Pascal.* M. Sainte-Beuve a parlé supérieurement de ce petit écrit. Il en reconnaît toute la portée, sans se laisser prendre à des dédains affectés. La vérité est que dans ces notes, qui furent à peu près son début dans la polémique anti-chrétienne qui remplit sa vie, Voltaire met déjà tous ses défauts, mais aussi toute sa force. Mais cette force, en entamant profondément l'argumentation de Pascal, n'entamait point Pascal lui-même et le laissait debout dans sa grandeur. Les esprits s'accoutument alors à séparer l'homme de sa thèse et à l'étudier en lui-même avec admiration et avec respect. Vauvenargues ne craint pas, en face de Voltaire, de parler de l'auteur des *Pensées* sur le ton de l'enthousiasme, en même temps qu'il écrivait avec l'ironie de Voltaire une sorte de parodie de l'apologétique de Pascal [3]. L'édition de Condorcet, en 1776, fut, comme dit M. Sainte-Beuve, une sorte de prise de possession des *Pensées* par la philosophie du dix-huitième siècle : « Le drapeau du vainqueur flottait désormais sur la place conquise. » C'est un Pascal à l'usage des *philosophes ;* non que Condorcet prétende dissimuler en aucune manière le Pascal chrétien et janséniste ; il l'étudie au contraire et le fait ressortir de bonne foi, mais seulement par les grands traits, en écartant tout ce qui ne lui paraît qu'un détail ennuyeux de théologie et de dévotion. Il doute, dit-il, que ceux *qui s'intéressent à la religion,*

1. Voir la Lettre de Nicole, citée par M. Cousin, et M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, tome III, page 304. Mais Nicole imite et délaie Pascal à chaque instant dans ses *Essais de Morale.*

2. « Le sot ne meurt point ; ou si cela lui arrive, selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que, dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son âme alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisait point. Elle va d'égal avec les grandes âmes, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'âme d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand Condé, de Richelieu, de Pascal et de Lingendes. » Cette pensée n'a paru que dans la 6e édition des *Caractères*, en 1691.

La Bruyère a cité deux fois les *Pensées* dans ses *Caractères*, et il les imite souvent. M. Hémardinquer a relevé ces imitations dans son édition de La Bruyère.

3. Je parle du morceau intitulé : *Imitation de Pascal.*

suivant son expression singulière, puissent regretter beaucoup ce qu'il supprime ; et je suis convaincu qu'il parle sincèrement, car ces choses n'édifiaient plus alors, elles étonnaient et elles fatiguaient. Et aujourd'hui même, ceux qui tiennent le plus à ce que Pascal leur soit donné tout entier, trouveront, s'ils s'interrogent bien, qu'ils n'y tiennent pas tant dans l'intérêt de la religion que dans un esprit de curiosité historique et littéraire.

Un grand nombre de pensées sceptiques, que les éditeurs de Port-Royal avaient supprimées, avaient été recueillies dans les Mémoires de Littérature de Des Molets, et Voltaire, qui saisissait tout, en avait relevé plusieurs. Mais ces fragments n'avaient pas encore passé dans une édition, et c'est celle de Condorcet qui a véritablement mis en lumière pour tout le monde cette face du génie de Pascal, jusque-là à peu près inaperçue. Le cahier autographe même n'a pu nous donner à ce point de vue un autre Pascal que celui de Condorcet ; il nous l'a seulement fait mieux voir, il a éclairci ce qui était obscur, expliqué ce dont on ne voyait pas la raison, et mis ce qui était encore débattu dans une évidence irrésistible. Et, au lieu qu'on avait à la fois dans Condorcet le premier et le second texte des *Pensées*, mêlés ensemble, qui se contredisaient et causaient à l'esprit un véritable embarras, le texte dernier et définitif efface la contradiction et rétablit l'unité et l'harmonie.

Condorcet avait mis dans son édition quelques-unes des Remarques de Voltaire et d'autres de lui. Deux ans après, Voltaire fit réimprimer l'édition et y ajouta des notes nouvelles, inférieures à ses anciennes Remarques. L'esprit et le ton de ces commentaires sont d'un étrange effet au bas des *Pensées* : il faut lire Voltaire dans Voltaire, non dans un livre plein de Jésus-Christ crucifié. On a reproduit toutes ces annotations à la fin d'une très-bonne édition de l'ancien texte des *Pensées*, celle de 1819 : je m'en étonne ; c'est comme si on imprimait la Bible gravement avec les Explications des *Aumôniers de S. M. L. R. D. P.* [1]. Je n'ai pas suivi cet exemple. Lorsqu'on entre dans Port-Royal, et dans la cellule de Pascal, il faut fermer l'oreille à la voix ironique de Voltaire : elle se fera assez entendre dès qu'on se retrouvera au dehors [2].

1. *La Bible enfin expliquée*, etc., dans les Mélanges de Voltaire.

2. Je ne comprends même pas, quant à moi, pour le dire en passant, que, dans les éditions de Corneille, on condamne le vieux poète à traîner à son pied, pour ainsi dire, le *Commentaire* de Voltaire tout entier. Ces génies originaux qui donnent tour à tour le mouvement aux esprits en divers sens ne sont pas faits pour s'interpréter mutuellement. Quand on est de cet ordre, on a beau s'appeler commentateur, on ne l'est pas et on ne saurait l'être ; on n'écrit pas pour son auteur, mais pour soi ; on ne commente véritablement que son propre esprit aux dépens de tous les autres, et d'abord de celui qui sert de prétexte au commentaire. Si on entrait profondément dans le génie de Corneille, comment serait-on Voltaire ? mais à bien plus forte raison, comment serait-on Voltaire si on entrait profondément dans Pascal ?

L'édition de Bossut parut au lendemain de celle de Voltaire, comme pour remettre Pascal à son vrai point. Le Pascal de Condorcet demeura ainsi une pure tentative philosophique, non sans effet ni sans valeur, mais sans autorité. En 1783, Fontanes, dans le Discours préliminaire de sa traduction de l'*Essai sur l'homme*, écrivit, sur l'éloquence des *Pensées*, une page belle et simple, qui restera. Mais, après la Révolution, quand les portes du temple se rouvrirent, on sait avec quel bruit et quel éclat, la statue de Pascal y fut solennellement replacée, et Chateaubriand lança ce grand nom à la foule, de sa voix la plus retentissante, dans le morceau fameux dont toutes les mémoires ont retenu certains traits : « Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. » Ces paroles, tous les ont répétées, croyants, incrédules, indifférents. Pascal triomphe dans le monde et dans l'Église ; et ceux-là même qui gardent le plus de rancune à l'auteur des *Provinciales* ont été forcés de subir la gloire de l'auteur des *Pensées*, et de se ranger, pour combattre les impies, derrière cet ennemi détesté [1].

Un morceau intitulé : *De Pascal considéré comme écrivain et comme moraliste*, a été publié en 1823 par M. Villemain, dans ses *Discours et Mélanges*. On ne lisait pas encore alors le manuscrit autographe, mais un pareil esprit n'avait pas besoin d'autre chose que de ce qu'on connaissait déjà des *Pensées* pour comprendre tout Pascal. Nul ne l'a mieux compris en effet, nul n'a plus dignement rendu le tourment de sa pensée et l'effort de sa foi, d'autant plus violente qu'elle désespère de la raison. L'auteur n'argumente pas, ne plaide pas, il dit ce qu'il sent et le fait sentir avec un calme et une dignité morale qui inspire une pleine confiance dans son jugement. C'est un critique touché et désintéressé à la fois, qui ne mêle à l'impression qu'il reçoit des choses ni aucune passion personnelle ni aucune thèse de circonstance. Dans ces pages éloquentes, pleines de toutes les beautés et de tous les charmes de la parole, en même temps qu'on est ému, on admire ce goût et cette mesure si rares qui là comme ailleurs donnent tant d'autorité à l'écrivain, et qui fixent la critique, comme le style des classiques fixe la langue.

1. Joseph de Maistre avait peine à se résigner à cette attitude. Il écrivait dans son livre de l'*Eglise gallicane* : « Maintenant encore j'admire bien sincèrement ses *Pensées*, sans croire cependant qu'on n'aurait pas mieux fait de laisser dans l'ombre celles que les premiers éditeurs y avaient laissées ; et sans croire encore que la religion chrétienne soit pour ainsi dire *pendue* à ce livre. L'Eglise ne doit rien à Pascal pour ses ouvrages, dont elle se passerait fort aisément. » Cependant il a laissé échapper dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (sixième Entretien) les mots d'apologiste sublime. Il est vrai que c'est dans un accès d'indignation contre une phrase de Voltaire qui comparait Locke à Pascal. Je crois qu'aujourd'hui de Maistre refuserait nettement d'admirer, et condamnerait Pascal dans les *Pensées* comme dans le reste, parce que le texte authentique lui donnerait des prises qu'il n'avait pas, et le dispenserait des ménagements.

M. Cousin, dès 1830, dans une de ses plus belles leçons, prenant Pascal, non pas en lui-même, mais à sa place dans l'histoire de la philosophie et du mouvement des idées, expliquait déjà avec beaucoup de force et de lumière, et ce que c'est en général que le scepticisme théologique, et ce qui fait en particulier l'originalité du scepticisme des *Pensées*. Douze ans après il lisait le cahier autographe, et publiait le livre *Des Pensées de Pascal*. La république des lettres, comme on s'exprimait autrefois, fut tout émue par l'apparition de cet éclatant manifeste, écrit dans un langage *au niveau des hauteurs du grand siècle par un des plus grands esprits de ce temps-ci, promoteur en toute carrière* (c'est M. Sainte-Beuve qui parle ainsi). Je n'ai pas besoin de dire que mon travail relève de ce livre, comme tout ce qui se fera jamais sur les *Pensées* en relèvera nécessairement. On trouvera partout dans ce volume la trace de M. Cousin. J'ajouterai donc seulement ici, sans m'arrêter davantage, que sa puissante initiative agit alors sur les esprits en deux sens : d'une part, à l'occasion de Pascal, il fit débattre de nouveau avec ardeur, pour les confirmer, les titres de la raison et les droits de la philosophie ; de l'autre, il appela à se porter sur les textes du dix-septième siècle une curiosité philologique et historique qui ne s'était guère attachée encore qu'à ceux des auteurs de l'antiquité. C'est cette dernière pensée que j'ai voulu suivre dans le commentaire que j'ai entrepris.

L'étude sur Pascal, dans l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, est un des plus remarquables chapitres de ce beau livre. Je l'ai citée à propos de la *Prière pour la maladie*, et je m'en suis inspiré quelquefois dans ce qui précède sans la citer, par exemple, dans la comparaison avec Bossuet et avec Descartes. L'auteur est particulièrement éloquent lorsqu'il parle du cœur de Pascal, trop oublié dans les disputes qui s'étaient élevées sur ses idées. Du reste, suivant l'esprit habituel de sa critique et de son livre, il ne s'attache pas à la partie historique et personnelle de son sujet, mais à sa partie générale et *humaine :* il prend Pascal comme ayant représenté, au plus beau moment de la plus belle des langues modernes, un certain ordre d'idées et de sentiments humains, dont il a rencontré l'expression la plus lumineuse et la plus sublime. M. Nisard a mis dans ces observations sa fine et sévère analyse, sa précision magistrale, et surtout cette distinction qui me paraît son ambition principale et son principal caractère ; car c'est un talent qui ne souffre rien de commun, quoiqu'il n'admette rien que d'universel.

Mais le travail le plus étendu et le plus approfondi à la fois qui ait été fait sur Pascal est celui de M. Sainte-Beuve. Ce n'est plus une

courte étude, un chapitre d'histoire littéraire, ou le large développement d'un seul point de vue ; c'est Pascal étudié à loisir dans sa vie et dans sa pensée, avec cette longue patience qui en tout genre fait les monuments [1]. Toutes les qualités d'un esprit merveilleusement doué pour la critique concourent dans ce livre : une finesse incroyable, qui n'est que l'extrême justesse et l'extrême sagacité, et à laquelle aucun repli n'échappe ; et en même temps une vue d'en haut et à vol d'oiseau, pour ainsi dire, qui embrasse très-bien l'ensemble, saisit tout de suite ce qui est dominant, et subordonne les détails ; une richesse de littérature et de connaissances qui féconde tout, fournissant partout des développements, des rapprochements, des contrastes ; l'esprit le plus philosophique, sans aucune prétention de philosophie, dégagé de tout préjugé et ne s'en rapportant de rien qu'à lui-même, s'arrêtant aux choses et non aux mots, parfaitement dépouillé, et que sais-je ? peut-être trop dépouillé de tout autre intérêt que celui de la critique ; et par-dessus tout cela, une facilité de sentir et d'imaginer, un coloris d'expression, une grâce de mouvements, reste précieux du poëte dans le critique, qui rend l'exposition vivante et attrayante au dernier point. C'est un ouvrage qui captive tout esprit curieux et amateur des lettres, et le retient par mille attaches. Tout y est dit, à ce qu'il semble, et je n'aurais pas essayé de faire de nouvelles réflexions sur les *Pensées*, si les conditions d'un travail placé en tête d'une édition n'étaient tout autres que celles du grand tableau qui est tracé dans *Port-Royal*. Souvent d'ailleurs, je n'ai fait que répéter ce que M. Sainte-Beuve avait dit ; je l'ai redit sous forme de résumé et d'analyse, plus sèchement, plus didactiquement, comme un répétiteur qui reprend la leçon du maître. J'ai cité quelquefois le texte même, mais j'aurais voulu tout citer. Dans le dernier chapitre surtout, il n'y a pas un mot qui ne laisse des traces [2].

1. Voyez tout le livre III de *Port-Royal*, tomes II et III.

2. Je n'ai pu faire entrer dans cette revue que quelques écrivains, nos maîtres à tous. Je voudrais du moins dans cette note nommer les autres écrits sur Pascal que j'ai lus et dont j'ai profité. Ce sont, en suivant l'ordre des dates, les deux *Eloges de Pascal*, par M. Bordas-Demoulin et M. Faugère, entre lesquels l'Académie française a partagé le prix d'éloquence en 1842 ; le premier plus plein et plus fort, le second plus touchant. C'est le jugement de M. Villemain dans son Rapport sur les concours de 1842 — Les *Etudes sur Pascal*, par M. l'abbé Flottes, 1843-45. C'est une défense de Pascal et des *Pensées*, riche de bonnes observations et de bons arguments, œuvre d'un esprit éclairé et droit, mais qui oublie quelquefois qu'il ne faut pas vouloir trop prouver, et qu'il y a des textes dont tous les commentaires du monde ne sauraient détruire l'impression. — Les *Etudes sur Pascal* de feu M. Vinet, 1844-47, morceaux tout à fait distingués, originaux, où, comme dit Pascal, il n'y a pas seulement un auteur, mais un homme. Il est curieux d'y voir le protestantisme tirant à lui les *Pensées*, et y faisant son butin avec un zèle ingénieux, mais obstiné et chagrin. — Le chapitre sur Pascal, dans l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, 1845, plein de verve, de chaleur d'âme, de libéralisme d'esprit et de cœur, tout à fait digne de figurer dans un ouvrage, auquel

Je vais finir, mais qu'on me permette encore une réflexion. Les ennemis de la philosophie se sont servis de Pascal contre elle; il n'est donc pas étonnant que ceux qui ont le droit de parler au nom de la philosophie aient compté Pascal parmi ses ennemis. On a été jusqu'à dire que les *Pensées* sont peut-être plus dangereuses qu'utiles. Je ne puis le croire; je ne puis penser qu'il y ait du danger dans le commerce d'un esprit si vigoureux et d'une âme si élevée. Ce n'est pas son jansénisme qui peut être à craindre aujourd'hui, et son scepticisme même me paraît une épreuve plus capable d'exercer la raison que de l'abattre. En le lisant, nous sommes plus souvent enhardis par le sentiment de sa force que troublés par la contagion de sa faiblesse. Non, Pascal n'est pas un ennemi de la philosophie, car la philosophie n'a d'ennemis, à mon sens, que ceux qui ne raisonnent pas et qui ne veulent pas qu'on raisonne, soit par une aveugle superstition, soit par un mépris stupide de l'intelligence. Mais un Pascal est philosophe quoi qu'il en ait, et le travail qui s'opère sous son influence dans un bon esprit ne peut être que philosophique. Et c'est Pascal enfin qui a répondu aux ennemis de la raison, aux esclaves de l'autorité et de la force, par une pensée à laquelle tous les esprits indépendants feront écho, et qui sera toujours leur défense contre les peurs serviles et les menaces brutales (VI, 2) : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître; car, en désobéissant à l'un, on est malheureux, et en désobéissant à l'autre, ON EST UN SOT. »

l'Académie française vient de décerner le prix de l'histoire éloquente (1851). — *De la Méthode philosophique de Pascal*, par M. LESCŒUR, 1850, petit écrit ingénieux et paradoxal, où l'auteur se jette dans l'*argument du pari* comme dans la seule voie de la foi et du salut : de là il combat contre les philosophes d'une main et contre les Jésuites de l'autre. — *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*, par M. l'abbé MAYNARD, 1850, 2 vol. in-8°. On y trouvera beaucoup de recherches et beaucoup d'habileté, qui sont employées à établir ces deux thèses : pour les *Provinciales*, qu'il faut faire réparation aux Jésuites; pour les *Pensées*, que le fond n'en est ni sceptique, ni janséniste, mais parfaitement *édifiant* dans tous les sens. C'est Pascal mis au point de vue de ses principaux adversaires, dans un livre qui est tout à fait selon leur esprit. M. l'abbé Maynard a publié dans le même sens une édition fort curieuse des *Provinciales*, (1851), *avec leur réfutation*. Je terminerai cette note par l'humble aveu de l'impossibilité où j'ai été de profiter du livre du Dr REUCHLIN sur Pascal, écrit en allemand, et qui n'a pas été traduit.

Cette note était déjà imprimée, quand ont paru les *Etudes sur les moralistes français* de Prévost-Paradol, 1865, dont l'étude sur Pascal est peut-être la plus belle partie.

Voir aussi les leçons d'Emile Saisset sur Pascal, publiées après sa mort dans le volume intitulé : *Le scepticisme; Ænésidème, Pascal, Kant*, 1865.

INTRODUCTION

DEUXIÈME PARTIE

PRÉFACE DE PORT-ROYAL[1]

Préface, contenant de quelle manière ces pensées ont été écrites et recueillies; ce qui en a fait retarder l'impression; quel était le dessein de monsieur Pascal dans cet ouvrage; et de quelle sorte il a passé les dernières années de sa vie.

Monsieur Pascal ayant quitté fort jeune l'étude des mathématiques, de la physique et des autres sciences profanes, dans lesquelles il avait fait un si grand progrès, qu'il y a eu assurément peu de personnes qui aient pénétré plus avant que lui dans les matières particulières qu'il en a traitées, il commença vers la trentième année de son âge à s'appliquer à des choses plus sérieuses et plus relevées, et à s'adonner uniquement, autant que sa santé le put permettre, à l'étude de l'Écriture, des Pères, et de la Morale chrétienne.

Mais, quoiqu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences qu'il avait fait dans les autres, comme il l'a bien fait paraître par des ouvrages qui passent pour assez parfaits et assez achevés en leur genre, on peut dire néanmoins que, si Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque temps à celui qu'il avait dessein de faire sur la Religion, et auquel il voulait employer tout le reste de sa vie, cet ouvrage eût beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vus de lui, parce qu'en effet les vues qu'il avait sur ce sujet surpassaient infiniment celles qu'il avait sur toutes les autres choses[2].

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé

1. C'est la préface de la première édition des *Pensées*, publiée par MM de Port-Royal, en 1670 (Pascal était mort en 1662). Etienne Perier, l'aîné des fils de madame Perier, sœur de Pascal, est l'auteur de cette préface. — E. H.

2. Ces ouvrages *qui passent pour assez achevés en leur genre*, ne sont autres que les *Provinciales*. On verra dans mes *Remarques* pourquoi on ne les désigne ici que par cette périphrase discrète. — E. H.

en voyant seulement le peu que l'on en donne à présent, quelque imparfait qu'il paraisse ; et principalement sachant la manière dont il y a travaillé, et toute l'histoire du recueil qu'on en a fait. Voici comment tout cela s'est passé :

M. Pascal conçut le dessein de cet ouvrage plusieurs années avant sa mort ; mais il ne faut pas néanmoins s'étonner s'il fut si longtemps sans en rien mettre par écrit, car il avait toujours accoutumé de songer beaucoup aux choses, et de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considérer et examiner avec soin celles qu'il fallait mettre les premières ou les dernières, et l'ordre qu'il leur devait donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il désirait. Et comme il avait une mémoire excellente et qu'on peut dire même prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait une fois bien imprimé dans son esprit ; lorsqu'il s'était ainsi quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignait pas que les pensées qui lui étaient venues lui pussent jamais échapper ; et c'est pourquoi il différait assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toujours été languissante et imparfaite, ne fût pas assez forte pour lui permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a été cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avait déjà conçu touchant son dessein. Car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il voulait se servir, des fondements sur lesquels il prétendait appuyer son ouvrage, et de l'ordre qu'il voulait y garder ; ce qui était assurément très-considérable. Tout cela était tellement gravé dans son esprit et dans sa mémoire, qu'ayant négligé de l'écrire lorsqu'il l'aurait peut-être pu faire, il se trouva, lorsqu'il l'aurait bien voulu, hors d'état d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra néanmoins une occasion, il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avait dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence et à la prière de plusieurs personnes très-considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage : il leur représenta ce qui en devait faire le sujet et la matière ; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes, et il leur expliqua l'ordre et la suite des choses qu'il y voulait traiter. Et ces personnes, qui sont aussi capables qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant ; qu'elles en furent charmées, et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce des-

sein dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur-le-champ et sans avoir été prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourrait être un jour, s'il était jamais exécuté et conduit à sa perfection par une personne dont elles connaissaient la force et la capacité, qui avait accoutumé de tant travailler tous ses ouvrages, qui ne se contentait presque jamais de ses premières pensées, quelque bonnes qu'elles parussent aux autres, et qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première.

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein, il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvait faire connaître et au-dedans et au-dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé, et il ne saurait remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que M. Pascal lui fait sentir de sa grandeur et de sa bassesse, de ses avantages et de ses faiblesses, du peu de lumière qui lui reste, et des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, et, enfin, de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus, après cela, demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison ; et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient, et ce qu'il doit devenir.

M. Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute aussi important, il l'adresse premièrement aux philosophes ; et c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de faiblesses, tant de contradictions, et tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il s'en doit tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'univers et tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de religions qui s'y rencontrent ; mais il

lui fait voir en même temps, par des raisons si fortes et si convaincantes, que toutes ces religions ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'égarements et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin, il lui fait jeter les yeux sur le peuple juif, et il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion. A peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image, et qui l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit qui convenaient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plaire ; et la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance dans cette supposition qu'un Dieu est l'auteur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit, est de voir par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur ; mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute, car, dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve, qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'état d'innocence et avec toutes sortes de perfections, la première action qu'il fit fut de se révolter contre son créateur, et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus pour l'offenser.

M. Pascal lui fait alors comprendre que ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ses circonstances, il avait été puni non-seulement dans ce premier homme, qui, étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misère, dans la faiblesse, dans l'erreur, et dans l'aveuglement ; mais encore dans tous ses descendants à qui ce même homme a communiqué et communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

Il lui fait ensuite parcourir divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de faiblesse et de désordre ; qu'il y est dit souvent que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, et qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source non-seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui, et dont la cause lui est

inconnue. Enfin, il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connaître à cet homme son état plein de misère ; M. Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et en effet, il lui fait remarquer qu'il y est dit, que le remède est entre les mains de Dieu ; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, et qu'il enverra même un libérateur aux hommes, qui satisfera pour eux et qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très-particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Être Souverain, et qui ait donné l'idée d'une véritable religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles, qu'il applique à celles que ce livre a enseignées ; et il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore ; ce qui est un caractère tout singulier, et qui la distingue visiblement de toutes les autres religions, dont la fausseté paraît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique M. Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devrait être tout homme raisonnable, s'il était une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que M. Pascal vient de représenter ; et il y a sujet de croire qu'après cela il se rendrait facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avait parlé, et qui sont le fondement de la religion chrétienne qu'il avait dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agissait étaient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvait douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse où ces vérités sont particulièrement répandues ; et il fit voir par un très-grand nombre de circonstances indubitables qu'il était également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses ou que le peuple à qui il les avait laissées s'y

fût laissé tromper, quand même Moïse aurait été capable d'être fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportés dans ce livre, et comme ils sont d'une grande conséquence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent vrais, non-seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse était figurative; que tout ce qui était arrivé aux Juifs n'avait été que la figure des vérités accomplies à la venue du Messie; et que le voile qui couvrait ces figures ayant été levé, il était aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu Jésus-Christ.

M. Pascal entreprit ensuite de prouver la vérité de la religion par les prophéties; et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avait beaucoup travaillé là-dessus, et qu'il y avait des vues qui lui étaient toutes particulières, il les expliqua d'une manière fort intelligible; il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin après avoir parcouru les livres de l'Ancien Testament et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondements et de preuves à la vérité de la religion, il entreprit encore de parler du Nouveau Testament, et de tirer ses preuves de la vérité même de l'Évangile.

Il commença par Jésus-Christ; et quoiqu'il l'eût déjà prouvé invinciblement par les prophéties et par toutes les figures de la loi dont on voyait en lui l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne même, de ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les Apôtres : et pour faire voir la vérité de la foi qu'ils ont publiée hautement partout, après avoir établi qu'on ne pouvait les accuser de fausseté qu'en supposant, ou qu'ils avaient été des fourbes, ou qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions était également impossible.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité de l'histoire évangélique, faisant de très-belles remarques sur l'Évangile même, sur le style des évangélistes et sur leurs personnes: sur les apôtres en particulier, et sur leurs écrits; sur le nombre prodigieux de miracles; sur les martyrs, sur les saints; en un mot sur toutes les voies par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie. Et quoiqu'il n'eût pas le loisir dans un simple discours de traiter au long une si vaste matière, comme

il avait dessein de le faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvait être l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avait que Dieu seul qui eût pu conduire l'événement de tant d'effets différents qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible la religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abrégé du grand ouvrage qu'il méditait : et c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présents qu'on a su depuis le peu que je viens d'en rapporter.

On verra parmi les fragments que l'on donne au public quelque chose de ce grand dessein de M. Pascal : mais on y en verra bien peu ; et les choses mêmes que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étendues et si peu digérées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très-grossière de la manière dont il avait envie de les traiter.

Au reste il ne faut pas s'étonner si, dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avait presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre ; et l'on s'est contenté de les disposer à peu près en la manière qu'on a jugé être plus propre et plus convenable à ce que l'on en avait. On espère même qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de M. Pascal, ne suppléent d'eux-mêmes au défaut de cet ordre ; et qui, en considérant avec attention les diverses matières répandues dans ces fragments, ne jugent facilement où elles doivent être rapportées suivant l'idée de celui qui les avait écrites.

Si l'on avait seulement ce discours-là par écrit tout au long, et en la manière qu'il fut prononcé, l'on aurait quelque sujet de se consoler de la perte de cet ouvrage, et l'on pourrait dire qu'on en aurait au moins un petit échantillon, quoique fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laissé ni l'un ni l'autre ; car, peu de temps après, il tomba malade d'une maladie de langueur et de faiblesse qui dura les quatre dernières années de sa vie, et qui, quoiqu'elle parût fort peu au dehors et qu'elle ne l'obligeât pas de garder le lit ni la chambre, ne laissait pas de l'incommoder beaucoup, et de le rendre presque incapable de s'appliquer à quoi que ce fût, de sorte que le plus grand soin et la principale occupation de ceux qui étaient auprès de lui était de le détourner d'écrire, et même de parler de tout ce qui demandait quelque application et quelque contention d'esprit, et de ne l'entretenir que de choses indifférentes et incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre années de langueur et de maladie qu'il a fait et écrit tout ce que l'on a de lui de cet ouvrage qu'il méditait, et tout ce que l'on en donne au public. Car, quoiqu'il attendît que sa santé fût entièrement rétablie pour y travailler tout de bon, et pour écrire les choses qu'il avait déjà digérées et disposées dans son esprit, cependant, lorsqu'il lui survenait quelques nouvelles pensées, quelques vues, quelques idées, ou même quelque tour et quelques expressions qu'il prévoyait lui pouvoir un jour servir pour son dessein ; comme il n'était pas alors en état de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisait quand il se portait bien, ni de les imprimer dans son esprit et dans sa mémoire, il aimait mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne le pas oublier ; et, pour cela, il prenait le premier morceau de papier qu'il trouvait sous sa main, sur lequel il mettait sa pensée en peu de mots, et fort souvent même seulement à demi-mot, car il ne l'écrivait que pour lui, et c'est pourquoi il se contentait de le faire fort légèrement pour ne se pas fatiguer l'esprit, et d'y mettre seulement les choses qui étaient nécessaires pour le faire ressouvenir des vues et des idées qu'il avait.

C'est ainsi qu'il a fait la plupart des fragments qu'on trouvera dans ce recueil, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts, et trop peu expliqués, et dans lesquels on peut même trouver des termes et des expressions moins propres et moins élégantes. Il arrivait néanmoins quelquefois, qu'ayant la plume à la main, il ne pouvait s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées, et de les étendre un peu davantage, quoique ce ne fût jamais avec la force et l'application d'esprit qu'il aurait pu faire en parfaite santé. Et c'est pourquoi l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étendues et mieux écrites, et des chapitres plus suivis et plus parfaits que les autres.

Voilà de quelle manière ont été écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement par ces légers commencements et par ces faibles essais d'une personne malade, qu'il n'avait écrit que pour lui seul et pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignait de perdre, et qu'il n'a jamais revues ni retouchées, quel eût été l'ouvrage entier, si M. Pascal eût pu recouvrer sa parfaite santé et y mettre la dernière main ; lui qui savait disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnait un tour si particulier, si noble, et si relevé à tout ce qu'il voulait dire, qui avait dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avait jamais faits, qui y voulait employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu lui avait donnés, et duquel il a dit souvent qu'il lui fallait dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savait le dessein qu'avait M. Pascal de travailler sur la

religion, l'on eut un très-grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avait faits sur cette matière. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'était que les premières expressions de ses pensées, qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer[1].

La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort longtemps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très grande considération le demandassent souvent avec des instances et des sollicitations fort pressantes ; parce que l'on jugeait bien que l'on ne pouvait pas remplir l'attente et l'idée que tout le monde avait de cet ouvrage, dont l'on avait déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étaient.

Mais enfin on fut obligé de céder à l'impatience et au grand désir que tout le monde témoignait de les voir imprimés. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liraient seraient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché d'avec une pièce achevée, et pour juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût. Et ainsi l'on se résolut de les donner au public. Mais comme il y avait plusieurs manières de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre.

La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu'on les avait trouvés. Mais l'on jugea bientôt que de le faire de cette sorte, ç'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvait espérer, parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires et plus étendues étant mêlées et comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digérées, et quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avait écrites, il y avait tout sujet de croire que les unes feraient rebuter les autres, et que l'on ne considérerait ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites que

1. Ce sont ces papiers, collés sur les feuillets d'un cahier, qui constituent le manuscrit autographe des *Pensées de Pascal*. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, ainsi que la copie dont parle ensuite Etienne Perier. — M. Cousin, dans son livre *des Pensées de Pascal*, a donné le *fac-simile*, qui est fort curieux, de la page 4 du cahier autographe, contenant le fragment 1er de l'article X de cette édition. — E. H.

comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvait servir à rien.

Il y avait une autre manière de donner ces écrits au public, qui était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de M. Pascal, de suppléer, en quelque sorte, l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite, mais il était aussi très-difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtemps, et l'on avait, en effet, commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter aussi bien que la première, parce que l'on a considéré qu'il était presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un auteur, et surtout d'un auteur mort, et que ce n'eût pas été donner l'ouvrage de M. Pascal, mais un ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvénients qui se trouvaient dans l'une et l'autre de ces manières de faire paraître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées ; et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ; et l'on a supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de très-belles choses, et qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendraient bien. Mais comme l'on ne voulait pas travailler à les éclaircir et à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état qu'elles sont. Et, afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporterai ici seulement une pour servir d'exemple, et par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle est cette pensée, et en quel état on l'a trouvée parmi ces fragments : *Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu.*

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée ; mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très-imparfaitement et d'une manière fort obscure, fort courte et fort abrégée, en sorte que si on ne lui avait souvent ouï-dire de bouche la même pensée, il serait difficile de la reconnaître dans une expression si confuse et si embrouillée. Voici à peu près en quoi elle consiste.

Il avait fait plusieurs remarques très-particulières sur le style de l'Écriture et principalement de l'Évangile, et il y trouvait des beautés que peut-être personne n'avait remarquées avant lui. Il admirait, entre autres choses, la naïveté, la simplicité, et, pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que Jésus-Christ y parle des choses les plus grandes et les plus relevées, comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les saints dans le ciel, les peines de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Pères, et tous ceux qui ont écrit sur ces matières. Et il disait que la véritable cause de cela était que ces choses, qui, à la vérité, sont infiniment grandes et relevées à notre égard, ne le sont pas de même à l'égard de Jésus-Christ; et qu'ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte sans étonnement et sans admiration, comme l'on voit sans comparaison qu'un général d'armée parle tout simplement et sans s'émouvoir du siége d'une place importante, et du gain d'une grande bataille, et qu'un roi parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier et un artisan ne parleraient qu'avec de grandes exagérations.

Voilà quelle est la pensée qui est contenue et renfermée sous le peu de paroles qui composent ce fragment; et cette considération, jointe à quantité d'autres semblables, pouvait servir assurément dans l'esprit des personnes raisonnables et qui agissent de bonne foi, de quelque preuve de la divinité de Jésus-Christ.

Je crois que ce seul exemple peut suffire, non-seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragments qu'on a retranchés, mais aussi pour faire voir le peu d'application, et la négligence, pour ainsi dire, avec laquelle ils ont presque tous été écrits; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que M. Pascal ne les avait écrits, en effet, que pour lui seul, et sans aucune pensée qu'ils dussent jamais paraître en cet état. Et c'est aussi ce qui fait espérer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui s'y pourront rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que, pour peu qu'on s'y veuille appliquer, on les comprendra néanmoins très-facilement, et qu'on demeurera d'accord que ce ne sont pas les moins belles, et qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auraient servi qu'à les rendre traînantes et languissantes, et qui en auraient ôté une des principales beautés, qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragments du chapitre des *Preuves de* Jésus-Christ *par les prophéties*, qui est conçu en ces

termes : *Les prophètes sont mêlés de prophéties particulières, et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.* Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les prophètes qui n'avaient en vue que le Messie, et qui semblaient ne devoir prophétiser que de lui et de ce qui le regardait, ont néanmoins souvent prédit des choses particulières qui paraissaient assez indifférentes et inutiles à leur dessein. Il dit que c'était afin que, ces événements particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde en la manière qu'ils les avaient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour prophètes, et qu'ainsi l'on ne pût douter de la vérité et de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisaient du Messie. De sorte que, par ce moyen, les prophéties du Messie tiraient, en quelque façon, leurs preuves et leur autorité de ces prophéties particulières vérifiées et accomplies ; et ces prophéties particulières servant ainsi à prouver et à autoriser celles du Messie, elles n'étaient pas inutiles et infructueuses. Voilà le sens de ce fragment étendu et développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prît bien plus de plaisir de le découvrir soi-même dans ces paroles obscures, que de le voir ainsi éclairci et expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourraient peut-être s'attendre de trouver ici des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de plusieurs autres articles de la Foi chrétienne, de les avertir que ce n'était pas là le dessein de M. Pascal. Il ne prétendait point prouver toutes ces vérités de la religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidents, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnements métaphysiques qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature ; mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit ; c'est-à-dire, qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur, qu'à convaincre et à persuader l'esprit ; parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu qu'on pût lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits, mais M. Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ses fragments qui a été trouvé parmi les autres, et que l'on n'a point mis dans ce recueil. Voici ce qu'il dit dans ce fragment : « Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Tri-

nité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature, non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut. »

L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que M. Pascal avait entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein était bien plus ample et plus étendu que l'on ne se l'imagine, et qu'il ne se bornait pas seulement à réfuter les raisonnements des athées, et de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la foi chrétienne. Le grand amour et l'estime singulière qu'il avait pour la religion faisait que non-seulement il ne pouvait souffrir qu'on la voulût détruire et anéantir tout-à-fait, mais même qu'on la blessât et qu'on la corrompît en la moindre chose. De sorte qu'il voulait déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité ou la sainteté, c'est-à-dire, non-seulement aux athées, aux infidèles et aux hérétiques qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la foi, et de reconnaître les vérités qu'elle nous enseigne, mais même aux chrétiens et aux catholiques qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile, qui nous y sont proposées comme le modèle sur lequel nous devons nous régler et conformer toutes nos actions[1].

Voilà quel était son dessein ; et ce dessein était assez vaste et assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont répandues dans ce recueil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, et qui, en effet, n'y étaient pas destinées, comme, par exemple, la plupart de celles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses,* lesquelles on a aussi trouvées parmi les papiers de M. Pascal, et que l'on a jugé à propos de joindre aux autres, parce que l'on ne donne pas ce livre-ci simplement comme un ouvrage fait contre les athées, ou sur la religion, mais comme un recueil de *Pensées de monsieur Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets.*

Je pense qu'il ne reste plus, pour achever cette préface, que de dire quelque chose de l'auteur après avoir parlé de son ouvrage. Je crois que non-seulement cela sera assez à propos, mais que ce que j'ai dessein

1. Tout cela signifie, aux Jésuites, et tout le monde alors l'entendait bien. — E. H.

d'en écrire pourra même être très-utile pour faire connaître comment M. Pascal est entré dans l'estime et dans les sentiments qu'il avait pour la religion, qui lui firent concevoir le dessein d'entreprendre cet ouvrage

L'on a déjà rapporté en abrégé, dans la préface des Traités de l'Équilibre des liqueurs et de la Pesanteur de l'air, de quelle manière il a passé sa jeunesse, et le grand progrès qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines et profanes auxquelles il voulut s'appliquer, et particulièrement en la géométrie et aux mathématiques ; la manière étrange et surprenante dont il les apprit à l'âge d'onze ou douze ans ; les petits ouvrages qu'il faisait quelquefois et qui surpassaient toujours beaucoup la force et la portée d'une personne de son âge ; l'effort étonnant et prodigieux de son imagination et de son esprit qui parut dans sa Machine d'arithmétique, qu'il inventa âgé seulement de dix-neuf à vingt ans ; et enfin les belles expériences du vide, qu'il fit en présence des personnes les plus considérables de la ville de Rouen, où il demeura quelque temps, pendant que M. le Président Pascal, son père, y était employé pour le service du roi dans la fonction d'Intendant de Justice. Ainsi, je ne répéterai rien ici de tout cela ; et je me contenterai seulement de représenter en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, et dans quel esprit il a passé les dernières années de sa vie ; en quoi il n'a pas moins fait paraître la grandeur et la solidité de sa vertu et de sa piété, qu'il avait montré auparavant la force, l'étendue et la pénétration admirable de son esprit.

Il avait été préservé pendant sa jeunesse, par une protection particulière de Dieu, des vices où tombent la plupart des jeunes gens ; et, ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois, qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à monsieur son père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi, ne saurait l'être de la raison, et beaucoup moins y être soumis.

Ces instructions, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très-grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort et puissant, faisaient tant d'impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému ; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissaient pas la nature de la foi.

Mais enfin, après avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations et des divertissements qui paraissaient assez innocents aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il lui fit comprendre parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui et à n'avoir point d'autre objet que lui. Et cette vérité lui parut si évidente, si utile, et si nécessaire, qu'elle le fit résoudre de se retirer, et de se dégager peu à peu de tous les attachements qu'il avait au monde pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce désir de la retraite et de mener une vie plus chrétienne et plus réglée lui vint lorsqu'il était encore fort jeune, et il le porta dès lors à quitter entièrement l'étude des sciences profanes, pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvaient contribuer à son salut et à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui survinrent le détournèrent quelque temps de son dessein, et l'empêchèrent de le pouvoir exécuter plus tôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon; et pour y parvenir plus facilement, et rompre tout d'un coup toutes ses habitudes, il changea de quartier et ensuite se retira à la campagne [1], où il demeura quelque temps; d'où étant de retour il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le règlement de sa vie dans sa retraite sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les avait sans cesse devant les yeux et il tâchait de s'y avancer et de s'y perfectionner toujours de plus en plus.

C'est l'application continuelle qu'il avait à ces deux grandes maximes qui lui faisait témoigner une si grande patience dans ses maux et dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie : qui lui faisait pratiquer des mortifications très-rudes et très-sévères envers lui-même : qui faisait que non-seulement il refusait à ses sens tout ce qui pouvait leur être agréable, mais encore qu'il prenait sans peine, sans dégoût, et même avec joie, lorsqu'il le fallait, tout ce qui leur pouvait déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes : qui le portait à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeait pas lui être absolument nécessaire, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, pour les meubles, et pour toutes les autres choses : qui lui donnait un amour si grand et si ardent pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente, et que lorsqu'il voulait entreprendre quelque chose, la première pensée qui lui venait en l'esprit était de voir si la pauvreté y pouvait être pratiquée ; et qui lui faisait avoir en même temps tant

1. Encore une expression discrète, pour dire, à Port-Royal des Champs. J'expliquerai tous ces ménagements. — E. H.

de tendresse et tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pu refuser l'aumône, et qu'il en a fait même fort souvent d'assez considérables, quoique il n'en fît que de son nécessaire : qui faisait qu'il ne pouvait souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commodités ; et qu'il blâmait tant cette recherche curieuse et cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur et du mieux fait, et mille autres choses semblables, qu'on fait sans scrupule parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeait pas de même : et enfin qui lui a fait faire plusieurs actions très-remarquables et très-chrétiennes, que je ne rapporte pas ici, de peur d'être trop long, et parce que mon dessein n'est pas de faire une Vie, mais seulement de donner quelque idée de la piété et de la vertu de M. Pascal à ceux qui ne l'ont pas connu ; car, pour ceux qui l'ont vu et qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernières années de sa vie, je ne prétends pas leur rien apprendre par là ; et je crois qu'ils jugeront, bien au contraire, que j'aurais pu dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

VIE DE BLAISE PASCAL

PAR Mme PERIER (GILBERTE PASCAL)[1]

Mon frère naquit à Clermont, le 19 juin de l'année 1623[2]. Mon père s'appelait Étienne Pascal, président en la cour des aides; et ma mère, Antoinette Begon. Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos; mais encore plus par les questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Ce commencement, qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais; car à mesure qu'il croissait il augmentait toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mère étant morte dès l'année 1626, que mon frère n'avait que trois ans, mon père se voyant seul s'appliqua plus fortement au soin de sa famille; et comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, et les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnèrent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, et se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il l'a fait, mon frère n'ayant jamais entré dans aucun collége, et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père.

En l'année 1631, mon père se retira à Paris, nous y mena tous, et y établit sa demeure. Mon frère, qui n'avait que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon père avait de l'élever; car il est sans doute qu'il n'aurait pas pu prendre le même soin dans la province, où l'exercice de sa charge et les compagnies continuelles qui abordaient chez lui l'auraient beaucoup détourné; mais il était à Paris dans une entière liberté; il s'y appliqua tout entier, et il eut tout le succès que purent avoir les soins d'un père aussi intelligent et aussi affectionné qu'on le puisse être[3].

1. Gilberte Pascal, sœur aînée de Pascal, née en 1620, épousa en 1641 Florin Perier. De ce mariage naquirent Étienne, Jacqueline, Marguerite, Louis et Blaise Perier. — E. H.

2. J'indiquerai ici une brochure intitulée : *Recherches sur la maison où Blaise Pascal est né et sur la fortune d'Étienne Pascal son père*, par B. Gonod, Clermont, 1847. — E. H.

3. On peut juger de l'esprit et des connaissances d'Étienne Pascal par sa Lettre au P. Noël, conservée parmi les Œuvres de Pascal. — E. H.

Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage; et ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer par lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fît avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues, il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer; et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouillait l'esprit, et lui faisait voir la raison des règles de la grammaire; de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application.

Après ces connaissances, mon père lui en donna d'autres: il lui parlait souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon, et d'autres choses qui surprennent quand on les considère. Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien, mais il voulait savoir la raison de toutes choses; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allegue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même; et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût satisfaire. Une fois entre autres quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un Traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Son génie à la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordinaire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon père était homme savant dans les mathématiques, et avait habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient

souvent chez lui; mais comme il avait dessein d'instruire mon frère dans les langues, et qu'il savait que la mathématique est une science qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la langue latine, et les autres, dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison, il avait serré tous les livres qui en traitent, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence; mais cette précaution n'empêchait pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il priait souvent mon père de lui apprendre la mathématique; mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'était que cette science, et de quoi on y traitait : mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit, qui ne pouvait demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation; et étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide [1]. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande, lorsque, lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose, qui

1. Que l'angle extérieur d'un triangle est égal à la somme des deux angles intérieurs opposés, et que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. — E. H.

était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il avait trouvé telle autre chose; et sur cela, lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avait faites; et enfin, en rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de rond et de barre, il en vint à ses définitions et à ses axiomes.

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que sans lui dire mot il le quitta, et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté et le pria de ne lui pas celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, et lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit, et de lui cacher encore cette connaissance; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Mon père, ayant trouvé cela à propos, lui donna les *Éléments* d'Euclide pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; et, pendant qu'il les voyait, il composait, et allait si avant, qu'il se trouvait régulièrement aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages ou pour examiner ceux des autres [1]. Mon frère y tenait fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production; car il était de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles. On voyait souvent aussi dans ces assemblées-là des propositions qui étaient envoyées d'Italie, d'Allemagne et d'autres pays étrangers, et l'on prenait son avis sur tout avec autant de soin que de pas un des autres; car il avait des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étaient point aperçus. Cependant il n'em-

1. Fontenelle parle de ces assemblées dans la préface de l'*Histoire de l'Académie des sciences;* elles se tenaient chez le P. Mersenne (mort en 1648). Il ajoute qu'il se fit ensuite chez d'autres personnes des *assemblées plus régulières*. Ce fut l'origine de l'Académie des sciences, établie en 1666. Déjà, auparavant, cette société prenait le nom d'Académie. Pascal lui ayant présenté, en 1654, deux écrits de mathématiques en latin, sa lettre d'envoi est adressée *celeberrimæ matheseos Academiæ parisiensi*. — E. H.

ployait à cette étude de géométrie que ses heures de récréation; car il apprenait le latin sur des règles que mon père lui avait faites exprès. Mais comme il trouvait dans cette science la vérité qu'il avait si ardemment recherchée, il en était si satisfait, qu'il y mettait son esprit tout entier; de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançait tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un traité des Coniques qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force. Les habiles gens étaient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, néanmoins si on l'imprimait dans le temps que celui qui l'avait inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa beauté : mais comme mon frère n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela; et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé [1].

Durant tous ces temps-là, il continuait toujours d'apprendre le latin et le grec; et outre cela, pendant et après le repas, mon père l'entretenait tantôt de la logique, tantôt de la physique et des autres parties de la philosophie; et c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au collége, ni eu d'autres maîtres pour cela non plus que pour le reste. Mon père prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé; et, en effet, elle commença d'être altérée dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais, comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires ; de sorte que ce fut en ce temps-là, et à l'âge de dix-huit ans, qu'il inventa cette Machine d'arithmétique par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais on les fait même sans avoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infaillible.

Cet ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la na-

1. Dans la lettre latine de 1654, dont parle la note précédente, Pascal promet de faire paraître bientôt divers écrits dont il donne les titres. Il indique entre autres : « Un traité complet des coniques, que j'ai conçu avant d'avoir atteint l'âge de seize ans, et que j'ai rédigé *ensuite*. » Après sa mort, on trouva dans ses papiers six écrits latins sur ce sujet; ils n'ont pas été publiés, et ils sont perdus. Parmi ces manuscrits, il se trouva un imprimé de quelques pages, qui seul a été conservé, et que Bossut a donné dans son édition. Cette pièce, qui a pour titre, *Essais pour les Coniques*, avait été imprimée en 1640. Ce n'est pas un traité, mais une espèce de programme, où Pascal énonce les différentes propositions qu'il se fait fort de démontrer. Il ne donnait pas ses idées pour complétement originales, car il dit : « Nous démontrerons aussi la propriété suivante, dont le premier inventeur est M. Desargues, Lyonnais, un des grands esprits de ce temps et des plus versés aux mathématiques, et entre autres aux Coniques... Je veux bien avouer que je dois le peu que j'ai trouvé sur cette matière à ses écrits, et que j'ai tâché d'imiter, autant qu'il m'a été possible, sa méthode sur ce sujet. » — E. H.

ture, d'avoir réduit en machine une science qui réside toute entière dans l'esprit, et d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entière certitude, sans avoir besoin de raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la pensée ou pour le mouvement, qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses. De sorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il est à présent [1].

Mais cette fatigue, et la délicatesse où se trouvait sa santé depuis quelques années, le jetèrent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avait un peu de repos et de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là et à l'âge de vingt-trois ans qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences : celle du vide, qui prouvait si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide, sont causés par la pesanteur de l'air [2]. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines; et quoiqu'il ait inventé la roulette après, cela ne contredit point à ce que je dis; car il la trouva sans y penser, et d'une manière qui fait bien voir qu'il n'y avait pas d'application, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement après cette expérience, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la Providence ayant fait naître une occasion qui l'obligea à lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui; et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'elle termina toutes ses recherches : de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire.

Il avait été jusqu'alors préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse; et ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa

1. Le Conservatoire des arts et métiers possède un modèle de la Machine arithmétique avec cette espèce de certificat : *Esto probati instrumenti signaculum hoc, Blasius Pascal Arvernus*, 1652. — E. H.

2. Mme Perier veut parler de la fameuse expérience du Puy-de-Dôme, exécutée par son mari en septembre 1648, d'après les instructions de Pascal, laquelle confirma et acheva d'établir la grande découverte de Torricelli. — E. H.

curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à mon père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très-grande estime, et en qui il voyait une grande science, accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, faisaient une si grande impression sur son esprit, que, quelques discours qu'il entendît faire aux libertins[1], il n'en était nullement ému; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qu ne connaissaient pas la nature de la foi; et ainsi cet esprit si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie : de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la théologie, et il a mis toute la force de son esprit à connaître et à pratiquer la perfection de la morale chrétienne, à laquelle il a consacré tous les talents que Dieu lui avait donnés, n'ayant fait autre chose dans tout le reste de sa vie que de méditer la loi de Dieu jour et nuit.

Mais, quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scolastique, il n'ignorait pourtant pas les décisions de l'Église contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit; et c'est contre ces sortes de recherches qu'il était le plus animé, et Dieu lui donna, dès ce temps là, une occasion de faire paraitre le zèle qu'il avait pour la religion.

Il était alors à Rouen, où mon père était employé pour le service du roi, et il y avait aussi en ce même temps un homme qui enseignait une nouvelle philosophie qui attirait tous les curieux. Mon frère, ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux : mais ils furent bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant les principes de sa philosophie, il en tirait des conséquences, sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Église. Il prouvait par ses raisonnements que le corps de Jésus-Christ n'était pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matière

1. « *Libertin*, qui fait profession de ne point s'assujettir aux lois de la religion, soit pour la croyance, soit pour la pratique. En ce sens, qui a vieilli, il ne s'employait guère que substantivement. » (*Dictionnaire de l'Académie.*) — E. H.

créée expres, et plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire; mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avait de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avait des sentiments erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, et puis de le dénoncer s'il résistait à l'avis qu'on lui donnait. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis : de sorte qu'ils crurent qu'il était de leur devoir de le dénoncer à M. du Bellay, qui faisait pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen, par commission de M. l'archevêque. M. du Bellay envoya quérir cet homme, et, l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance qui lui était donné par trois jeunes hommes.

Cependant, aussitôt qu'ils virent cette confession de foi, ils connurent ce défaut, ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son conseil, et donna un ordre exprès à M. du Bellay de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il était accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avaient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'archevêque, et renonça à tous ses sentiments : et on peut dire que ce fut sincèrement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire : ce qui fait croire qu'il était lui-même trompé par de fausses conclusions qu'il tirait de ses faux principes. Aussi était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autre vue que de le détromper par lui-même, et l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement[1], et mon frère continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandait sur toute la maison. Mon père même, n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignements de son fils, embrassa pour lors une manière de vie plus exacte par la pratique continuelle des vertus jusqu'à sa mort, qui a été tout à fait chrétienne; et ma sœur, qui avait des talents d'esprit tout extraordinaires, et qui

1. Il s'agit dans ce passage de Jacques Forton, dit frère Saint-Ange. Cette affaire est de 1647. M. Cousin l'a développée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (novembre 1842.) L'archevêque de Rouen dont il est parlé ici était François de Harlay, second du nom, oncle du célèbre archevêque de Paris. M. du Bellay, c'est M. de Belley, c'est-à-dire M. l'évêque de Belley. C'était le célèbre Camus, le disciple et l'ami de saint François de Sales. Il n'avait plus alors que le titre d'évêque, s'étant démis de son évêché dès 1629. Il avait reçu en échange l'abbaye d'Aulnay. — E. H.

était dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frère, qu'elle se résolut de renoncer à tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors, pour se consacrer à Dieu tout entière, comme elle a fait depuis, s'étant faite religieuse dans une maison très-sainte et très-austère[1], où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avait ornée, qu'on l'a trouvée digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toujours acquittée avec toute la fidélité imaginable, et où elle est morte saintement le 4 octobre 1661, âgée de trente-six ans [2].

Cependant mon frère, de qui Dieu se servait pour opérer tous ces biens, était travaillé par des maladies continuelles, et qui allaient toujours en augmentant. Mais, comme alors il ne connaissait pas d'autre science que la perfection, il trouvait une grande différence entre celle-là et celles qui avaient occupé son esprit jusqu'alors ; car, au lieu que ses indispositions retardaient le progrès des autres, celle-ci au contraire se perfectionnait dans ces mêmes indispositions par la patience admirable avec laquelle il les souffrait. Je me contenterai, pour le faire voir, d'en rapporter un exemple.

Il avait, entre autres incommodités, celle de ne pouvoir rien avaler de liquide qu'il ne fût chaud ; encore ne le pouvait-il faire que goutte à goutte : mais, comme il avait, outre cela, une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive, et beaucoup d'autres maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines, et, pour cela, les faire chauffer et les avaler goutte à goutte : ce qui était un véritable supplice, qui faisait mal au cœur à tous ceux qui étaient auprès de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remèdes, avec d'autres qu'on lui fit pratiquer, lui apporta quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite ; de sorte que les médecins crurent que, pour se rétablir entièrement, il fallait qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât, autant qu'il pourrait, les occasions de se divertir. Mon frère eut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyait du danger : mais,

1. A Port-Royal. (*Note* de Mme Perier.)

2. Mme Perier, par discrétion, ne parle pas d'elle-même. Voici ce qu'on lit dans les Mémoires de sa fille (*Lettres, opuscules*, etc., p. 436) : « Elle avait tout ce qu'il fallait pour être agréablement dans le monde, car elle était belle et bien faite, elle avait beaucoup d'esprit. Elle avait été élevée par mon grand-père, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait pris plaisir à lui apprendre les mathématiques, la physique et l'histoire... Elle quitta le monde, et tous les agréments qu'elle pouvait y avoir, à l'âge de vingt-six ans, et a toujours vécu dans cette séparation jusqu'à sa mort. » (*Lettres, opuscules et mémoires de Mme Perier et de Jacqueline sœur de Pascal*, et de *Marguerite Perier sa nièce*, publiés par M. Faugère, 1845 (p. 436). Je citerai souvent ce même recueil avec cette indication abrégée : *Lettres, opuscules, etc.* — E. H.

enfin, il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui serait possible pour remettre sa santé, et il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pourraient pas lui nuire; et ainsi il se mit dans le monde. Mais, quoique par la miséricorde de Dieu il se soit toujours exempté des vices, néanmoins, comme Dieu l'appelait à une grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser, et il se servit de ma sœur pour ce dessein, comme il s'était autrefois servi de mon frère lorsqu'il avait voulu retirer ma sœur des engagements où elle était dans le monde.

Elle était alors religieuse, et elle menait une vie si sainte, qu'elle édifiait toute la maison : étant en cet état, elle eut de la peine de voir que celui à qui elle était redevable, après Dieu, des grâces dont elle jouissait, ne fût pas dans la possession de ces grâces; et, comme mon frère la voyait souvent, elle lui en parlait souvent aussi; et enfin, elle le fit avec tant de force et de douceur, qu'elle lui persuada ce qu'il lui avait persuadé le premier, de quitter absolument le monde; en sorte qu'il se résolut de quitter tout-à-fait les conversations du monde, et de retrancher toutes les inutilités de la vie, au péril même de sa santé, parce qu'il crut que le salut était préférable à toutes choses.

Il avait pour lors trente ans, et il était toujours infirme; et c'est depuis ce temps-là qu'il a embrassé la manière de vivre où il a été jusqu'à la mort[1].

Pour parvenir à ce dessein et rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier, et fut demeurer quelque temps à la campagne, d'où, étant de retour, il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta; et il établit le réglement de sa vie dans cette retraite sur deux maximes principales, qui furent de renoncer à tout plaisir et à toutes superfluités; et c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y réussir, il commença dès lors, comme il fit toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner à la cuisine et le portait à sa chambre; il le rapportait, et enfin, il ne se servait de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. Tout son temps était employé à la prière et à la lecture de l'Ecriture sainte : et il y prenait un plaisir incroyable. Il disait que l'Ecriture sainte n'était pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'était intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, et que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition qu'il la lisait, renonçant à toutes les lumières de son esprit; et il s'y était si fortement appliqué, qu'il la sa-

1. Pascal avait alors trente et un ans, car sa seconde et dernière conversion s'accomplit à la fin de l'année 1654. —E. H.

vait toute par cœur; de sorte qu'on ne pouvait la lui citer a faux; car lorsqu'on lui disait une parole sur cela, il disait positivement: Cela n'est pas de l'Ecriture sainte, ou, Cela en est; et alors il marquait précisément l'endroit. Il lisait aussi les commentaires avec grand soin; car le respect pour la religion où il avait été élevé dès sa jeunesse était alors changé en un amour ardent et sensible pour toutes les vérités de la foi, soit pour celles qui regardent la soumission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la religion se termine[1]; et cet amour le portait à travailler sans cesse à détruire tout ce qui se pouvait opposer à ces vérités.

Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, et dont il se servait si avantageusement, qu'il était maître de son style; en sorte que, non-seulement, il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. Et cette manière d'écrire naturelle, naïve et forte en même temps, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les Lettres au provincial[2], on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches. Ce fut dans ce temps-là qu'il plut à Dieu de guérir ma fille d'une fistule lacrymale qui avait fait un si grand progrès dans trois ans et demi, que le pus sortait non-seulement par l'œil, mais aussi par le nez et par la bouche. Et cette fistule était d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles chirurgiens de Paris la jugeaient incurable. Cependant elle fut guérie en un moment par l'attouchement de la sainte Épine[3]; et ce miracle fut si authentique, qu'il a été avoué de tout le monde, ayant été attesté par de très-grands médecins et par les plus habiles chirurgiens de France, et ayant été autorisé par un jugement solennel de l'Église.

Mon frère fut sensiblement touché de cette grâce, qu'il regardait comme faite à lui-même, puisque c'était sur une personne qui, outre sa proximité, était encore sa fille spirituelle dans le baptême; et sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestait si clairement dans un temps où la foi paraissait comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande, qu'il en était pénétré; de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui, lui donnant de nouvelles lu-

1. Ces mots *à quoi*, se rapportent à la fois aux deux membres de la phrase. Le sens est que toute la religion se borne à ces deux espèces de vérités. — E. H.

2. Ou simplement les *Provinciales*. Elles commencèrent à paraître en janvier 1656. — E. H.

3. Cette sainte Épine est au Port-Royal du faubourg Saint-Jacques, à Paris (*Note de madame Perier.*)

mières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait toujours eu pour elle.

Et ce fut cette occasion qui fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées. Il les avait étudiés avec grand soin, et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'était mis tout entier. La dernière année de son travail a été tout employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet : mais Dieu, qui lui avait inspiré ce dessein et toutes ces pensées n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des raisons qui nous sont inconnues [1].....

[... Il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons la nature. La conséquence est de bon sens ; il n'y a qu'à s'assurer de la certitude de la vérité des miracles. Or, il y a des règles pour cela, qui sont encore dans le bon sens, et ces règles se trouvent justes pour les miracles qui sont dans l'Ancien Testament, Ces miracles sont donc vrais ; il y a donc quelque chose au-dessus de la nature. Mais ces miracles ont encore des marques que leur principe est Dieu ; et ceux du Nouveau Testament en particulier, que celui qui les opérait était le Messie que les hommes devaient attendre. Donc, comme les miracles tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament prouvent qu'il y a un Dieu, ceux du Nouveau en particulier prouvent que Jésus-Christ était le véritable Messie.

Il démêlait tout cela avec une lumière admirable, et quand nous l'entendions parler, et qu'il développait toutes les circonstances de l'Ancien et du Nouveau Testament où étaient rapportés ces miracles, ils nous paraissaient clairs. On ne pouvait nier la vérité de ces miracles, ni les conséquences qu'il en tirait pour la preuve de Dieu et du Messie, sans choquer les principes les plus communs, sur lesquels on assure toutes les choses qui passent pour indubitables. On a recueilli quelque chose de ses pensées, mais c'est peu, et je croirais être obligée de m'étendre davantage pour y donner plus de jour, selon tout ce que nous lui en avons ouï dire, si un de ses amis ne nous en avait donné une dissertation, sur les œuvres de Moïse, où tout cela est admirablement bien démêlé, et d'une manière qui ne serait pas indigne de mon frère [2].

1. Mme Perier s'était d'abord expliquée davantage au sujet du travail qui produisit le *Pensées* de Pascal sur la religion, et de la manière dont il y fut conduit par ses réflexions sur les miracles. Elle supprima ces développements, mais ils nous ont été conservés dans l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, par l'abbé Besongne. « Voici, dit-il, le plan de l'ouvrage, tel que Mme Perier le rapporte dans sa *Vie*. Je copierai, sans rien changer, ses propres paroles. » (*Lettres, opuscules*, etc., p. 46.) Je transcris, d'après M. Faugère, cet important passage, mais je renverrai au texte de Pascal quand Mme Perier ne fait que le citer. — E. H.

2. Ce témoignage beaucoup trop favorable, adressé à un ouvrage qui d'ailleurs est désigné fort peu nettement dans cette phrase, se rapporte au *Discours sur les Pensées de M. Pascal*

Je vous renvoie donc à cet ouvrage, et j'ajoute seulement ce qu'il est important de rapporter ici, que toutes les différentes réflexions que mon frère fit sur les miracles lui donnèrent beaucoup de nouvelles lumières sur la religion. Comme toutes les vérités sont tirées les unes des autres, c'était assez qu'il fût appliqué à une, les autres lui venaient comme en foule, et se démêlaient à son esprit d'une manière qui l'enlevait lui-même, à ce qu'il nous a dit souvent. Et ce fut à cette occasion qu'il se sentit animé contre les athées, que, voyant dans les lumières que Dieu lui avaient données de quoi les confondre sans ressource, il s'appliqua à cet ouvrage, dont les parties qu'on a ramassées nous font avoir tant de regrets qu'il n'ait pas pu les rassembler lui-même, et, avec tout ce qu'il aurait pu ajouter encore, en faire un composé d'une beauté achevée. Il en était assurément très-capable ; mais Dieu, qui lui avait donné tout l'esprit nécessaire pour une si grande chose, ne lui donna pas assez de santé pour le mettre ainsi dans sa perfection.

Il prétendait faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Il ne se servait point pour cela de preuves métaphysiques... etc.[1]

Dans les preuves que mon frère devait donner de Dieu et de la religion chrétienne, il ne voulait rien dire qui ne fût à la portée de tous ceux pour qui elles étaient destinées, et où l'homme ne se trouve intéressé de prendre part, ou en sentant lui-même toutes les choses qu'on lui faisait remarquer, bonnes ou mauvaises, ou en voyant clairement qu'il ne pouvait prendre un meilleur parti, ni plus raisonnable, que de croire qu'il y a un Dieu dont nous pouvons jouir, et un médiateur qui étant venu pour nous en mériter la grâce, commence à nous rendre heureux dès cette vie par les vertus qu'il nous inspire beaucoup plus qu'on ne le peut être par tout ce que le monde nous promet, et nous donne assurance que nous le serons parfaitement dans le ciel, si nous le méritons par les voies qu'il nous a présentées, et dont il nous a donné lui-même l'exemple.

Mais, quoiqu'il fût persuadé que tout ce qu'il avait ainsi à dire sur la religion aurait été très-clair et très-convaincant, il ne croyait pas cependant qu'il dût l'être à ceux qui étaient dans l'indifférence, et qui,

et sur les livres de Moise, imprimé à la suite des *Pensées* en 1672. Ce discours, ou plutôt ces deux discours, car il y en a deux bien distincts, étaient de M. de la Chaise. Voyez M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édition, t. III, p. 306.) — E. H.

1. Ici Mme Perier reproduit à peu près textuellement les pensées réunies dans l'édition de Port-Royal sous le titre XX : *On ne connaît Dieu utilement que par* JÉSUS-CHRIST. Elles forment l'article XXII dans mon édition. Après avoir ainsi laissé Pascal s'expliquer lui-même, Mme Perier continue. — E. H.

ne trouvant pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadassent, négligeaient d'en chercher ailleurs, et surtout dans l'Eglise, où elles éclatent avec plus d'abondance ; car il établissait ces deux vérités comme certaines, que Dieu a mis des marques sensibles, particulièrement dans l'Eglise, pour se faire connaître à ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

C'est pourquoi, quand il avait à conférer avec quelques athées, il ne commençait jamais par la dispute, ni par établir les principes qu'il avait à dire, mais il voulait auparavant connaître s'ils cherchaient la vérité de tout leur cœur ; et il agissait suivant cela avec eux, ou pour les aider à trouver la lumière qu'ils n'avaient pas, s'ils la cherchaient sincèrement, ou pour les disposer à la chercher, et à en faire leur plus sérieuse occupation, avant que de les instruire, s'ils voulaient que son instruction leur fût utile.

Ce furent ses infirmités qui l'empêchèrent de travailler davantage à son dessein. Il avait environ trente-quatre ans quand il commença de s'y appliquer. Il employa un an entier à s'y préparer en la manière que ses autres occupations lui permettaient, qui était de recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus ; et à la fin de l'année qui était la trente-cinquième année de son âge et la cinquième [la quatrième] de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante, qu'il ne pouvait plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore, si on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa..].

Cependant l'éloignement du monde, qu'il pratiquait avec tant de soin, n'empêchait point qu'il ne vît souvent des gens de grand esprit et de grande condition, qui, ayant des pensées de retraite, demandaient ses avis et les suivaient exactement ; et d'autres, qui étaient travaillés de doutes sur les matières de la foi, et qui, sachant qu'il avait de grandes lumières là-dessus, venaient à lui le consulter, et s'en retournaient toujours satisfaits ; de sorte que toutes ces personnes qui vivent présentement fort chrétiennement témoignent encore aujourd'hui que c'est à ses avis et à ses conseils, et aux éclaircissements qu'il leur a donnés, qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font[1].

Les conversations auxquelles il se trouvait souvent engagé ne laissaient pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du péril ; mais, comme il ne pouvait pas aussi, en conscience, refuser le secours que des personnes lui demandaient, il avait trouvé un remède à cela.

1. « M. Arnoul (de Saint-Victor) dit que, quand on demandait conseil à M. Pascal, il écoutait beaucoup et parlait peu » (*Lettres, opuscules* etc., p. 471.) — E. H.

il prenait dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes, il la mettait à nu sur sa chair, et lorsqu'il lui venait quelque pensée de vanité, ou qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, ou quelque chose semblable, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres, et se faisait ainsi souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile qu'il la conserva jusqu'à la mort; et même, dans les derniers temps de sa vie (où il était dans des douleurs continuelles), parce qu'il ne pouvait écrire ni lire, il était contraint de demeurer sans rien faire et de s'aller promener; il était dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ses vues. Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort, et par une personne de très-grande vertu qui avait beaucoup de confiance en lui, à qui il avait été obligé de le dire pour des raisons qui la regardaient elle-même.

Cette rigueur qu'il exerçait sur lui-même était tirée de cette grande maxime de renoncer à tout plaisir, sur laquelle il avait fondé tout le règlement de sa vie. Dès le commencement de sa retraite, il ne manquait pas non plus de pratiquer exactement cette autre qui l'obligeait de renoncer à toute superfluité, car il retranchait avec tant de soin toutes les choses inutiles, qu'il s'était réduit peu à peu à n'avoir plus de tapisserie dans sa chambre, parce qu'il ne croyait pas que cela fût nécessaire, et de plus n'y étant obligé par aucune bienséance, parce qu'il n'y venait que des gens à qui il recommandait sans cesse le retranchement; de sorte qu'ils n'étaient pas surpris de ce qu'il vivait lui-même de la manière qu'il conseillait aux autres de vivre.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain et pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus, et on pourrait dire, en quelque façon, que c'est tout le temps qu'il a vécu, car les quatre années que Dieu lui a données après n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce n'était pas proprement une maladie qui fût venue nouvellement, mais un redoublement des grandes indispositions où il avait été sujet dès sa jeunesse. Mais il en fut alors attaqué avec tant de violence, qu'enfin il y a succombé; et, durant tout ce temps-là, il n'a pu en tout travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entrepris pour la religion, ni assister les personnes qui s'adressaient à lui pour avoir des avis, ni de bouche ni par écrit, car ses maux étaient si grands qu'il ne pouvait les satisfaire, quoiqu'il en eût un grand désir.

Ce renouvellement de ses maux commença par un mal de dents qui lui ôta absolument le sommeil. Dans ses grandes veilles, il lui vint une nuit dans l'esprit, sans dessein, quelques pensées sur la proposition

de la roulette. Cette pensée étant suivie d'une autre, et celle-ci d'une autre, enfin, une multitude de pensées qui se succédèrent les unes aux autres lui découvrirent comme malgré lui la démonstration de toutes ces choses dont il fut lui-même surpris. Mais comme il y avait longtemps qu'il avait renoncé à toutes ces connaissances, il ne s'avisa pas seulement de les écrire : néanmoins, en ayant parlé par occasion à une personne à qui il devait toute sorte de déférence, et par respect et par reconnaissance de l'affection dont il l'honorait, cette personne, qui est aussi considérable par sa piété que par les éminentes qualités de son esprit et par la grandeur de sa naissance, ayant formé sur cela un dessein qui ne regardait que la gloire de Dieu, trouva à propos qu'il en usât comme il fit, et qu'ensuite il le fît imprimer. Ce fut seulement alors qu'il l'écrivit, mais avec une précipitation extrême, en huit jours ; car c'était en même temps que les imprimeurs travaillaient, fournissant à deux en même temps sur deux différents traités, sans que jamais il en ait eu d'autre copie que celle qui fut faite pour l'impression ; ce qu'on ne sut que six mois après, que la chose fut trouvée[1].

Cependant ses infirmités continuant toujours, sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent, comme j'ai dit, à ne pouvoir plus travailler, et à ne voir quasi personne. Mais si elles l'empêchèrent de servir le public et les particuliers, elles ne furent point inutiles pour lui-même, et il les a souffertes avec tant de paix et tant de patience, qu'il y a sujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le voulait pour paraître devant lui : car, durant cette longue maladie, il ne s'est jamais détourné de ses vues, ayant toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes, de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les pratiquait dans le plus fort de son mal avec une vigilance continuelle sur ses sens, leur refusant absolument tout ce qui leur était agréable : et quand la nécessité le contraignait à faire quelque chose qui pouvait lui donner quelque satisfaction, il avait une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit, afin qu'il n'y prît point de part : par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il avait un soin très-grand de ne point goûter ce qu'il mangeait ; et nous avons pris garde que, quelque peine qu'on prit à lui chercher quelque viande agréable, à cause des dégoûts à quoi il était sujet, jamais il n'a dit : Voilà qui est bon ; et encore, lorsqu'on lui servait quelque chose de nouveau selon les saisons, si on lui demandait après le repas s'il l'avait trouvé bon, il disait simplement : Il fal-

1. Pascal a donné lui-même l'*Histoire de la roulette ;* ce n'est pas ici le lieu d'en discuter les détails. Le grand seigneur dont parle Mme Perier est le duc de Roannez, (prononcez *Roanais*). — E. H.

lait m'en avertir devant, car je vous avoue que je n'y ai point pris garde. Et, lorsqu'il arrivait que quelqu'un admirait la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvait souffrir ; il appelait cela être sensuel, encore même que ce ne fût que des choses communes, parce qu'il disait que c'était une marque qu'on mangeait pour contenter le goût, ce qui était toujours mal.

Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fît aucune sauce ni ragoût, non pas même de l'orange et du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. Et, pour se tenir dans des bornes réglées, il avait pris garde, dès le commencement de sa retraite, à ce qu'il fallait pour son estomac ; et, depuis cela, il avait réglé tout ce qu'il devait manger ; en sorte que, quelque appétit qu'il eût, il ne passait jamais cela ; et, quelque dégoût qu'il eût, il fallait qu'il le mangeât : et, lorsqu'on lui demandait la raison pourquoi il se contraignait ainsi, il disait que c'était le besoin de l'estomac qu'il fallait satisfaire, et non pas l'appétit.

La mortification de ses sens n'allait pas seulement à se retrancher tout ce qui pouvait leur être agréable, mais encore à ne leur rien refuser par cette raison qu'il pourrait leur déplaire [1], soit pour sa nourriture, soit pour ses remèdes. Il a pris quatre ans durant des consommés sans en témoigner le moindre dégoût ; il prenait toutes les choses qu'on lui ordonnait pour sa santé, sans aucune peine, quelque difficiles qu'elles fussent : et lorsque je m'étonnais qu'il ne témoignât pas la moindre répugnance en les prenant, il se moquait de moi, et me disait qu'il ne pouvait pas comprendre lui-même comment on pouvait témoigner de la répugnance quand on prenait une médecine volontairement, après qu'on avait été averti qu'elle était mauvaise, et qu'il n'y avait que la violence ou la surprise qui dussent produire cet effet. C'est en cette manière qu'il travaillait sans cesse à la mortification.

Il avait un amour si grand pour la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente ; en sorte que dès qu'il voulait entreprendre quelque chose ou que quelqu'un lui demandait conseil, la première pensée qui lui venait en l'esprit, c'était de voir si la pauvreté pouvait être pratiquée. Une des choses sur lesquelles il s'examinait le plus, c'était cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, et autres choses semblables. Il ne pouvait encore souffrir qu'on cherchât avec soin toutes les commodités, comme d'avoir toutes choses près de soi ; et mille autres choses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en jugeait pas

1. *Qu'il*, c'est-à-dire *que cela. Il* est au neutre, ce qui est très fréquent dans la langue du temps de Pascal. On en verra des exemples dans les *Pensées*. — E. H.

de même, et nous disait qu'il n'y avait rien de si capable d'éteindre l'esprit de pauvreté, comme cette recherche curieuse de ses commodités, de cette bienséance qui porte à vouloir toujours avoir du meilleur et du mieux fait ; et il nous disait que pour les ouvriers, il fallait toujours choisir les plus pauvres et les plus gens de bien, et non pas cette excellence qui n'est jamais nécessaire, et qui ne saurait jamais être utile. Il s'écriait quelquefois : Si j'avais le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bien heureux ; car je suis merveilleusement persuadé que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut.

Cet amour qu'il avait pour la pauvreté, le portait à aimer les pauvres avec tant de tendresse, qu'il n'avait jamais refusé l'aumône, quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire, ayant peu de bien, et étant obligé de faire une dépense qui excédait son revenu, à cause de ses infirmités. Mais lorsqu'on lui voulait représenter cela quand il faisait quelque aumône considérable, il se fâchait et disait : J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant. Ainsi il fermait la bouche : et il a été quelquefois si avant, qu'il s'est réduit à prendre de l'argent au change [1], pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait, et ne voulant pas après cela importuner ses amis.

Dès que l'affaire des carrosses fut établie [2], il me dit qu'il voulait demander mille francs par avance sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitait, si l'on pouvait demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étaient de sa connaissance, pour envoyer aux pauvres de Blois [3]; et comme je lui dis que l'affaire n'était pas assez sûre pour cela, et qu'il fallait attendre à une autre année, il me fit tout aussitôt cette réponse : Qu'il ne voyait pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdaient, il le leur rendrait de son bien, et qu'il n'avait garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin était trop pressant pour différer la charité. Et comme on ne s'accordait pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisait voir la vérité de ce qu'il nous avait dit tant de fois, qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en as-

1. C'est-à-dire d'emprunter de l'argent à intérêt chez un banquier. — E. H.

2. Il s'agit d'une entreprise de carrosses à cinq sous qui étaient de véritables *omnibus ;* cette entreprise paraît avoir été conduite par Pascal. Voir M. Monmerqué cité par M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, p. 447.

Il existe une lettre très-curieuse de Mme Perier, où elle rend compte de la première journée où ces carrosses roulèrent dans Paris. (*Lettres, opuscules*, etc. p. 80.) — E. H.

3. Dans l'hiver de 1662, le pays de Blois fut en proie à une affreuse détresse qui s'étendit même au-delà du Blaisois jusqu'à la Touraine et au Berry. On publia à Paris, sous forme d'Avis, des appels énergiques et répétés à la charité publique. Ces Avis sont effroyables documents. On les trouve dans un *Recueil de pièces de la Bibliothèque de l'Arsenal*, n° 1675 *bis*, et ils ont été reproduits dans un article de la *Presse* du 17 février 1851. C'est un amas d'horreurs dont n'approchent pas les plus grandes misères qu'on peut concevoir dans notre temps. Voir aussi la Lettre de M. Bellay, médecin à Blois, au marquis de Sourdis, dans l'*Histoire de l'Administration en France* de M. Cheruel, t. 2. p. 83. — E. H.

sister les pauvres ; puisqu'en même temps que Dieu lui donnait l'espérance d'en avoir, il commençait à le distribuer par avance, avant même qu'il en fût assuré.

Sa charité envers les pauvres avait toujours été fort grande ; mais elle était si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvais le satisfaire davantage que de l'en entretenir. Il m'exhortait avec grand soin depuis quatre ans à me consacrer au service des pauvres, et à y porter mes enfants. Et quand je lui disais que je craignais que cela ne me divertît du soin de ma famille, il me disait que ce n'était que manque de bonne volonté, et comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disait que c'était la vocation générale des chrétiens, et qu'il ne fallait point de marque particulière pour savoir si on y était appelé, parce qu'il était certain[1] : que c'est sur cela que Jésus-Christ jugera le monde ; et que quand on considérait que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée était capable de nous porter à nous dépouiller de tout, si nous avions de la foi. Il nous disait encore que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que, voyant continuellement les misères dont ils sont accablés, et que même dans l'extrémité de leurs maladies ils manquaient des choses les plus nécessaires, qu'après cela il faudrait être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles et des ajustements superflus.

Tous ces discours nous excitaient et nous portaient quelquefois à faire des propositions pour trouver des moyens pour des règlements généraux qui pourvussent à toutes les nécessités ; mais il ne trouvait pas cela bon, et il disait que nous n'étions pas appelés au général, mais au particulier ; et qu'il croyait que la manière la plus agréable à Dieu était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence dont il blâmait la recherche en toutes choses. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'établissement des hôpitaux généraux ; au contraire, il avait beaucoup d'amour pour cela, comme il l'a bien témoigné par son testament[2] ; mais il disait que ces grandes entreprises étaient réservées à de certaines personnes que Dieu destinait à cela, et qu'il conduisait quasi visiblement ; mais que ce n'était pas la vocation générale de tout le monde, comme l'assistance journalière et particulière des pauvres.

Voilà une partie des instructions qu'il nous donnait pour nous porter

1. Parce que *cela* était certain. — E. H.

2. Ce testament contient des legs à l'hôpital général de Paris et à celui de Clermont. Il a été publié par M. Faugère, en 1846. — E. H.

à la pratique de cette vertu, qui tenait une si grande place dans son cœur; c'est un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de sa charité. Sa pureté n'était pas moindre ; et il avait un si grand respect pour cette vertu, qu'il était continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée ou dans lui ou dans les autres ; et il n'est pas croyable combien il était exact sur ce point. J'en étais même dans la crainte ; car il trouvait à redire à des discours que je faisais, et que je croyais très-innocents, et dont il me faisait ensuite voir les défauts, que je n'aurais jamais connus sans ses avis. Si je disais quelquefois que j'avais vu une belle femme, il se fâchait, et me disait qu'il ne fallait jamais tenir ce discours devant des laquais ni des jeunes gens, parce que je ne savais pas quelles pensées je pourrais exciter par là en eux. Il ne pouvait souffrir aussi les caresses que je recevais de mes enfants, et il me disait qu'il fallait les en désaccoutumer, et que cela ne pouvait que leur nuire, et qu'on leur pouvait témoigner de la tendresse en mille autres manières. Voilà les instructions qu'il me donnait là-dessus, et voilà quelle était sa vigilance pour la conservation de la pureté dans lui et dans les autres.

Il lui arriva une rencontre, environ trois mois avant sa mort, qui en fut une preuve bien sensible, et qui fait voir en même temps la grandeur de sa charité. Comme il revenait un jour de la messe de Saint-Sulpice, il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans, fort belle, qui lui demanda l'aumône; il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident; il lui demanda qui elle était, et ce qui l'obligeait ainsi à demander l'aumône; et ayant su qu'elle était de la campagne, et que son père était mort, et que sa mère étant tombée malade, on l'avait portée à l'Hôtel-Dieu ce jour-là même, il crut que Dieu la lui avait envoyée aussitôt qu'elle avait été dans le besoin ; de sorte que dès l'heure même il la mena au séminaire, où il la mit entre les mains d'un bon prêtre à qui il donna de l'argent, et le pria d'en avoir soin, et de la mettre en condition où elle put recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse, et où elle fût en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui enverrait le lendemain une femme pour lui acheter des habits, et tout ce qui lui serait nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il lui envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon prêtre, qu'après l'avoir fait habiller, ils la mirent dans une bonne condition. Et cet ecclésiastique ayant demandé à cette femme le nom de celui qui faisait cette charité, elle lui dit qu'elle n'avait point charge de le dire, mais qu'elle le viendrait voir de temps en temps pour pourvoir aux besoins de cette fille, et il la pria d'obtenir de lui la permission de lui dire son nom : Je

vous promets que je n'en parlerai jamais pendant sa vie ; mais si Dieu permettait qu'il mourût avant moi, j'aurais de la consolation à publier cette action, car je la trouve si belle, que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. Ainsi, par cette seule rencontre, ce bon ecclésiastique, sans le connaître, jugeait combien il avait de charité et d'amour pour la pureté. Il avait une extrême tendresse pour nous ; mais cette affection n'allait pas jusqu'à l'attachement. Il en donna une preuve bien sensible à la mort de ma sœur, qui précéda la sienne de dix mois. Lorsqu'il reçut cette nouvelle, il ne dit rien, sinon : Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir ! et il s'est toujours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans faire jamais réflexion que sur les grandes grâces que Dieu avait faites à ma sœur pendant sa vie, et des circonstances du temps de sa mort, ce qui lui faisait dire sans cesse : Bienheureux ceux qui meurent, pourvu qu'ils meurent au Seigneur ! Lorsqu'il me voyait dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentais si fort, il se fâchait et me disait que cela n'était pas bien, et qu'il ne fallait pas avoir ces sentiments pour la mort des justes, et qu'il fallait au contraire louer Dieu de ce qu'il l'avait si fort récompensée des petits services qu'elle lui avait rendus[1].

C'est ainsi qu'il faisait voir qu'il n'avait nulle attache pour ceux qu'il aimait ; car s'il eût été capable d'en avoir, c'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'était assurément la personne du monde qu'il aimait le plus. Mais il n'en demeura pas là ; car non-seulement il n'avait point d'attache pour les autres, mais il ne voulait point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle pas de ces attaches criminelles et dangereuses, car cela est grossier, et tout le monde le voit bien ; mais je parle de ces amitiés les plus innocentes : et c'était une des choses sur lesquelles il s'observait le plus régulièrement, afin de n'y point donner de sujet, et même pour l'empêcher : et comme je ne savais pas cela, j'étais toute surprise des rebuts qu'il me faisait quelquefois, et je le disais à ma sœur, me plaignant à elle que mon frère ne m'aimait pas, et qu'il semblait que je lui faisais de la peine, lors même que je lui rendais mes services les plus affectionnés dans ses infirmités. Ma sœur me disait là-dessus que je me trompais, qu'elle savait le contraire, qu'il avait pour moi une affection aussi grande que je pouvais souhaiter. C'est ainsi que ma sœur remettait mon esprit, et je ne tardais guère à en voir des preuves, car aussitôt qu'il se présentait quelque occasion où j'avais be-

1. Jacqueline Pascal exprime de son côté les mêmes sentiments dans une lettre à M. Perier, au sujet de Mme Perier alors malade, et dont l'état paraissait désespéré. (*Lettres, opuscules*, etc., p. 345.). — E. H.

soin du secours de mon frère, il l'embrassait avec tant de soin et de témoignages d'affection, que je n'avais pas lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup; de sorte que j'attribuais aux chagrins de sa maladie les manières froides dont il recevait les assiduités que je lui rendais pour le désennuyer; et cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de sa mort, qu'une personne des plus considérables par la grandeur de son esprit et de sa piété, avec qui il avait eu de grandes communications sur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avait donné cette instruction entre autres, qu'il ne souffrît jamais de qui que ce fût qu'on l'aimât avec attachement; que c'était une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, et qu'on ne considérait pas qu'en fomentant et souffrant ces attachements, on occupait un cœur qui ne devait être qu'à Dieu seul : que c'était lui faire un larcin de la chose du monde qui lui était la plus précieuse. Nous avons bien vu ensuite que ce principe était bien avant dans son cœur; car, pour l'avoir toujours présent, il l'avait écrit de sa main sur un petit papier, où il y avait ces mots : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir : de même, je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt : et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher[1]. »

Voilà de quelle manière il s'instruisait lui-même, et comme il pra-

1. On a encore la copie de ce morceau écrite de la main de Domat, avec cette note : « Mme Perier a l'original de ce billet. » (*Édit. Faugère*, t. I, p. 198.) Domat est donc la personne considérable dont on parle ici. Voir, sur Domat et ses rapports avec Pascal, M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, p. 446.

On peut rapprocher de ces détails la lettre farouche et fanatique que Pascal écrivit à Mme Perier au sujet d'un mariage dont il était question pour la jeune Jacqueline Perier, qui avait alors quinze ans. Elle a été publiée par M. Cousin. (*Des Pensées de Pascal*, p. 393.) Pascal y parle au nom de MM. Singlin, de Saci et de Rebours, qu'on avait consultés. On y lit que Mme Perier ne peut en aucune manière, sans blesser la charité et sa conscience *mortellement*, et se rendre coupable d'*un des plus grands crimes*, engager cette enfant *à la plus périlleuse et la plus basse* des conditions du christianisme (c'est le mariage); que les maris, même sages suivant le monde, sont de francs païens devant Dieu, *de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager une enfant à un homme du commun* (c'est-à-dire qui ne vit pas comme on vit à Port-Royal), *c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes*. — E. H.

tiquait si bien ses instructions, que j'y avais été trompée moi-même. Par ces marques que nous avons de ses pratiques, qui ne sont venues à notre connaissance que par hasard, on peut voir une partie des lumières que Dieu lui donnait pour la perfection de la vie chrétienne.

Il avait un si grand zèle pour la gloire de Dieu, qu'il ne pouvait souffrir qu'elle fût violée en quoi que ce soit; c'est ce qui le rendait si ardent pour le service du roi, qu'il résistait à tout le monde lors des troubles de Paris, et toujours depuis il appelait des prétextes toutes les raisons qu'on donnait pour excuser cette rébellion; et il disait que dans un État établi en république comme Venise, c'était un grand mal de contribuer à y mettre un roi, et opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée; mais que dans un État où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui doit que par une espèce de sacrilége; puisque c'est non-seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette même puissance, à laquelle on ne pouvait s'opposer sans résister visiblement à l'ordre de Dieu; et qu'ainsi on ne pouvait assez exagérer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est toujours accompagnée de la guerre civile, qui est le plus grand péché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain. Et il observait cette maxime si sincèrement, qu'il a refusé dans ce temps-là des avantages très-considérables pour n'y pas manquer. Il disait ordinairement qu'il avait un aussi grand éloignement pour ce péché-là que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins; et qu'enfin il n'y avait rien qui fût plus contraire à son naturel, et sur quoi il fut moins tenté [1].

Ce sont là les sentiments où il était pour le service du roi : aussi était-il irréconciliable avec tous ceux qui s'y opposaient; et ce qui faisait voir que ce n'était pas par tempérament ou par attachement à ses sentiments, c'est qu'il avait une douceur merveilleuse pour ceux qui

1. Mme Perier s'étend sur ces dispositions de son frère, parce que ceux de Port-Royal furent toujours suspects pour leurs liaisons avec les frondeurs et les mécontents. Les disciples de Saint-Cyran ne furent pas plus agréables à Louis XIV, que lui-même ne l'avait été à Richelieu. « Quelques grands principes, dit Racine, qu'on eût à Port-Royal sur la fidélité et sur l'obéissance qu'on doit aux puissances légitimes, quelque persuadé qu'on y fût qu'un sujet ne peut jamais avoir de justes raisons de s'élever contre son prince, le roi était prévenu que [c'est-à-dire, était prévenu de cette pensée que] les jansénistes n'étaient pas bien intentionnés pour sa personne et pour son Etat; et ils avaient eux-mêmes, sans y penser, donné occasion à lui inspirer ces sentiments par le commerce, quoique innocent, qu'ils avaient eu avec le cardinal de Retz; et par leur facilité plus chrétienne que judicieuse à recevoir beaucoup de personnes, ou dégoûtées de la cour, ou tombées dans la disgrâce, qui venaient chez eux chercher des consolations, quelquefois même se jeter dans la pénitence. Joignez à cela qu'encore que les principaux d'entre eux fussent fort réservés à parler et à se plaindre, ils avaient des amis moins réservés et indiscrets qui tenaient quelquefois des discours très-peu excusables. Ces discours, quoique avancés souvent par un seul particulier, étaient réputés des discours de tout le corps; leurs adversaires prenaient grand soin qu'ils fussent rapportés au ministre ou au roi même. » Voyez M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 192. (1re édition.) — E. H.

l'offensaient en particulier; en sorte qu'il n'a jamais fait de différence de ceux-là d'avec les autres; et il oubliait si absolument ce qui ne regardait que sa personne, qu'on avait peine à l'en faire souvenir, et il fallait pour cela circonstancier les choses. Et comme on admirait quelquefois cela, il disait : Ne vous en étonnez pas, ce n'est pas par vertu, c'est par oubli réel; je ne m'en souviens point du tout. Cependant il est certain qu'on voit par là que les offenses qui ne regardaient que sa personne ne lui faisaient pas grande impression, puisqu'il les oubliait si facilement; car il avait une mémoire si excellente, qu'il disait souvent qu'il n'avait jamais rien oublié des choses qu'il avait voulu retenir.

Il a pratiqué cette douceur dans la souffrance des choses désobligeantes jusqu'à la fin; car peu de temps avant sa mort, ayant été offensé, dans une partie qui lui était fort sensible, par une personne qui lui avait de grandes obligations, et ayant en même temps reçu un service de cette personne, il la remercia avec tant de compliments et de civilités, qu'il en était confus : cependant ce n'était pas par oubli, puisque c'était dans le même temps; mais c'est qu'en effet il n'avait point de ressentiment pour les offenses qui ne regardaient que sa personne.

Toutes ces inclinations, dont j'ai remarqué les particularités, se verront en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière :

« J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. » [Voir tome II, page 119.]

Il s'était ainsi dépeint lui-même, afin qu'ayant continuellement devant les yeux la voie par laquelle Dieu le conduisait, il ne pût jamais s'en détourner. Les lumières extraordinaires, jointes à la grandeur de

son esprit, n'empêchaient pas une simplicité merveilleuse qui paraissait dans toute la suite de sa vie, et qui le rendait exact à toutes les pratiques qui regardaient la religion. Il avait un amour sensible pour l'office divin, mais surtout pour les petites Heures, parce qu'elles sont composées du psaume CXVIII, dans lequel il trouvait tant de choses admirables, qu'il sentait de la délectation à le réciter[1]. Quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce psaume, il se transportait, en sorte qu'il paraissait hors de lui-même. Et cette méditation l'avait rendu si sensible à toutes les choses par lesquelles on tâche d'honorer Dieu, qu'il n'en négligeait pas une. Lorsqu'on lui envoyait des billets tous les mois, comme on fait en beaucoup de lieux, il les recevait avec un respect admirable; il en récitait tous les jours la sentence[2]; et dans les quatre dernières années de sa vie, comme il ne pouvait travailler, son principal divertissement était d'aller visiter les églises où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité; et il avait pour cela un almanach spirituel qui l'instruisait des lieux où il y avait des dévotions particulières; et il faisait tout cela si dévotement et si simplement, que ceux qui le voyaient en étaient surpris : ce qui a donné lieu à cette belle parole d'une personne très-vertueuse et très-éclairée : Que la grâce de Dieu se fait connaître dans les grands esprits par les petites choses, et dans les esprits communs par les grandes.

Cette grande simplicité paraissait lorsqu'on lui parlait de Dieu ou de lui-même : de sorte que, la veille de sa mort, un ecclésiastique, qui

1. L'Eglise a marqué dans le jour huit divisions, placées de trois heures en trois heures, et appelées heures canoniales ou Heures par excellence. On appelle aussi Heures les offices correspondant à ces divisions. Ce sont *Matines*, à minuit; *Laudes* (du latin *laudes*), à trois heures du matin; *Prime*, à six heures (la *première* heure du jour, suivant la manière de compter des anciens); *Tierce* à neuf heures; *Sexte*, à midi; *None*, à trois heures; *Vêpres*, à six heures; *Complies*, à neuf heures du soir. Dans l'usage, ces divers offices ne se disent pas nécessairement aux heures auxquelles ils correspondent. Les petites Heures sont prime, tierce, sexte et none, par opposition aux Heures plus solennelles de matines, laudes, vêpres et complies, qui commencent et qui achèvent le jour.

Le psaume CXVIII, le plus long de tous, de 176 versets, est tout rempli des idées dont se nourrissait habituellement l'âme de Pascal : le petit nombre des élus; le mystère des voies par lesquelles Dieu sauve ou perd, justifie ou condamne; l'isolement du juste au milieu des pécheurs qui le persécutent et qui sont jugés à leur tour; sa confiance dans le Tout-Puissant qui lui donne des grâces particulières qui vont le choisir dans la foule. — *Quando facies de persequentibus me judicium? — Tuus sum ego, salvum me fac, quoniam justificationes tuas exquisivi — Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est. — Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ, ideo dilexi testimonia tua*, etc., etc. Un des personnages les plus remarquables de Port-Royal, M. Hamon, avait écrit : *Les gémissements d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume* CXVIII. — E. H.

2. On a un écrit de Jacqueline Pascal sur le Mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publié par M. Cousin et par M. Faugère, lequel fut fait en *conséquence d'un billet de chaque mois que la mère Agnès lui avait envoyé, suivant l'usage de Port-Royal.* (*Lettres, opuscules*, etc., p. 157.) Cet écrit se compose de cinquante et un paragraphes, tous faits sur le même dessin : chacun contient une des circonstances à considérer dans la mort du Sauveur, plus une *sentence* tirée de cette circonstance : « Jésus meurt tout nu; cela m'apprend à me dépouiller de toutes choses. » Et ainsi de suite. — E. H.

est un homme d une très-grande vertu[1] l'étant venu voir, comme il l'avait souhaité, et ayant demeuré une heure avec lui, il en sortit si édifié, qu'il me dit : Allez, consolez-vous : si Dieu l'appelle, vous aurez bien sujet de le louer des grâces qu'il lui fait. J'avais toujours admiré beaucoup de grandes choses en lui, mais je n'y avais jamais remarqué la grande simplicité que je viens de voir : cela est incomparable dans un esprit tel que le sien ; je voudrais de tout mon cœur être en sa place.

Monsieur le curé de Saint-Étienne[2], qui l'a vu dans sa maladie, y voyait la même chose, et disait à toute heure : C'est un enfant : il est humble, il est soumis comme un enfant. C'est par cette même simplicité qu'on avait une liberté toute entière pour l'avertir de ses défauts, et il se rendait aux avis qu'on lui donnait, sans résistance. L'extrême vivacité de son esprit le rendait quelquefois si impatient qu'on avait peine à le satisfaire ; mais quand on l'avertissait, ou qu'il s'apercevait qu'il avait fâché quelqu'un dans ses impatiences, il réparait incontinent cela par des traitements si doux et par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là[3]. Je tâche tant que je puis d'abréger ; sans cela j'aurais bien des particularités à dire sur chacune des choses que j'ai remarquées : mais comme je ne veux pas m'étendre, je viens à sa dernière maladie.

Elle commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort : son médecin lui conseilla de s'abstenir de manger du solide, et de se purger ; pendant qu'il était en cet état, il fit une action de charité bien remarquable. Il avait chez lui un bon homme avec sa femme et tout son ménage, à qui il avait donné une chambre, et à qui il fournissait du bois, tout cela par charité ; car il n'en tirait point d'autre service que de n'être point seul dans sa maison. Ce bon homme avait un fils, qui, étant tombé malade, en ce temps-là, de la petite vérole, mon frère, qui avait besoin de mes assistances, eut peur que je n'eusse de l'appréhension d'aller chez lui à cause de mes enfants. Cela l'obligea à penser de se séparer de ce malade, mais comme il craignait qu'il ne fût en danger si on le transportait en cet état hors de sa maison, il aima mieux en sortir lui-même, quoiqu'il fût déjà fort

1. Mme Perier parle ici de M. de Sainte-Marthe, un des principaux personnages de Port-Royal. (*Lettres, opuscules*, etc., p. 90.) Pour l'autre personne *très-vertueuse*, je ne sais qui elle est. — E. H.

2. C'était le père Beurrier, depuis abbé de Sainte-Geneviève. (*Note de madame Perier.*

3. Jacqueline parle aussi de l'*humeur bouillante* de son frère. (*Lettres, opuscules*, etc., p. 353.), et voici un singulier témoignage à ce sujet (*Ibid.*, p. 471.) : « M. Pascal avait des adresses merveilleuses pour cacher sa vertu, particulièrement devant les gens du commun, en sorte qu'un homme dit un jour à M. Arnoul [voir la note page LXXVI] qu'il semblait que M. Pascal était toujours en colère, et qu'il voulait jurer ; ce qui est assez plaisant, mais qui ne serait pas bon à écrire. » — E. H.

mal, disant : Il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure : c'est pourquoi il faut que ce soit moi qui quitte. Ainsi il sortit de sa maison le 29 juin, pour venir chez nous[1], et il n'y rentra jamais; car, trois jours après, il commença d'être attaqué d'une colique très-violente qui lui ôtait absolument le sommeil. Mais comme il avait un grande force d'esprit et un grand courage, il endurait ses douleurs avec une patience admirable. Il ne laissait pas de se lever tous les jours et de prendre lui-même ses remèdes, sans vouloir souffrir qu'on lui rendît le moindre service. Les médecins qui le traitaient voyaient que ses douleurs étaient considérables ; mais parce qu'il avait le pouls fort bon, sans aucune altération ni apparence de fièvre, ils assuraient qu'il n'y avait aucun péril, se servant même de ces mots : Il n'y a pas la moindre ombre de danger. Nonobstant ce discours, voyant que la continuation de ses douleurs et de ses grandes veilles l'affaiblissait, dès le quatrième jour de sa colique, et avant même que d'être alité, il envoya quérir M. le curé, et se confessa. Cela fit bruit parmi ses amis, et en obligea quelques-uns de le venir voir, tout épouvantés d'appréhension. Les médecins même en furent si surpris qu'ils ne purent s'empêcher de le témoigner, disant que c'était une marque d'appréhension à quoi ils ne s'attendaient pas de sa part. Mon frère, voyant l'émotion que cela avait causée, en fut fâché, et me dit : J'eusse voulu communier; mais puisque je vois qu'on est surpris de ma confession, j'aurais peur qu'on le fût davantage; c'est pourquoi il vaut mieux différer. M. le curé ayant été de cet avis, il ne communia pas. Cependant son mal continuait; comme M. le curé le venait voir de temps en temps par visite, il ne perdait pas une de ces occasions pour se confesser, et n'en disait rien, de peur d'effrayer le monde, parce que les médecins assuraient toujours qu'il n'y avait nul danger à sa maladie; et, en effet, il eut quelque diminution en ses douleurs, en sorte qu'il se levait quelquefois dans sa chambre. Elles ne le quittèrent jamais néanmoins tout à fait, et même elles revenaient quelquefois, et il maigrissait aussi beaucoup, ce qui n'effrayait pas beaucoup les médecins : mais, quoi qu'ils pussent dire, il dit toujours qu'il était en danger, et ne manqua pas de se confesser toutes les fois que M. le curé le venait voir. Il fit même son testament durant ce temps-là, où les pauvres ne furent pas oubliés, et il se fit violence pour ne pas donner davantage, car il me dit que si M. Perier eût été à Paris, et qu'il y eût consenti, il aurait disposé de tout son bien en faveur des pauvres ; et enfin il n'avait rien dans l'esprit et dans le cœur que les pauvres, et il

1. Rue Neuve Saint-Etienne, maison qui porte aujourd'hui le numéro 22. Pascal demeurait *hors et près la porte Saint-Michel.* (Voir son testament.) — E. H.

me disait quelquefois : D'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux? Je lui dis : C'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances. Et il me répondit : Puisque je n'avais pas de bien pour leur donner, je devais leur avoir donné mon temps et ma peine ; c'est à quoi j'ai failli ; et si les médecins disent vrai, et si Dieu permet que je me relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi ni point d'autre occupation, tout le reste de ma vie, que le service des pauvres. Ce sont les sentiments dans lesquels Dieu l'a pris.

Il joignait à cette ardente charité pendant sa maladie une patience si admirable, qu'il édifiait et surprenait toutes les personnes qui étaient autour de lui, et il disait à ceux qui témoignaient avoir de la peine de voir l'état où il était, que, pour lui, il n'en avait pas, et qu'il appréhendait même de guérir ; et quand on lui en demandait la raison, il disait : C'est que je connais les dangers de la santé et les avantages de la maladie. Il disait encore au plus fort de ses douleurs, quand on s'affligeait de les lui voir souffrir : Ne me plaignez point ; la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens devraient passer la vie? Et n'est-ce pas un grand bonheur quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, et qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement? C'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grâce. Voilà dans quel esprit il endurait tous ses maux[1].

Il souhaitait beaucoup de communier ; mais les médecins s'y opposaient, disant qu'il ne le pouvait faire à jeun, à moins que de le faire la nuit, ce qu'il ne trouvait pas à propos de faire sans nécessité, et que pour communier en viatique il fallait être en danger de mort ; ce qui ne se trouvant pas en lui, ils ne pouvaient pas lui donner ce conseil. Cette résistance le fâchait, mais il était contraint d'y céder. Cependant sa colique continuant toujours, on lui ordonna de boire des eaux, qui en effet le soulagèrent beaucoup : mais au sixième jour de la boisson, qui était le quatorzième d'août, il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête ; et quoique les médecins ne s'étonnassent pas de cela, et qu'ils assurassent que ce n'était que la

1. Voir, à la suite des *Pensées*, la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. — E. H.

vapeur des eaux [1], il ne laissa pas de se confesser, et il demanda avec des instances incroyables qu'on le fît communier, et qu'au nom de Dieu on trouvât moyen de remédier à tous les inconvénients qu'on lui avait allégués jusqu'alors; et il pressa tant pour cela, qu'une personne qui se trouva présente lui reprocha qu'il avait de l'inquiétude, et qu'il devait se rendre au sentiment de ses amis; qu'il se portait mieux, et qu'il n'avait presque plus de colique; et que, ne lui restant plus qu'une vapeur d'eau, il n'était pas juste qu'il se fît porter le saint sacrement; qu'il valait mieux différer, pour faire cette action à l'église. Il répondit à cela : On ne sent pas mon mal, et on y sera trompé; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. Néanmoins, voyant une si grande opposition à son désir, il n'osa plus en parler; mais il dit : Puisqu'on ne me veut pas accorder cette grâce, j'y voudrais bien suppléer par quelque bonne œuvre, et ne pouvant pas communier dans le chef, je voudrais bien communier dans ses membres[2]; et pour cela j'ai pensé d'avoir céans un pauvre malade à qui on rende les mêmes services comme à moi, qu'on prenne une garde exprès, et enfin qu'il n'y ait aucune différence de lui à moi, afin que j'aie cette consolation de savoir qu'il y a un pauvre aussi bien traité que moi, dans la confusion que je souffre de me voir dans la grande abondance de toutes choses où je me vois. Car quand je pense qu'au même temps que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moi, et qui manquent des choses les plus nécessaires, cela me fait une peine que je ne puis supporter; et ainsi je vous prie de demander un malade à M. le curé pour le dessein que j'ai.

J'envoyai à M. le curé à l'heure même, qui manda qu'il n'y en avait point qui fût en état d'être transporté; mais qu'il lui donnerait, aussitôt qu'il serait guéri, un moyen d'exercer la charité, en se chargeant d'un vieux homme dont il prendrait soin le reste de sa vie : car M. le curé ne doutait pas alors qu'il ne dût guérir.

Comme il vit qu'il ne pouvait pas avoir un pauvre en sa maison avec lui, il me pria donc de lui faire cette grâce de le faire porter aux Incurables, parce qu'il avait grand désir de mourir en la compagnie des pauvres. Je lui dis que les médecins ne trouvaient pas à propos de le transporter en l'état où il était, ce qui le fâcha beaucoup; il me fit promettre que, s'il avait un peu de relâche, je lui donnerais cette satisfaction.

1. Je ne sais si ces mots expriment une idée bien nette, de même que ceux qu'on trouve plus bas, *ne lui restant plus qu'une vapeur d'eau.* — E. H.

2. Le chef, c'est-à-dire la tête, est la personne même de Jésus-Christ, et ses membres sont les pauvres. Recevoir un pauvre chez soi, c'était recevoir encore Jésus-Christ dans un de ses membres. — E. H.

Cependant cette douleur de tête augmentant, il la souffrait toujours comme tous les autres maux, c'est-à-dire sans se plaindre; et une fois, dans le plus fort de sa douleur, le dix-septième d'août, il me pria de faire faire une consultation; mais il entra en même temps en scrupule, et me dit : Je crains qu'il n'y ait trop de recherche dans cette demande. Je ne laissai pourtant pas de la faire; et les médecins lui ordonnèrent de boire du petit-lait, lui assurant toujours qu'il n'y avait nul danger, et que ce n'était que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux. Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais, et me pria d'avoir un ecclésiastique pour passer la nuit auprès de lui; et moi-même je le trouvai si mal, que je donnai ordre, sans en rien dire, d'apporter des cierges et tout ce qu'il fallait pour le faire communier le lendemain matin.

Les apprêts ne furent pas inutiles, mais ils servirent plus tôt que nous n'avions pensé : car environ minuit, il lui prit une convulsion si violente, que, quand elle fut passée, nous crûmes qu'il était mort, et nous avions cet extrême déplaisir, avec tous les autres, de le voir mourir sans le saint sacrement, après l'avoir demandé si souvent avec tant d'instance. Mais Dieu, qui voulait récompenser un désir si fervent et si juste, suspendit comme par miracle cette convulsion, et lui rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé; en sorte que M. le curé, entrant dans sa chambre avec le saint sacrement, lui cria : Voici celui que vous avez tant désiré. Ces paroles achevèrent de le réveiller; et comme M. le curé approcha pour lui donner la communion, il fit un effort, et il se leva seul à moitié, pour le recevoir avec plus de respect; et M. le curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mystères de la foi, il répondit distinctement : Oui, monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec des sentiments si tendres, qu'il en versait des larmes. Il répondit à tout, remercia M. le curé; et lorsqu'il le bénit avec le saint ciboire, il dit : Que Dieu ne m'abandonne jamais! Ce qui fut comme ses dernières paroles; car, après avoir fait son action de grâces, un moment après ses convulsions le reprirent, qui ne le quittèrent plus, et qui ne lui laissèrent pas un instant de liberté d'esprit : elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième d'août mil six cent soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois.

REMARQUES

SUR LA VIE DE PASCAL PAR Mme PERIER ET SUR LA PRÉFACE D'ÉTIENNE PERIER

Pascal était mort en 1662, au fort de la guerre théologique dans laquelle il avait combattu pour le jansénisme avec tant d'éclat. Publier alors les *Pensées* qu'on avait trouvées dans ses papiers, toutes pleines de la passion religieuse dont il avait vécu, était chose qui tentait violemment ses amis, mais qui ne leur semblait pas possible. Ils se dédommagèrent comme ils purent en publiant, dès 1663, les petits Traités de l'Équilibre des liqueurs et de la Pesanteur de la masse de l'air, qui étaient demeurés inédits. Ils mirent à cette publication une Préface, à laquelle on a vu qu'on renvoie le lecteur dans celle de l'édition des *Pensées*, et où ils trouvèrent moyen de dire quelque chose de ce qui les touchait véritablement dans Pascal, et de faire pressentir au moins ce qu'ils ne pouvaient faire encore connaître. Voici les premières pages de cette Préface :

Encore que plusieurs personnes intelligentes qui ont lu ces deux Traités en aient fait un jugement très-avantageux, et que l'on y voie un grand nombre des plus merveilleux effets de la nature expliqués, non par des conjectures incertaines, mais par des raisons claires, sensibles et démonstratives, on peut dire néanmoins avec vérité que le nom de M. Pascal fait beaucoup plus d'honneur à ces ouvrages que ses ouvrages n'en font au nom de M. Pascal.

Ce n'est pas que ces Traités ne soient achevés en leur genre, ni qu'il soit guère possible d'y mieux réussir; mais c'est que ce genre même est tellement au-dessous de lui, que ceux qui n'en jugeront que par ces écrits ne se pourront former qu'une idée très-faible et très-imparfaite de la grandeur de son génie et de la qualité de son esprit.

Car encore qu'il fût autant capable qu'on le peut être de pénétrer dans les secrets de la nature, et qu'il y eût des ouvertures admirables, il avait néanmoins tellement connu, depuis plus de dix ans avant sa mort, la vanité et le néant de toutes ces sortes de connaissances, et il en avait conçu un tel dégoût, qu'il avait peine à souffrir que des personnes d'esprit s'y occupassent et en parlassent sérieusement.

Il a toujours cru depuis ce temps-là qu'il n'y avait que la seule religion qui fût un digne objet de l'esprit de l'homme; que c'était une des preuves de la bassesse où il a été réduit par le péché, de ce qu'il pouvait s'attacher avec ardeur à la recherche de ces choses, qui ne peuvent de rien contribuer à le rendre heureux. Et il avait accoutumé de dire sur ce sujet : *Que toutes ces sciences ne le consoleraient point dans le temps de l'affliction; mais que la science des vérités chrétiennes le consolerait en tout temps, et de l'affliction, et de l'ignorance de ces sciences.*

Il croyait donc que s'il y avait quelque avantage et quelque engagement par la coutume de s'instruire de ces choses, et d'apprendre ce que l'on en peut dire de plus raisonnable et de plus solide, il était absolument nécessaire d'apprendre à ne les priser que leur juste prix; et que s'il était meilleur de les savoir en les estimant peu que de les ignorer, il valait beaucoup mieux les ignorer que de les savoir en les estimant trop, et en s'y appliquant comme à des choses fort grandes et fort relevées.

C'est pourquoi, encore que ces deux Traités fussent tout prêts à imprimer, il y a plus de douze ans, comme le savent plusieurs personnes qui les ont vus dès ce temps-là; il n'a

jamais néanmoins voulu souffrir qu'on les publiât, tant par l'éloignement qu'il a toujours eu de se produire, qu'à cause du peu d'état qu'il faisait de ces sciences.

Mais il n'est pas étrange que ses amis, qui se voient privés par sa mort de l'espérance de plusieurs ouvrages très-considérables, auxquels il avait dessein de s'employer tout entier pour le service de l'Église, regardent d'une autre manière le peu d'écrits qu'il leur a laissés, et qu'ainsi ils se soient plus facilement portés à les donner au public

Car dans le regret de la perte qu'ils ont faite, tout ce qui leur reste de lui leur est précieux, par ce qu'il leur renouvelle le souvenir d'une personne qui leur a été si chère par tant de raisons, et qu'ils y entrevoient toujours quelques traits de cette éloquence inimitable avec laquelle il parlait et écrivait sur les sujets qui en sont capables. Il est vrai que la connaissance particulière qu'ils ont eue de l'esprit de M. Pascal leur y fait découvrir plusieurs choses qui ne sont pas aperçues par ceux qui ne l'ont pas connu comme eux; on croit néanmoins que toutes les personnes habiles y remarqueront une adresse à mettre les choses dans leur jour qui n'est pas commune, et qu'ils reconnaîtront facilement que cette clarté extraordinaire qui paraît dans ses écrits vient de ce qu'il concevait les choses avec une netteté qui lui était propre.

Que s'ils portent cette vue plus loin, et qu'ils se représentent ce que pouvait produire une lumière et une pénétration d'esprit admirable, jointe à une abondance prodigieuse de pensées rares et solides, et d'expressions vives et surprenantes, lorsqu'il avait pour objet, non des spéculations peu utiles, comme celles de ces deux Traités, mais les plus grandes et les plus hautes vérités de notre religion, ils se pourront former quelque idée de ce qu'eût pu faire M. Pascal, s'il eût vécu plus longtemps, dans les ouvrages qu'il s'était proposé de faire, et dont il n'a laissé que de légers commencements, qui ne laisseront pas d'être admirés, si on les donne jamais au public.

C'est l'usage que l'on doit faire de ceux que l'on donne maintenant; on ne les doit pas considérer en eux-mêmes, ni borner l'idée que l'on doit avoir de celui qui en est auteur à ce que l'on voit de lui dans ces écrits; mais en les regardant comme des jeux et des divertissements de sa jeunesse, et comme des choses qu'il a méprisées lui-même autant que personne, on doit s'en servir seulement pour concevoir ce qu'on avait sujet d'attendre de lui dans les matières sérieuses et importantes auxquelles il avait résolu de travailler pendant le reste de sa vie.

Ce qui suit se rapporte au génie de Pascal pour les sciences et à ses travaux de mathématique et de physique. On y lisait déjà, presque dans les mêmes termes, ce qui se trouve dans la Vie de Pascal, par madame Perier. Puis la Préface s'achevait ainsi :

Quoique depuis l'année 1647 jusqu'à sa mort, il se soit passé près de quinze ans, on peut dire néanmoins qu'il n'a vécu que fort peu de temps depuis, ses maladies et ses incommodités continuelles lui ayant à peine laissé deux ou trois ans d'intervalle, non d'une santé parfaite, car il n'en a jamais eu, mais d'une langueur plus supportable, et dans laquelle il n'était pas entièrement incapable de travailler. C'est dans ce petit espace de temps qu'il a écrit tout ce qu'on a de lui, tant ce qui a paru sous d'autres noms [1], que ce que l'on a trouvé dans ses papiers, qui ne consiste presque qu'en un amas de pensées détachées pour un grand ouvrage qu'il méditait, lesquelles il produisait dans les petits intervalles de loisir que lui laissaient ses autres occupations, ou dans les entretiens qu'il en avait avec ses amis. Mais quoique ces pensées ne soient rien, en comparaison de ce qu'il eût fait s'il eût travaillé tout de bon à ces ouvrages, on s'assure néanmoins que si le public les voit jamais, il ne se tiendra pas peu obligé à ceux qui ont pris le soin de les recueillir et de les conserver, et qu'il demeurera persuadé que ces fragments, tout informes qu'ils sont, ne se peuvent trop estimer, et qu'ils donnent des ouvertures aux plus grandes choses, et auxquelles peut-être on n'aurait jamais pensé.

A la fin de 1668, la paix s'était faite dans l'Église, cette *paix de Clément IX*, qui ne fut malheureusement qu'une trêve, et qui pouvait être regardée par le parti janséniste comme une victoire. Mais cette victoire même, pour ne pas être compromise, obligeait le parti à une grande circonspection. Il devenait possible de publier sans opposition

1. C'est-à-dire les *Provinciales*. — E. H.

et ouvertement les écrits de Pascal, mais cela restait difficile, quoique possible, et demandait bien des précautions. Ces écrits n'appartenaient pas seulement à sa famille, qui héritait de ses papiers, mais à Port-Royal et à cette église janséniste dont sa famille même faisait partie et où elle était engagée par tant de liens. Elle dut donc accepter, ou plutôt demander, pour cette publication, le concours des chefs du parti et de tel personnage considérable. Non-seulement on ne pouvait songer à tirer des papiers de Pascal qu'un livre excellent et, en tous sens, digne de son nom, tout le monde était d'accord là-dessus, mais il fallait s'entendre sur les conditions que devait remplir un tel livre, et c'est là que les politiques et les ardents, les disciples dévoués et les compagnons indépendants ou rivaux, pouvaient avoir peine à s'accorder. De là des tiraillements et des embarras dont la Préface même nous laisse entrevoir quelque chose, et dont le témoignage est arrivé d'ailleurs jusqu'à nous. On peut voir là-dessus le livre de M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, et le *Port-Royal*, de M. de Sainte-Beuve[1].

Il est certain que c'est à Mme Perier et aux siens qu'appartient le mérite d'avoir fait écarter le déplorable projet dont parle la Préface, de refaire de toutes pièces le livre de Pascal. Il est fâcheux seulement qu'ils n'aient pas eu assez de bonne volonté ou assez de force pour faire exécuter fidèlement la résolution à laquelle on s'arrêta, c'est-à-dire de choisir et de retrancher, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, mais de publier ce que l'on conservait, *sans y rien ajouter ni changer*, ainsi que le promet la Préface. Il s'en faut beaucoup que cette promesse ait été tenue. On a rarement *ajouté*, il est juste de le reconnaître, mais on a *changé* continuellement de la manière la plus fâcheuse. Ajoutons que c'est déjà changer que de retrancher, lorsqu'au lieu d'effacer telle ou telle pensée intégralement, on fait, dans le texte d'une pensée qu'on prétend conserver, des retranchements dont on n'avertit pas, et qui lui donnent une autre physionomie et un autre esprit.

Les fragments de Pascal n'ont été publiés qu'avec des altérations de toutes sortes. Les unes portent sur l'idée, ce sont les plus graves, mais elles pouvaient paraître obligées, les autres sur la forme, ce sont les moins explicables et les plus nombreuses : « Altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, composition arbitraire et absurde tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres; et, qui pis est, décomposition plus arbitraire encore et vraiment inconcevable de chapitres qui, dans

1. Cette situation explique pourquoi les mots de *Provinciales*, de *Port-Royal*, de *jésuites* sont remplacés par des périphrases dans la Préface d'Étienne Perier.

le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et profondément travaillés. » (M. Cousin, *des Pensées de Pascal*, Avant-Propos.)

Je n'ai pu indiquer toutes ces altérations dans mes Remarques, rien n'aurait été plus fatigant et moins utile. *Il n'y a pas une page où il ne s'en trouve*, et, dans bien des pages, il y en a à toutes les phrases[1]. Mais j'ai relevé soigneusement celles qui défiguraient plus sensiblement soit la pensée de Pascal, soit son style. Ces dernières paraissent devoir être imputées surtout au duc de Roannez, qui semble avoir été le rédacteur principal de l'édition; c'est lui, sans doute, qui avait imaginé de refaire le livre de Pascal, trouvant que cette voie était *assurément la plus parfaite*, qui déjà *avait commencé à y travailler*, et qui, ne pouvant faire tout ce qu'il voulait, a fait du moins ce qu'il a pu, en mettant à chaque instant ses expressions à la place de celles de Pascal.

Un très-grand nombres de Pensées contenues dans le cahier autographe ne furent pas comprises dans l'édition de Port-Royal. Quant aux *Opuscules* de Pascal, elle n'en renfermait que deux, la *Prière pour la maladie*, et, sous la forme de Pensées sur la mort, la *Lettre au sujet de la mort du père de Pascal*[2].

Nicole publia à part, en 1671, les *Discours sur la condition des grands*. En 1727, M. Colbert, évêque de Montpellier, fit connaître incidemment plusieurs des Pensées suggérées à Pascal par le miracle de la Sainte Épine, qui étaient restées inédites.

En 1728, le P. Des Molets publia, dans ses Mémoires de littérature, l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci*, et, à la suite, un grand nombre de *Pensées* extraites du cahier autographe, parmi lesquelles figuraient aussi le second opuscule *De l'esprit géométrique*, et le petit écrit sur l'*Amour-propre* (voyez le fragment 8 de l'acticle II des *Pensées*.)

Mais le P. Des Molets, en se servant du manuscrit pour en tirer des Pensées nouvelles, n'imagina pas d'en profiter pour vérifier les Pensées déjà connues, et ne contrôla point le texte donné par Port-Royal. Ainsi, par exemple, au commencement du morceau célèbre qui forme, dans cette édition, le premier fragment de l'art. X, Port-Royal (au titre VII) avait supprimé une vingtaine de lignes bien remarquables : *Parlons maintenant selon les lumières naturelles*, etc. Des Molets les a données, mais sans avertir qu'elles appartenaient à ce morceau et devaient y être replacées. Au contraire, il altère lui-même ici et ailleurs les fragments nouveaux qu'il publie.

1. On peut voir dans M. Cousin le texte authentique de deux des morceaux les plus considérables des *Pensées* avec le texte altéré en regard.
2. On avait tiré des Lettres à Mlle de Roannez diverses Pensées.

En 1776 parut la curieuse édition de Condorcet, que je ne considère ici qu'en ce qui la constitue matériellement. Elle contient un grand nombre de *pensées* tirées de la publication du P. Des Molets, et quelques fragments nouveaux. Outre l'opuscule donné par Des Molets, un autre s'y trouve publié pour la première fois, du moins en partie. Elle renferme, de plus, un article *sur Montaigne et Epictète*, que Condorcet a composé en extrayant de l'*Entretien avec Saci* les discours de Pascal[1]. En revanche, Condorcet a retranché la plus grande partie des *pensées* qu'on pourrait appeler théologiques, et qui forment une portion si considérable et si importante du travail de Pascal, de sorte que son édition n'est véritablement qu'une édition de *Pensées choisies*.

Condorcet a disposé ses articles et ses paragraphes dans un autre ordre que celui que Port-Royal avait adopté, mais, du reste, il a reproduit toutes les infidélités, soit du texte de Port-Royal, soit de celui du P. Des Molets. En publiant, en 1779, les Œuvres de Pascal, Bossut a donné la première édition à peu près complète des *Pensées*. Son travail réunit, mais dans un ordre nouveau, tout ce que contenait l'édition de Port-Royal, et tout ce qui avait été donné depuis par Nicole, l'évêque de Montpellier, le P. Des Molets, et Condorcet. Il y ajouta des *pensées* nouvelles et plusieurs nouveaux opuscules, le *Fragment d'un traité du Vide*, la *Comparaison des Chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui*, et l'écrit sur la *Conversion du pécheur*. Il donna aussi l'opuscule *de l'Esprit géométrique* plus complet que ne l'avait donné Condorcet. *Mais Bossut reproduisit à son tour toutes les altérations commises par les éditeurs de Port-Royal, ou par d'autres, et en commit lui-même de nouvelles.*

Ces éditions ou publications sont les seules, jusqu'en 1842, qui soient assez importantes pour être mentionnées dans un historique aussi rapide que celui-ci. De même qu'avant 1776, on n'avait fait que réimprimer la première édition, on ne fit guère, depuis 1779, que réimprimer celle de Bossut.

Enfin, en 1842, M. Cousin apprit au public étonné, qu'on croyait avoir les *Pensées de Pascal*, et qu'on ne les avait pas. Le texte authentique de ces fragments fameux était là pourtant, on le savait, à la Bibliothèque nationale, dans un manuscrit ouvert à tous; et, ni les philosophes qui disputaient sur les idées de Pascal, ni les littérateurs qui étudiaient son éloquence, ni les auteurs enfin de ces éditions qui se succédaient d'année en année, ne s'avisaient d'y jeter les yeux. M. Cousin voulut voir et vit par lui-même, et il annonça qu'il fallait regarder

1. Condorcet paraît avoir fait ces extraits d'après les Mémoires imprimés de Fontaine, et non d'après la publication du P. Des Molets.

comme non avenu tout le travail des anciens éditeurs, et que l'édition *princeps* des fragments de Pascal était à faire. Il montra par des citations du manuscrit, nombreuses, choisies, étendues, combien le texte que tout le monde avait sous les yeux différait matériellement du véritable, et, surtout, il remua tous les esprits, en faisant sentir combien la vraie parole de Pascal et sa vraie pensée étaient plus hardies encore, plus violentes, plus étonnantes de toute manière que ce qui avait paru déjà si original dans les éditions. Tout cela était exposé d'ailleurs dans ce beau style et avec cette touche de maître qui donne aux choses tout leur effet.

Quoique M. Cousin ait publié beaucoup de *pensées* inédites d'un grand intérêt, qu'il ait le premier fait connaître les *Lettres à Mademoiselle de Roannez;* et qu'enfin, il lui ait été donné de découvrir le *Discours sur les passions de l'amour*, curieux et unique monument de la vie mondaine de Pascal; cependant le fruit le plus précieux de ses recherches n'est pas ce qu'il a donné d'absolument nouveau, mais ce qu'il a restauré. Pascal n'est pas, en effet, dans quelques pages de plus qu'on peut ajouter à son livre, il est dans ce livre même, dans l'ancien corps des *Pensées* qu'on lisait depuis longtemps; mais il n'y est vraiment *lui*, lui tout entier, que depuis qu'on nous les a fait lire d'après le cahier autographe. Je ne crains pas de dire que le commentaire que je donne dans cette édition fera comprendre mieux encore toute l'importance de cette restauration : car, à chaque pensée, à chaque tour où on voit l'originalité de Pascal éclater d'une manière plus vive, et où on est averti que quelque correction infidèle la dérobait à ceux qui lisaient cela avant nous, cette espèce de découverte particulière fait apprécier davantage la découverte générale. Le texte des *Pensées* a eu, pour ainsi dire, trois révélations successives : la première, où l'élan de Pascal était sévèrement contenu par Port-Royal; la seconde, quand les extraits du P. Des Molets, transportés dans les éditions de Condorcet et de Bossut, commencèrent à laisser percer les témérités du janséniste et du sceptique, et permirent déjà de deviner ce qui ne se montrait pas tout à fait; la troisième, enfin, et la dernière, après laquelle il n'y a plus rien à deviner, car tout est visible, et la pensée dans ce qu'elle a de plus extrême, et le style dans ce qu'il a de plus libre et de plus vif : c'est celle de M. Cousin. La date en demeurera mémorable dans l'histoire de notre littérature.

M. Cousin avait préparé la véritable édition des *Pensées*, il en avait marqué le caractère, établi les principes, indiqué les résultats, il en avait donné une sorte de *specimen*, mais il ne l'avait pas faite, M. Prosper Faugère la fit paraître en 1844. Il dépouilla entièrement le cahier

autographe où sont les *Pensées;* il recueillit les *Opuscules* dans les excellents manuscrits du P. Guerrier; il s'est assuré l'honneur qui ne lui sera jamais ôté, d'avoir publié le premier un texte *complet* et *authentique.* Je dois plus que personne rendre hommage à un travail sans lequel je n'aurais pas fait celui que je présente au public[1].

M. Faugère a rangé les fragments de Pascal dans un ordre nouveau en essayant de retrouver le plan primitif : c'est ici le lieu de m'expliquer à ce sujet. Pascal lui-même avait indiqué le plan et le dessin général de son ouvrage dans une conférence à Port-Royal. La Préface d'Étienne Perier prétend exposer ce plan. Mme Perier l'expose aussi, et d'une manière assez différente. Mais nous avons mieux : il nous reste dans le cahier autographe, des indications précieuses données par Pascal lui-même. Nous voyons qu'il avait conçu une grande division de son travail en deux parties (voyez XXII, 1)[2], et qu'il avait même l'idée d'une préface à placer en tête de chacune (VI, 33, et XXII, 2). Il projetait, dans la première partie, un chapitre des *Puissances trompeuses* (III, 19), dans la seconde, un chapitre *des Fondements*, et un chapitre des *Figuratifs* (XXV, 111). Voyez encore aux fragments 108 et suivants de l'article XXV, quelques indications de détail. Mais les rédacteurs de Port-Royal, quoique ayant ces indications, nous disent qu'ils n'ont pas prétendu reproduire dans leur édition la suite exacte des idées de Pascal. Et quant à moi, je crois que l'ordre véritable des fragments est impossible à retrouver par une raison souveraine, qui est que cet ordre n'a jamais existé, même dans l'esprit de l'auteur. Je veux dire que, lorsque Pascal jetait sur le papier une idée qui se présentait à lui, il ne s'astreignait point à arrêter dans sa pensée l'endroit précis où il la placerait dans son livre : et s'il ne le savait pas, comment donc le saurions-nous? Il avait un dessin général, de grandes divisions, telle préface ou tel chapitre en projet; cela suffit pour ordonner un discours, non pour ordonner un livre, et pour distribuer d'une manière méthodique cinq cents fragments. Toute classification suivie des *Pensées* me paraît donc arbitraire. Non-seulement les petits fragments, qui sont le plus grand nombre, sont impossibles à classer, mais ces grandes divisions mêmes, qui semblent si claires quand on les entend poser, échappent dès qu'on y veut entrer plus profondément. M. Faugère n'a rien trouvé à mettre dans ce chapitre des *Fondements* que lui indiquait le manuscrit. Qu'on lise le paragraphe XXV, 108, et qu'on dise s'il est per-

1. *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal*, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux, etc. Paris, 2 vol. in-8°. — M. Faugère a publié aussi des *Pensées choisies de Pascal*, 1848.

2. Cette division, qui se réduit à ceci, le pyrrhonisme et la foi, l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce, est celle qu'on trouve déjà marquée dans l'*Entretien avec M. de Saci.*

mis à personne d'espérer ne pas se tromper sur l'ordre même général que Pascal avait dans l'esprit. J'ai donc cru que je ne devais pas ajouter une tentative inutile à tant d'autres, et qu'au lieu de donner une classification nouvelle, je ferais mieux d'adopter une de celles qu'on a données avant moi, non comme bonne, mais comme indifférente.

Ce n'est pas que je ne croie voir, dans les arrangements des anciens éditeurs, indépendamment du défaut inévitable attaché à tout essai de ce genre, des fautes proprement dites, dont ils auraient pu se garder s'ils avaient porté plus de méthode dans leur travail. Il est aussi inutile qu'il serait aisé de relever ici ces fautes. Mais pour les faire disparaître, il aurait fallu introduire une nouvelle distribution, et troubler une fois encore, pour la simple satisfaction de la logique, et sans grand avantage pratique, les habitudes des lecteurs des *Pensées*. J'ai mieux aimé m'abstenir.

C'est par respect pour ces habitudes que j'ai préféré, parmi les anciennes distributions, celle de Bossut, qui est celle à laquelle on est le plus accoutumé. C'est d'après l'édition de Bossut qu'on réimprime sans cesse les *Pensées* depuis plus d'un demi-siècle. En outre, l'édition de Port-Royal est trop incomplète, et il y faudrait trop de suppléments. Au contraire, il y a très-peu de chose à ajouter à celle de Bossut. De plus, celle-ci fait partie d'une édition des Œuvres de Pascal en cinq volumes, ce qui la consacre en quelque sorte, d'autant plus que ces cinq volumes, réimprimés en 1819, sont la seule édition des Œuvres qui existe [1]. J'ai donc adopté l'ordre de l'édition de Bossut, *sauf une modification* dont il ne m'était pas possible de me dispenser. En effet, parmi les *Pensées* tirées du cahier autographe, et qui sont les matériaux de l'ouvrage sur la religion que Pascal préparait, Bossut, comme ses devanciers, avait mêlé les *Opuscules*, qui sont tout autre chose, et doivent être nécessairement classés à part. Il y avait mêlé aussi l'*Entretien avec Saci* et les *Discours sur la condition des grands*. Je ne pouvais laisser subsister ce désordre. J'ai donc séparé des *Pensées* les articles I, II, III, XI, XII de la première partie de Bossut, et XVIII, XIX de sa seconde partie. J'ai supprimé les titres placés en tête des articles : ces titres ne peuvent que produire une illusion fâcheuse, en faisant croire qu'on a une véritable distribution méthodique, réglée sur la pensée de l'auteur ; j'ai voulu qu'il fût bien entendu, qu'en adoptant tel ordre plutôt que tel autre, je ne prétends faire qu'un classement tout matériel, auquel les chiffres suffisent [2].

1. J'écrivais cela en 1852 ; M. Lahure en a publié une en 1858.
2. J'ai conservé seulement ces titres, comme renseignements, dans la Table des articles à la fin du volume.

Dès lors je ne pouvais conserver de Bossut sa division des *Pensées* en deux parties : *Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres ; Pensées immédiatement relatives à la religion.* Il y a une idée dans cette division, et je n'en voulais pas ; de plus, cette idée est tout à fait fausse. Pascal ne s'amuse jamais à philosopher pour philosopher ; tout ce qu'il dit est immédiatement relatif à la religion dans sa pensée. J'ai donc fait vingt-quatre articles suivis et sans interruption, des sept articles de la première partie de Bossut et des dix-sept de la seconde. J'ai réuni dans un article XXV les *Pensées* nouvelles [1].

Il résulte de ces changements, auxquels j'ai été forcé, que mes vingt-quatre articles, quoique étant les mêmes que ceux de Bossut, ne portent pas les mêmes chiffres. Je donne à la fin du volume la concordance des deux éditions. *Mais on n'en lira pas moins ici les* Pensées *dans la même suite où on est habitué depuis Bossut à les lire* [2].

Dans la première édition des *Pensées*, on a placé en tête du texte une vignette, où on voit, à droite et à gauche, des pierres éparses et des constructions inachevées : au milieu, dans un encadrement qui le détache du reste, s'élève un temple dont le fronton est surmonté de la croix ; c'est le dessin du monument complet, tel que l'avait conçu l'architecte. La légende de la vignette, *pendent opera interrupta*, est prise de Virgile (*Enéide*, IV, 88). C'est ainsi qu'il représente comme suspendues en l'air les constructions interrompues de Carthage, lorsque la reine, tout entière à sa passion, abandonne les travaux déjà avancés par lesquels s'élevait sa ville nouvelle. Mais Virgile ajoute :

. . . . . minæque
Murorum ingentes.

Ces paroles intraduisibles, l'image de ces murs dont la seule ébauche est si menaçante et si altière, voilà ce que les amis de Pascal avaient dans l'esprit en publiant les *Pensées*, voilà ce qu'ils sous-entendaient, n'osant pas le dire eux-mêmes, mais assurés que les lecteurs d'alors, qui savaient par cœur leur Virgile, le diraient pour eux. J'ai cru devoir conserver comme épigraphe cette ingénieuse légende, qui est devenue d'une application plus juste encore depuis qu'on a dégagé de toute restauration trompeuse les fragments authentiques de l'œuvre imparfaite de Pascal.

La Vie de Pascal par Mme Perier a paru à peu près dans les mêmes

1. On ne pourrait mettre à part que les fragments qui contiennent des observations purement littéraires. Ceux-là aussi ont bien été suggérés à Pascal *à l'occasion* de ses écrits sur la religion, mais ils ne se rapportent pas par eux-mêmes à la religion.

2. Ma classification a été adoptée dans l'édition des Œuvres complètes de *Pascal*, donnée par M. Lahure.

conditions que la Préface d'Étienne Perier. Elle avait été faite (postérieurement à la Préface) pour être placée à la tête d'une nouvelle édition des *Pensées;* Mme Perier s'appliqua donc à n'y parler de rien de suspect. Mais par cela même, cette Vie ne répondait plus à l'attente des zélés du parti janséniste, et MM. de Port-Royal furent d'avis de ne pas la publier[1]. Elle ne parut que dans une édition des *Pensées* donnée à Amsterdam en 1684; on la conserva dans l'édition de Paris de 1687 et dans les suivantes.

Dès le début, Mme Perier a laissé volontairement dans son récit une lacune. Elle n'a pas osé présenter au public, et je pense qu'Arnauld et Nicole n'auraient pas volontiers accueilli, le détail d'une chose *fort extraordinaire,* comme s'exprime Marguerite Perier, qui arriva à Pascal lorsqu'il n'avait qu'un an. M. Cousin a fait connaître le récit de Marguerite Perier, fort extraordinaire en effet. On y lit qu'une femme, à qui le père de Pascal faisait la charité, et qui se trouvait être une sorcière, mécontente de M. Pascal, qui avait refusé de solliciter un procès pour elle, jeta un sort sur le petit Blaise; que celui-ci tomba malade avec des circonstances étranges, et qu'il dépérissait à vue d'œil. M. Pascal, après avoir refusé longtemps de croire les avis qu'on lui donnait, se décida enfin à prendre la sorcière à part, et, la menaçant de *la faire pendre,* lui arracha l'aveu qu'elle avait jeté un sort sur son enfant, et *qu'elle était bien fâchée de le lui dire, mais que le sort était à la mort.* « Mon grand-père affligé lui dit : Quoi! il faut donc que mon enfant meure! Elle lui dit qu'il y avait du remède, mais qu'il fallait que quelqu'un mourût pour lui, et transporter ce sort. Mon grand-père lui dit : Oh! j'aime mieux que mon fils meure que de faire mourir une autre personne. Elle lui dit : On peut mettre le sort sur une bête. Mon grand-père lui offrit un cheval; elle lui dit que, sans faire de si grands frais, un chat lui suffisait. Il lui en fit donner un; elle l'emporta, et, en descendant, elle trouva deux capucins qui montaient pour consoler ma grand'mère de l'extrémité de la maladie de cet enfant. Ces pères lui dirent qu'elle voulait encore faire quelque sortilége de ce chat; elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que d'une hauteur de six pieds et tomba mort; elle en demanda un autre, que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avait pour cet enfant fit qu'il ne fit pas d'attention que tout cela ne valait rien, puisqu'il fallait, pour transporter ce sort, faire une nouvelle invocation au diable. Jamais cett pensée ne lui vint dans l'esprit; elle ne lui vint que longtemps après et il se repentit d'avoir donné lieu à cela. Le soir, la femme vint et di

[1] Voir une lettre des fils de Mme Perier à leur mère, signalée par M. Cousin, et publiée dans l'édition des *Pensées de Pascal* de M. Faugère, p. 405 du tome Ier.

à mon grand-père qu'elle avait besoin d'un enfant qui n'eût pas sept ans et qui, avant le lever du soleil, cueillît neuf feuilles de trois sortes d'herbes; c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il mènerait lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin. Les trois sortes d'herbes étant cueillies, la femme fit un cataplasme qu'elle porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il fallait le mettre sur le ventre de l'enfant. Mon grand-père le fit mettre, et à midi, revenant du Palais, il trouva toute la maison en larmes, et on lui dit que l'enfant était mort; il monta, vit sa femme dans les larmes et l'enfant dans son berceau, mort, à ce qu'il paraissait. Il s'en alla, et en sortant de la chambre, il rencontra sur le degré la femme qui avait porté le cataplasme, et, attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva, et lui dit qu'elle voyait bien qu'il était en colère parce qu'il croyait que son enfant était mort; mais qu'elle avait oublié de lui dire le matin qu'il devait paraître mort jusqu'à minuit... etc. » En voilà assez, mais je ne devais pas non plus supprimer entièrement cette préface de la vie d'un penseur chez qui l'imagination demeura toujours aussi forte que la pensée, qui ne s'étonna pas du miracle de la sainte Épine, et qui enfin croyait aux sorciers. (Voir le fragment 23 de l'article XXIII des *Pensées*.)

Mme Perier a touché si légèrement la manière dont son frère, à vingt-trois ans, devint janséniste, et toute sa famille avec lui, qu'on entend à peine ses paroles : « La Providence ayant fait naître une occasion qui l'obligea à lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, etc. » Elle s'est expliquée davantage dans la Vie de sa sœur Jacqueline, restée inédite jusqu'à notre temps (*Lettres, opuscules*, etc., p. 62) : « Au mois de janvier 1646, mon père s'étant démis une cuisse en tombant sur la glace, il ne put prendre confiance en cet accident qu'en MM. de la Bouteillerie et Deslandes, gentilshommes du pays, qui eurent la bonté de demeurer chez lui trois mois de suite pour travailler à sa guérison. Toute la maison profita du séjour de ces messieurs. Leurs discours édifiants et leur bonne vie firent désirer à mon père, à mon frère et à ma sœur de voir les livres qui leur avaient servi pour parvenir à cet état. Ce fut alors qu'ils commencèrent à prendre connaissance des ouvrages de M. Jansénius, de M. de Saint-Cyran, de M. Arnauld, et des autres écrits dont ils furent très-édifiés. »

Les Mémoires de Marguerite Perier ajoutent quelques détails à ceux que donne sa mère sur la vie mondaine de Pascal avant sa conversion

définitive (*Lettres, opuscules*, etc., p. 452). Elle marque que la maladie *fort extraordinaire* de son oncle commença *pendant que son grand-père était encore à Rouen*, c'est-à-dire avant le mois de mai 1648 (*ibid.*, p. 64.); que le malade fut forcé par son état de se donner quelque plaisir et quelque divertissement. « Dans le commencement, cela était modéré, mais insensiblement le goût en revint; il se mit dans le monde, sans vice néanmoins ni déréglement, mais dans l'inutilité, le plaisir et l'amusement. Mon grand-père mourut [en septembre 1651]; il continua à se mettre dans le monde, avec même plus de facilité, étant maître de son bien; et alors, après s'y être un peu enfoncé, il prit la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et de se marier. » C'est à la fin de 1654 qu'il rompit avec le monde; il y était donc demeuré environ six ans.

Au mois de mai 1649, Pascal alla en Auvergne avec son père; ils y demeurèrent jusqu'au mois de novembre 1650 (*Lettres, opuscules*, etc., p. 66, 71). C'est à cette date qu'il faut rapporter l'anecdote conservée dans les mémoires de Fléchier : « Cette demoiselle [il s'agit d'une demoiselle *qui était la Sapho du pays*] était aimée par tout ce qu'il y avait de beaux esprits... M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation, et un autre savant, étaient continuellement auprès de cette belle savante. » Voir M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, p. 449.

Je pense que c'est après la mort de son père, quand il se livra au monde *avec plus de facilité* et *s'y enfonça*, que Pascal connut certains beaux esprits *libertins*, tels que le chevalier de Méré et Miton. C'est aussi sans doute à cette époque qu'il écrivit le *Discours sur les passions de l'amour*.

C'est encore ici qu'il faut nommer le jeune duc de Roannez, avec qui il se lia dans le monde, et qu'il entraîna ensuite dans sa conversion. « Il avait un très-bon esprit, mais point d'étude. Il fit connaissance, je ne sais pas bien à quel âge, avec M. Pascal, qui était son voisin. Il goûta fort son esprit, et le mena même une ou deux fois en Poitou avec lui [il était gouverneur du Poitou], ne pouvant se passer de le voir. » *Manuscrit de Marguerite Perier* [1]. M. Sainte-Beuve a fait remarquer que le chevalier de Méré, *qui était du Poitou comme le duc de Roannez*, avait dû connaître Pascal par lui; et M. François Collet, dans un écrit intitulé : *Fait inédit de la vie de Pascal* (1848), est arrivé, en suivant cette conjecture, à un résultat très-imprévu et très-piquant.

1. Publié par M. Faugère dans son édition des *Pensées de Pascal*, t. Ier, p. 381.

On lit dans les Œuvres du chevalier de Méré ce curieux passage : « Je fis un voyage avec le D. D. R., qui parle d'un sens profond, et que je trouve d'un fort bon commerce. M. M., que vous connaissez, et qui plaît à toute la cour, était de la partie; et parce que c'était plutôt une promenade qu'un voyage, nous ne songions qu'à nous réjouir et nous discourions de tout. L. D. D. R. a l'esprit mathématique, et, pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela. Ces sciences ne donnent pas les agréments du monde, et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. Du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant criminel d'O... Nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser; cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et ne faisant plus qu'écouter ou qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelques observations. Cela fut bien remarquable, qu'avant que nous fussions arrivés à P. il ne disait presque rien qui ne fût bon, et que nous n'eussions voulu dire, et, sans mentir, c'était être revenu de bien loin, etc... » Et à la fin : « Depuis ce voyage, il ne songea plus aux mathématiques, qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration. » *Traité de l'Esprit* (publié en 1677).

M. Collet établit, par des raisons qui me semblent excellentes, que L. D. D. R. est le duc de Roannez, que M. est Miton, que P. est Poitiers; et que ce grand mathématicien, encore écolier en fait de goût, mais qui devint si vite un maître, cet homme peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui, ne saurait être que Pascal. Cela me paraît constant, malgré l'expression d'homme *entre deux âges* (Pascal ne pouvait avoir alors plus de trente ans), et malgré ce qu'il y a au premier abord d'incompréhensible dans le ton sur lequel Méré le prend avec Pascal[1]. On le comprend mieux à mesure qu'on connaît Méré davantage; cette impertinence est bien la sienne, et son récit n'est pas plus étrange que ne l'est sa fameuse Lettre à Pascal lui-même sur la divisibilité à l'infini, où il le complimente si insolemment des progrès qu'il a faits sous lui, en lui faisant entendre qu'il a encore beaucoup à faire; et où enfin il lui dit en

1. L'âge de Pascal était entre celui du jeune duc et celui de Méré et de Miton.

face : « Vous savez que j'ai découvert dans les mathématiques des choses si rares, que les plus savants des anciens n'en ont jamais rien dit, et desquelles les meilleurs mathématiciens de l'Europe ont été surpris. *Vous avez écrit sur mes inventions*, aussi bien que M. Huguens, M. de Fermat et tant d'autres qui les ont admirées. Vous devez juger par là que je ne conseille à personne de mépriser cette science, etc. » Voilà tout l'homme, et nous ne croirons pas sans doute qu'il ait fait Pascal écrivain, et que nous lui devions les *Provinciales;* mais pourtant nous reconnaîtrons, avec M. Collet, qu'il a servi à Pascal de quelque chose, qu'il a poli la superficie de son esprit, qu'il lui a donné une conscience plus nette de son goût naturel, et a pu le dégager d'une rouille de province que ni les mathématiques ni Jansénius n'étaient propres à lui ôter. M. Collet a montré que plusieurs des fragments de Pascal sur le bon goût, le bon langage, l'air d'honnête homme, sortaient des tablettes où Pascal prenait des notes pendant le voyage de Poitou ; et j'ajoute que la Lettre même de Méré à Pascal, si extravagamment impertinente, a pourtant suggéré, sans aucun doute, les réflexions qu'on lit dans les *Pensées* sur la différence entre les esprits géométriques et les esprits fins.

Condorcet a publié le premier une pièce fameuse qui fait connaître le moment décisif où la révolution qui se faisait dans l'âme de Pascal s'acheva pendant une veille remplie de toutes les ardeurs d'une piété mystique. Cet écrit, monument d'une nuit qui avait commencé pour lui une vie nouvelle, fut trouvé après sa mort cousu dans son habit, où il le conservait en double, sur parchemin et sur papier.

†

L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi,

Feu.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,

Non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

« Ton Dieu sera mon Dieu. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.

Mon Dieu, me quitterez-vous?

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos. Amen[1].

Mme Perier ne parle pas non plus de l'accident du pont de Neuilly, dont on a tant parlé, et qui semble avoir donné la première secousse à l'imagination de Pascal. Je me bornerai à reproduire le témoignage conservé dans un manuscrit des Pères de l'Oratoire de Clermont (*Lettres, Opuscules*, etc., p. 470).

« M. Arnoul (de Saint-Victor), curé de Chambourcy, dit qu'il a appris de M. le Prieur de Barillon, ami de Mme Perier, que M. Pascal, quelques années avant sa mort, étant allé, selon sa coutume, un jour de fête, à la promenade au pont de Neuilly avec quelques-uns de ses amis, dans un carrosse à quatre ou six chevaux, les deux chevaux de volée prirent le frein aux dents à l'endroit du pont où il n'y avait point de garde-fous; et s'étant précipités dans l'eau, les lesses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, en sorte que le carrosse demeura sur le bord du précipice. Ce qui fit prendre la résolution à M. Pascal de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude. »

On a rapporté à cet accident l'origine d'une espèce d'hallucination

1. Voir, pour les passages de l'Ecriture, les endroits suivants : « Dieu d'Abraham, » etc. *Exode*, III, 6; Matth., XXII, 32. — *Deum meum*, Jean, XX, 17. — « Ton Dieu sera mon Dieu. » Ruth, I, 16. — « Père juste, etc. » Jean, XVII, 25. — *Dereliquerunt*. Jérem., II, 13. — « Mon Dieu, me quitterez-vous? » Matth., XXVII, 46. — « Cette est la vie éternelle. » Jean, XVIII, 3. — *Non obliviscar*, Ps. CXVIII, 16.

qu'on a dit qu'éprouvait Pascal. Le seul témoignage à ce sujet est un passage des Lettres de l'abbé Boileau[1], recueillies en deux tomes ; il se trouve dans la lettre XXIX du tome Ier, qui est intitulée comme il suit dans le recueil : « A une demoiselle. Difficulté de fixer et de guérir une personne dont l'imagination est frappée. Deux histoires à ce sujet, dont la première regarde M. Pascal. » Voici comment s'exprime l'abbé Boileau : « Vous réussissez merveilleusement à trouver dans l'Écriture des sens qui vous tourmentent et qui n'y sont pas... Y verrez-vous ce que ni vos confesseurs ni personne n'y voit? Voilà ce que c'est d'avoir plus d'esprit que les autres ; on raisonne bien autrement. Tous ces gens-là qui passent pour clairvoyants n'y voient goutte en comparaison de vous, ou voient tout de travers. Où ils n'aperçoivent qu'un chemin uni, vous voyez d'affreux précipices. Cela me fait souvenir de M. Pascal, dont la comparaison ne vous déplaira pas, car vous savez qu'il avait de l'esprit, qu'il a passé dans le monde pour être un peu critique, et qu'il ne s'élevait guère moins haut, quand il lui plaisait, que le père M. [Malebranche?]. Cependant ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer : je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'étaient que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique ; il convenait de tout cela avec eux, et un quart d'heure après il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait. Que sert-il de parler à des imaginations alarmées? Vous voyez bien qu'on y perd toutes ses raisons et que l'imagination va toujours son train. » Il est regrettable que le recueil des Lettres de l'abbé Boileau n'ait paru imprimé qu'en 1737, quatre ans après la mort de Marguerite Perier. On voudrait savoir comment elle aurait accueilli cette anecdote, qui, du reste, ne paraît avoir soulevé alors aucune réclamation. M. Lélut a écrit à propos de ces particularités, tout un volume, *de l'Amulette de Pascal*, etc., 1846.

Le miracle de la sainte Épine, célébré par Mme Perier, eut lieu le vendredi 24 mars 1656 : Marguerite Perier, qui en fut le sujet, avait alors dix ans. Mme Perier parle de cet événement avec une grande réserve, mais on voit bien quelle est sa pensée quand elle se réjouit que Dieu se soit manifesté si clairement *dans un temps où la foi paraissait comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde.* Les jansénistes virent dans ce miracle, que la sainte Épine avait opéré dans l'église de Port-Royal sur la personne d'une pensionnaire de Port Royal, la nièce

1. Voir M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 287 (1re édition).

de l'auteur des *Provinciales*, une déclaration de Dieu même en faveur de ses élus persécutés. « Le Port Royal-était dans la consternation, et les Jésuites au comble de leur joie, lorsque le miracle de la sainte Épine arriva. » (RACINE, *Histoire de Port-Royal.*)

Le retentissement fut immense : « On ne parlait d'autre chose dans Paris. » Mais le bruit en étant venu à Compiègne, où était la cour, « la reine mère se trouva fort embarrassée ; » elle ne pouvait croire qu'une maison qu'on lui dépeignait comme un foyer d'hérésie, eût été si favorisée de Dieu. On fit des informations, le miracle fut vérifié de nouveau ; il fut proclamé par l'autorité diocésaine, qui fit célébrer une messe solennelle à Port-Royal. « Pendant que l'Église rendait à Dieu des actions de grâces, et se réjouissait du grand avantage que ce miracle lui donnait sur les athées et sur les hérétiques, les ennemis de Port-Royal, bien loin de participer à cette joie, demeuraient tristes et confondus, suivant l'expression du psaume. » Mais ni tous les discours des Jésuites, ni le livre de leur P. Annat, le *Rabat-joie des jansénistes*, ne purent détourner le cours de l'opinion. « La foule croissait de jour en jour à Port-Royal, et Dieu même semblait prendre plaisir à autoriser la dévotion des peuples par la quantité de nouveaux miracles qui se firent à cette église. » La reine mère, touchée, arrêta toute persécution contre le monastère, et les solitaires, qui s'étaient cachés, reparurent. Racine, arrivé à la fin de cette narration, en sort par une transition curieuse : « Mais, dit-il, le miracle de la sainte Épine ne fut pas la seule mortification qu'eurent alors les Jésuites, car ce fut dans ce temps-là même que parurent les fameuses Lettres provinciales, etc. » Ainsi, il se représente Dieu et Pascal, servant le parti chacun à sa manière contre les Jésuites, et l'un les mortifiant avec un miracle comme l'autre avec un pamphlet. J'ai dû retracer ces illusions pour faire bien comprendre dans quelles conjonctures et avec quels sentiments Pascal écrivit ses Pensées sur les miracles. Elles forment dans cette édition l'article XXIII.

Du reste, le miracle ne tarda pas à être oublié. Racine, qui écrivait trente-sept ans après, se plaignait déjà qu'il fût presque entièrement effacé de la mémoire des hommes de son temps. Je renvoie à M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III, p. 105-131, première édition) pour plus de détails sur l'histoire du miracle de la sainte Épine et de la *miraculée* Marguerite Perier.

En racontant le dernier acte de foi de Pascal comme chrétien et comme catholique, Mme Perier n'ose pas ajouter que son frère persista jusqu'à la fin dans les sentiments d'un jansénisme ardent, que la

persécution et le péril présent ne faisaient qu'enflammer. Ce fut environ un an avant sa mort qu'on commença à exiger, sous des peines ecclésiastiques et civiles, des prêtres des paroisses, des religieux et des religieuses, et des maîtres des colléges et des écoles, la signature d'un *formulaire*, qui était la condamnation du jansénisme. Bien des âmes pieuses furent dans une situation cruelle. L'ardeur de la foi, le zèle de la vérité, la révolte naturelle de la pensée contre l'autorité qui la contraint, poussaient à la résistance; la politique portait à céder, et les scrupules lui venaient en aide. Car ce qu'il y a de plus pénible dans ces débats où la conscience est engagée, c'est que la conscience elle-même doute de soi, craignant, par trop d'opiniâtreté, non-seulement de nuire à la cause qu'elle prétend servir, mais de perdre la grâce pour laquelle elle combat, et de sacrifier moins à la *charité* qu'à l'amour-propre. Dans cette inquiétude, on ne cède pas tout à fait, mais à moité; on ne consent pas à mentir, mais on dissimule, on biaise; on ne contente pas les autres, et on est mécontent de soi. Pascal lui-même était entré d'abord dans la voie des ménagements et des habiletés; il n'était guère politique par son humeur, mais il pouvait l'être par les ressources de son esprit et la dextérité de sa dialectique et de sa parole. Obéir sans céder, écarter le danger et sauver pourtant l'honneur, c'était pour lui comme un problème à résoudre ou comme une partie de jeu à gagner. L'expédient qu'il avait trouvé fut adopté avec entraînement par tout le monde; quelques religieuses seulement résistèrent, parmi lesquelles était sa sœur. Jacqueline se prépara à la persécution comme une vierge martyre des premiers temps; elle écrivit, pour protester contre toute faiblesse, une admirable lettre où elle retourne contre les politiques du parti l'ironie et la force des *Provinciales*, et où elle trouve des paroles d'une éloquence digne de Pascal. Elle signa pourtant à la fin, après tous les autres, non pas changée, mais vaincue. Son âme en resta déchirée; et, pour comble de douleur, elle vit ce sacrifice, qui lui avait tant coûté, devenu inutile. La soumission si péniblement obtenue parut insuffisante et ne fut pas acceptée, et la crise recommença. On imagine ce que Jacqueline dut souffrir : *son corps*, dit le *Recueil* d'Utrecht[1], *ne put porter l'accablement de son esprit;* elle tomba malade et mourut peu après à trente-six ans.

Cependant les politiques de Port-Royal reculèrent encore et tentèrent de nouvelles équivoques; mais cette fois Pascal ne fut pas avec eux. Tout était changé en lui, comme si l'âme de sa sœur morte fût entrée dans la sienne, ou plutôt il était rendu à son impétuosité et à son inflexibilité naturelle. Il lutta vaillamment, par des écrits et par des discours, contre l'autorité des principaux docteurs jansénistes,

1. *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal* Utrecht, 1740.

et enfin, dans une conférence solennelle, après de derniers et impuissants efforts, se voyant seul de son avis, il se trouva mal. Il n'avait pu, dit-il ensuite, soutenir la douleur de voir *la vérité* abandonnée, *et il avait failli y succomber.*

Le fait de la composition de ces écrits, attesté par Mme Perier elle-même (*Lettres, opuscules*, etc., p. 88), contredit ce qu'elle a dit dans son récit, que Pascal a été, pendant les quatre dernières années de sa vie, dans l'impossibilité absolue de travailler et d'écrire. On verra d'ailleurs que les fragments III, 7, et XXIV, 66, des *Pensées* n'ont pu être écrits avant l'année 1660. Les écrits dont il s'agit ici ne furent pas conservés.

Pascal mourut peu de temps après. Après sa mort, on parla du dissentiment qu'il y avait entre lui et messieurs de Port-Royal, et ce dissentiment fut singulièrement interprété. « M. Pascal, dit Racine, dans quelques entretiens qu'il eut avec le curé de Saint-Étienne, lui toucha quelque chose de cette dispute, sans lui particulariser de quoi il s'agissait; de sorte que ce bon curé, qui ne supposait pas que M. Arnauld eût pu pécher par trop de déférence aux constitutions [des papes Innocent et Alexandre], s'imagina que c'était tout le contraire [c'est-à-dire que Pascal blâmait l'indocilité de Port-Royal]. Non-seulement il le dit ainsi à quelques-uns de ses amis, mais il l'attesta même par écrit. Mais les parents de M. Pascal, touchés du tort que ce bruit faisait à la vérité, le convainquirent si bien de sa méprise qu'il rétracta aussitôt sa déposition par des lettres qu'il leur permit de rendre publiques. » On voit par la lettre des deux Perier à leur mère, que j'ai déjà citée, qu'une des principales raisons qui empêchaient de publier la Vie de Pascal avec les *Pensées*, c'est qu'on ne voulait ni se taire sur la prétendue renonciation de Pascal au jansénisme, ni la démentir. Se taire était impossible ; et s'expliquer *c'était faire une profession qui ne serait pas bien reçue en ce temps-ci, et qui pourrait même attirer la suppression du livre.* Je devais rétablir ici des faits sans lesquels on ne connaît pas Pascal tout entier. On peut consulter pour plus de détails le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. III, p. 17 et suivantes, 268 et suivantes, 1re édition.

Il faut encore citer ici des paroles relatives aux *Provinciales*, conservées par Marguerite Perier, et qui sont comme les *novissima verba* de Pascal [1] : « On me demande si je ne me repens pas d'avoir fait les *Provinciales.* Je réponds que bien loin de m'en repentir, si j'avais à

1. *Récit de ce que j'ai ouï dire par M. Pascal, mon oncle, non pas à moi, mais à des personnes de ses amis en ma présence : j'avais alors seize ans et demi.* Marguerite Perier étant née le 5 avril 1646 (*Lettres, opuscules*, etc., p. 468), n'avait pas encore tout à fait seize ans et demi au moment de la mort de Pascal.

les faire présentement, je les ferais encore plus fortes, etc., etc. » En voilà assez pour montrer que Pascal est mort plus janséniste encore, dans tous les sens, qu'il n'a vécu.

Un manuscrit de la Vie de Pascal, donné par Marguerite Perier aux Pères de l'Oratoire de Clermont, contenait quelques détails qui ne se trouvent pas dans l'imprimé, sur les résultats de l'autopsie qu'on fit du corps de Pascal (*Lettres, opuscules*, etc., p. 52).

« ... L'ayant fait ouvrir, on trouva l'estomac et le foie flétris, et les intestins gangrenés, sans qu'on pût juger précisément si ç'avait été la cause des douleurs de colique ou si c'en avait été l'effet. Mais ce qu'il y eut de plus particulier, fut à l'ouverture de la tête, dont le crâne se trouva sans aucune suture que la [sagittale]; ce qui apparemment avait causé les grands maux de tête auxquels il avait été sujet pendant sa vie. Il est vrai qu'il avait eu autrefois la suture qu'on appelle frontale[1]; mais ayant demeuré ouverte fort longtemps pendant son enfance, comme il arrive souvent en cet âge, et n'ayant pu se refermer, il s'était formé un calus qui l'avait entièrement couverte, et qui était si considérable qu'on le sentait aisément au doigt. Pour la suture coronale, il n'y en avait aucun vestige. *Les médecins observèrent qu'il y avait une prodigieuse abondance de cervelle, dont la substance était si solide et si condensée* que cela leur fit juger que c'était la raison pour laquelle la suture frontale n'ayant pu se refermer, la nature y avait pourvu par le calus. Mais ce que l'on remarqua de plus considérable, et à quoi on attribua particulièrement sa mort et les derniers accidents qui l'accompagnèrent, fut qu'il y avait au dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau, deux impressions, comme du doigt dans de la cire, qui étaient pleines d'un sang caillé et corrompu qui avait commencé de gangrener la dure-mère. »

J'ai pu compléter par des éclaircissements nécessaires la notice de Mme Perier ; je ne pouvais songer à la refaire. Les Vies qui font le mieux connaître les hommes supérieurs sont toujours celles qui ont été écrites de leur temps. Mais ici l'écrivain est la sœur même de Pascal, sœur tout à fait digne de son frère. Personne n'était plus près de lui, dans tous les sens de cette expression, et ne pouvait donner de lui une idée plus vraie et plus vive. D'ailleurs les sentiments les plus élevés soutiennent ses paroles. Toute fière qu'elle est de la gloire de ce nom qui est le sien, ce n'est pas une vanité ordinaire qui l'anime ; le grand

1. « C'est-à-dire l'espace membraneux qu'on nomme la *fontanelle*. » (Note de M. Flourens, qui cite ce passage dans son volume intitulé *De la Phrénologie et des études vraies sur le cerveau*, 1863, page 139.)

homme, le saint est à ses yeux un instrument des desseins de Dieu, en qui elle vénère, pour ainsi dire, la grâce elle-même. Sa notice est un monument inséparable des *Pensées*, inspiré du même esprit et qu'on lit avec le même respect. La critique moderne doit cependant suppléer quelquefois ce que Mme Perier a voulu taire ; elle peut aussi refuser d'accepter quelques jugements, quelques illusions.

Dans ces dernières demandes de Pascal, que la sagesse de sa sœur et de son curé écarte en les ajournant, est-ce un état de sainteté qui nous est offert, ou la fantaisie d'un malade en proie à l'agitation de son esprit? Combien de maximes ou de pratiques qui nous étonnent plus qu'elles ne nous édifient[1] ! *La maladie est l'état naturel des chrétiens :* quand on entend de telles paroles, on pense avec effroi quelle vie de souffrances avait dû vivre celui qui en était venu à parler ainsi. Pascal ne voulait pas trouver bon ce qu'il mangeait ; Pascal s'interdisait les assaisonnements, quoiqu'il les aimât ; Pascal dépérissant obligeait son estomac ruiné à accepter une mesure fixe de nourriture, sans consulter ni l'appétit ni le dégoût. Pascal portait à nu sur sa chair une ceinture de fer pleine de pointes, et dès qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres ; et cette pratique lui parut *si utile*, dit Mme Perier, qu'il la conserva jusqu'à la mort, et même dans les derniers temps de sa vie, où il était dans des douleurs continuelles. O déraison ! mais ô tristesse ! et combien un tel spectacle est désolant ! Ailleurs encore quelles vertus étranges ! Une chasteté qui faisait que Pascal se fâchait si on disait qu'on avait vu une belle femme ; ou qu'il défendait à une mère de recevoir les caresses de ses enfants ! Un détachement qui va jusqu'à répondre exprès par des rebuts affectés aux soins d'une sœur et à ses tendresses, afin de la dégoûter de l'aimer ! C'est là celui qui sans cesse définit l'homme grandeur et misère, et qui semble ainsi se définir lui-même entre tous. Laissons les misères, attachons-nous aux grandeurs ; je ne dis pas seulement à celles de l'esprit, mais à celles du cœur, à ces suprêmes grandeurs que lui-même a si magnifiquement célébrées dans les *Pensées*, dont le principe est ce que la théologie appelle *la charité*, c'est-à-dire à la fois l'amour d'un Dieu, idéal de sainteté, et l'amour des hommes en Dieu. Voilà ce que nous pouvons admirer tout comme Mme Perier l'admire. Et pour conclure en deux mots, nous sommes en général, hommes d'aujourd'hui, dans notre façon d'entendre la vie, plus raisonnables que Pascal ; mais si nous voulons pouvoir nous en vanter, il faut être en même temps comme lui purs, désintéressés, charitables.

1. Voyez M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édition, t. III, p. 289 et ailleurs.

Je terminerai ces Remarques par quelques réflexions sur le Jansénisme.

On sait que le fond du jansénisme, en tant que théologie, est une doctrine de la *grâce*, poussée à un point jusqu'où l'Église a refusé d'aller. J'ouvre un petit catéchisme de notre temps, le catéchisme du diocèse de Paris, et voici ce que j'y lis sur la grâce :

« *Pouvons-nous, par nos propres forces, observer les commandements et éviter le péché ?*

Non, nous ne pouvons observer les commandements et éviter le péché qu'avec la grâce de Dieu.

Qu'est-ce que la grâce ?

La grâce est un don surnaturel ou un secours que Dieu nous accorde par pure bonté, et en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous aider à faire notre salut.

La grâce nous est-elle nécessaire?

Oui, la grâce nous est si nécessaire, que sans elle nous ne pouvons rien faire qui soit utile pour notre salut.

Dieu nous donne-t-il toujours la grâce?

Oui, Dieu nous donne la grâce toutes les fois que nous en avons besoin, et que nous la demandons comme il faut. »

De ces propositions, en apparence assez simples, sortent tout de suite de terribles difficultés. Dieu accorde la grâce quand on la demande comme il faut. Mais pour la demander ainsi, ne faut-il pas déjà l'avoir? Évidemment, car si nous pouvions demander la grâce sans l'avoir déjà, nous ferions donc, sans elle, une chose utile pour notre salut, ce qui est déclaré impossible. Ainsi, dire que Dieu accorde la grâce quand elle est bien demandée, c'est dire qu'il l'accorde quand il l'accorde, et rien de plus. Et s'il ne l'accorde pas, nous sommes dans l'impossibilité de la demander par nos propres forces.

Et cependant le catéchisme d'aujourd'hui élude le mystère autant que possible. Si au lieu de nous en contenter, nous cherchons la doctrine de la grâce dans Bossuet, nous la trouverons bien autrement ardue. Dans la théologie que Bossuet tenait pour orthodoxe, et qui était celle des thomistes ou disciples de Thomas d'Aquin, la grâce est la force suprême qui meut notre volonté, force tellement dominante, que si d'une part on ne peut rien là où elle manque, de l'autre on ne peut lui résister là où elle agit. Elle sauve ceux à qui Dieu la donne, et, de ceux à qui elle est refusée, nul ne se sauve, car le mauvais penchant de la nature dégradée entraîne sûrement leur liberté. La foi de Bossuet et de son école est aussi que cette grâce, étant absolument gratuite,

c'est-à-dire n'étant pas le prix de nos mérites, puisque nos mérites viennent d'elle, et puisque, parmi les petits enfants mêmes, qui n'ont pu mériter, elle a été donnée aux uns et refusée aux autres, n'est donc qu'un effet de la pure volonté de Dieu. Dieu, qui détermine tout de toute éternité, a déterminé aussi quelles âmes il sauverait par sa grâce, et quelles âmes il laisserait se perdre, de sorte que les unes sont *prédestinées* au salut et les autres à la damnation. Mais la foi de Bossuet est en même temps que l'homme a un libre arbitre qu'il exerce, soit dans le bien, soit dans le mal, de sorte que ses bonnes actions lui sont un mérite, que ses péchés lui sont imputables, et que nul n'est puni que pour avoir été coupable, ni récompensé que pour avoir été fidèle. Comment concilier le libre arbitre avec la grâce et la prédestination? C'était là un nœud que Bossuet lui-même ne venait pas à bout de dénouer. Il tâchait seulement de se tenir également à distance des deux grands partis de Jansénius et de Molina.

Jansénius était, quoi qu'il dît et quoi qu'il voulût, l'héritier du calvinisme, qui accepte la doctrine de la grâce dans sa plus extrême rigueur. Molina, pour échapper à cette rigueur calviniste, sacrifie à peu près la grâce à la liberté.

Jansénius disait : On ne résiste jamais à la grâce.

Molina disait : On peut toujours résister à la grâce.

Bossuet disait : Il y a une grâce (dite suffisante) à laquelle on peut résister, et une autre grâce (efficace), à laquelle on ne résiste pas.

Aujourd'hui l'Église ne s'avoue pas moliniste, mais on peut dire qu'elle l'est devenue. Ainsi je lis encore, dans le catéchisme de Paris, l'article suivant :

« *Peut-on résister à la grâce ?* — Oui, on peut résister à la grâce, et malheureusement on n'y résiste que trop souvent. »

S'il y avait un mot de plus, « On peut *toujours* résister à la grâce, » ce serait le molinisme pur. Ce mot, on ne l'a pas écrit, mais l'esprit du molinisme se marque assez dans le silence même qu'on garde sur une grâce irrésistible, et sur la prédestination, dont le nom n'est pas seulement prononcé.

En effet, la raison moderne se porte si nécessairement, même en théologie, vers ce qu'il y a de moins surnaturel et de plus humain, que la plupart des esprits de notre temps ne comprennent même plus, je ne dirai pas seulement le jansénisme théologique, mais ce thomisme de Bossuet, qui semble un jansénisme mitigé. On se demande comment ces grands docteurs ont pu embrasser si fortement des dogmes si peu supportables à la nature. Cependant, si on les écoutait, ils ne seraient pas embarrassés de répondre, Calvin lui-même et les siens ne

le seraient pas non plus. Avant tout, ils allégueraient ces passages fameux des *Lettres* de Paul, sur lesquels repose la doctrine de la grâce arbitraire et irrésistible : « Rebecca eut deux jumeaux de notre père Isaac. Avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que prévalût ce que Dieu avait décidé par choix, non en vertu de leurs œuvres, mais en vertu de son appel, il fut dit : Le premier-né sera assujetti à l'autre ; car il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai réprouvé Esaü. Que dirons-nous ? Y a-t-il eu injustice en lieu ? Jamais. Dieu a dit à Moïse : J'aurai pitié de qui je veux avoir pitié ; Je ferai miséricorde à qui je voudrai faire miséricorde. Ce n'est donc pas ici l'œuvre de l'homme qui s'efforce et qui court, mais de Dieu qui a pitié... Il fait miséricorde à qui lui plaît, il endurcit qui il lui plaît. Vous me dites : Pourquoi se plaint-il alors ? qui peut résister à sa volonté ? O homme ! qui es-tu pour répondre à Dieu ? L'ouvrage façonné dit-il à celui qui le façonne : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'est-il pas maître de son argile ? Ne peut-il pas tirer de la même boue un vase d'honneur et un vase d'ignominie ? » (*Rom.*, IX, 10-21.) Et ailleurs : « C'est ainsi qu'aujourd'hui encore un petit nombre ont été sauvés par la préférence de la grâce. Si c'est par la grâce, ce n'est donc point par les œuvres ; car autrement la grâce n'est plus grâce. » (XI, 5.) Et encore : « C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, suivant la volonté qu'il a pour vous, etc. » (*Philipp.*, II, 13.) Ce sont là des textes sacrés ; Augustin les a fortifiés par un commentaire dont le livre de Jansénius est sorti tout entier. Ce livre s'appelait *Augustinus*, et Augustin est resté jusqu'au bout le *Père* du jansénisme. Ces autorités avaient une telle force, dans un temps où on les lisait et où on les étudiait assidûment, que le molinisme, qui se présentait pourtant comme si raisonnable et si commode, et aussi comme le contre-pied de la doctrine calviniste, souleva pourtant dans l'Église les plus vives répugnances, fut bien près d'être condamné par les papes, et ne put jamais être adopté. Les mieux disposés en faveur des idées de Molina reculaient embarrassés devant ces passages.

Les esprits affranchis ne reculent plus aujourd'hui devant des textes ; ils jugent ces textes eux-mêmes, au lieu de s'en servir pour juger. En lisant ces passages de Paul, la seule chose qu'ils se demandent, c'est comment Paul a pu penser et parler ainsi. Et ils en trouvent la raison là où se trouve la raison de tout, je veux dire dans l'histoire. La même parole qui semble dogmatiquement inexplicable, s'explique sans peine historiquement. Ce qui a conduit l'apôtre à ces pensées, c'est la considération de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils. Il est né Juif, et il

s'est séparé de ceux qui étaient ses frères pour devenir le frère des Gentils en Jésus; il annonce Jésus comme celui qui a rompu les barrières de la Loi et appelé à lui tous ceux que la Loi laissait en dehors. Les Juifs étaient le peuple de Dieu, mais Dieu s'est choisi par Jésus un nouveau peuple; les Juifs étaient les aînés, mais leur droit d'aînesse a été transporté; ils pratiquent les œuvres de la Loi, mais les œuvres ne les sauveront pas; c'est la foi qui sauve, et elle ne leur a pas été accordée. Il semble qu'ils méritaient plus que les Gentils, mais c'est que la grâce ne se donne pas selon les mérites, elle est de la part de Dieu un pur choix; il lui a plu de prédestiner les Gentils à être les disciples et les images de son Fils unique : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » (*Rom.*, VIII, 30.) Voyez les Lettres aux Romains et aux Galates, et de nombreux passages dans les autres. Sous cet aspect, le dogme de la prédestination gratuite n'était accablant que pour les Juifs et les infidèles, qui formaient la masse réprouvée d'où se détachait peu à peu, à la parole de l'Apôtre, le petit troupeau des élus. Il est vrai que le chrétien même ne saurait travailler au salut qu'*en crainte et en tremblement* (*Philipp.*, II, 12), car il sent qu'il ne peut rien par ses propres forces, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse le sauver; mais un sentiment devait dominer tous les autres dans l'âme de ceux à qui s'adressait la prédication de Paul, c'est celui de la préférence dont ils étaient l'objet de la part de Dieu, puisque la grâce les choisissait parmi tout le reste du monde. Et les menaces de réprobation, de damnation et de flammes éternelles semblaient ne tomber que sur des ennemis et des persécuteurs [1].

Plus tard, au temps d'Augustin, quand l'Église, s'étant étendue, commença à se confondre avec le monde, et put craindre qu'il n'y eût jusque dans son sein un grand nombre d'hommes abandonnés de la grâce, le dogme dut paraître plus dur; et c'est ce qui explique la résistance qu'il trouva de tant de côtés, et les progrès menaçants du pélagianisme, que le génie même et l'autorité d'Augustin eut tant de peine à terrasser. Mais cependant le christianisme, quoique déjà triomphant, avait encore en face de lui, sans parler des Juifs, la foule des païens; le monde ancien était vaincu, mais non détruit; et dans cet état, c'était une grande force pour l'Église que de proclamer l'arrêt de Dieu qui la choisissait, et qui réprouvait tout ce qui restait en dehors d'elle. Quand tout est chrétien, et que le chrétien médite sur la nature et la grâce, c'est en lui-même qu'il sent l'une et l'autre; mais alors la

1. « Car il est de la justice de Dieu qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent maintenant, etc. » II *Thess.*, I, 6-9.

nature, c'était le paganisme, et la grâce, c'était la foi de Jésus-Christ Augustin ne pouvait donc trop accabler la nature et trop exalter la grâce. C'est dans un sentiment semblable qu'au seizième siècle, au réveil de l'esprit païen, les zélés se rejetèrent encore vers le dogme de la grâce toute-puissante, et comme effrayés de leur libre arbitre, et craignant qu'il n'échappât à la volonté de Dieu, allèrent jusqu'à le perdre dans cette volonté souveraine. Rien n'arrêta dans cette voie les impétueux hérésiarques de la réforme : Jansénius, catholique sincère, et jusqu'à la fin évêque soumis, n'y entra qu'avec une pieuse réserve, en s'efforçant de ne faire que suivre les pas d'Augustin. L'Église a jugé qu'il se trompait, et a condamné ses tentatives; et à part le jugement de l'Église, l'opinion même ne fut pas favorable au dogme janséniste. C'est par l'esprit de réforme, par le goût d'une piété sévère que le jansénisme fut populaire; ce n'est point par sa théologie, qui va directement en sens contraire de l'esprit moderne, esprit de tolérance et de rapprochement. Le paganisme vieillissant et la foi chrétienne naissante étaient des ennemis irréconciliables; il fallait que l'un mourût et que l'autre vécût : alors le dogme de la prédestination éternelle, présenté aux imaginations, semblait leur traduire dans une langue divine cette nécessité sentie de tous, et leur était ainsi comme accessible. Il ne l'est plus pour l'homme de nos jours, habitué à ne plus voir ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans les idées, ni dans les choses, de barrières infranchissables qui puissent le séparer à jamais de ses semblables, et à considérer comme la fin et l'idéal de l'humanité une communion universelle. Élection gratuite, disgrâce irréparable, partage des sauvés et des réprouvés, ce sont des dogmes auxquels le croyant peut rester soumis dans l'ordre surnaturel, mais qui ne se réfléchissent plus dans les sentiments et dans les actions dont se compose le courant de la vie humaine. Voilà pourquoi l'Église a éteint ces débats autrefois si vifs, et pourquoi on ne dispute plus sur la prédestination et la grâce.

Mais comment cette théologie si peu accessible et si peu faite pour agréer se rattachait-elle à une doctrine morale si populaire? La popularité de cette morale tenait à ce que son austérité même était une protestation contre la casuistique relâchée des Jésuites, qui étaient alors les maîtres de l'Église. Ceux-ci, comme ils gouvernaient, et qu'ils voulaient gouverner le plus possible, mettaient dans la religion l'esprit de politique et d'expédient, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus contraire à son essence. Ils s'accommodaient à tout, pour prendre et pour retenir; ils facilitaient et aplanissaient, ils donnaient des recettes pour le salut, les moins gênantes et les plus terre à terre qu'il était possible. Plus ils descendaient, plus les âmes pieuses et les esprits sévères se sentirent

épris des hauteurs, de celles de la foi comme de celles de l'amour. Ils dirent qu'il ne s'agissait pas d'être dévot, mais d'être saint, de se laisser dresser par le prêtre, mais d'être transformé par la grâce de Dieu, que le salut n'est pas chose à quoi suffisent le savoir-faire d'un directeur et la docilité du sujet à certaines pratiques; que c'est un mystère, et qu'il y faut la vertu surnaturelle du sang du Christ et une âme que cette vertu ait remplie. C'est ainsi que chez ces sectaires *réformateurs*, jansénistes aussi bien que calvinistes, la théologie rejoint la morale, et on voit par où les Provinciales touchent aux Pensées. Le jansénisme a l'air d'anéantir l'homme pour mettre Dieu à sa place; mais ce n'est qu'une illusion, et en réalité cette grâce qu'il invoque n'est que le plus haut effort de la nature humaine. Il dit : C'est Dieu qui fait tout en moi, mais ce qu'il appelle Dieu est précisément ce qu'il sent en lui-même de plus exalté et de plus pur.

INTRODUCTION

TROISIÈME PARTIE

ENTRETIEN DE PASCAL AVEC M. DE SACI

SUR ÉPICTÈTE ET MONTAIGNE

Cet Entretien, rapporté par Fontaine, le fidèle secrétaire de M de Saci, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal, en avait été détaché, quand les Mémoires étaient encore inédits, par le P. Des Molets, qui le publia en 1728. Condorcet, au lieu de le reproduire simplement, se contenta d'en extraire les discours placés dans la bouche de Pascal, et publia cet extrait dans son édition (art. x), comme si c'était un chapitre authentique des *Pensées*. Bossut ne fit que reproduire le texte de Condorcet. Depuis, on avait signalé la véritable origine de ce morceau, mais sans remettre sous les yeux du public le dialogue primitif. M. Sainte-Beuve l'a fait dans son histoire de Port-Royal (t. II, p. 372, 1re édition); il a montré le caractère tout nouveau que prennent les paroles de Pascal ainsi rétablies en face de celles de Saci, et il a marqué quelques-unes des altérations fâcheuses que Condorcet avait fait subir à la partie même du texte qu'il conservait. M. Cousin les a relevées à son tour dans son livre *Des Pensées de Pascal* (p. 29). M. Cousin a cité, d'après le *Recueil d'Utrecht*, le témoignage de l'abbé d'Étemare, qui écrivait à Marguerite Perier : « Il faut que cet Entretien de M. Pascal avec M. de Saci ait été mis par écrit sur-le-champ par M. Fontaine. Il est indubitablement de M. Fontaine pour le style, mais il porte, pour le fond, le caractère de M. Pascal, à un point que M. Fontaine ne pouvait rien faire de pareil. » La seconde partie de cette phrase me paraît incontestable, mais il n'en est pas de même de la première, et il s'en faut bien que ce qu'on lira plus loin me paraisse être *indubitablement* le style de Fontaine. Il est d'une vigueur, d'une fierté, d'une beauté aussi supérieure, selon moi, que le fond même, non-seulement

à Fontaine, mais pour dire nettement ma pensée, à tout autre que Pascal. Si on fait attention que Pascal écrivait ordinairement ce qu'il devait dire dans les conférences philosophiques de Port-Royal [1], on croira volontiers qu'il s'était préparé de même à son entretien avec M. de Saci, et que ses notes écrites étaient dans les mains de Fontaine au moment où celui-ci a rédigé cette conversation. Il se peut encore qu'après l'entretien M. de Saci lui-même ait ordonné à Pascal de rédiger ce qu'il avait dit, et de fournir des notes à Fontaine. Je ne crois donc pas que Condorcet, en nous donnant ce morceau pour être de Pascal, nous ait vraiment trompés. Je reconnais cependant qu'un éditeur n'a pas le droit de le confondre avec le texte authentique de Pascal, et je me résigne à le placer ici à part; mais les admirables paroles qu'on va entendre demeureront toujours la digne et véritable introduction des *Pensées*, près de laquelle la Préface de l'édition de Port Royal, par Étienne Perier, paraît pauvre.

M. Faugère a donné l'Entretien avec Saci d'après les Mémoires de Fontaine imprimés; mais en comparant son texte avec celui qu'avait donné le P. Des Molets (*Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire, tome V, seconde partie*), j'ai été surpris des différences que j'ai trouvées entre l'un et l'autre; et ces différences sont de telle nature, qu'il est évident que la leçon du P. Des Molets est la véritable; son texte est toujours plus simple, plus obscur et plus hardi. Il l'a pris dans les Mémoires manuscrits de Fontaine; celui qu'ont donné les éditeurs de ces Mémoires est un texte embelli, expliqué et adouci. Ce n'est pas qu'il n'y ait des fautes dans celui du P. Des Molets, mais ce sont des fautes proprement dites, des endroits mal lus, des incorrections; ce ne sont pas des infidélités volontaires. J'ose dire que le texte reproduit par M. Faugère, supérieur à celui de Condorcet et de Bossut, en ce qu'il rend à M. de Saci sa part dans le dialogue, ne contient d'ailleurs guère moins d'altérations de détail.

Il faut remarquer que Fontaine était mort depuis vingt ans lorsqu'a paru ce précieux extrait de ses Mémoires, sur lequel lui seul aurait pu donner des éclaircissements. En voici le texte :

« M. Pascal vint aussi, en ce temps-là [1654], demeurer à Port-Royal des Champs. Je ne m'arrête point à dire qui était cet homme, que non seulement toute la France, mais que toute l'Europe a admiré. Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une sûreté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de ce qu'on

1. Voyez les notes sur VIII, 12; XII, 1; XII, 2, et le témoignage de Nicole dans le préambule des trois Discours sur la condition des grands.

peut croire [1]... Cet homme admirable, enfin, étant touché de Dieu, soumit cet esprit si élevé au joug de Jésus-Christ, et ce cœur si noble et si grand embrassa avec humilité la pénitence. Il vint à Paris se jeter entre les bras de M. Singlin, résolu de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. M. Singlin crut, en voyant ce grand génie, qu'il ferait bien de l'envoyer à Port-Royal, où M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les hautes sciences, et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin; mais les lumières saintes qu'il trouvait dans l'Écriture et les Pères lui firent espérer qu'il ne serait pas ébloui de tout le brillant de M. Pascal, qui charmait néanmoins et enlevait tout le monde. Il trouvait en effet tout ce qu'il disait fort juste. Il avouait avec plaisir la force de son esprit et de ses discours. Tout ce que M. Pascal lui disait de grand, il l'avait vu avant lui dans S. Augustin, et, faisant justice à tout le monde, il disait : M. Pascal est extrêmement estimable en ce que, n'ayant point lu les Pères de l'Église, il avait de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes, disait-il, parce qu'il ne les a vues en aucun endroit; mais, pour nous, nous sommes accoutumés à les voir de tous côtés dans nos livres. Ainsi, ce sage ecclésiastique trouvant que les anciens n'avaient pas moins de lumière que les nouveaux, il s'y tenait, et estimait beaucoup M. Pascal de ce qu'il se rencontrait en toutes choses avec S. Augustin.

» La conduite ordinaire de M. de Saci, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parlait. S'il voyait, par exemple, M. Champagne, il parlait avec lui de la peinture. S'il voyait M. Hamon, il l'entretenait de la médecine. S'il voyait le chirurgien du lieu, il le questionnait sur la chirurgie. Ceux qui cultivaient ou la vigne, ou les arbres, ou les grains, lui disaient tout ce qu'il y fallait observer. Tout lui servait pour passer aussitôt à Dieu et pour y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fond et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. M. Pascal dit que ses deux livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

» Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui a mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très-grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais, dit-il [Ἐγχειρ., 11], J'ai perdu cela; dites plutôt, Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. Ainsi des biens et de tout le reste. Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, dites-vous. De quoi vous mettez-vous en peine, par qui celui qui vous l'a prêté vous le redemande? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il [8], désirer que ces choses qui se font, se fassent comme vous voulez; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs [17], que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court; s'il vous le donne long, jouez-le long : s'il veut que vous contrefesiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux [21] la mort et les maux qui semblent les plus insupportables ; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès.

» Il montre aussi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doive être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

» Voilà, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu le devoir de l'homme.

J'ose dire qu'il méritait d'être adoré, s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi, comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a donné à l'homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations; que ces moyens sont toujours en notre puissance: qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin; qu'il faut voir ce qu'il y a en nous de libre; que les biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance et ne mènent donc pas à Dieu; mais que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse : que ces deux puissances donc sont libres, et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits; que l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître Dieu, et l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint ainsi et compagnon de Dieu. Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres erreurs, comme : que l'âme est une portion de la substance divine; que la douleur et la mort ne sont pas des maux; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté qu'on peut croire que Dieu appelle, et d'autres encore.

» Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, monsieur, que je vous parle, étant né dans un État chrétien, il fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher quelque morale que la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute [1], et doutant même de cette dernière supposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce

1. C'est-à-dire, porte même sur cette supposition qu'il doute.

doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; de sorte que ne voulant pas dire : Je ne sais, il dit : Que sais-je? dont il fait sa devise, en la mettant sous des balances [*Apol.*, t. III, p. 177] qui, pesant les contradictions, se trouvent dans un parfait équilibre : c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses Essais; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir, quoiqu'il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

» Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances; par exemple, il combat ceux qui ont pensé établir dans la France un grand remède contre les procès par la multitude et par la prétendue justesse des lois : comme si l'on pouvait couper la racine des doutes d'où naissent les procès, et qu'il y eût des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude et captiver les conjectures ! C'est là que, quand il dit qu'il voudrait autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances [III, 13, t. V, p. 125], il ne prétend pas qu'on doive changer l'ordre de l'État, il n'a pas tant d'ambition; ni que son avis soit meilleur, il n'en croit aucuns de bons. C'est seulement pour prouver la vanité des opinions les plus reçues; montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre des différends que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les éclaire; que les obscurités se multiplient par les commentaires; et que le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner et de le prendre sur la première apparence : si peu qu'on l'observe, toute la clarté se dissipe. Aussi il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt

d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a que de fausses mesures, ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce génie tout libre, il lui est entièrement égal de l'emporter ou non dans la dispute; ayant toujours, par l'un ou par l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

» C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de là encore qu'il foudroyait plus vigoureusement l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'Apologie de Raymond de Sebonde; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation et abandonnés à leurs lumières naturelles, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Être souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient; il les presse de les montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire et y pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose et si elle se connaît elle-même; si elle est substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres; si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, et si elle peut discerner entre l'innombrable variété d'avis qu'on en produit [1]; comment elle peut raisonner, si elle est matérielle; et comment elle peut être unie au corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle : quand a-t-elle commencé d'être, avec le corps ou devant, ou si elle finit avec lui ou non; si elle ne se trompe jamais; si elle sait qu'elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à la

1. J'entendrais par là : *d'avis qu'on produit sur ce que c'est que la matière.*

connaître; si dans ses obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que deux et trois font six qu'elle sait ensuite que c'est cinq; si les animaux parlent, raisonnent, pensent, et s'ils peuvent décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui nous environnent et entièrement inexplicables [1]; ce que c'est que la santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice, péché, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont conformes dans tous les hommes, et conformes dans la vérité essentielle. Et puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables en nous créant pour connaître la vérité, qui saura sans cette lumière si, étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés faux afin de nous séduire? montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, ou que si l'un est ou n'est pas, s'il est incertain ou certain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait donc si le sens commun, que nous prenons pour juge du vrai, en a l'être [2] de celui qui l'a créé? De plus, qui sait ce que c'est que vérité, et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connaître? Qui sait même ce que c'est qu'être, qu'il est impossible de définir, puisqu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudrait, pour l'expliquer, se servir d'abord de ce mot-là même, en disant : C'est? Et puisque nous ne savons ce que c'est qu'âme, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien, ni même être, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous assurerons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes, vu que nous n'avons d'autre marque que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes; car ils peuvent bien être différents et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

» Enfin il examine si profondément toutes les sciences et la

1. Des Molets : *intérieurement.*

2. Ces mots obscurs, qui paraissent signifier *en a reçu l'essence*, ont été remplacés, dans le texte reproduit par M. Faugère, par cette phrase : *a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé.*

géométrie, dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'étendue[1], de mouvement, etc.; et la physique en bien plus de manières, et la médecine en une infinité de façons; et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence et le reste. De telle sorte que l'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelques songes dont nous ne nous éveillons qu'à la mort et pendant lesquels nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même de son rang qu'elle ignore; la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui est aussi facile que le contraire; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte insolence.

» M. de Saci, se croyant vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue, il se disait en lui-même les paroles de S. Augustin : O Dieu de vérité! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables? Il plaignait ce philosophe qui se piquait, se déchirait de toutes parts des épines qu'il se formait, comme S. Augustin dit de lui-même lorsqu'il était en cet état. Après donc une assez longue patience, il dit à M. Pascal :

» Je vous suis obligé, monsieur; je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits; et il pourrait dire avec S. Augustin : *Ibi me vide, attende.* Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait, on m'a peu conseillé de lire cet auteur, dont tous les ouvrages n'ont rien de ce que nous devons principalement rechercher

1. Il y a *de centre* dans Des Molets. Mais il semble que l'on peut définir le *centre*.

dans nos lectures, selon la règle de S. Augustin, parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fond d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois, qu'on nommait académiciens, de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant chez les chrétiens pour une folie? C'est le jugement que S. Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne : Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part; ainsi nous, qui avons la foi, devons de même mettre à part tout ce qu'il dit. Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu; mais il pouvait s'en servir mieux, et en faire plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien, quand on en use si mal? *Quid proderat*, etc.? dit de lui-même ce saint docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux, monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs, plongés dans l'ivresse de la science, mais qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouvez dans Montaigne. Il vous a rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*, dit S. Augustin, qui rend grâces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il avait commis en goûtant trop les vanités. S. Augustin est d'autant plus croyable en cela, qu'il était autrefois dans ces sentiments; et comme vous dites de Montaigne que c'est par ce doute universel qu'il combat les hérétiques de son temps, ce fut aussi par ce même doute des académiciens que S. Augustin quitta l'hérésie des Manichéens. Depuis qu'il fut à Dieu, il renonça à cette vanité, qu'il appelle sacrilège, et fit ce qu'il dit de quelques autres; il reconnut avec quelle sagesse S. Paul nous avertit de ne nous pas laisser séduire par ces discours. Car il avoue qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève : on croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des viandes dangereuses, dit-il, que l'on sert en de beaux plats; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, elles le séduisent. On ressemble alors à des gens qui dorment et qui croient manger en dormant : ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient [1].

» M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables : sur quoi M. Pascal lui dit que, s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir bien tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il possédait bien mieux S. Augustin, et qu'il le savait bien mieux tourner, quoique peu avantageusement en faveur de M. Montaigne. Il lui parut être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de

1. Voir les *Confessions* de saint Augustin, III, 6; IV, 16; V, 4 et 6; VII, 20, etc.

lui représenter; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

« Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de la seule raison, le précipite dans la nature des bêtes; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciples de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître.

« Mais il agit, au contraire, de cette sorte en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres; et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que, quelque peu qu'on serre la main, ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et les notions communes, parce qn'il faudrait qu'il se fît violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse et qu'il ne veut pas résister pour la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature parle au contraire. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite; il agit comme les autres hommes; et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que, les vraisemblances étant pareillement d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contre-poids qui l'entraînent.

» Il suit donc les mœurs de son pays, parce que la coutume l'emporte ; il monte sur son cheval, comme un homme qui ne serait pas philosophe, parce qu'il le souffre, mais sans croire que ce soit de droit, ne sachant pas si cet animal n'a pas, au contraire, celui de se servir de lui. Il se fait aussi quelque violence pour éviter de certains vices, et même il a gardé la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres ; mais si celle qu'il prendrait surpasse celle qu'il évite, il y demeure en repos, la règle de son action étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé, et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher : fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos, où elle n'arrive jamais. La sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et, pour ainsi dire, folâtre : elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons ou mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peines, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il dit lui-même [1].

» Je ne puis pas vous dissimuler, monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Épictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus illustres défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde et les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et alors il y place son souverain bien ; ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il en est incapable [2]. J'ai pris un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable, qu'ils ont essayé de connaître. Car s'il est agréable d'ob-

1. *Essais*, III, 13, t. 5, page 140 : « Oh ! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte ! »

2. S'il n'y a pas de Dieu, l'homme est incapable d'un vrai bien. Donc s'il est incertain qu'il y ait un Dieu, il est incertain aussi qu'il y ait un vrai bien.

server dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelque caractère, parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle [1], même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans cette étude.

» Il est vrai, monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent faire de ces lectures philosophiques. Je ne laisserai pas néanmoins, avec votre permission, de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous [2] en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de lui avec assurance. Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création ; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe ; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi, ces deux états, qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité, tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue ; car en effet on leur rend hommage en bien des manières [3].

»C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuis-

1 Il y a dans Des Molets *la vertu*.

2. Qu'on se rappelle ces paroles de son *Memento* (page CVII) : « Soumission totale à Jésus-Christ, *et à mon directeur*. »

3. Ce *leur* ne se rapporte à rien. De plus, cette pensée ne se retrouve pas dans ce qui est cité plus haut de saint Augustin.

sance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté; d'où il semble que, puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur, l'on formerait en les alliant une morale parfaite [1]. Mais, au lieu de cette paix, il ne resterait de leurs assemblages qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude et l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme et l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leur défaut, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et sachant tout ce qu'il y a de faux [2], elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans un même sujet, car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissance appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu.

» Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie, qui était seule mon sujet; mais il m'y a conduit insensiblement, et il est difficile de n'y pas rentrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la

1. *L'un conduit à la vérité, l'autre à l'erreur*, signifie que l'un établit qu'il y a une vérité, et l'autre qu'il n'y a qu'erreur.

2. Ainsi, Bossuet, dans le panégyrique de saint Paul : *ce qui est de plus admirable* (*Note de M. Collet.*) — Ainsi encore Fénelon, dans le XIVe *Dialogue des Morts* : « *Ce qui est de certain*, c'est que le monde est de travers. »

pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Evangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu? Et, s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale plus celle de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont désiré, et, ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur!

» M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris de voir comment il savait tourner les choses; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret comme lui de faire sur ces lectures des réflexions si sages et s élevées. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que quoiqu'il voyait bien, par ce qu'il venait de lui dire, que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu et n'aurait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier, *aurum ex stercore Tertulliani*, disait un Père. Ce qu'on pouvait bien plus dire à ces philosophes, dont le fumier, par sa noire fumée, pouvait obscurcir la foi chancelante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseillerait toujours à ces personnes de ne pas s'exposer légèrement à ces lectures, de peur de se perdre avec ces philosophes et de devenir l'objet des démons et la pâture des vers selon le langage de l'Écriture, comme ces philosophes l'ont été.

» Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans Épictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à connaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses

égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ces principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères; car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

« Mais si Épictète combat la paresse, il mène à l'orgueil, de sorte qu'il peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui n'est pas de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ils doivent être réglés [1] avec beaucoup de soin, de discrétion, et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre : non qu'elles puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices : l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements ni aussi les fuir tous.

» Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils arrivèrent néanmoins d'une manière un peu différente : M. de Saci y étant venu tout d'un coup par la claire vue du christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de détours, en s'attachant aux principes de ces philosophes.

» Lorsque M. de Saci et tout Port-Royal était ainsi occupé de la joie que causait la conversion de M. Pascal, et qu'on y admirait la force toute-puissante de la grâce, qui avait si humblement soumis cet esprit si élevé de lui-même par une miséricorde dont il y a peu d'exemples, etc. »

1. Tout ce morceau est un modèle d'un genre de travail très en usage dans un temps de critique et d'histoire comme le nôtre, je veux dire l'analyse et le jugement des écrits et des opinions des grands auteurs; modèle bien profitable à étudier, quoique bien difficile à suivre. L'analyse de Pascal fait l'effet de ces lentilles qui éclairent fortement un objet en y concentrant la lumière. Elle rend également bien, d'abord l'austérité et l'âpreté du stoïcisme, puis l'agitation et l'ébranlement du doute universel et du conflit des opinions humaines, enfin toute l'indolence de la sagesse épicurienne, dont la séduction amollit un moment le style de Pascal. Quant au jugement, il est d'une originalité, d'une

Voici les principaux changements qu'on avait faits, comme je l'ai dit dans l'*Avertissement*, au texte original de cet Entretien :

« J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré [Épictète], s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi comme il était terre et cendre, après avoir, etc. »

On a mis seulement : « Heureux s'il avait aussi connu sa faiblesse, mais après avoir, etc. »

« Pour Montaigne, *dont vous voulez aussi, monsieur, que je vous parle*. » On avait supprimé cette excuse, si bien placée quand il s'agit de parler d'un homme comme Montaigne à un homme comme Saci.

« Sous les règles de la raison, *qui n'a que de fausses mesures.* » On a ajouté *selon lui.*

« Enfin il examine si profondément toutes les sciences... *dont il montre l'incertitude.* » On a mis : *dont il tâche de montrer.*

« De telle sorte que l'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelques songes. » On a substitué : « De sorte que, *sans la révélation*, nous *pourrions* croire, *selon lui*, que la vie est un songe. » A ce reproche que M. de Saci fait à Montaigne, dans le texte authentique, que « ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fond d'humilité et de piété », on ajoute : « et qu'elles renversent les fondements de toute connaissance, et *par conséquent de la religion même ;* » ce qui est absolument contraire à l'esprit de tout cet Entretien. — De même, au lieu de : « *on pardonnerait* à ces philosophes... de mettre tout dans le doute, » on a écrit : « C'est ce que ce saint docteur *a reproché* à ces philosophes. »

« Je ne puis pas vous dissimuler, monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Épictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus illustres défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde, et les seuls conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et alors il y place son souverain bien; ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est

force et d'une autorité qui tiennent aux profondes racines qu'il a dans la pensée de celui qui parle; car ce n'est point ici un sujet auquel un auteur applique son esprit en passant, et qu'il ne touche que par quelques points : toutes ses idées, toutes ses croyances, tout son cœur est engagé dans ces réflexions, et ce qu'il dit aujourd'hui sur Epictète et Montaigne n'est que ce qu'il pense tous les jours sur le secret continuellement sondé de sa nature et de sa fin.

On comprend seulement que précisément à cause de la passion qu'il porte dans cette étude, il approfondit plutôt la thèse d'Epictète ou de Montaigne qu'il ne pénètre ces hommes eux-mêmes. Si, par exemple, on veut avoir la pleine vérité sur le personnage si complexe de Montaigne, il faut la demander à un plus libre esprit; il faut lire certain chapitre du *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve (tome II), morceau merveilleux par la sagacité et par l'imagination.

aussi, puisqu'il en est incapable. » On a corrigé : « J'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde *infidèle*, qui sont les seules, *entre celles des hommes destitués de la lumière de la religion*, qui soient en quelque sorte liées et conséquentes. En effet, que peut-on faire *sans la révélation*, que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes? Le premier : il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme ; il l'a fait pour lui-même ; il l'a créé tel qu'il doit être, pour être juste et pour devenir heureux. L'homme peut donc connaître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son souverain bien. Second système : l'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loi ; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout *paraît* donc incertain, et le vrai bien l'est aussi : ce qui *semble* nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences. »

« Prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières *qui ne viendront point de vous*. » On a mis : « *qui ne viendraient pas de Dieu*, de qui seul on peut recevoir la vérité avec assurance. »

« Pour désabuser ceux... qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables. » On a écrit : « qui croient, *indépendamment de l'existence et des perfections de Dieu*, trouver dans les sciences, etc. »

Quant à l'extrait donné par Condorcet et Bossut, on reconnaît sans peine ce qu'ils ont perdu à mettre une espèce de traité à la place d'un dialogue, et à retrancher les objections de M. de Saci. Outre le charme regrettable de cette douce et ingénieuse sagesse, on ne voit plus cet entraînement de Pascal *qui ne peut se retenir*, et ces cris d'impatience : *Je vous avoue que je ne puis voir sans joie, j'aurais aimé de tout mon cœur*, etc. Ils mettent : *On ne peut voir sans joie — On aimerait de tout son cœur*. — Tout devient impersonnel, tandis qu'il n'y a rien de plus personnel que la passion.

Mon édition de 1852 est la première où on ait pu lire un texte authentique de cet Entretien.

PENSÉES DE PASCAL

Pendent opera interrupta.

ARTICLE PREMIER

1

... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée (1).

1. Ce morceau commençait d'abord par l'alinéa suivant, que Pascal a barré ensuite : « ,... Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérités dans l'homme; et, si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière; et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite, avant que de rentrer dans de plus grandes

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. [1]

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes, dans leur

recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même, et juge s'il a quelque proportion avec elle, par la comparaison qu'il fera de ces deux objets. »

Quand Pascal dit : « que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, » il se place dans la supposition, alors reçue, que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Il avait mis d'abord : *Que le vaste tour qu'elle décrit lui fasse regarder la terre comme un point.* C'était le même sens. *Elle* se rapportait à *cette éclatante lumière*, c'est-à-dire le soleil. Mais grammaticalement le pronom était équivoque.

« Elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. » Il avait mis d'abord, *de concevoir des immensités d'espace que la nature d'en fournir.*

« Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature; » il avait mis d'abord, *n'est qu'un atome dans l'immensité de la nature*, puis *dans l'amplitude.*

Il y a déjà dans cet alinéa un souvenir de Montaigne : I, 25, t. I, p. 249 : « Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature *en son entiere maiesté*... qui se remarque là-dedans, et non soy, mais tout un royaume, *comme un traict d'une poincte tres delicate*, celuy la seul estime les choses selon leur juste grandeur »

1. « De ce petit cachot, » c'est-à-dire, *d'après ce petit cachot.* Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 169 : « Tu ne vois que l'ordre et la police *de ce petit caveau où tu es logé* »

« Étant revenu à soi », au sens propre, c'est-à-dire, étant revenu à se considérer lui-même.

petitesse, que les autres dans leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considère de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera à la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir [l'] apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange, qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de

leurs principes ; car qui ne voit que ceux qu'on propose pou les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses : Je vais parler de tout, disait Démocrite [1].

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. [2] Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver ; et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : « Des principes des choses », « Des principes de la philosophie », et aux semblables, aussi fastueux en effet, quoique moins en apparence, que cet autre qui crève les yeux : *De omni scibili* [3].

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder ; et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre ; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à

1. Montaigne. *Apol.*, t. III, p. 102 : « De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : Je m'en voys parler de toutes choses. » D'après Cicéron, *Acad.*, II, 23. Le texte grec est dans Sextus Empiricus, VII, 265 : Λέγω ταῦτα περὶ τῶν συμπάντων.

Après cet alinéa venait le suivant, qui se trouve barré dans le manuscrit :

« Mais, outre que c'est peu d'en parler simplement, sans prouver et connaître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée, que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'en est qu'un trait invisible. D'où il parait combien est sot, vain et ignorant ce titre de quelques livres : *De omni scibili.* »

2. Avant les mots, *mais l'infinité*, Pascal avait écrit cette phrase, qu'il a barrée : « On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des propriétés sans nombre, et à chaque science de même. »

3. « De tout ce qui peut se savoir. » — Pascal avait mis d'abord, *que cet autre qui blesse la vue.* — Le verbe *achopper* manque dans le dictionnaire de l'Académie.

force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée; nous sommes quelque chose, et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être, nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos impuissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit; trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro [1]. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de consonnances déplaisent dans la musique; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette[2] : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur* [3].

Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu d'instruction [4]. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le

1. Je ne puis comprendre, en effet, comment *qui de zéro ôte quatre reste zéro.* Dans la langue vulgaire, ôter quatre de zéro n'a aucun sens, et dans la langue mathématique, si de zéro on ôte quatre, il reste — 4, et non pas zéro.

2. Il y avait d'abord : « Trop de bienfaits *nous rendent ingrats.* Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. *Si elle nous passe, elle blesse.* »

3. C'est un passage de Tacite (*ann.* IV, 18), cité par Montaigne, dans le chapitre *de l'art de conferer* (III 18, t. IV, p. 448); il ne dit que ce qu'exprime la phrase de Pascal.

4. Il y a après ces mots un point bien formé dans le manuscrit. Port-Royal supplée à tort, *l'abêtissent.*

suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini. Mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes [1].

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences : rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie n'est-elle pas également infiniment [éloignée] de l'éternité, pour durer dix ans davantage?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine [2].

Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties, avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lu-

1. Montaigne, *Apol.*, t. III. p. 326 : « Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que *toute humaine nature est tousiours au milieu*, entre le naistre et le mourir.... La raison.... se treuve deçeue, ne pouvant rien appréhender de subsistant et permanent. » Voir tout le passage.

2. Comme s'il y avait, la comparaison seule.

mière, il sent les corps; enfin tout tombe sous son alliance [1].

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; et, pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc. [2].

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entre-tenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties [3].

Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genre, d'âme et de corps; car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. Il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait [4].

Et ainsi, si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, spirituelles ou corporelles [5].

1 Pascal avait écrit d'abord, *sous ses recherches*, puis, *sous sa dépendance*.

2. L'*etc.* indique qu'il faut appliquer le même raisonnement, à l'espace, au temps, au mouvement.

3 Pascal avait mis d'abord : « Je tiens impossible d'en connaître aucune seule sans toutes les autres, c'est-à-dire impossible purement et simplement. » A la suite de cet alinéa, on trouve dans le manuscrit le suivant, que Pascal a barré : « L'éternité des choses en elle-même ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée. L'immobilité fixe et constante de la nature, comparaison au changement continuel qui se passe en nous, doit faire le même effet. » *S'entre-tenant*, c'est-à-dire se tenant entre elles.

4. Pascal avait écrit d'abord : « Et ce qui achève notre impuissance est la simplicité des choses comparée avec notre état double et composé. Il y a des absurdités invincibles à combattre ce point; car il est aussi absurde qu'impie de nier que l'homme est composé de deux parties de différente nature, d'âme et de corps. Cela nous rend impuissants à connaître toutes choses [c'est-à-dire à connaître quelque chose que ce soit]; que si on nie cette composition, et qu'on prétende que nous sommes tout corporels, je laisse juger combien la matière est incapable de connaître la matière. Rien n'est plus impossible que cela. Concevons donc que ce mélange d'esprit et de boue nous disproportionne. »

5. Il y avait d'abord : « Les choses simples; car comment connaîtrions-nous distinctement la matière, puisque notre suppôt, qui agit en cette connaissance, est en partie spirituel? et comment connaîtrions-nous nettement les substances spirituelles, ayant un

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement [1]. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'elle craint le vide, qu'elle a des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures [2], nous les teignons de nos qualités, et empreignons [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhærent spiritus comprehendi ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est* [3]. Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations [4]...

corps qui nous aggrave [nous appesantit] et nous baisse vers la terre?» Cf. *Sagesse*, IX, 15 : *Corpus enim... aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum.* — *Notre suppôt*, c'est notre substance, le sujet qui est en nous.

1. Pascal avait pu lire dans la traduction du Traité de saint Augustin, *De la véritable religion*, publié par Arnauld en 1656, cette phrase à la fin du chapitre 33 : « ... voulant connaître par l'esprit et par l'intelligence les choses corporelles et voir par les sens les spirituelles, ce qui ne se peut. » — *Qu'elle craint. Elle*, c'est la matière.

2. C'est-à-dire, au lieu de recevoir pures, dans leur pureté, les idées de ces choses.

3. AUGUSTIN, *de Civ. Dei*, XXI, 10. Cité par Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 201 : « Ces gents icy... qui n'ignorent rien... n'ont-ils pas quelques fois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se présentent à cognoistre *leur estre propre?*... Mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide... iamais homme ne l'a sçeu ;... et sainct Augustin : *Modus quo*... Et si ne le met on pas pourtant en doubte. »

4. Il y avait d'abord l'alinéa suivant, que Pascal a barré : « Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature. Elle est infinie en deux manières. Il est fini et limité. Elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel. Les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant. Elles ont leur principe et leur fin, il ne conçoit ni l'un ni l'autre. Elles sont simples, et il est composé de deux natures différentes; et pour consommer la preuve de notre faiblesse, je finirai par cette réflexion sur l'état de notre nature. »

Ce premier fragment est précédé, dans le cahier autographe, de ce titre ou cette étiquette, *Disproportion de l'homme* (il y avait d'abord, *Incapacité de l'homme*).

1 *bis*.

Infinis, milieu. Quand on lit trop vite ou trop doucement, on n'entend rien.

1 *ter*.

Trop et trop peu de vin : ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité; donnez-lui-en trop, de même.

2.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée, ce serait une pierre ou une brute[1].

3.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé[2].

4.

La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, par où nous reconnaissons que sa nature étant aujourd'hui pareille à celle des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois[3].

Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé? Trouvait-on Paul Émile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trou-

1. On lit dans un dialogue posthume de Descartes, conservé dans une traduction latine qui a été publiée en 1701 : « Il m'a été nécessaire, pour me considérer simplement tel que je me sais être, de rejeter toutes ces parties ou tous ces membres qui constituent la machine humaine, c'est-à-dire il a fallu que je me considérasse sans bras, sans jambes, sans tête, en un mot sans corps. » (Édition de M. Cousin, tome XI, page 364.)

2. L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. (LAMARTINE.)

3. Cependant Virgile a dit des animaux comme de l'homme :

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit. (*Georg.*, III, 66.)

vait étrange de ce qu'il supportait la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? et qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais affligé de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir [1].

4 bis.

Paul Émile en reprochait à Persée, de ce qu'il ne se tuait pas [2].

5.

Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

5 *bis.*

La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

Et ceux qui méprisent le plus les hommes et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment : leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse [3].

6.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait

1. En titre dans l'autographe, *la Grandeur de l'homme.*

2. Montaigne, I, 19, t. I, p. 113 : « Paulus Æmilius respondit à celuy que ce misérable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : Qu'il en face la requeste à soy-mesme. » (Cic., *Tuscul.*, V, 40.)

3. En titre dans l'autographe, *Grandeur de l'homme.*

encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien [1].

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

6 *bis.*

Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends.

7.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse.

Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

7 *bis.*

Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre.

8.

Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien, mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante.

1. Tous les éditeurs, jusqu'à présent, ont ponctué ce passage de la manière suivante : *et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.* Je pense qu'il faut ponctuer comme je l'ai fait dans le texte : *parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui* (en cela même). Cette courte phrase, *l'univers n'en sait rien*, a plus d'effet étant détachée, et elle est bien dans la manière brusque de Pascal. Au reste, en consultant le manuscrit autographe, je n'ai trouvé aucun signe de ponctuation après *qu'il meurt*, et au contraire il y a un point très-bien formé après *sur lui.*

Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt, et dégagé des passions, pour la suivre où il la trouvera, sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions ; je voudrais bien qu'il haît en soi la concupiscence qui le détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point pour faire son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi [1].

9.

Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

9 *bis*.

Les stoïques disent : Rentrez au dedans de vous-mêmes ; c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez en dehors ; recherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai ; les maladies viennent. Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous.

10.

La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incomparable ; l'autre selon la multitude [2], comme on juge de la nature du cheval et du chien, par la multitude d'y voir la course, *et animum arcendi* [3] ; et alors l'homme est abject et vil. Et voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre : l'un dit : Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent ; l'autre dit : Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces basses actions.

10 *bis*.

Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience.

1. En titre dans l'autographe : *Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme.*

2. C'est-à-dire, à ce qu'il semble, selon ce qui se voit dans le grand nombre des hommes, selon le grand nombre des cas.

3. Définition prise sans doute de quelque physique latine des écoles, *l'instinct d'arrêter*, l'instinct du chien d'arrêt.

11.

Je sens que je puis n'avoir point été : car le moi consiste dans ma pensée ; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini [1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE PREMIER.

Fragment 1er. — MM. de Port-Royal ont fait dans tout ce morceau des arrangements très-capricieux. Avec le commencement, jusqu'à *Manque d'avoir contemplé,* en reprenant ensuite à *Bornés en tout genre,* pour s'arrêter à *et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes*, ils ont fait le titre XXII de leur édition, intitulé : *Connaissance générale de l'homme.* Puis ils ont pris au milieu l'alinéa *On se croit naturellement,* ils y ont ajouté toute la fin depuis *Si l'homme s'étudiait le premier*, et ils ont placé cela dans leur titre XXXI (*Pensées diverses*). Ce qu'ils ont retranché à partir de *Manque d'avoir contemplé* est tout ce qui aboutit à condamner la philosophie naturelle et le système de Descartes.

Les lignes citées dans la première note indiquent très-nettement la pensée générale du morceau. Pascal soutient, comme Montaigne, que l'homme ne peut atteindre à la science, même dans l'ordre des choses naturelles ; qu'il ne peut connaître la nature, attendu qu'il n'est pas en proportion avec elle ; qu'entre le sujet et l'objet, comme parlent les philosophes, il y a *disproportion.* Le raisonnement est donc celui-ci : ou bien ce que les sens nous apprennent de la nature n'est pas vrai, alors il n'y a pas de vérité pour nous, et il faut nous humilier ; ou bien, comme ils nous apprennent qu'elle est disproportionnée avec nous, et que nous n'en pouvons avoir la science, il faut encore nous humilier. Comme il manque un commencement à ce que Pascal avait écrit, Port-Royal en a fait un : « La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps,» etc. Ce commencement ne marque pas l'intention de Pascal.

1. Comment Pascal croit-il avoir besoin de ce raisonnement pour prouver qu'il pourrait n'avoir pas été ? Parce que, en tant que matière, il se peut qu'il existe nécessairement, c'est-à-dire qu'il ne soit qu'une combinaison nécessaire d'éléments éternels. Mais ce n'est pas là son *moi.*

La considération des deux infinis est une idée fondamentale dans la philosophie de Pascal, et elle fait l'objet principal de l'opuscule intitulé : *De l'esprit géométrique.* Il fait voir que nous concevons nécessairement l'espace et la durée comme étendus à l'infini et comme divisibles à l'infini, et cette double condition de nos conceptions, il l'applique aux êtres eux-mêmes, les montrant comme suspendus, suivant une progression continue, entre les deux limites de l'infini et du néant. Mais ce qui est vrai de l'espace, du temps, du mouvement abstraits, l'est-il aussi des choses étendues qui se meuvent et qui durent? C'est ce qu'il ne songe pas à examiner. Il franchit sans hésiter un passage que d'autres ont déclaré infranchissable.

Ces infinis, limites idéales de la science, il les pose comme des termes réels, appliquant à la physique le langage des mathématiques. Par exemple, le mathématicien considère un infiniment petit, qu'il compte comme égal à zéro, parce que le calcul, n'exprimant que des rapports reconnus et mesurés par notre esprit, peut négliger une quantité en comparaison d'une autre, si elle lui est trop disproportionnée suivant notre mesure. Mais, dans la nature, il n'y a pas d'infiniment petit qui soit un néant, car le néant n'est pas. Dire que nous avons trop d'être pour comprendre les principes, parce que ces principes ont leurs racines dans le néant, c'est mettre des mots à la place des choses; le néant n'est pas un principe, rien n'est fait avec du néant; d'ailleurs il s'ensuivrait de ce raisonnement que, pour comprendre les principes, il faudrait n'avoir pas d'être. Pascal ici me semble dupe de l'imagination, contre laquelle il a écrit des pages si éloquentes; mais son imagination, au lieu de se prendre aux objets qui touchent les sens, comme celle du vulgaire, s'attache à des signes mathématiques. Il réalise les nombres, comme Pythagore et Platon.

Maintenant rendons-nous bien compte de la manière dont Pascal se représente l'ensemble des choses. La terre est un point immobile, autour duquel tournent le soleil, les planètes, et enfin les étoiles, attachées à ce qu'on appelle le firmament ou le ciel à des distances effroyables. Mais ce n'est pas là toute la nature; car quand on donnerait à ce firmament des profondeurs infinies, la nature, si elle était là tout entière, ne serait pas cette sphère *dont le centre est partout*, puisqu'elle aurait la terre pour centre unique. Ce serait à la terre, tout imperceptible qu'elle est, que se rapporterait tout ce qui existe. Pascal ne l'entend pas ainsi : il suppose qu'au delà de la portée de notre vue, *dans l'immensité qu'on peut concevoir de la nature*, il y a *une infinité d'univers, ayant chacun son firmament, ses planètes, sa terre*, de manière que *tout ce monde visible* n'est qu'*un canton détourné* de la créa-

tion, et cette sphère céleste, magnifique enveloppe de notre globe, qu'un *petit cachot* où l'homme est *logé*. Il admet, en un mot, *la pluralité des mondes*, non pas des terres ou des soleils, comme dans Fontenelle, mais des *cieux*, comme dans Lucrèce :

> Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
> Esse alios alibi congressus materiaï,
> Qualis hic est avido complexu quem tenet æther. (II, 1063.)

Si cette vue de Pascal, qui contredit absolument les principes de Descartes et de la science moderne (*Princip. philos.*, II, 22), n'a pas été plus remarquée, il ne faudrait pas s'en étonner. D'abord, elle n'est pas présentée ici d'une manière bien explicite. Mais surtout, ce même morceau, où Pascal a suivi l'ancien système du monde, nous le lisons avec un esprit prévenu d'autres idées, et, sans même nous en apercevoir, c'est au système nouveau que nous rapportons toutes ces grandes images. La physique moderne, aussi large que simple, à la place de tous ces mondes fabriqués par l'hypothèse et étrangers l'un à l'autre, nous rend un univers à la fois un et infini, où la terre, plus imperceptible que jamais, n'est plus même le centre d'un canton, et ne se distingue plus dans le système au milieu duquel elle est jetée. Toute l'imagination de Pascal n'a pu égaler la vérité en grandeur.

Remarquons encore que La Bruyère, qui, dans son chapitre *des Esprits forts*, présente aussi le tableau de la nature aux regards de l'homme, l'expose en se tenant, comme Pascal, aux anciennes idées. Et cependant le livre de Fontenelle, *de la Pluralité des mondes*, avait paru. La Bruyère ajoute, il est vrai, tout à la fin : « Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux? » Mais ce système, il l'indique à peine, et ne le considère pas dans toute son étendue. Il se borne à notre soleil, et aux planètes qui tournent autour de lui.

Au lieu de ces mots de Pascal, *qu'il y voie une infinité d'univers*, Port-Royal avait mis *une infinité de mondes*, et en effet il n'y a rigoureusement qu'un univers, puisque ce mot veut dire le tout, mais Pascal entend une infinité de systèmes tels que celui que nous autres hommes appelons l'univers. Qu'on remarque la suite de la phrase : « Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais... une infinité d'univers. »

Mais on ne peut se dispenser de remarquer que tout cela est de pure imagination. Rien ne nous oblige à voir une infinité d'univers, avec un firmament chacun et des planètes, dans les éléments les plus subtils du sang d'un ciron. Nous dirons même hardiment qu'il n'y a rien de pareil. De ce que nous concevons ce que nous appelons l'espace comme divisible à l'infini, il n'en résulte pas ces conséquences.

Dans sa célèbre Lettre à Pascal[1], le chevalier de Méré disait : « ... Je vous demande encore si vous comprenez distinctement qu'en la cent millième partie d'un grain de pavot il y pût avoir un monde non-seulement comme celui-ci, mais encore tous ceux qu'Épicure a songés. Pouvez-vous comprendre dans un si petit espace la différence des grandeurs, celles des mouvements et des distances?... Trouverez-vous dans un coin si étroit les justes proportions des éloignements, de combien les étoiles sont au-dessus de la terre au prix de la lune? Mais, sans aller si loin, vous pouvez-vous figurer dans ce petit monde de votre façon la surface de la terre et de la mer, tant de profonds abîmes dans l'une et dans l'autre?... Ce grand nombre de combats sur la terre et sur la mer, la bataille d'Arbelles?... La bataille de Lépante me semble encore plus considérable en ce petit monde, à cause du grand bruit de l'artillerie... En vérité, monsieur, je ne crois pas qu'en votre petit monde on pût ranger dans une juste proportion tout ce qui se passe en celui-ci, et dans un ordre si réglé, et sans embarras; surtout, en des villes si serrées, l'on devrait bien craindre, pour le danger des embrasements, de faire des feux de joie, et de fondre des canons et des cloches. Pensez aussi qu'en cet univers de si peu d'étendue il se trouverait des géomètres de votre sentiment, qui feraient un monde aussi petit au prix du leur que l'est celui que vous formez en comparaison du nôtre, et que ces diminutions n'auraient point de fin. Je vous en laisse tirer la conséquence... » Il y a beaucoup de bon sens dans tout ce badinage; mais Pascal tenait à ses vues, et il accuse de présomption ceux qui les contestent (Voir xxv, 3).

Disons ici que les entomologistes modernes ont restreint le nom de ciron à un petit arachnide voisin du faucheur. Mais dans la langue vulgaire, qui est celle que parle Pascal, on entend sous ce nom les plus petits insectes, voisins des mites ou des acarus de Linnée. Ces insectes ont un fluide nourricier, qu'on peut appeler du sang, mais ce sang est répandu dans toutes les cavités du corps, il en baigne et en abreuve toutes les parties; il ne circule pas dans des vaisseaux; un ciron n'a donc pas de veines.

— « Que savait-on de l'infini, avant 1600? rien du tout. Rien de l'infiniment grand, rien de l'infiniment petit. La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité, si vieille et si jeune, qui commence à s'apercevoir de sa prodigieuse ignorance, ouvre enfin les yeux au réel et s'éveille entre deux abîmes.

» Personne n'ignore qu'en 1610 Galilée, ayant reçu de Hollande le

1. Voyez les Remarques sur la *Vie de Pascal* par Mme Perier (p. cv).

verre grossissant, construisit le télescope, le braqua et vit le ciel. Mais on sait moins communément que Swammerdam, s'emparant avec génie du microscope ébauché, le tourna en bas, et, le premier, entrevit l'infini vivant, le monde des atomes animés! Ils se succèdent. A l'époque où meurt le grand Italien (1632), naît ce Hollandais, le Galilée de l'infiniment petit (1637). » (Michelet, *l'Insecte*, VIII.) C'est là un de ces aperçus qui sont des espèces de découvertes, comme M. Michelet en sème de tous côtés sur son chemin.

« C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Comparaison fameuse, dont l'histoire n'a pas encore été faite exactement.

Voltaire l'a attribuée à Timée de Locres; mais il n'y a rien de semblable dans l'ouvrage prétendu de Timée de Locres, qui n'est autre chose qu'un abrégé du *Timée* de Platon, écrit avec les formes du dialecte dorien. On lit dans le *Timée* de Platon et dans le faux Timée de Locres que le monde est une sphère. Il n'en a pas fallu davantage à Voltaire, dont l'assertion fausse a été trop répétée après lui.

On a reconnu depuis que Pascal a dû prendre cette image dans la préface mise par mademoiselle de Gournay à son édition des *Essais* de Montaigne, de 1635. « Trismégiste, dit mademoiselle de Gournay, appelle la Déité cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Pascal, qui emprunte au livre de Montaigne toute son érudition profane, s'est probablement souvenu de cette citation. Mademoiselle de Gournay elle-même l'avait trouvée dans Rabelais, qui parle ainsi dans son livre III, chapitre 13 : « Nostre ame, lorsque le corps dort..., s'esbat et reueoit sa patrie, qui est le ciel. De la receoit participation insigne de sa prime et diuine origine; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuale sphere, *le centre de laquelle est en chascun lieu de l'uniuers, la circonference point* (*c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus*), à laquelle rien n'aduient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presents, note non-seulement les choses passees..., mais aussi les futures. » Le Duchat a rejeté dans ses notes ce que j'ai mis en italiques, comme étant une addition introduite dans l'édition de 1573. Mais MM. Esmangard et Eloi Johanneau, dans leur édition de Rabelais, nous avertissent que cette addition se trouve déjà dans l'édition de 1552, donnée du vivant de Rabelais. Rabelais attribuait donc cette image (qu'il a reproduite encore au chapitre 47 du livre V, sans nommer personne) au Grec néoplatonicien qui a écrit sous forme de dialogues les prétendues révélations de ce personnage fabuleux, Hermès ou Mercure Trismégiste. Mais sa mémoire l'a trompé.

et on chercherait en vain cette comparaison, soit dans le *Pimandre* (Ποιμάνδρης), c'est le titre de ces dialogues grecs, soit dans un autre dialogue, l'*Asclepius*, qui se trouve en latin parmi les œuvres d'Apulée. Elle n'est pas plus du Trismégiste qu'elle n'est de Timée de Locres.

Le Duchat l'y a cherchée, et il a consulté à cette occasion le Franciscain Rosseli, qui a attaché aux quarante pages où se renferment le texte et la traduction du *Pimandre* un énorme commentaire en six tomes n-folio; encore ce commentaire est demeuré inachevé, et ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage. Le Duchat trouva dans ce fatras la phrase suivante (dans la dix-septième note du premier tome, première question, chapitre 6, p. 145) : *Mercurius vocat Deum sphœram intellectualem, cujus centrum ubique est, circumferentia vero nusquam.* Cette assertion du commentateur ne peut équivaloir à un texte; aussi Le Duchat se contente de dire prudemment : « D'où il est *probable* que Trismégiste a effectivement dit ce que Rabelais lui fait dire. » On a été moins réservé depuis, et on s'est trompé en prenant cette phrase de Rosseli pour la traduction du texte d'Hermès.

Si Le Duchat avait eu la patience de chercher plus longtemps, il aurait trouvé cet autre passage dans la dixième note du troisième tome, p. 141 : *In hymno tertii decimi dialogi vocat Deum circulum immortalem,* id est *sphœram infinitam, cujus centrum est ubique, quia ubique est, et circumferentia nusquam, quia scilicet loco non concluditur.* Je traduis : « Dans l'hymne qui fait partie du treizième dialogue, il appelle Dieu cercle immortel, *c'est-à-dire* sphère infinie, dont le centre est partout, car Dieu est partout, et la circonférence nulle part, car il n'est enfermé dans aucun lieu. » On voit par ce *id est* que la citation du texte se réduit à ces mots de *cercle immortel,* et que le reste n'est qu'une glose, suggérée sans doute par la phrase de Rabelais. En effet, le treizième dialogue du *Pimandre* se termine par un *hymne mystique,* dans lequel on lit : Ὁ κύκλος ὁ ἀθανατος τοῦ θεοῦ προσδεξάσθω μου τὸν λόγον. Voilà tout ce qui appartient au Trismégiste.

Mais où Rabelais avait-il vu cette image? On la trouve avant lui dans Gerson (Œuvres, Paris, 1606, t. I, p. 366). Gerson lui-même l'avait prise dans une méditation éloquente de saint Bonaventure, au chapitre v de son *Itinerarium mentis in Deum* (Œuvres, Mayence, 1609, t. VII, p. 325). Bonaventure écrivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Mais je dois à l'érudition de M. Victor Le Clerc l'indication d'un passage qui nous reporte de nouveau jusqu'à l'antiquité. Vincent de Beauvais, qui écrivait dans la première moitié du treizième siècle, dit, au premier chapitre de son *Miroir historique : Empedocles quoque sic Deum diffinire fertur : Deus est sphœra, cujus centrum ubi-*

que, circumferentia nusquam. Ainsi cette belle définition semble n'échapper à Timée et au Trismégiste que pour être rendue à Empédocle, et c'est toujours à la sagesse grecque qu'en revient l'honneur.

J'ai trouvé ailleurs dans Vincent de Beauvais (*Miroir de la Nature*, I, 4), qu'il avait lui-même emprunté cette assertion à Hélinand, le poëte du douzième siècle, devenu à la fin de sa vie moine et chroniqueur. Nous ne pouvons pas savoir, le texte d'Hélinand étant perdu, sur quelle autorité lui-même avait attribué cette définition à Empédocle, dont le poëme sur la Nature n'existait plus depuis longtemps. Mais tout indique qu'il se conservait au moyen âge, sous forme latine, un recueil de pensées des philosophes de l'antiquité, recueil d'origine antique, où ont été puisées beaucoup de traditions dont on ne retrouve plus maintenant la source.

Il faut être circonspect à affirmer quand on a critiqué tant d'affirmations imprudentes. Je n'affirmerai donc pas que cette pensée soit en effet d'Empédocle. On peut s'étonner, si Empédocle avait mis dans ses vers une image aussi originale, qu'aucun écrivain ancien ne l'ait recueillie. Mais pour qu'on l'ait mise sous son nom, il est à croire, si elle n'est de lui, qu'elle a du moins été inspirée par lui. En effet, on doit remarquer que l'idée de l'Etre considéré comme une sphère appartenait en propre à Empédocle; qu'elle tenait une grande place dans sa doctrine; qu'il définissait les propriétés de cette sphère, et que parmi les fragments qui nous restent de son poëme se trouvent encore trois vers qui se rapportent à cet objet. Il est fâcheux que de savants philologues, qui ont publié dans notre temps ce qui reste d'Empédocle, n'aient pas connu ni mentionné le témoignage précieux de Vincent de Beauvais. Je ne terminerai pas cette remarque sans faire observer, premièrement, que Pascal applique cette définition, non plus directement à Dieu, mais à la nature[1], ensuite que cette phrase célèbre n'est pas dans Pascal une de ces pensées isolées, qui n'ont plus de valeur si elles ne sont pas originales; c'est une idée dont il ne s'empare que pour la faire entrer dans un développement magnifique, qui est bien de lui sans doute, et dont elle semble n'être que le terme naturel. On peut dire que si ce n'est lui qui l'a trouvée, c'est lui qui l'a consacrée et rendue populaire, et qui en a fait un de ces traits classiques que tout le monde a appris et retenus.

De omni scibili. « C'est le titre des thèses que Jean Pic de la Mirandole soutint avec grand éclat à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans. » (Note de l'édition de 1819.)

1. Pascal admet donc un *infini créé*, comme l'auteur du *Traité de l'infini créé*, publié en 1769 sous le nom de Malebranche.

Cette note n'est pas bien exacte. Pic de la Mirandole, étant venu à Rome en 1486 (il n'avait pas encore vingt-quatre ans), publia une liste de 900 *conclusions* ou propositions qu'il s'engageait à soutenir publiquement contre tous les savants qui se présenteraient pour les attaquer ; mais il ne les soutint pas, ses ennemis ayant dénoncé au pape quelques-unes de ses propositions, et lui ayant fait défendre toute discussion publique. Ces thèses ne sont pas rangées sous un titre général, tel que *De omni scibili*. Il les a fait précéder d'un préambule de quelques lignes, qui annonce qu'elles se rapportent à la dialectique, à la morale, à la physique, aux mathématiques, à la métaphysique, à la théologie, à la magie, à la science de la *cabale*, et qu'elles se divisent en deux sortes de propositions, les unes qui lui appartiennent, les autres qui ont été produites par des savants chaldéens, arabes, hébreux, grecs, égyptiens et latins. Elles sont distribuées par séries. La série des thèses mathématiques qui lui sont propres commence par onze propositions, dont la onzième est ainsi conçue : *Per numeros habetur via ad* omnis scibilis *investigationem et intellectionem, ad cujus conclusionis verificationem polliceor me ad infra scriptas LXXIV quæstiones per viam numerorum responsurum.* C'est-à-dire : « La voie des nombres peut conduire à la découverte et à l'intelligence de tout ce qui tombe sous la connaissance ; et pour vérifier cette proposition, je m'engage à répondre par la voie des nombres aux 74 questions ci-dessous. » Voici quelques-unes de ces 74 questions : 1. S'il y a un Dieu ; 2. S'il est infini; 3. S'il est la cause universelle;... 25. Si la création du monde extérieur procède nécessairement de l'essence divine qui est substance en trois personnes... (Œuvres de Pic de la Mirandole, Bâle, 1601, p. 67.) —Remarquons pourtant que l'*omne scibile* marque plutôt la vanité extraordinaire d'un homme, qu'une trop grande confiance dans les forces de l'esprit humain en général, puisque par cette expression même on distingue ce qui peut être connu de ce qui ne peut pas l'être.

On a vu ce que les éditeurs de Port-Royal ont fait de l'ensemble de ce morceau ; ils n'ont pas pris moins de liberté avec les détails. Les plus importantes de ces altérations ont pour but d'effacer ou d'atténuer le pyrrhonisme du texte, mais il y en a aussi beaucoup qui ne s'expliquent pas par ce motif, qui ne sont que des corrections littéraires, et tiennent uniquement au goût des éditeurs, s'il faut appeler cela du goût. Je relèverai ici les unes et les autres. Pascal a écrit : « Qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. » On a mis : « Qu'il ne *s'arrête pas à regarder* simplement *les objets* qui l'environnent. » *Eloigner sa vue* n'a pas paru bien dit. *Les objets bas;* cette épithète dédai-

gneuse n'a pas semblé juste. Pour une raison froide, les objets qui nous environnent ne sont pas plus *bas* que ceux du ciel, mais Pascal parlait la langue de l'imagination.

« Et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers. » Quel contraste ! quelle surprise ! Par l'univers, Pascal veut dire seulement le monde visible, qui n'est, suivant lui, qu'un canton détourné de la nature, laquelle, dans son ensemble, échappe à nos yeux. Port-Royal, d'après une correction faite de la main d'Arnauld sur la copie du manuscrit, a mis *ce monde visible* au lieu de l'*univers*, sans doute parce que l'*univers* doit exprimer l'universalité des choses. L'exactitude gagne peut-être à cette correction, mais non pas l'éloquence. Ce grand mot d'*univers*, qui, après tout, peut bien s'entendre de notre univers à nous, de notre monde, fait bien plus d'effet que la variante d'Arnauld. Port-Royal remplace aussi *j'entends* par *c'est-à-dire*. Ils évitent le *je* autant qu'ils peuvent, et, en rendant le style moins personnel, ils le rendent moins expressif.

« Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » Port-Royal a mis . « Qu'est-ce que *l'homme ?* » Mais l'expression de Pascal nous rapetisse plus.

« Dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. » Cet emploi du mot *raccourci* est unique. Mais l'idée que Pascal veut rendre, celle d'un atome réduit, est unique également. La hardiesse énergique de cette expression a paru bizarre à Port-Royal, qui a mis : *de cet atome imperceptible*. Il est clair que le mot *atome* ne doit pas être pris dans son sens rigoureux , puisque Pascal ne reconnaît pas d'indivisible. C'est M. Faugère qui a restitué, le premier, cette remarquable leçon.

« Un tout à l'égard *du néant*, où l'on ne peut arriver. » Port-Royal : *à l'égard de la dernière petitesse.*

« Qui se considère de la sorte s'effraiera de soi-même; et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles. » Port-Royal a mis : *s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant dont il est également éloigné. Il tremblera*, etc. Combien le texte de Pascal est plus énergique ! *S'effraiera de soi-même*, que cela est vif et fort ! Et ces belles expressions, *se considérant soutenu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant*, combien il vaut mieux qu'elles ne forment qu'une incise, qui laisse la phrase suspendue, et qui aboutit à, *il tremblera !* C'est une période malheureusement coupée, comme d'autres encore. Et cela peut-

être uniquement pour éviter la petite faute du mot *considérer* répété.

« Qui suivra ces étonnantes démarches ? » Port-Royal : *Qui peut suivre ?* Il est heureux qu'on ait respecté *ces étonnantes démarches*, expression pleine d'imagination, qui peint comme un mouvement des choses elles-mêmes ce qui n'est que le mouvement de notre esprit, passant de la conception de l'atome infiniment petit à celle du tout infiniment grand. Comme l'intervalle est rempli par une série continue, ce mouvement n'est pas un saut brusque, c'est une démarche, mais combien hardie et étonnante ! Par l'emploi du pluriel, toutes choses, comme dit Pascal, semblent s'animer et se mouvoir à la fois.

« L'auteur de ces merveilles les comprend, tout autre ne le peut faire. » Port-Royal : *Nul autre.* Ce léger changement altère pourtant la pensée de Pascal. Le tour négatif *nul autre* indique seulement que personne ne peut comprendre ces merveilles ; le tour positif *tout autre* indique de plus qu'il y en a qui l'essaient (ce sont les philosophes), mais qu'ils sont impuissants.

« C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. » Port-Royal : *C'est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout et d'ignorer tout absolument.* Il est clair que cette altération et les autres qui vont être indiquées ont pour but de prévenir le trouble et le découragement que de pareilles idées pourraient porter dans les esprits. C'est un petit mal de ne pas savoir tout ; c'en est un grand de ne rien savoir *certainement*, avec certitude.

« Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse, et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous... Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » Port-Royal écrit : « Nous *sommes* sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants *entre l'ignorance et la connaissance.* Et si *nous pensons aller plus avant, notre objet* branle et échappe à nos prises ; *il se dérobe* et fuit d'une fuite éternelle ; *rien ne le peut arrêter...* Nous brûlons *du* désir *d'approfondir tout,* et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre *édifice* craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

En même temps que Port-Royal, dans tout cet alinéa, dénature la pensée de Pascal, il défigure aussi étrangement son style. La comparaison rend cela plus sensible ; mais lors même qu'on n'avait que le

texte de Port-Royal, si un éditeur avait fait sur ce texte un travail d'analyse pareil à celui que je fais ici, il aurait été fort embarrassé de certains détails. *Si nous pensons aller plus avant :* qu'est-ce qu'aller plus avant quand on est sur un milieu? *Notre objet branle :* quel objet? On ne voit rien à quoi cela se rapporte. Il n'y a aucune analogie entre l'idée *d'approfondir tout* et celle *d'édifier une tour.* Il n'y a aucune suite nécessaire entre un *édifice qui craque* et *la terre qui s'ouvre;* mais toutes les expressions de Pascal sont aussi justes et aussi suivies qu'elles sont vives. Nous voguons poussés d'un bout vers l'autre, c'est-à-dire essayant tour à tour de comprendre le chaud et le froid, la naissance et la mort, le tout et les éléments. Nous cherchons un terme où nous attacher et nous affermir, mais il branle et nous quitte. Nous nous obstinons peut-être, nous le suivons; il nous échappe et fuit à jamais (ne plus ne moins, dit Montaigne, que qui vouldroit empoigner l'eau). *Rien ne le peut arrêter* ne serait qu'une addition insignifiante; mais Pascal dit : *Rien ne s'arrête,* rien n'est fixe et permanent. Le désir qui nous brûle, et dont Pascal était tourmenté, ce n'est pas tout d'abord de tout connaître, d'atteindre à l'infini; c'est de trouver, au milieu de cette fluctuation universelle, une assiette ferme où on puisse ensuite bâtir à l'aise. *Mais tout notre fondement craque,* le fondement, et non l'édifice. Si ce n'était que l'édifice, on en serait quitte pour reconstruire; et il n'y aurait pas de raison pour que le sol manquât sous les pas. Mais c'est le fondement qui s'enfonce, *et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes* pour notre absolu désespoir. Le travail des éditeurs de Port-Royal prête à Pascal bien des impropriétés de style, et le fait parler comme un écrivain inhabile qui ne sait pas dire ce qu'il veut. Mais puisqu'ils avaient résolu de ne pas laisser arriver au public toute sa pensée, il faut encore leur savoir gré d'avoir conservé à l'admiration des lecteurs quelque chose de ce beau passage, même au prix de tant d'altérations.

« Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses. » Port-Royal : « Et ce qui achève *peut-être.* »

La fin du morceau a été conservée, comme je l'ai dit, malgré l'esprit de pyrrhonisme dont elle est empreinte. Mais, en la déplaçant et en la perdant, pour ainsi dire, au milieu des *Pensées diverses* du titre XXXI, Port-Royal avait évité le scandale.

La plus excusable des corrections des éditeurs est celle qui a porté sur ce passage : « Trop de vérité nous étonne; j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre, reste zéro. » Outre l'embarras de cette formule, le principe même est étrange. Il y a sans doute des vérités qui étonnent, comme par exemple la propriété des asymptotes,

mais est-ce parce qu'elles sont *trop vraies?* Il ne peut pas y avoir de *trop*, en fait de vérité, de même qu'il n'y a pas de plus et de moins. Les théorèmes sur les asymptotes ne contiennent pas plus de vérité que les plus simples théorèmes sur les triangles. On comprend donc que les premiers éditeurs aient supprimé ce passage. Mais aujourd'hui, même en pareil cas, nous aimons mieux une note qu'une suppression.

Fragment 6. — « L'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant. » Ce fragment, où respire tout l'orgueil que peut donner à la pensée la conscience qu'elle a d'elle-même, c'est le cri de l'âme de Pascal, toujours malade, se sentant mourir, mais *sachant qu'il meurt*, et fier de cette force d'esprit, qu'il appliquait à pénétrer le secret de sa chétive existence.

ARTICLE II

1.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empresserons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

1 *bis*.

La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime [1].

1. En titre dans l'autographe, *Métiers*. Pascal pense au *métier* des soldats, voyez III, 4.

2.

Orgueil, contre-pesant toutes les misères. Ou il cache ses misères; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître[1].

2 *bis*.

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle[2].

3.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs : et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront[3]...

4.

Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève[4].

5.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente[5].

6.

Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur

1. En titre dans l'autographe, *Contradiction.*

2. En titre dans l'autographe, *Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est.*

3. Montaigne, I, 41, t. II, p. 177 : « Car, comme dict Cicero [*pro Archia*, 11], ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent-ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom. »

4. *Qui nous touchent* n'est pas dans le sens de, qui nous émeuvent, mais qui sont tout près de nous, jusqu'à nous toucher.

5. *Si vains* est dans le sens du latin *vani*, c'est-à-dire si légers, si peu sérieux dans notre orgueil, si faciles à nous contenter de choses *vaines* et vides. C'est un terme habituel à Pascal.

la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer [1].

7.

Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

8.

La nature de l'amour-propre et de ce MOI humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres : c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous

1. En titre dans l'autographe, *Orgueil*.

font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent, étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous dire donc du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fît à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité : mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y

mêlent des louanges, et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

REMARQUES SUR L'ARTICLE II

Fragment 1er. — « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, etc. » Nous n'avons plus l'original de cette pensée, mais l'authenticité ne m'en paraît pas douteuse ; le fond et la forme en sont très-dignes de Pascal.

Fragment 3. — « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs. » Port-Royal supprime *un soldat*, et, au lieu d'un cuisinier, met, *un marmiton*. Port-Royal permet au cuisinier de prétendre qu'on l'admire.

Fragment 8. — « La nature de l'amour-propre, etc. » Ce morceau ne fait pas partie de ce qu'on doit appeler *les Pensées*. C'est un écrit de Pascal conservé à part ; MM. de Port-Royal ne l'ont pas fait entrer dans leur édition. Mais comme il est peu étendu, j'ai cru pouvoir le laisser à la place où il a été mis dans les éditions modernes. Il n'en existe pas d'original autographe, mais une copie contemporaine.

« Il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend... *Il désirerait de l'anéantir.* » Que ce désir est étrange ! et comme cependant il est clair qu'il doit en être ainsi ! C'est le propre d'une vue profonde et d'une logique forte de nous amener ainsi d'une manière toute simple à des conclusions surprenantes. C'est là le mérite constant de ce morceau, mérite qu'on ne peut guère analyser en détail.

« Nous ne devons pas être fâchés qu'ils nous méprisent. » Supprimé dans les éditions. Pascal devait aller jusque-là. Cependant il est juste de dire que nous ne pourrions accorder aux autres le droit de nous mépriser qu'autant qu'eux-mêmes n'auraient rien de méprisable ; et c'est ce qui ne peut pas être, puisqu'ils sont hommes aussi bien que nous.

« L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie. » C'est en lisant de pareils traits que Voltaire demandait à *prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime.* Non, l'homme n'est pas tout mensonge et tout hypocrisie, car ou bien les mots de franchise, de loyauté n'expriment rien, ou ils expriment des vertus humaines. L'homme n'est pas complétement vrai, comme il ne peut être complétement bon ; mais il l'est dans une certaine mesure.

« Et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur. » Le mot *naturelle* contient

le nœud du raisonnement que Pascal a dans l'esprit. Sa conclusion est que la nature de l'homme est donc une nature viciée, et qu'on ne peut l'expliquer que par le péché originel. (Cf. XXIV, 56 *bis*.)

ARTICLE III

1

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art, qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens : si tous l'étaient, ils auraient tort.

2.

Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis : car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

2 *bis*.

Si on est trop jeune, on ne juge pas bien; trop vieil, de même; si on n'y songe pas assez...; si on y songe trop, on s'entête, et on s'encoiffe [1]. Si on considère son ouvrage incontinent

1. Après les mots, *si on n'y songe pas assez*, tous les éditeurs se contentent de mettre une virgule ; mais il n'est pas vrai qu'on s'entête d'une chose et qu'on *s'encoiffe* en n'y songeant pas assez. Je crois donc que la pensée de Pascal est celle-ci : Si on n'y songe pas assez, on ne saisit pas, on ne pénètre pas la chose ; si au contraire on y songe trop, on s'entête. Il ne s'est pas donné la peine, n'écrivant que pour lui, de finir la première partie de la phrase, parce qu'elle s'entend d'elle-même.

après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux, vus de trop loin et de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu : les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera[1] ?

3.

Imagination. — C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison[2] ; elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de

1. Voyez Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 324 : « S'il est vieil, il ne peut iuger du sentiment de la vieillesse, etc. »

2. *La raison* est le sujet et non le régime de ces trois verbes. C'est l'imagination qui fait que la raison croit, doute ou nie. De même plus loin, elle les fait sentir, c'est-à-dire elle fait qu'ils sentent.

la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte [1].

Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante? Combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement!

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses dans leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez le entrer dans un sermon, où il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de la raison par l'ardeur de sa charité [2]. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut [3], s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer [4].

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un

1. Montaigne, III, 8 (*De l'art de conferer*), t. IV, p. 444 : « Au demourant *rien ne me despite tant en la sottise* que de quoy *elle se plaist plus que aulcune raison ne se peult raisonnablement plaire*. C'est malheur que la prudence vous defend de vous satisfaire et fier de vous [*fier* est le verbe], et vous renvoye tousiours mal content et craintif, là où l'opiniastreté et la temerité *remplissent leurs hostes d'esiouïssance* et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles *de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule*, s'en retournants tousiours du combat pleins de gloire et d'alaigresse ; et le plus souvent encores, cette oultrecuidance de langage et *gayeté de visage leur donne gaigné à l'endroict de l'assistance*, qui est communement foible et incapable de bien iuger et discerner les vrais advantages. » — Et plus haut, p. 434, en parlant de la Fortune : « *N'ayant peu faire les malhabiles sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu.* »

2. La charité, au sens théologique, c'est l'amour de Dieu.

3. Pascal avait mis d'abord : « Plus large que le chemin qu'il occupe en marchant à son ordinaire. »

4. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 313 : « Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris ; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe ; et si [et pourtant] ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse... Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme si elle estoit à terre. » Voir aussi la page 314.

charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poème de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! combien son geste hardi le fait-il paraître meilleur aux juges, dupés par cette apparence! Plaisante raison qu'un vent manie, et à tout sens[1]!

Je ne veux pas rapporter tous ses effets; je rapporterais presque toutes les actions des hommes, qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu[2].

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leur hermine, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés[3], les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle : ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se sont accompagnés de gardes, de halle-

1. « *Le* fait-il paraître. » *Le* est au neutre. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 258 : « Vous recitez simplement une cause à l'advocat, il vous y respond chancellant et doubteux : vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soutenir l'un ou l'aultre party : l'avez-vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté, sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. » Et p. 315 : « Vraiment il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece [le jugement], qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent ! »

2. *Témérairement*, c'est le latin *temere, au hasard*. Ici Pascal avait écrit la phrase suivante, qu'il a barrée : « Il faut travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires ; et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essuyer les impressions de cette maitresse du monde. »

3. Pascal s'est souvenu de Rabelais. Voir dans le *Pantagruel* la description des *chats fourrez* (V, 11).

bardes : ces trognes armées, qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur, environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

S'ils avaient la véritable justice [1], et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mondo.* J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a [2].

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes [3].

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir [4]. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu? Qu'il paraisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance,

1. Nos magistrats ; on revient à eux après une longue parenthèse.

2. Montaigne, I. 22, t. I, p. 167, parlant de la coutume : « Et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, *la royne et emperiere du monde* [dans Hérodote, III, 38].» — « Oui, l'imagination gouverne le monde. » *Mémorial de Sainte-Hélène* (2 janvier 1816). — Charles Legendre, dans son *Traité de l'opinion*, t. I, p. 8 (éd. de 1758), dit que le livre dont parle Pascal ne se trouve point, *et n'a vraisemblablement jamais été composé.* On peut voir dans le *Manuel du Libraire* le titre d'un livre italien sur le même sujet, mais postérieur a Pascal (par Carlo Flosi, 1690).

3. Bien d'autres principes d'erreur.

4. La Bruyère, *Des jugements :* « Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté. »

qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyez rien, vous avez cru le vide possible; c'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent : Parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé? les sens ou l'instruction?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion [1].

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause : j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai [2].

3 *bis*.

Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste

1. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 254 : « Et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion, etc. »

2. Il y a ici un souvenir de l'*Aristippe* de Balzac, vers la fin du discours VIe : J'ai vu de ces faux justes deçà et delà les monts. J'en ai vu qui, pour faire admirer leur intégrité, et pour obliger le monde de dire que la faveur ne peut rien sur eux, prenaient l'intérêt d'un étranger contre celui d'un parent ou d'un ami, encore que la raison fût du côté du parent ou de l'ami. Ils étaient ravis de faire perdre la cause qui leur avait été recommandée par leur neveu ou par leur cousin germain ; et le plus mauvais office qui se pouvait rendre à une bonne affaire était une semblable recommandation. Lorsque plusieurs compétiteurs prétendaient à une même charge, ils la demandaient pour celui qu'ils ne connaissaient point, et non pas pour celui qu'ils jugeaient digne. » La Bruyère (*De quelques usages*) a répété la même pensée. — L'image qui termine le morceau est dans Plutarque, *Phocion*, 3, à la fin : « Il faudrait une parole bien fine, *qui fût comme un instrument délicat*, pour distinguer et démêler ces différences. »

est faux. Et non le roi ; il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination.

4.

La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on ; et, en parlant des soldats : Ils sont bien fous, dit-on. Et les autres, au contraire : Il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit ; car naturellement on aime la vérité, et on hait la folie. Ces mots nous émeuvent : on ne pèche qu'en l'application. Tant est grande la force de la coutume, que de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes ; car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature ; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise.

Hommes naturellement couvreurs, et de toutes vocations, hormis en chambre [1].

5.

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à celui qui n'est plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste [2]. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

1. Voir ailleurs (IV, 2) : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. »

2. *Echapper* est de même actif dans Montaigne (III, 13, t. IV, p. 221) : « Qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et eschapper. »

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais[1].

6.

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité, et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre, et que...

7.

Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable,qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli[2].

8.

.... Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier? Quelle confusion! Sera-ce sur la justice? Il l'ignore.

Certainement, s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice

1. Condorcet a cité, à propos de ce passage, le vers de Manilius (IV, 5.) : *Victurosque agimus semper, nec vivimus unquam.* — Montaigne, I, 3, t. I, p. 19 : « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousiours au delà, etc. »

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 48 : « Les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla. » On sait que Sylla est mort de la maladie pédiculaire. — Voir aussi l'*Aristippe* de Balzac, au commencement du discours IIIe : « Les grands événements ne sont pas toujours produits par les grandes causes, etc. » Charles II a été rétabli en 1660 ; cette pensée a donc été écrite à cette date, deux ans avant la mort de Pascal. Du reste, Cromwell n'est pas mort de la gravelle.

constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands et des Indiens. On la verrait plantée par tous les Etats du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne[1]! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, connues en tout pays. Certainement ils la soutiendraient opiniâtrément, si la témérité du hasard qui a semé les lois humaines en avait rencontré au moins une qui fût universelle; mais la plaisanterie est telle, que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostrum est; quod nostrum dicimus, artis est*[2]. *Ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur. Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue : c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit. Rien n'est si fautif que

1. Il y avait d'abord, « que le trajet d'une rivière rend crime. »

2. Les éditeurs de Montaigne, de qui vient cette citation, n'en indiquent pas la source : « Rien n'est plus à nous ; ce que nous appelons nôtre est le fait de l'art. » Quant aux deux autres, prises aussi de Montaigne, la première est de Sénèque (*Lettre* 95) : « C'est en vertu de sénatus-consultes et de plébiscites qu'on commet des attentats. » La seconde est de Tacite (*Ann.*, III, 25) : « Nous souffrions jadis de la multitude des crimes, aujourd'hui de celle de lois.

ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéit, parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. L'art de fronder, bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre; rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnaissent; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs du fondement des coutumes reçues et des lois fondamentales d'autrefois. (Mais, par un défaut contraire, les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple). C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper [1]; et un autre, bon politique : *Quum veritatem, qua liberetur, ignoret, expedit quod fallatur* [2]. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation [3] ; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si l'on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin [4].

1. Socrate, dans la *République* de Platon (l. II, p. 389, et l. V, p. 459).

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 192 : « Voycy l'excuse que nous donnent... Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses. *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat, credatur ei expedire quod fallitur.* » A la manière dont Montaigne s'exprime, on croirait que c'est Varron qui dit ces paroles, *Quum veritatem*, etc. ; tandis qu'elles font partie d'une réflexion que fait saint Augustin (*de Civ. Dei*, IV, 27). Voici sa phrase entière : *Præclara religio, quo confugiat liberandus infirmus, et quum veritatem*, etc. « Belle religion, pour qu'un malade aille y chercher son salut, et que tandis qu'il demande une vérité qui le guérisse, on professe qu'il lui est avantageux d'être trompé! » Pascal change tout à fait le texte; la phrase qu'il donne signifie : Comme il ignore la vérité qui le délivrerait du mal, il lui est utile d'être trompé.

3. C'est-à-dire la vérité, qui est que la loi n'est qu'une usurpation.

4. Tout ce morceau a été fait avec des souvenirs de Montaigne. Voir surtout *l'Apologie*, t. III, p. 282 et suivantes :

« La droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie *des Perses ou des Indes* que la vertu prendroit sa forme. »

9.

L'esprit de ce souverain juge du monde[1] n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil[2]. Si vous

« Quelle bonté est ce, que je veoyoy hier en credit, et demain ne l'estre plus, et *que le traiect d'une riviere faict crime?* Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, *mensonge au monde qui se tient au delà?* »

« Mais ils sont plaisants, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, etc. »

« Or ils sont si desfortunez (car comment puis-ie nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, *il ne s'en rencontre pas au moins une* que la fortune et *temerité du sort* ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?), ils sont, dis-ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'y en a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. »

« Telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone *la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches* sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur... : *le meurtre des enfants, meurtre des peres,* communication de femmes, trafiqeque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation, etc., etc. »

« Il est croyable qu'il y a des loix naturelles;... mais en nous elles sont perdues, *cette belle raison humaine* s'ingerant partout, etc. : *Nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est.* »

« Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix que l'auctorité et opinion du legislateur... Thrasymachus, en Platon, estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du superieur. » — Et III, 13, t. V, p. 136: « Et de ce que tiennent aussi les cyrenaiques, qu'il n'y a rien iuste de soy; que les coustumes et loix forment la iustice... Or les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : *c'est le fondement mystique de leur auctorité*, elles n'en ont point d'aultre, qui bien leur sert... Il n'est *rien si lourdement et si largement faultier que les loix*, ni si ordinairement. *Quiconque leur obeit parce qu'elles sont iustes,* ne leur obeït pas iustement par où il doibt. »

« Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; *il est dangereux de les ramener à leur naissance;* elles grossissent et s'anoblissent en roulant comme nos rivieres... Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'honneur et de reverence, *vous les trouverez si legieres et si delicates*, etc. » (*Apol.*, t. III, p. 291.) « Aulcunes choses, ils les ont escriptes pour le besoing de la société publicque, comme leurs religions; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs. Platon traicte ce mystere d'un ieu assez descouvert... Il dict tout destrousseement, en sa Republique, Que pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » (*Ibid.*, p. 146.) Montaigne rapporte quelque part un mot de Solon à peu près semblable (III, 9, t. IV, p. 478). Voir encore II, 17, t. III, p. 429.

1. Pascal avait écrit d'abord : « La souveraine intelligence de ce monarque de l'univers, etc. »

2. Montaigne, III, 13, t. V, p. 159 : « I'ai l'esprit tendre, et facile à prendre l'essor; quand il est empesché a part soy, *le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.* » Et *Apol.*, t. III, p. 254 : « Ce ne sont pas seulement... les grands accidents qui renversent nostre iugement, les moindres choses du monde le tournevirent, etc. »

voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voila[1] ! *O ridicolosissimo eroe*[2] !

10.

Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de comprendre les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir : et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté[3], s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et ainsi il en juge par ce qu'il en voit.

11.

L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme, par une estimation fantastique ; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les grands jusques à sa mesure, comme en parlant de Dieu.

12.

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes ; ni force pour le posséder sûrement. Il en est de même de la science, car la maladie l'ôte. Nous sommes incapables et de vrai et de bien[4].

13.

Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Et dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux?

Une différente coutume en donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience; et s'il y en a d'ineffaçables à

1. Pascal pensait peut-être au reproche que Montaigne fait à l'homme de s'égaler à Dieu, de s'attribuer les conditions divines (*Apol.*, t. III, p. 29).

2. Je ne sais d'où est pris cet italien.

3. Montaigne, III, 2, t. IV, p. 193 : « Je fois coustumierement entier ce que ie fois, « *marche tout d'une piece.* »

4. En titre dans l'autographe, *Faiblesse.*

la coutume, il y en a aussi de la coutume contre la nature, ineffaçables à la nature et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature, sujette à être effacée? La coutume est donc une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature? pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature [1].

14.

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours; et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage, on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité; qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; et alors on dit : Il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant [2].

15.

..... Nous supposons que tous les conçoivent de même

1. C'est ce que dit Aristote, Περὶ μνήμης, au milieu du second chapitre.

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 316 : « Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient... Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons-nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espèce de dormir? » — Voir Platon, *Théétète*, p. 158.

sorte[1]: mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mû; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative; puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions différentes.

Cela suffit pour embrouiller au moins la matière; non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses: les académiciens auraient gagné[2]; mais cela la ternit, et trouble les dogmatistes, à la gloire de la cabale pyrrhonienne[3], qui consiste à cette ambiguïté ambiguë, et dans une certaine obscurité douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres[4].

16.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme, qu'il sera demain jour, etc.; mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles[5].

17.

Contradiction est une mauvaise marque de vérité.

1. Ce morceau, qui est une suite, commençait d'abord par ces mots, que Pascal a barrés: « C'est donc une chose étrange qu'on ne peut définir *ces choses* sans les obscurcir. » Cette phrase nous reporte à ce qu'on lit dans l'écrit intitulé : *De l'esprit géométrique :* « La géométrie ne définit aucune de ces choses, *espace, temps, mouvement, nombre, égalité,* ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on voudrait en faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction. »

2. Les philosophes grecs de l'école sceptique qu'on appelait la nouvelle Académie.

3. *Cabale* est le nom d'une certaine tradition savante des Juifs; il se dit par extension de toute tradition particulière à une école et secrète, avec un sens de mépris.

4. En titre dans l'autographe, *Contre le pyrrhonisme.*

5. En titre dans l'autographe, *Spongia solis.* Il s'agit probablement des taches du soleil. On les a quelquefois exprimées par les mots *squama, rubigo,* peut-être aussi par *spongia. Spongia,* dans le supplément au Glossaire latin de Du Cange, t. III, col. 853, est expliqué par *macula.* — Je dois cette note à M. Victor Le Clerc. Pascal veut dire en effet, je crois, que les taches du soleil semblent une préparation à son obscurcissement total; que le soleil finira par s'éteindre, et qu'il viendra un jour au lendemain duquel il ne fera pas jour, quoique cela nous paraisse contre la nature.

Plusieurs choses certaines sont contredites, plusieurs fausses passent sans contradiction : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

18.

Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est la vraie sagesse de l'homme. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent[1]. la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus[2].

Ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde; ceux-là le méprisent, et sont méprisés. Ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien[3].

19.

L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences;

1. Cette phrase rappelle d'abord celle de Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 213 : « La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. » Mais la pensée de Montaigne, en cet endroit, est tout autre que celle de Pascal. Il veut dire que par excès d'esprit on extravague aussi bien que par manque d'esprit.

2. C'est ici qu'il faut citer Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 123 : « L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons par longue estude confirmee et averee, etc. » ; mais surtout, I, 54, t. II, p. 273 : « Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science, autre doctorale, qui vient apres la science.... Les païsans simples sont honnestes gents, et honnestes gents les philosophes, ou selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont pu ioindre l'autre le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; *ceulx-cy troublent le monde.* » Ce ton n'est pas celui de Pascal, mais il n'y a que le ton qui diffère.

3. Les habiles sont les vrais habiles, les esprits supérieurs. *Ceux-là* sont les demi-habiles, les prétendus savants. La Bruyère, *Des grands* à la fin du chapitre) : « Qui dit le peuple dit plus d'une chose... Il y a le peuple qui est opposé aux grands, c'est la populace et la multitude. Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits. »

et cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi [1]. Mais outre ces erreurs qui viennent par accident et par un manque d'intelligence, avec ces facultés hérérogènes... (Il faut commencer par là le chapitre des Puissances trompeuses.)

REMARQUES SUR L'ARTICLE III

Fragment 1er. — Port-Royal a effacé dans ce fragment l'hommage rendu au pyrrhonisme.

Pascal, non plus que Montaigne, ne se sert du mot de *scepticisme*, que nous employons aujourd'hui. On trouve dans La Mothe Le Vayer, la *sceptique* (ἡ σκεπτική), mais non le scepticisme.

Fragment 3. — « Imagination. C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité si elle l'était infaillible de mensonge. » Port-Royal a refait ainsi cette première phrase : *Cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie et opinion est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours.* Le titre *Imagination* est dans le manuscrit. On trouve plus loin, au fragment 19, cette note de Pascal : « Il faut commencer par là le chapitre des *Puissances trompeuses.* » On ne peut douter que tout ce qui compose le fragment 3 ne dût être compris dans ce chapitre. L'imagination est la première de ces puissances trompeuses. Nicole a substitué partout l'*opinion*, ne voulant pas sans doute reconnaître qu'il y eût dans les facultés mêmes de notre esprit une cause d'erreur. Mais Nicole lui-même a écrit un traité *du Prisme*, ou *que les différentes dispositions font juger différemment les objets.*

MM. de Port-Royal ont craint aussi que le passage sur le magistrat qui se prend à rire au sermon ne fût une occasion de scandale. Ils ont substitué au sermon une audience, et au prédicateur un avocat; mais il n'y a rien de bien extraordinaire à rire à l'audience, et un juge ne se contient pas beaucoup pour cela. Voyez au contraire que de circonstances Pascal rassemble, qui font au magistrat un devoir et comme

1 Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 315 : « *Cette mesme piperie* que les sens apportent à nostre entendement, *ils la recoivent à leur tour*, nostre ame parfois *s'en revenche* de mesme : *ils mentent et se trompent à l'envy.* »

une nécessité d'être grave. C'est un *sermon*, il y apporte *un zèle tout dévot*, il a *une raison solide*, *renforcée* encore par *une charité ardente*. Il se dispose à écouter *avec un respect exemplaire*, et le prédicateur annonce *les plus grandes vérités*. S'il rit après tout cela, s'il rit pour une voix enrouée ou une barbe mal faite, quelle force est-ce donc que celle de l'imagination? La supposition de Port-Royal ne prouve pas assez; mais Port-Royal a cru que celle de Pascal prouvait trop, et a été effrayé de cette verve d'ironie s'exerçant même sur les choses saintes. Ils l'avaient goûtée dans les *Provinciales*, parce qu'elle flattait leurs passions; maintenant ils la redoutent, mais c'est la même. — « Voyez-le entrer... Le voilà prêt... Que le prédicateur... » Tours vifs et animés. C'est une scène.

Port-Royal a supprimé toute une page, à partir de : « Nos magistrats ont bien connu ce mystère, » pour ne blesser ni les magistrats, ni les médecins, ni les rois, ni ces *trognes armées* qui les servent. Dans cette trivialité de génie, on sent à plein le mépris qu'inspire la force brutale à une intelligence supérieure enfermée dans un corps frêle. Ces satellites ne sont pas des hommes, ce sont des *trognes* qui ont des mains. Ce mot exprime une grosse face rébarbative. — Mais un roi n'a pas toujours des gardes autour de lui. Pascal répond à cela, V, 7.

Mais on doit remarquer, au sujet de ces mots : « Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, » qu'aujourd'hui les gens de guerre ont un costume, et que les médecins n'en ont plus.

« Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument *pour nous crever les yeux agréablement*. » Étrange alliance de mots, mais aussi juste qu'originale, quand il s'agit de cet aveuglement moral dans lequel on se complaît. Port-Royal met : *nous crever agréablement les yeux*, pour éviter la rime. Mais de cette manière, le mot *agréablement*, dissimulé entre le verbe et le régime, s'efface et perd son effet.

« La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. » Pascal a dit, dans la troisième *Provinciale*, en se moquant de la censure de la Sorbonne contre Arnauld, et de la difficulté qu'on avait eu à trouver, pour condamner une proposition d'Arnauld, des termes qui ne parussent point condamner en même temps la doctrine de la grâce efficace reconnue par l'Église : « Il ne faudrait rien pour rendre cette censure hérétique. La vérité est si délicate que, pour peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur; mais cette erreur est si déliée que, pour peu qu'on s'en éloigne, on se trouve dans la vérité. Il n'y a qu'un point imperceptible entre cette proposition et la foi. » Rien n'est meilleur que des rapprochements de ce genre pour reconnaître les pensées habi-

tuelles d'un écrivain. Il dit sérieusement ici ce qu'il disait là ironiquement, quand il parlait de la *vérité* suivant la Sorbonne.

Fragment 8. — Tout ce qui dans ce fragment attaque franchement la loi naturelle a été supprimé dans Port-Royal. Arnauld lui-même s'expliquait sur ces idées dans une lettre à M. Perier, et les condamnait formellement. Il lui signale un endroit (c'est ce morceau même) qui lui paraît souffrir de grandes difficultés : « Et ce que vous dites pour le justifier, que, selon saint Augustin, il n'y a point en nous de justice qui soit essentiellement juste, et qu'il en est de même de toutes les autres vertus, ne me satisfait point ; car vous reconnaîtrez, si vous y prenez bien garde, que M. Pascal n'y parle pas de la justice *vertu*, qui fait dire qu'un homme est juste, mais de la justice *quæ jus est*, qui fait dire qu'une chose est juste, comme : il est juste d'honorer son père et sa mère, de ne point tuer, de ne commettre point d'adultère, de ne point calomnier, etc., etc. Or, en prenant le mot de justice en ce sens, il est faux et très-dangereux de dire qu'il n'y ait rien parmi les hommes d'essentiellement juste ; et ce qu'en dit M. Pascal peut être venu d'une impression qui lui est restée d'une maxime de Montaigne : Que les lois ne sont pas justes en elles-mêmes, mais seulement parce qu'elles sont lois. » (Voir M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 302, première édition.)

Ce que Pascal au moins n'emprunte pas à Montaigne, c'est la fermeté et la rigueur géométrique de son langage, expression d'un esprit aussi entier, aussi inflexible que celui de Montaigne est souple et facile.

« Le plus sage des législateurs. » On peut s'étonner que Pascal donne au législateur de la *République* de Platon un si beau titre ; il le traite moins respectueusement ailleurs. (Voir VI, 52.)

Fragment 10. — « Les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. » Port-Royal a corrigé, « *paraissent* vraies ou fausses. » Ce n'est plus le pyrrhonisme, et ce n'est plus Pascal.

Fragment 12. — Cette pensée, que la propriété n'a de titre que la *fantaisie des hommes*, est condamnée par Nicole dans sa lettre au marquis de Sévigné. Port-Royal avait publié ce fragment en affaiblissant un peu l'expression, mais surtout en retranchant la dernière phrase : « Nous sommes incapables et de vrai et de bien. »

Fragment 13. — Le second alinéa de ce fragment, à l'honneur du pyrrhonisme, est encore retranché dans Port-Royal.

Fragment 17. — « Ni l'incontradiction n'est marque de vérité. » Pascal ruine là en deux mots le système qui prend pour *criterium* de la vérité le consentement universel.

ARTICLE IV

1.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis[1]. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celles de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner; et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entiers. (Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure[2]!)

2.

Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient

1. Montaigne, I, 38, t. II, p. 117 : « Nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine; prenons encores, à nous tormenter et rompre le teste, de ceulx de nos voisins et amis. »
2. En titre dans l'autographe, *Divertissement*.

d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et que, après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en imagine [un roi] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher; s'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point; il tombera par nécessité dans les vues des maladies qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas, qui nous détourne d'y penser et nous divertit. (Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.)

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompré-

hensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de [ce] qu'on essaye sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères [1], mais la chasse nous en garantit. Et ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse, qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans répartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise, qu'ils recherchent [2]. (Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal; mais son piqueur n'est pas de ce sentiment-là. — La danse : il faut bien penser où l'on mettra ses pieds.)

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts

1. Il y a dans le manuscrit, *et des misères qui nous en détournent*. Ces quatre derniers mots, que je ne m'explique pas, ont été supprimés dans la Copie contemporaine.

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 143 « Il ne fault pas trouver estrange si gents desespérez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir en la chasse... »

contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin [1].

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigue, recevait bien des difficultés [2].

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse [3], suffisent pour le divertir.

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusques ici; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et aussi sottement, à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent; et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut

1. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 257: « Et, *de son auctorité privee*, à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. »
2. Montaigne, I, 42, t. II, p. 197.
3. Pascal avait mis d'abord, *comme un chien, une balle, un lièvre.*

gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé[1].

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage[2]. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement, qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils

1. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 182 : « C'est pitié que *nous nous pipons* de nos propres singeries et inventions... *comme les enfants qui s'effroient de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé* et noircy à leur compaignon. » Cette comparaison est imitée de Sénèque (lettre 24).

2. On trouve, à la page 110 du cahier autographe, cet autre développement de la même pensée, que Pascal a barré : « Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon. Il est occupé à la prendre à la chute du toit pour gagner une chasse; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à manier? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme, né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre. Et s'il ne s'abaisse à cela et [qu'il] veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité, et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. Il n'est ni ange ni bête, mais homme. Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois Dont bien nous prend, selon le monde, non selon Dieu. »

ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président[1], sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs[2], où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux[3].

3.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toutes ses pensées du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une barre, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnies, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et

1. « Surintendant. » Des finances. Le dernier surintendant fut Fouquet, qui était encore en place quand Pascal écrivait ceci ; sa disgrâce est de 1661. « Premier président. » Du parlement de Paris.

2. A cette époque, et encore longtmps après, un ministre, un homme revêtu d'une grande charge ne perdait guère sa place sans recevoir une lettre de cachet qui l'exilait dans ses terres.

3. En titre dans l'autographe, *Divertissement.*

qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois[1].

4.

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement[2]. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort[3].

5.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser[4].

6.

La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état.

Il faut particulariser cette proposition générale...

7.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les

1. En titre dans l'autographe, *Divertissement.*
2. C'est-à-dire qui nous fait nous perdre. C'est ainsi qu'on parlait alors, comme l'établit justement M. Fréd. Godefroy dans son *Lexique comparé de la langue de Corneille*, 1862.
3. En titre dans l'autographe, *Misère.*
4. En titre dans l'autographe, *Divertissement.*

uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

REMARQUES SUR L'ARTICLE I

Tout cet article porte sur ce que Pascal appelle le divertissement, employant ce mot, ainsi que celui de divertir, dans le sens étymologique : ce qui divertit, c'est ce qui détourne ou distrait. MM. de Port-Royal ont réuni les mêmes fragments dans leur article XXVI sous le titre de *Misère de l'homme*, mais en leur faisant subir les plus grandes altérations. Ils ont composé un premier morceau avec les éléments que voici : 1° un préambule de plus d'une page, qui ne paraît pas être de Pascal; 2° le fragment 1 ; 3° les deux premiers alinéas du fragment 2; 4° une page encore étrangère à Pascal; 5° le fragment 3; 6° le dernier alinéa du fragment 2; 7° enfin, le troisième alinéa de ce même fragment et les suivants jusqu'à : *Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela?* Ils ont fait ensuite un second morceau avec l'alinéa, *D'où vient que cet homme*, suivi de l'alinéa, *Mais direz-vous*. Puis un troisième avec l'alinéa, *Tel homme passe sa vie*, suivi du fragment 4. Puis enfin un quatrième avec le fragment 5, suivi d'une trentaine de lignes qui ne sont pas de Pascal. Les altérations de détail abondent d'ailleurs dans chacun de ces morceaux.

Fragment 2. — « Il tombera par nécessité dans les vues des révoltes qui peuvent arriver, etc. » Ce n'était pas sans doute l'état de la France à cette époque, malgré la Fronde, mais plutôt celui de l'Angleterre qui suggérait à Pascal cette pensée. Quoi qu'il en soit, Port-Royal ne voulut ni dire aux rois qu'ils étaient exposés aux révoltes, ni leur faire entendre des menaces de maladie et d mort, ni même avancer qu'un roi qui s'ennuie pouvait être plus mal heureux que le moindre de ses sujets. Tout cet alinéa fut transformé comme il suit : « Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme : si *celui qu'on aura mis en cet état* est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne la soutiendra pas. Il tombera par nécessité *dans des vues affligeantes de l'avenir ;* et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux. » Mais Port-Royal donna immédiatement à la suite de cet alinéa le fragment commençant par ces mots : *La dignité royale.*

« De là vient que le jeu et la *conversation des femmes, la guerre, les grands emplois* sont si recherchés. » Port-Royal met seulement *le jeu et la chasse.* Ils n'ont pas voulu parler des femmes dans un livre pieux, ni représenter la guerre et les emplois, les grands emplois ! comme de misérables *divertissements.* Cependant ils ont laissé passer plus loin une phrase bien plus hardie : « et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et *aussi sottement à mon gré.* » Il ajoute cela, parce que, dans l'opinion, la prise d'une place est quelque chose de plus sérieux que la solution d'un problème. Pascal ne voit dans l'un comme dans l'autre qu'un *divertissement.*

« De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. » Port-Royal : *et le tumulte du monde.* Ils ont eu peur du mot familier. Il est le meilleur, puisqu'il rabaisse plus l'homme.

« S'ils répondaient, etc., ils laisseraient leurs adversaires sans repartie. » Supprimé encore par Port-Royal, qui craint qu'on ne prenne trop au sérieux cette justification des gens qui passent toute la journée à la chasse. Les éditeurs de Port-Royal sont des moralistes qui n'entendent pas rester *sans repartie.*

« L'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur. »

> Necquicquam, quoniam medio de fonte leporum
> Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat. (Lucr. IV, 1129.)

Tout ce développement rappelle Lucrèce :

> Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus
> Quid sibi quisque velit nescire et quærere semper,
> Commutare locum, quasi onus deponere possit. (III, 1070.)

Et ce qui suit. Le poëte épicurien n'est pas moins amer que Pascal.

« La moindre chose, *comme un billard* ou une balle. » Supprimé par Port-Royal, qui semble avoir obéi par avance à la règle de Buffon, de ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, pour donner au style de la noblesse.

« D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, etc. » Voltaire prétend que Louis XIV allait à la chasse *le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants,* et qu'*il faisait fort sagement.* On aime mieux l'homme de Pascal, qui ne se laisse distraire ainsi de sa douleur que *quelques mois* après sa perte. Je ne sais du reste où Voltaire a pris ce fait, qui ne me paraît ni vrai, ni vraisemblable, et que je n'ai pas trouvé dans Saint-Simon.

Fragment 4. — « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères, etc. »

Nicole s'appuie sur ces idées de Pascal dans son traité *de la Connaissance de soi-même*, chap. Ier : « C'est ce qui a donné lieu à un grand esprit de ce siècle de faire voir dans un excellent discours que ce désir d'éviter la vue de soi-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et surtout de ce qu'ils appellent divertissement, qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux, qu'il suffit pour rendre un homme méprisable de l'obliger d'arrêter la vue sur soi, et qu'il n'y a point de félicité humaine qui la puisse soutenir : qu'ainsi l'homme sans la grâce est un grand supplice à lui-même, qu'il ne tend qu'à se fuir, qu'il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemi, et qu'il fait consister son bonheur à s'oublier soi-même, et à se noyer dans cet oubli. » Plus loin cependant (chap. III) il n'adopte pas sans réserve ce que dit Pascal, que l'ennui qui accable ceux qui ont été dans de grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison, vient de ce qu'ils se voient trop, et que *personne ne les empêche de songer à eux.* « Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin; mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parce qu'ils ne se voient pas assez, et qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moi*, etc. » Mais, dans sa Lettre au marquis de Sévigné, Nicole combat très-vivement le fond même de ce qu'il appelait tout à l'heure un excellent discours : « Il suppose, dans tous les discours du divertissement ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide... Le plaisir de l'âme consiste à penser, et à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes... C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas. La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents... M. Pascal confond tout cela. » Les critiques de Nicole et celles de Voltaire n'empêchent pas que Pascal n'ait tracé un tableau aussi vrai qu'éloquent de l'inquiétude et de l'ennui qui peuvent gâter la vie des hommes. C'est l'explication qu'il veut donner de cette maladie qui étonne plus qu'elle ne convainc. Si l'ennui est un état pénible, et quelquefois insupportable, c'est que l'homme est un être actif, et que son activité a toujours besoin de s'exercer. Comme l'estomac à qui on ne fournit pas d'aliments à digé-

rer éprouve un malaise, on ressent un malaise semblable quand on n'a rien à sentir ou à penser. Si on suppose un roi réduit à contempler sa gloire, je dirai d'abord que se serait déjà là un *divertissement*, car sa gloire, sa royauté, sont bien des choses du dehors ; seulement ces idées s'épuiseront, et il lui en faudra de nouvelles. Maintenant pourquoi dire que la pensée de la mort nous est essentielle, et que celle des jouissances de la vie n'est qu'un accident ou une distraction? L'une et l'autre sont également suivant la nature ; penser à soi, c'est penser à l'être qui vit aussi bien qu'à celui qui doit mourir. Pour ce qui est de songer en général à ce que c'est que l'homme, et d'où il vient et où il va, ces méditations, ennuyeuses et pénibles à certaines âmes, procurent à d'autres plus fortes, et procuraient à Pascal lui-même, le *divertissement* le plus vif et le plus absorbant.

Chateaubriand a dit dans *Atala* : « Les douleurs ne sont point éternelles... C'est une de nos grandes misères ; nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. » Et dans sa Préface pour l'édition de 1805 il a commenté cette pensée.

Fragment 7. — « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, etc. » Cela est saisissant pour l'imagination, mais la raison, ou, si l'on aime mieux cette expression, la nature, a pourtant réponse à tout cela. Elle dit d'abord que nous ne sommes pas *dans les chaînes*, ou que, si nous y sommes, nous avons pourtant, dans nos chaînes mêmes, la puissance de jouir et d'agir. Ensuite, que chacun de ces hommes, en attendant son tour, sait qu'il peut attendre dix, vingt, trente ans et davantage, et que sa faculté de prévoir et de craindre, qui est courte comme son être même, ne s'étend pas jusque là.

Quoi qu'il en soit, ce tableau est bien lugubre, ce style est teint de la plus noire mélancolie. Mais que dire de Nicole, qui s'efforce de tracer une peinture encore plus affreuse, non plus de la condition des hommes suivant la seule nature, mais du gouvernement et de la justice de Dieu? *De la crainte de Dieu*, chap. V : « Ainsi le monde entier est un lieu de supplices, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu ; et si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes, et rempli d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'ils les tourmentent tous, et qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices ; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont

ordre d'épargner la vie ; mais que ceux-ci même, n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tous moments à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue. Quelle serait la frayeur de ces misérables... ! etc. Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux ; car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent et affligent tous les hommes en mille manières, et qui les précipitent presque tous, premièrement dans les crimes, et ensuite dans l'enfer et dans la mort éternelle. » Voilà ce que le zèle janséniste inspirait à un homme qu'on a coutume d'appeler le doux Nicole ; mais tout le développement de Nicole choque plus qu'il n'effraie. L'idée que Pascal exprime, quoique outrée par son humeur sombre, est, après tout, une idée naturelle, celle de la mort ; tandis que Nicole veut pénétrer, au delà de la nature, un mystère de la foi ; et qu'au lieu de le laisser dans le vague qui sied au mystère, il s'appesantit sur des choses que la raison ne conçoit pas, comme si elles étaient parfaitement claires et sensibles pour lui.

ARTICLE V

1.

J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein ; c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable [1].

2.

Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière [2]. Les dévots qui ont plus de zèle que de

1. Quel est ce sujet incapable d'ordre ? L'esprit humain, sans doute, qui ne peut arriver par ordre de démonstration à aucune vérité. En titre, *Pyrrhonisme*, dans l'autographe, où cette pensée est immédiatement suivie du fragment 52 de l'article VI : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. »

2. Voir le fragment 90 de l'article XXIV.

science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure [1]. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière [2].

2 *bis*.

Renversement continuel du pour au contre.

Nous avons donc montré que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles. Et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très-saines, et qu'ainsi, toutes ces vanités étant très-bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit. Et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines, parce qu'il n'en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très-fausses et très-mal saines [3].

2 *ter*.

Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion : car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. Par exemple, il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc. [4].

3.

Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr [5].

1. Qui montre que tel est l'ordre de Dieu.
2. En titre dans l'autographe, *Raison des effets*. Voir 9 *bis*.
3. En titre dans l'autographe, *Raison des effets*.
4. En titre dans l'autographe, *Raison des effets*.
5. En titre dans l'autographe, *Opinions du peuple saines*.

4.

Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions? est-ce qu'elles sont les plus saines? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la.... de la diversité[1].

5.

L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire ; celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

6.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? mais je suis aussi habile que lui; il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

7.

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur[2], fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là viennent ces mots : Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.

7 *bis*.

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie

1. Le mot que je laisse en blanc est illisible dans l'autographe.
2. Sur la *machine*, voyez les fragments 9, 10 et 11 de l'article X.

du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse, et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus [sûr] que cela, que le peuple sera faible. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

8.

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes des grands emplois.

9.

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison [1].

9 *bis*.

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc.; il n'a pas vu la règle des partis, qui démontre qu'on le doit [2]. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un

1. Voir Xénophon, *Conversations de Socrate*, III, 9, 11. Dans les manuscrits du médecin Vallant, contemporain de Pascal, conservés à la Bibliothèque impériale, se trouve un cahier de quelques pages portant pour titre, *Pensées de M. Pascal*. M. Faugère a trouvé dans ce cahier le développement suivant de cette pensée : « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du déréglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un État le premier fils d'une reine? *On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison;* cette loi serait ridicule et injuste. Mais parce qu'ils le sont et le seront toujours [ridicules et injustes], elle devient raisonnable et juste. Car qui choisira-t-on? Le plus vertueux et le plus habile? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. » Le cahier autographe ne contient que la phrase que je donne dans le texte. Peut-être que Pascal l'avait développée de vive voix, et qu'on a reproduit de mémoire ses paroles. La négligence même de la rédaction porte à croire qu'elle est originale. Nicole l'a fondue dans le texte de son traité *de la Grandeur*, 1re partie, chap. V. Voir tout le chapitre.

2. Voir Pascal lui-même dans son Traité du triangle arithmétique, au chapitre intitulé : *Usage du triangle arithmétique pour déterminer les partis qu'on doit faire entre deux joueurs qui jouent en plusieurs parties :* « Pour entendre les règles des partis, la première chose qu'il faut considérer est que l'argent que les joueurs ont mis au jeu ne leur appartient plus, car ils en ont quitté la propriété; mais ils ont en revanche le droit d'attendre ce que le hasard peut leur en donner suivant les conditions dont ils sont convenus d'abord. Mais, comme c'est une loi volontaire, ils peuvent la rompre de gré à gré, et ainsi, en quelque terme que le jeu se trouve, ils peuvent le quitter, et, au contraire de ce qu'ils ont fait en y entrant, renoncer à l'attente du hasard, et rentrer chacun en la propriété de quelque chose; et, en ce cas, le règlement de ce qui doit leur appartenir doit être tellement proportionné à ce qu'ils avaient droit d'espérer de la fortune, que chacun d'eux trouve entièrement égal de prendre ce qu'on lui assigne, ou de continuer l'aventure du jeu, *et cette juste distribution s'appelle* le parti. » Ainsi la règle des partis équivaut à ce que nous appelons le calcul des probabilités. Le fond de cette pensée, que, même dans les choses humaines, on se conduit souvent d'après une simple croyance et sans certitude démonstrative, revient souvent dans saint Augustin, particulièrement dans les traités *de Fide rerum quæ non videntur; de Fide, Spe et Charitate; de Utilitate cre-*

esprit boiteux, et que la coutume peut tout, mais il n'a pas vu la raison de cet effet[1]. Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit.

10.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions pitié et non colère[2].

Épictète demande bien plus fortement: Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal[3]? Ce qui cause cela, est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête (et que nous ne sommes pas boiteux) : mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

11.

Le respect est, Incommodez-vous. Cela est vain en appa-

dendi Ce que j'ai trouvé qui se rapproche le plus de la phrase de Pascal est ce passage d'un sermon (t. v, p. 196, *b*) : *Quanta patiuntur pro sua iniquitate latrones... pro sua avaritia negotiatores, mare transmeantes, ventis tempestatibusque corpus et animam committentes, sua relinquentes*, ad ignota currentes!

1. Ou plutôt de ces deux effets. Pour le premier, qu'on s'offense d'un esprit boiteux, voyez la pensée suivante; et pour le second, que la coutume peut tout, voyez le fragment VI, 40.

2. Montaigne, III, 8 (*de l'Art de conférer*), t. IV, p. 425 : « De vray, pourquoi, sans nous esmouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basti; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rangé sans nous mettre en cholere? »

3. Voir les *Entretiens d'Epictète* recueillis par Arrien, IV, 6.

rence, mais très-juste; car c'est dire : Je m'incommoderais bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve. Outre que le respect est pour distinguer les grands : or, si le respect était d'être en fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi on ne distinguerait pas : mais, étant incommodé, on distingue fort bien.

12.

Être brave n'est pas trop vain [1]; car c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi; c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc.; par son rabat, le fil, le passement..., etc.

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais, d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras, plus on est fort. Être brave, est montrer sa force [2].

13.

Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, et suivi de sept ou huit laquais! Eh quoi! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval bien enharnaché, à l'égard d'un autre! Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison. De vrai, dit-il, d'où vient, etc. [3].

14.

Le peuple a les opinions très-saines : par exemple : 1° D'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie. Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison. 2° D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien : le monde triomphe

1. Être brave, c'est-à-dire, bien mis.

2. En titre dans l'autographe, *Opinions du peuple saines.*

3. Pascal, citant de mémoire, ne cite pas exactement; voici le texte de Montaigne, I, 42, t. II, p. 181 : « Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons un cheval de ce qu'il est vigoreux et adroict,.. *non de son harnois;* un levrier, de sa vistesse, non de son collier; un oyseau, de son aile, non de ses longes et sonnettes [il s'agit d'un oiseau de chasse, d'un faucon] : pourquoy de mesme n'estimons-nous un homme par ce qui est sien? » Voir un fragment d'Epictète (XVI de l'édition de Didot) : « Le cheval ne dit pas au cheval : Je vaux mieux que toi, car... j'ai des brides d'or et de beaux harnais, mais, Je suis plus vite. » — En titre dans l'autographe, *Raison des effets.*

encore à montrer combien cela est déraisonnable; mais cela est très-raisonnable. (Cannibales se rient d'un enfant roi[1].) 3° De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très-souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints. Et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités. 4° Travailler pour l'incertain[2]; aller sur la mer; passer sur une planche[3].

15.

Que la noblesse est un grand avantage, qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe, connu et respecté comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans! C'est trente ans gagnés sans peine[4]

16.

N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, vous étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment? Je leur répondrais à cela : Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même.

17.

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si l'on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce MOI, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le

1. C'est encore un souvenir de Montaigne (I, 30, t. II, p. 73), qui raconte que des sauvages, présentés à la cour de Charles IX, *dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armez, qui estoient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander.*

2. Voir plus haut, au fragment 9 *bis*.

3. Voir III, 3 : « Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, etc. »

4. *Être en passe*, signifie, au propre, être en mesure de faire passer sa boule ou sa bille par ce qu'on appelle *la passe*.

moi, puisqu'elles sont périssables? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

18.

Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine[1].

19.

... C'est l'effet de la force, non de la coutume; car ceux qui sont capables d'inventer sont rares; les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions. Et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente en soi-même.

REMARQUES SUR L'ARTICLE V.

Fragment 2. — « Les dévots qui ont plus de zèle que de science... » Port-Royal a mis, *certains zélés dévots*. Ils ont craint d'employer ce mot de dévots comme faisaient les gens du monde, avec une intention satirique. La Bruyère l'emploie sans cesse, et ne manque jamais d'écrire en marge, *faux dévots*.

Pascal, en soumettant son esprit au respect des distinctions établies, se flattait de ne se soumettre qu'en vertu d'une lumière supérieure. En lisant ses Entretiens sur la condition des grands, on sent que ce respect devait lui coûter.

Fragment 2 *bis*. — « Très-mal saines. » C'est-à-dire, très-peu saines. Ainsi dans Molière :

> Monsieur, je suis *mal propre* à décider la chose.

1. C'est-à-dire, fait que nous le découvrons, que nous l'avouons sans peine.

Fragment 3. — « Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand ni si sûr. « Pascal tranche bien vite une telle question. Mais que cette défense de l'hérédité royale est irrévérencieuse! et que Port-Royal a fait prudemment de la supprimer! L'esprit qui sur le trône de Louis XIV osait par supposition placer un sot, et qui ne se prononçait pour ce sot que de peur d'une guerre civile, était bien près d'être républicain.

Fragment 4. — « Pourquoi suit-on la pluralité? » Parce que, la majorité et la minorité se composant d'hommes qui ont en moyenne autant de raison les uns que les autres, il y a probabilité, *si toutes les opinions sont libres de se produire,* que la plus généralement adoptée sera la plus raisonnable. Ce n'est qu'une probabilité, mais on s'en contente, faute de mieux.

Fragment 5. — « Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, et la force en est le tyran. » Il semble dire le contraire ailleurs (XXIV, 91).

Fragment 6. — « Il a quatre laquais et je n'en ai qu'un... c'est à moi à céder. » Cette pensée n'est pas dans l'autographe, on y trouve seulement cette ligne isolée : *Il a quatre laquais.* On est bien tenté cependant d'attribuer à Pascal ce développement, dont la forme est vive, familière, dramatique. Peut-être les éditeurs l'ont-ils reproduit de souvenir, d'après une conversation de Pascal.

Mais pourquoi faut-il qu'il y en ait un qui cède? ne peuvent-ils aller de pair? Et là même où il faut une préférence, pourquoi se battre? pourquoi ne pas s'en rapporter au libre choix des juges naturels? Se battait-on, du temps de Pascal, pour décider qui entrerait à l'Académie? ou réglait-on cela d'aprés le nombre des laquais?

Fragment 7. — « Et de là viennent ces mots : Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc. » Comme il déshabille l'idole! Louis XIV commençait à peine de régner quand Pascal s'exprimait ainsi, et Pascal écrivait au fond de sa retraite. Quand parut l'édition de Port-Royal, le roi avait passé trente ans, il était dans toute la splendeur de son règne; les poëtes, les écrivains, les orateurs mêmes de la chaire l'encensaient, et de telles paroles, tombant dans le public, auraient paru un blasphème. Ce fragment ne fut pas publié.

Fragment 7 *bis.* — « Et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus [sûr] que cela, que le peuple sera faible. » Mais le peuple ne peut-il pas changer de faiblesse? Et surtout cet orgueil d'un penseur, qui déclare la raison à jamais interdite à la foule, est-il lui-même suivant la raison?

Fragment 8. — « Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes.» Je ne sais où Pascal a pris cette assertion, qui est bien loin d'être exacte. Les Suisses ne se sont jamais offensés d'être dits gentilshommes; nulle part au contraire l'esprit aristocratique n'est demeuré plus fortement enraciné que dans les cantons. On n'y a jamais fait preuve de roture pour les emplois, mais bien preuve de *bourgeoisie;* on est à la fois noble et bourgeois, c'est-à-dire membre de la cité. Il paraît qu'un fait mal interprété de l'histoire de Bâle a pu donner lieu à cette méprise. Mais tout ce qui regarde le gouvernement des cantons avait été très-bien exposé dans le livre *de la République des Suisses*, traduit du latin de Josias Simler (par Innocent Gentillet), Paris, 1578.

Lorsque les petites républiques d'Italie passèrent, au XIVe siècle, du gouvernement des nobles à celui des corps d'état et des marchands, les nobles furent exclus à perpétuité des emplois, et, dans certaines villes, on ordonna que si une famille troublait l'ordre établi, elle serait inscrite, par décision des juges, au rôle des nobles, et déchue ainsi de tous ses droits à l'administration de la cité (Sismondi, *Républ. ital.*, t. IV, p. 96, 165). Au reste, de telles lois ne contredisent point, comme paraît le supposer Pascal, le préjugé de la noblesse; elles le confirmeraient plutôt si elles ne tombaient pas avec le temps. Ces exclusions, contraires à l'égalité même qu'elles voulaient protéger, ressemblaient à celles qui frappaient encore parmi nous, sous la république de 1848, les familles princières. La noblesse, dans ces républiques d'autrefois, était comme une royauté. — Comparer Thucydide, VIII, 21.

Fragment 13. — « Il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. » Notre âme, imprégnée du sentiment de l'égalité, a peine à supporter aujourd'hui cette amère ironie. Nous souffrons de penser qu'un duc et pair, si Pascal ne l'eût salué, eût pu faire insulter Pascal, sinon lui donner les étrivières. Et encore pourquoi serait-ce là une hyperbole? Voltaire, cinquante ans plus tard, n'a-t-il pas été bâtonné par les gens d'un Rohan?

Fragment 14. — « Le peuple a les opinions très-saines... d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie. » Je ne sais à qui Pascal en veut dans ce passage; mais Voltaire s'est senti attaquer dans sa vanité de poëte (*genus irritabile vatum*), et s'emporte vivement en cet endroit. Il a d'ailleurs raison de dire que le vulgaire ne *choisit* pas; il prend ce qu'il peut.

« Et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir... » Port-Royal a craint de publier cette pensée, qui semble autoriser le préjugé du duel, et favoriser ces condescendances à l'esprit du monde, si éner-

giquement combattues dans les *Provinciales* (voir la quatorzième). Mais Pascal réserve toujours l'autorité de la religion. Remarquons au reste que du temps même de Pascal, un ecclésiastique, un magistrat, pouvait ne pas *se ressentir* d'un soufflet, de la façon dont il l'entend, sans être accablé d'injures et de misères. Et il n'est pas bien difficile de concevoir un état de société où il en serait de même de tout citoyen.

Fragment 17. — « On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. » C'est réaliser des abstractions; il n'existe pas de qualités séparées de leur sujet. Pascal a uni dans cette pensée, comme dans plusieurs autres, une logique d'une force et d'une subtilité merveilleuses avec un sentiment faux de ce qui est. Quelle analogie entre des charges et des honneurs, et les qualités de la figure ou de l'esprit? L'hommage qu'on rend aux dignités se détache de la personne avec les dignités elles-mêmes, et passe à une autre; mais quand on aime quelqu'un pour sa beauté, on ne peut la séparer de lui; on n'aime peut-être pas la personne sans la beauté, mais on n'aime pas non plus la beauté dans une autre personne. Il y a là une étrange méprise, à laquelle Pascal a été conduit par l'envie de trouver en tout ce qu'il appelle la *raison des effets*, c'est-à-dire la raison des préjugés.

Ce fragment, conservé dans la Copie, ne se trouve plus dans l'autographe.

Fragment 19. — « Les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. » Port-Royal épargne au sage ces coups de bâton, qui ne sont pourtant qu'au conditionnel, et met seulement, *On les traite de visionnaires*. Port-Royal fait comme Sosie :

> Pour des injures,
> Dis-m'en tant que tu voudras.

Mais Pascal n'a pas peur de se figurer les penseurs maltraités grossièrement par la force brutale. Voir le fragment 13. C'est ainsi que Platon nous représente le philosophe souffleté par le méchant (*Gorgias*, pages 486, 527). Remarquez qu'après avoir parlé de *noms ridicules*, celui de *visionnaires* serait faible.

ARTICLE VI

1.

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font; mais pour la religion, point.

1 *bis.*

Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte non-seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites. Il n'y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent mettre, et l'esprit ne peut le souffrir.

2.

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot.

3.

Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste[1].

4.

Ceux qui sont dans le déréglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port

1. Voir III, 8 : « Plaisante justice qu'une rivière borne, etc. »

juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale [1] ?

5.

Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice [2].

6.

La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

7.

Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres. D'où vient cela ? de la force qui y est.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute l'égalité des biens est juste ; mais, ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien.

7 *bis*.

Summum jus, summa injuria [3].

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir ; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice : mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force ; et ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer.

De là vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable

1. Ainsi dans le fragment III, 2 : « La perspective l'assigne dans l'art de la peinture mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ? »

2. En titre dans l'autographe, *Justice*.

3. « Extrême justice, extrême injustice. » V. Cicéron, *de Off.* I, 10 et Térence, *Heautontim.*, IV, v, 47. Pascal veut dire que ce qu'on appelle justice n'est donc pas vraiment juste, puisque l'extrême droit est iniquité.

droit (autrement on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre. Fin de la douzième *Provinciale.*) De là vient l'injustice de la Fronde, qui élève sa prétendue justice contre la force. Il n'en est pas de même dans l'Eglise, car il y a une justice véritable et nulle violence.

8.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute : la force est très-reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste : et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste[1].

9.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent.

10.

... Ainsi ces discours sont faux et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis... La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément; devoir de crainte à la force; devoir de créance à la science. On doit rendre ces devoirs-là; on est injuste de les refuser, et in-

1. En titre dans l'autographe, *Justice, Force.*

2. «Tant d'Espagnols.» Il semble que cela a pu être écrit vers le temps des négociations qui aboutirent au traité des Pyrénées, et que Pascal reproche au roi d'Espagne de s'être si longtemps refusé à la paix, et d'avoir fait verser pour son ambition le sang de ses sujets à la bataille des Dunes, 1658). Pascal n'a pas voulu dire, *tant de Français,* et mettre en cause le roi de France.

juste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyrannique de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas [1].

11.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

12.

Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre : quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par ce retour [2].

13.

Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu.

Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement? Non, car il vient d'ailleurs et de dehors . et ainsi il est dépendant, et partant, sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables [3].

14.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien que la médiocrité n'est bon. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir [4].

1. En titre dans l'autographe, *Tyrannie*. Voir Epictète, *Manuel*, 44.

2. Je pense que Pascal veut parler de cette malignité des mondains qui critique les hommes qui ont rompu avec le monde. Le monde se moque toujours un peu des saints. Les saints en effet vont quelquefois contre la raison, à force d'enthousiasme. D'autres fois, au contraire, pour vouloir être trop raisonnables, ils résistent à la nature; et si la nature est la plus forte, et qu'ils y reviennent, ce retour donne encore beau jeu à la malignité.

3. C'est-à-dire, qui font que les afflictions sont inévitables. En titre dans l'autographe, *Divertissement*.

4. En titre dans l'autographe, *Pyrrhonisme*. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 107 : « De quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? etc. » Et p. 218 : « La fin et

15.

On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poëte, de mathématicien, etc. [1]. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poëte et celui de brodeur. Les gens universels ne sont appelés ni poëtes, ni géomètres, etc.; mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient : car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est point question du langage; et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger de quelques vers.

15 *bis*.

L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dit-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques; il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier. Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement [2].

le commencement de science se tiennent en pareille bestise. » Et enfin, p. 241 : « Tenez-vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin, etc. » Voir aussi le fragment V, 19

1. Ni pour se connaître en mathématiques si on n'a mis celle de mathématicien.

2. M. Collet a justement rapproché ces fragments de divers passages du chevalier de Méré. « La guerre est le plus beau métier du monde, il en faut demeurer d'accord; mais, à le bien prendre, *un honnête homme n'a point de métier*. Quoiqu'il sache parfaitement une chose, et que même il soit obligé d'y passer sa vie, il me semble que sa manière d'agir ni son entretien ne le font point remarquer.» (T. I, p. 190.) Et ailleurs (t. II, p 80): « C'est un malheur aux *honnêtes gens* d'être pris à leur mine pour des *gens de métier;* et quand on a cette disgrâce, il s'en faut défaire à quelque prix que ce soit. » Le fond de ces idées se trouve déjà dans Montaigne, particulièrement au chapitre *de l'Institution des enfants* (I, 25): « Or nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, etc. » (T. I, p. 271.) Et ailleurs : « Les païsans simples sont honnestes gents, et honnestes gents les philosophes. » (I, 54, t. II, p. 274.) Sur le sens tout particulier qu'on donne au XVIIe siècle au mot d *honnête homme*, rien de plus frappant que cette parole de Saint-Evremond, citée par M. Guizot : « Honnête homme et de bonnes mœurs sont incompatibles. » (*Corneille et son temps*, nouvelle édition, 1852, page 200, note 21). — Voir les *Additions* à la fin du volume.

15 *ter*.

... Il faut qu'on n'en puisse dire, ni, Il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent; mais, Il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. *Ne quid nimis*, de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser. Qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors.

16.

Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade; quand on l'est, on prend médecine gaiement; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs de divertissements et de promenades, que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Il n'y a que les craintes (que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature) qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas [1].

17.

Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux de pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu parlent de l'humilité humblement; peu de la chasteté chastement; peu du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

18.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire (comme page 184), elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues : et quoiqu'on ait fait ce

1. Il faut rapprocher ce fragment du fragment 6 de l'article IV : «Les passions», c'est-à-dire les affections, les symptômes, comme dans ce titre : *Discours sur les passions de l'amour*.

qu'on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout ; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher[1].

19.

Diseur de bons mots, mauvais caractère[2].

20.

Le MOI est haïssable : vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable[3]. — Point, car en agissant, comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le MOI que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours. En un mot, le MOI a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque MOI est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

21.

Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême béni-

1. On est porté à croire que Pascal renvoie ici à la page 184 de l'édition des *Essais* de Montaigne dont il se servait. Je trouve en effet à la page 184 de l'édition de 1635, en un volume in-folio (celle que mademoiselle de Gournay a dédiée au cardinal de Richelieu), des traits qui paraissent être ceux que Pascal avait en vue : « Cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule sans secours, et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobbé un regnard..., et l'ayant mis sous sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere... » (I, 40, p. 157 du tome II de l'édition de M. Le Clerc.) Voilà trois belles actions cachées, et pas assez cachées pourtant au gré de Pascal. Voir encore Montaigne, III, 10, tome V, p. 44 : « A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, le rabbats de sa bonté le souspeçon en quoi i'entre, qu'il soit produict plus pour estre esclatant que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu, etc. »

2. La Bruyère (*de la Cour*) : « Diseur de bons mots, mauvais caractère : je le dirais, s'il n'avait été dit. »

3. Miton était un homme à la mode, ami du chevalier de Méré, par qui il parait avoir été mis en rapport avec Pascal. Voir les fragments XXV, 91 *bis* et *ter*

gnité [1]; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu [2]. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

22.

In omnibus requiem quæsivi. Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux [3].

22 *bis.*

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

23.

J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites; et le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en l'ignorant; j'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de s'ignorer pour être heureux?

24.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en appa-

1. Exemple pris de Montaigne, II, 36, t. IV, p. 85, et III, 1, p. 173 : « Voylà une ame de riche composition; il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines la bonté et l'humanité, etc. »

2. P R. supplée, *que l'on tourne.* Dans cette expérience, le feu parait à la fois sur toute une circonférence, quoiqu'il ne soit qu'en un point.

3. En titre dans l'autographe, *Pensées.* La citation est prise de l'*Ecclésiastique*, XXIV, 11. Mais elle est détournée de son sens.

rence, comme un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe [1].

25.

Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre qu'en six [2]? Pourquoi établirai-je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un? Pourquoi en *Abstine et sustine* plutôt qu'en, Suivre nature, ou, Faire ses affaires particulières sans injustice, comme Platon [3], ou autre chose? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un mot. Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique; et quand on vient à l'expliquer, dès qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter. Ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles, comme en un coffre, et ne paraissent jamais qu'en leur confusion naturelle. La nature les a tous établis sans renfermer l'un en l'autre [4].

25 *bis*.

La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même. Notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel. Chacune tient sa place.

26.

Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or on ne se fâche pas de ne pas tout voir. Mais on ne veut pas être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement

1. Pascal parait avoir en vue d'expliquer comment une morale sévère, telle que celle des jansénistes, déplait au monde et aux gens relâchés en rendant leur déréglement plus sensible.

2 La division classique de la philosophie aucienne était en quatre: prudence, tempérance, justice, force d'âme.

3. Montaigne, III, 9, t. IV, p. 474 : « Ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, Faire ses particuliers affaires sans iniustice. » [*Lettres* attribuées à Platon, page 357.] La formule *Abstine et sustine* appartient aux stoïciens. Cette autre, *Suivre nature*, est commune à toutes les écoles philocophiques de l'antiquité.

4. En titre dans l'autographe, *Ordre*. Plusieurs fragments portent ce titre; ils se rapportent à l'ordre que Pascal se proposait de suivre dans l'exposition de ses idées.

l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage; comme, les appréhensions des sens sont toujours vraies.

27.

Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire[1].

28

Les grands et les petits ont mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions; mais l'un est au haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements[2].

29.

Quoique les personnes n'aient point d'intéret à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

30.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple; car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tous abstraits de notre société. Non, non; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par

1. Cf. Montaigne, II, 29, t. III, p. 516 : « Il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contreroller ses actions communes, et le surprendre en son à tous les iours. »

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 74 : « Les ames des empereurs et des savatiers sont iectees a mesme moule...; ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres...; ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant. »

cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes.

31.

Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle arrive, on en est soûl. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute. De même, dans les passions, il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres[1].

32.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et on leur apprend tout le reste; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

33.

... Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même, des divisions de Charron, qui attristent et ennuient, de la confusion de Montaigne; qu'il avait bien senti le défaut d'une droite méthode [2], qu'il l'évitait en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air. Le sot projet qu'il a de se peindre! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal[3]. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en

1. La *comédie* signifie le théâtre en général. Bossuet prend le mot dans le même sens dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie*. Les *comédiens* signifient encore aujourd'hui toute espèce d'acteurs, et on dit encore, la Comédie française.

2. Ms. *Du droit de méthode*, mais pas de la main de Pascal.

3. Voir, en tête des *Essais*, l'avis de l'*aucteur au lecteur*, et *passim*.

dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci[1]...

34.

Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence; au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse sans rien donner[2].

35.

Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru manquer de retraite et d'asile au monde[3]?

36.

Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose[4].

37.

La tyrannie consiste au désir de domination universel et hors de son ordre.

Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs. Et quelquefois ils se rencontrent; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre[5]. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

38.

Ferox gens, nullam esse vitam sine armis rati. Ils aiment mieux

1. Pascal n'a pas achevé. — En titre dans l'autographe, *Préface de la première partie*. Pour l'explication de ce titre, voir plus loin le premier fragment de l'article XXII.

2. Le mot de concupiscence désigne, dans la langue religieuse, l'ensemble des mauvais penchants de notre nature. Bossuet a écrit un *Traité de la Concupiscence*.

3. Le roi d'Angleterre est Charles Ier, décapité en 1649; son fils ne fut rétabli qu'en 1660. Le roi de Pologne est Jean-Casimir, dépossédé de son royaume par les victoires de Charles-Gustave, roi de Suède, en 1656; il y rentra la même année : c'est donc en 1656 que ce fragment a été écrit. La reine de Suède est la célèbre Christine, qui abdiqua en 1654.

4. En titre dans l'autographe, *Inconstance*.

5. Ce *car* se rapporte au mot *sottement*, comme s'il y avait, je dis *sottement*, ca etc.

la mort que la paix; les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférable à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel[1].

39.

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer! Si on dit : Je le trouve beau, je le trouve obscur, ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire; et alors il juge selon ce qu'il est[2], c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis; mais au moins on n'y aura rien mis; si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il sera physionomiste : tant il est difficile de ne point démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il en a peu de ferme et stable!

40.

Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste : sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu'elle fût coutume; car on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie; mais l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation : ce sont les principes naturels à l'homme

Il serait donc bon qu'on obéit aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois; qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire; que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine;

1. Montaigne, I, 40, t. II, p. 163 : « Caton, consul, pour s'assurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *Feroce gens*, etc. » (Tit. Liv. XXXIV, 17.) « Nation farouche, ils ne croyaient pas que ce fût vivre que de vivre désarmés. »

2. « Et alors il juge. » *Il*, c'est à-dire cet *autre*, celui à qui on a proposé la chose. « Selon ce qu'il est. » C'est-à-dire selon ce que la chose est. *Il*, c'est ce dont on a dit : Je *le* trouve beau. *Il* est neutre aussi bien que *le*.

et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité, et non de leur seule autorité sans vérité. Ainsi il y obéit; mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté.

40 *bis*.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue, si l'on peut faire entendre cela, et [ce] que [c'est] proprement que la définition de la justice [1].

41.

La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures [2].

42.

Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la même personne. Ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes.

43

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

43 *bis*.

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour [3]. La cause en est « un je ne sais quoi » (Corneille); et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde

1. En titre dans l'autographe, *Injustice*.
2. En titre dans l'autographe, *Vanité des sciences*.
3. « La vanité », c'est-à-dire le néant, le vide, comme on l'a déjà vu en plusieurs endroits.

entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé [1].

44.

César était trop vieil, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre ; c'étaient des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr [2].

45.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

46.

L'éloquence continue ennuie.

Les princes et rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes ; ils s'y ennuient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable, pour se chauffer.

47.

Lustravit lampade terras. Le temps et mon humeur ont peu de liaison [3]. J'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans

Corneille, *Rodogune*, I, 5 :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport

(c'est-à-dire par le doux rapport desquelles)

Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces *je ne sais quoi* qu'on ne peut expliquer.

De même dans *Médée*, II, 6 :

Souvent *je ne sais quoi* qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte et nous force d'aimer.

2. Montaigne, II, 34, tome III, p. 52 : « Ie le trouve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses qu'Alexandre, car cettuy-ci semble rechercher et courir à force les dangiers... : aussi estoit-il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage, là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé. » — La Bruyère n'est pas de l'avis de Pascal : « César n'était point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers : il n'avait point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie, et un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisait, il ne pouvait mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. Alexandre était bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'aient plus tôt rompu son entreprise. » (*Des jugements.*) La Bruyère ajoute en note : « Voyez les *Pensées* de M. Pascal, où il dit le contraire. »

3. Pascal répond ici à ce passage de Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 254 : « L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers grec en Cicero : *Tales sunt hominum mentes quali pater ipse Jupiter auctiferas lustravit lampade terras.* » [Vers traduits de l'*Odyssée*, XVIII, 136, et conservés par saint Augustin, *de Civitate Dei*, V, 8.]

de moi. Le bien et le mal de mes affaires même y fait peu : je m'efforce quelquefois . . . contre la fortune [1]; la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune.

48.

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant [2].

49.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme, par exemple, les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, etc. Et ainsi les logiciens... Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes ni barrières, voyant qu'ils en ont tant franchi de si justes et de si saintes [3].

50.

Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre [4].

51.

« Vous avez mauvaise grâce, excusez-moi, s'il vous plaît. » — Sans cette excuse, je n'eusse point aperçu qu'il y eût d'injure. — « Révérence parler... » — Il n'y a rien de mauvais que leur excuse [5]. »

52.

On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants [6]. C'étaient des gens honnêtes et comme les au-

1. Je doute des mots *de moi-même*, que donnent ici les éditions, mais qui ne se lisent pas distinctement dans le manuscrit.
2. On lit ailleurs, page 142 du cahier autographe, cette phrase barrée : « Pensée échappée. Je la voulais écrire. J'écris, au lieu, qu'elle m'est échappée. »
3. Voir les mêmes idées dans Montaigne, III, 9, t. IV, p. 476.
4. En titre dans l'autographe, *Mien, tien.*
5. Qui s'excuse s'accuse, dit un proverbe italien.
6. Un pédant, dans le sens primitif du mot, c'est un régent ou professeur de collége.

tres, riant avec leurs amis : et quand ils se sont divertis à faire leur Loi et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement[1].

S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous. Et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait[2].

53.

Épigrammes de Martial. L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas contre les borgnes, ou les malheureux, mais contre les heureux superbes : on se trompe autrement. Car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, et l'humanité, etc. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta*[3].

1. Ainsi dans Molière :

Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

2. Cette pensée se trouve écrite à la suite du fragment v, 1 : « J'écrirai ici mes pensées sans ordre, etc. »

3. Il me paraît que cette pensée a dû être suggérée à Pascal par l'espèce d'Anthologie latine que MM. de Port-Royal publièrent en 1659 sous le titre de *Epigrammatum delectus*. Ce recueil est précédé d'une dissertation en latin (par Nicole), dont un des paragraphes a pour titre : *De Epigrammatis malignis*. On y condamne la malignité qui s'attaque aux défauts corporels, et à tout ce qui est un malheur plutôt qu'une faute. On reproche cette malignité à Martial, et on cite comme exemples quelques-unes de ses épigrammes, particulièrement contre des borgnes. Sur ce recueil, voir M. Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. III, p. 440, 1re édit. Mais je n'ai pu trouver dans Martial une épigramme où il soit question de deux borgnes. M. Sainte-Beuve ne l'a pas trouvée non plus. (*Ibidem*, p. 351.) Il me semble, d'ailleurs, que si Martial avait fait une épigramme sur deux borgnes, il se serait fort peu soucié de les consoler, et qu'on n'aurait pas été tenté de lui demander cela. Je crois donc que le mot *celle* ne doit pas s'entendre d'une épigramme de Martial, mais simplement d'une épigramme; et je crois pouvoir dire laquelle. On la trouve, si je ne me trompe, dans l'*Epigrammatum delectus*, au livre VI de ce recueil, parmi les pièces d'auteurs anciens inconnus, page 332 :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et potis est forma vincere uterque deos.
Blande puer, lumen quod habes concede parenti,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

« Acon est privé de l'œil droit, Léonilla de l'œil gauche; et d'ailleurs l'un et l'autre pourraient disputer aux dieux mêmes le prix de la beauté. Charmant enfant, cède à ta mère ton œil unique, tu seras l'Amour aveugle, et elle sera Vénus. »

54.

Je me suis mal trouvé de ces compliments : « Je vous ai bien donné de la peine; Je crains de vous ennuyer; Je crains que cela soit trop long. » Ou on entraîne, ou on irrite[1].

55.

Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien; car, s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile, quelque bien qu'ils disent d'eux : et même ils n'en diront pas du bien, s'ils se trouvent les plus faibles, car ils n'ont pas d'autorité; et ainsi ils en médiront par compagnie.

56.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous? n'en dites pas.

57.

Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

58

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril[2].

59.

Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable[3].

On comprend maintenant la critique de Pascal, toute chagrine qu'elle est : l'épigramme des deux borgnes est jolie, mais elle ne les console pas, car elle ne fait pas que l'un soit l'Amour en effet, ni l'autre Vénus : ce ne sont toujours que deux borgnes. MM. de Port-Royal se sont montrés moins sévères que Pascal; voici leur note sur cette petite pièce : *Epigramma a multis celebratum, nec immerito; non enim sua elegantia, suo pretio caret.*

Ambitiosa recidet ornamenta est une citation d'Horace, *Art poét.*, 447. je ne sais si Pascal a emprunté à quelque autre cette citation ou si c'est lui-même qui s'est souvenu d'Horace.

1. Voir les fragments 39 et 51 de ce même article.
2. En titre dans l'autographe, *Divertissement.*
3. En titre dans l'autographe, *Vanité.*

59 *bis.*

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement, et dans la pensée de l'avenir? Mais ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connaître; car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

60.

Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon? La chasteté? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage? Non; la continence vaut mieux. De ne point tuer? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer. Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux [1].

61.

Le mal est aisé, il y en a une infinité; le bien presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien; et souvent on fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver, aussi bien qu'au bien.

62.

Les cordes qu'attache le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité; car il faut qu'il y ait différents degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un

1. En titre dans l'autographe, *Pyrrhonisme.*

parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il plaît ; les uns la remettant à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc.[1]

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel et à tel, en particulier, sont des cordes d'imagination.

62 *bis.*

Comme les duchés et royautés et magistratures sont réelles et nécessaires [2], à cause de ce que la force règle tout, il y en a partout et toujours. Mais parce que ce n'est que fantaisie qui fait qu'un tel ou telle le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier, etc.

63.

Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. [Qui] aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire aurait trouvé le point. C'est le mouvement perpétuel.

REMARQUES SUR L'ARTICLE VI

Fragment 1er. — « On ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public... mais pour la religion, point. » C'est la plainte du janséniste, qui accuse le monde de ne pas se sacrifier pour ce qu'il regarde comme la vraie et pure foi.

Fragment 1 *bis.* — « Il n'y a point de bornes dans les choses. » Horace a dit au contraire : *Est modus in rebus.* Pascal parle en logicien et Horace en homme raisonnable.

1. Voir le fragment v, 8.
2. *Duché* était alors du genre féminin. Dans la dernière phrase. *le soit,* c'est-à-dire soit duc, roi, etc.

Fragment 2. — « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître ; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot. » Il est remarquable que Port-Royal ait supprimé cette fière pensée.

Fragment 7. — « Sans doute l'égalité des biens est juste. » Pour établir cela, il faudrait d'abord établir qu'elle est possible et utile ; car si elle était impossible ou nuisible, elle ne serait pas juste.

Fragment 7 *bis*. — « Il n'en est pas de même dans l'Eglise, car il y a une justice véritable et nulle violence. » Ainsi Pascal, qui nie le droit d'insurrection en politique, le réserve en religion, à l'usage du jansénisme. *Il y a là une justice véritable.* Mais où est-elle ? Sans doute dans la décision d'un concile universel.

Fragment 10. — « Devoir de crainte à la force. » On ne doit rien à la force, pas même la crainte : la lui refuser est quelquefois un devoir, et toujours un droit.

Fragment 15. — « Et ne mettant pas de différence entre le métier de poëte et celui de brodeur. » On se rendra compte de ces expressions en lisant le portrait de Cydias le bel esprit dans La Bruyère (*de la Conversation*) : « Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et Cydias bel esprit, *c'est sa profession.* Il a *une enseigne*, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Dosithée, qui l'a engagé à faire une élégie ; une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor... Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, etc. » Voir encore le portrait d'Euripile dans le chapitre *des Jugements*.

« Mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. » Les gens universels peuvent juger des poëtes, faire même des vers au besoin, mais ils ne sont pas poëtes pour cela, dans le vrai sens de ce mot, ils n'ont pas le génie de la poésie. Il en est de même en mathématiques, quoique le connaisseur soit plus près du savant dans les sciences que de l'artiste dans les arts. On peut se connaître à tout, mais on n'a pas du génie en tout.

Fragment 20. — « Le moi est haïssable » Port-Royal ajoute cette

note : « Le mot MOI, dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis. » On lit encore dans la *Logique* de Port-Royal (troisième partie, chapitre XIX, *Des sophismes d'amour-propre*, etc., 6) : « Feu M. Pascal, *qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su*, portait cette règle [de ne point parler de soi] jusques à prétendre qu'un *honnête homme* devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je* et de *moi*, et il avait accoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit le MOI humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime. »

Port-Royal ne pouvant conserver cette apostrophe à Miton, a écrit faiblement : « Ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. »

Fragment 23. — « Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. » Port-Royal écrit : « ..... en l'étude de l'homme, *puisque c'est celle qui lui est propre.* » Mais Pascal ne dit pas cela, il dit qu'il l'a cru, et il ne le croit plus. Il n'y a plus pour lui d'autre science que celle de la croix.

Ils suppriment cette fin : « Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir? » ne voulant pas prendre sur eux ce désaveu de la philosophie morale.

Fragment 25 *bis*. — « La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même... chacune tient sa place. » Ne serait-il pas plus exact de dire que c'est nous qui faisons aux choses dans notre langage des places distinctes, et que dans la nature tout est mêlé?

Pascal, en raillant les divisions des philosophes, ne paraît pas s'être souvenu, non plus que Port-Royal après lui, qu'elles ont été adoptées par la religion, qui distingue *trois* vertus théologales et *quatre* cardinales.

Fragment 29. — « Il y a des gens qui mentent simplement pour mentir. » Observation bien vraie, qui doit mettre en garde contre les témoignages, surtout pour l'extraordinaire ou le merveilleux.

Fragment 30. — « Mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau.» Port-Royal : *Ils sont tous*. Mais cet *y* est nécessaire; il signifie, par les pieds, du côté des pieds; comme s'il y avait : *Par là*, ils sont tous à même niveau. — Toutes ces images, où est toujours l'idée de mesure, sont bien des images de mathématicien.

C'est aussi mal à propos que Port-Royal met, *au reste des hommes* où Pascal a mis, *aux moindres des hommes;* et qu'il supprime le mouvement, *non, non*, trouvant sans doute cette vivacité indiscrète.

Fragment 32. — On raconte que Boileau adressa un jour ce compliment à une jeune personne, à qui on avait fait déployer devant lui des talents douteux : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire ; c'est pourtant ce que vous savez le mieux. »

Fragment 33. — « Qu'il cherchait le bon air [Montaigne]. » C'est ainsi que Malebranche lui reproche d'être *un pédant à la cavalière.*

« Le sot projet qu'il a de se peindre ! » Le charmant projet ! dit Voltaire. Mais la *Logique* de Port-Royal développe le mot de Pascal dans une digression très-dure sur Montaigne (III, XIX, *des Sophismes d'amour-propre*, etc., 6).

Fragment 34. — « Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. » Pascal trouvant dans l'homme un bon sentiment, la compassion pour ceux qui souffrent, craint que cela ne contredise ses idées sur la dépravation essentielle de la nature humaine, et s'attache à ramener encore ce sentiment à l'amour de soi : il fait ce qu'a fait La Rochefoucauld; mais l'un est un misanthrope janséniste, l'autre un misanthrope philosophe.

Fragment 40.— « Montaigne a tort.» Manque dans Port-Royal. Avant M. Cousin, les éditions donnaient au contraire : *Montaigne a raison.* On avait changé le texte faute de le comprendre. Ce que Pascal reproche à Montaigne, ce n'est pas d'avoir dit que la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume ; en ce point il est de son avis : c'est d'avoir cru que le peuple ou la foule la suit pour cela, tandis qu'elle la suit parce qu'elle la croit juste. Montaigne disait en effet : « Les loix *se maintiennent en credit*, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix. » (Voir son texte dans les notes sur le fragment III, 8.) Cependant Montaigne pensait réellement comme Pascal, puisqu'il ajoute que c'est là le fondement *mystique* de leur autorité ; il ne parle pas du fondement qu'elles ont *dans l'opinion.*

« La coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste.» Ce subjonctif est un latinisme. Port-Royal ajoute par scrupule : « Cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. » Pascal reconnaît bien un droit divin, ou plutôt une volonté de Dieu, qui est la loi, mais il ne reconnaît pas de droit naturel. Voir III, 8.

Fragment 43 *bis.* — « Le nez de Cléopâtre, etc. » On voit bien l'en-

chaînement des idées. Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, il l'eût été trop, et elle n'eût pas été belle, Antoine n'en eût pas été amoureux, et n'eût pas répudié pour elle Octavie. Il ne se serait donc pas brouillé avec Octave, etc. Reste à savoir si Octave et Antoine ne se seraient pas brouillés infailliblement pour toute autre raison, et si en tout cas l'empire romain n'aurait pas toujours fini par être à un seul et par prendre l'Egypte comme tout le reste. On peut voir, au sujet de ce paradoxe de Pascal, repris par d'autres, un piquant et excellent morceau de M. Deschanel (*Causeries de quinzaine*, 1861, pages 201-205).

« Le nez de Cléopâtre. » Port-Royal a mis : *Si le nez de Cléopâtre eût été*, etc. ; mais ce tour régulier est trop grave pour cette boutade.

Fragment 44. — « Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre. » Port-Royal a supprimé le nom d'Auguste, probablement parce qu'Auguste n'a pas été ce qu'on appelle un conquérant : mais il n'avait que vingt ans quand il partagea avec Antoine et Lépide la domination de l'empire romain, qui était l'empire du monde ; il n'en avait que trente-deux quand, par la bataille d'Actium, il resta seul maître de tout.

Fragment 49. — « Comme par exemple les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques. » Port-Royal écrit seulement *comme, par exemple, les voleurs*, etc. Ainsi Pascal mettait intrépidement sur la même ligne les hérétiques et les voleurs ; et les hommes qui n'étaient pas de sa croyance lui paraissaient des gens, comme on dit, sans foi ni loi, qui s'écartaient de l'ordre même de la nature. Un Turc à ses yeux est à peine un homme. Voyez cette gradation dans les *Provinciales :* Sont-ce des religieux et des prêtres qui parlent de cette sorte ? Sont-ce des chrétiens ? Sont-ce des Turcs ? Sont-ce des hommes ? Sont-ce des démons ?.. » (*Lettre* 14.) et, dans les *Pensées*, (XXIV, 16) : Ne voyons-nous pas vivre et mourir les bêtes comme les hommes *et les Turcs comme les chrétiens ?* »

Fragment 50. — « Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » La hardiesse de cette pensée a été relevée par l'auteur du *Génie du Christianisme* dans le chapitre sur Pascal (IIIe partie, liv. II, chap. 6). Il a raison de dire que Rousseau en s'en inspirant, ne l'a pas égalée : « Le premier qui, ayant enclos un terrain s'avisa de dire *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés

au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! » (*Discours sur l'inégalité des conditions*, 2e partie.) Rousseau fait bien moins peur en criant et en s'agitant, que Pascal dans son analyse froide et méprisante. L'un s'indigne contre l'usurpation et la menace. Il appelle sur ceux qui possèdent toutes les colères qui ont si fort éclaté depuis ; l'autre n'a point de colère contre les possesseurs, il ne les voit pas, il ne voit que *ces pauvres enfants* qu'il prend en pitié. « Et voilà, dit encore Châteaubriand une de ces pensées qui font trembler pour Pascal. Quel ne fût point devenu ce grand homme, s'il n'avait été chrétien ? »On se demande comment les éditeurs de Port-Royal ont osé conserver un tel passage ; n'en auraient-ils pas compris toute la portée, que nous sentons si bien aujourd'hui ? Cependant ne nous troublons pas : des esprits bien lumineux ont porté du jour dans ces ténèbres où le *tien* et le *mien* ont leurs origines ; ils ont montré que l'homme s'approprie les choses en mettant dans les choses une part de lui-même qui les fait siennes, son activité libre et son travail. Oui, ce chien peut être à cet enfant, si cet enfant s'est fait suivre de ce chien, s'il l'a apprivoisé et dressé. Cette place au soleil sera bien sa place, si c'est lui qui l'a trouvée, ménagée, rendue commode, ou si ses camarades la lui défèrent un jour qu'il se sera battu pour eux. Ce n'est pas dans une note que l'on peut creuser ces problèmes ; mais tant qu'on dira *toi* et *moi*, je crois qu'il faudra dire aussi *tien* et *mien*. Qui veut supprimer la propriété devra supprimer la personne.

Fragment 52. — « S'ils ont écrit de politique, etc. » Ce second alinéa a été supprimé par Port-Royal. Le fragment complet est profondément sceptique ; ainsi tronqué, il devenait équivoque et on n'en sentait pas toute l'intention.

Fragment 55. — « Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, etc. » Voir dans La Bruyère, *des Grands*, l'alinéa qui commence ainsi : « Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfants, *et après eux les gens d'esprit ;* il les doit adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer, etc. » On voit à ce début seul que La Bruyère vise à mettre de l'esprit dans ce qu'il dit ; Pascal est tout simple, et n'est occupé que de sa pensée.

Fragment 60. — « On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais. Oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. » L'auteur de la quatorzième *Provinciale*, si éloquente contre les casuistes habiles à excuser l'homicide, ne pouvait pas parler autrement. Mais il se contredit

lui-même, car le moyen de connaître le mal et le faux si on ne connaît le bien et le vrai?

« La continence vaut mieux. » C'est la doctrine de S. Paul, I *Cor.* VII, 38.

« Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux. » Ce mélange n'est pas toujours dans les choses, il n'est souvent que dans le langage, qui enveloppe, sous une même expression, des cas très-différents. Il n'y a rien d'abstrait dans la vie, tout est déterminé par les personnes et les circonstances. Il ne s'ensuit pas de là que rien ne soit purement vrai, mais seulement qu'il y a beaucoup plus de vérités particulières, que de vérités générales dont la forme soit applicable partout.

ARTICLE VII

1.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

2.

Diverses sortes de sens droit ; les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extravaguent. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens. Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller; et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond. et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement

et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible[1].

2 *bis*.

DIFFÉRENCE ENTRE L'ESPRIT DE GÉOMÉTRIE ET L'ESPRIT DE FINESSE.

En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais, dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus [2].

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent: et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

1. La géométrie procède par des propositions, qui bien que reposant elles-mêmes sur d'autres, n'en sont pas moins des principes dont on a besoin pour ce qu'on veut démontrer. Pour résoudre un tel problème en géométrie, il faut savoir la géométrie tout entière. Pour comprendre les effets de l'eau, il suffit de savoir observer, mais cette observation est bien difficile.

2. Il semble bien que l'esprit de finesse est le même qui est appelé esprit de justesse dans le fragment qui précède; cependant il était dit dans ce fragment que cet esprit s'exerce sur peu de principes, et nous lisons maintenant que ces principes sont en très-grand nombre. Je pense que la contradiction n'est qu'apparente. Il s'agissait tout à l'heure de principes logiques abstraits et généraux, il s'agit maintenant de principes moins reculés, qui ne sont autre chose que des faits d'observation, soit physique, soit morale.

Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux ; et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnements. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres. Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définition et principes ; autrement, ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers princi-

pes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage[1].

3.

Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, s'on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs et aidant à le montrer. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d'un cas : mais si on veut montrer un cas particulier, il faudra commencer par la règle générale. Car on trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la preuve : car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

4.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens; et ainsi il n'y en a point[2].

5.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard des autres[3]. L'un dit : Il y a deux heures; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre, et je dis à l'un : Vous vous ennuyez; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère; car il y a une heure et demie, et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que je juge par ma montre[4].

1. L'*imagination* ici est l'abstraction, par opposition à la réalité.
2. Montaigne, *Apol.*, t. III, page 255 : « C'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures. » Sur ce que Pascal entend par le sentiment, voir le fragm. VIII, 6.
3. Il y a dans le manuscrit : *sans règle;* mais cela est contre le sens de la phrase.
4. « Mlle Perier m'a dit que M. Pascal, son oncle, portait toujours une montre attachée

6.

Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien. C'est que le lieu, l'assistance les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur.

7.

Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) peut être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi.

8.

Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle. Il faut même être sévère, et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement [1].

9.

Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps par une disposition différente de discours, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition.

10.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres [2].

11.

L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturelle-

à son poignet gauche... (*Relation du P. Guerrier*, dans les *Lettres, opuscules*, etc., p. 469.) M. l'abbé Maynard, dans son livre sur Pascal, a justement rapproché ce témoignage de ce fragment.

1. En titre dans l'autographe, *Miracles*. Cette pensée se rapporte à la suite des fragments sur les miracles qui forment l'article XXIII dans cette édition : voir cet article. Pascal veut dire que, lorsque Port Royal se vante d'avoir été l'objet d'un miracle (celui de la sainte Épine), il se place dans l'exception, car un miracle en ce temps est l'exception et non la règle. Donc on doit contrôler sévèrement ce miracle ; mais, une fois bien contrôlé, il faut avoir la justice de le reconnaître.

2. M. Joubert a repris ainsi cette pensée : « On peut convaincre les autres par ses propres raisons, mais on ne les persuade que par les leurs. »

ment; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

12.

Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement[1].

13.

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête[2].

14.

En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire; et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien; et c'est une bizarrerie qui met hors de gamme.

15.

Les bêtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compagnon. Ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car, étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur fasse. Leur vertu se satisfait d'elle-même[3].

16.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout bien savoir choisir, pour se le former et ne le point gâter; et on ne peut faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et

1. Pascal avait dans l'esprit le chapitre XXIX du second livre des *Essais* (*de la Vertu*) : « Ie treuve par experience qu'il y a bien à dire entre les Boutees et saillies de l'ame, ou une resolue et constante habitude, etc. » Voir VI, 27.

2. Montaigne, III, 13, t. V, p. 228 : « Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme, c'est folie : *au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes;* au lieu de se haulser, ils s'abattent. » Et III, 2, t. IV, p. 180 : Ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme. » Balzac, à la fin du *Socrate chrétien* : « Disons davantage : l'homme est fait d'un dieu et d'une bête qui sont attachés ensemble. »

3. Au titre dans l'autographe, *Gloire*. Voir le fragment 13 de l'article V.

point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où sont bienheureux ceux qui sortent[1].

17.

Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple, la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc. Car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile[2].

17 *bis*.

La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie. Comme quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde, que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc., qui est la pensée ci-dessus[3].

18.

Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poëtes, et ceux

1. Montaigne, III, 8 (*De l'art de conferer*), t. IV, page 412 : « Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle-là. »

2. *Saisons* est pris ici dans le sens du latin *tempestates;* Pascal veut dire les *changements de temps*, comme à mis Port-Royal. Sur cette influence de la lune, voyez XXIII, 23.

3. On lisait ici, dans ma première édition (1852) la note suivante : « Nos recherches, dit M. Faugère, et celles de plusieurs érudits n'ayant pu nous procurer aucune notion sur *Salomon de Tultie*, nous supposons que madame Perier, de la main de laquelle ce passage se trouve écrit dans le manuscrit, aura altéré le nom de l'écrivain cité par Pascal..... » Ce nom est tracé très-distinctement, et à deux fois; mais en supposant que madame Perier se soit trompée, quel autre nom faudra-t-il mettre à la place? On n'en trouve aucun dans l'histoire littéraire qui convienne ici. Comment Pascal, qui semble avoir si peu lu, lisait-il un écrivain que personne ne connaît, et qu'il nomme à côté d'Épictète et de Montaigne? On serait tenté de croire que Salomon de Tultie n'est qu'un pseudonyme, un ami de Pascal, par exemple, qui lui avait soumis quelque recueil de pensées, où Pascal avait remarqué celle qu'il cite. *Ou qui sait si ce n'est pas lui-même que Pascal désigne ainsi?* » — M. Frédéric Chavannes, pasteur à Amsterdam, écrivant sur Pascal dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* (avril 1854), signale cette note, et en particulier la question qui la termine, et il ajoute : « Cette question nous a mis sur la voie. Le nom de *Salomon de Tultie* n'est autre chose que l'anagramme de *Louis de Montalte* », le pseudonyme de l'auteur des *Provinciales*.

qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

19.

Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule.

Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours [1].

20.

Masquer la nature et la déguiser. Plus de roi, de pape, d'évêque ; mais *auguste monarque*, etc. ; point de Paris : *capitale du royaume*. Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il la faut appeler capitale du royaume [2].

21.

Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque [3] ; et c'est là

1. En titre dans l'autographe, *L'Ordre. Contre l'objection que l'Ecriture n'a pas d'ordre.* Montaigne, III, 5, t. IV, p. 361 : « *Amor ordinem nescit.* » C'est un passage de saint Jérôme (Lettre à Chromatius Jovinus et Eusèbe, à la fin).

2. *Des lieux*, c'est-à-dire des endroits dans le discours. On trouve dans la correspondance du chevalier de Méré une lettre de Miton à Méré (Lettre 175), où les mêmes principes de goût sont développés fort longuement : « Je viens d'examiner un auteur qui loue Charles-Quint de ce qu'en cette grande bataille, où il s'agissait d'assujettir l'Allemagne, malgré les douleurs de la goutte, dont il était ce jour-là si cruellement tourmenté, il se fit lier sur son cheval, sans sortir de la bataille qu'il ne l'eût gagnée. Et l'auteur, pensant relever cette action, appelle toujours Charles-Quint ce grand empereur. Mais il me semble qu'il eût été beaucoup mieux de le nommer simplement Charles, parce que *grand empereur* le cache sous ce nom et amuse ainsi l'imagination, au lieu que *Charles* le montre à découvert et fait voir plus clairement que c'est lui. Et de plus, quand on dit que Charles méprise la douleur et la mort pour l'ambition, on dit de lui de plus grandes choses que si l'on disait ; ce grand empereur ; car il est bien plus grand à Charles, qui est simplement un homme, de mépriser la mort et la douleur, qu'il ne l'est à un grand empereur, dont le metier est de mépriser tout pour la gloire. Sur quoi il me vient dans l'esprit que, si le même auteur eût voulu parler de lui retiré à Saint-Just, après qu'il eut quitte ses royaumes et l'empire, se promenant comme un particulier avec les religieux de l'abbaye, il eût fallu l'appeler ce grand empereur... Je ne sais ce que vous jugerez de ces reflexions ; mais il est vrai qu'en recherchant par cette voie la nature des choses, on pourrait connaitre en tout ce qu'il y a de bien et de mal, et se rendre un bon juge et même un excellent ouvrier de la bienséance. »

3. C'est la marque qu'il les faut laisser. M. Vinet (*Études sur Pascal*, p. 115) fait remarquer que Pascal semble donner ici l'exemple dans la règle même, en repetant le verbe *trouver*.

la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit ; car il n'y a point de règle générale[1].

22.

Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes[2].

23.

Les langues sont des chiffres, où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots ; de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable.

24.

Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût[3]. Et comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, parce qu'elles ressemblent à ce modèle unique, quoique chacune selon son genre, il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. Ce n'est pas que le mauvais modèle soit unique, car il y en a une infinité. Mais chaque mauvais sonnet, par exemple, sur quelque faux modèle qu'il soit fait, ressemble parfaitement à une femme vêtue sur ce modèle. Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là.

1. Méré (*Œuvres posthumes*, p. 45), parlant de César : « Ce grand homme, a-t-on dit, était persuadé que la beauté du langage dépend beaucoup plus d'user des meilleurs mot que de les diversifier, et s'il était content d'une expression, il ne s'en lassait point, et ne craignait pas non plus d'en lasser les autres. »

2. En titre dans l'autographe, *Miscell. Langage. Miscell.*, c'est *Miscellanea*, mélanges

5. Ou *le goût bon* (comme au fragment 28), locution familière dans la bonne compagnie, parmi les *honnêtes gens* à la façon du chevalier de Méré, et que celui-ci emploie fréquemment, quoiqu'il ait écrit : « Il serait à désirer de faire en sorte qu'il eût le goût non, car si je me veux expliquer, il faut bien que je me serve de ce mot dont tant de gens abusent. » (M. Collet, *Fait inédit de la vie de Pascal*, p. 33.)

25.

Comme on dit beauté poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique, et beauté médicinale. Cependant on ne le dit point : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : « siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc. ; » et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine : et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village[1].

26.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable : outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer[2].

27.

Il faut de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai[3].

1. En titre dans l'autographe, *Beauté poétique*. Balzac avait dit, dans le *Socrate chrétien*, vers la fin du Discours septième : « O rhétoricien... qui faites des *paraphrases*.., qui vous a dit que les prophètes et les apôtres soient de votre humeur?... Ne pensez pas leur faire plaisir, de leur prêter si libéralement, et sans qu'ils en aient besoin, vos épithètes et vos métaphores... Ces ornements les déshonorent, ces faveurs les désobligent. Vous pensez les parer pour la cour et pour les jours de cérémonie, et *vous les cachez comme des mariées de village sous vos affiquets et sous vos bijoux*. »

2. Pascal dit ailleurs (XXV, 24) : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. »

3. En titre dans l'autographe, *Éloquence*.

28.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme[1]. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam humane locutus es*[2]. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie.

29.

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

30.

Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos; le délasser quand il faut, et non autrement; car qui délasse hors de propos, il lasse; et qui lasse hors de propos délasse, car on quitte tout là[3]; tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir de nous sans nous donner du plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut[4].

31.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux!

32.

Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples...

33.

Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne com-

1. Méré, *Discours de la Conversation*, p. 76 : « Je disais à quelqu'un fort savant qu'il parlait en auteur. Eh quoi! me répondit cet homme, ne le suis-je pas? Vous ne l'êtes que trop, repris-je en riant, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme. »

2. Cette phrase est de Pétrone, au chapitre 90, où elle n'a pas le même sens que dans Pascal. Pascal emprunte sans doute à quelqu'un cette citation.

3. C'est comme dans l'épigramme de Rousseau : *Faisons-les courts en ne les lisant point.*

4. Voltaire voudrait que Pascal eût dit, *la denrée*. Mais Pascal a pris cela dans Epictète, III, 3. — En titre dans l'autographe, *Langage*.

prennent rien aux choses de raisonnement; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

34.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit.

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher[1].

35.

Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs, et en grand nombre.

36.

Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres.

37.

Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller[2].

38.

Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

39.

... Ils ont quelques principes vrais; mais ils en abusent. Or,

1. C'est comme s'il avait dit, en continuant le même tour : La vraie philosophie se moque de la philosophie. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 46 : « Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela c'estoit vrayement philosopher. » — En titre dans l'autographe, *Géométrie, Finesse.*

2. Pourvu qu'on veuille aller où elles portent. Rabelais, V, 26, *Comment nous descendimes en l'isle d'Odes, en laquelle les chemins cheminent.* « Et veidz que les voyagiers demandoyent : Ou va ce chemin ?... on leur respondoyt, etc. Puys se guindans au chemin opportun, sans aultrement se poiner ou fatiguer, se trouvoyent au lieu destiné; comme vous voyez advenir à ceulx qui de Lyon ou Auignon et Arles se mettent en bateau sur le Rhosne, etc. »

l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge[1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE VII

Fragment 2 bis. — « *Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.* »

J'ai parlé, dans les Remarques sur la Vie de Pascal, d'une Lettre de Méré à Pascal sur la divisibilité à l'infini, dont j'ai déjà cité un passage dans les Remarques sur l'Article premier. J'en citerai ici cet autre passage, contre l'habitude de raisonner géométriquement et par principes :

« Je vous avertis aussi que vous perdez par là un grand avantage dans le monde; car lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir; et si vous demandiez, selon votre coutume, à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations, sur quel principe elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien, et que ce ne sont des preuves que pour lui. Vous croyez d'ailleurs que, pour avoir l'esprit juste et ne pas faire un faux raisonnement, il vous suffit de suivre vos figures sans vous en éloigner : et je vous jure que ce n'est presque rien non plus que cet art de raisonner par les règles, etc. »

« Etant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie... ils se perdent dans les choses de finesse, etc. » Pour appeler grossières ces abstractions, si cachées à plusieurs, mais en effet si grosses d'évidence quand on les a comprises, il fallait un géomètre bien détaché de son art, et qui s'y sentît supérieur. Les principes de géométrie sont comme les ressorts et les roues d'une machine; ceux de l'esprit de finesse sont comme les forces insaisissables dont le jeu compose la mécanique merveilleuse d'un corps vivant.

Quand Pascal dit plus loin, en parlant des choses de finesse, que *l'expression en passe tous les hommes*, il dit ce qui fait qu'on n'a jamais pu trouver cette langue philosophique que tant de logiciens ont cherchée, et qui devait exprimer si nettement les choses morales, qu'il ne pourrait plus y avoir matière à désaccord entre les hommes, puisque la philosophie serait une algèbre infaillible. Ceux qui ont cru à

1. En titre dans l'autographe, *Probabilité*. Il s'agit des Jésuites et de leur doctrine de la probabilité. Voir les *Provinciales*. Port-Royal a cru devoir mettre : « Les astrologues les alchimistes ont quelques principes, etc. »

une telle algèbre n'avaient pas médité ces réflexions de Pascal. Lorsqu'il parle des fins *qui ne sont que fins*, et n'entendent rien à la géométrie, il pense évidemment à Méré, comme on le verra dans les Remarques sur l'opuscule intitulé, *De l'esprit géométrique*.

Pour le dire en finissant, Pascal lui-même n'a-t-il pas péché plus d'une fois en donnant trop à l'esprit de géométrie et aux principes, et pas assez à l'esprit de finesse et au sens des choses?

Fragment 5. — « Ils ne savent pas que je juge par ma montre. » Pascal avait donc *une montre* en critique ; il aurait dû nous dire comment il la réglait. Voltaire dit : « C'est le goût qui tient lieu de montre, et celui qui ne juge que par règle en juge mal. » Mais la montre de Pascal n'est sans doute que le principe même du goût, la raison ; c'est la même que celle d'Horace : *Scribendi recte, sapere est et principium et fons.* Sa règle est *de parler juste*. Cf. 22.

Fragment 7. — « Ce qu'il a de mauvais [Montaigne]... peut être corrigé en un moment. » Si Montaigne pèche en parlant trop de soi, je ne crois pas qu'il s'en fût corrigé *en un moment*. Il n'aurait pas non plus renoncé aisément à ses *histoires*, à voir la manière dont il en parle (I, 39, t. II, p. 133). Voir aussi le Discours sur la vie et les ouvrages de Montaigne, p. 88-90, dans l'édition de M. Victor Le Clerc.

Fragment 9. — « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, etc. » Port-Royal a supprimé ce fragment tout personnel.

« C'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Il semble que Pascal se défend ici par avance contre une critique chagrine et paradoxale, qui est allée jusqu'à accuser les *Pensees* de n'être qu'un plagiat perpétuel et une pure compilation. Port-Royal a supprimé ce fragment, qui laissait voir dans le chef des saints du jansénisme l'amour-propre d'auteur. Mais lui-même avoue ailleurs de bonne grâce qu'*il veut avoir la gloire d'avoir bien écrit.* (Voyez II, 3.)

Fragment 15. — « Les bêtes ne s'admirent point, etc. » Dans l'article *Égalité* du *Dictionnaire philosophique*, Voltaire tourne en vers la même idée.

> Un cheval ne dit point au cheval son confrère :
> Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille et me ferre, etc.

Fragment 17 *bis*. — « Salomon de Tultie. » Il est constant maintenant, 1° que le nom de Salomon de Tultie désigne Pascal ; 2° que c'est par conséquent à Pascal qu'appartient cette pensée paradoxale et

dédaigneuse sur les préjugés qui reposent au moins l'esprit humain, et lui valent mieux que le sentiment de son ignorance, pensée qui est si bien dans son génie, 3° que Pascal n'a pas craint, protégé par ce pseudonyme, de prendre lui-même sa place à côté d'Epictète et de Montaigne, près desquels on ne voit pas d'ailleurs qui il aurait pu placer que lui.

Mais pourquoi ici, dans une pensée qui semble si parfaitement innocente et inoffensive, l'emploi de ce pseudonyme des *Provinciales*, de cette ruse qui sent le combat? Pour le comprendre, il faut rapprocher cette pensée du morceau qu'on lit à la page 443 de l'autographe, sous ce titre : *D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles*, etc. (XXIII, 23), et où il est parlé aussi des préjugés vulgaires sur l'influence de la lune. Le contexte de ce fragment fait assez voir qu'il se rapporte à la polémique née du miracle de la Sainte Epine, laquelle a été l'origine des *Pensées*. C'est donc encore Pascal militant, Pascal champion de Port-Royal contre les Jésuites, que nous retrouvons ici, et voilà pourquoi il se plaît à reprendre son nom de guerre, en le variant avec malice, pour mieux insulter à l'ennemi.

Qu'on me permette d'ajouter ici quelques détails qui ne me semblent pas sans intérêt sur la manière dont ces fragments sont disposés dans le cahier autographe. Le long fragment intitulé : *D'où vient qu'on croit*, etc., est collé à la fois sur le *recto* et sur le *verso* du même feuillet; il occupe la partie inférieure de l'un et de l'autre. Sur la partie libre du *recto* est la pensée sur le préjugé de la lune : *Lorsqu'on ne sait pas*, etc., et sur la partie libre du *verso* est le fragment où il est dit que cette pensée appartient à *Salomon de Tultie*. Et il semble que ces fragments ont été disposés ainsi du vivant même de Pascal, car celui du *verso* se terminait par ces mots, *qui est la pensée de l'autre côté*, mots s'appliquant parfaitement à la pensée collée au *recto*. Et une main, qui paraît bien être celle de Pascal, a corrigé, *qui est la pensée ci-dessus*.

Fragment 18. — « Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poëtes... manqueraient de preuves. » Pourquoi? Au lieu de dire que les grands sont plus exposés aux catastrophes, comme les sommets à la foudre, ils diraient, par exemple, que le sage, ayant l'âme élevée, est inaccessible au malheur, qu'au contraire les âmes basses et vulgaires en sont nécessairement atteintes, comme la foudre ne frappe que les lieux bas, etc. Descartes écrivait au P. Mersenne, en janvier 1647 : « Vous me mandiez dans votre précédente que les prédicateurs sont contraires à ma philosophie, *à cause qu'elle leur fait perdre leurs belles comparaisons touchant la lumière;* mais s'ils y veulent penser, ils

en pourront tirer de plus belles de mes principes, etc. »

Fragment 20. — « Plus de roi, de *pape*, d'*évêque*. » Port-Royal a supprimé les mots soulignés.

Fragment 23. — « De sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable. » Étant donné un chiffre écrit dans une langue connue, qu'est-ce qui le rend déchiffrable? C'est que la connaissance de la langue fait deviner la valeur des lettres. Étant donné maintenant une langue inconnue exprimant des idées connues, qu'est-ce qui la rendra déchiffrable? C'est que la connaissance des idées fera deviner la valeur des mots. Mais un alphabet se réduit à un très-petit nombre de caractéres, tandis qu'une langue contient une infinité de mots. La seconde difficulté est donc hors de toute proportion avec la première, et vé ritablement énorme.

Fragment 25.— *Beauté poétique.* Un théorême, une découverte scientifique peut être belle, peut avoir de la beauté, mais non *des beautés.* Le beau est là dans le fond même, dans l'essence de la solution trouvée; en poésie, il est dans des mouvements d'imagination ou de passion qui sont des accidents, et qui ont chacun à part leur effet et leur charme. Ce sont là les vraies *beautés poétiques.* Les idées de Pascal semblent ici bizarres et fausses, et Voltaire, qui a critiqué durement ce morceau, n'a pas eu tout à fait tort (*Dictionn. philos.*, article *Aristote*).

« On a inventé de certains termes bizarres, siècle d'or, merveille de nos jours, fatal, etc. »

Port-Royal a mis, *fatal laurier*, *bel astre*. Pascal raille seulement l'emploi de l'adjectif *fatal*, mis à la mode par Malherbe, qui avait une grande prédilection pour ce mot, ainsi que l'a remarqué Ménage. Il l'emploie le plus souvent dans une acception favorable, au sens du latin *fatalis*.

Puissance, quiconque tu sois,
Dont la *fatale* diligence
Préside à l'empire françois! (Ode 4.)

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solonnellement
De ce *fatal* accouplement
Célébrer l'heureuse journée. (Ode 6, *au duc de Bellegarde.*

Plus haut, dans cette même ode :

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur *fatale* main autrefois, etc., etc.

Quant au *siècle d'or*, voir surtout la pièce commençant par ces mots :

Houlette de Louis, houlette de Marie,

qui est de 1615, et surtout les stances 11 et 12 :

Un siècle renaîtra, comblé d'heur et de joie,..

La terre en tous endroits produira toutes choses ;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses, etc.

Enfin, l'expression de *merveille* revient à chaque instant, enchâssée de diverses manières. Voilà les agréments que répétaient à satiété tous ces petits poëtes, que Boileau trouvait si aisé d'imiter, s'il eût voulu

Dans ses vers recousus mettre en pièces Malherbe.

M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III p. 49, 1re édit.) a justement rapproché de cette *demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes*, un passage des *Lettres persanes* : « Ce sont ici les poëtes, c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous les agréments, *comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures.* » (Lettre 137.)

Condorcet s'est récrié sur ce fragment, dans son Éloge de Pascal. « N'est-il pas bien étrange, dit-il, que cet homme dont le goût dans la prose était si sûr et si épuré, ait pu dire que la poésie n'est qu'un amas d'expressions bizarres, que l'on est convenu d'admirer? Cependant Pascal n'avait que vingt ans, lorsque *Cinna* parut, et il n'écrivit ses lettres que douze ans après cette admirable pièce. Il n'avait donc pas été permis à Pascal de lire *Cinna*, et rien assurément ne prouve mieux combien l'esprit de bigoterie est ennemi des arts. » Cependant Pascal n'en veut après tout qu'aux sonnets à la mode, tout comme Molière, plus tard, dans le *Misanthrope*. Pascal semble avoir fait lui-même, au temps sans doute de sa vie mondaine, des vers galants dans le goût du jour, et il n'a pas eu tort de croire que la vraie poésie n'était pas là. Mais il la sentait dans Corneille avec une vivacité dont le témoignage nous reste (XXIV, 64 ; cf. VI, 43 ; XXV, 76). La supposition de Condorcet que Pascal n'avait jamais lu Corneille est insoutenable.

C'est Condorcet qui a publié le premier, et Bossut d'après lui, deux petites pièces de vers qu'on peut croire être de Pascal. « Madame du..., dit-il, donna un asile dans son château de Fontenai-le-Comte au Port-Royal, fugitif et persécuté par les Jésuites. On a trouvé dans ce château deux tableaux derrière lesquels étaient les vers suivants, *de la main même de Pascal :*

Les plaisirs innocents ont choisi pour asile
Ce palais où l'art semble épuiser son pouvoir :
Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,
Le cœur à l'habiter goûte un bonheur tranquille.
On y voit dans mille canaux
Folâtrer de jeunes naïades;
Les dieux de la terre et des eaux
Y choisissent leurs promenades.

Mais les maîtres de ces beaux lieux
Nous y font oublier et la terre et les cieux.

De ces beaux lieux, jeune et charmante hôtesse,
Votre crayon m'a tracé le dessein;
J'aurais voulu suivre de votre main
La grâce et la délicatesse.
Mais pourquoi n'ai-je pu, peignant ces dieux dans l'air,
Pour rendre plus brillante une aimable déesse,
Lui donner vos traits et votre air? »

Pourquoi Pascal n'aurait-il pas fait des vers comme Jacqueline? Peut-être aussi était-ce Jacqueline qui avait fait ceux-là.

Fragment 35. — « Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron, etc. » Il est remarquable que trois de nos plus grands esprits, Pascal, La Fontaine, Fénelon, se soient montrés sévères à l'égard de cette éloquence tant admirée. C'est justement, je crois, parce qu'elle était trop indiscrètement admirée de leur temps, et que le nom de Cicéron était compromis par les déclamateurs cicéroniens. Rollin encore, qui a tant de sens, avait peine à consentir qu'on préférât Démosthène à Cicéron (voir son *Traité des Études*) : qu'on juge où devait aller l'enthousiasme des esprits vulgaires, puisé dès l'enfance dans les écoles, et fortifié par la pratique d'un art oratoire tel que celui que Racine a parodié dans *les Plaideurs*. — Méré ne paraît pas goûter beaucoup Cicéron ; et en effet, Cicéron est trop constamment *orateur* pour plaire à ces délicats qui voulaient qu'on ne fut qu'*honnête homme*.

Fragment 36. — « Ce fragment manque dans Port-Royal. Port-Royal n'a pas voulu avouer ce que semble dire Pascal, qu'on entend vêpres machinalement, comme quelque chose d'étranger, à quoi on n'a point de part.

ARTICLE VIII

1.

... Les principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres, sont : Que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes [1], hors la foi et la révélation, sinon en [ce] que nous les sentons naturellement en nous ; or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque

1. Quels principes? Voir le fragment 15 de l'article III.

n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons; on croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir [1]?

Voilà les principales forces de part et d'autre [2].

Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, du pays, et les autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop.

Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels.

Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que

1. Ici Pascal avait ajouté cet alinéa qu'il a barré : « Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire, et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées? Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, il se peut aussi bien faire que cette vie n'est elle-même qu'un songe, sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort, pendant laquelle [laquelle vie] nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel; ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions, pareilles à l'écoulement du temps et aux vaines fantaisies de nos songes [il faut construire, *à l'écoulement du temps de nos songes, dans nos songes*, à la manière dont le temps y paraît s'écouler].

2. Du côté des dogmatiques (cette partie manque) et du côté des pyrrhoniens.

chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme; car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence[1]. Cette neutralité est l'essence de la cabale : qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux, en quoi paraît leur avantage. Ils ne sont pas pour eux-mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter[2].

Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? doutera-t-il s'il doute? doutera-t il s'il est? On n'en peut venir là; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

Dira-t-il donc, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise?

Quelle Chimère est-ce donc que l'homme[3]! quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers.

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens et la raison confond les dogmatiques[4]. Que deviendrez-vous donc, ô homme! qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous même[5]. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable, que vous ignorez. Écoutez Dieu[6].

1. Pascal avait écrit d'abord : « Car la neutralité, *qui est le parti des sages*, est le plus ancien dogme de la cabale pyrrhonienne. » Sur la *cabale*, voir III, 19.

2. Il veut plutôt dire : *suspendus en tout, à l'égard de tout*. Voir la description du pyrrhonisme dans Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 127 et suivantes.

3. *Chimère* est pris ici dans le sens primitif du mot; la *Chimère* de la fable grecque était une chèvre (χίμαιρα) à tête de lion et à queue de serpent. *Quelle Chimère!* est la même chose que *quel monstre!*

4. Il avait mis d'abord : « On ne peut être pyrrhonien sans étouffer la nature, on ne peut être dogmatiste sans renoncer à la raison. »

5. Il avait mis d'abord, *Apprenons donc*, etc.

6. Au lieu des dix lignes qu'on vient de lire, voici ce que Pascal avait écrit d'abord, et qu'il a barré : « Qui démêlera cet embrouillement? Certainement cela passe dogma-

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus!

Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très-injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme [1].

tisme et pyrrhonisme, et toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Qu'on accorde donc aux pyrrhoniens ce qu'ils ont tant crié : que la vérité n'est pas de notre portée et de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel ; qu'elle loge dans le sein de Dieu, et que l'on ne la peut connaître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de la vérité incréée et incarnée notre véritable nature. » Montaigne, *De l'art de conferer*, III, 8, t. IV, p. 423 : « L'agitation et la chasse est proprement *de nostre gibbier ;* nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment. De faillir à la prinse, c'est aultre chose ; car nous sommes nays à quester la verité, il appartient de la posseder à une plus grande puissance. »

Pour la suite du discours, il faut suppléer ici quelque chose. Il faut supposer que Pascal a déjà annoncé ce que Dieu dit, ce que la religion enseigne, c'est-à-dire le péché originel. On se rappelle qu'il manque à ce morceau un commencement.

1. Pascal avait d'abord ajouté ce qui suit, qu'il a barré : « D'où il paraît que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le

2.

Tous les hommes recherchent d'être heureux; cela est sans exception[1]. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues[2]. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets; nobles, roturiers; vieux, jeunes; forts, faibles; savants, ignorants; sains, malades; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts; mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous

nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d'y arriver; de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

« Ces fondements, solidement établis sur l'autorité inviolable de la religion, nous font connaître qu'il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme, dans l'état de la création ou dans celui de la grâce, est élevé au-dessus de toute la nature, rendu comme semblable à Dieu, et participant de sa divinité; l'autre, qu'en l'état de la corruption et du péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Ecriture nous les déclare manifestement lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Effundam spiritum meum super omnem carnem. Dii estis*, etc. [Mes délices sont d'être avec les fils des hommes. Je repandrai mon esprit sur toute chair. Vous êtes des Dieux]; et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum. Homo assimilatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis hominum... Eccles.* III [Toute chair n'est qu'une herbe fanée. L'homme s'est rapproché de la bête qui ne pense point, et s'est fait semblable à elle. J'ai considéré en moi-même les fils des hommes, et j'ai demandé que Dieu les éprouve, et fasse voir qu'ils sont semblables aux bêtes]; par où il parait clairement que l'homme, par la grâce, est rendu comme semblable à Dieu et participant de sa divinité, et que, sans la grâce, il est comme semblable aux bêtes brutes. » Pascal a mis un renvoi à la dernière citation, parce qu'il la laissait incomplète; elle est prise de l'*Ecclésiaste*, III, 18. Les autres se trouvent aux endroits suivants : *Deliciæ meæ, Prov.* VIII, 31; *Effundam spiritum, Joël*, II, 28. *Dii estis, ps.* XLVIII, 6; *Omnis caro, Is.* XL, 6; *Homo assimilatus est, ps.* XLVIII, 21. Il y dans le texte *comparatus est.*

1. *Beati certe omnes esse volumus.* Cicéron, *Hortens.*, dans Augustin, *de Trinitate*, XII, 4.

2. Pascal avait ajouté ces mots qu'il a barrés : « Je n'écris ces lignes et on ne les lit que parce qu'on y trouve plus de satisfaction. »

pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel[1].

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien; et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, élément, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste. Et depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel [2], jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D'autres, qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'ils n'ont pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel, que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré.

Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent[3] ....

1. Le manuscrit porte l'*expérience*, ce qui peut s'entendre aussi; cependant je pense que c'est une faute; la correction est de Nicole.

2. Lui paraître le vrai bien.

3. Pascal a laissé son raisonnement inachevé; on peut le compléter par la connaissance de la philosophie stoïcienne, car ceux dont il parle ici sont les stoïciens : ils en concluent qu'il doit toujours pouvoir le satisfaire; et comme il leur semblait que l'homme peut toujours être vertueux pourvu qu'il le veuille, et que c'est la seule chose qui ne dépend

3.

Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien ; on ne les croit pas, et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots[1].

4.

... Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il possède quelque chose, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter. Épictète conclut de ce qu'il y a des chrétiens constants, que chacun le peut bien être[2].

5.

Les trois concupiscences ont fait trois sectes, et les phi-

que de lui, ils prononcent que le vrai bien, c'est la vertu. Mais cette vertu parfaite est une pure chimère qu'ils n'ont pu trouver nulle part, et quand ils l'auraient trouvée, ils n'auraient pas trouvé le bonheur. — En titre dans l'autographe, *Seconde partie : Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice.* Pour l'explication des mots, *Seconde partie*, voir XXII, 1.

1. En titre dans l'autographe, *Philosophes.*

2. Pascal entend ici la constance au sens latin, au sens des stoïciens, c'est-à-dire la force d'âme, qui ne se laisse vaincre ni au plaisir ni à la douleur. En titre dans l'autographe, *Stoïques.* Épictète, IV, 7 : « Qu'est-ce qui fait qu'on a peur du tyran? Ses gardes, dites-vous, et leurs épées... Pourquoi donc un enfant, si vous l'amenez devant le tyran entouré de ses gardes, n'a-t-il pas peur? Est-ce parce qu'il ne comprend pas ce qu'il voit? Mais si un homme, comprenant bien qu'il y a là des gardes, et qu'ils ont des épées, se présente devant le tyran pour cela même, désirant la mort pour quelque raison particulière, et cherchant quelqu'un qui la lui procure sans qu'il s'en donne la peine, celui-là aura-t-il peur des gardes? Mais ce qui fait peur en eux est précisément ce qu'il désire. Et si un autre se présente, qui n'ait envie ni de mourir ni de vivre, mais qui soit prêt à l'un ou à l'autre suivant l'occurrence, qui l'empêchera de se présenter sans crainte? Rien sans doute. Maintenant, supposez un homme détaché de la fortune comme celui-là de la vie, détaché aussi de ses enfants et de sa femme, amené par je ne sais quelle folie ou quel désespoir à tenir pour indifférent de conserver tout cela ou de le perdre De même que des enfants qui jouent avec des coquilles s'intéressent vivement au jeu, mais ne se soucient pas des coquilles, supposez que cet homme ne fasse non plus aucun cas de la matière sur laquelle il s'exerce, et ne s'attache uniquement qu'à bien jouer le jeu qu'il a à jouer : où est le tyran alors, où sont les gardes, où sont les épées qui pourront faire peur à un tel homme? *Et si on peut entrer dans ces sentiments par un transport furieux, ou, comme les Galiléens, par la force de la coutume, ne pourra-t-on, par le raisonnement et la démonstration, se pénétrer de ces vérités ?...* etc. » Balzac a rappelé ce passage d'Epictète dans son *Socrate chrétien*, au Discours troisième.

losophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences [1].

6.

Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison ; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace*, *temps*, *mouvement*, *nombres*, sont aussi fermes qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce

1. Elles sont indiquées plus haut dans ce passage (VIII, 2) : *Les uns le cherchent dans l'autorité*, etc. Pascal les désigne plus explicitement ailleurs (XXIV, 33) : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*, c'est-à-dire la volupté, la curiosité et l'orgueil. Il rapporte sans doute ici le stoïcisme à l'orgueil, l'épicurisme à la volupté, et à la curiosité la philosophie dogmatique de Platon et d'Aristote (dont Cicéron parle toujours comme d'une seule et même philosophie).

bien; elle ne nous a, au contraire, donné que très-peu de connaissances de cette sorte; toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la [leur] donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut.

7.

La mémoire, la joie sont des sentiments, et même les propositions géométriques deviennent sentiments, car la raison rend les sentiments naturels, et les sentiments naturels s'effacent par la raison[1].

8.

... Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes brutes. (Des Barreaux)[2]. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

9.

Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le ogmatisme; nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme[3].

10.

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous recherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la

1. C'est-à-dire que la raison, ou le raisonnement, en nous démontrant une vérité, nous en donne le sentiment, et elle nous ôte, au contraire, le sentiment que nous avions de ce qu'elle démontre être une erreur.

2. On connaît assez l'épicurisme de Des Barreaux. Pascal avait pu être mis en relation avec lui par ses amis mondains. Des Barreaux, né en 1602, est mort en 1673.

3. En titre dans l'autographe, *Instinct. Raison.*

vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes effondrés.

11.

Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

12.

L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

13.

La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut; et les autres, au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable; il est donc misérable, puisqu'il l'est; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît [1].

14.

... S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

15.

Contrariétés : L'homme est naturellement crédule, incrédule, timide, téméraire.

1. En titre dans l'autographe, *A P. R. Grandeur et misère.* Ce signe, *à P. R.*, indique que Pascal se proposait de développer ces réflexions dans une conférence à Port Royal.

REMARQUES SUR L'ARTICLE VIII

Fragment 1. — Encore un morceau où Port-Royal avait pris toute espèce de liberté. Outre un alinéa qu'on avait dû placer en tête du fragment pour en faire l'exorde, on en avait détaché diverses parties qu'on avait placées ailleurs, soit sous le même titre XXI, soit au titre III. On avait au contraire relié le morceau tout entier au fragment suivant à l'aide d'une transition assez lourde. On avait surtout pris soin d'effacer les traits trop décidément pyrrhoniens. Pascal parle dédaigneusement de ces impressions vulgaires, « qui *quoiqu'elles entraînent* la plus grande partie des hommes communs..., *sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens* ». Pascal ajoutait : « On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé, on le deviendra bien vite, et *peut-être trop.* » Il y avait comme un aveu dans ces dernières paroles ; Port-Royal a supprimé toute la phrase. On a atténué de même l'expression de profond mépris qu'inspire à Pascal la nature humaine. Mais voici la plus remarquable de toutes ces altérations. Pascal a écrit :

« Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels.

« Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature ; *à quoi les dogmatistes sont encore à répondre, depuis que le monde dure.* » Les éditeurs de Port-Royal écrivent au contraire :

« L'unique fort des dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement on ne peut douter des principes naturels. » Et supprimant le reste, c'est-à-dire le doute absolu où nous met Pascal, ils intercalent ici, comme si c'était la suite naturelle du discours, le fragment sixième, qui conclut contre le pyrrhonisme, et qui est en contradiction formelle avec les trois lignes auxquelles on le substitue.

Les principes dont part ici Pascal, sont les principes mêmes de Descartes, qui s'exprime ainsi dans le Discours de la Méthode (quatrième partie) : « Enfin s'il y a des hommes qui ne soient pas assez persuadés de l'existence de Dieu et de leur âme par les raisons que j'ai apportées, je veux bien qu'ils sachent que toutes les autres choses dont ils se pensent peut-être plus assurés, comme d'avoir un corps, et qu'il y a des astres, et une terre, et choses semblables, sont moins certaines; car, encore qu'on ait une assurance morale de ces choses, qui est telle, qu'il semble qu'à moins que d'être extravagant on n'en peut douter; toutefois aussi, à moins que d'être déraisonnable, lorsqu'il est

question d'une certitude métaphysique, on ne peut nier que ce ne soit assez de sujet pour n'en être pas entièrement assuré, que d'avoir pris garde qu'on peut en même façon s'imaginer, étant endormi, qu'on a un autre corps, et qu'on voit d'autres astres, et une autre terre, sans qu'il en soit rien. Car d'où sait-on que les pensées qui viennent en songe sont plutôt fausses que les autres, vu que souvent elles ne sont pas moins vives et expresses? Et que les meilleurs esprits y étudient tant qu'il leur plaira, *je ne crois pas qu'ils puissent donner aucune raison qui soit suffisante pour ôter ce doute, s'ils ne présupposent l'existence de Dieu*. Etc. » Cette supposition d'un Dieu, Descartes prétend la démontrer géométriquement, en partant de la connaissance certaine que l'homme a de sa propre pensée. Il ne sait s'il a un corps, ni s'il y a des corps, mais il se tient sûr d'avoir une âme. Pour Pascal, il n'admet point de certitude philosophique, et il ne veut tenir l'existence de Dieu, ni celle du monde, ni la sienne même, que de la foi. Ce système répugne à la nature; mais n'est-il pas plus conséquent que celui de Descartes, qui veut absolument douter là où tous les hommes affirment, et qui affirme là où quelquefois ils ont douté?

Et quand Pascal dit plus loin : « *Doutera-t-il s'il doute?* on voit bien qu'il a dans l'esprit l'argument fameux : Je doute, donc je pense; je pense, donc je suis.

Cette hypothèse d'un rêve n'est pas d'ailleurs bien solide. En rêvant on ne met pas en question si on rêve, on ne discute pas la solidité des imaginations qui se présentent; on sent plutôt qu'on ne croit; on sent vivement, mais on ne croit pas fermement.

Lui-même a dit ailleurs : (fragment 6) « Nous savons que nous ne rêvons point. »

Et quant au raffinement de supposer qu'on rêve *en compagnie*, je ne conçois pas du tout ce que ce peut être ; ce ne serait plus rêver. Il faut rapprocher de ces passages le fragment 14 de l'article III, et se reporter à la sixième des *Méditations* de Descartes, dont Pascal s'est particulièrement inspiré.

Mais ce qu'il faut dire sur le morceau tout entier, c'est que ce pyrrhonisme, comme tout pyrrhonisme, se contredit essentiellement. Nos principes sont faux, dit-on, si nous sommes faits par un démon méchant; incertains, si nous procédons du hasard. Mais comment concevoir un Dieu bon ou un démon méchant, si on ne conçoit d'abord le bien, le mal comme quelque chose de réel et de certain? La notion de la vérité n'est donc pas subordonnée à celle de Dieu, mais au contraire.

« Personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort. »

Et qu'est-ce que la foi, comment pourrait-on avoir la foi, quand on ne sait pas si on dort ou si on veille? *Fides ex auditu*, dit saint Paul; comment donc pourra-t-on croire, si on n'est pas sûr de ce qu'on entend?

« Les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure. » C'est que, pour qu'on puisse faire la réponse, il faut d'abord qu'on puisse poser la question. Or, poser la question est impossible. C'est demander : Est-il vrai que rien n'est vrai? est-il certain que rien n'est certain ? Il y a contradiction dans les termes. On veut savoir si l'intelligence est capable de la vérité; mais qu'entend-on sous ce mot d'intelligence, sinon la capacité de la vérité? Demander si l'intelligence peut saisir le vrai, c'est demander si elle peut être intelligente.

Mais si ce pyrrhonisme ne tient pas, il n'y a plus alors dans la nature de l'homme toute la contradiction que Pascal prétend y voir. L'homme n'est pas, après tout, incompréhensible. Et le fût-il, combien il est étrange encore de nous proposer, comme seul moyen de le comprendre, un mystère, c'est-à-dire ce qui ne peut pas être compris !

Pascal confond ici deux choses de nature bien différente : un fait et un raisonnement. L'homme est ce qu'il est; en supposant que son être soit inexplicable, qui donc nous oblige à l'expliquer? Un fait incompréhensible est toujours un fait. Mais une explication incompréhensible n'est plus une explication. C'est donc en vain que Pascal prétend raisonner sur un mystère; un mystère est matière à croire, et non à raisonner.

Et où est-ce que cela le conduit? à imaginer *deux justices* absolument opposées l'une à l'autre, c'est-à-dire la justice pure et simple, qui est *misérable* ; et celle de Dieu, c'est-à-dire un je ne sais quoi qui nous révolte.

Comment donc peut-il y avoir un si beau langage dans des pages où il y a si peu de raison et de vérité? La beauté de ce style tient à la vérité de la passion de celui qui parle. L'homme n'est pas un chaos ni un monstre, mais Pascal le voit ainsi, et son étonnement est si profond qu'il devient contagieux. La nature, en l'écoutant, reste comme étourdie.

« Taisez-vous, nature imbécile. » Cette âpre éloquence, ces emportements, c'est Pascal tout entier, aussi impitoyable contre la nature humaine qu'il l'a été contre les ennemis du jansénisme. C'est bien l'homme qui disait à Saci, en lui parlant de Montaigne : « Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes,... et *j'aurais aimé de tout mon cœur* le ministre d'une si grande ven-

geance, etc. » Voir l Entretien entre Pascal et Saci. En argumentant, il ne cesse jamais d'être ému.

Je crois pouvoir insérer ici, comme à sa place naturelle, une dissertation qui se rapporte à ce fragment, et qui a paru en 1857 dans le *Journal de l'Instruction publique.*

PASCAL A-T-IL IMITÉ BOSSUET ?

Pascal avait dit : « Quelle Chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. »

Les éditeurs de Port-Royal ont effacé ces mots, *quel monstre !* et ceux-ci, *quel prodige !* Au lieu de *cloaque d'incertitude*, ils ont écrit, *amas d'incertitude*, et ils ont supprimé, *et d'erreur*. La correction est de la main d'Arnauld dans la Copie. Car ils veulent bien avouer que l'homme ignore et doute, mais non pas que son esprit, par sa nature même, le trompe et le condamne à l'erreur. Et c'est jusqu'où va Pascal.

M. Faugère, non pas dans sa grande édition *princeps* des *Pensées de Pascal*, mais dans son édition des *Pensées choisies*, a écrit sur cette phrase la note suivante : « Bossuet avait-il connu ce passage quand il a dit : « O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme? Est-ce un prodige? Est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable ? » (*Sermon pour la profession de madame de La Vallière.*) A la question *ainsi posée*, la réponse n'était pas douteuse, puisque le Sermon pour la profession de madame de La Vallière n'a été prononcé qu'en 1675, tandis que la première édition des *Pensées* est de 1670. Et c'est ce que j'ai dit dans la première édition de mon commentaire.

Mais M. Floquet s'est aperçu, et j'avais eu grand tort de ne pas m'apercevoir moi-même, qu'avant de parler ainsi dans le Sermon pour la profession de madame de La Vallière, Bossuet avait exprimé à peu près les mêmes idées dans des discours bien antérieurs, et principalement dans un sermon sur la Mort, prêché à la Cour.

On lit dans ce sermon ces paroles : « C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, *n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition.* Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en

fait son rebut. Et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice, *elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.* »

Tout le sermon roule sur ce contraste du néant de l'homme et de sa grandeur, contraste inexplicable, suivant l'orateur, à ne considérer que la vie, mais dont il trouve l'explication dans la mort; car c'est là le thème de son discours. « O mort! nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance! Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, etc. » Passage qui rappelle encore, comme le dit M. Floquet, ces lignes fameuses de Pascal, isolées dans l'autographe (à la page 442), mais fondues par les éditeurs, avec le morceau cité tout à l'heure : « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

Enfin, un autre sermon, pour le Vendredi-saint, contient encore cette phrase : « L'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien, ou plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires et mal assorties.. »

Maintenant il est aisé de faire voir que ces sermons sont antérieurs à l'année 1669, à la fin de laquelle seulement parut l'édition de Port-Royal, et ainsi il est démontré que Bossuet, quand il s'exprimait de la sorte, *n'avait pas lu les Pensées de Pascal imprimées.* Cette première conclusion de M. Floquet est inattaquable, et la réfutation qu'il oppose, en termes d'ailleurs plus que courtois, à toute suggestion contraire, est péremptoire.

Mais M. Floquet va beaucoup plus loin, et tout à coup il affirme que c'est à Bossuet seul qu'appartiennent ces idées, et que Pascal n'a fait que les lui emprunter. Son raisonnement est celui-ci : Pascal a *dû* aller entendre les sermons de Bossuet, donc il les a entendus; puis, rentrant chez lui, il a jeté sur ces feuilles volantes, avec lesquelles on a fait le recueil des *Pensées*, ce qui l'avait particulièrement frappé.

Cette argumentation, outre qu'elle transforme trop aisément une conjecture en un fait, suppose d'ailleurs : 1° que les sermons cités tout à l'heure sont antérieurs en date aux fragments de Pascal où se retrouvent les mêmes idées; 2° que Pascal, en admettant qu'il ait dit

ces choses après Bossuet, n'a pu les dire que d'après lui. Ce sont ces deux points que je vais examiner successivement.

Et d'abord, le sermon sur la Mort a été prêché à la Cour et devant le roi; cela résulte du texte même du discours, qui commence ainsi : « Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la Cour? etc. » Et plus loin : « Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône et au milieu de sa cour. Sire, elle est digne de votre audience. » De plus, ce n'est pas un sermon isolé, mais il a fait partie de ce qu'on appelle une station, comme le témoigne cette indication, 4e *semaine*, écrite en marge, de la main même de Bossuet [1]. Elle ne peut se rapporter qu'à un carême seulement; car dans les stations de l'Avent, on ne prêchait que le dimanche, et non pas dans la semaine, comme en carême. Or, Bossuet n'a prêché à la Cour et devant le roi que deux carêmes, celui de 1662 et celui de 1666. Mais le carême de 1666 est postérieur de près de quatre ans à la mort de Pascal, et celui de 1662 n'est antérieur que de quelques mois à cette mort, arrivée le 19 août de cette année.

Je crois, il est vrai, que le sermon sur la Mort appartient à 1662 plutôt qu'à 1666. En effet, si on le suppose prêché en 1666, il n'y avait pas trois mois que la reine-mère Anne d'Autriche était morte. Il semble donc que le moment eut été mal choisi pour s'excuser *d'ouvrir un tombeau devant la Cour*. Je crois que, dans de pareilles circonstances, ou bien Bossuet n'aurait pas du tout parlé de la mort, ou bien, s'il l'eût fait, qu'il ne s'en serait pas excusé, mais qu'au contraire, il aurait attesté hautement, ou du moins rappelé aux imaginations par quelque allusion, cette tête auguste que la mort avait frappée.

Mais quand on aura admis que le sermon sur la Mort est du carême de 1662, ce qui est le cas le plus favorable, ou plutôt le seul favorable à la supposition de M. Floquet, peut-on penser que ce soit postérieurement à cette date, c'est-à-dire dans les quatre derniers mois de sa vie, que Pascal ait écrit le grand et beau fragment qui a donné lieu au parallèle? D'après le témoignage formel de Mme Perier, c'est pendant *la dernière année de son travail*, c'est-à-dire, comme on va le voir, depuis le milieu de 1657 jusqu'au milieu de 1658, que Pascal a recueilli et mis par écrit ce que nous appelons ses *Pensées*. Elle ajoute que *les quatre années que Dieu lui a données après*, du milieu de 1658 au milieu de 1662, *n'ont été qu'une continuelle langueur..... Et durant tout ce temps-là, il n'a pu en tout travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entrepris pour la religion*. J'ai averti moi-même que les

1. Je ne tiens pas compte du titre que les éditeurs ont mis à ce sermon, lequel ne fait pas autorité.

fragments III, 7 et XXIV, 66, c'est-à-dire la note sur Cromwell, et ces lignes irritées en réponse à l'arrêt du conseil qui condamnait les *Provinciales*, n'ont pas été écrits avant l'année 1660. Mais ces deux fragments ne font pas proprement partie des *Pensées*, et ne se rapportent pas à l'apologétique de Pascal; ils n'infirment pas ce que nous atteste Mme Perier au sujet des morceaux qui devaient entrer dans ce grand ouvrage, parmi lesquels celui dont nous nous occupons est un des plus considérables. Ce morceau doit donc être rapporté à l'année 1658, au plus tard. Il est évident surtout que, quand on ne prendrait pas en toute rigueur ce chiffre de quatre années, pendant lesquelles Mme Perier assure que son frère n'a rien écrit, il est impossible de ne pas accepter son témoignage, au moins pour les derniers mois de cette existence si douloureuse. Donc ce morceau, où on a voulu voir une imitation de Bossuet, n'a pu être composé qu'avant 1662; donc il n'a pu être inspiré par le sermon sur la Mort.

Comment échapper à cette démonstration? Voudra-t-on recourir à cette ressource, de supposer qu'avant le sermon sur la Mort, prêché à la Cour, que nous lisons, Bossuet avait pu déjà dire les mêmes choses dans un sermon aujourd'hui perdu? de même qu'il s'est trouvé qu'avant de les répéter dans le sermon pour Mme de la Vallière, il les avait dites dans le sermon sur la Mort. Profitera-t-on de ce que cet autre sermon pour un Vendredi-saint, où on lit un passage analogue, n'a point de date déterminée, pour imaginer qu'il remonte peut-être aux premiers temps de la prédication de Bossuet? Ce serait se donner bien des facilités peu justifiées, et pourtant, je vais faire voir qu'elles ne suffiront point encore, et que Pascal gardera, quoiqu'on fasse, la priorité sur Bossuet.

En effet, Pascal n'a pu entendre prêcher Bossuet avant l'année 1656, tout au plus tôt, qui est celle où Bossuet est arrivé à Paris. Or, dès l'année 1654, dans les premiers jours de sa conversion et de sa retraite à Port-Royal, Pascal avait eu, avec M. de Saci, cet Entretien fameux sur Épictète et Montaigne, que Fontaine nous a conservé, qui est comme une introduction des *Pensées*, et où se trouvent déjà toutes les idées qui ont si bien inspiré, dans les morceaux qu'on a rapprochés, l'éloquence de Bossuet et la sienne.

On y voit le sentiment profond de la grandeur de l'homme, et le sentiment profond de sa misère. On y voit les étonnements des philosophes : les uns, qui font de l'homme un dieu; les autres, qui en font un néant. On y voit l'esprit humain qui n'aboutit, en rapprochant ces deux doctrines, qu'à la contradiction et la confusion. On y voit la religion présentée comme conciliant seule l'inconciliable, et seule réussis-

sant à expliquer l'homme à lui-même. Tout cela, Pascal l'a dit avant Bossuet. Donc, s'il était nécessaire de supposer que ces idées appartiennent en propre à l'un ou à l'autre de ces deux grands écrivains, et qu'elles ont dû attendre l'un de ces génies pour éclore, il faudrait conclure, non pas que Pascal les a prises de Bossuet, mais, au contraire, que Bossuet les a empruntées à Pascal.

Il faut se souvenir que, si les fragments de Pascal n'ont été publiés qu'à la fin de 1669, ils ont été recueillis et préparés pour l'impression tout de suite après sa mort. Ces précieux manuscrits, pendant sept ans entiers qu'ils sont demeurés entre les mains de MM. de Port-Royal, faisaient du bruit sans doute. Il est bien naturel de penser que Bossuet en a entendu parler, qu'il a désiré les lire, qu'il les a lus. Il est vrai que cela n'a pu être avant la fin de 1662; mais du vivant même de Pascal, plusieurs de ses fragments avaient déjà une espèce de publicité. Ils étaient le texte de ce qu'on pourrait appeler des leçons, professées par Pascal à Port-Royal devant des auditeurs à la fois choisis et nombreux. Quelques fragments portent dans l'autographe cette étiquette : *à Port-Royal.* Elle ne se trouve pas en tête du morceau qui a été le point de départ de cette discussion. Mais un autre fragment (IX, 5, page 161 de l'autographe), porte cette indication autographe : *à Port-Royal, Grandeur et Misère.* Deux autres fragments : (XII, 1 et 1 *bis*, pages 317 et 321 de l'autographe), présentent le développement des mêmes idées, et portent encore ces étiquettes : *à Port-Royal, Commencement. — à Port-Royal, pour demain, Prosopopée.*

Il est bien permis de croire que le retentissement de ces conférences est venu jusqu'à Bossuet, s'il ne les a pas entendues lui-même, et que plus d'un ami de Port-Royal a appelé l'attention du grand orateur, d'ailleurs si aisément éveillée, sur les idées que Pascal avait développées d'une manière si saisissante et si neuve. Je ne dis pas que cela a été ; il suffit cette fois que cela ait pu être, puisque je ne prétends pas établir que Bossuet a imité Pascal en effet, mais seulement que *si on était forcé d'admettre que l'un des deux s'est souvenu de l'autre*, alors c'est Bossuet qui aurait été le disciple et l'imitateur. Mais rien n'oblige à cette conclusion, et il est facile de reconnaître que ces idées n'étaient nouvelles ni pour Bossuet, ni pour Pascal. De tout temps l'esprit de foi et le sentiment moral se sont attachés à exalter la nature humaine; et de tout temps aussi l'esprit de doute et d'ironie s'est plu à la rabaisser et à l'avilir, et les philosophes observateurs ont fait ressortir le contraste étrange de ces deux aspects de notre être qui se présentent tour à tour à la pensée. Bien longtemps avant que Pascal écrivit : « Quelle *Chimère* est-ce donc que l'homme? » Platon avait re-

présenté Socrate se moquant de ceux qui cherchent une explication rationnelle des fables des poëtes et veulent réduire à une réalité historique leurs imaginations, comme les Centaures, la Chimère, les Gorgones et les autres, et déclarant que pour lui ce n'est pas là son étude, mais qu'il aime mieux s'appliquer à se déchiffrer lui-même, *pour voir s'il ne serait point un monstre, plus complexe que Typhon et plus furieux* [1]. Ce sentiment dispose à croire à une déchéance primitive de la nature humaine, et cette croyance à son tour fortifie ce sentiment. En approfondissant le dogme du péché originel, on approfondit naturellement ces idées. Ainsi la *Théologie naturelle*, de Raymond Sebond, livre popularisé par la traduction de Montaigne, emploie plusieurs chapitres à étaler tout ce qui élève l'homme au-dessus de toutes les autres créatures, et ce qui en fait *la très-parfaite et très-accomplie ressemblance de son créateur.* « Puisqu'il y a entre les créatures, dit l'auteur, une échelle et un ordre, et que l'homme est en la dernière et plus haute marche, que cette montée finit en lui, il s'ensuit qu'il parfait le dernier point de ressemblance ; autrement, pour néant serait-il le dernier, pour néant aurait nature arrêté son échelle en cet endroit. Il est donc par sa nature, en tant qu'il est homme, la vraie et vive image de Dieu. » Plus loin, au contraire, il montre cette image défigurée, l'homme livré au mensonge et à la corruption, le vin pur, comme il dit, changé en vinaigre, la douleur, la maladie, la mort, s'emparant de ce chef-d'œuvre de la création; et par la distance entre l'un et l'autre état, il montre la profondeur de la chute et du ravage qu'a fait le péché. Mais Montaigne lui-même, dans ce fameux chapitre des *Essais*, commentaire sceptique de l'œuvre pieuse qu'il avait traduite, développe ce second objet, la bassesse et la misère de l'homme, avec une verve impitoyable, et s'acharne à effacer l'autre et à ruiner toutes les prétentions de l'homme à l'excellence et à la grandeur. S'il est forcé de reconnaître pourtant quelque chose d'élevé en nous, il s'en console en humiliant encore notre raison par la difficulté de comprendre le mélange, et d'accorder l'esprit avec l'animal. « Cette variation et contradiction qui se voit en nous, a faict que aculns nous songent deux âmes. » Ainsi la philosophie religieuse d'une part, et Montaigne de l'autre, avaient accoutumé les esprits à retourner et à creuser cette antithèse de notre nature. Charron disait, dans son livre de *La Sagesse*, en des termes qui sont à peu près les mêmes que ceux de Pascal ou de Bossuet : « L'homme, comme un animal prodigieux, est fait de pièces toutes contraires et ennemies : l'âme est comme un petit dieu; le corps comme un fumier, une bête. (Livre Ier,

1. *Phèdre*, ch. IV, pages 229-230.

chap. IX). » Et ailleurs (chap. V) : « Tantôt homme, tantôt satyre... ; tantôt un dieu, tantôt une mouche. »

Plus tard, Balzac écrivait ce passage, où il se souvient de Platon, et dont Pascal s'est souvenu : « C'est ce qui m'oblige d'avouer, à la honte de la nature humaine, que l'homme est un animal bien divers et bien bigarré, que les Centaures et les *Chimères* ne l'étaient pas davantage. » Balzac encore, dans une *Réponse à quelques questions relatives au Socrate chrétien*, venant de citer une phrase d'Epictète, traduit ensuite un passage de Sénèque sans le nommer, en ajoutant : « Ces paroles sont d'un autre disciple de Zénon, et ont été alléguées dans la chaire de vérité, par un prédicateur de Jésus-Christ, qui les a louées en les alléguant. Mais de qui pensez-vous que soient celles-ci ? *Nous sommes composés de deux ennemis qui ne s'accordent jamais : la partie sublime de notre âme est toujours en guerre avec la partie inférieure. Disons davantage :* L'HOMME EST FAIT D'UN DIEU ET D'UNE BÊTE QUI SONT ATTACHÉS ENSEMBLE. Si vous devinez l'auteur de ces quatre lignes, etc. » Voilà ce qu'on s'est étonné de trouver à la fois dans Pascal et dans Bossuet. C'était donc là un lieu commun de morale, qui n'appartenait plus à personne ; et si bien lieu commun, qu'ayant ouvert par un pur hasard le volume intitulé : *Les Nouvelles Fantaisies de Bruscambille, par le sieur D. L. Champ*, 1615, recueil d'espèces de prologues ou d'allocutions que ce farceur adressait à son public avant de jouer ses scènes, j'y ai trouvé, à mon grand étonnement, tout à côté de pures polissonneries, deux chapitres intitulés : *Misère de l'homme* ; *Excellence de l'homme*, où sont traités brièvement, mais sérieusement, ces deux graves sujets On a bien pu supposer que Pascal s'était inspiré de Bossuet, mais on ne supposera pas que Pascal et Bossuet se soient inspirés de Bruscambille.

On retrouve donc, antérieurement à Bossuet et à Pascal, non-seulement le fond des idées dans l'expression desquelles ils se rencontrent, mais la plupart des termes qui nous frappaient en se présentant à la fois dans les *Sermons* et dans les *Pensées*. Je dis la plupart ; je pourrais dire tous sans aucun doute, si je connaissais où si j'avais présent à l'esprit tout ce que lisaient Bossuet et Pascal. Par exemple, *le rebut de la nature, le rebut de l'univers*, il y a probablement à ces deux phrases une source commune.

Il semble donc qu'on arrive à cette conclusion, que, dans les morceaux qu'on a comparés, les deux grands écrivains n'ont fait que reprendre, chacun avec son tour d'esprit et son éloquence propre, un thème de morale religieuse, très-souvent traité alors ; et que, l'idée n'appartenant à aucun d'eux, et l'exécution étant supérieure chez l'un

comme chez l'autre, ni l'un ni l'autre dans cette joûte n'a l'avantage. Pourtant ce partage égal d'une admiration indifférente ne serait pas juste ici. Il y a une considération par laquelle j'aurais pu ouvrir cette discussion. C'est que ces pensées intéressent Bossuet sans doute, mais au même titre que bien d'autres pensées philosophiques et chrétiennes ; il en a fait le sujet d'un sermon, il les a rappelées en passant dans un ou deux autres, puis elles ne reparaissent plus. Au contraire, elles sont le fondement de l'œuvre de Pascal, et toute sa philosophie porte là-dessus. Et, en effet, Bossuet parle sur la religion simplement en docteur et en prêtre chrétien ; Pascal, en disciple du jansénisme. Le dogme du péché originel, et par conséquent la considération de la chute profonde dominent tout pour lui. « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam, et toute la morale en la concupiscence et en la grâce. » Aussi, si on voulait détacher des *Pensées* tout ce qui se rapporte à cette antithèse : grandeur et misère ; misère selon Adam, grandeur selon Jésus-Christ, le livre ne subsisterait plus. Voyez la division même que Pascal s'était tracée (XXII, 1, page 25 de l'autographe) : « Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu. » Voyez tout l'article VIII, l'article XII, l'article XXII, et tant de fragments qui sont le développement de ce programme. J'aurais pu, je le répète, commencer par là, et m'épargner tout autre argument, pour montrer que Pascal ne doit rien ici à Bossuet. J'ai voulu couper court d'abord par des faits et par des dates, mais je ne sais si les démonstrations morales du genre de celle-ci ne sont pas les plus fortes de toutes pour qui les entend. Il n'était évidemment pas possible que Pascal eût pris dans un sermon, entendu un jour par hasard (si toutefois il l'a entendu), des idées sur lesquelles on peut dire que son esprit a vécu. Et, au contraire, on pouvait admettre sans invraisemblance que ces mêmes idées, dont était possédée l'âme de Pascal, avaient fait par lui sur celle de Bossuet, qui s'en préoccupait moins de lui-même, une impression suffisante pour que son éloquence se plût à les reproduire et à les faire valoir dans l'occasion. Et j'ajoute, pour finir, que c'est ce qu'il a fait, du moins une fois, je veux dire dans le Sermon pour la profession de madame de La Vallière.

En effet, la date du sermon sur la Mort ne fait rien à celle du sermon pour la profession de madame de La Vallière. Celui-ci n'en a pas moins été écrit et prononcé en 1675, plus de cinq ans après la publication du livre de Pascal. Et dans ce sermon, Bossuet ne répète pas seulement ses propres pensées, il y ajoute des choses qui viennent d'ailleurs. D'abord, une véhémence toute nouvelle. « O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ?

Est-ce un prodige? Est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? Où bien est-ce une énigme inexplicable? » Cette exclamation, *qu'est-ce donc que l'homme?* c'est le cri même de Pascal. Ces redoublements, ces interrogations pressées, cette argumentation passionnée n'ont pas d'autre source. « Non, Messieurs, continue l'orateur, nous avons expliqué l'énigme. » Et dans cette explication qu'il présente il y a des expressions si caractéristiques, qu'on croirait lire encore les *Pensées*: « L'impression de Dieu reste encore en l'homme *si forte, qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible, qu'il ne peut la suivre*, si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute et lui faire sentir sa perte. » On chercherait en vain quelque chose de semblable dans le sermon sur la Mort; cela vient de Pascal, sa marque y est, c'est sa théologie et c'est sa langue, langue merveilleuse de précision et de subtilité lumineuse, comme son esprit. Voilà bien comme il se représente la nature humaine, également incapable *de savoir certainement et d'ignorer absolument*, assez éclairée pour se douter de la vérité, pas assez pour la saisir, à la fois libre et impuissante. Ces idées sont partout dans Pascal, et elles sont à lui. Elles viennent du dogme sans doute, et je dirais du dogme janséniste, si on osait le dire quand on voit Bossuet les adopter; mais Bossuet suivait le jansénisme assez loin et jusqu'aux limites de l'orthodoxie. Elles viennent donc du dogme, mais Pascal se les approprie, il y trouve une solution, qui lui appartient, du problème soulevé par Montaigne, il en fait un système original et personnel. Eh bien! Bossuet est évidemment ici sous l'impression de cette originalité puissante, et comme il arrive toujours, l'orateur obéit au penseur; le contraire n'est pas possible. Je maintiendrai donc hardiment que ce morceau de Bossuet a été inspiré par Pascal.

Et quelque belle que soit partout la parole de Bossuet, cependant Pascal, parce qu'il est plus original, est ici plus beau encore. Il n'y a rien à préférer, rien à comparer, même dans Bossuet, à cette éloquence agitée, à ces inquiétudes, à ces menaces : « Que deviendrez-vous donc, ô homme?... » Et plus loin : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile... Écoutez Dieu! » Formes dures, tours méprisants, mais qui touchent, parce qu'on y sent une compassion douloureuse pour ces infirmités qu'il dénonce, et un ardent espoir du salut de cette misérable humanité. Telle est encore, dans un autre fragment, cette prosopopée, comme l'appelle Pascal lui-même, où c'est la sagesse de Dieu qui parle (XII, 1) : « N'attendez pas, dit-elle, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous a formés, et qui

puis seule vous apprendre qui vous êtes. » Sans doute l'apostrophe de Bossuet à la mort est grande et noble : « Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage. » C'est une belle figure ; mais combien Pascal est plus émouvant, lorsque, sans figure, sans personnification, suivant simplement son raisonnement et son impatience qui l'emportent, il pousse à bout l'homme par ces paroles : « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Bossuet, d'ailleurs, se montre calme et confiant comme toujours ; il éclaircit, il rassure. Pascal se trouble et nous trouble ; il souffre, et l'éloquence de celui qui souffre est toujours la plus contagieuse et la plus profonde. On ne trouve de tels accents qu'en soi-même, et en creusant jusqu'au fond sa propre pensée. Je ne crois donc pas que la gloire de Pascal ait à souffrir du contrôle auquel le zèle d'une autre gloire a fait soumettre ces fragments. On n'a fait que le grandir encore par une comparaison qui rapproche, non pas Bossuet tout entier de Pascal tout entier, mais quelques pages où Bossuet a exercé en passant son éloquence d'un livre où Pascal a mis son âme elle-même. Et pour moi, je remercie M. Floquet de l'occasion qu'il m'a donnée de relire ces incomparables morceaux et de les admirer encore plus en y pénétrant davantage.

Je ne terminerai pas sans faire remarquer qu'il est bien douteux, quoiqu'on en dise, que Pascal ait jamais entendu prêcher Bossuet. On s'appuie du témoignage de l'abbé Le Dieu, qui nous apprend que Bossuet ayant prêché le carême, en 1661, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, messieurs de Port-Royal profitèrent du voisinage pour venir l'entendre. Mais Pascal ne faisait point partie de ce groupe de solitaires, qu'on appelait Messieurs de Port-Royal. Il ne vivait pas à Port-Royal ; il dit lui-même plusieurs fois dans les Provinciales : « Je ne suis pas du Port-Royal. » Aussi l'abbé Le Dieu, qui nomme en cet endroit le docteur Lalane, ne nomme point Pascal, qui pourtant eût mérité d'être nommé. Il est vrai, par le témoignage de Mme Perier, que Pascal, dans les derniers temps de sa vie, suivait assidûment les églises et se plaisait à dire ses Heures ; mais ce n'est pas une raison pour croire qu'il suivît également les prédications hors de sa paroisse, ce que Mme Perier n'a pas dit ; j'imagine qu'il aimait mieux écouter la parole de Dieu dans les Psaumes. Je me figure qu'il était peu curieux, et même un peu dédaigneux, à l'égard de ceux qui, autour de lui, attiraient la foule. Ces génies superbes se soucient médiocrement des autres esprits, même les plus grands.

Enfin, je ne dois pas parler du sermon sur la Mort, sans dire qu'une

autre phrase de Pascal, appartenant au même fragment, s'y retrouve encore : « Qui sait, dit Pascal, si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ? » Bossuet dit à peu près la même chose. Mais Bossuet, en parlant ainsi, ne fait que traduire Arnobe, et il le cite : *An ipsum vigilare quod dicitur somni sit perpetui portio.* « Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie plus excitée d'un sommeil profond. » Pensée qui se retrouve, comme je l'ai dit, dans Descartes.

Fontanes a signalé dans l'*Essai sur l'homme* de Pope, qu'il a traduit en vers, *plusieurs passages de Pascal* (*Discours préliminaire* de sa Traduction). Et c'est à cette occasion qu'il paie à Pascal l'hommage d'une admiration éloquente, mais sans s'expliquer sur le mérite de l'imitation. M. Taine, dans son *Histoire de la Littérature anglaise* (livre III, chap. VIII, t. III, p. 389), cite les dix-huit vers par laquelle s'ouvre la deuxième Epître.

> Know then thyself, presume not God to scan
> The proper study of mankind is man, etc.

Et il en donne la traduction suivante :

« Connais-toi donc toi-même, et ne te hasarde pas jusqu'à scruter Dieu ; — la véritable étude de l'humanité, c'est l'homme. — Placé dans cet isthme de sa condition moyenne, — sage avec des obscurités, grand avec des imperfections, — avec trop de connaissances pour tomber dans le doute du sceptique, — avec trop de faiblesse pour monter jusqu'à l'orgueil du stoïcien, — il est suspendu entre les deux, ne sachant s'il doit agir ou se tenir tranquille, — s'il doit s'estimer un Dieu ou une bête, — s'il doit préférer son esprit ou son corps ; — ne naissant que pour mourir, ne raisonnant que pour s'égarer ; — sa raison ainsi faite, qu'il demeure également dans l'ignorance, — soit qu'il pense trop, soit qu'il pense trop peu ; — chaos de pensée et de passion, tout pêle-mêle, — toujours par lui-même abusé ou désabusé ; — créé à moitié pour s'élever, à moitié pour tomber, — souverain seigneur et proie de toutes choses, — seul juge de la vérité, précipité dans l'erreur infinie ; — la gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Il ajoute qu'en lisant ces vers, ainsi dépouillés de leur belle forme le lecteur français pense involontairement au livre de Pascal, et qu'il mesure l'*étonnante différence qu'il y a entre un versificateur et un homme.* Je ne voudrais pas prendre la responsabilité d'une phrase si dure à l'égard de Pope, mais je n'ai pu m'empêcher de la citer à l'honneur de Pascal.

Fragment 2. — MM. de Port-Royal ont déplacé encore une partie de ce morceau. On est quelquefois bien étonné de leurs corrections. Pascal dit : « C'est le motif de toutes les actions des hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre. » Ils mettent *jusqu'à ceux qui se tuent* et *qui se pendent.* Pascal dit magnifiquement : « Et de malheur en malheur

nous mène jusqu'à la mort, *qui en est un comble éternel.* » Ils mettent, *le* comble éternel, ce qui s'entend à peine.

« Jamais personne, sans la foi, n'est arrivé au bonheur. » — Mais, avec la foi, quelqu'un y est-il arrivé ?

« Tous se plaignent, princes, sujets, etc. » — Voltaire a dit de même :

> Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort.
> Vont tous également des douleurs à la mort.

Mais ces vers lents et tristes n'expriment qu'une plainte : la phrase de Pascal a la vivacité pressante de l'argumentation. Pour faire ressortir l'impossibilité d'être heureux dans cette vie, elle en condamne successivement toutes les conditions, sans exception aucune.

« Astres, ciel, terre..., choux, poireaux, vices, adultère, inceste. »

> Porrum et cæpe nefas violare et frangere morsu.
> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina!... JUVÉNAL, XV, 9.

« Tout était Dieu, excepté Dieu même. » (Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*, IIe partie, III.)

ARTICLE IX

1.

... Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*[1] ; et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur ; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être, de chercher la

[1] ISAÏE, XLV, 15.

vérité, ils crient que rien ne la leur montre? puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner.

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirais ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon; il s'agit de nous mêmes, et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi, notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir,

font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les en persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre ; il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis ; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéanti ou malheureux[1].

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce

1. Port-Royal écrit : « Nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, de malheur ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer et le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile, et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. »

doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable?

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter[1].

1. Voltaire écrivait à madame du Deffand (4 mai 1772) : « Un philosophe nommé Timée a dit, il y a plus de deux mille cinq cents ans, que notre existence est un moment entre deux éternités»; et les jansénistes, ayant trouvé ce mot dans les paperasses de Pascal, ont cru qu'il était de lui. » Mais Voltaire se trompait encore cette fois en attribuant ces expressions au prétendu Timée. M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 1re édition, t. III, p. 537) a plus justement rapproché du texte de Pascal des vers de l'Anthologie grecque (*Anthol. Palat.* VII, 472) :

Μύριος ἦν, ἄνθρωπε, χρόνος προτοῦ ἄχρι πρὸς ἠώ
Ἦλθες, χὠ λοιπὸς μύριος εἰς ἀΐδην.
Τίς μοῖρα ζωῆς ὑπολείπεται ἢ ἧσον ὄσσον
Στιγμή, καὶ στιγμῆς εἴ τι χαμηλότερον;

Et le reste. Voyez le fragment XXV, 16.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions? Et enfin à quel usage de la vie on le pourrait destiner?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités. Car la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or je soutiens que, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un

même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre, que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essaient d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme, qui nous dit qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir porté par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjoui, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet,

faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion ; ils vous diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans les sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables !

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié

d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs, quelque aversion qu'ils y apportent ; peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais, pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que j'ai ramassées ici et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre...

2.

... Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir, et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée...

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement. Je ne sais, disent-ils ..

3.

Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile...

4.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est

contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. Ainsi il est surnaturel que l'homme, etc. C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas

5.

Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.

6.

Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. Fausseté de leur dilemme dans Montaigne[1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE IX

Fragment 1. — Ce morceau nous a été conservé dans les Copies contemporaines, il ne se trouve plus dans ce qui nous reste du texte autographe. Il forme le titre I de l'édition de Port-Royal où il est intitulé : *Contre l'indifférence des athées.* MM. de Port-Royal ont intercalé dans le texte trois petits fragments (3, 4, 5), qui se retrouvent isolés dans le cahier autographe. Ils ont fait d'ailleurs beaucoup de changements de détail ; je signalerai quelques-unes de ces corrections ou additions : « Ce point, dit Pascal, qui doit être notre *dernier* objet. » Port-Royal a mis, *premier,* mais le dernier objet est celui auquel tout se rapporte et va aboutir. Plus loin, *cette dernière fin de la vie.* — « C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher *quand on est dans ce doute.* » Port-Royal : *quand on y est,* pour ne pas répéter le mot. Mais Pascal ne craignait pas ces répétitions (voir VII, 21). Celle-ci fait mieux sentir ce que ce doute a d'importun. — « Et en effet faites-leur rendre compte. » Port-Royal, pour éviter le mauvais son, *en effet faites,* a écrit, *si on leur fait,* ce qui est bien moins vif. — « Qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens. » Port-Royal, *s'ils ne peu-*

1. *Apol.*, t. III, p. 226 : « Ils ont ce dilemme tousiours en la bouche : Ou l'ame est mortelle, ou immortelle. Si mortelle, elle sera sans peine ; si immortelle, ell' ira en amendant. Ils ne touchent iamais l'aultre branche : quoy, si elle va en empirant? et laissent aux poëtes les menaces des peines futures mais par là ils se donnent un beau ieu. »

vent encore; et plus loin, *parcequ'ils ne le connaissent pas encore.* Cette addition a pour objet de faire comprendre que ces hommes de bonne foi doivent nécessairement finir par trouver ce qu'ils cherchent, et par être chrétiens. Port Royal a ajouté, dans la même intention, toute cette phrase : « C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui, reconnaissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas. »

Le point de départ de Pascal est qu'au delà de la mort il y a pour nous *nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux*, et l'on verra que l'article x tout entier porte aussi sur cette alternative. Mais de quel droit prétend-il nous y enfermer? « Je sais, dit-il, qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité. » Socrate disait au contraire : « Sachez que j'espère trouver au delà de la mort la compagnie d'hommes bons et justes, et pourtant je n'oserais l'affirmer; mais il y a une chose dont je me tiens sûr, c'est que j'y trouverai dans les Dieux de bons maîtres. » *Phédon*, ch. VIII; p. 63 d'Estienne.

Les uns répondront donc à Pascal par la foi de Socrate; les autres, par une incrédulité absolue, qui ne conçoit après la mort que le néant. Ni les uns ni les autres ne s'effraieront d'un péril auquel ils refusent de croire, et il n'y aura dans leur tranquillité rien de monstrueux ni qui soit contre nature, quoique Pascal l'imagine ainsi.

MM. de Port-Royal, et c'est la principale de leurs corrections, ont essayé de remédier au défaut de son dilemme, comme on l'a vu dans les notes : *Et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle...* Mais comment peuvent-ils être si sûrs, en dehors des dogmes de leur foi, que le ciel soit nécessairement fermé *à ceux qui doutent?*

Je me persuade que même du temps de Pascal, tous les incrédules n'étaient pas aussi légers ni aussi fanfarons qu'il nous représente ceux qu'il combat. Cependant il est naturel qu'au temps où on ne reconnaît pas la liberté, elle se produise plutôt sous la forme de la licence. De là, ces *libertins*, ces *esprits forts* du XVIe ou du XVIIe siècle, dont les écrivains profanes parlent à peu près comme Pascal. Montaigne disait (*Apol.*, t. III, p. 16.) : « L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur

conscience.. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent! » Et Boileau, dans sa troisième Épitre (postérieure de trois ans à la première édition des *Pensées.*)

> Vois-tu ce libertin en public intrépide
> Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit?
> Il irait embrasser la vérité qu'il voit;
> Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
> Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

Le don Juan de Molière (1665) est plus fort, mais ses grands airs, sa pitie pour ceux qui croient, les défis qu'il adresse au ciel, sont encore des marques du temps. Bossuet semble s'être souvenu de Pascal, dans sa véhémente tirade contre les *libertins* de l'Oraison funèbre de la princesse Palatine (1685) : « Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. »

Ce trait : « Si vous continuez à discourir de la sorte, en vérité vous me convertirez », semble être l'original de celui qu'on attribue à Duclos, parlant de philosophes de cette sorte : Ils en feront tant qu'ils me feront aller à confesse.

Mais, parmi les sarcasmes de Pascal, il en est qui vont beaucoup plus haut que les *libertins* vulgaires. Quand il s'écrie : « Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature pour faire gloire d'être dans cet état, » ce sentiment qui l'indigne est celui-là même qui inspire Lucrèce, et que Virgile à son tour a rendu en si beaux vers. Mais ce dont il se vantent, ce n'est pas de savoir qu'ils ne seront plus, c'est de se sentir libres des erreurs vulgaires et des terreurs du Tartare.

> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari.

Pascal du reste ne prévoyait pas, que sous la protection de la liberté, il se produirait un jour une incrédulité non seulement grave, mais pour ainsi dire religieuse, celle qui a fait la *Profession de foi du vicaire Savoyard*, de Rousseau, et qu'elle ne se contenterait plus d'employer *quelques heures à la lecture de quelque livre*, mais qu'elle étudierait plus profondément les textes sacrés et l'histoire religieuse que lui même ne les aurait jamais étudiés.

On ne peut s'empêcher de remarquer que cette pensée : « Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non » (voyez XXIV, 57 *ter*), est en contradiction formelle avec ce que Pascal établit lui-même dans un fragment fameux, le premier de l'article X, qui aboutit précisément à cette conclusion : *Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie.*

Pour la doctrine du *Dieu caché*, qui commence à paraître dans ce morceau, et qui se développe dans l'article XX, je l'ai expliquée déjà dans l'*Etude sur les Pensées*. On se doute bien que le texte d'Isaïe auquel il emprunte ces mots de *Dieu caché* ne contient pas ce qu'y voit Pascal. Le Seigneur *parle à Cyrus* dans le prophète (XLV, 1), et il lui dit : « L'industrie de l'Egypte, le commerce de l'Ethiopie, les hommes de Saba à la haute taille, passeront en ta puissance ; ils seront à toi, ils marcheront derrière toi les mains liées ; ils se prosterneront devant toi et te supplieront, disant : Dieu n'est qu'avec toi, il n'y a point de Dieu ailleurs. *Tu es vraiment le Dieu caché*, le Dieu sauveur d'Israël. » Il y a loin de là à la théologie janséniste. Mais c'est cette théologie qui rend Pascal si impitoyable pour les incrédules, quoiqu'il se vante d'avoir pour eux *toute la charité de la religion qu'ils méprisent* ; charité bien sombre et bien amère. S'il consent à faire quelque chose pour les éclairer, c'est parce que la religion l'oblige de croire *qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont*. De sorte que s'il était sûr qu'il est un élu, et eux des réprouvés, il ne sentirait plus rien pour eux !

Mais la passion donne encore ici à Pascal une admirable éloquence. Devant une telle puissance d'imagination et de pensée, on est comme honteux de poursuivre un commentaire et de s'arrêter aux détails ; on est confondu comme Pascal lui-même l'est devant l'objet de ses réflexions. Je ne sais si Bossuet, je dis Bossuet, a jamais eu une éloquence aussi simple et aussi forte. Bien des choses ont été dites sur notre petitesse et notre ignorance, mais jamais elle n'a été peinte avec cette grandeur, ni mesurée avec cette sûreté et cette hardiesse ; jamais l'esprit humain, en s'humiliant, ne s'est tenu si haut sans effort.

Analysons cependant pour nous instruire ; relisons cet alinéa : « Je ne sais qui m'a mis au monde... (page 139). » Il peut être considéré comme un modèle parfait de développement oratoire ; toute la pensée se trouve déjà contenue dans la première phrase, mais elle y est dans des termes très-généraux. Pascal détaille ensuite, c'est le détail qui fait impression dans l'éloquence. Il explique tout ce qu'il y a sous ce mot, *moi-même*, puis il passe au monde, mais ce n'est plus *le monde*, ce sont *ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment* ; la pensée s'ouvre et se résout en images. Pour mieux faire sentir son ignorance, il marque les points précis du problème : pourquoi ce lieu ? pourquoi cet instant ? Bientôt les images, comme le sentiment, deviennent plus vives ; ce ne sont plus des espaces, une étendue, ce sont *des infinités de toutes parts ;* il n'est plus qu'un atome, qu'une ombre. Voilà le pro-

grès du style, il n'est autre que le mouvement de la pensée elle-même, poussée à la fois par la logique et par la passion.

Il y a une phrase que je veux recueillir en passant : « Les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. » Si ce principe était bien médité par la jeunesse, il préviendrait les illusions et les mécomptes ; il l'empêcherait de croire qu'on puisse prétendre au respect et à l'admiration des hommes par cela seul qu'on a quelque vivacité d'esprit, de l'imagination et des passions.

Fragment 4. — « Il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si son arrêt est donné, mais à jouer au piquet. » Port-Royal a mis : *mais à jouer et à se divertir*. Ils craignent ces détails familiers, qu'il ne faut employer qu'avec discrétion, il est vrai, mais qui, employés à propos, rendent l'idée bien plus sensible qu'une expression générale. Celle-ci fait sentir que toutes les occupations des hommes n'ont rien de plus important que de *jouer au piquet*.

ARTICLE X

1.

Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension ; elle raisone là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est fanx que les nombres soient finis ; donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre : mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair ; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair : il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini.

Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous.

Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes.

Mais par la foi nous connaissons son existence; par la gloire nous connaîtrons sa nature [1]. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison [2]? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas [3]. S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens [4]. — Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

1. *La gloire*, en langage chrétien, signifie l'état glorieux des élus dans le ciel. Dans le vers fameux de *Polyeucte :*

Où le conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire.

Polyeucte entend par là cet éclat de la vie céleste, cette splendeur de Dieu dont l'auréole des peintres est l'image.

2. Ce n'est pas là une tautologie. Il veut dire : Qui professent que leur religion est une religion dont on ne peut rendre raison.

3. Voir saint Paul, I *Cor.*, I, 19, traduit par Montaigne, *Apologie*, t. III, p. 123 : « Car, comme il est escript : Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a-t-il pas abesty la sapience de ce monde? Car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication [*per stultitiam prædicationis*], sauver les croyants. » Montaigne interprète le *stultitiam;* Pascal le traduit crûment pour étourdir davantage la raison.

4. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 120 : « C'est aux chrestiens une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable; *elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison.* »

Ne blâmez donc pas de fausseté [1] ceux qui ont pris un choix; car vous n'en savez rien. — Non : mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute; le juste est de ne point parier.

— Oui, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien; et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé; mais votre béatitude? Pesons le gain et la perte en prenant croix, que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela est admirable : oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. — Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager. Mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner [2]. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de

1. C'est-à-dire, d'erreur, d'être dans le faux.

2. Je ne comprends pas cette phrase. Il n'est pas vrai du tout qu'on ait raison de gager un pour avoir deux, ou pour avoir trois, s'il y a une infinité de chances de perte contre une seule chance de gain. Il est vrai, comme le dit la fin de la phrase, que si l'enjeu était infini, alors on devrait risquer tout pour sauver cet enjeu, quand même il y aurait une seule chance de gain contre une infinité de chances de perte. Mais dans ce cas il ne s'agit plus de gager un contre deux ou trois. Les différentes parties de la phrase ne paraissent pas d'accord entre elles.

gain contre un nombre fini de hasards de perte [1], et ce que vous jouez est fini. Cela est tout parti [2]. Partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant [3].

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si l'on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera [4], égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas : aussi tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte [5], et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que d'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et

1. M. Faugère a rétabli cette leçon, qui paraît être celle de l'autographe. La Copie sur laquelle a été faite l'édition de Port-Royal porte *contre un nombre infini*, ce qui n'a pas de sens. Pascal avait écrit d'abord, *et autant de hasard de gain que de perte*, et c'est ce qu'a donné Port-Royal.

2. *Parti* est ici le participe du vieux verbe *partir*, qui signifie partager, et qui s'emploie encore dans cette phrase : *Avoir maille à partir*. Le composé *répartir* est resté dans la langue. *Cela est tout parti* signifie donc qu'ici la répartition, la balance des gains et des risques est toute faite, ou comme disait encore Pascal : *Le parti est tout fait* : cette fois, le mot *parti* est substantif, et c'est ainsi que Pascal l'emploie quand il parle de la *règle des partis* (v, 9). Plus loin, on trouve qu'étant donnés deux joueurs dans une situation égale, *le parti est* qu'ils prennent chacun la moitié de l'enjeu; et cette locution, *le parti est*, revient souvent. Au reste, le mot *parti* est plus large, d'après l'emploi qu'en fait Pascal lui-même, que la définition qu'on vient de lire; il signifie en général le choix à faire, la détermination à prendre, dans une matière où il y a du hasard, d'après telle condition donnée. Le Dictionnaire de l'Académie n'explique pas suffisamment ce mot.

3. C'est-à-dire, que la perte, laquelle porte sur rien, sur un néant.

4. *De ce que* est une conjonction, comme s'il y avait : la certitude *qu'on* s'expose, et l'incertitude de gagner, l'incertitude si on gagnera.

5. *De ce que* est toujours une conjonction; le verbe *hasarder* est neutre; c'est la même chose que *la certitude qu'on s'expose*. A quoi s'expose-t-on ? A perdre. Qu'est-ce donc que cette *certitude* qu'on s'expose? Une possibilité, ou, dans le langage de Pascal, une *incertitude* de perdre. Il devient clair alors que, si le jeu est égal, la probabilité de la perte (en d'autres termes, la certitude qu'on s'expose) est parfaitement égale à la probabilité du gain. Tout cela devient inintelligible si on prend *ce que* comme un pronom.

alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelques vérités, celle-là l'est.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore, n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu? — Oui, l'Écriture, et le reste, etc.

Oui; mais j'ai les mains liées et la bouche muette : on me force à parier, et je ne suis pas en liberté : on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse?

Il est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez; travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité[1], et vous en demandez le remède : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc.; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? qu'avez-vous à perdre?

Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles, etc.

Or quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez pas dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres?

Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et que, à chaque

1. L'incrédulité, le défaut de foi. Ainsi dans *Zaïre* :

Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné[1].

Oh! ce discours me transporte, me ravit, etc.

Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse[2].

1 *bis*.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde : or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

2.

Obj. — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer. — *Rép.* Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a, ou celui qui est dans une certaine persuasion[3] qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est?

3.

J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi, je vous dis : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez

1. Ces deux alinéas se trouvent à part dans le cahier autographe avec ce titre: *Fin de ce discours.*

2. Cette idée, que la foi en Dieu vient de Dieu même, se trouve déjà dans Platon : « Si Clinias, que voici, et nous autres vieillards à nous tous, pouvons te persuader qu'en parlant des dieux comme tu fais, tu ne sais ce que tu dis, *il faut croire que la divinité elle-même vient heureusement à ton aide.* » *Lois*, liv. x, p. 905 d'Estienne. — Le fragment entier a pour titre dans l'autographe : *Infini, rien.*

3. C'est-à-dire, dans une persuasion certaine.

quitté les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

4.

... Et ce qui couronne tout cela est la prédiction, afin qu'on ne dît point que c'est le hasard qui l'a faite[1].

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne trouvera pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup du hasard...

Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

5.

Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et, quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés.

Quod curiositate cognoverint superbia amiserunt[2].

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ, qui est de communiquer sans médiateur avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur. Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère.

(Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses.)

Ceux qui s'égarent ne s'égarent que manque de voir une de ces deux choses. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère, et sa misère sans Dieu; mais on ne peut connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère.

Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par

1. Cela se rattachait sans doute aux prophéties sur Jésus-Christ; voyez l'article XVIII.

2. « Ce qu'ils avaient pu trouver par l'effort de l'esprit curieux, ils l'ont perdu par l'orgueil. » On lit dans Bossuet, *Traité de la Concupiscence*, chap. 18 : « Autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil. *Quantum propinquaverunt intelligentia, tantum superbia recesserunt*, dit saint Augustin. Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules. » Et Bossuet renvoie aux OEuvres de saint Augustin, t. V, p. 683, *et alibi*. Pascal avait-il en vue quelqu'un des passages analogues compris sous ce mot, *et alibi*, ou bien a-t-il voulu citer celui même qu'on vient de lire, et qu'il a pu altérer en le citant de mémoire?

des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis; mais encore parce que cette connaissance, sans JÉSUS-CHRIST, est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverai pas beaucoup avancé pour son salut[1].

6.

C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire. David, Salomon, etc., jamais n'ont dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis. Cela est très-considérable [2].

7.

... Si c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature, n'en méprisez pas l'Écriture [3] : si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés [4], estimez-en l'Écriture.

8.

... Car il ne faut pas se méconnaître, nous sommes automate autant qu'esprit; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent

1. En titre dans l'autographe, *Préface*, c'est-à-dire sans doute, Préface de la seconde partie; voyez XXII, 1. — Voyez la *Préface* d'Etienne Perier, page LVIII.

2. « Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu. » « Bizarre argument, dit M. Cousin, qui n'est nulle part, si ce n'est peut-être dans quelque obscur cartésien. » Cet argument est dans le petit traité de Grotius : *De Veritate religionis christianæ* (liv. I, chap. 7); je traduis : « Agir en vue d'une fin n'appartient qu'à une nature intelligente. Or, non-seulement chaque chose est ordonnée par rapport à sa fin particulière, mais encore chaque chose conspire à la fin commune du tout, comme cela se voit dans l'eau, qui s'élève contrairement à sa nature, de peur de laisser un vide qui rompe la grande contexture du monde, laquelle ne se soutient que par l'adhérence non interrompue de toutes les parties : *ut appareat in aqua, quæ contra naturam sibi propriam sursum movetur ne inani interposito hiet universi compages, ita facta ut continua partium cohæsione semet sustineat.* »

3. C'est-à-dire, ne la méprisez donc point pour n'avoir pas prouvé Dieu par la nature; car Pascal suppose qu'elle ne l'a pas fait.

4. Les contrariétés qui sont dans la nature de l'homme, sur lesquelles Pascal fonde la foi. Voir le fragment 5.

que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons? et qu'y a-t-il de plus cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. Enfin, il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus*[1].

9.

Ordre. Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher, et il répondra : Mais à quoi me servira de chercher? rien ne paraît. Et lui répondre : Ne désespérez pas. Et il répondrait qu'il serait heureux de trouver quelque lumière, mais que, selon cette religion même, quand il croirait ainsi[2], cela ne lui servirait de rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : La machine.

10.

Ordre. Après la lettre *qu'on doit chercher Dieu*, faire la lettre d'*ôter les obstacles*, qui est le discours *de la machine*, de préparer la machine, de chercher par raison.

11.

Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. La foi

1. La suite est *in testimonia tua. Ps.* CXVIII, 36. C'est le psaume qui délectait Pascal: voir sa *Vie*, par Mme Perier, page LXXXVII.
2. C'est-à-dire sans se convertir de cœur, sans se sanctifier.

est différente de la preuve ; l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*[1]. C'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*[2] mais cette foi est dans le cœur, et fait dire, non *Scio,* mais *Credo*[3].

REMARQUES SUR L'ARTICLE X.

Fragment 1. — Il n'y a pas de fragment de Pascal qui ait été plus défiguré que celui-là par les anciens éditeurs, parce qu'il n'y en a pas où sa méthode pyrrhonienne soit plus à découvert et plus poussée à outrance. Tout le commencement, jusqu'à : « Examinons donc ce point », établit que la religion ne peut être appuyée sur la raison, la raison étant incapable d'atteindre à Dieu, *incapable de connaître ni ce qu'il est ni s'il est.* MM. de Port-Royal non-seulement suppriment cette formule, ainsi que les six lignes toutes pleines du même esprit pyrrhonien qui commencent par ces paroles : « Qui blâmera donc les chrétiens *de ne pouvoir rendre raison de leur créance?* » ; mais ils altèrent les propositions métaphysiques par lesquelles s'ouvre le morceau, de manière à leur faire dire précisément le contraire de ce qu'elles disent. Ils suppriment la première phrase, qui est le fondement de tout le reste, et écrivent ensuite : *Nous connaissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature... Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est.* Et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connaissons pas entièrement sa nature. » Les phrases soulignées sont de Pascal ; mais dans Pascal elles aboutissent à ces trois conclusions formelles : « Nous connaissons l'existence et la nature du fini. — Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature. — *Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu*[4].

Vient ensuite le fameux argument du pari, que Port-Royal conserve à peu près : mais on ne l'introduit qu'avec des précautions excessives. Voici ce qu'on fait dire à Pascal :

« Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi, par laquelle nous la connaissons parfaitement, *ni de toutes les*

1. « Le juste vit de foi. » *Rom.* I, 17 et *Gal.* III, 11, d'après *Habacuc*, II, 4.
2. « La foi entre par l'oreille. » *Rom.* X, 17.
3. Non Je sais, mais Je crois.
4. Lorsque Pascal dit : « On peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est. », il parle de ceux qui l'ont appris de la seule manière dont on peut l'apprendre selon lui, c'est-à-dire par la foi.

autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. *Vous dites donc* que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est ou qu'il n'est pas; etc. » Cette addition dénature la pensée de Pascal. Ce n'est pas son adversaire, c'est lui-même qui dit que nous sommes incapables de savoir s'il y a un Dieu; et il ne le dit pas seulement, il le démontre ou prétend le démontrer rigoureusement par tout ce qui précède. Il ne peut donc offrir d'établir cette existence *par toutes les autres preuves que nous en avons*, puisqu'il ne croit pas à ces preuves, puisqu'il déclare que c'est en manquant de preuves qu'il ne manque pas de sens.

Quant au calcul, il est seulement un peu dégagé et abrégé dans l'édition de Port-Royal. Arrivé à ces mots de Pascal : *Oui, l'Écriture et le reste, etc.*, Port-Royal les traduit de la manière suivante : « Oui, par l'Écriture et par toutes les autres *preuves* de la religion, *qui sont infinies.* » Paroles que Pascal encore n'avouerait pas. Ici les éditeurs intercalent dans les discours les fragments 2 et 4, puis ils passent à la *fin du discours* : « Or, quel mal nous arrivera-t-il, etc. » jusqu'à « pour laquelle vous n'avez rien donné. » Puis ils reviennent à l'objection : « Oui, mais j'ai les mains liées et la bouche muette, etc. ; » mais au lieu de ces expressions si vives, ils mettent seulement : « *Vous dites* que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire », et ils répondent avec Pascal : « Apprenez au moins, etc. » Mais ils ont reculé effrayés devant une phrase maintenant à jamais célèbre, qui n'est connue que depuis la découverte de M. Cousin : « Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. ; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? » Ils ont mis : « Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier. » Au moyen de cette dernière phrase, ils accrochent ici le fragment 3, et ils terminent ainsi le morceau, en supprimant encore la prière par laquelle finissait Pascal : « Oh ! ce discours... » et le reste.

Dans tout le courant du morceau, ils suppriment les termes de jeu autant que possible. Ils disent : « En prenant le parti de croire que

Dieu est », au lieu de, *en prenant croix que Dieu est.* « N'y aurait-il pas moyen de voir un peu plus clair? » au lieu de, *N'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu?* « Apprenez, dit Pascal, de ceux qui ont été liés comme vous, *et qui parient maintenant tout leur bien.* » Ils substituent, « et qui n'ont maintenant aucun doute. » Ils effacent le mouvement du dialogue, l'assaut que livre Pascal, son cri de triomphe, son action de grâce pieuse et ardente : ils refroidissent et ils éteignent à plaisir. Mais je reviens à Pascal lui-même.

« Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension ; elle raisonne là-dessus et *appelle cela nature,* nécessité, *et ne peut croire* autre chose. » On reconnaît à la réflexion que ces trois lignes, d'où part tout le raisonnement, et que Port-Royal supprime, contiennent en germe toute la doctrine de Kant et d'une philosophie plus moderne, et l'impossibilité de sortir des catégories de l'espace et du temps pour atteindre le transcendant ou l'absolu.

Je m'arrête au fameux morceau du pari, qui, s'il n'a pas fait beaucoup de conversions, je le crains, a du moins été beaucoup célébré, émerveillant les uns et étourdissant les autres. Bayle, dans la note I de son article sur Pascal, a cité un passage d'Arnobe où se trouve en germe l'argument que Pascal a développé d'une façon si originale. Je traduis ce passage : « Mais le Christ ne prouve pas la vérité de ses promesses. Cela est vrai ; car il n'y a pas de preuve possible de ce qui est à venir. Mais si telle est la condition des choses futures, qu'elles ne peuvent être atteintes ni saisies par aucune appréhension anticipée, le parti le plus raisonnable, entre deux opinions douteuses, et dans l'attente d'un événement incertain, n'est-il pas d'adopter celle qui donne des espérances plutôt que celle qui n'en donne pas? D'un côté, en effet, nul risque, si ce qu'on nous montrait comme prochain s'évanouit et nous fait faute ; de l'autre, le préjudice est énorme, car c'est la perte du salut, s'il se trouve, quand le terme arrive, qu'on ne nous a pas trompés. » *In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere cassum fiat et vacuum; in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si quum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium.* (*Adv. Gent.* II, 4.) Mais ce qui n'est qu'un mot dans Arnobe est devenu une thèse en forme chez Pascal.

L'instinct avertit qu'il doit y avoir un défaut dans cette démonstration étrange, mais on a de la peine à le démêler. Il y a à faire une observation préalable, c'est que la question est mal posée : on pourrait admettre que Dieu est, sans croire pour cela tout ce que croit Pascal. Quand il place l'incréduie entre le néant et l'enfer, on peut se refuser à ce dilemme, comme je l'ai dit déjà dans les remarques sur l'article IX,

car il reste d'autres hypothèses possibles. De sorte qu'au lieu de dire : Dieu est ou il n'est pas, Pascal devait dire : *Mon Dieu* est ou n'est pas; ou plus précisément encore : Mon paradis et mon enfer sont ou ne sont pas. Et c'est là-dessus qu'il devait ouvrir son pari.

Quant au calcul même, Condorcet, dans son édition des *Pensées*, répondant à la fois à son auteur et à Locke, qui avait reproduit cet argument [1], publia, en les attribuant à Fontenelle, des réflexions par lesquelles il tâche d'établir que l'analyse de Pascal n'est pas juste. Il suppose qu'on donne à un enfant qui ne sait pas lire les vingt-quatre caractères de l'alphabet pour les ranger comme il veut; et il demande si celui qui parierait une piastre contre l'empire de la Chine (estimé cent millions de piastres) que cet enfant les rangera tout de suite dans l'ordre de l'alphabet ferait un pari raisonnable. Il soutient que Pascal devrait faire ce pari, d'après ses principes, parce que ce qu'il peut perdre est fort peu de chose, tandis que ce qu'il peut gagner est énorme. Et il fait voir ensuite que cependant parier ainsi serait absurde, car on aurait, comme il le démontre, treize mille milliards de milliards de chances de perdre contre une seule chance de gagner; et ainsi la disproportion entre les chances de perte et de gain serait immense en comparaison de celle qu'il y a entre la somme à gagner et la somme à perdre. Mais il faut que Condorcet ait lu Pascal bien légèrement; car Pascal prévient l'objection en posant lui-même ce principe, qu'il faut consulter non-seulement la proportion entre les deux enjeux, mais la proportion entre les hasards de gain et de perte; et dans le pari qu'il propose, la seconde, quelle qu'elle soit, est finie par hypothèse, tandis que le premier rapport est infini. De plus, celui à qui Condorcet propose son pari n'est pas obligé de jouer, et, s'il renonce à prétendre gagner, il est sûr de ne pas perdre ; au contraire, cette obligation de prendre parti, cette nécessité de gagner ou de perdre, est précisément le fond de l'argument de Pascal.

La critique de Laplace, dans l'*Essai philosophique sur les probabilités*, semble aussi ne pas s'appliquer à l'hypothèse de Pascal. Il dit justement qu'il importe peu qu'on ait l'*infiniment grand* à gagner ou à perdre, si la chance de gagner ou de perdre est *infiniment petite* ou nulle. Mais Pascal lui répondrait que déclarer cette chance nulle, c'est, en d'autres termes, déclarer certain qu'il n'y a rien après la mort; qu'il ne s'adresse qu'à ceux qui avouent qu'ils n'ont pas cette certitude et qu'ils ne savent qu'en penser.

L'incrédule pourrait refuser franchement et tout d'abord de faire cet

1. *Essai sur l'entendement humain*, livre II, chap. XXI, § 70.

aveu, et ce serait le moyen le plus prompt et le plus décisif d'échapper au raisonnement de Pascal. Si Pascal se trouve en face d'une incrédulité assez intrépide pour nier là où il a douté, pour dire, Votre croyance est fausse et inadmissible, et non incertaine, il ne peut aller plus loin. Et c'est ainsi qu'il aurait arrêté lui-même ceux qui, par exemple, auraient voulu appliquer son raisonnement à la religion de Mahomet; il aurait dit que ce que propose Mahomet est pour lui évidemment absurde, et qu'ainsi il n'a pas à parier.

Mais il y a plus : je dis que, lors même que l'on consent à partir du doute où Pascal se place, on ne peut encore le suivre dans le raisonnement qu'il a prétendu construire sur ce doute. On doit lui répondre qu'il n'y a dans la question à résoudre aucune application possible de la *règle des partis* ou du calcul des probabilités, aucune des conditions d'un pari. En effet, dans un pari, il y a une chose douteuse, c'est l'événement, mais il y a aussi quelque chose de certain, sur quoi le pari se fonde. Je ne sais pas, par exemple, à la roulette, si tel numéro sortira; mais il y a deux choses que je sais et dont je suis certain. La première est que ce numéro a telle chance de sortir qui peut être déterminée par le calcul; ou si je n'en sais pas tant, je sais au moins en général qu'il a des chances de sortir. La seconde est que le numéro sortant emporte un gain qui est à la mise suivant une proportion déterminée par la loi du jeu. Voilà deux certitudes, et c'est parce qu'il y a ces certitudes qu'il y a une *règle des partis*, car sur le pur incertain on ne saurait établir ni règle, ni calcul, ni raison d'agir quelconque. Or, dans la supposition de Pascal il ne se présente aucune certitude. Non-seulement je ne sais pas si l'événement que me promet Pascal arrivera (c'est parce que je ne le sais pas que je parie), mais de plus je ne sais pas quelles chances il y a pour qu'il arrive, *ni même s'il y a pour cela une chance quelconque*, car mon doute s'étend jusque là; et voilà une seconde incertitude. L'hypothèse en contient une troisième, qui se dissimule d'abord. Vous êtes certain du moins, dit Pascal, qu'il y a le ciel ou l'enfer à gagner. Mais non, car pour être certain de cela, il faudrait que je fusse certain que le ciel et l'enfer existent, et alors il n'y aurait plus de pari. Pour mieux reconnaître l'illusion, je reprends l'exemple de tout à l'heure. Je ne sais si tel numéro sortira, mais je sais que le numéro sortant gagne tant de fois la mise; c'est la loi du jeu, loi tout à fait indépendante de l'événement, et que l'événement ne contient pas. Ici, au contraire, c'est l'événement du jeu qui contient la loi du jeu, et du moment que je ne sais même pas s'il y a chance que cet événement arrive, je ne sais pas non plus si la prétendue loi du jeu et les prétendues conditions de mon pari ne sont pas purement imaginaires.

Ecartons donc les termes de jeu et de pari, qui ne sont ici qu'un mensonge, ne parlons plus de *régle de partis* ni de calcul des probabilités, puisqu'il n'y a ici ni règle applicable, ni calcul possible. Qu'y a-t-il donc? Rien de plus que ceci en réalité. On exige de moi un sacrifice, et pour m'y déterminer en m'effrayant, on m'affirme que je risque énormément si je le refuse. Suffit-il, pour que je me soumette, que je ne puisse pas démontrer qu'on se trompe? Pascal le prétend, mais c'est ici qu'est l'erreur. Il suffit, pour que mon refus soit légitime, qu'on ne me donne pas de *raison suffisante* de croire à ce risque dont on me menace. Un exemple encore le montrera avec évidence. Je reçois une lettre où on me dit : Ne couchez pas chez vous aujourd'hui, et déménagez vite ce qui est à vous, car je sais qu'on viendra cette nuit en force, et sans résistance possible, vous assassiner et mettre le feu à la maison. J'obéirai, si je m'en rapporte à Pascal, car je ne puis avoir la *certitude* que l'avis est faux, et l'inconvénient de découcher ou même celui de déménager est petit, en comparaison d'un risque énorme. Et néanmoins, dans la vérité, il suffit à tout homme raisonnable, pour rester tranquille, *qu'il n'ait pas de raison suffisante* de s'en rapporter à un tel avis.

Et pourvu qu'on l'entende ainsi, la formule mathématique de Laplace est bonne, et peut être justement appliquée. La probabilité en faveur de Pascal est en effet, aux yeux de l'incrédule, *infiniment petite* ou nulle, sinon en ce sens qu'on soit certain qu'il se trompe (l'hypothèse étant que l'on n'en est pas certain), du moins en cet autre sens, qu'on n'a pas de raison de croire qu'il dise vrai.

Et alors avec quelle force cet incrédule ne pourrait-il pas répondre à Pascal : Vous me proposez de donner ma vie, et vous dites que c'est peu de chose. Et vous ne songez pas que dans l'une des deux hypothèses entre lesquelles vous me placez, c'est-à-dire s'il n'y a rien après la mort, cette vie est pour moi d'un prix inestimable et incomparable, que ce rien est peut-être tout! Vous voulez que je sacrifie mon existence, que je sens, à ce que vous imaginez; que je charge ces heures de vie et d'action des assujettissements et des mortifications de votre piété janséniste; que je me refuse, comme vous, à tous les plaisirs, même à ceux des affections les plus pures; que je méprise et condamne la plus grande partie des hommes mes frères; que je me fasse avec vous haïsseur et persécuteur; que je pousse, comme vous, ma jeune sœur dans un cloître; ce n'est pas assez, vous voulez que je me défasse de ma raison et que je la tue, que je tue même ma conscience et ma dignité, ce que j'ai de mieux, pour faire *comme si je croyais* ce que je ne crois pas! Et c'est cette immolation épouvantable, cette chute de tout mon

être dans l'abîme sans fond, que vous regardez comme un enjeu qui ne compte pas, sous le prétexte que vous me tenez en réserve la promesse de l'infini; et cet infini, vous convenez que vous ne savez pas plus que moi, *par la raison*, je ne dis pas s'il sera, mais même seulement s'il peut-être [1] !

J'ai dû serrer la question de près, et argumenter à la façon de Pascal, mais le sens commun, je le répète, repousse tout d'abord cette dialectique et ces calculs. Il trouve bien étrange de parler de pari et de croix ou pile à propos de Dieu et du salut éternel. Pascal dit ailleurs (VI, 15) : « C'est un bon mathématicien, dira-t-on, mais je n'ai que faire de mathématiques ; il me prendrait pour une proposition. » C'est ce qu'il fait ici lui-même à l'égard de Dieu, il le prend pour une proposition; il prend la foi pour un problème d'analyse, et la question de savoir si on sera chrétien ou impie pour un cas de la *règle des partis*. Ces procédés ne scandalisaient pas ses amis, les géomètres et les logiciens. Arnauld, le duc de Roannez, principal éditeur des *Pensées*, qui était fort curieux de mathématiques; il les ravissait plutôt, mais le gros du monde dut en être étonné. En admirant la force de l'esprit qui a construit cette démonstration singulière, on admire aussi la faiblesse d'une imagination trop occupée de certaines idées, et qui les porte encore où elles ne conviennent plus. Parce qu'en essayant de déterminer quelques chances du jeu, Pascal avait créé une science nouvelle, celle des hasards, ou, comme nous disons aujourd'hui, des probabilités, le voilà maintenant qui prétend résoudre par cette invention le mystère de sa destinée. L'homme est pour lui un joueur qui joue sur une carte inconnue, laquelle porte avec elle ou le ciel et l'enfer, ou le néant, et Pascal sait s'il faut demander rouge ou noire. Ce n'est pas ainsi qu'annonçaient la religion ceux qui ont converti le monde. L'Écriture dit que Dieu *a livré la nature aux disputes des hommes* (*Eccl.* III, 11), mais non pas que lui-même ait voulu être pour les savants une difficulté de mathématiques, et se soit caché au fond d'un calcul.

Ailleurs il dira : « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés. » Celui qui parle ainsi est-il le même qui prétendait nous forcer à croire par un calcul si subtil et si difficile à suivre? Si on n'arrive pas à Dieu par la métaphysique, est-ce par l'algèbre qu'on le trouvera?

1. Locke, en reproduisant cet argument, l'avait rendu plus raisonnable. Il donnait à choisir, non pas entre être et n'être pas dévot, mais entre mener *une bonne vie* ou une mauvaise

L'argument de Pascal rappelle à M. Villemain le trait de Rousseau, à l'âge de vingt-quatre ans, se demandant s'il sera perdu ou sauvé, et, pour résoudre cette question, prenant une pierre qu'il lance contre un arbre : « Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. » (*Confessions*, I, VI, 1736.) On voit toute la différence de ces deux esprits. Rousseau, faible et romanesque, se livre au hasard; Pascal recourt au raisonnement. L'un joue à l'aventure, l'autre à coup sûr.

De cette phrase : « Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte », il faut rapprocher ce qu'on lit dans la *Logique de Port-Royal*, dernier chapitre : « C'est par là qu'il faut désabuser tant de personnes qui ne raisonnent guère autrement dans leurs entreprises qu'en cette manière : Il y a du danger en cette affaire, donc elle est mauvaise; il y a de l'avantage dans celle-ci, donc elle est bonne, puisque ce n'est ni par le danger, ni par les avantages, *mais par la proportion qu'ils ont entre eux* qu'il faut en juger. »

On a déjà vu comment ces mots, « en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. » sont remplacés dans Port-Royal par ceux-ci : *Imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures.* C'est-à-dire qu'au mot propre, qui fait voir les choses, on a substitué une généralité froide où on ne voit rien; Port-Royal ne voulait pas qu'on vît si à cru ce qui répugne. C'est là qu'on avait effacé des expressions désormais ineffaçables : « Naturellement même cela vous fera croire et *vous abêtira.* » On a vu dans Paul traduit par Montaigne (I *Cor.* I, 19) : « Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?*» On lit ailleurs, dans la même Épître : « Si quelqu'un parmi vous se montre sage suivant le siècle, qu'il devienne fou pour être vraiment sage (*stultus fiat ut sit sapiens*). Car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu (III, 18). » Mais ces paroles mystiques, toutes contraires qu'elles sont au sens humain, n'ont pas la dureté de notre texte. L'apôtre relève et préconise *la folie de la croix* (*ibid.* I, 23), il ne parle pas de s'abêtir par des dévotions. Quant à cette phrase de Montaigne qu'on a citée : « Il nous fault abestir pour nous assagir » (*Apol.*, t. III, p. 108), c'est un simple équivalent du proverbe italien qu'il transcrit à la page 241 : *Chi troppo s'assottiglia si scavezza;* c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, que trop de finesse nuit au bon sens, et qu'une trop grande vivacité touche à la folie. Rien de tout cela ne répond à l'énergie des expressions de Pascal, que Port-Royal a si bien sentie, et qu'il a avouée en les supprimant. Je m'étonne qu'on ait refusé

d'en reconnaître, après M. Cousin, toute la force, quand on produisait un passage d'Arnauld qui la fait si bien ressortir. C'est dans une lettre à la princesse de Guémenée au sujet de l'éducation du prince son fils : « Permettez-moi de vous dire que c'est une pure tentation que la crainte que vous avez, qu'en voulant le rendre saint *on ne l'abêtisse* et on ne lui ôte le cœur. Au contraire, je vous puis assurer que, pourvu qu'il soit mis en bonnes mains, on lui élèvera l'esprit et le courage, parce qu'il n'y a rien de si grand que la philosophie chrétienne, ni rien de si généreux qu'un vrai chrétien. » Ce que craignait madame de Guémenée, ce sur quoi Arnauld la rassure, c'est précisément où Pascal pousse son interlocuteur. Est-ce donc qu'il veut en effet qu'on s'abêtisse, ou que lui-même croyait réellement s'être abêti ? Non, mais Pascal ne daigne pas compter avec la sagesse humaine ; ce n'est pas lui qui recommanderait la religion comme une *philosophie;* au lieu de rassurer la raison qui résiste, il poursuit son argumentation à travers l'objection elle-même. Eh bien, dit-il, quand cela serait, quand vous auriez moins de cet esprit qui ne vous est bon à rien qu'à vous perdre, seriez-vous à plaindre ? C'est sa plus amère ironie et sa dernière insulte à la pensée indocile. Il la traite comme un malade sans ressource, à qui il propose un remède terrible, et qui dit : Mais cela va nuire à ma santé. — Qu'avez-vous à perdre? — Il se flatte bien, en parlant ainsi, que le remède ne la tuera pas, et qu'il la ressuscitera au contraire.

Ce sont là pourtant de fâcheux discours. L'homme n'est pas ce malade désespéré qui ne peut être sauvé que par une crise violente; il est faible seulement; il a besoin qu'on soutienne ses forces, et non pas qu'on les abatte. Pascal humiliait son génie sans l'étouffer, mais dans un esprit moins énergique la pensée trop comprimée pourrait perdre enfin tout son ressort. Parti de principes extrêmes, Pascal est toujours extrême; il est fait pour agir sur les esprits les plus fougueux et les plus intraitables, sur ceux qui sont plus attirés que repoussés par un sentiment dur ou une conséquence bizarre, et qui ont moins besoin d'être persuadés que surpris et confondus.

« Oh! ce discours me transporte, etc. » M. Cousin paraît croire que Pascal « se proposait d'adresser à son interlocuteur un discours qui devait lui relever l'âme, et le tirer de l'abattement où l'avaient jeté et ces calculs bizarres et ces conseils douloureux »; qu'alors « il introduit sur la scène cet interlocuteur réjoui et animé ». Mais je pense que le discours qui ravit l'interlocuteur est précisément celui-là même qui remplit tout ce morceau, et dont *ces calculs bizarres* composent le fond. On vient de voir que le passage qui porte dans le manuscrit cette étiquette : *Fin de ce discours,* nous ramène encore à ce pari, que

Pascal n'a pas un instant perdu de vue. Maintenant il est maître de ce problème immense qui paraissait insoluble, et il n'a pas rencontré seulement une vérité abstraite, comme Archimède; celle qu'il a trouvée contient en elle une éternité de bonheur et la possession de l'infini. Comment ne serait-il pas transporté? Mais à l'orgueil du géomètre, ravi d'avoir dégagé une telle inconnue, et de tenir le secret d'un jeu où l'enjeu est Dieu même, se mêle une humble et religieuse reconnaissance pour ce Dieu qu'on ne peut trouver qu'autant qu'il se découvre, ni posséder qu'autant qu'il se donne. Cette logique si fière s'abaisse et prie. Ce n'est plus là le sang-froid tout didactique de Descartes. Il semble en effet que les croyances religieuses, si elles sont profondes, ne peuvent s'en tenir au langage du raisonnement, et qu'elles doivent parler celui du cœur. Le syllogisme qui aboutit à Dieu doit se tourner en acte de foi et de charité. Du reste, les formes dramatiques se présentaient souvent à l'esprit de Pascal composant son livre. On en verra la trace en plusieurs endroits. Voir à ce sujet les réflexions de M. Cousin: *Des Pensées de Pascal*, p. 245 et suivantes.

Fragment 1 *bis*. — « Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini. » Port-Royal a cru devoir retourner la phrase : « Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini qu'entre notre justice et celle de Dieu. » Je crois que le texte renferme la vraie pensée de Pascal. Il songe, comme l'indique l'alinéa suivant, à répondre à ceux qui ne peuvent concevoir la conduite de Dieu envers les damnés, et il reconnaît que cela n'est pas selon notre justice, qu'il y a une très-grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu; mais, après tout, dit-il, cette disproportion n'est pas si grande que celle qu'il y a entre l'unité et l'infini, laquelle est avouée par tout le monde. Or l'unité, c'est chacun de nous; l'infini, c'est Dieu.

« Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. » J'ai déjà signalé cette phrase dans l'*Étude sur les Pensées*. Saurin va plus loin encore que Pascal (*second Sermon sur le renvoi de la Conversion*) : « Ces gens-là, lorsque nous leur disons que, s'ils persistent dans ce train de vie, il n'y aura point de grâce pour eux, nous disent qu'ils ne peuvent pas concevoir que la justice de Dieu les traite d'une manière si rigoureuse. *Et moi, je ne puis pas concevoir qu'elle te traite d'une manière si indulgente;* et moi je ne puis pas concevoir comment Dieu permet que ce soleil t'éclaire; et moi, je ne puis pas concevoir comment, tenant la foudre à la main, il semble pourtant n'être que spectateur oisif de tes sacriléges; et moi, je ne puis pas concevoir comment la terre ne s'ouvre sous tes pieds, et comment ces gouffres affreux n'anticipent la peine

que la vengeance divine t'apprête dans les enfers. » (Édition de Lausanne, 1759, t. I, page 102.)

Fragment 5. — « Les preuves de Dieu métaphysiques, etc. » Pascal a mis dans ce morceau tout l'esprit de son livre. L'homme trouve dans le fond de son être une obscurité qu'il ne peut comprendre et une impuissance qu'il ne peut guérir. La foi seule éclaircit cette obscurité par le péché originel ; seule, elle guérit cette impuissance par la rédemption et la grâce. Il faut donc croire pour comprendre et pour vivre : voilà toute la démonstration de Pascal. Il y a une énigme, Dieu en est le mot ; il y a un mal, Dieu en est le remède. Toute autre manière de concevoir Dieu est vaine ; il ne se démontre pas par un raisonnement philosophique. C'est évidemment Descartes que Pascal a ici en vue, comme la principale autorité de ceux qui voulaient aller à Dieu et à la religion par la raison. Voyez encore le fragment XXII, 1.

« Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu *ou la Trinité*, etc. » Il semble étrange de vouloir prouver la Trinité *par des raisons naturelles* ; mais c'est ce que Raymond de Sebonde avait essayé dans sa *Théologie naturelle*, traduite par Montaigne.

« Non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre *des athées endurcis*. » Pascal et son temps ne distinguent pas entre n'être pas chrétien et être athée. Dans une Lettre sur les miracles, où Nicole les fait valoir comme un moyen des plus puissants pour ramener les incrédules à la religion, voici comment il s'exprime (*Lettre* 45) : « Il faut donc que vous sachiez que la grande hérésie du monde n'est plus le luthéranisme ou le calvinisme, que *c'est l'athéisme*, et qu'il y a de toutes sortes d'athées, de bonne foi, de mauvaise foi, de déterminés, de vacillants et de tentés... Que gagnera-t-on, me direz-vous, quand on aura prouvé que ce fait est vrai ? Vous gagnerez tout, car vous les forcerez de conclure qu'il y a *un Dieu et un diable*, et c'est tout ce qu'ils ne croient pas. » Ainsi, un diable et un Dieu, cela ne fait qu'un pour Nicole, et il ne lui vient pas en pensée qu'on puisse douter du diable et croire à Dieu. Voyez encore le fragment 20 *bis* de l'article XXIV.

Fragment 6. — « Jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. » Comment Pascal a-t-il pu écrire ces paroles ? N'avait-il pas lu dans le psaume : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament révèle les œuvres de ses mains » (*Ps.* XVIII) ? Le livre de Job n'est-il pas tout plein de cet argument, et n'y voit-on pas Dieu, qui prend la parole, démontrer lui-même sa providence à l'homme incrédule par les merveilles qu'il a faites ? « Qui a posé les bornes de

la terre? qui a renfermé la mer dans son lit? qui a précipité la pluie, et tracé sa voie au tonnerre? qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme, et qui a donné au coq son instinct? etc. » (*Job*, XXXVIII.) « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul [*Rom.* I, 20], apparoissent par la création du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres. » (Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 19.)

Fragment 8. — « Nous sommes automate autant qu'esprit. » Port-Royal, *nous sommes corps*. M. Cousin a fait remarquer que cette expression d'*automate* est cartésienne. Descartes soutenait que l'homme seul avait une âme, que les animaux n'en avaient pas, et n'étaient que des automates ou des machines, et Pascal *était de son sentiment sur l'automate*, au témoignage de Marguerite Perier. (*Lettres, opuscules*, etc. p. 458.) Voir le Discours à madame de la Sablière dans La Fontaine (*Fables*, X, 1) :

Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose, etc.

Par son intention religieuse, cette exagération avait été très-goûtée à Port-Royal ; il y a d'amusants détails là-dessus dans les *Mémoires* de Fontaine. Voir M. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, 1844, page 41. Mais il est curieux de voir Pascal appliquer à l'homme même ce que Descartes ne disait des bêtes que précisément pour les mettre tout à fait à part de l'homme. Port-Royal paraît s'être effrayé de cette assimilation.

« Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ?... C'est donc la coutume qui nous en persuade... » Prenons garde qu'il y a ici une équivoque. La coutume qui fait nos opinions en général, c'est la coutume de voir les autres dans ces opinions, et de nous y conformer nous-mêmes. Mais ce qui nous fait croire que le soleil se lèvera demain, c'est, si l'on veut, la coutume où il est de se lever, mais non pas la coutume où nous sommes de croire qu'il se lèvera. Aussi la coutume change pour les opinions, mais la croyance que le soleil se lèvera demain ne change pas, parce que le soleil lui-même ne change pas sa marche. Si nous croyons que le soleil se lèvera demain, c'est qu'ayant toutes sortes de raisons de le croire, nous n'en pouvons pas trouver une seule de croire le contraire. Il n'en est pas ainsi de ces opinions vulgaires, qui ont le plus souvent peu de raisons pour les appuyer, tandis qu'il y en a plusieurs pour les combattre. En un mot, il y a d'un côté induction, il y a seulement préjugé de l'autre.

« C'est elle qui fait tant de chrétiens. » Port-Royal n'ose pas dire

cela, et met simplement, *c'est elle qui fait tant de Turcs et de Païens.* Nicole, en développant les mêmes idées dans le Discours sur la nécessité de ne pas se conduire par des règles de fantaisie, dit formellement : « J'excepte la religion chrétienne, etc. » Mais Montaigne avait dit (*Apol.*, t. III, p. 15) : « Tout cela, c'est un signe très evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. » Cf., dans Pascal, XXV, 20. — Remarquons que Pascal qui dit, *tant de Chrétiens,* ne dit pas *tant de Turcs,* mais, absolument, *les Turcs,* parce qu'il pense qu'on ne peut être Turc (c'est-à-dire Mahométan) que par coutume, tandis qu'on peut être Chrétien par réflexion et par inspiration de Dieu.

« Et que l'automate est incliné à croire le contraire » Port-Royal met, *si les sens nous portent à croire le contraire.*

« Il faut donc faire croire nos deux pièces. » Port-Royal, *faire marcher*. On s'est effrayé de la hardiesse de l'expression, mais elle est juste, car ces pièces ne sont pas celles d'une machine ordinaire.

Et l'*automate* par la coutume. » Port-Royal, et *les sens* par la coutume.

Fragment 11. — « Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. » Est-ce un jésuite qui parle ainsi, ou Pascal ? Port-Royal a bien fait de supprimer ces derniers fragments, et de ne pas trop laisser paraître l'effort où se pliait ce génie violent, mais violent contre lui-même. Qu'aurait dit ce siècle chrétien, mais si attaché à la raison si on lui eût parlé de prouver la religion *par la machine*

ARTICLE XI

1.

La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune ne l'a ordonné; la nôtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiscence et l'impuissance; la nôtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remèdes ; l'un est la prière. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

2.

La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable.

2 *bis.*

Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne [1]?

3.

Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires, car elles sont en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur ; et n'est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

3 *bis.*

Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu, c'est-à-dire, que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature [2]. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux; ne vouloir pas le joindre à l'extérieur est être superbe.

4.

Nulle autre religion n'a proposé de se haïr. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent, et qui cherchent un être véritablement aimable. Et ceux-là, s'ils n'avaient jamais ouï parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseraient incontinent.

4 *bis.*

... Nulle autre n'a connu que l'homme est la plus excellente

1. En titre dans l'autographe, *Après avoir entendu la nature de l'homme.*
2. C'est-à-dire, au corps, à la *machine.* — Plus loin, *superbe* est substantif.

créature. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes ; et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme.

Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui ; la sagesse vous y égalera, si vous voulez le suivre. (Haussez la tête, hommes libres, dit Epictète)[1]. Et les autres lui disent : Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ! Quelle effroyable distance ! Que serons-nous donc ? Qui ne voit par tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne la peut plus retrouver ? Et qui l'y adressera donc ? les plus grands hommes ne l'ont pu.

4 *ter.*

Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché, nulle secte de philosophes ne l'a dit ; nulle n'a donc dit vrai.

5.

S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait bien manifeste. S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, de même.

... Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable ; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus*[2].

5 *bis.*

Cette religion, qui consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons rétablis par un Messie qui devait

1. Ὀρθὸς περιπάτει, ἐλεύθερος. (Epict. *Diss*, I, xviii, 20.)
2. On a déjà vu (ix, 1) ce texte d'Isaïe. — En titre dans autographe, *Que Dieu s'est voulu cacher.*

venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses.

Les hommes, dans le premier âge du monde, ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Énoch, Lamech et d'autres, qui attendaient en patience le CHRIST promis dès le commencement du monde. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré ; et il a mérité de sauver le monde en sa personne, par l'espérance du Messie, dont il a été la figure. Abraham était environné d'idolâtres, quand Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie, qu'il a salué de loin[1]. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination était répandue sur toute la terre : mais ces saints vivaient en la foi ; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie par un transport qui lui fait interrompre son discours : J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum expectabo, Domine*[2].

Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie : le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas[3], et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités, les poëtes ont fait cent diverses théologies, les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes ; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps[4] : et depuis, on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses ; et cette Église, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce

1. *Jean*, VIII, 56.
2. *Genèse*, XLIX, 18.
3. *Beati qui non viderunt et crediderunt. Jean*, XX, 29.
4. Expression biblique et solennelle, pour dire, quand le temps marqué fut accompli.

qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un État subsiste, lorsque l'on fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que... (Voyez le rond dans Montaigne[1].)

5 *ter*.

Dieu, voulant se former un peuple saint, qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a fait voir l'image, sans les laisser jamais sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car, dans la création de l'homme, Adam en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur, qui devait naître de la femme[2]; lorsque les hommes étaient encore si proches de la création, qu'ils ne pouvaient avoir oublié leur création et leur chute. Lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été

1. Ce rond est sans doute la marque que Pascal avait mise à un passage de Montaigne. Et ce passage doit être celui-ci (I, 22, t. 1, p. 181) : « Si est-ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au-dessus de nos discours, nous presente aulcunes fois la necessité si urgente, qu'il est besoin que les loix lui facent quelque place, etc. » — En titre dans l'autographe, *Perpétuité*. Tout ce développement est pris de Balzac, *Relation à Ménandre, troisième Défense :* « Le christianisme a donc été de tout temps, quoi qu'il ait été longtemps cacheté, et sous des nuages, et que Dieu ne l'ait ouvert aux peuples, ni laissé luire à clair dans le monde, qu'au terme qu'il avait précisement marqué dans les oracles de sa parole. Il y a toujours eu des chrétiens, quoi qu'ils n'aient pas toujours été appelés de cette façon... L'Eglise des Juifs n'était point une autre Eglise que la nôtre... Et je ne pense pas que ce soit antidater le principe du christianisme de le prendre dès le principe et dès l'origine des choses... L'agneau a été immolé dès le commencement du monde. Le premier Adam a espéré le second : il a cru en Jésus-Christ, et, dans l'assurance qu'il a eue que le juste naîtrait de sa race, il s'est consolé de la perte de son innocence. Abraham a vu de loin le jour du Seigneur, et s'en est réjoui vingt-quatre siècles avant sa venue. Isaac a vu le même jour, après avoir perdu les yeux, et prenant Jacob pour Esaü. Moïse a été chrétien, et Saint-Paul dit de lui que l'opprobre de Jésus-Christ lui fut plus précieux que les richesses d'Egypte. Isaïe priait les nuées de pleuvoir le Juste et la terre de germer le Sauveur; et les autres prophetes le demandaient avec tant d'impatience, qu'il semblait quelquefois qu'ils se plaignissent des longueurs et des remises dont Dieu usait à l'endroit des hommes.

« Tant y a, Ménandre, que les anciens Pères ont bu de l'eau qui sortait de la pierre, et cette pierre était Jésus-Christ. Les fidèles, tant de la loi de nature que de la loi écrite, appartenaient à la loi de grâce, et étaient du troupeau de Jésus-Christ. Ils attendaient la consolation d'Israël et soupiraient après le Messie. Ils étaient guidés par un même astre, qui a deux divers noms; par une lumière qui s'appelait en ce temps la synagogue, et qui maintenant s'appelle Eglise.

« Il n'y a point deux religions, parce qu'il n'y a point deux Sauveurs ni deux paradis. On ne nous enseigne point une seconde vérité, différente de la première. Nous n'avons point d'autres connaissances que les premiers hommes; mais nous les avons plus nettes et plus distinctes; et toute la différence qu'il y a pour ce regard entre nous et eux, c'est que notre foi a pour objet le passé, et que la leur avait l'avenir. Etc., etc. »

2. *Genèse*, III, 15.

au monde, Dieu a envoyé Noé, l'a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme Celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des...

La mémoire du déluge étant si fraîche parmi les hommes, lorsque Noé vivait encore, Dieu fit ses promesses à Abraham, et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moïse, etc. [1].

6.

Les États périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement : il n'y en a point qui ait duré mille ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible, cela est divin.

7.

Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles. C'en est une admirable, qu'elle se soit toujours conservée dans une Église et une assemblée visible. Il y aurait trop de clarté s'il n'y avait qu'un sentiment dans cette Église; mais pour reconnaître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui a toujours été; car il est certain que le vrai y a toujours été, et qu'aucun faux n'y a toujours été.

Le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses, dont les événements, qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes, marquaient la vérité de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens; et par là, toutes les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais [2].

1. En titre dans l'autographe, *Figures*.
2. En titre dans l'autographe, *Perpétuité*.

8.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme[1] qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non : et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache, et considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi[2].

Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité, et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus; chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophète. Mais je vois la chrétienne où se trouvent des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut faire...

9.

La seule religion contre nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été.

9 *bis*.

La seule science qui est contre le sens commun et la nature des hommes, est la seule qui ait toujours subsisté parmi les hommes.

10.

Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion ; les hommes doivent avoir

1. Pascal avait mis d'abord, *comme un enfant*.
2. Il n'a pas encore parlé de Dieu; il manque ici une transition qui conduise à cette idée. Dieu est sans doute cette *autre chose*.

en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne ; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

10 *bis*.

.. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion chrétienne consiste en deux points. Il importe également aux hommes de les connaître, et il est également dangereux de les ignorer. Et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces points n'est pas de ce qui leur devrait faire conclure l'autre. Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre. Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, et puissant, et éternel ; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes ces choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne, qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, humaine et divine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc ensemble aux hommes ces deux vérités : et qu'il y a un Dieu dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces

points, et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait ou l'orgueil des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur. Et ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La religion chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste. Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion.

11.

Si l'on ne se connaît plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme?... Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables?

12.

Preuve. — 1° La religion chrétienne, par son établissement[1] : par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature. — 2° La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. — 3° Les merveilles de l'Écriture sainte. — 4° Jésus-Christ en particulier. — 5° Les apôtres en particulier. — 6° Moïse et les prophètes en particulier. — 7° Le peuple juif. — 8° Les prophéties. — 9° La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité. — 10° La doctrine, qui rend raison de tout. — 11° La sainteté de cette loi. — 12° Par la conduite du monde.

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le

1. C'est-à-dire, *prouve* Jésus-Christ par son établissement.

cœur ; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XI

Fragment 1. — « La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu ... Et cependant aucune autre ne l'a ordonné; la nôtre l'a fait. »

Marc, XII, 28 : « Et il se présenta un docteur ... qui lui demanda quel était le premier de tous les commandements. Jésus répondit : Le premier est : *Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force.* C'est le premier commandement. » Ce qui est souligné est pris du *Deutéronome*, VI, 4-5; mais si on se reporte à ce livre même, on se rendra parfaitement compte de ce qui étonnait Pascal, que nulle part que chez les Juifs il n'ait été prescrit d'aimer Dieu. C'est là le passage fameux qui, sous le nom de *Schema*, est pour les Juifs, depuis des siècles, une oraison solennelle. Le voici d'après la traduction de M. Cahen : « Tu aimeras le Dieu Jehovah ..... etc. Et quand le Dieu Jehovah t'amènera dans la terre qu'il a promise à tes pères; qu'il te donnera de grandes et belles villes que tu n'a pas bâties, des maisons pleines de biens que tu n'a pas amassés, des citernes que tu n'as pas creusées, des oliviers et des vignes que tu n'as pas plantés ; quand tu mangeras et que tu te rassasieras; prends garde d'oublier Jehovah qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. Tu craindras le Dieu Jehovah, tu ne serviras que lui, et tu jureras par son nom. Ne marche pas derrière les dieux étrangers, les dieux des peuples d'autour de toi. Car un Dieu jaloux, le Dieu Jehovah est au milieu de toi ; garde que la colère du Dieu Jehovah ne s'élève contre toi, et ne te fasse disparaître de dessus la terre. »

On voit bien que le Juif d'autrefois aime son Dieu parce que c'est le sien, et que l'amour de Jehovah c'est la haine de l'étranger, qui est l'ennemi. Il s'attache à ce nom *de toute son âme et de toute sa force* comme au signe sacré de sa patrie, et aussi comme au gage de son existence; Jehovah est un *Palladium.*

Le verset reproduit dans l'Évangile n'exprimait donc pas précisément ni ce que nous entendons aujourd'hui par l'amour de Dieu, ni même ce que Jésus entendait. Mais c'est par ce verset et par cet élan

du cœur des Juifs que l'idée de l'amour de Dieu s'est introduite dans l'esprit des hommes.

L'expression même d'aimer, appliquée aux dieux, n'était pas de la langue des Grecs. M. Letronne a fait à ce sujet des observations curieuses dans un *Mémoire* (posthume) *sur l'utilité qu'on peut retirer de l'étude des noms propres grecs pour l'histoire et l'archéologie;* et M. Egger a signalé dans Aristote le passage suivant (*Eth. Nicom.* VIII, 7) : « Quand il y a entre les personnes de trop grandes différences pour la vertu, le vice, la richesse, ou toute autre chose, l'amitié disparaît; on n'y prétend même pas. Et c'est ce qui se voit très-clairement *à l'égard des dieux*, lesquels l'emportent beaucoup sur nous par toute sorte de biens. Cela se voit aussi à l'égard des rois ... Il n'est pas facile de déterminer à quel degré d'éloignement l'amitié cesse; on peut supprimer beaucoup de qualités communes, et elle subsistera; mais si la distance est trop grande, *comme de l'homme à Dieu, l'affection n'est plus possible.* »

« Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre. »

Juvénal dit bien (après Sénèque) :

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano (Sat. x, 356).

« Ce qu'il faut demander, c'est une âme saine dans un corps sain. » Mais, outre qu'il ne parle pas d'aimer Dieu, il ajoute, contrairement à la doctrine chrétienne de la grâce :

Monstro quod ipse tibi possis dare.

« Tout cela, tu peux te le donner toi-même. » — Quant à l'idée de *suivre Dieu*, elle est très-familière à l'antiquité, mais non pas celle de demander à Dieu de le suivre.

Fragments 5 *bis et* 5 *ter.* — L'idée dominante de ces deux fragments paraît développée pour la première fois dans la *Lettre aux Hébreux*, et particulièrement dans le chap. XI de cette Lettre. Mais on a vu que Pascal a pris ces idées plus près de lui, dans Balzac[1].

Et le morceau de Pascal lui-même semble avoir abouti à cette *seconde partie* du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, intitulée, *La suite de la religion*, qui est le corps même de l'ouvrage, et pour laquelle le reste a été fait. Voyez surtout, au commencement du numéro XIII de cette *seconde partie* : « Cette Église, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, etc. »

Je n'ai pas besoin de dire que tout cela est plein de méprises et d'illusions. Dès le commencement, lorsque Dieu, dans la *Genèse*, dit

1. Jérôme, après avoir énuméré les autres *Lettres* de Paul, ajoute : *Epistola autem quæ fertur ad Hebræos, non ejus creditur*, etc. (*Catalog. scriptor. ecclesiastic.*)

au serpent : « Je susciterai la guerre entre toi et la femme, entre ta race et sa race ; elle écrasera ta tête, et tu t'efforceras de mordre son talon, » on sent bien que ces paroles doivent être prises au sens propre, et ne signifient pas qu'il naîtra d'une femme un Messie qui terrassera le démon. Et ainsi du reste. Cette prétendue *suite* n'est, comme toute suite historique, qu'une succession des plus prodigieuses disparates. Ni l'Évangile ne ressemble au Pentateuque, ni le catholicisme du temps de Pascal à l'Évangile.

Mais Pascal croit, et il porte dans ces subtilités l'éloquence de l'imagination et du cœur. On reconnaît, à l'accent profond des plus simples paroles, celui qui s'écriait, dans la nuit de flammes dont il conservait le *memento* sur sa poitrine, « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », avant de dire, « Dieu de Jésus-Christ. »

A la fin du fragment 5 *ter*, ces mots, *lorsque Noé vivait encore, lorsque Sem vivait encore*, sont une distraction de Pascal. Noé ne vivait plus, d'après la Genèse, lors de la vocation d'Abraham, ni Sem au temps de Moïse.

Port-Royal a fondu en un seul morceau les deux fragments 5 *bis* et 5 *ter*, et, là encore, le texte se trouve altéré malheureusement. Dans le premier fragment, tel que l'a écrit Pascal, la répétition continuelle du même tour, image de l'immobilité de la religion, est une beauté que la version de Port-Royal fait disparaître.

Fragment 6. — « Mais jamais la religion n'a souffert cela et n'en a usé. » Cependant Pascal lui-même a laissé un petit écrit, qu'on trouvera dans ce volume, sur les changements introduits dans la discipline de l'Église.

« ... Il n'y en a point qui ait duré mille ans. » Port-Royal, *quinze cents ans*. En effet, le royaume de France avait déjà duré plus de mille ans au temps de Pascal. Rome a duré plus de mille ans de Romulus à Augustule. Mais Pascal et Port-Royal se tiennent toujours dans le cercle de l'histoire classique. Ils auraient rayé cette pensée s'ils avaient songé à la durée de l'empire chinois.

Fragment 7. — « Il y aurait trop d'obscurité, etc. » Ce premier alinéa, qui manque dans Port-Royal, mais qui a été publié depuis, paraît bien de Pascal, quoique M. Faugère ne l'ait retrouvé dans aucun manuscrit.

« Il y aurait trop de clarté, etc. » Pascal seul a pu écrire cela ; on ne lui aurait pas prêté de telles paroles. Voir, au sujet de ce sentiment de Pascal, tout l'article xx.

Fragment 8. — « En voyant l'aveuglement et la misère de

l'homme, etc. » Voyez, au fragment premier de l'article IX, le passage: « Je ne sais qui m'a mis au monde, etc. »

Après ces mots : « Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache », Port-Royal abandonne le texte, et coud à ce fragment un morceau tout différent qu'on trouvera plus loin (XIV, 1).

A l'imagination désolée qui a tracé ce tableau on peut répondre d'abord que tous les hommes ne trouvent pas la vie si affreuse (la jeunesse, en général, la voit tout autrement); mais parmi ceux-mêmes qui en sont venus à la trouver telle, plusieurs diront à Pascal que lui-même s'attache aussi à une illusion, et que de toutes les illusions, son jansénisme est encore la plus vide et la plus triste.

« Toutes fausses, excepté une. » Il ne prétend pas dire qu'il y en a une vraie, car, en ce moment, qu'en sait-il ? mais qu'il ne peut y en avoir qu'une.

« Et ayant vu quelques objets plaisants. » Ainsi parle Bossuet dans un passage célèbre (*Sermon* prêché à Meaux le jour de Pâques, deuxième point) : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux.. Je voudrais retourner sur mes pas. Marche, marche... Mille traverses, mille peines : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir... On se console pourtant, parce que de temps en temps [il y a] des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. »

Fragment 9. — « La seule religion contre la nature, contre le sens commun. » Port-Royal met : « contre la nature *en l'état qu'elle est*, et *qui paraît d'abord* contre le sens commun. »

Fragment 12. — Ce tableau abrégé des preuves de la Religion, qui est pour nous comme une table des matières que voulait traiter Pascal, n'a pas été reproduit par Port-Royal dans la première édition des *Pensées*. Depuis, on a donné, au lieu du texte, une paraphrase assez étendue, qui n'est évidemment pas de Pascal.

« La hauteur et l'*humilité* d'une âme chrétienne. » Dans la paraphrase par laquelle les éditions remplacent ce fragment, on lit : « Les philosophes païens... n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité, et ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. » D'un autre côté, dans l'Entretien avec Saci, Pascal dit en parlant d'Épictète : « Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble... » Voltaire a fait ressortir cette contradiction, mais on voit qu'elle n'est pas le fait de Pascal ; Voltaire ignorait que Pascal n'a écrit

ni l'un ni l'autre de ces deux passages. Seulement le second renferme bien, je crois, sa pensée : mais Pascal ne répond en aucune manière du premier.

ARTICLE XII

1.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne, et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer ; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien ; il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce les philosophes, qui nous proposent pour tout bien les biens qui sont en nous ? Est-ce là le vrai bien ? Ont-ils trouvé le remède à nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir mis à l'égal de Dieu ? Ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et les Mahométans, qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences ?

Quelle religion nous enseignera donc à guérir l'orgueil et la concupiscence ? Quelle religion enfin nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, la

cause de ces faiblesses, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ce remède ? Toutes les autres religions ne l'ont pu. Voyons ce que fera la Sagesse de Dieu.

« N'attendez pas, dit-elle, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait ; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence ; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination ; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; et, révoltant les créatures, qui lui étaient soumises, je les lui ai rendues ennemies ; de sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées ! Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent ; et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur , ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse. Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés en de si divers sentiments. Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que l'épreuve de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature[1]. »

1. En titre dans l'autographe : *A P. R.* (Voir la note sur VIII, 13.) *Commencement, après avoir expliqué l'incompréhensibilité.*

2.

« ... C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état[1]. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait de Dieu, la concupiscence, qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe; ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices, que ces sages n'ont pas connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes[2]... »

3.

Si on vous unit à Dieu, c'est par grâce, non par nature. Si on vous abaisse, c'est par pénitence, non par nature.

4.

... Ces deux états étant ouverts, il est impossible que vous ne les reconnaissiez pas. Suivez vos mouvements, observez-vous vous-mêmes, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple?

1. Ici se trouvent ces lignes barrées : « Je suis la seule qui peut vous apprendre ces choses; je les enseigne à ceux qui m'écoutent. Les livres que j'ai mis entre les mains des hommes les découvrent bien nettement. Mais je n'ai pas voulu que cette connaissance fût si ouverte. J'apprends aux hommes ce qui les peut rendre heureux ; pourquoi refusez-vous de m'ouïr? Ne cherchez pas de satisfaction dans la terre : n'espérez rien des hommes. Votre bien n'est qu'en Dieu, et la souveraine félicité consiste à connaître Dieu, à s'unir à lui dans l'éternité. Votre devoir est à l'aimer de tout votre cœur. Il vous a créés... »

2. On a la suite dans le morceau ci-dessus; c'est là ce que Pascal a définitivement conservé de cette prosopopée. Il a fait entrer le reste dans le discours qu'il tient en son nom avant de faire parler Dieu même. — En titre dans l'autographe : *A P. R. pour demain. Prosopopée.*

5.

« ... Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie. Je ne prétends point aussi vous rendre raison de toutes choses, et, pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis, et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser; et qu'ensuite vous croyiez sciemment les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez pas vous-mêmes connaître si elles sont ou non [1]. »

6.

S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout [2] : tout par lui, tout pour lui. Il faut donc que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion qui instruit de ces devoirs nous instruise aussi de ces impuissances, et qu'elle nous apprenne aussi les remèdes. Elle nous apprend que par un homme tout a été perdu, et la liaison rompue entre Dieu et nous, et que par un homme la liaison est réparée.

Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu'il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste.

7.

Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus* [3]. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque

1. C'est toujours la Sagesse de Dieu qui parle.
2. C'est-à-dire, il doit y avoir aussi une seule fin.
3. I *Cor.* I, 25 : *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus.*

c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente?

8.

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes : un sujet simple leur paraissait incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur[1].

9.

Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable.

10.

Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité : car la nature est telle, qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme, et une nature corrompue.

11.

Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente[2]? Car, ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu. Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir, ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'il ne peut sinon, ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient

1. Montaigne, II, 1, t. II, p. 308 (*De l'inconstance de nos actions*) : « Cette variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict que aulcuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple. »

2. Ici le passage suivant barré : « Dans cette impuissance de voir la vérité entière, s'ils connaissaient la dignité de notre condition, ils en ignoraient la corruption; ou s'il s en connaissaient l'infirmité, ils en ignoraient l'excellence ; et suivant l'une ou l'autre de ces routes, qui leur faisait voir la nature, ou comme incorrompue, ou comme irréparable, ils se perdaient ou dans la superbe, ou dans le désespoir. »

l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans la superbe. Et s'ils reconnaissent l'infirmité de la nature, ils en ignorent la dignité : de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des stoïques et des épicuriens, des dogmatistes et des académiciens, etc. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes, qu'elle élève jusques à la participation de la Divinité même, qu'en cet état ils portent encore la source de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous, et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespoir; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible de résister?

12.

Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une nature toute différente de la nôtre, et qui passent notre capacité présente. Tout cela nous est inutile à savoir pour en sortir; et tout ce qu'il

nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jésus-Christ; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre. Ainsi, les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables.

13.

Le christianisme est étrange! Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject.

14.

La misère persuade le désespoir, l'orgueil persuade la présomption. L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

15.

... Non pas un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal.

16.

Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

17.

Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états. Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce, et après avoir passé par la bassesse.

18.

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable.

19.

Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu ! avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre ! La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux !

20.

Incompréhensible. — Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini. Un espace infini, égal au fini.

Incroyable que Dieu s'unisse à nous. — Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais savoir d'où cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. Il sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même : et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication! Mais je voudrais lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime en le connaissant; et pourquoi il croît que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Il est sans doute qu'il connaît au moins qu'il est, et qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelque rayon de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira se communiquer à nous? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que, ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XII.

Fragment 1. — « Les mahométans qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité. » Voir le chapitre II du Coran : « Annoncez aux vrais croyants qui feront de bonnes œuvres, qu'ils jouiront des grâces immenses du paradis, dans lequel coulent plusieurs fleuves. Ils y trouveront toutes sortes de fruits beaux et savoureux que Dieu leur a préparés... ; ils y trouveront des femmes belles et nettes, et demeureront dans une éternelle félicité. » Et *passim.* Traduction de Du Ryer, 1647.

D'autre part, il annonce aux infidèles un enfer rempli d'eau bouillante qu'ils boiront, et d'une noire et sale fumée.

« La Sagesse de Dieu... » Ce n'est pas ici une simple locution figurée pour dire, Dieu dans sa sagesse. C'est une personnification qui, dans la théologie chrétienne, est devenue ce qu'elle appelle une personne divine. La Sagesse de Dieu, ou simplement la Sagesse, est la même chose que le Verbe. Le mot de λόγος est d'origine platonicienne, celui de σοφία est la traduction adoptée par les Septante pour le mot hébreu qui désigne cette vertu divine. C'est dans le livre des *Proverbes*, au chapitre VIII, que la *Sagesse* s'annonce et se définit elle-même dans une prosopopée qui a inspiré celle de Pascal : « N'est-ce pas la Sagesse qui crie, et qui fait entendre sa voix?... O hommes! je crie vers vous, et c'est à vous que ma voix s'adresse... Écoutez, car je vais parler de grandes choses, et mes lèvres vont s'ouvrir pour prêcher la vérité... Le Seigneur m'a possédée dès l'entrée de ses voies, au commencement, avant qu'il eût fait aucune chose. J'ai été réglée dès l'éternité, dès les temps anciens, avant que la terre fût faite. ... Quand il disposait les cieux, j'étais là... J'étais avec lui, arrangeant toutes choses, et je me récréais tous les jours, me jouant sans cesse en sa présence... Maintenant donc, enfants, écoutez-moi : heureux ceux qui observent mes voies... Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur. »

Fragment 2. — C'est encore la Sagesse de Dieu qui parle, et ce mot placé en titre, *Prosopopée*, montre que Pascal avait conscience de cet artifice oratoire et l'employait avec réflexion.

Racine se souvenait-il de Pascal, quand il a repris la même prosopopée dans un admirable cantique ?

De la Sagesse éternelle
La voix tonne et nous instruit :
Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant?

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre.
Approchez, voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

ragment 10. — « Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme *et hors de l'homme.* » Ainsi Bossuet, dans ses *Élévations sur les mystères* (7e sem., 4e Élév.), développant *les suites affreuses du Péché originel par le chap.* XL *de l'Ecclésiastique :* « Que dirai-je des maladies accablantes qui *inondent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête ? ab homine usque ad pecus.* »

Fragment 11. — « Mais ils se perdaient dans la superbe. » Ce vieux mot est effacé dans la Copie, de la main d'Arnauld, qui a substitué l'*orgueil*, comme Port-Royal l'a imprimé.

Fragment 12.. — « Ainsi les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables. » Port-Royal a fait précéder cette phrase des lignes suivantes, qui ont pour objet de la préparer et de l'expliquer, et qui me dispensent d'un commentaire : « Les impies, qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connaître Dieu et sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrément la religion chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent (qui est que Jésus-Christ est le véritable Messie, et qu'il est venu racheter les hommes, et les retirer de la corruption et de la misère où ils étaient), tant par l'état où on les voit aujourd'hui, et qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent et qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnaître le Messie. »

Fragment 20. — « Incompréhensible. » C'est une première objection qu'on fait contre le mystère chrétien. — « Incroyable que Dieu s'unisse à nous ». C'est une seconde objection.

« Le nombre infini. » Mais y a-t-il, peut-il y avoir un nombre infini? Cette question a été renouvelée récemment, dans le journal

scientifique *Les Mondes*, par M. l'abbé Moigno, qui la résout négativement (18 juin et 13 août 1863).

« Un espace infini égal au fini ». On lit dans la *Logique* de Port-Royal, IVe partie, chap. I :

..... « C'est par cette diminution infinie de l'étendue qui naît de sa divisibilité qu'on peut prouver ces problèmes qui semblent impossibles dans les termes : Trouver un espace infini égal à un espace fini, ou qui ne soit que la moitié, le tiers, etc. d'un espace fini. On les peut résoudre en diverses manières, et en voici une assez grossière, mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un carré, et la moitié de cette moitié, et ainsi à l'infini, et que l'on joigne toutes ces moitiés par leur plus longue ligne, on en fera un espace d'une figure irrégulière, et qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui sera égal à tout le carré; car la moitié, et la moitié de la moitié, plus la moitié de cette seconde moitié, et ainsi à l'infini, font le tout. Le tiers, et le tiers du tiers, et le tiers du nouveau tiers, et ainsi à l'infini, font la moitié, etc. »

Mais la vérité est qu'il n'y a pas là d'espace infini. On ajoute bien des espaces jusqu'à l'infini, mais ces espaces deviennent infiniment petits. On n'obtient donc qu'un espace composé d'une infinie quantité d'infiniment petits, ce qui est la condition commune de toute étendue finie quelconque.

« Car je voudrais savoir d'où cet animal... » Port-Royal, *cette créature.*

« ... a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu. » Quand nous découvrons dans la nature quelque force nouvelle et inconnue, nous ne prétendons pas mesurer à priori ce qu'elle peut faire. Pourquoi donc le prétendons-nous à l'égard de Dieu ? N'est-ce pas que la mesure des forces de la nature paraît tout à fait indépendante de l'idée que nous avons d'elles, car elles se manifestent tout à fait en dehors de nous. Au contraire nous trouvons ou nous croyons trouver Dieu en nous, dans nos conceptions métaphysiques de cause, de substance, d'infini. Dès lors, nous sommes tentés naturellement de mesurer son essence à la mesure de nos idées, puisque c'est par nos idées qu'il y a un Dieu pour nous

---

ARTICLE XIII

1.

La dernière démarche de la raison, est de reconnaître qu'il

y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

2.

Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut en se soumettant où il faut[1]. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y [en] a qui faillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger[2].

2 *bis*

Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme.

3.

Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

4.

Saint Augustin. La raison ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre[3].

5.

La piété est différente de la superstition. Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent...

1. Pascal avait écrit d'abord : « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s'accordent et se tempèrent, en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. »

2. En titre dans l'autographe, *Soumission.*

3. On lit dans une lettre de saint Augustin à Consentius (*Ep.* cxx, 3) : « Que la foi doive précéder la raison, cela même est un principe raisonnable. Car, si ce précepte n'est pas raisonnable, il est donc déraisonnable ; ce qu'à Dieu ne plaise ! Si donc il est raisonnable que, pour arriver à des hauteurs que nous ne pouvons encore atteindre, la foi précède la raison, il est évident que cette raison telle quelle qui nous persuade cela, précède elle-même la foi. »

5 *bis*.

Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité. C'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. Superstition.

6.

Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison.

7.

Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.

8.

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre.

9.

Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent? Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous ; et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce.

10.

Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonner. Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur; et on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, Deus, in* [*testimonia tua*[1]].

11.

Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments, c'est parce

1. Voyez à la fin du fragment x, 8.

qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que Dieu; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; et que, si Dieu ne vient à eux, ils sont incapables d'aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même : mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

12.

Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; et ainsi ils sont très-efficacement persuadés [1].

J'avoue bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même. Car Dieu ayant dit dans ses prophètes (qui sont indubitablement prophètes) que dans le règne de Jésus-Christ il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Église prophétiseraient [2], il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XIII

Fragment 1. — « Que si les choses naturelles la surpassent, que

1. Ici ces lignes barrées : « On répondra que les infidèles diront la même chose; mais je réponds à cela que nous avons des preuves que Dieu incline véritablement ceux qu'il aime à croire la religion chrétienne, et que les infidèles n'ont aucune preuve de ce qu'ils disent : et ainsi nos propositions étant semblables dans les termes, elles diffèrent en ce que l'une est sans aucune preuve, et l'autre est solidement prouvée. »

2. *Joël*, II, 28.

dira-t-on des surnaturelles? « Les choses naturelles surpassent quelquefois notre raison en ce sens qu'elle ne peut pas les expliquer; mais elles sont toujours à sa portée en ce sens qu'il lui appartient de les reconnaître, et de s'assurer de ce qu'elles sont.

Cette pensée et les suivantes se rapportent évidemment à la querelle du jansénisme. Pascal ne veut pas qu'on se soumette à croire, sur l'autorité du pape, des évêques ou de la Sorbonne, que *les cinq propositions sont dans Jansénius.* C'est là, suivant lui, le cas de douter, ce n'est pas celui de *se soumettre.* Le titre *Soumission,* qu'on trouve dans le manuscrit, indique bien quelle est la question qui préoccupe Pascal; c'est de marquer à la soumission ses limites. Il se sert ici du pyrrhonisme contre l'autorité, comme ailleurs contre la philosophie.

Le malheur est que les protestants parleront comme Pascal, et les incrédules comme les protestants.

Fragment 4.— « Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle se doit soumettre.» Port-Royal complète la pensée de Pascal : « et qu'elle ne se soumette pas, quand elle juge avec fondement qu'elle ne doit pas le faire. » Port-Royal ajoute naïvement : « Mais il faut prendre garde à ne pas se tromper. » Là est en effet la difficulté pour des sectaires qui prétendent être à la fois orthodoxes et indépendants. Pascal, attaqué dans la liberté de sa conscience, passe du côté de la raison, qu'il maltraitait si fort. Il disait ailleurs (VIII, 1) : « Humiliez-vous, raison impuissante! Taisez-vous, nature imbécile! » Et maintenant, il veut que la raison juge quand elle doit se soumettre, c'est-à-dire qu'il lui remet tout dans la main.

Fragment 9. — « Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. » Ce morceau doit être rapproché du fragment 34 de l'article XXIV. « Un miracle, dit-on, affermirait ma créance, etc. »

Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est l'impossibilité où est la raison moderne, devenue enfin *humaine,* d'accepter de telles idées. Nous ne pouvons plus comprendre, ni qu'un Dieu puisse être irrité contre des hommes, si faibles et si malheureux; ni qu'il perde ses créatures, et que cela soit légitime; ni qu'il y ait une opposition invincible entre lui et nous, entre le père et les enfants, entre la cause et l'effet. C'est en vain que tout cela a été cru d'un Pascal ou d'un Bossuet, tout cela n'en est pas moins impossible, au jugement du moindre d'entre nous.

Fragment 11.— « Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes.» — « Celui qui

aime son existence, la perdra, mais celui *qui hait son existence* en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » *Jean*, XII, 25.

ARTICLE XIV

1.

Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas ; on mourra seul ; il faut donc faire comme si on était seul ; et alors, bâtirait-on des maisons superbes, etc. ? On chercherait la vérité sans hésiter ; et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

2.

... Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et je ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à la négative. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis en un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque ; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait ; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour l'éternité[1]...

[1] Corneille, dans *Héraclius* (acte IV, scène IV) :

> Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
> De quoi parle à mon cœur ton murmure impartait ?
> Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.

« Ces deux beaux vers de cette admirable tirade, dit Voltaire, ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses Pensées. »

3.

Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente, et voici ce que je trouve d'effectif. Je ne parle pas ici des miracles de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres, parce qu'ils ne paraissent pas d'abord convaincants, et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne qui sont indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit...

Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter. Et ainsi j'aurais refusé également et la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus [de] marques de vérité que l'autre, ni rien qui me déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auquel Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus, et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens et à leur propre esprit; et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes; au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite [1] : mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes; qu'il sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

1. Eux, les Juifs.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable. C'est la première loi de toutes, et de telle sorte qu'avant même que le mot *loi* fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'ils l'avaient reçue et observée sans interruption [1]. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il paraît par la loi des XII Tables d'Athènes, qui fut ensuite prise par les Romains, et comme il serait aisé de le montrer, si Josèphe et d'autres n'avaient assez traité cette matière [2].

4.

... Dans cette recherche, le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères : et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; et, étant ainsi tous une même chair, et membres les uns des autres, composent un puissant état d'une seule famille. Cela est unique.

Cette famille, ou ce peuple est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons; puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant : car au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, soient péris il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours; et, malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent

1. Josèphe, *Réponse à Apion*, liv. II, numéro 15.
2. Je ne sais pas où Pascal a pris ce qu'il dit des Douze Tables ; mais il avait pu lire dans Grotius, *De Veritate religionis*, I, 15 : *Sicut et antiquissimæ leges Atticæ*, unde et romanæ postea desumptæ sunt *ex legibus Mosis originem ducunt.*

fois essayé de les faire périr, comme leurs histoires le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils ont toujours été conservés néanmoins; et, s'étendant depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Josèphe montre admirablement contre Apion, et Philon juif, en divers lieux[1], où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en sorte qu'Homère, qui a écrit de l'histoire de tant d'États, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant eu quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des Douze Tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne[2]. Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeant ce peuple, pour le retenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles, sous peine de la vie. De sorte que c'est une chose bien étonnante qu'elle se soit toujours conservée si constamment durant tant de siècles par un peuple rebelle et impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles. Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode et les autres n'étant que six ou sept cents ans depuis[3].

1. Pascal dit, *Philon juif*, sans doute pour le distinguer des autres Philon, et particulièrement de l'historien Philon de Byblos. Voir les Œuvres de Philon (Paris, 1640), au livre II de la *Vie de Moïse*, particulièrement à la page 656.

2. *Réponse à Apion*, livre II, num. 39. Mais il n'y est pas question des Douze Tables

3. En titre dans l'autographe, *Avantages du peuple juif*. Voir Balzac dans le morceau que j'ai déjà cité (XI, 5 *bis*, en note) : « Lorsque les Grecs étaient encore des enfants, e que leur éloquence bégayait encore, la sagesse des Hébreux avait atteint la perfection, etc. »

5.

5.. Ils portent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie; qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il leur a enseigné assez : il déclare qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre : que, comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'étaient point leur dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n'est point son peuple; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement, et que son livre soit mis dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais de témoin contre eux [1]. Isaïe dit la même chose, xxx, 8 [2]. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette dans le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte; ainsi les livres des Sibylles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux, et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains [3].

6.

Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'Iliade, ni les Égyptiens et les Chinois leurs histoires. Il ne faut que voir comment cela est né.

Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel, et qui est reçu pour tel; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un di-

1. Tout cela se trouve dans le *Deutéronome* ch. xxxi, xxxii.
2. *Et in libro diligenter exara illud, et erit in die novissimo in testimonium usque in æternum.*
3. En titre dans l'autographe, *Sincérité des Juifs.*

vertissement. Il est le seul qui écrit de son temps : la beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle : il la faut savoir; chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants ; personne ne sait plus par sa connaissance si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XIV

Fragment 1. — « On mourra seul. » Jamais ce lieu commun de la philosophie antique, que la vie n'est que la préparation à la mort, n'avait abouti à une argumentation aussi décisive et aussi pressante : On mourra seul; il faut donc faire comme si on était seul. On se sent comme détaché de la vie et de l'action en entendant ces paroles : l'esprit qui a fait la Trappe est là tout entier. Revenons à nous, écoutons la vraie sagesse; elle nous dit que, s'il est bon d'avoir la mort présente à la pensée, ce n'est pas pour apprendre à vivre le moins possible, c'est au contraire pour prendre garde de ne pas mourir sans avoir vécu, c'est-à-dire sans avoir agi; et qu'il faut agir non-seulement pour soi, mais pour ses semblables. *Aimez-vous les uns les autres.* Il ne faut donc pas faire comme si on était seul.

Port-Royal a mêlé ce fragment, en l'altérant, avec le fragment XI, 8 : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, etc. » Ces deux morceaux n'ont entre eux aucun rapport, et M. Cousin a fait sentir toute l'incohérence du texte de Port-Royal. (*Des Pensées de Pascal*, p. 114.) Port-Royal rattache aussi mal à propos à ce fragment premier les deux suivants.

Fragment 3. — « Je vois donc des foisons de religions. » Port-Royal, *des multitudes*. Cette trivialité qu'ils effacent peut seule égaler le dédain que ces religions inspirent à Pascal. Il condamne bien sommairement le mahométisme, le bouddhisme et le reste, mais ces *foisons de religions* ne lui paraissent pas mériter qu'il se donne plus de peine.

« Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme. » C'est-à-dire, d'Abraham. Mais Pascal accepte ici la tradition des Juifs sans la contrôler. De même quand il dit que leurs livres précèdent de plusieurs siècles les plus anciens livres, il s'en rapporte encore à cette tradition, qui donne ces livres comme de Moïse. Il y a peu de critique à supposer tout cela dans le même temps qu'il suppose qu'il n'est pas encore chrétien.

Fragment 4. — « Leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires. » Phrase magnifique, et qui fait une espèce d'illusion. Car il semble que toutes les histoires, ou du moins *nos histoires*, les histoires classiques, soient renfermées dans celle des Juifs pour tout le reste aussi bien que pour la durée. Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, n'a fait que remplir le plan superbe que Pascal avait tracé dans ces mots.

Mais tout cela se fonde uniquement sur une tradition sacrée, qui d'abord suppose un premier homme, puis qui prétend remonter jusqu'à ce premier homme par la succession des vies fabuleuses des patriarches. Ce n'est pas là une *histoire*.

« Homère, qui a écrit l'histoire de tant d'États. » Port-Royal met : *qui a parlé de tant de peuples*. Un poète ne fait pas un traité d'histoire et Homère bien moins qu'aucun poète ; l'œuvre d'Homère, c'est la mémoire vivante des choses, la voie que prend l'imagination émue, une *parole ailée*, un chant. L'étrange impropriété de l'expression de Pascal montre combien il connaissait mal Homère. En général, il a voulu rester étranger, dans la littérature comme dans la vie, à bien des choses qui charment l'esprit et même qui lui profitent.

Fragment 5. — « Ils portent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare... qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les *dispersera parmi tous les peuples de la terre*. » Ce dernier trait n'est pas *dans Moïse*, si on appelle ainsi, avec Pascal, l'auteur du livre connu sous le nom grec de *Deutéronome*. Le texte ne contient que des menaces générales de ruine et de destruction, et ces menaces mêmes sont retirées bientôt après (XXXII, 27 sqq.) En général on doit remarquer que les reproches et les menaces de l'Écriture viennent toujours aboutir à des promesses de prospérité et de gloire, qui relèvent le peuple choisi bien plus qu'il n'a été abaissé. Les menaces doivent amener le repentir, et le repentir doit amener la récompense.

Il n'y donc pas lieu de dire avec Pascal : « Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature. » Et Voltaire, au contraire, a dit fort bien : « Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français : Vous êtes des misérables, qui n'avez ni cœur, ni conduite ; vous avez été battus à Hochstett et à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre : il se fera lapider. Mais s'il dit : Vous êtes des catholiques, chéris de Dieu ; vos péchés infâmes avaient irrité l'Éternel, qui vous livra aux hérétiques à Hochstett et à Ramillies ; et quand vous êtes

revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain; ces paroles le feront aimer de l'auditoire. »

« Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains. » Mais le Pentateuque est-il un livre contemporain? Il s'agit, dit Pascal, *d'un livre qui fait lui-même un peuple*. Trait ingénieux, et expression bien originale. Mais pour savoir si c'est le livre qui a fait le peuple, ou le peuple le livre, ne faut-il pas en revenir à ce même examen dont Pascal veut nous dispenser?

Fragment 6. — « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! » Dans un petit journal que M. Boissonade écrivait pour lui-même, et dont son fils a publié quelques feuillets, les seuls qui n'aient pas été détruits, on trouve ce qui suit, à la date de mai 1852 :

« Lisant les Pensées de Pascal dans l'édition de M. Havet, j'ai rencontré ces mots : Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! C'est à retenir. Les occasions d'en faire l'application se rencontrent à chaque instant. Et, par exemple, qu'il y a de différence de l'excellente édition de Pascal dont je me sers, etc.! » Me pardonnera-t-on d'avoir consigné ici ce témoignage comme une relique précieuse pour moi?

« Et les Chinois, leurs histoires. » Voyez le fragment 46 de l'article XXIV. Mais dès à présent on peut remarquer combien Pascal songe peu à l'Orient dans tout cet article. S'il l'avait bien connu, et si on l'avait bien connu autour de lui, sur combien de points cela n'aurait-il pas modifié sa pensée, et combien de choses qui ne lui auraient plus paru extraordinaires ou uniques!

Pascal, qui recommande ailleurs de douter et de nier *où il faut*, nie bien mal à propos ici l'existence de Troie. Il n'est pas heureux à parler de l'*Iliade*. Il disait tout à l'heure : « Homère, qui a écrit de l'histoire de tant d'États. » Il dit encore ici : « Il est le seul qui *écrit* de son temps, » sans songer même à examiner cette question tant agitée par la science historique moderne, si l'écriture était connue au temps d'Homère, et si Homère a écrit. Cette question pourtant avait été soulevée par les anciens, et plusieurs y répondaient négativement, comme Pascal aurait pu le voir dans ce livre de Josèphe contre Apion qu'il cite, s'il l'avait lu. Mais quand il écrivait, la science historique était peu avancée et surtout bien peu répandue; on peut dire qu'elle n'existait pas pour lui.

ARTICLE XV

1.

La création et le déluge étant passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le recréer, ni donner de ces grandes marques de lui, il commença d'établir un peuple sur la terre, formé exprès, qui devait durer jusqu'au peuple que le Messie formerait par son esprit.

2.

Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles. Comme la nature est une image de la grâce, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible, puisqu'il faisait bien le visible. Il a donc sauvé ce peuple du déluge ; il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge et de faire naître tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre grasse [1]. Et même la grâce n'est que la figure de la gloire, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi, et figure elle-même la gloire ; mais elle en est la figure, et le principe ou la cause [2].

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Ils appellent leurs ennemis ceux qui les en empêchent, etc. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens invisibles, par celui qu'il a montré qu'i avait sur les choses visibles.

3.

Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple juif [3].

1. Expression de l'Écriture (*Gen.* XXVII, 28, etc.) en parlant de la terre promise.
2. J'ai déjà expliqué ce mot *la gloire*. Voyez page 149, n. 1.
3. En titre, dans l'autographe, *Figures*.

3 *bis*.

Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées terrestres, que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortait. Que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; que, quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ces grands signes en leur faveur; qu'il les nourrit de la manne dans le désert; qu'il les mena dans une terre bien grasse; qu'il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y offrir des bêtes, et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés, et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde; et il a prédit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles, Jésus-Christ est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures; que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel, etc. [1].

Mais Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple, qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, il en a prédit le temps clairement, et les a quelquefois exprimées clairement, mais abondamment, en figures, afin que ceux qui aimaient les choses figurantes s'y arrêtassent, et que ceux qui aimaient les figurées les y vissent. (Je ne dis pas bien.) [2].

1. Le trait, « que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel », est pris de *Jean*, VI, 2. Le reste se trouve aux endroits suivants : *Gal.* IV, 24; I *Cor.* III, 16; X, 2-6, 11; II, *or.* III, 6; *Rom.* II, 28; *Hebr.* IX, 24. Pour la phrase, « que les ennemis des hommes..., » oir plus loin au fragment 7.

2. « Clairement mais abondamment. » Pascal veut dire que les choses de l'Ancien Testament, outre leur sens propre, expriment encore par surcroît, surabondamment, *ex abundanti*, les choses du Nouveau. Ce sens figuré est clair, suivant lui; mais comme il est surabondant, et qu'il y a d'abord un sens propre qui paraît suffire, ceux qui, chez les Juifs, n'étaient pas éclairés par la grâce n'allaient pas jusqu'à la figure, et s'arrêtaient à la lettre.

4.

Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissemant du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur prédite, comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoique son fils, et qu'il est devant qu'Abraham, et qu'il l'a vu. Ils ne le croyaient pas si grand, qu'il fût éternel : et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyaient donc ni mortel ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle [1].

5.

Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes, et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

6.

Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croiraient-ils pas? Et voudraient quasi qu'ils crussent, afin de n'être point arrêtés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un plus ample prétexte. Cela est admirable, d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement.

7.

Il fallait que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence et fidélité et d'un zèle extraordinaire, et connus de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie, comme libérateur, et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour

1. Voir *Matth.*, XXII, 45; *Jean*, VIII, 56 XII, 34. — « Qu'il est devant qu'Abraham, et qu'*il* l'a vu. » C'est-à-dire, qu'Abraham l'a vu : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum; vidit, et gavisus est*

ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avénement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et le plus zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus.

C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel, dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer; et, ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et s'ils auraient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert. Mais, d'un autre côté, si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait? Il a été couvert sous le temporel en la foule des passages, et a été découvert si clairement en quelques-uns : outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement, qu'il est plus clair que le soleil [1]; ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel qui s'y pût méprendre.

1. Le temps de l'avénement du Messie, et l'état du monde lors de cet avénement. « Qu'il est plus clair. » Que cela est plus clair.

Car, quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avaient de bien qu'en Dieu les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité[1]. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse être avec la foi en Dieu, et que la charité ne soit avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde; et la charité, au contraire.

Or, la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens : et ainsi ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signa legem in electis meis*[2], et que Jésus-Christ sera pierre de scandale. Mais, « Bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui[3] » Osée, *ult.*, le dit parfaitement : « Où est le sage? et il entendra ce que je dis. Les justes l'entendront, car les voies de Dieu sont droites; mais les méchants y trébucheront »[4].

7 *bis.*

... De sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes Juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédit .

1. La charité est prise ici et ailleurs dans le sens théologique le plus relevé; c'est la troisième *vertu théologale*, l'amour de Dieu pur de toute pensée terrestre. De même dans le traité de Nicole, *De la charité et de l'amour-propre*, la charité n'est pas l'amour du prochain, mais l'amour de Dieu.

2. Port-Royal, *in discipulis.* C'est le vrai texte. (*Is.* VIII, 16.)

3. *Matth.* XI, 6.

4. « Osée, *ult.* » C'est-à-dire, au dernier chapitre, XIV, 10. — En titre dans l'autographe, *Raison pourquoi Figures.*

8.

Le temps du premier avénement est prédit ; le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché ; le second doit être éclatant et tellement manifeste, que ses ennemis mêmes le devaient reconnaître. Mais, comme il ne devait venir qu'obscurément, et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures...

8 *bis.*

Que pouvaient faire les Juifs, ses ennemis? S'ils le reçoivent, ils le prouvent par leur réception, car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent; s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation [1].

9.

Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte [2]. La religion des Juifs a donc été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en était la figure.

Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée. Dans le ciel, elle est découverte. Dans l'Église, elle est couverte, et reconnue par le rapport à la figure. La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

10.

Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers, la connaîtra mal. Elle est visible dans les saints livres, et dans la tradition des prophètes, qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition ; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal.

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Jésus-Christ, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont

1. Car, d'après les prophéties mêmes, le Messie devait être renoncé.
2. *Exode*, xxv, 40.

toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis.

10 *bis*.

Deux sortes d'hommes en chaque religion. Parmi les Païens, des adorateurs des bêtes, et les autres, adorateurs d'un seul Dieu dans la religion naturelle. Parmi les Juifs, les charnels, et les spirituels, qui étaient les Chrétiens de la loi ancienne. Parmi les Chrétiens, les grossiers, qui sont les Juifs de la loi nouvelle Les Juifs charnels attendaient un Messie charnel; et les Chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens adorent un Messie qui les fait aimer Dieu.

11.

Les Juifs charnels et les Païens ont des misères, et les Chrétiens aussi. Il n'y a point de rédempteur pour les Païens, car ils n'en espèrent pas seulement. Il n'y a point de rédempteur pour les Juifs, ils l'espèrent en vain. Il n'y a de rédempteur que pour les Chrétiens.

11 *bis*.

... Le voile qui est sur ces livres pour les Juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître JÉSUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même!

12.

Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les Païens. Les Païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu. Les Juifs étaient de deux sortes : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes.

13.

... C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de té-

moin au Messie : *Is.*, XLIII, 9[1]; XLIV, 8. Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit : que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé[2].

13 *bis.*

Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé. Le diable a troublé le zèle des Juifs avant JÉSUS-CHRIST, parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après.

14.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain[3], et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là.

15.

Principe : Moïse était habile homme ; si donc il se gouvernait par son esprit, il ne devait rien [dire] nettement qui fût directement contre l'esprit. Ainsi toutes les faiblesses très apparentes sont des forces. Exemple, les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc : qu'y a-t-il de plus clair, que cela n'a pas été fait de concert ?

16.

Pourquoi Moïse va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations ? parce que [ce n'est] pas la longueur des années, mais la multitude des générations qui rendent les choses obscures.

Car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses, les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création et le déluge, si proches, qu'on y touche[4].

1. C'est plutôt 10 : *Vos testes mei, dicit Dominus.*
2. Isaïe, XXIX, 11.
3. Voyez les fragments 16 et 17.
4. En titre dans l'autographe, *Preuve de Moïse.*

17.

Sem, qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob[1], qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut, entre de certaines gens qui l'entendent bien.

18.

La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires des choses passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, est que l'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Or, lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, et qu'ils n'avaient point d'études ni de sciences, ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

19.

... Dès-là je refuse toutes les autres religions : par là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié. Dès-là cette religion m'est aimable, et je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale ; mais j'y trouve de plus... Je trouve d'effectif que depuis que la mémoire des hommes dure, il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un réparateur. Que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes, et un peuple entier, prophétisant et fait exprès, durant quatre mille ans... Ainsi je tends les bras à mon libérateur, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites ; et, par sa grâce, j'attends la mort en

1. C'est une erreur, que Port-Royal corrige en écrivant, *a vu au moins Abraham, et Abraham a vu Jacob.*

paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni ; et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple[1].

20.

... Plus je les examine, plus j'y trouve de vérités : ce qui a précédé et ce qui a suivi ; enfin eux sans idoles ni roi ; et cette synagogue qui est prédite, et ces misérables qui la suivent, et qui, étant nos ennemis, sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même est prédit. Je trouve cet enchaînement, cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets : les ténèbres des Juifs effroyables et prédites : *Eris palpans in meridie*[2]. *Dabitur liber scienti litteras, et dicet, Non possum legere*[3].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XV

Pour se rendre compte de cet article et des suivants, on lira avec fruit le livre de Duguet : *Règles pour l'intelligence des Saintes Écritures*, que j'ai déjà cité dans une note de l'*Étude sur les Pensées*.

Fragment 2. — « Il a donc sauvé ce peuple du déluge. » Pour signifier qu'il sauverait son vrai peuple du péché. « Il l'a fait naître d'Abraham. » Pour signifier que le peuple fidèle naîtrait de Jésus-Christ, etc. « Il l'a racheté d'entre ses ennemis. » Comme il devait racheter les saints du démon, etc.

Fragment 3 *bis*. — « Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles. » Pascal ne peut pas appeler erreur d'avoir cru ces faits, qui sont attestés par la Bible, ou plutôt qui sont toute la Bible, mais d'avoir rapporté tout cela au peuple juif, tandis que Dieu ne faisait ces

1. C'est à la suite de ce morceau que Pascal a écrit le fragment, *J'aime la pauvreté*, conservé par sa sœur dans sa Vie, et qui forme dans cette édition le fragment 69 de l'article XXIV.

2. « Tu tâtonneras en plein midi. » C'est à peu près le texte du Deutéronome, XXVIII, 29.

3. *Is.*, XXIX, 12. « On mettra un livre entre les mains d'un homme qui sait lire, et il dira : Je ne puis lire cela. »

choses que comme une figure du christianisme à venir. L'erreur est de n'avoir pas compris que le règne du Christ ne devait pas être de ce monde, et que la Jérusalem qui régnerait sur les nations ne serait pas Jérusalem, mais l'Église. Toute cette histoire, suivant Pascal, n'est histoire qu'aux yeux de la chair ; à ceux de l'esprit, elle est mystère et allégorie.

Fragment 7. — C'est celui où Pascal développe le mieux l'étrange idée qu'il se fait des desseins de Dieu sur les Juifs. On est confondu de certaines expressions, telles que, *pour faire réussir tout cela*, qui représentent Dieu comme embarrassé d'un problème difficile, et se tirant d'affaire par ses artifices. Il s'en tire aux dépens des Juifs, qui sont, pour ainsi dire, ses dupes ; il les place au milieu d'un mirage irrésistible, pour qu'ils croient invinciblement à l'erreur, et qu'ils soient condamnés pour y avoir cru, qu'ils soient perdus et en ce monde et dans l'autre, et que leur perte serve au salut des élus. Les Juifs ne croient donc pas au Christ ; et il y a des chrétiens à qui cela fait de la peine, et qui *voudraient quasi qu'ils crussent*[1] ; pour lui, il en serait bien fâché. Il aime mieux que Dieu ait été *obscur pour les injustes*. Mais comment celui qui, dans les *Provinciales*, condamnait la doctrine des Jésuites sur l'équivoque, ne songeait-il pas aux conséquences morales qu'on pourrait tirer d'une doctrine suivant laquelle la parole de Dieu est équivoque *pour les injustes ?* Voyez tout l'article xx. Avouons franchement que tout cela est également triste et déraisonnable. Montesquieu semble répondre à ces déplorables arguties, quand il met dans la bouche des Juifs ce sarcasme qui terrasse :

« Nous suivons une religion que vous savez vous-mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu : nous pensons que Dieu l'aime encore, et vous pensez qu'il ne l'aime plus ; et parce que vous jugez ainsi, vous faites passer par le fer et par le feu ceux qui sont dans cette erreur si pardonnable, de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé. » (*Espr. des Lois*, l. xxv, ch. 13.)

Du reste, dès les premiers temps du christianisme, l'opposition du Nouveau Testament à l'Ancien, de la loi du Christ à celle de Moïse, avait été tournée en objection contre les disciples de Jésus. C'était un des principaux arguments de Julien, et saint Cyrille emploie tout son dixième livre à y répondre.

Fragment 8. — « Le temps du premier avénement est prédit. » Voyez l'article xviii. — « Le temps du second ne l'est point. » Au contraire, le temps du second avénement est prédit, soit dans les Évan

1. Fragment 6. Port-Royal a supprimé ces paroles.

giles, soit dans les *Lettres* de Paul, de la manière la plus précise. *Marc*, XIII, 30 : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas, que tout cela ne s'accomplisse. » Et, *I Thessal.* IV, 15 : « Nous vous le disons au nom du Seigneur, nous qui vivons et qui demeurons pour l'avénement du Seigneur, nous ne devancerons point ceux qui sont couchés. »

Fragment 10. — Ici, on passe tout à coup des Juifs aux Jésuites, qui ne sont pas moins condamnés et moins haïs de Pascal. Ce sont eux qui sont ces chrétiens charnels suivant qui JÉSUS-CHRIST *est venu nous dispenser d'aimer Dieu*. Car on leur reprochait de soutenir, pour attirer à eux les pénitents, qu'on peut obtenir le pardon de ses péchés sans avoir un véritable amour de Dieu ; qu'il suffit de se confesser, et d'éprouver une *attrition* qui n'est que la crainte des peines du péché. Voir l'Épître de Boileau sur l'Amour de Dieu. — Port-Royal a supprimé ce second alinéa, où revivait la polémique des *Provinciales*.

Fragment 12 *bis*. — « Le diable a troublé le zèle des Juifs avant JÉSUS-CHRIST, parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après. » De sorte qu'ils ont montré beaucoup de zèle à conserver les preuves du Messie, qui sont leur condamnation. Au contraire, il n'en avaient pas eu pour se mettre en état de reconnaître le Messie, ce qui eût été leur salut. Pascal entre ici dans les conseils du diable comme il entrait dans ceux de Dieu.

Fragment 14. — « Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain. » Voltaire s'écrie : « Contemporain ! ah ! »

Fragment 15. — « Ainsi toutes les faiblesses très-apparentes sont des forces. » Port-Royal ajoute naïvement, *à ceux qui prennent bien les choses*. Pascal dit *très-apparentes*, parce qu'alors on ne peut supposer, suivant lui, que *d'habiles gens* les aient laissé échapper. Mais combien c'est peu entrer dans l'esprit des âges primitifs et d'inspiration, que d'appeler Moïse un *habile homme*, ou de croire que les auteurs des Évangiles fussent à portée de se concerter !

On sait que les deux seules généalogies de Jésus-Christ que nous ayons ne s'accordent que d'Abraham à David, et qu'a partir de David elles sont tout à fait différentes. Elles aboutissent toutes deux, non à Marie, mère de Jésus, mais à Joseph, époux de Marie. Voyez XX, 9. Cette discordance a été de bonne heure un sujet de controverse. Julien l'opposait aux chrétiens, comme on le voit par la réponse de Cyrille (au livre VIII).

Fragment 16. — « Pourquoi Moïse va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations? » Dans la généalogie des patriarches, depuis Adam jusqu'à Jacob, on trouve vingt-deux générations en 2315 ans; et, si on prend la vie entière de chaque patriarche, cinq vies au bout l'une de l'autre remplissent toute cette étendue. La pensée de Pascal est que les hommes à qui Moïse disait qu'il n'y avait que cinq vies d'hommes entre la Création et eux, étaient parfaitement à même de vérifier, chacun par les traditions de sa famille, s'il disait vrai ou non. S'il avait voulu mentir, il aurait dit : Voici ce qui s'est passé il y a 2400 ans, et non pas : Voici ce qui s'est passé il y a cinq vies d'hommes. Pascal admet toujours que Moïse est le véritable auteur du Pentateuque.

Fragment 19. — « Ainsi je tends les bras à mon libérateur. » Quelle émotion pieuse succède à l'argumentation! Ce n'est plus un homme qui soutient une thèse, c'est un frère qui veut nous faire vivre de la vie de Dieu, dont il est plein. Comment lire ces paroles sans être touché, et sans oublier les épines dont la controverse qui conduit là est hérissée? — « Et je vis cependant avec joie. » Joie austère, qui a aussi ses transports et son ivresse. C'est celle qu'exprime le papier mystique trouvé dans l'habit de Pascal: « Joie, joie, joie, pleurs de joie. »

Fragment 20. — Louis Racine a reproduit toute cette suite d'idées au troisième chant de son poème de *La Religion* (vers 61).

Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels,
Vaincus, proscrits, errants, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là, tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

« Et cette Synagogue qui est prédite. » Ces mots demandent une explication. *Synagogue* est une autre traduction grecque du mot hébreu qui se traduit aussi par *ecclesia*, d'où est venu *église*. Il signifie l'assemblée. Il se prend, de même que *église*, en plusieurs sens; par exemple, dans celui de l'édifice où l'on se rassemble, et aussi, comme ici même, absolument: la Synagogue, c'est l'église juive ou le judaïsme. En ce sens absolu, il ne se trouve ni dans l'Ancien Testament ni dans aucun des livres du Nouveau, si ce n'est le quatrième évangile, le plus récent de tous; et là même, ce n'est que dans l'adjectif composé ἀποσυνάγωγος, exclu de la synagogue, excommunié

(voy. *Jean*, IX, 22 ; XII, 42 ; XVI, 2). C'est quand les chétiens ont été bien décidément séparés du judaïsme, qu'ils l'ont désigné ainsi. Ce que Pascal dit de la Synagogue prédite ne doit donc pas s'entendre d'une prédiction littérale où elle serait nommée par son nom. Ce nom ne se trouve même pas une seule fois dans les Prophètes. Mais Pascal rapporte à la Synagogue ou au judaïsme certains passages des prophètes, tels que celui-ci : « Ils iront çà et là, cherchant la parole de Dieu, et ne la trouveront point, etc. (Amos, VIII, 9). » Voy. XVIII, 14, à la fin. Fleury (Mœurs des chrétiens, I, II) fait remarquer que les premiers chrétiens de Jérusalem vivaient à l'extérieur comme les autres Juifs, pratiquant toutes les cérémonies de la Loi, et offrant même les sacrifices tant que le temple subsista, et que c'est ce que les Pères ont appelé, *enterrer la Synagogue avec honneur*. (V. Augustin, *Epist.* L. XXII, 16 dans l'édit. des Bénédictins, t. II, p. 195.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page XXII, note 2. — M. Molinier, dans son Édition des *Pensées* (t. II, p. 232) avertit qu'à la page 110 du cahier autographe, on trouve écrit de la main de Pascal cette curieuse annotation grammaticale : « Je fesons, ta zèle trekei [*sic*] ».

Page XXIII, ligne 12 : « La doctrine des Figures... est autorisée par l'Ecriture et par la Tradition. » — Voir à ce sujet un passage du sermon de Bossuet *sur le Caractère des deux Alliances*, cité par Gandar, *Bossuet orateur*, 1867, page 57 : « Il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du sauveur Jésus. La Loi est un évangile caché : l'évangile est la Loi expliquée. »

Page XXVI, ligne 10 : « De voir le peuple Juif subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable. » — Voir dans Gandar, *Bossuet orateur*, les duretés abominables que Bossuet entassait contre les Juifs dans ses sermons, pages 58 et suivantes.

Page XLIV, note 2. — Je n'avais pu mentionner dans cette note le chapitre sur Pascal qui se trouve dans les *Etudes sur les Moralistes français* de Prévost-Paradol, 1865; ni le livre posthume d'Emile Saisset, de la même date : *Le Scepticisme : Œnésidème, Pascal, Kant.*

Page LXVIII, 1, 17 : « Qui prouvait si clairement ». — L'honneur de Pascal est en effet d'avoir *prouvé* la pesanteur de l'air, non de l'avoir reconnue et comprise; car Descartes l'avait déjà fait près de 30 ans auparavant, comme en témoigne sa *Lettre* à Renéri du 2 juin 1631. Voir le *Cosmos* d'Alexandre de Humbolt traduit par Ch. Galuski, 1848, t. II, p. 408.

Page LXXXVII, note. Les textes cités sont ceux des versets 84, 94, 99, 119. Le livre de Hamon était en latin : *Soliloquia in psalmum* CXVIII, 1684. Nicolas Fontaine le mit en français en 1685.

La vérité est que Pascal et Port-Royal interprétaient ce psaume juif d'après leurs propres pensées, et y lisaient des choses qui n'y étaient pas. Voir à ce sujet mon livre, *le Christianisme et ses origines*, t. III, 1878, p. 266-268.

Page CIV, l. 18. « Dans les mémoires de Fléchier. » — Il s'agit des *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665*, publiés pour la première fois par B. Gonod en 1844 et réimprimés en 1856 avec des notes par M. Chéruel. Voir cette dernière édition, p. 79.

Page CXVI, ligne 25 : « Ce livre s'appelait Augustinus ». — Gandar (*Bossuet orateur*, 1867, page 101) cite au sujet de l'autorité de saint Augustin un passage curieux de Bossuet, dans sa *Défense de la Tradition et des Saints Pères* [1], livre XII, ch. 33. Bossuet rapporte dans ce passage [2], et il semble s'approprier, une prière que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Arnoult de Metz au XIe siècle, faisait, disait-il, le jour de Saint-Augustin, avant la messe :

1. Ouvrage posthume de Bossuet, publié en 1753.
2. D'après Mabillon, *Analecta*, t. I, p. 261.

« Je vous prie, Seigneur, de me donner, par les intercessions et les mérites de ce saint, ce que je ne pourrais obtenir par les miens, qui est que sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, je pense ce qu'il a pensé, je sache ce qu'il a su, j'entende ce qu'il a entendu, je croie ce qu'il a cru, j'aime ce qu'il a aimé, je prêche ce qu'il a prêché. »

Page 2, l. 10 : « Des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines. — M. Janet me signale un passage de la Physique de Hobbes (*Opera latina*, Amsterdam. 1668, t. I, ch. XXVII, p. 220) : *Esse animalia adeo exigua, ut cerni non possint tota*; *habere tamen et ipsa suos embryones, suas venulas, aliaque vascula, etc.*

« Cette Physique, m'écrit M. Janet, avait paru en 16 4 sous le titre de *De corpore*. Il y était question du plein et du vide (part. IV, c. XXVI). Il est donc probable que Pascal l'avait lue, ou y avait jeté les yeux. J'y remarque encore cette belle phrase, plus élevée que ne l'est d'ordinaire le style de Hobbes : *In parvis et magnis majestas divina eadem est...* »

Page 4, note 1. — Il semble que Pascal et Montaigne, et peut-être même Cicéron, font dire à Démocrite ce qu'il n'a pas dit. Le texte grec ne paraît pas signifier : Je vais parler *de tout;* mais bien : Voici ce que j'ai à dire *du tout*, de l'ensemble des choses. Ce qui est très différent.

Page 17. « C'est une sphère infinie », etc. — Dans la remarque sur cette pensée, j'aurais dû citer Plutarque. Il dit, avec moins d'imagination et plus d'exactitude, que ce qui est infini n'a pas de centre. *De la figure qui paraît sur le disque de la lune*, § XI, ou p. 925 d'Estienne, à la fin. Ce passage m'a été indiqué par M. Egger.

Page 19, note. Sur ce *Traité de l'infini créé*, voir Bouillier, *Histoire de la philosophie Cartésienne*, 3e édition, 1868, t. II, p. 611 (chap. XXXI).

Page 38, l. 24 : « Nihil amplius », etc. — Cette phrase est tirée de Cicéron (*De Fin.*, V. 21 , mais elle est altérée dans Montaigne, où Pascal l'a prise (*Apol.*, p. 286 . Montaigne l'a citée d'après les éditions antérieures à Manuce. Le texte véritable est celui-ci : *Virtutem ipsam inchoavit* [*natura*]; *nihil amplius. Itaque nostrum est* (*quod nostrum dico artis est*), *ad ea principia quae accepimus consequentia exquirere.*

Les deux citations suivantes sont prises aussi de Montaigne, III, ch. I et XIII : le texte véritable de la seconde est : *Utque antehac flagitiis, ita tunc legibus laboratur.*

Page 49, l. 29 : « Ou dans le lièvre qu'on court. » — Voir dans l'*Anthologie* un joli ἐπίγραμμα de Callimaque, XII, 102.

Page 54, l. 10 : Et cependant c'est la plus grande de nos misères. » — Voir l'*Agamemnon* d'Eschyle, édit. Boissonade, vers 1302.

Page 63, l. 10 : « D'où vient qu'un boiteux ». — Voir Xénophon, *Mémorables*, III, XIII, 1 et Platon, *Protagoras*, p. 323.

Page 80, l. 29 : « Le sot projet qu'il a de se peindre. » — Plutarque établit au contraire que c'est là la vraie manière de faire la morale. Εἰ καλῶς εἴρηται τὸ Δᾶθς ἔιώσας, p. 1128.)

Page 86, l. 12 : « Mais ce n'est pas contre les borgnes. » — Perse, I, 128 : *Et lusco qui possit dicere : Lusce.* Le reproche de Pascal tombe en plein sur les épigrammes de Martial contre Philénis, II, 33; IV, 65; XII, 22.

Page 74, dernière l. des notes : « M. Guizot ne dit pas où il prend cette phrase. » — L'*Intermédiaire* du 27 septembre 1866 me fait connaître que la phrase citée par M. Guizot n'est pas de Saint-Evremond lui-même : il a dit seulement, dans son Jugement sur Pétrone : « Je pense qu'il était du sentiment de Bautru : *Qu'honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble.* » En effet, l'*honnête homme*, dans le sens le plus large, c'était l'homme de cour, ou l'homme du monde, qui n'est pas toujours l'homme de bonnes mœurs. Dans le sens plus restreint où Pascal semble l'avoir pris, l'*honnête homme* est l'homme instruit et d'un esprit cultivé, mais qui ne fait profession ni de bel esprit ni de science. « Le vrai honnête homme, dit La Rochefoucauld, est celui qui ne se pique de rien. »

Page 100, l. 9 : L'homme n'est ni ange ni bête. — Un ancien aurait dit

ni dieu, ni bête. Ils mettaient l'homme à une place intermédiaire entre la bête et le dieu. Voir Aristote, *Eth.*, VII, 1, 2, et *Pol.*, I, 1, 12.

Voir aussi Plotin, *IIIe Ennéade*, livre II, chap. VIII (traduction de Bouillet, t. II, p. 41).

Page 101, l. dernière : « Si la foudre tombait sur les lieux bas. » — Voir Hérodote, VII, 10, 5.

Page 115, l. 27 : « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. » — Comparer Montaigne, *Apologie*, t. III, p. 17.

Page 139 ; note. En citant Sainte-Beuve, j'aurais dû renvoyer aussi à son article sur l'Anthologie, au tome VII des *Causeries du lundi*.

Page 143, à la fin : « Un homme dans un cachot ». — M. Gréard (*De la morale de Plutarque*, 1866, p. 305) a justement rapproché ce fragment d'un passage du livre *Sur les délais de la justice divine*, § IX, p. 554.

Page 159, l. 18. « Bayle, dans sa note I. » — Bayle aurait pu remonter jusqu'à ces paroles de Platon, placées à la suite d'une description des aventures réservées aux âmes des bons et des méchants par-delà la vie (*Phédon*, p. 114) : « Vous garantir que tout cela se passe comme je viens de l'exposer ne serait pas d'un homme raisonnable ; mais que ce soit là, sinon précisément, du moins à peu près, ce qui nous attend, si l'âme est de nature à ne pas mourir, il est raisonnable de le croire *et de se risquer sur cette croyance car c'est un beau risque à courir*.

Page 178, à la fin : « Mais c'est par ce verset et par cet élan de cœur des Juifs. » — Il y aurait beaucoup à rectifier dans cette note. Voir mon livre *sur le Christianisme et ses origines* t. I, p. 221 ; t. II, p. 22, 132, 275 etc. et t. III, p. 148.

Page 188, l. dernière : « Ni vertueux, ni aimable. » — Comparer Aristote, *Ethiques*, VIII, III, 6.

Page 193 (*Remarque sur le fragment* 10). — On lit encore dans Bossuet, *Élévations sur les mystères* (VIe semaine, 15e Elévation) : « Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux ; encore un grand et saint docteur (Augustin) semble-t-il dire qu'elle ne leur serait point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. »

CONCORDANCE

Qui indique, pour chaque fragment des Pensées de Pascal la page où il se trouve dans le cahier autographe. — Un très petit nombre de fragments ne se trouvent plus dans ce cahier, et ont été conservés dans la copie que Port-Royal avait fait faire des manuscrits de Pascal.

Article premier

1, p. 347. — 1 *bis*, p. 23. — 1 *ter*, p. 23. — 2, p. 222. — 3, p. 165. — 4, p. 157. — 4 *bis*, p. 83. — 5, p. 75. — 6, p. 63. — 6 *bis*, p. 165. — 7, p. 235. — 7 *bis*, p. 235. — 8, p. 45. — 9, p. 487. — 9 *bis*, p. 481. — 10, p. 204. — 10 *bis*, p. 273. — 11, p. 125.

Art. II

1 *bis*, p. 21. — 2, p. 73. — 2 *bis*, p. 49. — 3, p. 49. — 4, p. 47. — 5, p. 416. — 6, p. 75. — 7, p. 83.

Art. III

1, p. 31. — 2, p. 83. — 2 *bis*, p. 83. — 3, p. 361. — 3 *bis*, p. 283. — 4, p. 5. — 5, p. 21. — 7, p. 229. — 8, p. 69. — 9, p. 79. — 10, p. 141.
11, p. 127. — 12, p. 244. — 13, p. 163. — 14, p. 381. — 15, p. 197. — 16, p. 423. — 17, p. 229. — 18, p. 151. — 19, p. 370.

Art. IV

1, p. 217. — 2, p. 139. — 3, p. 146. — 4, p. 97. — 5, p. 121. — 6, p. 441.

Art. V

1, p. 137. — 2, p. 231. — 2 *bis*, p. 231. — 2 *ter*, p. 231. — 3, p. 243. — 4, d. 429. — 5, p. 427. — 7, p. 81. — 7 *bis*, p. 79. — 8, p. 21. — 9, p. 85. — 9 *bis*, p. 130. — 10, p. 232.
11, p. 406. — 12, p. 232. — 13, p. 231. — 14, p. 221. — 15, p. 397. — 16, p. 440. — 18, p. 142. — 19, p. 441.

Art VI

1, p. 141. — 1 *bis*, p. 141. — 2, p. 270. — 3, p. 23. — 4, p. 431. — 5, p. 73. — 7, p. 165. — 7 *bis*, p. 159. — 8, p. 169. — 9, p. 67. — 10, p. 67.
11, p. 137. — 12, p. 137. — 13, p. 142. — 14, p. 109. — 15, p. 129. — 15 *bis*, p. 11. — 16, p. 441. — 17, p. 437. — 18, p. 440. — 19, p. 423. — 20, p. 73.
21, p. 425. — 22, p. 415. — 22 *bis*, p. 25. — 23, p. 429. — 24, p. 433. — 25, p. 433. — 25 *bis*, p. 427. — 26, p. 401. — 27, p. 439. — 28, p. 442. — 29, p. 202. — 30, p. 227.
31, p. 249. — 32, p. 169. — 33, p. 206. — 34, p. 439. — 35, p. 73. — 36, p. 67. — 37, p. 67. — 38, p. 83. — 39, p. 134. — 40, p. 134. — 40 *bis*, p. 70.
41, p. 81. — 42, p. 381. — 43, p. 79. — 43 *bis*, p. 487. — 44, p. 21. — 45, p. 65. — 46, p. 251. — 47, p. 127. — 48, p. 437. — 49, p. 157. — 50, p. 73.
51, p. 251. — 52, p. 137. — 53, p. 163. — 54, p. 134. — 55, p. 11. — 56, p. 423. — 57, p. 103. — 58, p. 142. — 59, p. 79. — 59 *bis*, p. 23. — 60, p. 343. — 61, p. 134. — 62, p. 269. — 62 *bis*, p. 165. — 63, p. 67.

Art. VII

1, p. 213. — 2, p. 213. — 2 *bis*, p. 405. — 3, p. 134. — 4, p. 130. — 5, p. 137. — 6, p. 145. — 7, p. 440. — 8, p. 441. — 9, p. 431. — 10, p. 201.
11, p. 423. — 12, p. 269. — 13, p. 427. — 14, p. 381. — 15, p. 429. — 16, p. 51 — 17, p. 443. — 17 *bis*, p. 444. — 18, p. 273. — 19, p. 113. — 20, p. 213.
21, p. 109. — 22, p. 127. — 23, p. 110. — 24, p. 129. — 25, p. 129. — 26, p. 420. — 27, p. 402. — 28, p. 427. — 29, p. 225. — 30, p. 129.
31, p. 21. — 32, p. 225. — 33, p. 229. — 34, p. 169. — 35, p. 439. — 36, p. 275. — 37, p. 439. — 38, p. 83. — 39, p. 344.

Art. VIII

1, p. 257. — 2, p. 377. — 3, p. 251. — 4, p. 255. — 5, p. 275. — 6, p. 191. — 7, p. 441. — 8, p. 489. — 9, p. 489. — 10, p. 487. — 11, p. 485. — 12, p. 465. — 13, p. 161. — 14, p. 442. — 15, p. 393.

Art. IX

3, p. 63. — 4, p. 61. — 5, p. 27. — 6, p. 489.

Art. X

1, p. 3, 4, 7, 8. — 1 *bis*, p. 3. — 2, p. 235. — 3, p. 44. — 4, p. 232. — 5, p. 265. — 7, p. 444. — 8, p. 125. — 9, p. 25. — 10, p. 25. — 11, p. 25.

Art. XI

1, p. 455. — 2, p. 487. — 2 *bis*, p. 465. — 3, p. 454. — 3 *bis*, p. 90. — 4, p. 465. — 4 *ter*, p. 8. — 5, p. 55. — 5 *bis*, p. 218. — 5 *ter*, p. 77. — 6, p. 283. — 8, p. 1. — 9, p. 265. — 9 *bis*, p. 7. — 11, p. 17. — 12, p. 258.

Art. XII

1, p. 317. — 2, p. 321. — 3, p. 322. — 4, p. 322. — 5, p. 325. — 6, p. 437. — 8, p. 47. — 9, p. 487.
11, p. 373. — 13, p. 412. — 14, p. 393. — 15, p. 265. — 16, p. 405. — 17, p. 481. — 18, p. 414. — 19, p. 202. — 20, p. 323.

Art. XIII

1, p. 247. — 2, p. 161. — 2 *bis*, p. 213. — 3, p. 213. — 4, p. 406. — 5, p. 398. — 5 *bis*, p. 163. — 6, p. 214. — 7, p. 169. — 8, p. 409. — 9, p. 483. — 10, p. 483. — 11, p. 481. — 12, p. 483.

Art. XIV

1, p. 63. — 3, p. 335. — 4, p. 297. — 5, p. 333.

Art. XV

2, p. 43. — 3, p. 59. — 3 *bis*, p. 35. — 4, p. 255. — 5, p. 35. — 6, p. 39. — 7, p. 394. — 7 *bis*, p. 394. — 8, p. 35. — 8 *bis*, p. 37. — 9, p. 270. — 10, p. 151.
11, p. 227, — 12, p. 255. — 13, p. 277. — 13 *bis*, p. 491. — 15, p. 57. — 16, p. 491. — 17, p. 489. — 18, p. 491. — 19, p. 105. — 20, p. 103.

LISTE

DES FRAGMENTS QUI MANQUENT DANS LA PREMIÈRE ÉDITION
(DONNÉE PAR PORT-ROYAL.)

ART. I — Fragments 9-11.
— II — Fr. 8.
— III — Fr. 10-11, 16.
— IV — Fr. 6-7.
— V — Fr. 1, 2 *bis*, 3-5, 7-9, 11-13, 17.
— VI — Fr. 1 *bis* 3, 5-10, 14, 15 *ter*, 18, 22, 25-25 *bis*, 40-40 *bis*, 43-4 *bis*, 47, 51, 54 57. 59, 62 *bis*.
— VII — Fr. 7, 9, 13, 15, 17 *bis*-18, 23, 29, 31-39.
— IX — Fr. 2.
— X — Fr. 6-7.
— XI — Fr. 12.
— XII — Fr. 3, 6, 12.
— XIV — Fr. 6.
— XV — Fr. 1, 7 *bis*, 19-20.

Ces fragments sont ceux qui manquent absolument dans l'édition de Port-Royal; mais j'ai assez expliqué dans l'introduction (page xcv) combien cette édition a altéré ceux mêmes qu'elle a reproduits en tout ou en partie.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

(Les indications entre parenthèses se rapportent aux éditions d'après Bossut.)

AVANT-PROPOS. I

AVERTISSEMENT pour la première et la seconde édition VI

INTRODUCTION. 1re partie : Etude sur les pensées de Pascal. VII

— 2e partie : Préface de Port-Royal. XLVII

— — Vie de Pascal par Mme Perier. LXIII

— — Remarques sur la Vie de Pascal, etc. . . . XCIII

— 3e partie : Entretien de Pascal avec M. de Saci. . . . CXXX

PENSÉES DE PASCAL. — ART. I. (1re partie, art. IV : Connaissance générale de l'homme.). 4

Remarques sur l'article I. 13

ART. II (1re partie, article V : Vanité de l'homme, effet de l'amour-propre.). 24

Remarques sur l'article II 29

ART. III. (1re partie, art. VI : Faiblesse de l'homme, incertitude de ses connaissances naturelles.) 30

Remarques sur l'article III. 45

ART. IV. (1re partie, art. VII : Misère de l'homme.) 48

Remarques sur l'article IV 55

ART. V. (1re partie, art. VIII : Raisons de quelques opinions du peuple.) 59

Remarques sur l'article V 66

ART. VI. (1re partie, art. IX : Pensées morales détachées.) 70

Remarques sur l'article VI. 89

ART. VII. (1re partie, art. X : Pensées diverses de philosophie et de littérature.) 95

Remarques sur l'article VII 107

ART. VIII. (2e partie, art. I : Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur et de plusieurs autres choses.) 112

Remarques sur l'article VIII. 122

ART. IX. (2e partie, art. VI : Nécessité d'étudier la religion.). 136

Remarques sur l'article IX. 144

ART. X. (2e partie, art. III : Quand il serait difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, le plus sûr est de le croire.) 143

Remarques sur l'article X 157

ART. XI. (2e partie, art. IV : Marques de la véritable religion.) . . . 169
Remarques sur l'article XI 178
ART. XII. (2e partie, art. V : Véritable religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme et par le péché originel.) 182
Remarques sur l'article XII 190
ART. XIII. (2e partie, art. VI : Soumission et usage de la raison.) . . . 192
Remarques sur l'article XIII 195
ART. XIV. (2e partie, art. VII : Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture) 196
Remarques sur l'article XIV 201
ART. XV. (2e partie, art. VIII : Des Juifs considérés par rapport à notre religion.) 204
Remarques sur l'article XV 214
Additions et Corrections 219
Concordance du manuscrit autographe 222
Liste des Fragments qui manquent dans Port-Royal 224

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

371-17. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-18.

PENSÉES

DE PASCAL

A LA MÊME LIBRAIRIE

ISOCRATE. Discours sur lui-même, intitulé : Sur l'Antidosis, traduit en français pour la première fois par *Aug. Cartellier*, revu et publié avec le texte, une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. Grand in-8° raisin (Imprimerie nationale), 1862. . . . . 8 »

PASCAL. Opuscules philosophiques, comprenant : De l'autorité en matière de philosophie; — Réflexions sur la géométrie en général; — De l'art de persuader. Nouvelle édition, avec une notice sur Pascal, des notes et des remarques, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. 1 vol. in-12. Prix, br. » 75

PASCAL. Provinciales (I, IV et XIII), nouvelle édition, avec une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, membre de l'Institut. 1 vol. in-12, broché, 1880 . . . . . 1 50

372-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-18.

PENSÉES
DE PASCAL

PUBLIÉES DANS LEUR TEXTE AUTHENTIQUE

AVEC

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES REMARQUES

PAR

ERNEST HAVET
Membre de l'Institut

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

Pendent opera interrupta
(Voir page CI.)

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1918

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PENSÉES DE PASCAL

ARTICLE XVI

1.

Il y a des figures claires et démonstratives ; mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux apocalyptiques [1]. Mais la différence qu'il y a est qu'ils n'en ont point d'indubitables. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres ; car ils n'en ont pas de démonstratives comme quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre. Ce sont les clartés qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

1 *bis*.

Moïse d'abord enseigne la Trinité, le péché originel, le Messie. David, grand témoin : roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant ; il prophétise, et son miracle arrive ; cela est infini. Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité ; car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. Et saint Jean de même [2].

1. C'est-à-dire, à celles des apocalyptiques, de ceux, comme s'exprime Port-Royal, « qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse, qu'ils expliquent à leur fantaisie. »
2. Le premier Jean, celui qu'on appelle *Jean-Baptiste*.

2.

Jésus-Christ, figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels ; Jésus-Christ en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un, et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences : Jésus-Christ sauve les élus, et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes[1]. Joseph ne fait que prédire : Jésus-Christ fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que Jésus-Christ sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

3.

La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure, mais, parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

4.

Pour prouver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ. Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens[2]...

5.

Pour montrer que l'ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est, premièrement, que cela serait indigne de Dieu ; secondement, que leurs discours expriment très-clairement la

1. Car, quand il y aurait un élu qui n'eût jamais péché, il aurait encore à expier le crime commun, originel.
2. En titre dans l'autographe, *Preuve des deux Testaments à la fois.*

promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. *Jer.* XXX. *ult.* [1]

La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que, si l'on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière. Donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre [2].

6.

Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'elle plaise à Dieu et qu'elle ne lui déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent. Or, dans toute l'Ecriture, ils plaisent et déplaisent.

Il est dit que la loi sera changée ; que le sacrifice sera changé ; qu'ils seront sans roi, sans prince et sans sacrifices ; qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons ; que leurs sacrifices sont abominables ; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement ; que cette alliance sera éternelle ; que le sacrifice sera éternel ; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? Non : mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité ; tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure. *Agnus occisus est ab origine mundi* [3].

1. C'est-à-dire, chapitre XXX, dernier verset : *In novissimo dierum intelligetis ea.*
2. En titre dans l'autographe, *Figures.*
3. « L'agneau a été tué dès le commencement du monde. » Ces paroles, prises de l'Apocalypse, XIII, 8, répondent à la pensée de Pascal, que le sacrifice des Juifs n'était que la figure passagère du sacrifice éternel, qui est celui de JÉSUS-CHRIST. — En titre dans l'autographe, *Figures.*

7.

Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir.

Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance ; ou s'ils y voient quelque autre chose dont elle fût la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ; et de même des sacrifices, etc. ?

Le chiffre à deux sens [1]. — Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci ; qu'il est caché, en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre à double sens ; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre et nous apprennent à connaître le sens caché ; et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs ! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et les apôtres. Ils ont levé le sceau, il a rompu le voile et a découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont des passions ; que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel ; qu'il y aurait deux avènements : l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que Jésus-Christ serait Dieu et homme. Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens et qu'il était voilé [2].

8.

Jésus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, qu'ils étaient esclaves, aveu-

1. Et non, *le chiffre a deux sens*. C'est une espèce de titre qui annonce la pensée qui suit.
2. En titre dans l'autographe, *Figures*.

gles, malades, malheureux et pécheurs; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

8 *bis.*

La lettre tue. Tout arrivait en figures. Voilà le chiffre que saint Paul nous donne. Il fallait que le Christ souffrît. Un Dieu humilié. Circoncision de cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel [1].

8 *ter.*

Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité [2].

9.

... Et cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles [3], et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont image des invisibles. *Ut sciatis, tibi dico, Surge* [4]

Isaïe, LI, dit que la rédemption sera comme le passage de la mer Rouge [5].

Dieu a donc montré en la sortie d'Egypte, de la mer, en la défaite des rois [6], en la manne, en toute la généalogie d'Abraham [7], qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain

1. En titre dans l'autographe, *Que la loi était figurative. Figures.*

2. En titre dans l'autographe, *Figures particulières.*

3. Latinisme, pour dire, ayant le pouvoir de leur donner.

4. A la page 43 du manuscrit, on trouve : *Ut sciatis quod Filius habet potestatem remittendi peccata, tibi dico, Surge.* Le texte complet est, *Filius hominis habet potestatem in terra. Marc*, II, 10, et *Luc*, V, 20-24. Jésus a dit au paralytique : « Tes péchés te sont remis. » Et les Juifs s'écriant que Dieu seul peut remettre les péchés, Jésus reprend : « Quel est le plus facile de dire, Tes péchés te sont remis, ou de dire à celui qui ne peut se mouvoir, Lève-toi et marche? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir ici-bas de remettre les péchés, je te l'ordonne, lève-toi et marche. »

5. A la page 43 du manuscrit, on trouve au contraire que la mer Rouge, c'est-à-dire la sortie de la mer Rouge, est l'image de la Rédemption. Ce sont les versets 10 et 11 du chapitre LI d'Isaïe que Pascal interprète ainsi.

6. *Nombres*, XXI.

7. A moins que Pascal n'entende par là simplement la postérité d'Abraham, je ne vois pas bien ce qu'il veut dire.

du ciel, etc. ; de sorte que le peuple ennemi est la figure et la représentation du même Messie qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, etc.

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures ; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose[1], et qu'enfin il n'est point venu Messie pour eux ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent

Et ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir ; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu : elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion : aussi elle l'était. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point, de n'adorer et n'aimer que Dieu.

10.

Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix : un Messie triomphant de la mort par sa mort. Deux natures en Jésus-Christ, deux avénements, deux états de la nature de l'homme[2].

10 *bis*.

On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant

1. C'est-à-dire, que l'ordre de n'aimer que Dieu est la même chose que la défense d'aimer les créatures. Pascal a sans doute dans l'esprit ces passages du Pentateuque : « Tu n'adoreras point les créatures. » *Exod.* xx, 5. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force. » *Deut.* vi, 5. « Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » *Ibid.* x, 20. C. *Matth.* xxii, 37, etc.

2. Avant et après le péché d'Adam. — En titre dans l'autographe : *Sources des contrariétés.*

toutes nos contrariétés[1], et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes; ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs; mais en Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et p incipauté prédite par Osée avec la prophétie de Jacob[2].

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur[3]. Comme quand Ézéchiel, ch. xx, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas[4].

11.

Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.* xii, 5, etc. *Deut.* xiv, 23, etc.; xv, 20; xvi, 2, 7, 11, 15[5].

Osée a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sa-

1. Port-Royal : « On ne peut bien faire le caractère d'une personne, etc » Je ne pense pas qu'il s'agisse du caractère, mais de la figure, dont on ne peut *bien rendre l'expression* dans un portrait, ce que Pascal appelle *faire une bonne physionomie*, sans accorder les contraires, par exemple la sévérité et la douceur, la tristesse et l'agrément, etc. Car les expressions opposées se rencontrent souvent dans une même figure.

2. *Osée*, iii, 4; *Gen.* xlix, 10.

3. C'est-à-dire, plus même qu'il n'est nécessaire.

4. Je n'aperçois pas dans ce chapitre la contradiction indiquée par Pascal. Aussi P. R. a supprimé cette citation. — En titre dans l'autographe, *Contradiction.*

5. On retrouve dans tous ces passages la formule, *in loco quem elegerit Dominus.*

crifice et sans idole ; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem [1].

12.

Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis* [2]. Cela est faux littéralement ; donc cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes ; et cela ne signifie autre chose, sinon que, l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums et vous donnera en récompense une terre grasse [3], c'est-à-dire, la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. Ainsi *iratus est*, « Dieu jaloux. », etc. [4]. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement, et l'Eglise aujourd'hui en use encore : *quia confortavit seras*, etc. [5].

Il ne nous est pas permis d'attribuer à l'écriture les sens qu'elle ne nous a pas révélé qu'elle a. Ainsi, de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé. Il eût pu dire que les *tsadé* final et les *he deficientes* signifieraient des mystères. Il n'est donc pas permis de le dire, et encore moins de dire que c'est la manière de la pierre philosophale. Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes [6]

1. Et Jérusalem n'étant plus à eux. — *Sans idoles* n'est pas dans le texte.

2. *Ps.* CIX. « Assieds-toi. à ma droite. »

3. Le sens de ce que dit ici Pascal est partout dans les prophéties, mais s'il y a tel verset particulier dont cette phrase soit la traduction, je ne l'ai pas trouvé.

4. *Exod.* XX, 5 ; *Is.* V, 25, etc.

5. *Ps.* CXLVII, 13 : « Loue le Seigneur, ô Jérusalem, parce qu'il a rendu tes portes imprenables. » Il y a dans la Vulgate *quoniam*. Ce psaume se chante à l'office du mercredi à *Laudes*.

6. Expliquons tous ces mystères. On distingue en hébreu le *mem* ou *m* ouvert, dont la figure est en effet ouverte par en bas, et qui s'emploie au commencement ou au milieu des mots, et le *mem* ou *m* fermé, qui ne s'emploie qu'à la fin. On sait que la plus fameuse des prophéties touchant le Messie est celle qu'on lit au chapitre IX d'Isaïe, verset 6 : *Parvulus enim natus est nobis*, etc. Dans le texte hébreu se trouvent les mots *lemarbé hamisra*, répondant à ceux-ci de la Vulgate, *multiplicabitur ejus imperium*. Le *mem*

13.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure : car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité, qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire [1], et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

13 *bis*.

Changer de figure, à cause de notre faiblesse.

du mot *lemarbé* devrait être un *mem* ouvert, et au contraire les manuscrits portent un *mem* fermé ou final. Les rabbins ont vu dans cette faute d'orthographe toutes sortes de mystères. Ils ont dit que le *mem* fermé (*mem clausum*) indiquait que le Messie devait naître d'une femme vierge (*ex virgine clausa*). Et ils poussent cette idée jusqu'au détail le plus indécent. Ils se sont surtout attachés à la valeur numérale des lettres, car les lettres sont des chiffres en hébreu aussi bien qu'en grec. Or, tandis que le *mem* ouvert vaut 40, le *mem* fermé vaut 600. Cette anomalie signifie donc, suivant eux, que le Messie doit venir au bout de 600 ans. Pascal avait lu ces rêveries dans le *Pugio fidei adversus Mauros et Judæos* de Raymond Martin, un de ces vieux livres du moyen-âge, qui semblent faits pour n'être ouverts que par les savants. Mais ce livre, écrit en 1278 par un moine de Catalogne, était demeuré inédit pendant près de quatre cents ans, et ne fut imprimé qu'en 1651. C'était donc encore un livre nouveau, et qui devait faire assez de bruit autour de Pascal pour qu'il s'avisât d'y regarder. *Pugio*, c'est ce qu'on appelait autrefois l'*épée de chevet*. Sous le nom des Maures, l'auteur combat, non pas le mahométisme ni le Coran, mais la philosophie arabe.

Le *tsadé* final diffère du *tsadé* ordinaire par sa valeur numérale, comme le *mem* fermé du *mem* ouvert. Quant aux *hé deficientes*, il y a en hébreu certaines lettres finales, parmi lesquelles le *hé* ou *h*, qui ne se prononcent pas, mais qui doivent s'écrire. Quand elles ne sont pas écrites, ce qui est une faute, les hébraïsants les appellent *deficientes*.

La manière de la pierre philosophale signifie sans doute la manière de trouver la pierre philosophale. Je ne sais si Pascal a ici en vue quelqu'un en particulier, mais les rêveries des alchimistes sur la pierre philosophale s'étaient mêlées de bonne heure à celles des rabbins sur le Messie. Et il ne faut pas croire qu'au temps de Pascal la *cabale* eût perdu tout crédit. Au siècle même de Descartes, et tout à côté de lui, florissait le célèbre *cabaliste* Robert Fludd, dont les idées étranges avaient encore assez de vogue pour que Gassendi se soit donné la peine d'en faire la critique, à la prière de Mersenne. Or voici ce qu'écrivait Robert Fludd, dans sa *Medicina catholica* (Francfort, 1629, sect. I, part. II, livre I, ch. I) : « On expose dans ce chapitre que Dieu opère dans ce monde la maladie comme la guérison par l'intermédiaire de créatures angéliques; et que tous les anges, ou autrement toute la nature angélique, est renfermée dans ce grand ange *Mittatron* que les Ecritures appellent la Sagesse. » Et plus loin (p. 67), après avoir décrit cette vertu surnaturelle répandue dans la création, et principe de toute opération mystérieuse, il ajoute : « Les cabalistes l'appellent *Mittatron*, d'autres y reconnaissent le Messie..., d'où vient que le Christ est appelé ange en plusieurs endroits de la sainte Ecriture *Et vocatur nomen ejus*, dit le prophète, *magni consilii angelus*. » On remarquera que ce passage, qui est d'Isaïe (IX, 6-7), est celui où se trouve le fameux *mem*, qui devait donc servir à trouver le *Mittatron*, l'agent du *grand œuvre*, aussi bien que le Messie. — Dans le livre de Reuchlin *De arte cabalistica*, on lit que le *mem* ouvert représente la sphère de Jupiter, et le *mem* fermé la sphère de Mars (Hagen, 1530, p. LXXIX, au *verso*). Il distingue aussi les deux *tsadé*. — En titre dans l'autographe, *Figures*.

1. Ce sont les paroles mêmes de l'Evangile *Luc*, X, 42 : *Porro unum est necessarium*.

14.

Les rabbins prennent pour figure les mamelles de l'Epouse[1] et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels. Et les Chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent.

15.

Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu ; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir ; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux ; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis, et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis.

16.

Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens ; et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie[2]. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités : car, dans la vérité, les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés[3], aussi bien qu'Isaïe et les autres[4], l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens

1. Dans le Cantique des Cantiques.

2. Je ne sais à quel passage des Psaumes Pascal fait ici allusion. On sait que l'Eglise attribue les Psaumes à David, comme le Pentateuque à Moïse. Mais pourquoi les Egyptiens? Est-ce à cause du verset : *In exitu Israël de Ægypto* (Ps. CXIII)? Ce n'est pas là une prédiction.

3. *Ps.* CXXIX (c'est le *De profundis*).

4. *Isaïe*, XLIII, 25, etc.

simple d'iniquités; car, s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or, Moïse, et David, et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David, qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fut pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis?

Daniel, IX, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis [1]; mais il pensait aux péchés : et, pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre; après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin; et le Libérateur, le Saint des saints, amènerait la justice *éternelle*, non la légale, mais l'éternelle [2].

16 *bis*.

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures [3].

16 *ter*.

Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or, il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVI

Fragment 1. — « Il y a des figures... qui semblent un peu tirées par les cheveux. » Port-Royal a mis seulement, *qui semblent moins naturelles*.

1. Le mot d'ennemis ne se trouve pas dans ce chapitre, mais l'idée y est.
2. *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas... et adducatur justitia sempiterna.. et ungatur sanctus sanctorum.*
3. En titre dans l'autographe, *Figures*.

Fragment 1 *bis*. — Il faut bien de la subtilité pour trouver dans ce que Pascal appelle Moïse, le Messie, et encore plus pour y découvrir la Trinité.

« David... bon... belle âme, etc. » On sait que Bayle, dans son Dictionnaire, a fait de David un portrait tout autre, qui fit dans toute la chrétienté le plus grand scandale, et que Voltaire remet à chaque instant sous les yeux de ses lecteurs.

« Les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. » On comprend que MM. de Port-Royal n'aient pas voulu reproduire ce fragment dans leur édition.

Fragment 2. — Pascal ne s'avise même pas de se demander si les rapports qu'il signale entre Joseph et Jésus ne viennent pas de ce que la légende de Jésus se compose en grande partie de réminiscences de l'Ancien Testament, comme l'a montré le docteur Strauss; si, par exemple, la vente des trente deniers n'est pas une imagination qui dérive de celle des vingt deniers, et l'histoire des deux larrons de celle des deux officiers du roi d'Egypte.

Le nom de *Sauveur du monde* donné à Joseph (*Gen.* XLI, 45), est une de ces rencontres heureuses qui ne manquent jamais à ceux qui s'adonnent à cet art des rapprochements.

Fragment 6. — « Or dans toute l'Écriture ils plaisent et déplaisent.» La prétendue contradiction que Pascal poursuit ici dans la Bible n'existe pas. Les passages qui témoignent pour la Loi sont les seuls qui aient bien le sens qu'il leur prête. Voir *Genèse*, XVIII, 13 etc., et XLIX, 10; *Jérémie*, XXXIII; *Baruch*, IV, 1. Mais ce serait par une pure illusion qu'on croirait trouver dans d'autres passages le désaveu du judaïsme, comme dans *Isaïe*, I, 13; *Jérémie*, XXXI, 31; *Ézéchiel*, XX, 25; *Osée*, III, 4, et VI, 6; *Daniel*, IX, 27. Je prendrai pour exemple le passage d'Ezéchiel auquel se rapportent ces paroles, que les *préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons*. « Ils avaient négligé mes lois, rejeté mes préceptes, violé mes sabbats, et leurs yeux s'étaient retournés vers les idoles de leurs pères. A mon tour, je leur ai fait suivre des préceptes qui ne sont pas bons, et des lois sous lesquelles ils ne prospéreront pas. Et je les ai souillés dans les offrandes qu'ils faisaient de tous les premiers nés [1]. J'ai fait cela à cause de leurs péchés, et ils sauront que je suis le Seigneur. » Il est clair que Dieu ne dit pas ici que la Loi des Juifs ne soit pas bonne, mais au contraire qu'il a livré les Juifs, pour les punir, à des écarts et à des coutumes étrangères

1. *Ibid.* 31, et IV *Rois*, XXIII, 10.

qui les perdront, jusqu'au jour du repentir [1]. Le premier texte d'Osée n'est qu'une allusion à la captivité de Babylone; celui de Daniel se rapporte à la profanation du temple par Antiochus. Celui d'Isaïe et le second d'Osée disent seulement que Dieu ne se soucie pas du culte que lui rendent les méchants. Celui de Jérémie signifie que Dieu reviendra à son peuple quand son peuple reviendra à lui. Il n'y a rien, dans aucun de ces textes, de ce que Pascal y voit et veut y faire voir.

Fragment 9. — « Ce Testament, *fait pour aveugler les uns* et éclairer les autres. » Port-Royal a corrigé « fait *de telle sorte* qu'en éclairant les uns il aveugle les autres.» C'est la même chose moins franchement dite, car Dieu sait sans doute ce qu'il fait.

Fragment 10 *bis*. — « Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté prédite par Osée avec la prophétie de Jacob. »

Voici cette prophétie, tel que Pascal la lisait dans la Vulgate, car le texte même est très-controversé entre les commentateurs : « Le sceptre ne sera pas ôté de Juda, ni le chef ne sera pas pris hors de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui doit être l'attente des nations. » Or ce texte se concilie avec celui d'Osée de deux manières également satisfaisantes. Premièrement, si on le suppose antérieur à la captivité de Babylone, tandis que celui d'Osée serait postérieur. Secondement, si on entend simplement par ces paroles, comme c'est l'interprétation la plus naturelle, que la tribu de Juda restera toujours la première en Israël, et que Jérusalem demeurera jusqu'à la fin capitale des Juifs.

Fragment 12. — « Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre grasse; c'est-à-dire, la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. »

Cette analyse est bien d'un mathématicien. Au reste, il est vrai qu'une métaphore consiste dans deux rapports pareils, et par conséquent dans une espèce de proportion, comme l'a montré Aristote (*Poét* 21); mais il est permis de douter que ces expressions de la Bible ne soient que des métaphores, et que Dieu n'y promette pas réellement aux Juifs une terre fertile.

1. Montesquieu n'a pas suffisamment compris ce passage, faute de s'être reporté au texte. (*Esprit des Lois*, XIX, 21.)

Fragment 14. — « Et les chrétiens prennent *même l'Eucharistie* pour figure de la gloire où ils tendent. » Port-Royal supprime cette fin, craignant de scandaliser en appelant l'Eucharistie une figure, même dans un sens très-différent de celui des protestants. Les ennemis de Port-Royal, entre autres calomnies, l'accusaient *de ne pas croire le mystère de la transsubstantiation, ni la présence réelle de* Jésus-Christ *dans l'Eucharistie* (xvie *Provinciale*).

Le raisonnement de Pascal est celui-ci. Les rabbins eux-mêmes sont obligés de reconnaître de pures figures dans l'Écriture, par exemple dans les images d'amour et de volupté que présente le Cantique des Cantiques; à plus forte raison est-il permis aux chrétiens de ne pas prendre les textes saints à la lettre. Et les vrais chrétiens sont si spirituels que, non contents de considérer la manne comme une figure de l'Eucharistie, ils ne considèrent l'Eucharistie elle-même que comme figurant la possession de Dieu dans le ciel. Pascal n'en croit pas moins à la présence réelle, comme il croit que la manne est réellement tombée dans le désert. On lit dans la seizième Provinciale : « L'état des Chrétiens, comme dit le cardinal Du Perron, d'après les Pères, tient le milieu entre l'état des bienheureux et l'état des Juifs. Les bienheureux possèdent Jésus-Christ réellement, sans figure et sans voile. Les Juifs n'ont possédé de Jésus-Christ que les figures et les voiles, comme étaient la manne et l'agneau pascal. Et les Chrétiens possèdent Jésus-Christ dans l'Eucharistie véritablement et réellement, mais encore couvert de voiles... Et ainsi l'Eucharistie est parfaitement proportionnée à notre état de foi, parce qu'elle enferme véritablement Jésus-Christ, mais voilé. De sorte que cet état serait détruit si Jésus-Christ n'était pas réellement sous les espèces du pain et du vin, comme le prétendent les héritiques ; et il serait détruit encore si nous le recevions à découvert comme dans le ciel ; puisque ce serait confondre notre état ou avec l'état du judaïsme, ou avec celui de la gloire. »

Fragment 15. — « Qu'il s'en soûle et qu'il y meure. » On croit être au milieu d'un raisonnement paisible, et tout à coup il part de là un coup qui foudroie.

Puis après c'est un attendrissement austère : « Je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, *je ne le ferai pas voir aux autres.* » Port-Royal a réduit cette phrase à ces seuls mots : « Il y a un Dieu pour eux. » Le rude et l'étrange ont disparu, mais aussi l'émotion et l'éloquence.

Fragment 16. — Quel raisonnement ! Les psaumes disent que le Messie délivrera les Juifs de leurs ennemis, mais il disent aussi ailleurs que le Messie délivrera les Juifs de leurs péchés ; donc les psaumes

entendent par ennemis les péchés, et non-seulement les psaumes, mais les livres attribués à Moïse! Si on se donne la peine de jeter seulement les yeux sur les principaux passages du Pentateuque où se trouve le mot d'*ennemis*, on saura bien vite ce que vaut l'idée de Pascal. Voir *Gen.*, XXII, 17; XLIX, 8; *Nombres*, X, 2-9; *Deutéron.*, VI, 19, XXIII, 14; et XXVIII, 1-7 : « Le Seigneur fera tomber devant ta face les ennemis qui s'éléveront contre toi; ils viendront par un chemin, et ils s'enfuiront par sept routes, etc. »

ARTICLE XVII

1.

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle[1].

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la Sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents en genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport[2]. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits; c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération[3]. Il n'a

1. Ce *car* se rapporte aux mots *infiniment plus infinie*, comme s'il y avait : *figure la distance des esprits à la charité, distance infiniment plus infinie, car elle est surnaturelle.*

2. C'est-à-dire, sans doute, *où leurs grandeurs à eux n'ont pas de rapport*. De même plus loin Port-Royal a mis : *des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celles qu'ils cherchent*. Et plus loin : *des grandeurs charnelles ou spirituelles qui ne sont pas de leur ordre et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent.*

3. Pourquoi ce conditionnel ? parce qu'Archimède avait cet éclat terrestre, il était prince ; voir plus bas.

pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu [1], terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût [2]. Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse est du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon [3], dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De

1. Cette répétition paraît inspirée par le *Sanctus, sanctus, sanctus,* dans la *Préface* de la messe (d'après Isaïe, VI, 3).

2. Il était parent du roi Hiéron, dit Plutarque (*Marcellus*, 14). Mais cette parenté avec le roi ou plutôt le τύραννος d'une cité grecque ne faisait pas ce que nous appelons *un prince*. Et Cicéron parle d'Archimède comme d'un homme obscur, qui n'était rien en dehors de sa géométrie : *Humilem homunculum a pulvere et radio excitabo.* (*Tuscul.* V, 23.)

3. C'est-à-dire, lorsqu'ils l'abandonnent; Port-Royal a mis, *dans leur fuite.*

tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

2.

... Jésus-Christ dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle, que les historiens, n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu.

Quel homme eut jamais plus d'éclat! Le peuple juif tout entier le prédit, avant sa venue. Le peuple gentil l'adore, après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat! De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans [1], il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin, il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre, et abandonné par tous.

Quelle part a-t il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

4

Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable [2].

5.

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ [3]. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais

1. Port-Royal corrige, *dans les trois autres*.
2. En titre dans l'autographe, *Preuves de Jésus-Christ*.
3. Dans les Actes des Apôtres, VII. L'auteur des Actes est le même que celui du troisième évangile, attribué à saint Luc. C'est précisément cet évangile surtout qui peint le Christ faible dans son agonie, soutenu par un ange, et suant une sueur de sang : XXII, 43.

quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et, quand les hommes le troublent, il est tout fort.

6.

L'Église a eu autant de peine à montrer que Jésus-Christ était homme, contre ceux qui le niaient, qu'à montrer qu'il était Dieu; et les apparences étaient aussi grandes [1].

7.

Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

8.

La conversion des Païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader.

9.

L'Evangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ.

10.

... Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle; tous deux comme leur centre.

11.

Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite prédits, non prédisants. Jésus-Christ prédit et prédisant.

12.

Jésus-Christ pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront [*Gen.*, XII, 3]. » Mais, « Toutes nations bénies en sa semence [2] [*Ibid.*, XXII, 18]. »

Lumen ad revelationem gentium [3].

Non fecit taliter omni nationi, disait David en parlant de la

1. C'est la fameuse hérésie d'Eutychès, opposée à celle de Nestorius.
2. C'est-à-dire, suivant Pascal, en Jésus-Christ, qui descend d'Abraham.
3. « Lumière qui doit éclairer les Gentils. » *Luc*, II, 32.

Loi[1]. Mais, en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi.*

Parum est ut, etc. [*Isaïe*, XLIX, 6][2]. Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles; JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous[3].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVII.

Fragment 1. — Ce magnifique portrait de JÉSUS-CHRIST a été fort maltraité dans l'édition de Port-Royal. « Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits ; c'est assez. » Port-Royal met : « Ils sont vus des esprits, non des yeux, mais c'est assez. » Qui ne voit que l'inversion est maladroite, que le *mais* affaiblit le trait final au lieu de lui donner de la force ; que les arrangeurs ont enlevé à la touche du maître ce qu'elle avait de senti, de vif et de fier?

« Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. » Port-Royal : « Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. » On ne cesse de s'étonner que Port-Royal ait si peu compris le style de Pascal. Comment a-t-on pu effacer cette antithèse des *yeux* et des *esprits*, qui met la pensée en pleine lumière ? On a trouvé bizarre des batailles *pour les yeux*, mais toutes les œuvres du monde sont pour les yeux, pour l'apparence, suivant Pascal. On a voulu enrichir la fin de la phrase, qui semblait pauvre. Mais il s'agit bien de *tout l'univers* Comme si l'espace ajoutait quelque chose à la grandeur spirituelle. Et que cette épithète d'*admirables* est froide ici !

« Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! » Il a fallu que Port-Royal défigurât encore ainsi cette exclamation superbe : « Oh ! qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit ! » Ils ont cru rendre la phrase plus correcte ; *éclater aux esprits*, ils ont trouvé que cela ne se disait pas. Mais l'originalité de ce langage, fruit de l'originalité de la pensée est précisément d'avoir dit, *éclater aux esprits*, comme on disait *éclater aux yeux*, et que cela paraisse tout naturel et tout simple.

« Saint, saint à Dieu. » Port-Royal écrit une seule fois, *saint*

1. « Il n'en a pas fait autant pour toute nation. » *Ps.* CXLVII, 20.

2. Voici le texte entier : *Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob et fæces Israël convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* « C'est peu que tu me serves à relever les tribus de Jacob, et à purifier la fange d'Israël. Je t'établis pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie usqu'au bout de la terre. »

3. Dans la messe du vendredi saint seulement, où il n'y a pas de consécration et de sacrifice, l'Église prie pour les infidèles et pour les Juifs, *pro perfidis Judæis.*

devant Dieu Ils ont peur peut-être que les paroles sacrées, ainsi employées hors de l'église, n'étonnent et ne fassent rire les mondains. Pascal n'a pas tant de précautions, parce qu'il n'a pas tant de sang-froid. Port-Royal discute, Pascal adore.

Mais comment comprendre que Condorcet ait supprimé ce morceau, et l'ait confondu dans la foule des pensées pieuses qu'il retranche comme ne présentant pas d'intérêt à ses lecteurs! Voir les Remarques sur le fragment 33 de l'article XXIV.

« Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. » Voilà ce qui nous explique tant de passages où Pascal s'exprime sur les dignités du monde et sur la royauté même avec une liberté qui a effrayé Port-Royal. Il voit bien bas *ces grands de chair*, les considérant, non-seulement des hauteurs de l'esprit, mais de celles de la sainteté où il aspire.

« La grandeur de la sagesse. » Port-Royal met *de la sagess· qui vient de Dieu.* Port-Royal semble reconnaître ainsi deux espèces de sagesse. Pour Pascal il n'y en a qu'une, comme pour les stoïciens; mais pour lui, elle n'est pas dans cet idéal que les stoïciens appelaient le Sage; elle est en Dieu. C'est elle dont parle l'Écriture, et qui se nomme absolument la Sagesse.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles ... ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi, et les corps, rien. » C'est la même idée et le même orgueil qu'on a déjà vu exprimés dans le fragment du *Roseau pensant*, I, 6. Si Pascal est si éloquent et si fort, c'est qu'il ne dit que des choses dont il est plein. Mais cette pensée, qui semble assez haute pour faire la conclusion d'une philosophie, n'est que le point de départ d'où celle de Pascal va s'élever.

« Tous les corps ensemble ..... ne valent pas le moindre mouvement de charité. » C'est-à-dire d'amour de Dieu. Que cette simplicité est haute, et que cette sorte d'élévation est touchante! L'esprit, qui était tout, n'est plus rien. Pour Aristote, Dieu est la pensée pure, et la fin de l'homme, c'est de penser. Le Dieu de Pascal n'est pas seulement intelligence, mais amour. Un élan du cœur atteint à lui mieux que tout l'effort de la science. C'est le Dieu des petits, mais combien il les fait grands!

Je ne sais s'il y a rien dans les Pensées qui surpasse la beauté de ce fragment. Relisez de suite ces paroles, pleines de négligences, mais si fermes et si ardentes. Il y règne un sublime qui étonne l'esprit et qui remplit le cœur. Voilà quelles méditations consolaient Pascal de ses souffrances, et le soutenaient contre les humiliations du dehors. Quand, parmi tant de génies illustres en différents genres, sa pensée

va choisir le prince des physiciens et des géomètres, comment douter qu'il ne songe à lui-même, et à ses propres *inventions!* Lorsque Racine, à propos de Corneille, osait proclamer que la postérité ferait marcher de pair le grand poëte et le grand monarque, ce n'était pas pour Corneille seulement qu'il parlait. Et lorsque Pascal élevait si haut Archimède, il fixait la place de Pascal. Mais tout à coup il oublie cet orgueil de la pensée ; il se prosterne, plein de vénération et de tendresse, devant Jésus pauvre et humilié, mais saint et sans tache. Il se confond, il est ébloui, il le voit radieux et céleste ; c'est une transfiguration, mais intérieure et spirituelle. Il n'a pas besoin du Thabor; trois mots suffisent, *sans aucun péché!* Et aussitôt il s'écrie : « Oh! qu'il est venu en grande pompe aux yeux du cœur! » Et on le sent ravi jusqu'au plus profond de son être. L'idée du saint resplendit dans cette âme, éclat voilé, jouissance austère, mais incomparable. Rapprochez de ce fragment les effusions que Pascal a jetées ailleurs sous ce titre : *Le Mystère de Jésus.* On les trouvera immédiatement à la suite des *Pensées.*

Fragment 4. — « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées. » Croirait-on que Port-Royal a mis, *qu'il semble qu'il n'y a pas pensé?*

Fragment 12. — « Les Juifs bénis en Abraham... mais, toutes na-« tions bénies en sa semence. » Pascal applique à Jésus-Christ ces dernières paroles, mais à l'endroit même de la *Genèse* qu'il citait d'abord, en même temps que Dieu dit à Abraham : Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et je bénirai ceux qui te béniront; le texte ajoute : Et en toi seront bénies toutes les familles de la terre.

ARTICLE XVIII

1.

La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusques à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs, qui les portaient dans tous les lieux du monde. Voilà

quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non-seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

2.

Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ [1], pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable [2].

3.

Le temps, prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années. Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières.

Il fallait que les quatre monarchies idolâtres ou païennes, la fin du règne de Juda, et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième temple fût détruit [3].

4.

... Qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple, les Païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment se-

1. C'est-à-dire, des prédictions ayant pour objet Jésus-Christ.

2. En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

3. Chacune des parties de cette phrase répond à chacune des parties de la précédente. Les quatre monarchies, c'est l'état du peuple païen; la fin du règne de Juda, c'est l'état du peuple juif; les 70 semaines (semaines d'années), c'est le nombre des années; avant que le deuxième temple fût détruit, c'est l'état du temple. — En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

raient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les Païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique ; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert, etc. (voyez Philon juif) [1]. Qu'est-ce que tout cela ? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille années, aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs [2] ; et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? c'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre. (Nul païen depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, selon les rabbins mêmes. La foule des païens, après Jésus-Christ, croit en les livres de Moïse et en observe l'essence et l'esprit, et n'en rejette que l'inutile [3].)

5.

Effundam spiritum meum. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence ; toute la terre fut ardente de charité. Les princes quittent leurs grandeurs ; les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue [4].

6.

... Il est prédit qu'aux temps du Messie, il viendrait [5] établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte

1. *De la Vie contemplative :* « Après s'être dégagés de leurs richesses, n'ayant plus aucun appât qui les retienne, ils fuient sans regarder en arrière, ils abandonnent frères, enfants, femmes, pères et mères,... la patrie où ils sont venus au monde et où ils ont été nourris ;... ils s'établissent en dehors des villes dans des lieux infréquentés, poursuivant la solitude. » Philon parle de la secte juive des Thérapeutes, mais Pascal suit la pensée de plusieurs Pères, qui ont soutenu que ces Thérapeutes étaient des Chrétiens. Voir le texte au tome II, p. 475 de l'éd. de Mangey.

2. C'est-à-dire, depuis Abraham.

3. En titre dans l'autographe, *Prédictions.*

4. En titre dans l'autographe, *Sainteté.* Le texte est de *Joël*, II, 28.

5. C'est-à-dire. Dieu.

[*Jérém.* XXIII, 5; *Is.* XLIII, 16]; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs; que JÉSUS-CHRIST mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi chrétienne en tout cela[1]?

7.

... Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus[2]. Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat et incrédule, *populum non credentem et contradicentem*[3]. Que Dieu les frappera d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles; qu'un précurseur viendrait avant lui[4].

8.

... Que Jésus-Christ serait petit en son commencement et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel [II, 35].

9.

... Qu'alors l'idolâtrie serait renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles [*Ezéch.*, XXX, 13] et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que, parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, lui serait offerte une hostie pure [*Malach.*, I, 11], non pas des animaux.

10.

Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite [*Is.*, II, 3].

Et jamais il n'est venu, ni devant ni après, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

11.

... Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils [*Ps.* LXXI, 11]. Et voilà ce roi des Juifs et des Gentils, opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns et des autres, et détruisant, et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première église, et le culte des

1. *Isaïe*, LI, 7; *Jérémie*, XXXI, 33; XXXII, 40. — En titre dans l'autographe, *Prédiction.*
2. *Isaïe*, V, 2, etc.
3. *Isaïe*, LXV, 2, où on lit seulement *populum incredulum*. Mais Pascal donne ici ce verset d'après Paul (*Rom.* X, 21), et là on lit dans le latin, *non credentem et contradicentem.*
4. *Deuter.* XXVIII, 28. — En titre dans l'autographe, *Prophétie.*

idoles dans Rome, qui en était le centre et dont il fait sa principale église.

12

... Alors Jésus-Christ vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu; qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une église sainte; qu'il vient ramener dans cette église les païens et les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres.

A cela s'opposent tous les hommes, non-seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence, mais, par-dessus tous, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit : *Quare fremuerunt gentes. Reges terræ adversus Christum*[1]. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et, nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances, et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit [2].

13.

... Les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. Et, en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables · et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. *Is.* LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.][3]

14.

... *Ænigmatis*[4]. *Ezéch.* XVII [2].

Son précurseur. *Malach.* III [1].

Il naîtra enfant. *Is.* IX [6].

Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.* V [2]. Il paraîtra

1. *Ps.* II, 1. Et *Act.*, IV, 25.

2. Port-Royal, *par la force de cette parole.* Mais Pascal veut dire en général la force de Dieu. Il semble qu'il traduise ces derniers mots du chapitre XVII d'Ézéchiel : *Ego dominus locutus sum et feci.* « J'ai dit et j'ai fait, moi le Seigneur. »

3. Ces passages expriment plutôt la vocation des Gentils que l'exclusion des Juifs, mais aux yeux de Pascal, c'est la même chose. Port-Royal a supprimé ces indications.

4. « En énigmes. » La forme *ænigmatis* n'est nulle part dans la Vulgate, mais on lit dans la première épître aux Corinthiens, XIII, 12 : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.*

principalement en Jérusalem [1] et naîtra de la famille de Juda et de David [2].

Il doit aveugler les sages et les savants, *Is.*, VI [10], VIII [14, 15,] XXIX [10, etc.], et annoncer l'Évangile aux petits, *Is.*, XXIX [18, 19], ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. *Is.*, LXI [1] [3].

(Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, *Dan.* XII; *Osée*, *ult.* 10; mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

Les prophéties qui le représentent pauvre, le représentent maître des nations, *Is.* LII, 14, etc., LIII. *Zach.* IX, 9.

Les prophéties qui prédisent le temps ne le prédisent que maître des Gentils, et souffrant, et non dans les nuées, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant et glorieux ne marquent point le temps [4].

Quand il est parlé du Messie comme grand et glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, et non pour le racheter.)

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. *Is.* LV [4], XLII [1-7].

... Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. *Is.* XXXIX [5] LIII [5], etc.

Il doit être la pierre fondamentale précieuse. *Is.*, XXVIII [16].

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. *Is.* VIII [14]. Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants doivent réprouver cette pierre. *Ps.* CXVII [22].

Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin [6].

Et cette pierre doit croître en une immense montagne et doit remplir toute la terre. *Dan.*, II [35].

Qu'ainsi il doit être rejeté, *Ps.* CVIII [8] [7], méconnu [*Is.* LIII, 2, 3],

1. Voir *Malach.* III, 1 et *Agg.* II, 10.
2. Voir les passages suivants, *Gen.* XLIX, 10. *Is.* VII, 13, 14.
3. Voir encore, *ibid.* XXXV, 5, 6; XLII, 16.
4. *Maître des Nations* est dans le sens de dominateur; *maître des Gentils* dans celui de précepteur. Voir plus loin, *il doit enseigner*, etc., endroit où Pascal cite deux textes d'Isaïe. Mais ces textes ne marquent pas le temps.
5. Citation qui paraît inexacte, et qui n'a pas été reproduite dans les éditions.
6. Même psaume, même verset. Pascal traduit mot à mot l'expression latine, *caput anguli*, la tête de l'angle, la pierre angulaire.
7. On ne voit pas que ce verset contienne précisément l'équivalent du mot *rejeté*. Aussi cette citation a été supprimée dans les éditions. Cependant Pascal peut très-bien appliquer à Jésus-Christ les malédictions contre le juste qu'on lit dans ce psaume. Le verset 8 est celui-ci : *Fiant dies ejus pauci, et episcopatum ejus accipiat alter.*

trahi [*Ps.* XL, 10], vendu, *Zach.* XI, [12]; craché, souffleté [*Is.* L, 6], moqué, [*Ps.* XXXIV, 16], affligé en une infinité de manières[1], abreuvé de fiel, *Ps.* LXVIII [22], transpercé, *Zach*, XII [10], les pieds et les mains percés [*Ps.* XXI, 17], tué [*Dan.* IX, 26], et ses habits jetés au sort [*Ps.* XXI, 19].

Qu'il ressusciterait, *Ps.* XV [10], le troisième jour, *Osée*, VI [3].

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. *Ps.* CIX [1].

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.* II [2].

Qu'étant à la droite du Père, il serait victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. *Is.* LX [14][2].

Que les Juifs subsisteront en nation. *Jérémie* [XXXI, 36].

Qu'ils seraient errants [*Amos*, IX, 9], sans rois, etc. *Osée*, III [4], sans prophètes, *Amos*; attendant le salut et ne le trouvant point. *Is.*, LIX [9][3].

Vocation des Gentils par JÉSUS-CHRIST. *Is.* LII, 15; LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.][4].

15.

... Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple, qu'il devait conduire, et nourrir, et introduire dans sa terre[5]...

16.

Il devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu; en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le

1. Les éditions renvoient au *Ps.* LXVIII, 27, c'est-à-dire sans doute à ces mots, *et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

2. Cette indication, conservée dans Port-Royal, a été supprimée depuis, sans doute parce que dans ce verset il est par é de Jérusalem, et non du Messie. On y a substitué, *Ps.* LXXI, 11.

3. Les éditions suppriment la citation d'Amos, pensant qu'elle n'est pas à sa place, et qu'elle se rapporte aux mots, *qu'ils seront errants.* Voir ci-dessus. Cependant Pascal n'a-t-il pas pu, pour les mots, *sans prophètes*, renvoyer à Amos, VIII, 12? *Circuibunt quærentes verbum Domini, et non invenient.* Les éditions citent *Ps.* CXXIII, 9.

4. En titre dans l'autographe, *Pendant la durée du Messie.* Ce titre paraît signifier, *pendant l'attente du Messie;* signes qui ont été donnés de lui pendant qu'il tardait, qu'il *durait* à venir.

5. En titre dans l'autographe, *Figures.* Ce titre doit signifier que tous ces attributs de JÉSUS-CHRIST existent en figures dans l'Ancien-Testament. Ainsi il est figuré comme sauveur par Noé, ou Joseph, ou Moïse, comme père par Abraham etc., comme affligé, pauvre, par Job, etc

délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu[1].

Prophéties : *Transfixerunt. Zach.* XII, 10[2].

17.

... Qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* [*Ps.* CXXIX, 8]; qu'il devait y avoir un Nouveau-Testament, qui serait éternel; qu'il devait y avoir une autre prêtrise, selon l'ordre de Melchisédech [*Ps.* CIX, 4]; que celle-là serait éternelle; que le CHRIST devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est; qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui, qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

18.

Qu'on considère que, depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue; qu'ils ont dit que la Loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement; qu'ainsi leur Loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, seraient toujours sur la terre; qu'en effet elle a toujours

1. Comme fait Melchisédech, *Gen.* XIV, 18.
2. En titre dans l'autographe, JÉSUS-CHRIST. *Offices.* C'est-à-dire ses offices, ses fonctions.

duré ; qu'enfin est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable [1].

19.

Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru? ou comment n'ont-ils point été exterminés[2], de résister à une chose si claire?

Je réponds : premièrement , cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes; il fallait qu'ils fussent conservés sans soupçon. Or, etc.

20.

Les prophéties mêlées des choses particulières, et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit [3].

21.

Non habemus regem nisi Cæsarem [4]. Donc Jésus-Christ était le Messie, puisqu'ils n'avaient plus de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

22.

Les 70 semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à 200 ans [5].

1. En titre dans l'autographe, *Perpétuité.*

2. Pascal avait mis d'abord *punis*. Voyez XIX, 5.

3. Pour Pascal, tout ce qui ne conduit pas à Jésus-Christ et à la grâce est sans fruit. Mais ces prophéties particulières ne sont plus sans fruit du moment qu'elles donnent crédit à celles qui annoncent le Messie.

4. C'est la réponse des Juifs à Pilate, *Jean*, XIX, 15 : « Nous n'avons point de roi, si ce n'est César. »

5. *Daniel*, IX, 20. Voici la traduction que Pascal lui-même avait faite de ce passage, avec des notes que je place entre parenthèses :

« Comme je priais Dieu de tout mon cœur, et qu'en confessant mon péché et celui de tout mon peuple, j'étais prosterné devant mon Dieu, voici que Gabriel, lequel j'avais vu en vision dès le commencement, vint à moi et me toucha, au temps du sacrifice du vêpre, et me donnant l'intelligence, me dit : Daniel, je suis venu à vous pour vous ouvrir la connaissance des choses. Dès le commencement de vos prières, je suis venu pour vous découvrir ce que vous désirez, parce que vous êtes l'homme de désirs. Entendez donc la parole, et entrez dans l'intelligence de la vision. Soixante-dix semaines sont prescrites et déterminées sur votre peuple et sur votre sainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aux péchés, et abolir l'iniquité, et pour introduire la justice éternelle, pour accomplir les visions et les prophéties, et pour oindre le saint des saints.

(Après quoi ce peuple ne sera plus votre peuple ni cette cité la sainte cité. Le temps de colère sera passé, les ans de grâce viendront pour jamais.)

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVIII

Fragment 3. — Pascal avait écrit, et on trouve dans le cahier autographe, la traduction d'une suite de passages de forme prophétique pris dans le livre qui porte le nom de Daniel, et qui étaient présents à sa pensée quand il écrivait ce fragment. Je reproduis ces traductions, avec les notes explicatives de Pascal, que je mets entre parenthèses.

« Daniel, II. Tous vos devins et vos sages ne peuvent vous découvrir le mystère que vous demandez.

» Mais il y a un Dieu au ciel, qui le peut, et qui vous a révélé dans votre songe les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. (Il fallait que ce songe lui tînt bien au cœur.)

» Et ce n'est point par ma propre science que j'ai eu la connaissance de ce secret, mais par la révélation de ce même Dieu, qui me l'a découverte pour la rendre manifeste en votre présence.

» Votre songe était donc de cette sorte. Vous avez vu une statue grande, haute et terrible, qui se tenait debout devant vous : la tête en était d'or, la poitrine et les bras étaient d'argent; le ventre et les cuisses étaient d'airain, et les jambes étaient de fer, et les pieds étaient mêlés de fer et de terre (argile). Vous la contempliez toujours en cette sorte, jusqu'à ce que la pierre taillée sans mains [1] a frappé la statue par les pieds mêlés de fer et de terre et les a écrasés.

» Et alors s'en sont allés en poussière et le fer, et la terre, et l'airain, et l'argent, et l'or, et se sont dissipés en l'air; mais cette pierre qui a frappé la statue est crue en une grande montagne, et elle a rempli toute la terre. Voilà quel a été votre songe, et maintenant je vous en donnerai l'interprétation.

» Sachez donc et entendez. Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem, jusqu'au prince Messie, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines.

(Les Hébreux ont accoutumé de diviser les nombres et de mettre le petit le premier; ces 7 et 62 font donc 69 : de ces 70 il en restera donc la 70e, c'est-à-dire les 7 dernières années, dont il parlera ensuite).

» Après que la place et les murs seront édifiés dans un temps de trouble et d'affliction, et après ces soixante-deux semaines.

(Qui auront suivi les 7 premières. Le Christ sera donc tué après les 69 semaines, c'est-à-dire en la dernière semaine.)

» Le Christ sera tué, et un peuple viendra avec son prince, qui détruira la ville et le sanctuaire, et inondera tout; et la fin de cette guerre consommera la désolation.

» Or une semaine (qui est la 70e qui reste)

» Établira l'alliance avec plusieurs; et même la moitié de la semaine (c'est-à-dire les derniers trois ans et demi) abolira le sacrifice et l'hostie, et rendra étonnante l'étendue de l'abomination, qui se répandra et durera sur ceux mêmes qui s'en étonneront et durera jusqu'à la consommation. »

Il s'agit de *semaines* ou *septaines* d'années. — En titre dans l'autographe, *Prophéties.*

1. Le sens du texte est : *détaché sans main*, qui se détache de la montagne sans qu'une main la pousse.

» Vous qui êtes le plus grand des rois, et à qui Dieu a donné une puissance si étendue, que vous êtes redoutable à tous les peuples, vous êtes représenté par la tête d'or de la statue que vous avez vue.

» Mais un autre empire succédera au vôtre, qui ne sera pas si puissant; et ensuite il en viendra un autre d'airain, qui s'étendra par tout le monde.

» Mais le quatrième sera fort comme le fer, et de même que le fer brise et perce toutes choses, ainsi cet empire brisera et écrasera tout.

» Et ce que vous avez vu, que les pieds et les extrémités des pieds étaient composés en partie de terre et en partie de fer, cela marque que cet empire sera divisé, et qu'il tiendra en partie de la fermeté du fer et en partie de la fragilité de la terre.

» Mais comme le fer ne peut s'allier solidement avec la terre, de même ceux qui sont représentés par le fer et par la terre, ne pourront faire d'alliance durable, quoiqu'ils s'unissent par des mariages.

» Or ce sera dans le temps de ces monarques que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, ni jamais transporté à un autre peuple. Il dissipera et finira tous ces autres empires, mais pour lui il subsistera éternellement, selon ce qui vous a été révélé de cette pierre qui, n'étant pas taillée de main, est tombée de la montagne, et a brisé le fer, la terre, et l'argent et l'or. Voilà ce que Dieu vous a découvert des choses qui doivent arriver dans la suite des temps. Ce songe est véritable, et l'interprétation en est fidèle. — Lors Nabuchodonosor tomba le visage contre terre, etc. »

« Daniel, VIII, 8. Daniel ayant vu le combat du bélier et du bouc qui le vainquit, et qui domina sur la terre : duquel la principale corne étant tombée, quatre autres en étaient sorties vers les quatre vents du ciel; de l'une desquelles étant sortie une petite corne, qui s'agrandit vers le midi, vers l'orient, et vers la terre d'Israël, et s'éleva contre l'armée du ciel, en renversa des étoiles, et les foula aux pieds, et enfin abattit le Prince, et fit cesser le sacrifice perpétuel, et mit en désolation le sanctuaire....

» Voilà ce que vit Daniel. Il en demandait l'explication, et une voix cria en cette sorte : Gabriel, faites-lui entendre la vision qu'il a eue. Et Gabriel lui dit :

» Le bélier que vous avez vu est le roi des Mèdes et des Perses, et le bouc est le roi des Grecs, et la grande corne, qu'il avait entre les yeux, est le premier roi de cette monarchie.

» Et ce que, cette corne étant rompue, quatre autres sont venues en la place, c'est que quatre rois de cette nation lui succéderont, mais non pas en la même puissance.

» Or, sur le déclin de ces royaumes, les iniquités étant accrues, il s'élèvera un roi insolent et fort, mais d'une puissance empruntée, auquel toutes choses succéderont à son gré : et il mettra en désolation le peuple saint, et réussissant dans ses entreprises avec un esprit double et trompeur, il en tuera plusieurs, et s'élèvera enfin contre le prince des princes, mais il périra malheureusement, et non pas néanmoins par une main violente. »

« Daniel, IX, 20[1]. »

« Daniel, XI. L'ange dit à Daniel :

» Il y aura encore (Après Cyrus, sous lequel ceci est encore) trois rois de Perse (Cambyse, Smerdis, Darius), et le quatrième qui viendra ensuite (Xerxès) sera plus puissant en richesses et en forces, et élèvera tous ses peuples contre les Grecs.

» Mais il s'élèvera un puissant roi (Alexandre), dont l'empire aura une étendue extrême, et qui réussira en toutes ses entreprises selon son désir. Mais quand sa monarchie sera établie, elle périra, et sera divisée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (Comme il avait dit auparavant, VII, 6 ; VIII, 8), mais non pas à des personnes de sa race ; et ses successeurs n'égaleront pas sa puissance, car même son royaume sera dispersé à d'autres outre ceux-ci (ces quatre principaux successeurs).

» Et celui de ses successeurs qui régnera vers le midi (Egypte Ptolémée, fils de Lagus [2]) deviendra puissant ; mais un autre le surmontera (Séleucus, roi de Syrie), et son État sera un grand État (Appianus dit que c'est le plus puissant des successeurs d'Alexandre).

» Et dans la suite des années, ils s'allieront ; et la fille du roi du Midi (Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, fils de l'autre Ptolémée) viendra au roi d'Aquilon (à Antiochus Deus, roi de Syrie et d'Asie, neveu de Séleucus Lagidas), pour établir la paix entre ces princes.

» Mais ni elle ni ses descendants n'auront pas une longue autorité ; car elle, et ceux qui l'avaient envoyée, et ses enfants, et ses amis, seront livrés à la mort (Bérénice et son fils fut tué par Séleucus Callinicus).

» Mais il s'élèvera un rejeton de ses racines (Ptolemeus Evergetes naîtra du même père que Bérénice), qui viendra avec une puissante armée dans les terres du roi d'Aquilon, où il mettra tout sous sa sujétion et emmènera en Egypte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent et toutes leurs plus précieuses dépouilles (s'il n'eût pas

1. On trouvera ce passage dans la note au bas de la page 29.
2. Pascal écrit *Ptolomée*.

été rappelé en Egypte par des raisons domestiques, il aurait entièrement dépouillé Séleucus, dit Justin); et sera quelques années sans que le roi d'Aquilon puisse rien contre lui.

» Et ainsi il reviendra en son royaume; mais les enfants de l'autre, irrités, assembleront de grandes forces (Séleucus Ceraunus, Antiochus Magnus).

» Et leur armée viendra et ravagera tout; dont le roi du Midi, étant irrité, formera aussi un grand corps d'armée, et livrera bataille (Ptolomeus Philopator contre Antiochus Magnus, à Raphia), et vaincra; et ses troupes en deviendront insolentes, et son cœur s'en enflera (ce Ptolomeus profana le temple : Josèphe) : il vaincra des milliers d'hommes, mais sa victoire ne sera pas ferme. Car le roi d'Aquilon (Antiochus Magnus) reviendra avec encore plus de forces que la première fois, et alors, avec un grand nombre d'ennemis, s'élèvera contre le roi du midi (le jeune Ptolémée Epiphanes, régnant), et alors aussi un grand nombre d'ennemis s'élèveront contre le roi du Midi; et même des hommes apostats, violents, de ton peuple, s'élèveront afin que les visions soient accomplies, et ils périront (Ceux qui avaient quitté leur religion pour plaire à Evergetes quand il envoya ses troupes à Scopas car Antiochus reprendra Scopas et les vaincra). Et le roi d'Aquilon détruira les remparts et les villes les mieux fortifiées, et toute la force du Midi ne pourra lui résister, et tout cédera à sa volonté; il s'arrêtera dans la terre d'Israël, et elle lui cédera. Et ainsi il pensera à se rendre maître de tout l'empire d'Egypte (méprisant la jeunesse d'Epiphane, dit Justin). Et pour cela il fera alliance avec lui et lui donnera sa fille (Cléopâtre, afin qu'elle trahît son mari; sur quoi Appianus dit que se défiant de pouvoir se rendre maître d'Egypte par force, à cause de la protection des Romains, il voulut l'attenter par finesse). Il la voudra corrompre, mais elle ne suivra pas son intention; ainsi il se jettera à d'autres desseins et pensera à se rendre maître de quelques îles (c'est-à-dire lieux maritimes), et il en prendra plusieurs (comme dit Appianus).

» Mais un grand chef s'opposera à ses conquêtes (Scipion l'Africain, qui arrêta les progrès d'Antiochus Magnus, à cause qu'il offensait les Romains en la personne de leurs alliés) et arrêtera la honte qui lui en reviendrait. Il retournera donc dans son royaume, et y périra (il fut tué par les siens), et ne sera plus.

» Et celui qui lui succédera (Séleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus) sera un tyran, qui affligera d'impôts la gloire du royaume (qui est le peuple) [1]; mais, en peu de temps, il mourra,

1. Pascal veut dire que c'est là une expression orientale pour dire le peuple.

et non par sédition ni par guerre. Et il succédera à sa place un homme méprisable, et indigne des honneurs de la royauté, qui s'y introduira adroitement et par caresses.

» Toutes les armées fléchiront devant lui ; il les vaincra, et même le prince avec qui il avait fait alliance ; car, ayant renouvelé l'alliance avec lui, il le trompera, et venant avec peu de troupes dans ses provinces calmes et sans crainte, il prendra les meilleures places, et fera plus que ses pères n'aient jamais fait, et ravageant de toutes parts, il formera de grands desseins pendant son temps.

» 25. [C'est-à-dire verset 25. Pascal n'a pas continué.] » L'homme méprisable dont il est parlé dans ces derniers versets est Antiochus Epiphane, le plus violent ennemi des Juifs. Le prince qu'il vaincra est le roi d'Egypte, mari de sa sœur.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter, ni la traduction de Pascal comparée à la Vulgate, ni la Vulgate elle-même comparée au texte. Les quatre monarchies sont celles des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Grecs ou des successeurs d'Alexandre ; la pierre qui les brise, est-elle l'empire romain ? On voit assez que ce prétendu livre de Daniel a été écrit postérieurement à tous les événements auxquels il fait allusion, c'est-à-dire au temps d'Antiochus Epiphane.

Fragments 4 et 5. — Ces beaux fragments ont été encore altérés et gâtés dans Port-Royal.

Fragment 9. — « Lui serait offert une hostie pure, non pas des animaux. » Cette interprétation, *non pas des animaux*, n'est pas dans le texte de Malachie. Au contraire, il est clair que le prophète parle de véritables victimes, puisqu'au verset 13 le Seigneur se plaint qu'on ne réserve pour les lui offrir que les bêtes estropiées ou malades.

Fragment 12. — « Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. » On sent qu'une si vive peinture des obstacles où se heurte la vérité dans le monde n'est pas faite d'imagination. Pascal avait vu la doctrine, qu'il croyait sainte, réfutée par les savants, censurée par les sages, et les disciples fidèles proscrits, sinon tués, par les rois. L'indignation qui a fait les Provinciales gronde encore ici.

— La merveille de l'établissement du christianisme avait été exposée par Balzac dans le *Socrate chrétien* (premier et troisième discours) avec beaucoup de noblesse, mais non pas avec cette vigueur et cette passion.

Fragment 14. — « Qu'il ressusciterait le troisième jour; qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. »

Voici les passages où Pascal a cru lire cela, et auxquels il nous renvoie :

Ps. XV, 10 : « Tu ne laisseras pas mon âme dans les enfers, tu ne permettras pas que ton saint connaisse la corruption du tombeau. » *Osée*, VI, 1-3 : « Du sein de leurs tribulations, ils se lèveront pour revenir à moi. Allons, diront-ils, retournons au Seigneur. C'est lui qui nous frappe, c'est lui qui nous guérira. Au bout de deux jours; il nous rendra la vie; nous nous relèverons le troisième jour. » *Ps.* CIX, 1 : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, et je vais réduire vos ennemis à vous servir de marchepied. » Voilà où il a vu prophétisées la Résurrection et l'Ascension ! L'étude critique de tous les autres textes dont Pascal s'autorise ne donnerait pas des résultats beaucoup plus satisfaisants, mais je ne m'arrêterai pas à la poursuivre. Il suffira de dire en général que parmi les traits dont ce portrait se compose, les uns ne se rapportent à rien, comme ceux que je viens de citer; d'autres conviennent dans tous les temps à tous les justes persécutés, d'autres au contraire à tout grand homme qui est l'espoir d'un peuple ; car il faut remarquer que toutes ces circonstances ne sont nulle part réunies dans la Bible en un seul tableau, et que rien n'y marque que tout cela doive s'accomplir en un seul temps et dans un seul personnage. Enfin certains détails n'ont probablement été supposés dans Jésus que parce qu'on était habitué à les rassembler dans l'idéal du Messie. Ainsi par exemple : « Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.* V. » Voici le passage : « Et toi, Bethléem,... c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit régner en Israël. » Ce qui peut s'entendre en ce sens, que le Messie, sortant de la race de David, sort par conséquent de Bethléem, d'où David lui-même est sorti. Mais on avait fini, comme il arrive d'ordinaire, par prendre le passage au sens littéral et par croire que le Messie devait naître à Bethléem. Or, la famille de Jésus était notoirement de Nazareth et y était toujours restée. On supposa donc une circonstance extraordinaire qui avait conduit Marie enceinte à Bethléem (Luc, II, 4), de manière que Jésus y était né *suivant ce qui est écrit dans le prophète* (Matth. II, 5). Et cette locution, *afin que la prophétie fut accomplie*, revient souvent dans les Evangiles [1].

Fragment 19. — « Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment n'ont-ils point été exterminés ? »

1. Voyez le fragment XXIII, 16.

L'édition de MM. de Port-Royal ne reproduit pas cet odieux dilemme. Est-ce parce qu'il est odieux, ou parce qu'il leur a semblé embarrassant?

Fragment. 22. — « Les 70 semaines, etc. »

Prenons une à une toutes les parties de la phrase de Pascal.

Il y a, dit-il, équivoque pour le commencement, *à cause des termes de la prophétie.* Voici ces termes, suivant la Vulgate : *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem.* Pascal traduit : « Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem. » Les uns entendent par cette parole l'édit donné par Cyrus en faveur des Juifs et de la restauration du Temple, dans la première année de son règne (*Esdras*, I) ; d'autres, l'un ou l'autre de ceux qu'Artaxerce accorda, le premier à Esdras, dans la septième année de son règne (*ibid.*, VII) le second à Néhémie, dans la vingtième (*Néhém.* II). Il en est enfin qui traduisent le texte de la manière suivante : « Depuis qu'est sortie la parole qui annonce le rétablissement de Jérusalem. » Et ils croient que cette parole est la prophétie de Jérémie sur laquelle Daniel est représenté méditant au commencement du chapitre, et à propos de laquelle il reçoit la révélation des 70 semaines. Ils prennent donc pour le *terme du commencement* la date de cette prophétie de Jérémie, date marquée par la Bible (*Jérém.* XXV) à la quatrième année du roi Joachim. Il y a entre cette date et celle du second édit d'Artaxerce, d'après la chronologie, aujourd'hui reçue, une différence de plus de 150 ans.

Je dis, d'après la chronologie aujourd'hui reçue, car ici viennent, selon Pascal, ces *diversités des chronologistes*, à cause desquelles, après qu'on aura placé ici ou là le point de départ, il y aura encore équivoque *pour le terme de la fin.* Pascal ne veut pas parler, je pense, de la petite difficulté qui consiste à placer le commencement du règne d'Artaxerce, huit ans plus tard ou huit ans plus tôt, suivant qu'on ne le fait régner qu'après la mort de son père, ou qu'on le suppose associé à Xerxès encore vivant, selon l'hypothèse de ceux qui veulent faire aboutir exactement les 70 semaines à la mort de Jésus-Christ. Cette difficulté est la seule que se fassent aujourd'hui les chronologistes. Mais les livres qui contiennent les traditions des Juifs suivent, à ce qu'il paraît, une chronologie toute différente, d'après laquelle la durée du second temple n'est que de 420 ans (au lieu d'être de plus de 520); ils ne donnent à la monarchie des Perses depuis Cyrus qu'une cinquantaine d'années (au lieu de 200). Ils se trompent; cela ne mérite pas d'être appelé une chronologie, ce n'est qu'une grossière ignorance; mais dans les ténèbres du moyen âge, ceux mêmes qui combattaient les Juifs ne sa-

vaient pas s'en défendre. Dans le *Pugio fidei* (voyez les notes sur XVI, 12) on trouve, au sujet des 70 semaines, une discussion fondée tout entière sur cette chronologie des rabbins. J'ajoute qu'à la lumière même du seizième siècle, Pierre Galatin, que Pascal lisait dans le même volume que le *Pugio fidei* et qui ne fait guère que le copier, rectifie bien d'abord ces erreurs grossières par le secours de la science moderne, mais il n'en conserve pas moins ensuite tout au long la discussion de Raymond Martin, comme devant servir dans l'hypothèse où on admettrait la chronologie des livres juifs. Tout cela, un peu confondu peut-être dans la tête de Pascal, que son génie ne portait pas à approfondir ces sortes de questions, a suffi pour lui laisser cette impression générale, que les diversités des chronologistes s'ajoutaient ici à la difficulté d'expliquer les termes de la prophétie !

On voit combien se sont trompés ceux qui ont imaginé de corriger le texte de Pascal et d'écrire 20 ans au lieu de 200 ans. Mais comment Pascal a-t-il pu dire : « Toute cette différence ne va qu'à 200 ans » ? Est-ce qu'une différence de 200 ans, sur un compte de 490 ans, n'est pas énorme? C'est que Pascal fait ici un argument *ad hominem*, qui n'a pas besoin d'être bon en soi, mais seulement pour ceux à qui on l'adresse. Il répond aux Juifs, qui nient que le Messie soit venu ; et il leur oppose la prophétie de Daniel, car cette prophétie se rapporte au Messie, suivant la tradition juive elle-même. Et comme ils se retranchent dans l'obscurité du texte, il consent qu'ils l'interprètent comme ils voudront, qu'ils placent ou bon leur semblera leur point de départ, et qu'ils mesurent l'intervalle de telle façon ou de telle autre. Ils seront toujours enfermés dans un espace qu'il porte à 200 ans, et il faudra que le Messie ait paru, plus tôt ou plus tard, entre ces limites. Il est donc venu dans toute hypothèse, et les Juifs sont confondus.

Il est clair que Pascal n'admettait pas pour son propre compte cette latitude dans l'interprétation de la prophétie, et qu'il la regardai comme accomplie en Jésus-Christ. Bossuet, qui prend toujours de très-haut tout ce qui touche aux fondements de la foi, et qui refuse de s'arrêter aux embarras de détail, non-seulement ne dit pas un mot, et il a raison, de l'absurde chronologie des rabbins, mais ne s'inquiète pas même de l'équivoque que Pascal reconnaît dans les termes de la prophétie. Il ne veut apercevoir ici d'autre difficulté que celle de déterminer exactement où tombe la vingtième année d'Artaxerce ; il écarte tout le reste avec mépris, et dit de son ton superbe que *huit ou neuf ans au plus, dont on pourrait disputer sur un compte de 490 ans, ne so*

1. Voyez sur Pierre Galatin la *Biographie universelle* de Michaud, tome 65 (Supplément), 1838.

ront jamais une importante question. (*Discours sur l'histoire universelle*, II, IV, vers la fin.)

Pour Bossuet donc, la 70e semaine d'années doit être et est celle au milieu de laquelle meurt JÉSUS-CHRIST; ce milieu tombe donc en l'an 33 de notre ère, qui est la date reçue pour cette mort; la semaine finit avec l'an 36, et par conséquent les 70 semaines ou les 490 ans commencent l'an 454 avant notre ère, qui est la date où on peut placer le second édit d'Artaxerce.

Mais pour ceux qui ne doutent pas que le livre de Daniel ne soit écrit, au plus tôt, du temps d'Antiochus Epiphane et ne se rapporte à l'histoire, aujourd'hui si obscure, de ce que les Juifs ont alors souffert ou espéré, les 70 semaines finissent nécessairement vers l'an 160 avant notre ère, quel que soit le temps où l'écrivain ait prétendu les faire commencer, et quel que soit le sens de chacun des détails de la prophétie. Car elle ne contient pas un mot qui n'ait ses difficultés, à commencer par le mot que Pascal traduit par le CHRIST.

ARTICLE XIX

1.

Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un ou l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité...

Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir; mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

1 *bis*.

L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long; qu'on s'imagine ces douze hommes, assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité : ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement p[illegible] chant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela [1].

1. En titre dans l'autographe, *Preuve de* JESUS-CHRIST.

2.

Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. Car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer; s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer à personne. Et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées; et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite.

2 *bis.*

Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses; le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu [1].

3.

Jésus-Christ a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints en grand nombre; parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait, que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent [2]? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs, car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant...

1. Voir la *Préface de Port-Royal*, dans l'Introduction, page LVI.
2. C'est-à-dire la conversion même des nations, ce qui fait un cercle vicieux. On en sort par les miracles.

4.

C'est une chose étonnante et digne d'une étrange attention, de voir ce peuple juif subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable : étant nécessaire, pour la preuve de Jésus-Christ, et qu'il subsiste, pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié ; et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

4 *bis.*

Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu [1], et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes; leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance, parce que le sceptre est ôté pour jamais.

4 *ter.*

Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans 70 ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les disperserait aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils y sont très-fidèles, et demeurent opprimés[2] ...

5.

Si les Juifs eussent été tous convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout [3].

5 *bis.*

Les Juifs le refusent, mais non pas tous : les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits,

1. Dans la captivité, à Babylone.
2. Le raisonnement est resté inachevé. Pascal veut dire que Dieu parlait donc d'une autre *loi* que celle qu'ils appellent *la loi*. — En titre dans l'autographe, *Preuves de Jésus-Christ*.
3. Voyez XVIII, 19.

dans le Talmud et dans les rabbins [1], n'est que parce que Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime* [2]. N'ont-ils que cela à dire? Jésus-Christ a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les Païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent. Il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir [3]; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche [4], et qui plus est, par là, ils accomplissent les prophéties.

6.

Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile!

7.

La religion païenne est sans fondement [5].

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet [6]. Mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quel mystère a-t-il enseigné, selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des livres saints et dans la tradition du peuple (et toute religion est de même; car la chrétienne est bien différente dans les livres saints et dans les casuistes). La morale et la félicité en est ridicule, dans la tradition du peuple, mais elle est admirable, dans celle de leurs saints. Le fondement en

1. Le Talmud est le recueil des traditions sacrées des Juifs, regardé par eux comme un complément de la Bible. Voyez le fragment 144 de l'article XXV.

2. *Ps.* XLIV, 4 : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime:* « Ceins ton épée sur ta cuisse, puissant guerrier. »

3. C'est-à-dire, l'obscurité, l'humilité de sa vie.

4. En termes de palais, qu'on ne peut *reprocher*, récuser, comme dans les *Plaideurs* :

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

C'est dans ce même sens que Pascal avait dit ailleurs, *des témoins irréprochables.*

5. Pascal avait écrit d'abord : « sans fondement aujourd'hui. On dit qu'autrefois elle en a eu, par les oracles qui ont parlé. Mais quels sont les livres qui nous en assurent? Sont-ils si dignes de foi par la vertu de leurs auteurs? Sont-ils conservés avec tant de soin qu'on ne puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus? »

6. On sait qu'il faut dire le Coran : *al* n'est que l'article arabe.

est admirable . c'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique ; et au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire [1], Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire [2].

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a été que le fondement.

7 *bis.*

Mahomet, sans autorité [3]. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force. Que dit-il donc? Qu'il faut le croire!

8.

De deux personnes qui disent de sots contes, l'un qui a double sens, entendu dans la cabale, l'autre qui n'a que ce sens, si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telle sottise, et capable d'être mystérieux ; l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottise.

9.

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Et c'est pourquoi il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des mystères, vu que ses clartés sont ridicules. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet ; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par la clarté, qui mérite qu'on révère les obscurités.

1. Voir plus loin, fragment 10 *bis*.
2. *Deutéron.* XXXI, 11.
3. C'est-à-dire, qu'il n'est pas autorisé, qu'il n'a pas de tradition qui l'autorise, qu'il n'a pas été prédit.

9 *bis.*

L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet, que l'évangile, de saint Matthieu, car il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle [1]. Les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont jamais désavoué [2].

L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. Donc, Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST [3].

10.

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

10 *bis.*

Mahomet, non prédit; JÉSUS-CHRIST, prédit. Mahomet, en tuant; JÉSUS-CHRIST, en faisant tuer les siens. Mahomet, en défendant de lire; les apôtres, en ordonnant de lire [4]. Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST devait périr.

1. Le tour employé par Pascal dans cette phrase est un latinisme. Nous dirions plutôt, ce qui d'ailleurs revient au même : L'évangile de saint Matthieu n'est pas moins de saint Matthieu, que l'Alcoran n'est de Mahomet; car il est cité, etc.

2. Grotius, *de Veritate relig.* III, 2, dit en termes généraux que ni les Juifs ni les Païens n'ont jamais contesté l'authenticité des Évangiles. Il ajoute que Julien en particulier l'admet formellement; et cela est vrai, mais il ne s'est conservé aucun témoignage semblable de Celse ou de Porphyre.

3. Je ne crois pas que le Coran nomme saint Matthieu. Grotius (VI, 3) dit seulement en termes généraux que Mahomet reconnait pour de saints personnages les apôtres de Jésus, et cela est vrai. Voir à la fin du chapitre de la *Table* (v), etc. Mais Mahomet soutient que les apôtres reconnaissaient Jésus comme envoyé de Dieu, et non comme Dieu (*ibid.*) — En titre dans l'autographe, *Contre Mahomet.*

4. Montaigne, *Apol.*, p. 117 : « Mahomet qui, comme j'ay entendu, interdict la science à ses hommes. » Grotius (VI, 2) dit en effet que le mahométisme repousse l'esprit d'examen, et que la lecture du Coran est interdite à la multitude, mais il ne cite aucun texte à l'appui de cette dernière assertion. — Paul, *Lettre à Timothée*, IV, 13 : « Applique-toi à la lecture, » *attente lectioni.* — En titre, dans l'autographe : *Différence entre Jésus-Christ et Mahomet.*

REMARQUES SUR L'ARTICLE XIX

Fragments 1 et 1 *bis*. — « Les apôtres ont été trompés ou trompeurs, etc. » Pascal n'examine pas si les évangiles ont été réellement écrits par les apôtres, et s'ils peuvent être regardés comme des témoignages. Quant à Paul, qui n'est devenu chrétien que long-temps après la mort de Jésus, il n'a pas été témoin de la résurrection, et il ne dit pas qu'aucun des témoins lui ait certifié ce qu'on en raconte. Il a seulement ouï dire que Jésus *est apparu* à plusieurs et il ajoute en passant, et en un seul mot : *il m'est apparu une fois aussi*, sans dire d'ailleurs ni où, ni quand, ni comment, et sans s'expliquer sur les circonstances de cette apparition.

Aucun vrai critique ne supposera que les Douze aient fait *le complot* de dire que Jésus était réssuscité. Ces sortes de croyances se répandent de l'un à l'autre sans complot. Ils n'ont pas eu à se démentir par la crainte des tortures ou de la mort, car aucun pouvoir n'a jamais prétendu les contraindre, sous aucune peine, à avouer que Jésus n'était pas ressuscité. Jamais il n'a été fait sur cette résurrection aucune enquête; il n'y a jamais eu ni rapport, ni procès-verbal. Pascal transporte les habitudes de son temps et du nôtre dans des temps profondément différents.

Fragment 2. — « Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. »

Il est vrai qu'il n'y a jamais d'*invectives* dans les Évangélistes, parce qu'ils n'ont jamais le ton oratoire sur aucun sujet. Ils racontent tout aussi simplement le meurtre de Jean, sans apprécier ni la conduite de Salomé ni celle d'Hérode. Ils racontent de même la légende de ce qu'on appelle *le massacre des innocents*, et n'en ont pas même l'air étonnés.

Quant à Pilate, je ne crois pas que les auteurs des Évangiles pensent sur lui comme on a pensé plus tard. Ils songent moins à le condamner pour avoir livré Jésus qu'à le représenter comme témoignant pour lui et comme désavouant les Juifs. Ils tiennent à faire entendre que ce sont les Juifs qui sont les ennemis du Christ et des siens, et non l'autorité romaine, qu'ils paraissent bien aises de ménager et de maintenir dans une neutralité bienveillante.

Fragment 3. — « Et aussi il a fallu des miracles pendant tout ce

temps ; maintenant il n'en faut plus *contre les Juifs*. » Pascal sous-entend qu'il en faut encore contre les Jésuites. Il pense au miracle de Port-Royal, au miracle de la Sainte-Epine. Voyez sa Vie et tout l'article XXIII.

Fragment 4. — J'ai relevé ce fragment dans l'Étude sur les Pensées, page XXVI.

Fragment 6. — « Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile ! » M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 1re édit., t. III, p. 364) : « Quand Pascal interprète les Prophéties, et lève les sceaux du Vieux-Testament, quand il explique le rôle des apôtres parmi les Gentils, et l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, il devance visiblement Bossuet, le Bossuet de l'*Histoire universelle;* il ouvre bien des perspectives que l'autre parcourra et remplira. » — Et plus loin : « Bossuet avait lu les *Pensées*, il y avait rencontré celle-ci : *Qu'il est beau de voir*, etc. C'était tout un programme, que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles. »

Fragment 7. — « La religion païenne est sans fondement. » On a vu qu'il y a là quelques lignes barrées sur les oracles. Peut-être que Pascal, qui, dans ce passage, paraît nier les oracles païens, a hésité sur cette question. L'opinion qu'il y avait eu chez les Païens de vrais oracles, rendus par les démons avec la permission de Dieu, était encore générale parmi les croyants à cette époque; Fontenelle a l'honneur, par son *Histoire des Oracles*, de l'avoir fait abandonner.

« Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ! » On lit dans le Coran, au chapitre du *Voyage de nuit* (XVII) : « La plus grande partie du peuple s'éloigne de la vérité et dit : Nous ne te croirons pas, que tu ne nous fasses sortir des fontaines de dessous la terre, et que tu ne fasses en ce lieu un jardin orné de palmiers et de vignes, avec des ruisseaux qui coulent au milieu, ou que nous ne voyions descendre du ciel une partie des peines que tu nous prêches : nous ne te croirons pas que Dieu et les Anges ne te viennent secourir, que ta maison ne soit de fin or, et que nous ne voyions le livre de vérité envoyé du ciel... Dis leur [c'est Dieu qui parle au prophète] : Loué soit mon Seigneur ! Suis-je autre chose qu'un homme envoyé de sa part? » Et plus haut (c'est toujours Dieu qui parle) : « Rien ne nous a empêché de faire paraître les miracles que désirent voir les habitants de la Mecque, que le mépris que leurs prédécesseurs en ont eu. » *Traduction de Du Ryer*, 1647. —

Mahomet ne dit donc pas *lui-même* avoir fait des miracles, mais les siens n'ont pas manqué de lui en attribuer. Voir Grotius, *de Verit. relig.* VI, 5. — Le complément de la pensée de Pascal est que Moïse, au contraire, s'est attribué à lui-même des miracles, puisque le Pentateuque lui en attribue, et que Pascal ne met pas en doute que le Pentateuque n'ait été écrit par Moïse.

Quant à Jésus, ce sont ses disciples qui racontent ses miracles dans les Évangiles, mais ils le représentent comme les avouant lui-même et faisant profession d'une puissance supérieure. *Matth.* XI, 4, etc.

« Quelle morale ! » Voir Grotius, VI, 8. — Le mahométisme pèche contre la morale en autorisant le divorce, la polygamie, et l'esprit de guerre et d'extermination. Tout cela se trouve aussi chez les Juifs, et semble consacré par leur religion. Mais Pascal va nous dire ce qu'il pense de la religion juive. Ces points graves mis à part, la morale du Coran est d'ailleurs charitable, pure et sévère.

Port-Royal a supprimé ce qui suit, ne voulant pas sans doute avouer cette étrange pensée, que la morale de la Bible, prise à la lettre, est ridicule.

Fragment 8. — « De deux personnes qui disent de sots contes. » Port-Royal met, *des choses qui paraissent basses.* « L'un qui a double sens, entendu dans la cabale. » Port-Royal, *entendu par ceux qui le suivent.* On comprend que ces deux personnages, c'est Mahomet et l'Esprit saint ; ces *sots contes* apparents, c'est le Coran et la Bible. Il faut être dans *la cabale* pour les entendre. C'est mystère ou sottise (il dit ailleurs, *figure ou sottise,* XVI, 16, à la fin) ; mais dans la Bible c'est mystère, c'est sottise dans le Coran. Hasardeux parallèle, dont Port-Royal ne pouvait trop atténuer les expressions. Le monde n'aurait pu porter la pensée toute nue, telle qu'elle sortait de cette tête géométrique et ardente, amoureuse des *chiffres* (XVI, 7) et des curiosités.

De même, dans cette phrase du *fragm.* 9 : « Je veux qu'il y ait des obscurités *qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet* », Port-Royal supprime les mots soulignés.

Fragment 9 *bis.* — « Car il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle. » Le plus ancien de ces témoignages est celui de Papias, qui ne nous est pas arrivé directement, mais qui est allégué dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, III, 36. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce passage.

Fragment 10 *bis.* — « Les apôtres en ordonnant de lire. » Malgré la recommandation de Paul à Timothée, l'esprit de l'Eglise catholique

est plutôt de défendre de lire; et Montaigne l'approuve (I, 56, t. II, p. 285). — Nous avons une Lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras *sur la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire.* Il examine s'il est à propos d'autoriser les laïques à lire l'Ecriture, et il se prononce négativement. Il va jusqu'à dire : « Il faut avouer que, si un livre de piété, tel que l'Imitation de Jésus-Christ, ou le Combat spirituel, ou le Guide des pécheurs, contenait la centième partie des difficultés qu'on trouve dans l'Ecriture, vous croiriez en devoir défendre la lecture dans votre diocèse. » Mais répandre et faire lire l'Ecriture est un besoin pour toute secte indépendante, et tout Port-Royal en soutenait le droit et le devoir. Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal,* 1re édit. t. II, p. 348.

ARTICLE XX

1.

Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence; comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, et un tel renversement de la nature, que les morts ressusciteront, et les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avénement de douceur; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là; et ainsi, voulan paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa

connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent et non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (Saint Augustin. Montaigne, Sebonde [1].)

2.

Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité reluirait de toutes parts d'une manière incontestable ; mais, comme il ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, ou à l'indignité où seraient les hommes de la connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours ; et ainsi on n'en peut conclure, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

3.

Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe.

3 *bis*.

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption ; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais

1. Je pense que Pascal renvoie à ce passage de Montaigne dans l'Apologie de Sebonde (p. 231) : « Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio* [Aug. *de Civ. Dei*, XI, 22]. » Montaigne dit encore (p. 120) : « *Melius scitur Deus nesciendo*, dict sainct Augustin [*de Ordine*, II, 16]. »

utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

4.

... Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu ; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

5.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

5 *bis*.

... Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les Païens; la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

6.

Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture, car ils les honorent, à cause des clartés divines ; et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

7.

Si Jésus-Christ n'était venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Si Jésus-Christ n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*, comme dit Isaïe[1], nous ne pou-

1. *Is.* VIII, 14. Ce ne sont pas tout à fait les mots du texte.

vons convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre ; mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre.

8.

Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades et laisser mourir les sains ; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides.

9.

Que disent les prophètes de Jésus-Christ ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

10.

... Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne serait pas aheurté à Jésus-Christ, et c'est un des desseins formels des prophètes : *Excæca*... [Isaïe, VI, 10.]

11.

Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons ; car la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre que, par exemple, le *mem* fermé signifie six cents ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures [1].

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarent pas ; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime ; mais l'intelli-

1. Sur le *mem*, voyez le fragment 12 de l'article XVI.

gence du temps promis ne dépend point du cœur; et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

12.

Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda?

... Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

13.

La généalogie de Jésus-Christ dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de Jésus-Christ, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de Jésus-Christ, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près voit celle de Jésus-Christ bien discernée par Thamar, Ruth, etc [1].

14.

... Mais que l'on connaisse la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

15.

Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth, pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ni qu'il n'est pas fils de Joseph.

16.

Comme Jésus-Christ est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur[2] : ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

17.

Que si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons nous pas attendre lorsqu'il se découvre [3]?

1. Voir la *Genèse*, xxxviii, 29, et *Ruth*, iv, 17-22.
2. Cette vérité est sans doute le jansénisme.
3. Comme il a fait à Port-Royal par le miracle de la sainte Épine.

18.

Obj. Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit. — R. Elles ne nuisent donc point à la foi. — Ob. Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — R. Je réponds deux choses ; 1, que l'Église n'a pas décidé cela ; l'autre, que quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir.

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non ; c'est pour vous éloigner de croire.

19.

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XX

Tous les fragments compris dans cet article peuvent se résumer en celui-ci, qui est le dernier. « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. » C'est là, en effet, comme je l'ai montré dans l'Étude sur les Pensées, la clef de l'argumentation de Pascal. Port-Royal a mis, *qu'il aveugle les uns et éclaire les autres*, correction timide et peu franche, car si Dieu l'a fait, c'est sans doute qu'il l'a voulu.

Pascal lui-même renvoie (*Frag.* 10) à un passage d'Isaïe, où cette idée peut être saisie comme à sa source. Je le citerai tout entier : « Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je? et qui est-ce qui ira de ma part? Et je dis, Me voici, envoie-moi. Et il dit, Va, et tu diras à ce peuple : Ecoutez pour n'entendre point, et voyez pour ne reconnaître point. Aveugle l'esprit de ce peuple, bouche ses oreilles et ferme ses yeux ; il ne faut pas que ses yeux voient, que ses oreilles entendent, que son esprit comprenne, qu'il revienne à moi et que je le sauve. Et je dis, Jusqu'à quand, Seigneur? Et il dit, Jusqu'à ce que les villes soient dépeuplées d'habitants, que toute maison soit vide et toute terre dévastée..... Et ce qui reste reviendra à moi, et repoussera comme le térébinthe et comme le chêne. »

Ce n'est-là, comme on voit, qu'un mouvement lyrique, l'impatience d'un prophète qui pousse *jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*, qui dit : Vous ne croirez pas avant que le malheur soit venu, et avec le malheur le repentir. Mais ce qu'il disait aux Juifs avec un zèle plein d'amour

sous l'âpreté du langage, leur fut répété dans une pensée d'amertume et de haine par les premiers chrétiens qui se détachaient du judaïsme et que le judaïsme persécutait. Quels aveugles que ceux qui avaient tué le Christ ! Et s'ils l'avaient tué en vertu de la Loi et de la parole de Dieu, n'était-ce pas que Dieu avait voulu les perdre par cette Loi même mal comprise, qui devenait leur condamnation? Voyez *Marc*, IV, 11 ; *Jean*, XII, 40, et surtout *Paul*, II *Cor.* IV, 4 ; *Rom.*, XI, 8, etc. C'est Paul qui a transformé en un dogme théologique un cri de colère. Les calvinistes et les jansénistes ont adopté ce dogme avec passion, pour le tourner contre l'Église régnante, qu'il regardaient comme la synagogue de leur temps. Pascal lui-même l'avait déjà développé dans la quatrième *Provinciale*. Parmi les *Pensées diverses* de Nicole, on en trouve une, la trente-septième, où la doctrine du *Deus absconditus* est résumée dans un style digne de Pascal par la fermeté et la précision, et inspirée sans doute du souvenir de ses entretiens : « *Dieu cache sa vérité.* — Dieu a caché la connaissance de l'immortalité de notre âme dans la ressemblance de la naissance et de la mort des animaux : *Idem interitus hominis et jumentorum* : L'homme paraît et il disparaît dans le monde comme les chevaux. Il a caché la véritable religion dans la multitude des fausses religions, les véritables prophéties dans la multitude des fausses prophéties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer. »

Enfin, Louis Racine s'écriait, dans la poëme janséniste de *la Religion* :

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

D'un autre côté, voici comment Saurin parlait dans la chaire protestante :

« C'est que le Saint-Esprit se retire; c'est qu'il cesse de frapper à la porte de nos cœurs, c'est qu'il nous abandonne à nous-mêmes quand nous persistons à lui résister. Ce sont là ces *consciences cautérisées*; ce sont ces esprits fascinés, ce sont *ces hommes livrés à un esprit dépourvu de sens*; ce sont *ces cœurs engraissés* ; ce sont *ces yeux qui voient et qui n'aperçoivent point, ces intelligences qui entendent et qui ne comprennent point*, selon le style de l'Écriture. Et si les raisonnements que nous avons pressés dans nos discours précédents ont été incapables de vous convaincre, ne nous contestez pas du moins ce que vous voyez tous les jours, et qui se passe sous vos yeux. Après cela, prédicateurs, étonnez-vous si vos raisonnements, si vos preuves, si vos démonstrations, si vos exhortations, si vos instances les plus pathétiques et les plus

tendres ont souvent si peu de succès. Dieu combat lui-même contre vous. Vous démontrez, et Dieu *aveugle les yeux*; vous exhortez, et Dieu *endurcit le cœur*; et cet Esprit, cet Esprit qui, par sa puissance victorieuse, travaille avec nous pour illuminer les simples, et pour faire entendre *son secret à ceux qui le craignent*, cet Esprit, par une puissance vengeresse, affermit les autres dans leur insensibilité volontaire. »

Et il parlait comme avait parlé Calvin dans son Institution chrétienne : *Ecce vocem ad eos dirigit, sed ut magis obsurdescant; lumen accendit, sed ut reddantur cœciores; doctrinam profert, sed qua magis obstupescant; remedium adhibet, sed ne sanentur.* III, 24, n° 13, cité par M. Audin dans sa *Vie de Calvin*. C'est avec ces pensées qu'on arrive à être sans pitié pour ceux qui se trompent; on ne les condamne qu'à la suite de Dieu.

Pascal en était venu à écrire ces paroles, que MM. de Port-Royal ont supprimées dans leur édition :

« Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire » (*fragment* 18).

Il est difficile, dit M. Faugère, *de comprendre le sens de cette réflexion de Pascal*. Je crois que cela est devenu facile; Pascal devait nécessairement aller jusque là. Et Fénelon lui-même, d'ailleurs si peu sympathique au jansénisme, est-il donc si loin de Pascal, quand il dit, dans sa Lettre à l'évêque d'Arras : « L'Écriture est comme Jésus-Christ, qui *a été établi pour la chute et pour la résurrection de la multitude* [*Luc*, II, 34]... La même parole est un pain qui nourrit les uns, et un glaive qui perce les autres... Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans sa parole, que ceux qui sont humbles et dociles n'y trouvent que vérité et consolation, et que ceux qui sont indociles et présomptueux n'y trouvent qu'erreur et incrédulité. » Seulement il ne croyait pas qu'on fût du nombre des humbles et des croyants en vertu de la grâce nécessitante des jansénistes (voir la même Lettre). Nul n'a eu plus d'antipathie pour le jansénisme que Fénelon.

On trouvera ailleurs un fragment (XXIII, 18), où Pascal semble avoir voulu conjurer le péril d'une pareille doctrine.

Fragment 1. — « Dieu refuse à *quelques-uns*, à cause de leur endurcissement, etc. » Il semble que Pascal, épouvanté lui-même du mystère qu'il annonce, cherche à l'atténuer en réduisant, au moins dans l'expression, le nombre de ceux à qui Dieu s'est refusé. Le jansénisme est plus franc dans ce passage de Saint-Cyran : « Quand je considère que les Chrétiens ne sont, pour parler ainsi, qu'une poignée

de gens, en comparaison des autres hommes répandus dans toutes les nations du monde, et dont il se perd un nombre infini hors de l'Église; et que dans ce peu d'hommes qui sont entrés, par une vocation de Dieu, dans sa maison pour y faire leur salut, il y en a peu qui se sauvent, etc. » (Cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 290, 1re édition.)

« S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence. » Port-Royal met, *de son existence.* Ce n'est pas cela. Il ne s'agit pas de l'existence de Dieu en général, mais de l'avénement de Dieu chez les Juifs en la personne de Jésus-Christ (voir plus bas). Or les Juifs ne méconnaissaient pas l'existence de Jésus-Christ, mais son essence ; ils ne niaient pas qu'il fût, mais qu'il fût Dieu.

« Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, *et assez d'obscurité pour les humilier.* »

Voilà bien l'impression que devait ressentir cet esprit avide de clarté, enveloppé de ces ténèbres.

Fragment 7. — « Puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre. » Port-Royal n'a pas voulu dire cela, et a mis : « qu'il n'y a point de conviction *pour les esprits opiniâtres*, et qui *ne cherchent pas sincèrement la vérité.* »

Fragment 13. — Les passages de la Bible indiquées dans ce fragment ne contiennent que la généalogie de David, mais, aux yeux de Pascal, c'est la même que celle de Jésus-Christ.

Fragment 15. — « Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth. » La famille de Jésus était de Nazareth, et lui-même y avait toujours vécu ; les Evangiles même appellent Nazareth sa *patrie* (*Matth.* XIII, 54, etc.). Mais on croyait que le Messie devait naître à Bethléem ; on voulut donc que Jésus y fût né en effet. (Voir les *remarques* sur le fragment 14 de l'article XVIII).

Cependant quand les Juifs l'appellent Jésus de Nazareth, il ne les contredit pas : *Dixit eis, Quem quæritis? Responderunt ei, Jesum Nazarenum. Dixit eis Jesus, Ego sum* : « Il leur dit : Qui cherchez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. » *Jean*, XVIII, 4, et VII, 40.

« Ni qu'il n'est pas fils de Joseph. » *Matthieu, ibidem* : *Nonne hic est fabri filius? Nonne mater ejus dicitur Maria?... et scandalizabantur in eo. Jesus autem dixit eis : Non est propheta sine honore nisi in pa-*

tria sua : « N'est-ce pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Et il leur était un objet de scandale. Jésus leur dit : Un prophète n'est nulle part si peu en honneur que dans sa patrie. » Or, on croyait que le Messie devait être le fils d'une vierge. (*Matth.*, I, 22, etc.) Jésus laissait donc les Juifs dans l'aveuglement, en laissant dire de lui ce qui ne pouvait être dit du Messie.

ARTICLE XXI

La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple, en Hiérusalem, et enfin en la Loi et en l'Alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Que Dieu n'acceptait pas la postérité d'Abraham[1].

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Deut.* VIII, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. *Is.* LVI, 3 : « Que l'étranger ne dise pas : Le Seigneur ne me recevra pas. Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer : je les mènerai en ma sainte montagne, et recevrai d'eux des sacrifices; car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Is.* LXIII, 16 : « Vous êtes véritablement notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu de connaissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur. »

1. C'est-à-dire, qu'il n'en faisait point acception.

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes. *Deut.* x, 17 : Dieu, dit-il, « n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. (Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.* xxxi, 13, et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deut.* v, 15. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte. La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.* xvii, 11. Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples. Et qu'après que Jésus-Christ est venu, elle n'est plus nécessaire.)

Que la circoncision du cœur est ordonnée. *Deut.* x, 16; *Jérém.* iv, 1 : « Soyez circoncis de cœur, retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurcissez plus ; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.* xxx, 6 : « Dieu te circoncira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés. *Jér.* ix, 26. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est « incirconcis de cœur. »

Que l'extérieur ne sert à rien sans l'intérieur. *Joel.* ii, 13 : *Scindite corda vestra* [1], etc. *Is.* lviii, 3, 4, etc.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome, *Deut.* xxx, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez ; car c'est Dieu qui est votre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Os.* i [10]. *Deut.* xxxii, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de leurs derniers crimes : car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux ; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. » *Is.* lxv [1] [2]

1. « Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements. »
2. Le passage d'Osée (i, 10) est cité par Paul (*Rom.* ix, 25), de même que le verset d'Isaïe cité à la fin. (*Rom.*, x, 20.) Le passage traduit est celui du Deutéronome, cité aussi par Paul (*Rom.* x, 19).

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.* CXLIII, 15.

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu. *Amos*, V, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. *Is.* LXVI [1-3]; I, 11[1]. *Jérém.* VI, 20. *David*, *Miserere* [18][2]. — Même de la part des bons, *Exspectavi*[3]. *Ps.* XLIX, 8-14. Qu'il ne les a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement, VI [6-8][4]. *I. R.*[5] XV, 22; *Osée*, VI, 6.

Que les sacrifices des Païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. *Malach.* I, 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. *Jérém.* XXXI, 31. *Mandata non bona. Ezéch.* [XX, 25.]

Que les anciennes choses seront oubliées. *Is.* XLIII, 18, 19; LXV, 17, 18.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. *Jérém.* III, 15, 16.

Que le temple serait rejeté. *Jér.* VII, 12-14.

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. *Malach.* I, 11.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Dixit Dominus*[6].

Que cette sacrificature serait éternelle. *Ibid.*

Que Hiérusalem serait réprouvée, et Rome admise. Que

1. Le second passage d'Isaïe est celui dont s'est inspiré Racine : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus, etc.*

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?

2. C'est-à-dire, David, dans le psaume qu'on appelle *Miserere*, parce qu'il commence par ce mot. C'est le psaume L, l'un des sept psaumes de la pénitence.

3. Ce mot désigne le *Ps.* XXXIX, commençant par ces mots : *Exspectans exspectavi.*

4. « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui? Lui offrirai-je des holocaustes, et le veau d'un an? Le Seigneur sera-t-il donc apaisé par tous les béliers de la terre, par des milliers de boucs engraissés? Donnerai-je mon premier né pour l'expiation de mon crime? le fruit de mes entrailles pour le péché que j'ai commis? O homme, je vais te dire ce qu'il y a à faire et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher avec zèle dans la voie où est ton Dieu. » On comprend l'admiration de Pascal pour ce passage si peu juif et si chrétien. Toute cette argumentation sur les sacrifices se trouve dans Grotius, *de Veritate relig.* V, 3.

5. C'est-à-dire, premier livre des *Rois.*

6. Ce sont les premiers mots du psaume CIX. Pascal a dans la pensée le verset 4 de ce psaume : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.*

le nom des Juifs serait réprouvé, et un nouveau nom donné. *Is.*, LXV, 15.

Que ce dernier nom serait meilleur que celui de Juifs, et éternel. *Is.*, LVI, 5.

Que les Juifs devaient être sans prophètes (*Amos*), sans roi, sans princes, sans sacrifice, sans idole.

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple. *Jérém.* XXXI, 36[1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXI.

« *Is.* LVI, 3 : Que l'étranger ne dise pas : « Le Seigneur ne me recevra pas. » Port-Royal a retranché cette citation, probablement parce qu'il n'est parlé dans ce passage que des étrangers qui suivront la loi juive : *qui custodierint sabbata mea et tenuerint fœdus meum* ; et non de ceux qui seront les chrétiens.

« Que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez, car c'est Dieu qui est votre vie. » Pascal ne traduit pas la fin du verset, où les promesses temporelles reparaissent : *Ipse est enim vita tua, et longitudo dierum tuorum, ut habites in terra pro qua juravit Dominus patribus tuis, Abraham, Isaac et Jacob, ut daret eam illis* : « Afin que tu habites la terre que le Seigneur a promise par serment à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob. »

« Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu... *Même de la part des bons. Exspectans. Ps.* XLIX, 8-14. » Dans le psaume *Exspectans*, voir le verset : *Sacrificium et oblationem noluisti*. C'est le prophète qui parle de ses propres offrandes; Dieu ne veut donc pas des sacrifices, même des bons. Quant au *Ps.* XLIX, Port-Royal fait remarquer que Dieu y parle de même, *avant que d'adresser son discours aux méchants* par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus*. Il est facile néanmoins de voir que ces passages n'impliquent en aucune façon le désaveu de la loi juive, malgré toutes les subtilités de Pascal et de Port-Royal.

1. En titre dans l'autographe, *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion.*

ARTICLE XXII

1.

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement. Première partie : Que la nature est corrompue. Par la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture[1].

2.

Préface de la seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière[2].

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes[3], et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par rai-

1. « Par la nature même, » c'est-à-dire, cela prouvé par la nature même. De même *par l'Écriture*, c'est-à-dire, cela prouvé par l'Écriture.

2. C'est ainsi que la préface de la première partie, sur la nature humaine (VI, 33), commence par ces mots : *Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même.*

3. Comme fait Grotius, *de Verit. relig. christ.* I, 7.

son et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* [1].

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent [2]. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, *comme le jour en plein midi.* On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus.*

3.

Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments ; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

4.

Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même

1. *Matth.* XI, 27. Le texte est, *neque Patrem quis novit* : « Nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. »

2. J'ai déjà cité *Matthieu*, VII, 7 : *Quærite et invenietis.* Cf. *Luc*, XI, 9, etc.

temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

5.

La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

6.

Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur : et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

7.

... Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu ; par Jésus-Christ, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes. Mais, pour prouver Jésus-Christ, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties, étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de Jésus-Christ. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu, ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale. Mais par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine. Jésus-Christ est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu n'est autre chose que le réparateur de notre misère.

Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. *Quia non cognovit per sapientiam, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere*[1].

8.

Non-seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort, que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature.

9.

Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir.

10.

Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXII

Fragment 2. — « J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

1. I *Cor.* I, 21. Le texte est : *Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sap. Deum, pl. Deo per stult. præd. salv. fac. credentes.* « Le monde, avec sa sagesse, ayant méconnu Dieu dans sa sagesse divine, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiront. » J'ai cité ailleurs la traduction de ce passage par Montaigne (notes sur x, 1). — En titre dans l'autographe, *Dieu par* Jésus-Christ.

» Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. »

L'édition de Port-Royal transforme ainsi ce commencement : « La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la divinité aux impies commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement. *Je n'attaque pas la solidité de ces preuves, consacrées par l'Écriture sainte; elles sont conformes à la raison;* mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pou qui elles sont destinées. Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. *C'est à eux que toute la nature parle pour son auteur et que les cieux annoncent la gloire de Dieu.* Mais pour ceux, etc. » Rien de plus infidèle que ces additions au texte de Pascal. C'était bien attaquer la solidité de ces preuves que de déclarer qu'elles ne convainquent que ceux qui sont déjà persuadés. Et en effet il les attaque, non-seulement ici, mais dans d'autres fragments qui appartenaient sans doute à la même préface (x, 5, 6 ; et plus loin). Au lieu de les croire *consacrées par l'Ecriture sainte,* il soutenait contre les philosophes que l'Écriture ne les a jamais employées. Loin de les juger *conformes à la raison,* il dit plus bas qu'il voit *par raison* que rien n'est plus propre à rendre la religion méprisable. Port-Royal, sous l'influence de la philosophie de Descartes, fait parler Pascal en cartésien.

Ce n'est pas non plus la nature qui parle de Dieu à Pascal, c'est lui, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui en parle à la nature, qui rapporte la nature au Dieu qu'il trouve dans son cœur. La nature elle-même est muette, ou tout au moins équivoque (XIV, 2, XX, 2; etc).

« Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. » Port-Royal

donne : « Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi *et de charité*, qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuve de ce grand et important sujet que le cours de la lune ou des planètes, ou des raisonnements communs, et contre lesquels ils se sont continuellement raidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature *qui a retenti continuellement à leurs oreilles* : et l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnements, et de leur dire qu'ils y doivent voir la vérité à decouvert. » En supprimant ces mots, *destitués de grâce*, Port-Royal ôtait à ce morceau la marque essentielle du jansénisme. Les jansénistes seuls soutenaient que la grâce pouvait manquer à quelqu'un, et on se serait choqué de l'entendre répéter dans les *Pensées*. Le monde disait alors volontiers comme Anne d'Autriche à une autre époque : *Fi, fi de la grâce*! Cette autre phrase, *recherchant de toute leur lumière*, a paru aussi trop contraire au mot de l'Evangile : *Cherchez et vous trouverez* (*Math.* VII, 7). Dans le reste, Pascal est également désavoué, ou, tout au moins, adouci et, comme dirait Montaigne, *assagi*. On n'y voit plus cette fougue d'un grand logicien, plein de dédain pour la logique et pour les systèmes des autres, et tellement emporté qu'il ne prend plus garde si ses paroles indiscrètes ne découvrent pas ce qu'il défend.

Ainsi dans Pascal : « La moindre des choses... Dieu a découvert : » Port-Royal fait disparaître le sarcasme qui est dans cette antithèse.

« Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché. » Port-Royal a cru que ces paroles avaient encore besoin d'explication et de correctifs : « Elle nous dit bien que la beauté des créatures fait connaître celui qui en est l'auteur, mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit* (*Rom.* I, 19). Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus*. » On voit que Port-Royal essaie habilement de concilier Pascal avec l'Écriture, et de l'autoriser d'elle ; mais Pascal en est réellement bien loin.

Dans un article sur les Pensées de Pascal, publié à l'occasion de mon édition dans le *Constitutionnel* du 29 mars 1852, M. Sainte-Beuve,

après avoir cité le début de ce fragment, ajoutait ce qui suit : « Il est curieux de remarquer que la phrase un peu méprisante de Pascal, *J'admire*, etc..., avait d'abord été imprimée dans la première édition de ses *Pensées*, et la Bibliothèque nationale possède depuis peu un exemplaire unique, daté de 1669, où on lit textuellement cette proposition (page 150). Mais bientôt les amis, ou les examinateurs et les approbateurs du livre, etc. » Voici le texte entier de ce passage dans l'édition de 1669 : « *J'admire avec quelle hardiesse* quelques personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves, *mais je doute beaucoup de l'utilité* et du fruit qu'on en peut tirer ; et, *si elles me paraissent assez conformes à la raison*, elles ne me paraissent pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées. » On voit que ce texte de 1669, qui a paru devoir encore être corrigé, était pourtant bien éloigné déjà de la pensée véritable de Pascal. En général, le travail d'épuration entrepris par MM. de Port Royal était déjà entièrement accompli dans le texte de 1669, comme je m'en suis assuré en le parcourant.

Fragment 3. — « Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens. » Port-Royal met seulement : *Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens.* Il y a un bien autre élan dans les invocations répétées du texte. Le meilleur commentaire ici est le fameux papier touvé dans l'habit de Pascal.

Fragment 6. — « Ou dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également. » Là est le fond de l'irritation de Pascal contre Descartes et la philosophie. Il semble que dans le déisme de Descartes Pascal ait pressenti celui de Voltaire.

ARTICLE XXIII

1.

... Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles.

Il y a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître; autrement, ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement. Or, il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles[1].

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.* XVIII [22], et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.* XIII [4]; et JÉSUS-CHRIST une[2].

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine. Si les miracles règlent[3]...

1 *bis.*

Si les miracles sont vrais, pourra t-on persuader toute doctrine? Non, car cela n'arrivera pas. *Si angelus*[4]...

1 *ter.*

Règle. Il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas. Car il faut distinguer les temps.

2.

... Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le Nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions.

... S'ensuit-il de là[5] qu'ils avaient droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus? Non. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui niaient Dieu, et aussi péché d'exclure ceux qui ne niaient pas Dieu.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'il nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST, ou l'Église.

1. *Qu'il nous donne;* qui, *il*? Pascal parle-t-il de Dieu, ou bien de quelque adversaire qu'il réfute?

2. Voir *Marc*, IX, 38 : « Il n'est pas possible qu'un homme fasse un miracle en mon nom, et qu'en même temps il parle mal de moi. »

3. En titre dans l'autographe, *Commencement.*

4. Paul, *Gal.* I, 8 : *Sed licet nos, aut angelus de cœlo,* etc. « Quand un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile, qu'il soit anathème. »

5. C'est-à-dire, de la recommandation que Moïse fait aux Juifs de ne pas croire les faux prophètes. Leur disait-il par là qu'ils auraient droit d'exclure, etc.?

3.

S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire. Or, il n'y a pas humainement de certitude humaine, mais raison [1].

4.

Toute religion est fausse, qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

5.

Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de Jésus-Christ, et confirmée par miracles; et défense de croire à tous faiseurs de miracles, et, de plus, ordre de recourir aux grands-prêtres et de s'en tenir à eux [2]. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes. Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles, et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem, peccatum non haberent* [3]. Donc toute la créance est sur les miracles.

5 *bis*.

La prophétie n'est point appelée miracle.

6.

Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives; car ils disent seulement que

1. Cette fin, retranchée dans Port-Royal comme obscure, paraît se rapporter encore au miracle de la Sainte-Épine. C'est un miracle où il n'y a pas la *certitude* qu'il y aurait s'il n'existait pas de faux miracles, mais où il y a *raison de croire*, d'après la règle qui sert à discerner. Mais pourquoi ces mots, *humainement*, certitude *humaine?* Probablement parce que Pascal et les siens se croyaient assurés du miracle par une espèce de révélation supérieure à la certitude humaine.

2. *Deutér.* XVII, 12. *Malach.* II, 7.

3. Le texte est : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Jean,* XV, 24 : « Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que personne n'a faites, ils ne seraient pas en péché. »

Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or cela suffit, exclusion de répugnance, avec miracles.

7.

Jésus-Christ dit que les Écritures témoignent de lui, mais il ne montre pas en quoi.

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver Jésus-Christ pendant sa vie [1]. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or ceux qui ne croyaient pas en lui encore vivant étaient pécheurs, comme il le dit lui-même, et sans excuse [2]. Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or ils n avaient pas la nôtre, mais seulement les miracles ; donc ils suffisent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

8.

Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles. Il prouve qu'il remet les péchés, par un miracle [3].

Nicodème reconnaît, par ses miracles, que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia venisti a Deo magister; nemo enim potest facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum illo* [4]. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

9.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. Il faut

1. Cela a été expliqué ailleurs (XIX, 3).
2. Dans un passage déjà cité, *Jean*, XV, 22 : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.*
3. Pascal fait allusion à un passage qu'il a cité ailleurs (XVI, 9) : *Ut sciatis*, etc.
4. *Jean*, III, 2 : « Nous savons que tu es venu comme un maître envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. »

lui pardonner ce mot : *Quid debui*[1]? « Accusez-moi, » dit Dieu dans Isaïe [2]. Dieu doit accomplir ses promesses [3], etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. Or ils seraient induits en erreur, si les faiseurs [de] miracles annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire. Ainsi s'il y avait division dans l'Église, et que les ariens, par exemple, qui se disaient fondés en l'Écriture comme les catholiques, eussent fait des miracles, et non les catholiques, on eût été induit en erreur. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent; aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende [4], et l'incrédulité de Pharao et des Pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel. Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et doctrine suspects d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. JÉSUS-CHRIST était suspect.

10.

Il y a bien de la différence entre tenter, et induire en erreur. Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. Tenter est procurer les occasions, qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose [5]. Induire en erreur, est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté.

1. *Isaïe*, v, 4 : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei?* « Qu'ai-je donc dû faire à ma vigne, que je n'aie pas fait? » Il faut pardonner ce mot de devoir à celui qui l'a employé, puisque Dieu l'emploie lui-même.

2. *Isaïe*, I, 18 : *Et arguite me, dicit Dominus.*

3. C'est moins ici, je crois, un texte particulier, que ce qui résulte des divers textes.

4. Pascal mêle dans cette phrase les miracles de Moïse et ceux de Jésus.

5. Par exemple, on ne se promettra du Messie que des biens temporels : voyez xv, 7. Ou bien on croira avec facilité celui qui appelle à l'idolâtrie et au péché par de faux miracles.

11.

Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile ; cela ne se peut. Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel.

12.

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour Jésus-Christ, et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ, et feindre d'en être. Les uns peuvent faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

13.

Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen [1] ; juif et chrétien [2] ; catholique, hérétique ; calomniésetcalomniateurs [3] ; entre les deux croix [4]. Mais aux hérétiques les miracles seraient inutiles, car l'Église, autorisée par les miracles,qui ont préoccupé la créance, nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracle contre miracle, et premiers et plus grands du côté de l'Église [5].

14.

Contestation : Abel, Caïn [6]. Moïse, magiciens [7]. Élie, faux

1. Avant le Christ. Alors les miracles sont du côté des Juifs.

2. Après le Christ. Alors les miracles sont du côté des Chrétiens.

3. C'est-à-dire, dans la pensée de Pascal, entre Port-Royal et les Jésuites.

4. C'est-à-dire, entre la croix où mourait le Sauveur, et celle où un voleur était attaché à côté de lui. Port-Royal met *les trois croix*, parce qu'il y avait deux voleurs. Mais il n'y avait à discerner qu'entre Jésus-Christ d'une part, et ces criminels de l'autre. Ce qui a discerné, c'est le miracle qui a accompagné le dernier soupir de Jésus-Christ *Matth.* xxvii, 51.

5. Il semble qu'il y a là une contradiction ; car il vient de dire que les miracles discernent entre les catholiques et les hérétiques. Voici, je pense, comment cela doit s'entendre. Au temps des anciennes hérésies, quand l'autorité de l'Eglise catholique n'était pas suffisamment établie encore, elle l'a été par les miracles ; ils ont rendu incontestable ce qui était douteux. Maintenant il n'y a plus de doute, c'est l'Eglise qu'on doit croire, et rien, de la part des hérétiques déclarés, pas même les miracles, ne sauraient prévaloir contre elle.

6. C'est le développement de la première phrase du fragment qui précède. C'est-à-dire, les miracles ont discerné entre Abel et Caïn, entre Moïse et les magiciens, etc. Le miracle qui discerne entre Abel et Caïn, c'est Dieu qui parle, et qui déclare lui-même sa préférence. *Genèse*, iv, 4-7.

7. Les magiciens de Pharaon, *Exode*, vii.

prophètes [1]. Jérémie, Ananias [2], Michée, faux prophètes. JÉSUS-CHRIST, Pharisiens [3]. Saint Paul, Barjésu [4], apôtres, exorcistes [5], les chrétiens et les infidèles; les catholiques, les hérétiques; Élie, Énoch; Antechrist [6]. Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix.

15.

Jamais, en la contention du vrai Dieu, la vérité de la religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur et non de la vérité [7].

16.

Jean, VII, 40 [8]. Contestation entre les Juifs, comme entre les Chrétiens aujourd'hui. Les uns croyaient en JÉSUS-CHRIST, les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Béthléem. Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas. Car ses miracles étant convaincants, ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Ecriture; et cette obscurité ne les excusait pas,

1. III *Rois*, XVIII, 38,

Des prophètes menteurs la troupe confondue
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

2. *Jérém.* XXVIII, 16-17. Le miracle ne consiste ici que dans le fait de la prophétie qui s'accomplit; c'est pour cela peut-être que Port-Royal retranche cet exemple. De même pour celui de Michée (III *Rois*, XXII, 13-35).

3. *Luc*, V, 20-24.

4. *Act. des Ap.*, XIII, 11.

5. *Act. des Ap.* XIX, 13-16 : « Quelques exorcistes juifs qui parcouraient le pays essayèrent d'invoquer sur ceux qui étaient possédés des esprits malins le nom du Seigneur Jésus, en disant : Je vous adjure par Jésus que Paul annonce... Mais l'esprit mauvais leur répondit : Je connais Jésus, et je connais Paul; mais vous, qui êtes-vous? Et un homme qui avait en lui un des plus méchants démons se jetant sur eux... les maltraita si fort, qu'ils s'enfuirent hors de la maison nus et blessés. »

6. Il est parlé dans l'Apocalypse (XI) de deux *témoins* du Seigneur, qui prophétiseront à la fin des temps durant 1260 jours : *Et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt diebus mille ducentis sexaginta amicti saccis.* « Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et leurs corps seront étendus dans les places de la grande ville...; et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi... Mais, après trois jours et demi, l'esprit de vie entra en eux de la part de Dieu; ils se relevèrent sur leurs pieds..., et ils montèrent au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre, la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent...; le reste fut saisi de crainte, et donna gloire à Dieu. » (Traduction de Bossuet). La tradition générale des Pères est que cette bête est l'Antechrist, et que ces deux témoins sont Élie et Énoch : voir la Préface de Bossuet, paragraphe 14.

7. C'est-à-dire, comme a mis Port-Royal, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grands du côté de la vérité. — *En la contention du vrai Dieu*, c'est-à-dire, dans le débat sur la question de savoir quel était le vrai Dieu.

8. *Num quid scriptura dicit quia ex semine David et ex Bethleem castello venit Christus?* Voir les *remarques* sur XVIII, 14.

mais les aveuglait. Ainsi ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, pour une prétendue contradiction chimérique, ne sont pas excusés.

17.

Jésus-Christ guérît l'aveugle-né, et fit quantité de miracles, au jour du sabbat. Par où il aveuglait les pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger les miracles par la doctrine.

« Nous avons Moïse : mais celui-là, nous ne savons d'où il est[1]. » C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est, et cependant il fait de tels miracles.

Jésus-Christ ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antechrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre Jésus-Christ, qui n'est point caché. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fît des miracles ouvertement.

18.

Fondement de la religion. C'est les miracles. Quoi donc? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui?

S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre. Or les miracles de Jésus-Christ ne sont pas prédits par l'Antechrist[3], mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par Jésus-Christ[4]; et ainsi, si Jésus-Christ n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur; mais l'Antechrist ne peut bien induire en erreur[5]. Quand Jésus-Christ a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles? Moïse a prédit Jésus-Christ, et ordonné de le suivre[6]; Jésus-Christ a prédit l'Antechrist, et défendu de le suivre[7].

1. Voir *Jean*, IX, 14 (et *Luc*, XIII, 14).
2. *Qui n'est point caché.* Qui ne l'est plus depuis sa résurrection.
3. Avant ces mots, il faudrait ajouter, pour que le raisonnement fût complet : Donc il fallait qu'on ne pût être induit en erreur; or les miracles, etc.
4. *Matth.*, XXIV, 24. *Surgent enim* pseudochristi, etc. « Il s'élèvera de *faux christs* et de faux prophètes, et ils feront de grands miracles et des prodiges capables d'induire en erreur, *s'il était possible*, même les élus. » Quant à l'*Antechrist* par excellence, ce nom se trouve dans la première des épîtres qui portent le nom de Jean, II, 18; IV, 3.
5. Remarquer ce *bien*. L'Antechrist induira en erreur sans doute, mais non pas *bien*, à bon titre; les élus pourront se préserver de l'illusion (*ita ut in errorem inducantur*, si fieri potest, *etiam electi*. — *Matth.*, *ibid.*).
6. Pascal veut parler de ce passage du Deutéronome : « Le Seigneur ton Dieu t'enverra un prophète sorti comme moi de ta race et d'entre tes frères : écoute-le. » (XVIII, 15).
7. *Nolite credere*. *Matth.*, XXIV, 23.

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa croyance à l'Antechrist, qui leur était inconnu; mais il est bien aisé, au temps de l'Antechrist, de croire en Jésus-Christ, déjà connu.

Il n'y a nulle raison de croire en l'Antechrist, qui ne soit à croire en Jésus-Christ; mais il y en a en Jésus-Christ, qui ne sont pas en l'autre.

19.

Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

20.

Ou Dieu a confondu les faux miracles, ou il les a prédits ; et par l'un et par l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

21.

Les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu; sans quoi, ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.* XIII, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. Et de même pour l'Antechrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible. »

22.

Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt, nos autem Jesum crucifixum. — Sed plenum signis, sed plenum sapientia; vos autem Christum non crucifixum, et religionem sine miraculis et sine sapientia[1].

Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le manque de charité. *Joh.* [X, 26] : *Sed vos non creditis quia non estis ex ovibus.* Ce qui fait croire les faux est le manque de charité. II *Thess.* II[2].

1. La phrase, *Judæi signa petunt...* est prise de Paul, I *Cor.* I, 22 (il y a *Christum* au lieu de *Jesum*). Mais c'est Pascal qui ajoute pour son propre compte, s'adressant à ses adversaires qui s'étaient servis de ce texte de Paul contre lui, *Sed plenum signis*, etc.

2. En titre dans l'autographe, *Raisons pourquoi on ne croit point.*

23.

Ayant considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner; et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y [a] eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là; et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : Une chose est possible, donc elle est; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels d'entre ces effets par uliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer[1].

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortiléges, etc. Car, si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru; et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais.

Il faut raisonner de la même sorte pour la religion; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de

1. Sur ces faux effets de la lune, voyez le fragment VII, 17. — Port-Royal substitue au texte de l'alinéa suivant celui d'une variante qu'on trouve aussi dans le cahier autographe. On a par hasard la date de cette variante, ou du moins une limite, car elle est écrite au *verso* d'une lettre adressée à Pascal et datée du 19 février 1660.

fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion; mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc[1].

24.

Il est dit, Croyez à l'Église[2], mais il n'est pas dit, Croyez aux miracles, à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

25.

... Ces filles, étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition; que leurs confesseurs les mènent à Genève; qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père : elles savent que tout cela est faux, elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est*[3]. Qu'arrive-t-il là-dessus? Ce lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel : et Dieu les comble de ses faveurs. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure qu'elles sont donc en la voie de perdition[4].

26.

Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Eglise.

1. Montaigne, *Apol.*, p. 271 : « Epicurus [dit], qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples...; car on y trouve des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous, *où la circoncision estoit en crédit...* : où nos croix estoient en diverses façons en credit; icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, *et nommeement celle de sainct André,* à se deffendre des visions nocturnes... On y trouve... l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres...; et cette fantasie... qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchées pour leur péché... : *qu'aultrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes...*, etc., etc. » — On lit dans la *Biographie universelle* article *André* (saint) : « L'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de Jésus-Christ et la représentent en forme d'un X. » — En tête, dans le cahier autographe : *Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir.*

2. *Matth.* XVIII, 17-20.

3. « Vois si la voie de l'iniquité est en moi », *Ps.* CXXXVIII, 24.

4. Tout ce fragment se rapporte aux religieuses de Port-Royal. Pascal les représente calomniées par les Jésuites, mais justifiées et vengées par Dieu même dans le miracle de la sainte-Epine.

27.

... S'ils disent que notre salut dépend de Dieu, ce sont des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des catholiques [1]. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est point une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie.

28.

... Les trois marques de la religion : la perpétuité, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent la perpétuité par la probabilité [2]; la bonne vie par leur morale ; les miracles, en détruisant ou leur vérité, ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Eglise n'aura que faire de perpétuité, sainteté ni miracles. Les hérétiques les nient, ou en nient la conséquence ; eux de même. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour nier la conséquence.

29.

... Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuve, s'ils ont raison.

30.

L'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques, qui s'en sont retirés ; et les mauvais chrétiens, qui la déchirent au dedans.

Ces trois sortes différentes d'adversaires la combattent d'ordinaire diversement. Mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme ils sont tous sans miracles [3], et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, il ont tous eu le même intérêt à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine. Il y avait deux partis entre ceux qui

1. Voir la septième Provinciale.

2. Il s'agit des Jésuites et de cette doctrine de leurs casuistes, qu'une opinion toute nouvelle, contraire aux Pères et à la tradition, mais soutenue par ce qu'on appelle un auteur grave, devient *probable*, et peut être suivie en sûreté de conscience. Voir les *Provinciales*, et en particulier la cinquième.

3. Quand Pascal dit cela des Juifs, il n'entend parler que des Juifs depuis l'arrivée du Messie, les Juifs opposés à Jesus-Christ.

écoutaient Jésus-Christ : les uns qui suivaient sa doctrine par ses miracles; les autres qui disaient [1]... Il y avait deux partis au temps de Calvin [2]... Il y a maintenant les jésuites..., etc.

31.

Ce n'est point ici le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes. Si l'on publie les vérités de l'Évangile, on en publie de contraires, et on obscurcit les questions, en sorte que le peuple ne peut discerner. Et on demande : Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres? Quel signe faites-vous [3]? Vous n'avez que des paroles, et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien. — Cela est une vérité, que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine ; et c'est une autre vérité, pour blasphémer les miracles.

32.

Que vous êtes aise de savoir les règles générales, pensant par là jeter le trouble, et rendre tout inutile ! On vous en empêchera, mon père; la vérité est une et ferme.

33.

Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne [4].

34.

Jean, IX : *Non est hic homo a Deo, quia sabbatum non custodit.*

1. Les éditions suppléent : *Il chasse les démons au nom de Belzébuth. Matth.* XII, 24.
2. La suite de la pensée doit être qu'il se fit alors des miracles du côté des catholiques et que les hérétiques les méconnurent.
3. Expression consacrée. Un signe, c'est un miracle, signe d'une puissance surnaturelle.
4. Les schismatiques sont ceux qui, sans avoir d'autres dogmes que l'Église, ce qui serait hérésie, se séparent d'elle et de son chef, et ne reconnaissent pas son autorité. Tels sont les Grecs. Les jansénistes, au contraire, reconnaissaient hautement en principe l'Église et le pape, et leur désobéissaient dans le fait.

Alii : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? Lequel est le plus clair[1]?

Cette maison n'est pas de Dieu; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. — Les autres : Cette maison est de Dieu; car il y fait d'étranges miracles. — Lequel est le plus clair?

Tu quid dicis? Dico quia propheta est. — Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam[2].

35.

Si vous ne croyez en moi, croyez au moins aux miracles. Il les renvoie comme au plus fort.

36.

... Il avait été dit aux Juifs, aussi bien qu'aux Chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes. Mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles, et essaient de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable : étant nécessités d'être convaincus, s'ils reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire : ceux qui ne nient ni Dieu, ni Jésus-Christ, ne font point de miracles qui ne soient sûrs : *Nemo faciat virtutem in nomine meo, et cito possit de me male loqui*[3]. Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée. Voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance[4].

1. « Quelques Pharisiens disaient : Cet homme n'est pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient: Comment un pécheur pourrait-t-il faire de tels miracles? Et il y avait division entre eux. » Il y a dans le texte : *Alii autem dicebant.* Jean, IX, 16.

2. Même chapitre, versets 17 et 33. Il y a dans le texte : *Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos? Ille autem dixit : Quia propheta est.* « Et toi, qu'en dis-tu [les Pharisiens s'adressent à l'aveugle-né que Jésus a guéri]? Il répondit : Que c'est un prophète. Si cet homme n'était de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil. »

3. *Marc*, IX, 38. « Maître, nous venons de voir un homme qui chasse les démons en ton nom, et qui ne nous suit pas, et nous l'avons empêché. Mais Jésus dit : Ne l'empêchez point. Il n'est pas possible qu'on exerce une vertu surnaturelle en mon nom, et qu'en même temps l'on parle mal de moi. » Le texte est : *Nemo est enim qui faciat virt. in nom. m., et possit cito male loqui de me.*

4. Le prince de ce monde est le diable (*Jean*, XII, 31, etc). Il ne peut se servir pour ses opérations infernales d'un objet consacré par le sang du Sauveur. Un prodige fait avec la Sainte-Epine ne peut donc être l'œuvre du démon.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même; c'est l'instrument de la passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux, choisit celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs [1].

37.

Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà. Mais quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant exclu la vraie source de la vérité, qui est la tradition, et ayant prévenu le pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître : alors les hommes ne parlant plus de la vérité, la vérité doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius.

38.

Joh., VI, 26 : *Non quia vidistis signum, sed quia saturati estis* [2].

Ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST à cause de ses miracles, honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit; mais ceux qui, en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités.

39.

Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure; jugez par celles qui sont établies, et par vous-mêmes [3] : *Væ qui conditis leges iniquas* [4].

40.

La manière dont l'Église a subsisté est, que la vérité a été sans contestation; ou, si elle a été contestée, il y a eu le pape, et sinon, il y a eu l'Église.

1. *En plusieurs lieux,* parce qu'il ne s'agit que d'épines détachées, et non de la couronne tout entière.

2. Le texte est, *sed quia manducastis ex panibus, et satis. est.* C'est Jésus qui parle à la foule qui le poursuit après le miracle des cinq pains : « En vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez eu à manger avec ces pains, et que vous avez été rassasiés. »

3. Voir au fragment 32 : « Que vous êtes aise de savoir les règles générales ! » Elles étaient donc posées dans le livre auquel répond Pasca..

4. Il y a dans le texte : *Væ qui condunt.* « Malheur à ceux qui établissent des lois iniques ! » *Is.*, x, .

41.

Miracle. C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie; et non-miracle, est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais...

42.

Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps.

43.

Il importe aux rois et princes d'être en estime de piété; et, pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous.

44.

Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs; mais vous leur ressemblez en mal.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXIII

Tout cet article, qui depuis l'édition de Port-Royal a continué d'être placé presque à la fin des *Pensées*, est cependant le véritable point de départ et l'origine du livre que méditait Pascal, comme on l'a vu dans sa Vie écrite par sa sœur, page LXXIV de l'Introduction.

Il ne se proposait d'abord que de faire valoir le miracle de la Sainte-Epine, le miracle de Port-Royal, contre les adversaires de Port-Royal. Et c'est où il s'en tient à peu près dans les fragments dont se compose cet article.

Il n'y a donc pas de pensées que MM. de Port-Royal aient dû avoir plus à cœur de faire connaître au public; mais il n'y en a pas non plus où les nécessités de la situation leur aient imposé plus de retranchements, car ces fragments sont tout pleins de l'ardeur du combat, et de ce fanatisme que la persécution allume. Les traits les plus vifs furent sacrifiés au respect de la paix de l'Église.

Mais, dès 1727, l'évêque de Montpellier, Colbert, un des derniers champions du jansénisme, et qui croyait aux miracles du tombeau du diacre Paris, recueillait dans le manuscrit la plupart de ces fragments

pour les citer à l'appui de sa foi, dans la crise extrême et désespérée où les dissidents étaient alors, à la date même de la condamnation du vieux Soanen.

L'esprit de Pascal, que nous sentons souvent, avec une admiration profonde, si voisin de nous, ou même pénètrant si avant dans notre propre pensée, en est ici séparé comme par un abîme. Je ne dis pas seulement de nous, je dis de Descartes et de la lumière nouvelle qui se levait alors, et dont le monde s'est bientôt trouvé rempli. Il n'y a pas de surnaturel. Il n'y a jamais eu, il ne peut y avoir jamais de miracle ni de prophétie. C'est dorénavant un principe en dehors duquel on ne peut plus philosopher, et ce principe anéantit tout le travail qui s'était fait, sur ce sujet des miracles, dans l'âme tourmentée de Pascal.

Fragment 1. — « Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. »

Cette première phrase nous jette tout de suite au cœur des difficultés théologiques sur les miracles. L'Église admet qu'il y en a, comme Pascal va le dire, de vrais et de faux ; et par faux miracles, elle n'entend pas de pures illusions ; elle entend des actes qui sont réellement hors de la nature, mais qui mentent en quelque sorte, en ce qu'ils ne viennent pas de Dieu, et doivent être attribués au démon. Dès lors comment discerner les faux et les vrais miracles? par la doctrine. Les miracles faits à l'appui d'une doctrine contraire à Dieu ne peuvent être de Dieu ; ce sont de faux miracles : *la doctrine discerne les miracles.* Mais d'un autre côté, pourquoi sont faits les miracles, les vrais miracles, sinon pour témoigner en faveur d'une doctrine sainte et méconnue, et montrer qu'elle vient véritablement de Dieu? Ainsi donc, *les miracles discernent la doctrine.* Voilà un cercle vicieux, dont Pascal tâche de sortir. Il y a fait d'autant plus d'efforts, que la cause à laquelle il a donné toute son âme, la cause du jansénisme et de Port-Royal, est intéressée dans ce débat. Il s'agit de prouver contre les Jésuites que le *miracle de la Sainte-Épine,* qu'ils n'osaient nier absolument, mais où ils ne voulaient voir qu'un prestige de l'esprit de mensonge, était au contraire un témoignage formel de Jésus-Christ en faveur de ses défenseurs persécutés. On peut résumer en quelques mots la thèse de Pascal. Dieu ne peut vouloir tromper les hommes, du moins les justes, qu'il a fait dignes de la vérité. Il n'est donc pas possible que les miracles et la doctrine soient équivoques en même temps. Si la doctrine est évidemment contraire à Dieu, Dieu peut permettre qu'elle ait pour elle de faux miracles, car ils ne tromperont pas les cœurs droits. La doctrine discernera les miracles. Mais quand la doctrine est dou-

teuse et contestée, alors, si elle a des miracles, ces miracles seront évidemment divins, et discerneront la doctrine. C'est le cas de Port-Royal.

« Moïse en a donné deux, que la prédiction n'arrive pas, et., etc. » Port-Royal met, *en a donné une*, et supprime, *que la prédiction n'arrive pas*, sans doute parce qu'alors il n'y a plus miracle.

Fragment 4. — Ce fragment n'a point de rapport à la doctrine sur les miracles, mais Port-Royal l'y rattache en ajoutant : « Toute religion qui ne reconnaît maintenant pas Jésus-Christ est notoirement fausse, *et les miracles ne peuvent lui servir de rien.* »

Fragment 8. — » Nicodème... ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles. » Port-Royal ajoute ce commentaire : « Ainsi quand même la doctrine serait suspecte comme celle de Jésus-Christ pouvait l'être à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des Pharisiens [1], s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté [2], il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il pourrait y avoir de difficulté de la part de la doctrine ; ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur. »

Fragment 9. — « Jésus-Christ était suspect. » Port-Royal est donc comme Jésus-Christ ! Voyez en effet le fragment 34.

Fragment 13. — « Car l'Église, autorisée par les miracles *qui ont préoccupé la créance*, etc. » Il y a là comme une jurisprudence qui accorde la foi, en fait de miracles, au premier occupant.

Fragment 14. — « Élie, Énoch. » Ce n'est pas ici le lieu de développer la légende merveilleuse de ces deux saints personnages, moins fondée sur l'Écriture que sur la tradition, et sur le *livre d'Énoch*, livre qui paraît cité dans l'épître qui porte le nom de Jude, verset 14, mais qui n'a pas été reçu parmi les livres saints ou canoniques, quoique cette épître elle-même y soit admise.

Fragment 16. — » Contestation entre les Juifs, *comme entre les Chrétiens d'aujourd'hui.* » Port-Royal retranche les mots soulignés, ainsi que la phrase sur *ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui.* Les éditeurs de Port-Royal retranchent de même, au fragment 19, cette phrase : « Les miracles sont plus importants que vous ne pen-

1. Traduisez : comme celle de Port-Royal pourrait l'être, à cause qu'elle semble contraire aux décisions de l'Église.
2. Comme celui de la Sainte-Épine.

sez », qui s'adresse sans doute au P. Annat; — Enfin, les vingt derniers fragments de l'article manquent dans l'édition de Port-Royal.

« Ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, par une prétendue contradiction chimérique. » Ils disaient sans doute qu'il était contradictoire que Dieu fit des miracles pour les jansénistes, condamnés par l'Église de Dieu et par son vicaire. Et Pascal répond que la contradiction n'est qu'apparante, parce que l'hérésie condamnée n'était pas la véritable doctrine de Jansénius et des siens.

Fragment 22. — « *Vos autem Christum non crucifixum.* » Les Jésuites avaient cité, sans doute, pour infirmer la valeur du miracle de la Sainte-Épine, le texte de Paul ; de là le commentaire de Pascal. Il leur reproche de prêcher un Christ non crucifié, d'abord parce que, en attaquant la grâce efficace, ils détruisent, suivant lui, la vertu du sang de Jésus-Christ et de la rédemption ; et aussi parce qu'ils étaient accusés de dissimuler le mystère du crucifiement dans leurs missions de la Chine et des Indes, comme étant un scandale aux peuples de ces pays : voir la cinquième *Provinciale*.

Fragment 23. — « Ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer. » Mais, comme dit fort bien Voltaire : « on a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. » Voir Pline, II, 41.

« Il en est de même des prophéties, des miracles. » On doit remarquer qu'une guérison ou un phénomène extraordinaire peut avoir des raisons naturelles; mais un miracle, c'est ce qui est surnaturel. L'homme est disposé à croire à des effets surnaturels, même sans en avoir vu, seulement parce qu'il a vu des effets naturels dont sa raison n'a pas su se rendre compte.

« Des sortiléges, etc. » Voir les Remarques sur la Vie de Pascal, page CII. Dans l'*etc.* Pascal comprenait-il l'astrologie?

Au surplus, ceux-là raisonnaient comme Pascal, qui, au moment où il écrivait ces phrases, faisaient encore brûler des sorciers ; et ils triomphaient comme lui dans leur logique.

Fragment 25. — « On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. » Ce trait fait tomber le miracle de la Sainte-Épine comme une réponse accablante sur les ennemis de la sainte maison. Quel rapprochement ! quelle antithèse ! Quelle vivacité d'argumentation, d'imagination, de passion tout ensemble ! Otez cette petite phrase, et alors celles qui l'entourent, *Dieu en a fait son temple, Dieu en fait le sanc-*

tuaire de ses grâces, sembleront vagues et communes; rétablissez-la, elles paraîtront pleines de force et de sens.

Ce fragment n'a pas été reproduit dans l'édition de Port-Royal. Il doit être rapproché de cette page de la seizième Provinciale, écrite au même moment et sous la même inspiration : « cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies? Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au Saint-Sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père; et vous les retranchez publiquement de l'Église pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute, et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Église. Et je crains, mes pères, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en Juge. »

Fragment 26. — « Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église. » Mais que faisait Pascal lui-même dans les *Provinciales*, quand il répandait son ironie sur les discussions théologiques, sur les censures de la Sorbonne, sur la casuistique, sur les moines? Ne désarmait-il pas l'Église? et cela d'une main bien autrement redoutable que celle du P. Annat.

Fragment 29. — « L'Eglise est sans preuve, s'ils ont raison. »

Quoi, si l'on refuse de reconnaître que c'est Dieu qui a guéri cette enfant pour honorer Port-Royal, *l'Église est sans preuve*, et toute la religion tombe! Où la passion a-t-elle entraîné Pascal!

Fragment 31. — « Des vérités *au moins bien apparentes.* »

Telles que celles que professaient les jansénistes, la grâce efficace, la prédestination absolue. Il n'ose appeler ces vérités tout à fait évidentes, puisqu'il reconnaît qu'il n'y a pas d'évidence ici-bas. Mais il ne les tient pas non plus pour obscures; ce serait excuser les adversaires qui les combattent. De là l'expression dont il se sert. Les éditions mettent : *et même sur les vérités les plus certaines de la morale* Ce n'est pas cela.

Fragment 36. — « Ceux qui ne nient ni Dieu ni Jésus-Christ *ne font point de miracles* qui ne soient sûrs. »

Pascal parle toujours comme si Port-Royal avait fait un miracle. C'était bien assez de prétendre que Port-Royal avait été l'objet d'un miracle. Il va dire lui-même tout à l'heure que ce ne sont pas les hommes qui l'ont fait.

« Voici une épine... Voici que Dieu... » Quelle solennité, quelle grandeur sans effort dans la répétition de ce tour ! Il voit Dieu descendre. Comment exiger qu'il sorte de cet enthousiasme pour examiner péniblement si d'abord, par exemple, l'authenticité de la sainte relique est bien établie ! Qui sent Dieu présent n'a rien à discuter ni à éclaircir. Le Saint des Saints était un lieu que l'œil de l'homme n'éclairait jamais ; autrement, il n'eût plus été le Saint des Saints.

Fragment 37. — « C'est ce qui arriva au temps d'Arius. »

L'imagination de Pascal se plaisait à assimiler la situation où il voyait l'Eglise à celle où elle se trouvait au temps d'Arius. Alors dominait l'hérésie des ariens, maintenant c'est celle des *pélagiens*, qu'il imputait aux jésuites. Saint Athanase était persécuté alors pour la foi ; maintenant c'est Arnauld, et les champions du jansénisme. Voyez le fragment 25 de l'article XXIV. Le pape Libère s'était laissé intimider ou surprendre par les ariens, et avait signé une de leurs formules ; et cet exemple célèbre a été mis en avant par tous ceux qui ont combattu la doctrine de l'infaillibilité des papes : Pascal regardait Innocent X et Alexandre VII comme étant dans le cas de Libère. Quant aux miracles, Pascal me paraît avoir en vue ceux qui éclatèrent à Milan, au rapport de saint Ambroise et de saint Augustin, lors de la découverte des reliques des martyrs Gervais et Protais, miracles dont le prodigieux retentissement fut la force et la défense d'Ambroise contre la cour arienne de Justine et de Valentinien (en 385).

Fragment 41. — « Car cela n'excède pas *la force naturelle du diable.* »

Quelle étrange alliance de mots ! comme si on ne sortait pas de l'ordre de la nature du moment que l'on conçoit un être tel que le diable ! Et quelle difficulté à discerner ce qui passe les forces d'une puissance si mystérieuse ! Mais combien on s'étonne qu'un géomètre et un physicien comme Pascal portât si légèrement l'idée d'un miracle, c'est-à-dire de la nature dérangée !

On trouve dans les œuvres d'Arnauld, tome X, page 398, sous le ti-

tre de *Pensées de M. Arnauld sur les miracles*, de simples notes évidemment préparées pour Pascal. Elles contiennent l'indication des divers textes que celui-ci a produits en effet dans les Pensées sur les miracles.

ARTICLE XXIV

1.

Le pyrrhonisme est le vrai; car, après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard : et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre. *Quod ergo ignorantes quæritis, religio annuntiat vobis*[1].

2.

Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est un en tous lieux, et est tout entier en chaque endroit.

Que cet effet de nature, qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

3.

La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans

1. Pris du discours de Paul à l'Aréopage dans les *Actes des Apôtres*, XVII, 23 : *Quod ergo ignorantes* colitis, hoc ego *annuntio vobis* : « En parcourant votre ville, et considérant vos statues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription, *au Dieu inconnu*. Ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je viens vous annoncer. » — Balzac avait dit, à la fin du premier discours du *Socrate chrétien* : « Comment eussent-ils pu trouver la vérité qu'ils cherchaient, puisqu'elle n'était pas encore née?... Cette vérité n'est autre que Jésus-Christ, et c'est ce Jésus-Christ qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie, qui a même assuré le pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et un port à une mer qui n'avait ni fond ni rive, etc. »

le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem*[1].

3 *bis.*

Commencer par plaindre les incrédules; ils sont assez malheureux par leur condition. Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît; mais cela leur nuit.

4.

Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam; et toute la morale en la concupiscence et en la grâce.

5.

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez? C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.

6.

Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre; mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre.

7.

On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut; je me roidis contre, par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne. Mais quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

8.

Il y a deux manières de persuader les vérités de notre reli-

1. Je ne sais d'où cette citation latine est tirée.

gion : l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. On ne se sert pas de la dernière, mais de la première. On ne dit pas : Il faut croire cela, car l'Écriture, qui le dit, est divine ; mais on dit qu'il le faut croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout.

8 *bis.*

... Mais ceux-là mêmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel ; car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle ; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres, par l'horreur d'un exemple si déplorable et d'une folie si digne de compassion.

9.

Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être misérable ? le seul qui la connaîtra sera-t-il le seul malheureux ?

... Il ne faut [pas] qu'il ne voie rien du tout ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède ; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu : car, pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas ; et c'est précisément l'état où est la nature.

9 *bis.*

Il faudrait que la véritable religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine.

10.

La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ?

10 *bis.*

L'orgueil contre-pèse et emporte toutes les misères. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible. Le voilà

tombé de sa place, il la cherche avec inquiétude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée.

10 *ter.*

Après la corruption, *dire :* Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent; et ceux qui s'y plaisent, et ceux qui s'y déplaisent. Mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption[1].

11.

Quand on dit que JÉSUS-CHRIST n'est pas mort pour tous, vous abusez d'un vice des hommes, qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir; au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance. Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures[2].

11 *bis.*

La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir[3].

12.

L'Eglise a toujours été combattue par des erreurs contraires, mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent.

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme.

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés, il faut les désabuser.

1. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

2. Ce fragment est obscur. On accusait les jansénistes de croire que JÉSUS-CHRIST n'était pas mort pour tous, mais seulement pour ceux qu'il avait prédestinés à être sauvés par sa mort. C'était une des cinq propositions condamnées par le pape comme étant dans Jansénius, et que les partisans de Jansénius désavouaient en son nom. Il est clair cependant que la doctrine janséniste allait là, et les plus ardents, les moins politiques ne devaient pas reculer. Est-ce à eux que s'adresse ici Pascal, et les désavoue-t-il? Ou plutôt n'est-ce pas aux adversaires qu'il reproche d'insister malignement sur le côté troublant de ce dogme janséniste, au lieu de s'en tenir charitablement à l'aspect consolant? L'espérance est une des trois *vertus théologales.* Sur cette question, si JÉSUS-CHRIST est mort pour tous, voyez XXV, 41.

3. Ces mots sont opposés deux à deux. L'homme avant la chute *usait* noblement des créatures en tirant d'elles toutes les jouissances; aujourd'hui sa noblesse est de *s'en séparer*, c'est-à-dire de s'abstenir des plaisirs des sens. L'homme avant la chute *dominait* les créatures en ce qu'elles ne pouvaient lui causer aucun mal, aujourd'hui sa dignité est de *s'assujettir* à la douleur et de savoir souffrir. Pascal parle en stoïcien aussi bien qu'en chrétien : *Abstine et sustine.* Comparez le fragment 1 de l'article XIII.

La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. *Temps de rire, de pleurer*, etc. *Responde. Ne respondeas*, etc. La source en est l'union des deux natures en Jésus-Christ[1].

Et aussi les deux mondes. La création d'un nouveau ciel et nouvelle terre[2]; nouvelle vie, nouvelle mort; toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant.

Et enfin les deux hommes qui sont dans les justes, car ils sont les deux mondes, et un membre et image de Jésus-Christ[3]. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de justes, pécheurs; mort, vivant; vivant, mort; élu, réprouvé, etc[4].

Il y a donc un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités; et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous, au contraire. Or l'exclusion est la cause de leur hérésie; et l'ignorance que nous tenons l'autre cause leurs objections.

1er exemple : Jésus-Christ est Dieu et homme. Les ariens,

1. *Ecclés.* III, 1-8 : « Toutes choses ont leur temps, et tout passe sous le ciel à son heure. Il y a temps de naître, et temps de mourir; temps de planter, et temps d'arracher ce qui est planté; temps de tuer, et temps de guérir; temps d'abattre, et temps de bâtir; *temps de pleurer, et temps de rire;* temps de faire des lamentations, et temps de danser; temps de jeter des pierres, et temps de les ramasser; temps d'embrasser, et temps de s'éloigner des embrassements; temps d'acquérir, et temps de perdre; temps de conserver, et temps de rejeter; temps de déchirer, et temps de recoudre; temps de se taire, et temps de parler; temps pour l'affection, et temps pour la haine; temps pour la guerre, et temps pour la paix. » — *Prov.*, XXVI, 4-5 : « *Ne réponds pas* au fou comme le mérite sa folie, de peur de devenir semblable à lui. *Réponds* au fou comme le mérite sa folie, de peur qu'il ne s'imagine être sage. »

2. Seconde Lettre attribuée à Pierre, III, 13.

3. Tout le monde sait les vers de Racine :

Je trouve deux hommes en moi, etc.

d'après Paul, *Rom.* VII, 15-25.

4. Mort, vivant; vivant, mort. Il ne faut pas croire que ce soit deux fois la même chose. D'une part le juste est mort au monde, détaché des choses de la vie, mais vivant de la grâce. De l'autre, il est vivant de la vie extérieure, mais il est mort spirituellement par le péché originel qu'il porte en lui.

ne pouvant allier ces choses, qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme; en cela ils sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité; en cela ils sont ignorants[1].

2e exemple, sur le sujet du Saint-Sacrement : Nous croyons que la substance du pain étant changée, et consubstantielle en celle du corps de Notre-Seigneur, JÉSUS-CHRIST y est présent réellement. Voilà une des vérités. Une autre est que ce Sacrement est aussi une figure de celui de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux[2]. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités, qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contienne tout ensemble et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison.

Ils s'attachent à ce point seul, que ce Sacrement est figuratif; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin, ils nient la présence, et en cela ils sont hérétiques.

3e exemple : les indulgences[3].

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes. Car que diront les hérétiques?

Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité[4].

1. Port-Royal substitue à l'exemple des ariens l'exemple de deux hérésies opposées l'une à l'autre, celle des nestoriens et des eutychéens (voyez XVII, 6). C'est sans doute parce que les ariens ne disaient pas précisément que JÉSUS-CHRIST ne fût qu'un homme, quoiqu'on pût pousser leur doctrine à cette conséquence.

2. De la croix, d'après les paroles sacrées : « Ceci est mon corps, qui est sacrifié pour vous : faites cela en mémoire de moi, etc. » *Luc*, XXII, 19, et ailleurs. De la gloire, voyez XVI, 14.

3. Pascal voulait dire, je pense : Les protestants ont raison de croire que les indulgences ne peuvent racheter le péché et remettre l'homme dans l'état de grâce d'où il est sorti; mais ils ont tort de nier que les indulgences remettent à celui qui est sorti du péché les peines qu'il a encore à subir après le péché remis.

4. On devra rapprocher de ce fragment la XVIIe *Provinciale*, et surtout le passage sui-

12 *bis.*

S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les Jésuites et les jansénistes ont tort en les celant; mais les jansénistes plus, car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux.

12 *ter.*

La grâce sera toujours dans le monde (et aussi la nature), de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. Et ainsi toujours il y aura des pélagiens, et toujours des catholiques, et toujours combat.

Parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres.

13.

Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la religion chrétienne.

13 *bis.*

Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des saints, qu'ils aspirent tous à la félicité; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Les uns et les autres appellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver [1].

Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle; et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur.

14.

Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu [2], ils ne

vant : « C'est par là qu'est détruite cette impiété de Luther, condamnée par le même concile, que nous ne coopérons en aucune sorte à notre salut, non plus que des choses inanimées; et c'est par là qu'est encore détruite l'impiété de l'école de Molina, qui ne veut pas reconnaitre que c'est la force de la grâce même qui fait que nous coopérons avec elle dans l'œuvre de notre salut; par où il ruine ce principe de foi établi par saint Paul que c'est Dieu qui forme en nous la volonté et l'action.

» Et c'est enfin par ce moyen que s'accordent tous ces passages de l'Écriture qui semblent le plus opposés : Convertissez-vous à Dieu; Seigneur, convertissez-nous à vous. Rejetez vos iniquités hors de vous; c'est Dieu qui ôte les iniquités de son peuple. Faites des œuvres dignes de pénitence; Seigneur, vous avez fait en nous toutes vos œuvres. Faites-nous un cœur nouveau et un esprit nouveau; je vous donnerai un esprit nouveau, et je créerai en vous un cœur nouveau, etc. »

1. Voir le fragment 7 de l'article XV.

2. *Genèse*, XVII, 10; *Lévitique*, XII, 3.

consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis [1]. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la Loi; ils savaient que la fin de la Loi n'était que le Saint-Esprit; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire [2].

15.

Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques [3].

15 *bis*.

La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement [4]; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusques aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux, et de plus loin [5].

15 *ter*.

Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire, et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver : de sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

16.

Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme

1. *Actes des apôtres*, xv, 7-9.

2. Où en voulait venir Pascal, en parlant ainsi pour l'esprit contre la lettre? Il est difficile de marquer précisément son intention, mais en général les sectaires persécutés aiment à se prévaloir de l'inspiration contre la Loi. — En titre dans l'autographe, *Point formaliste*.

3. Port-Royal ajoute : *l'amour de Dieu et celui du prochain*. Voir *Marc*, xii, 28, etc.

4. Port Royal met, *à l'état et à l'établissement* où elle est. C'est bien le sens. *Les premiers*, c'est-à-dire, les moins élevés.

5. Ils la voient dans la chute du mauvais ange, première cause de la chute de l'homme. L'histoire de la rébellion des anges coupables n'est pas dans les livres de l'Ancien Testament, mais elle est consacrée par la tradition chrétienne, et par les épîtres canoniques qui portent les noms de Pierre et de Jude. (*Pierre*, II, ii, 4; *Jude*, 6. Et *Apoc.* xii, 7.) — Voyez xi, 5 *bis*.

es hommes, et les Turcs comme les Chrétiens? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophetes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. — Cela est-il contraire à l'Écriture? ne dit-elle pas tout cela[1]? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos [2] Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez: regardez au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie; mais ici, où il va de tout... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité ; peut-être qu'elle nous l'apprendra.

16 *bis*.

C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède [3].

16 *ter*.

Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° Si l'on pouvait y être toujours. 2° S'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre [4].

17.

Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité : car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les donc ; cela le vaut bien.

17 *bis*.

Cachot. — Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic : mais ceci...! Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

1. Que les bêtes vivent et meurent comme les hommes, *Ecclés.* III, 18-22. Et le juste comme le pécheur, *Jean*, VIII, 51 ; qu'il y aura des faux prophètes, *Matth.* VII, 15, etc. ; que l'ivraie sera confondue avec le bon grain jusqu'au dernier jour, *Matth.* XIII, 30, etc., etc.

2. C'est-à-dire, Voilà, je l'avoue, contre la religion, une fin de non-recevoir qui semble suffisante, qui vous permet de ne pas vous tourmenter à l'approfondir.

3. En titre dans l'autographe, *Écoulement*. Voyez plus loin le frag. 33.

4. En titre dans l'autographe, *Partis*. Voyez le fragment suivant, et le fragment 1 de l'article X.

18.

Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion, ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi, il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres. Mais l'évidence est telle, qu'elle surpasse, ou égale pour le moins, l'évidence du contraire ; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre ; et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner, et non assez pour convaincre ; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre ; et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison, qui fait fuir.

18 *bis.*

Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière?

18 *ter.*

C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il : Peut-être qu'ils sont faux? et négligera-t-il de les examiner[1]?

19.

Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse, quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas ; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient[2].

19 *bis.*

Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

20.

Qu'ont-ils à dire contre la résurrection, et contre l'enfante-

1. Il s'agit de l'homme à qui la religion présente ses dogmes, et les preuves qui les appuient.

2. Dans l'orgueil, qui est le fond même de la nature corrompue. C'est pour ceux-là que Pascal écrit; les cœurs humbles, qu'ils aient l'esprit haut ou bas, trouvent Dieu sans effort d'esprit.

ment de la Vierge? Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, ou de le reproduire? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres?

20 *bis*.

Athées. Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter? Que c'est plus difficile de naître, ou de ressusciter; que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore? Est-il plus facile de venir en être que d'y revenir [1]? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible; populaire façon de juger. Pourquoi une vierge ne peut-elle enfanter? une poule ne fait-elle pas des œufs sans coq? Qui les distingue par dehors d'avec les autres? et qui nous dit que la poule n'y peut former ce germe aussi bien que le coq?

21.

... Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure? — Différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne donne l'assurance que la vérité. Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité [2].

22.

Les exemples des morts généreuses de Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère; car qu'est que cela nous apporte? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche, car ce sont nos membres [3]. Nous avons un lien commun avec eux: leur résolution peut former la nôtre, non-seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a peut-être mérité la nôtre [4]. Il n'est rien de cela aux exemples des païens: nous n'avons point de liaison à eux; comme on ne devient pas riche pour voir un étranger qui l'est, mais bien pour voir son père ou son mari qui le soient.

1. Il y a dans le manuscrit, *plus difficile*.

2. Port-Royal a mis: *Rien ne doit donner le repos;* et, en effet, quand Pascal distingue le repos et l'assurance, il suppose par cela même que la probabilité, si elle ne met en sûreté les pécheurs, les met en repos. Mais ce n'est pas ce vrai et bon repos qu'une recherche sincère peut seule donner. Sur la *probabilité*, voyez VII, 39.

3. *Rom.* XII, 4: « De même que dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction; ainsi nous ne faisons tous qu'un seul corps en CHRIST, *et nous sommes les membres les uns des autres.* »

4. « *Qu'entendez-vous par la communion des saints?* — J'entends principalement la participation qu'ont tous les fidèles au fruit des bonnes œuvres les uns des autres. » *Catéchisme* de Bossuet. Voyez aussi son *Avertissement aux protestants*.

23.

Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la grandeur de leurs crimes : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, soif, etc. » [*Matth.* XXV, 34.]

23 *bis.*

JÉSUS-CHRIST n'a point voulu des témoignages des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation ; mais de Dieu et Jean-Baptiste [1].

24.

Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs. Cela ne vaut rien, malgré Mlle de Gournay [2]. Crédule (gens sans yeux). Ignorant (quadrature du cercle, monde plus grand). Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, « sans crainte et sans repentir. » Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie (730, 231); mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement ; or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre [3].

1. Voyez *Marc*, III, 11, etc. *Matth.* IX, 30 et XII, 16 ; et *Marc*, I, 7, 11, etc.

2. Qui tâche de justifier là-dessus son *père d'alliance* dans la Préface de son édition des *Essais*.

3. « Gens sans yeux. » *Apol.*, t. III, p. 172 : « Qui en vouldra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre... ; il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine... ; [d'autres] où ils n'ont qu'un œil au front; etc. » Si ce n'est pas là précisément des *gens sans yeux*, c'est à peu près la même chose. — « Quadrature du cercle, monde plus grand. » — Montaigne, II, 14 (*Comme nostre esprit s'empesche soy mesme*), t. III, p. 345 : « Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvants ioindre iamais ; et la pierre philosophale, et *quadrature du cercle*, [toutes choses] où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline : *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius* [II, 7 : La seule chose certaine est qu'il n'y a rien de certain, et que rien n'est plus misérable que l'homme ni plus superbe]. » Et *Apol.* t. III, p. 268 : « Ptolemeus... qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure... : c'eust esté pyrrhoniser... que de mettre en doute la science de la cosmographie et les opinions qui en estoient receues d'un chascun... . Voylà de nostre temps une grandeur infinie de terre ferme... qui vient d'estre decouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé et que tout est veu... Sçavoir mon, si Ptolemee s'y est trompé aultresfois sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas

25.

Ce qui nous gâte pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres comme couronnés de gloire et agissant avec nous comme des dieux [1]. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais, au temps où on le persécutait, ce grand saint

sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent, *et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps que nous appelons le Monde est chose bien aultre que nous ne iugeons.* » — *Sçavoir mon*, c'est-à-dire, il y aurait pour moi à savoir. « *C'est mon, ce fay mon, ce faudra mon*, sont façons de parler harengères, » dit Antoine Oudin dans sa *Grammaire françoise* [1633]. Note prise dans le *Molière* de M. Aimé-Martin. Montaigne, II, 37, t. 4, p. 113, emploie aussi *c'est mon* (d'où *çamon*). — « Ses sentiments sur l'homicide volontaire. » Voir tout le chapitre 3 du livre II des *Essais*, qui est une apologie du suicide. — « Sans crainte et sans repentir. » Voir en effet dans Montaigne le chapitre *du Repentir*, III, 2, t. IV : « Je me repens rarement (p. 180). » — « Quant a moy, ie puis desirer en general estre aultre.. ; mais cela, ie ne le doibs nommer repentir (p. 195). » — « Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : *ni ie ne plainds le passé, ni ie ne crainds l'advenir* (p. 202). » — « 730, 231. » Ces chiffres paraissent un renvoi à deux pages de l'édition des *Essais* dont se servait Pascal ; on a vu ailleurs une indication semblable (VI, 18). Mais celle-là renvoyait à l'édition in-folio de 1635, la seconde édition donnée par mademoiselle de Gournay, avec une Préface et une Dédicace à Richelieu : or les pages 730 et 231 de cette édition ne m'ont rien offert qui se rapporte à la remarque de Pascal. J'ai été plus heureux en consultant un volume des Essais in-4°, daté de 1636, mais qui n'est qu'une réimpression de la première édition de mademoiselle de Gournay. On y lit à la page 730 : « Les souffrances qui nous touchent simplement par l'âme m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes... : Mais les souffrances vrayment essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement... I'ay au moins ce proufit de la cholique [la gravelle], que ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera... : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me rejecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir (II, 37, t. IV, p. 91-93 de l'édition Le Clerc). » Voici maintenant ce qu'on trouve à la page 231 : « Ma seconde forme [de vie] ça esté d'avoir de l'argent; a quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables..., n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire... Car quoy! disois-ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourvoir par cette superflue reserve à touts inconvenients... Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude, etc. » (I, 40, t. II, p. 169). Ce même volume, qui satisfait ici aux renvois de Pascal, ne satisfait pas au contraire a celui du fragment VI, 18. Pascal a donc eu entre les mains deux volumes différents en ces deux occasions. — « Mourir lâchement et mollement. » Voir particulièrement III, 9, t. IV, p. 506 : « Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre . ie me plonge la teste baissee stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme en une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. » Et plus loin (p. 533), parlant encore de la mort : « Puisque la fantaisie d'un chascun treuve du plus et du moins à son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit-on pas la rendre encores voluptueuse, comme les Commourants d'Antonius et de Cleopatra (*Plut. Ant.* 72) ? » Et au chapitre 12 du même livre, p. 97, à propos des philosophes qui se donnent tant de peine pour se préparer à la mort : « Un quart d'heure de passion [de souffrance], *sans consequence, sans nuisance*, ne mérite pas des preceptes particuliers. » La *Logique* de Port-Royal relève avec force cette dernière phrase et la première dans le jugement sévère qu'elle porte sur Montaigne (III, XIX, *des Sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion*, n° 6). — En titre dans l'autographe, *Montayne* (Pascal écrit toujours ainsi).

1. Ici quelques mots illisibles.

était un homme qui s'appelait Athanase ; et sainte Thérèse, une fille. « Élie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous, » dit saint Jacques, pour désabuser les chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état [1]. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime, tous les évêques y consentaient, et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui y résistent? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc. [2].

Quatre sortes de personnes : zèle sans science; science sans zèle ; ni science ni zèle, et zèle et science. Les trois premiers le condamnent, les derniers l'absolvent, et sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église.

26.

Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison ; vénérable, en donner respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie ; et puis, montrer qu'elle est vraie.

1. Aux mêmes passions que nous, c'est-à-dire aux mêmes infirmités, aux mêmes misères, dans le sens du grec πάθη : *Elias homo erat similis nobis, passibilis.* Voici la suite du texte (v, 16) : « Priez pour la guérison les uns des autres, car la prière redoublée du juste peut beaucoup. *Elie était un homme,* etc. Et il pria pour qu'il ne plût pas, et il ne plût pas en effet pendant trois ans et demi. » Au lieu de *saint Jacques,* Pascal avait écrit *saint Pierre,* par erreur.

2. Athanase était accusé de viol, de meurtre et de sacrilège. Il fut condamné par les conciles de Tyr en 335, d'Arles en 353, de Milan en 355. Le pape Libère, après avoir longtemps refusé de ratifier la condamnation d'Athanase, et avoir souffert pour ce refus, finit par se laisser entraîner à la souscrire en 357.

On a imprimé parmi les œuvres d'Arnauld les *opinions* de plusieurs docteurs de Sorbonne qui se prononcèrent pour lui dans l'affaire de la censure. On y trouve celle du docteur Nicolas Perrault, frère de Perrault l'académicien ; et voici ce qu'on lit dans ce morceau (traduit du latin par Fontaine). Perrault vient d'alléguer l'exemple de saint Jérôme et continue ainsi : « Et en vain l'on me répondrait que M. Arnauld n'est pas saint Jérôme; car, lorsque saint Jérôme écrivait les ouvrages qu'il nous a laissés, il n'était pas alors saint Jérôme, mais seulement Jérôme prêtre, ce Jérôme abandonné du pape Sirice, et accablé de tant de calomnies par le clergé de Rome, que les uns disaient qu'il fallait le chasser de la ville, d'autres qu'il fallait le lapider, et d'autres qu'il fallait le jeter dans la rivière. Voilà quel était alors ce Jérôme prêtre, que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par le nom de saint Jérôme. » Œuvres d'Arnauld, t. xx, p. 491. Il semble donc que Pascal doit une remarque si ingénieuse au docteur Perrault, dont le discours est, d'ailleurs, fort spirituel et tout à fait digne du nom qu'il porte.

Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien [1].

26 *bis*.

Un mot de David, ou de Moïse, comme : que Dieu circoncira les cœurs, fait juger de leur esprit [2]. Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes ou chrétiens [3]; enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Epictète détermine tout le reste au contraire. Jusque là l'ambiguïté dure, et non pas après.

26 *ter*.

J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie [4].

27.

Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

28.

L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie; les moyens, de pénitence; et néanmoins l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus* [5].

29.

Le mot de *Galilée,* que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant Jésus-Christ devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer Jésus-Christ à Hérode; en quoi fut ac-

1. En titre dans l'autographe, *Ordre*.
2. *Deuter*. xxx, 6. Voyez le 8e alinéa de l'article xxi.
3. C'est-à-dire, et qu'il soit douteux s'ils sont philosophes ou chrétiens. Philosophes pour philosophiques, comme au fragment vi, 52.
4. En titre dans l'autographe, *Ordre*.
5. *Exode*, xii, 8; mais il y a dans la *Vulgate, cum lactucis agrestibus*. Les mots *cum amaritudinibus* sont, à ce qu'il paraît, la traduction exacte de l'hébreu.

compli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystère [1].

30.

Une personne me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de confession [2] : l'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses.

31.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

31 *bis*.

L'Histoire de l'Église doit être proprement appelée l'Histoire de la vérité [3].

32.

Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir : sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, *et non intres in judicium*, etc. [4]; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : « La miséricorde de Dieu invite à pénitence [5]; » et cet autre des Ninivites : « Faisons pénitence, pour voir si par aventure il aura pitié de nous [6]. » Et ainsi tant s'en faut que

1. *Luc*, XXIII, 5, et *Actes des apôtres*, IV, 25-28.

2. Port-Royal met : *Un homme me disait*. Et plus loin : *Un autre me disait qu'il...*

3. Bossuet, *Sermon sur la divinité de la religion* (prêché à la cour pour le deuxième dimanche de l'Avent), premier point : « Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas ; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. *J'appelle ainsi l'histoire de l'Église*, c'est l'histoire du règne de la vérité ; » etc. Bossuet prenait-il cette phrase dans les *Pensées ?* Il avait pu les lire, si l'Avent où il a prêché ce sermon est celui de 1669, qu'il prêcha en effet à la cour.

4. *Ps.* CXLII, 2 : « Et n'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi. »

5. *Rom.*, II, 4 : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.*

6. *Jonas*, III, 9 : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus, et revertatur a furore iræ suæ, et non peribimus ?*

la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement; de sorte qu'au lieu de dire : S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu, il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts [1].

33.

Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie [2] : *libido sentiendi; libido sciendi, libido dominandi* [3]. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent! Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobiles tout affermis sur ces fleuves; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière; mais, après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem, où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil [4]!

33 *bis*.

Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe!

Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus; et non debout, mais assis; pour être humble étant as-

1. En titre dans l'autographe, *Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres.*

2. C'est la traduction exacte d'un verset de la première épître de *Jean*, II, 16 : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* Le Traité de la concupiscence de Bossuet n'est que le développement de ce texte.

3. C'est une citation de Jansénius (*de statu naturæ lapsæ*, II, 8, dans l'*Augustinus*). Il y a seulement dans le texte *excellendi* au lieu de *dominandi* : « La passion de sentir, la passion de savoir, la passion de primer. »

4. Ce fragment est tiré, comme M. Faugère en a averti, de la paraphrase de saint Augustin sur le psaume CXXXVI (*Super flumina Babylonis*). C'est le commentaire du premier verset : « Sur les fleuves de Babylone nous sommes demeurés assis et nous avons pleuré, en nous souvenant de Sion. » Babylone, c'est la terre; et Sion est le ciel. Il faut construire comme s'il y avait : Heureux ceux qui *sont* sur ces fleuves, non pas plongés, etc., mais assis dans une assiette basse et sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumière, mais *où s'étant* reposés en paix, *ils* tendent la main, etc.

sis, et en sûreté étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem.

Qu'on voie si ce plaisir est stable ou coulant : s'il passe, c'est un fleuve de Babylone.

34.

Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On le dit quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue... mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelques exceptions, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : Cela n'est pas toujours vrai ; donc il y a des cas où cela n'est pas ; il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est. Et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour [1].

35.

La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que Jésus-Christ, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que mettre la figure de la charité, pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible. Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres [2]?

36.

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : Il n'y en a que mille vingt-deux, nous le savons [3].

1. Comparez le fragment 9 de l'article XIII.

2. *Matthieu*, VI, 22 : « Ton œil est la lampe de ton cœur... ; si donc ton œil est malade, tout ton corps sera dans la nuit. Si ce qui est lumière en toi devient ténèbres, ce qui était ténèbres que sera-t-il donc ? » Pascal veut dire : Si les prêtres eux-mêmes, si les directeurs des consciences sont aveugles en ce qui regarde la charité, que sera-ce donc du monde?

3. *Jérém.* XXVIII, 22 : « Ainsi *qu'on ne saurait compter les étoiles du ciel*, ni les sables du rivage, ainsi je multiplierai la race de David mon serviteur. » Voyez XV, 5 ; XXII, 17, etc. — Mille vingt deux est le nombre des étoiles comprise dans le *catalogue* de Ptolémée, d'après les observations d'Hipparque. On lit dans le *Cosmos*, t. I, page 169 de la traduction de M. H. Faye : « On porte par estime à 18 millions le nombre des étoiles que le

37.

L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire [1]. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava* [2]. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité : et ainsi on se la persuade à soi-même.

38.

Quelle différence entre un soldat et un chartreux, quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais (car les capitaines et princes même sont toujours esclaves et dépendants) ; mais il l'espère toujours, et travaille toujours à y venir; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours, et l'autre jamais.

39

La volonté propre ne se satisfera jamais, quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Sans elle, on ne peut être malcontent; par elle, on ne peut être content.

39 *bis*.

... La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de

télescope permet de distinguer dans la voie lactée. Pour se faire une idée de la grandeur de ce nombre, ou plutôt pour s'aider d'un terme de comparaison, il suffit de se rappeler que nous ne voyons pas à l'œil nu, sur toute la surface du ciel, plus de 8000 étoiles ; tel est en effet le nombre des étoiles comprises entre la première et la sixième grandeur. »

1. Et c'est où Pascal veut qu'on arrive, à mépriser la sagesse naturelle et la raison. Voir l'article x.

2. « Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.* xv, 33. *Colloquia mala*, dans la *Vulgate*. Le grec porte : *Φθείρουσιν ἤθη χρήσθ' ὁμιλίαι κακαί.* C'est un vers de Ménandre, d'après le témoignage de Jérôme (*Lettre* 83).

tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-mêmes, et n'est pas nous [1].

39 *ter*.

Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra Donc comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher [2].

40.

C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.

41.

... Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide [3]. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles. Cette contrainte lasse ces bons pères. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions,

1. *Luc*. XVII, 20 : « Les Pharisiens lui demandant quand viendrait le royaume de Dieu, il répondit : Le royaume de Dieu ne vient pas d'une manière qui se fasse remarquer. Et on ne dira point, Il est ici, ou, Il est là; dès à présent le royaume de Dieu est parmi vous. »

2. On a ce fragment écrit de la main de Domat avec cette note : « Madame Perier a l'original de ce billet ». Madame Perier l'a cité dans la Vie de son frère.

3. Ce fragment commençait d'abord par les lignes suivantes, que Pascal a ensuite barrées : « *State super vias..., et interrogate de semitis antiquis... et ambulate in eis... Et dixerunt : Non ambulabimus, sed post cogitationem nostram ibimus.* [*Jérem*. VI, 16. Mais les cinq derniers mots ne sont pas dans la Vulgate.] Ils ont dit aux peuples : Venez avec nous, suivons les opinions des nouveaux auteurs. La raison sera notre guide; nous serons comme les autres peuples, qui suivent chacun sa lumière naturelle. Les philosophes ont ... »

comme les prophètes disaient autrefois aux Juifs : Allez au milieu de l'Eglise ; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers. Ils ont répondu comme les Juifs : Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur ; et ils ont dit : Nous serons comme les autres peuples[1].

42.

Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration[2]. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration ; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume ; au contraire, mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations. qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi*[3].

43.

Jamais on ne fait le mal si pleinement, si gaiement, que quand on le fait par conscience.

44.

Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché ; et les chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres[4].

45.

[Est-ce courage à un homme mourant, d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel[5] ?]

46.

Histoire de la Chine. — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger.

Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul, je

1. *Et erimus nos quoque sicut omnes gentes.* I *Rois*, VIII, 20. C'est ce que disent les Juifs quand ils persistent à vouloir un roi, malgré les avertissements de Samuel.

2. Pascal avait mis d'abord *la révélation*.

3. I *Cor.* I, 17 : « Le Christ m'a envoyé pour prêcher l'Evangile, mais non par la sagesse de la parole, *pour ne pas rendre vaine la croix du Christ.* » (Il y a *ut non evacuetur* dans la Vulgate.)

4. Voyez *Rom.* VI, 20 ; VIII, 14, 15, etc.

5. J'enferme cette pensée entre deux crochets, parce que Pascal l'avait barrée. On lu, dans l'article IX : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit, dites-vous; et je réponds : La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre [1]. Ainsi cela sert, et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papiers sur table [2].

46 *bis.*

Contre l'histoire de la Chine. Les historiens de Mexico. Des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans [3].

46 *ter.*

Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. Car ceux que les Turcs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus.

47.

Superstition et concupiscence. Scrupules : désirs mauvais, crainte mauvaise.

Crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle qui vient de ce qu'on doute s'il est ou non. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit; la mauvaise, jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver.

48.

Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux [4].

1. *Dictionnaire de l'Académie* (1835), au mot *Faire :* « Il se dit particulièrement Des preuves, des raisons qui fortifient, qui confirment, ou qui affaiblissent, qui détruisent une assertion... *Ce que vous dites là fait pour moi... Voilà qui fait contre vous... Cela fait à ma cause.* Ce sens a vieilli. » On a vu déjà cette expression dans le fragment 21 de l'article XXIII.

2. L'Histoire de la Chine, du P. Martini (*Historiæ Sinicæ decas prima*) venait de paraître en 1658.

3. C'est un souvenir de Montaigne, III, 6, t. IV, p. 396.

4. En titre dans l'autographe, *Misère.*

49.

Ezéchiel. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le Prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : Vous parlez comme les païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui[1].

50.

Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux; les derniers sont fous et malheureux; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

51.

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

52

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents[2], qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment : autrement, elle sera toujours vacillante.

53.

L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut : et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. Or à quoi pense le monde? Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

1. Je ne trouve rien dans Ezéchiel d'où on puisse inférer ce que dit Pascal sans aider beaucoup à la lettre. En titre dans l'autographe, *Hérétiques*. Voyez XXIII, 44.
2. Plus correctement, *lesquels il faut* qui *soient*, ou, *qu'il faut* qui *soient*.

53 *bis*.

Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? qu'elle est sotte[1]!

54.

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans la *Sagesse* n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures[2]. C'est le pis-aller. Mais, s'il y avait un Dieu à aimer, il n'aurait pas conclu cela, mais bien le contraire. Et c'est la conclusion des sages : Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or, nous sommes pleins de concupiscence; donc nous sommes pleins de mal; donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul.

55.

Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien qui nous détourne, nous tente de penser ailleurs? Tout cela est mauvais, et né avec nous[3].

56.

Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment; il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables, et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle; nous naissons donc injustes : car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout

1. En titre dans l'autographe, *Pensée*. Pascal avait écrit d'abord : « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! qu'elle est basse par ses défauts! »

2. Dans le texte, ils ne nient pas précisément Dieu, mais l'immortalité de l'âme : « Nous sommes nés de rien, et après ce temps nous serons comme si nous n'avions pas été. » II, 1-9.

3. Donc notre nature est mauvaise, donc elle est déchue, donc il y a eu le péché originel.

désordre, en guerre, en police [1], en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres. L'on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés.

56 *bis.*

Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité? Car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

57.

Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions... S'il n'avait que les passions sans raison... Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

57 *bis.*

Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu [2].

57 *ter.*

Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela. Ils délibèrent de passer une heure. Platon, pour disposer au christianisme [3].

1. En organisation politique; c'est le sens que ce mot avait autrefois.
2. Cette pensée s'adresse-t-elle aux pécheurs en général, ou plutôt n'est-elle pas dirigée en particulier contre ceux qui suivent la morale relâchée des casuistes?
3. C'est-à-dire, Platon est bon pour disposer au christianisme. Platon essaie en effet d'établir la morale sur la croyance à l'immortalité de l'âme, à la fin de la *République* et du *Gorgias*

58.

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

59.

Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, et de les faire croître et durer[1]. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non-seulement injustes, mais encore misérables, et se haïraient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes[2].

59 *bis*.

Être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant.

Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais, n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et

1. *Influer* est ici un verbe actif, d'y faire circuler les esprits. On croyait alors à l'existence de ce qu'on appelait les esprits animaux, ou simplement, *les esprits*, c'est à dire les parties les plus subtiles du sang qui circulaient dans les nerfs, et qui étaient les principes de la sensibilité et du mouvement (voir Descartes, *des Passions*, I, 10). Cette hypothèse était si accréditée et si populaire, qu'elle a donné certaines expressions à la langue, comme, *reprendre ses esprits*.

2. En titre dans l'autographe, *Morale*.

ne s'aime plus que pour le corps; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est*[1].

59 *ter.*

Le corps aime la main ; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un. l'un est en l'autre, comme les trois Personnes.

60.

Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devait s'aimer, etc...

Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien[2].

60 *bis.*

Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartînt au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a influé la vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi,

1. *Qui autem adhæret domino unus spiritus est.* I *Cor.* VI, 17 : Ne savez-vous pas que celui qui s'attache à une courtisane, ne fait qu'un corps avec elle?... Et celui qui s'attache à Dieu, ne fait qu'un esprit avec lui. »

2. En titre dans l'autographe, *Membres. Commencer par là.*

comme il se séparait de lui! Quelles prières d'y être conservé! et avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut! Ou il perdrait sa qualité de membre; car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps, qui est le seul pour qui tout est [1].

60 *ter.*

Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps.

61.

La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions : la concupiscence fait les volontaires; la force, les involontaires [2].

61 *bis.*

... Ils croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes, et ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent répugnants, s'ils n'ont aucune pente [3] qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, mais que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes [4]!

61 *ter.*

Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en

1. Épictète, II, 5 : « Si je considère le pied, je dirai que sa nature est d'être propre, mais si je le prends comme pied, et non comme détaché du reste, ce pourra être son devoir d'entrer dans la boue, ou de marcher sur des épines, ou même de se faire couper dans l'intérêt du tout. Autrement il ne serait plus le pied ». On trouve dans Paul (I *Cor.* XII, 15) une image semblable : « Si le pied vient à dire : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis plus du corps, ne sera-t-il plus du corps pour cela? etc. »

2. En titre dans l'autographe, *Raison des effets.*

3. Dans le manuscrit, *s'il n'a.*

4. C'est à dire, l'objet donné par la volonté des hommes au désir de bonheur qui est en eux. En titre dans l'autographe, *Philosophes.*

nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposait pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre des efforts contraires. Mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant, que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impérieuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter : « Je suis venu apporter la guerre, » dit-il; et, pour instruire de cette guerre : « Je suis venu apporter le fer et le feu. » Avant lui, le monde vivait dans cette fausse paix[1].

62.

Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes dont les mœurs extérieures soient si pures, qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre; car, encore qu'ils ne sont pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite, qui paraît sainte. Mais vous voulez que l'Église ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et

1. *Matth.* x, 34 : *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram : non veni pacem mittere sed gladium.* Et *Luc*, xii, 49 : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*

ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des Juifs et des sectes des philosophes les auraient exilés comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies[1].

63.

La loi n'a pas détruit la nature; mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi; mais elle l'a fait exercer [2]. La foi reçue au baptême est la source de toute la vie des chrétiens et des convertis.

63 *bis*.

On se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image et une idole, qu'il ne faut point aimer ni adorer, et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire, qui est le mensonge.

63 *ter*.

Je puis bien aimer l'obscurité totale; mais si Dieu m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît; et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

64.

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie [3]. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour : principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des

1. En titre dans l'autographe, *Sur les confessions et absolutions sans marques de regret.*
2. Voyez *Rom.* III, 31, etc.
3. Voir le fragment 31 de l'article VI.

âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi, l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

65.

... Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y en a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines[1].

66.

Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'il a condamné la vérité[2], et qu'ils l'ont écrit[3], et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice[4]. Aussi, les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs.

... L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité[5].

... Que ne les accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que

1. Conformes aux principes équivoques d'Escobar. Sur Escobar, voir les *Provinciales* et particulièrement les cinquième et sixième. En titre dans l'autographe, *Montalte*. Voyez la note sur VII, 17 *bis*.

2. Qu'on pense généralement, que le gros du monde pense. *Qu'il a condamné*, c'est-à-dire le pape.

3. Les Jésuites.

4. L'antiquité, c'est-à-dire la tradition de saint Augustin et des Pères.

5. La Société est l'abréviation usitée pour la *Société de Jésus*. L'Inquisition est le tribunal pontifical appelé Congrégation de l'Inquisition ou de *l'Index*.

Jésus-Christ est Dieu, peut-être ils l'entendent, non par nature, mais comme il est dit, *Dii estis*[1].

66 *bis*.

Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel : *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*[2].

... Vous-même êtes corruptible[3].

... J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné, mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante!

... Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes[4].

... Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne sont pas ainsi. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus et se feront plus craindre. Je ne crains pas même vos censures pareilles[5], si elles ne sont fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout? Quoi! même mon respect? Non. Donc dites quoi, ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire[6].

67.

La machine d'arithmétique[7] fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux.

68.

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : Mon

1. *Ps.* LXXXI, 6, paroles de Dieu aux grands de la terre : « Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme des hommes. » Pascal veut dire : Que n'accusez-vous aussi bien les jansénistes d'arianisme? Il est vrai qu'ils professent que Jésus-Christ est Dieu, mais peut-être qu'ils ne l'entendent que par figure!

2. Je ne sais si ce latin est pris d'ailleurs. Les Provinciales avaient été condamnées à Rome le 6 septembre 1657.

3. Ces mots hardis s'adressent sans doute à la papauté elle-même.

4. C'est la réponse de Pierre et des siens au Conseil de Jérusalem, qui leur défend de prêcher au nom de Jésus : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Act. des Ap.* v, 29.

5. Allusion sans doute à une certaine censure en particulier.

6. Voyez la dix-septième *Provinciale* : « Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien; je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises. Vous ne me sauriez prendre, de quelque côté que vous le tentiez. Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi, etc. »

7. Voir la Vie de Pascal, pages LXVII et LXVIII de l'Introduction.

livre, mon commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

69.

J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée [1]. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement... et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur [2].

70.

La nature a des perfections, pour montrer qu'elle est l'image de Dieu ; et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

71.

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.

72.

Otez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde ; mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire.

1. Ce morceau commençait d'abord par cette ligne que Pascal a effacée : « J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés : » Voyez la Vie de Pascal, page LXXXVI.

2. « *Nemo de suo habet nisi mendacium et peccatum*, personne n'a de soi-même que mensonge et péché, a dit le deuxième concile d'Orange. » Note de M. Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, t. II, p. 158, première édition.

73.

L'ardeur des saints à chercher le vrai était inutile, si le probable est sûr.

74.

Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce; et qui en doute, ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

75.

On aime la sûreté. On aime que le pape soit infaillible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance.

76.

Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile, règles importantes, mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons.

77.

Le pape est premier. Quel autre est connu de tous? Quel autre est reconnu de tous? ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche, qui s'insinue partout? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie! C'est pourquoi Jésus-Christ leur a posé ce précepte : *Vos autem non sic*[1].

L'unité et la multitude[2] : *Duo aut tres in unum*[3]. Erreur à exclure l'une des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité.

78.

Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes*[4] : les huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous[5]. *In*

1. *Luc*, XXII, 26 : « Les disciples contestant entre eux sur la primauté, Jésus leur dit : « Les rois des nations commandent en maîtres. *Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous*, mais que celui qui est le plus grand devienne comme le plus petit, et celui qui commande comme celui qui sert. »

2. Cela sera expliqué au fragment 84.

3. Ces paroles ne se trouvent nulle part textuellement dans l'Ecriture.

4. « *Buvez-en tous*, car ceci est mon sang. » *Matth.* XXVI, 27.

5. Car, suivant la doctrine de l'Église, il n'y a que ceux qui sont en état de grâce qui doivent boire le sang de Jésus-Christ dans la communion.

quo omnes peccaverunt[1] : les huguenots, hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles[2]. Il faut donc suivre les Pères et la tradition pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

79.

Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe[3], et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

80.

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feinte, et une fausse image de la charité; car, au fond, ce n'est que haine.

80 *bis*.

Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre[4].

80 *ter*.

Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et en avoir fait un tableau de la charité.

81.

... Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert; il n'est pas ôté[5].

1. *Rom.* v, 12 : « De même que le péché est entré dans le monde par un homme, *en qui tous ont péché.* »

2. Voir une longue discussion sur ce passage de saint Paul dans Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, livre VI, chapitre XII et suivants.

3. Et l'état présent, passé, futur, des autres personnes à qui elle importe.

4. En titre, *Grandeur*. Sur les *raisons des effets*, voir v, 2, etc.

5. On lit au psaume CII, 14 : « Dieu sait bien de quelle matière nous sommes faits *quoniam ipse cognovit* figmentum *nostrum.* » Voyez le fragment VI, 20.

81 *bis.*

[Si on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger [1].]

82.

L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

83.

... Les malheureux, qui m'ont obligé de parler du fond de la religion!... Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes justifiés sans charité, tous les chrétiens sans la grâce de Jésus-Christ, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, une Rédemption sans certitude!

83 *bis.*

... Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler des miracles!

84.

Unité, multitude. En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du pape. Saint Cyprien : *Sacerdos Dei* [2]. Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion, l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape [3].

85.

Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange, si l'infaillibilité était dans un; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la

1. Ce fragment avait été barré par Pascal. Voyez le fragment XII, 20.
2. Je ne puis dire d'où sont pris ces mots.
3. En titre dans l'autographe : *Eglise, Pape.*

conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages.

86.

Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. — Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est[1].

87.

L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine, et avec plaisir; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel; ne pas faire grand ce qui est petit ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque.

87 *bis*.

L'éloquence est une peinture de la pensée; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait[2].

1. Parce qu'elle-même enseigne qu'il y aura toujours des croyances contraires : *oportet et hæreses esse.* (I *Cor.* XI, 19).

2. Méré, *Discours de la Conversation*, p. 59 : « *On compare souvent l'éloquence à la peinture* ; et je crois que la plupart des choses qui se disent dans le monde sont comme autant de petits portraits, qu'on regarde à part et sans rapport, et qui n'ont rien à se demander. On n'a pas le temps de faire de ces grands tableaux, etc. » Cette pensée n'est pas la même que celle de Pascal, qui est que l'éloquence doit être le portrait exact de la peusée, et non un tableau d'imagination. Mais Pascal a peut-être pris à Méré l'idée de cetie comparaison entre l'éloquence et la peinture, et ces expressions de *tableau* et de *portrait*.

88.

S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée [1].

89.

La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues. La fièvre a ses frissons et ses ardeurs, et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même. Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratæ principibus vices* [2].

89 *bis.*

La nature agit par progrès, *itus et reditus* [3]. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. Le flux de la mer se fait ainsi; le soleil semble marcher ainsi [4].

90.

Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple [5].

90 *bis.*

J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête.

1. Voir le fragment v, 9 *bis.*
2. Horace, *Od.* III, xxix, 13 : « Les grands se plaisent à essayer tour à tour des contraires. » Le texte dit, les riches, *divitibus.*
3. Je ne sais si ce latin est pris d'ailleurs.
4. Ces mots sont suivis dans le manuscrit d'un zigzag, pour figurer cette marche apparente du soleil.
5. En titre dans l'autographe, *Raison des effets.* Voyez v, 2.

91.

La force est la reine du monde, et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force.

C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon notre opinion. Pourquoi? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul; et je ferai une cabale plus forte, de gens qui diront que cela n'est pas séant [1].

92.

[Hasard donne les pensées, et hasard les ôte; point d'art pour conserver ni pour acquérir [2].]

93.

Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam [3]. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection, qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume, qui en fait tant d'indignes!

94.

On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur. La règle est l'honnêteté [4].

95.

Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent: De quoi vous plaignez-vous?

96.

Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé,

1. Voir Epictète, III, 12.
2. Pascal avait barré ce fragment.
3. III *Rois*, XII, 31 : « Et il prit des prêtres dans les derniers du peuple, qui n'étaient pas des enfants de Lévi. »
4. Cette phrase se trouve parmi des notes qui se rapportent aux *Provinciales*. Il est à croire que les Jésuites avaient relevé dans ces fameuses lettres quelques phrases dures et désagréables à l'oreille, et Pascal répond dédaigneusement que ceux qui s'attachent à ces minuties, et qui mesurent par là l'éloquence, sont des gens qui ne sentent rien. Je ne connais pas ces anciennes réponses aux *Provinciales;* mais le P. Daniel, qui les a fondues sans doute dans ses *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, en 1694, signale, dans son quatrième Entretien, une phrase de la première Lettre où *il y a trois* qu'il *tout de suite qui sont bien rudes*. Voyez le fragment VII, 21.

ce sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé ! On ne fait que changer de fantaisie [1].

96 *bis.*

Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire, Il est cru, il est changé. Il est aussi le même.

97.

Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme ; que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc. ; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas.

98.

Les athées doivent dire des choses parfaitement claires; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle.

99.

Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasian, pour ne pas croire ceux de Moïse [2].

100.

Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes.

100 *bis.*

[Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quelles, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine [3].]

100 *ter.*

Descartes inutile et incertain.

1. On a vu déjà cette image, que Pascal a empruntée à Montaigne et Montaigne à Sénèque. Sénèque ajoute, comme Pascal, que les hommes sont encore des enfants : *Hoc nobis quoque majusculis pueris evenit.* — Voyez IV, 2, vers la fin.

2. Voyez Tacite. Il raconte (*Hist.* IV, 81) comment Vespasien guérit à la fois dans Alexandrie, sur leur demande, un paralytique et un aveugle, en mouillant de sa salive les yeux de l'aveugle, et foulant sous son pied la main du paralytique. Il ajoute : « Ces deux prodiges, des témoins oculaires les attestent encore aujourd'hui, qu'il n'y a plus rien à gagner à mentir. » Voir aussi Suétone et Josèphe.

3. En titre dans l'autographe, *Descartes.* Cette pensée est barrée.

101.

Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement [1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXIV

Fragment 2. — « C'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie. »

Mais il n'y a pas de point réel; ni de vitesse réelle qui soit infinie; ni rien de réel qui puisse se mouvoir d'un même mouvement *partout*, c'est-à-dire en tout sens, à droite et à gauche, en haut et en bas, en avant et en arrière : ce n'est pas là *un effet de nature*, comme il va l'appeler tout à l'heure, c'est une pure fiction de l'esprit.

Fragment 3 *bis*. — « Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît. » Ce cas était apparemment pour Pascal celui des Jésuites.

« Je vous prie de considérer que, comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les erreurs qui leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine... C'est pourquoi, comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte..., les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris; et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies, *et à confondre avec risée leur égarement et leur folie.* » Et encore : « Ne voyons-nous pas que Dieu hait et méprise les pécheurs tout ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, *la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels. In interitu vestro ridebo vos et subsannabo* [2]. » *Onzième Provinciale.*

Fragment 5. — « Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur. » Madame de Sévigné écrivait à madame de Guitaut (le 29 octobre 1692) : « Jouissez, madame, de la paix que Dieu vous fait sentir présentement. Vous avez eu vos peines, vous en avez fait un sacrifice.

1. Cette pensée avait été publiée par le P. Desmolets, mais gravement altérée; il avait écrit : *Athéisme*, manque *de force d'esprit*. M. Cousin a rétabli la véritable leçon.

Montaigne avait dit (I, 54. t. I, p. 273) : « Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. *En la moyenne vigueur des esprits*, et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions... Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants, etc. »

2. *Prov* I, 26.

Dieu sensible au cœur, voilà votre bienheureux état. Je n'ai jamais vu une telle parole, mais elle est aussi[1] de M. Pascal. » Tome x, page 84 de l'édition Hachette. Toutes les éditions antérieures donnaient : « Vous en avez fait un sacrifice *bien sensible au cœur.* »

Fragment 8. — A qui Pascal reproche-t-il de vouloir prouver les trois vérités de la religion par la raison plutôt que par l'Écriture? Il s'adresse d'abord, comme son maître Montaigne, à Raimond Sebonde et à sa *Théologie naturelle*, où la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption sont démontrées par des raisonnements philosophiques. Mais il en veut aussi, je crois, aux efforts de Descartes pour établir par la raison Dieu et l'âme.

Fragment 12 *ter.* — « Il y aura toujours des pélagiens... *et toujours combat.* » Port-Royal supprime ces derniers mots.

Fragment 16 *bis.* — C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. »

Durum! sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas.

(*Note de Voltaire.*)

Ces vers sont d'Horace, *Od.* I, 24 : « Dure condition! mais la résignation allége ce qu'il n'est pas permis de changer. »

Fragment 17 *bis.* — « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. »

On a vu déjà, dans le premier fragment de l'article premier, que Pascal s'en tient à l'hypothèse traditionnelle du mouvement du ciel autour de la terre. Il avait des doutes, mais il ne les creusait pas; il n'approfondissait pas lui-même l'opinion de Copernic. En cela il suivait encore Montaigne, et Montaigne lui-même suivait la pente fâcheuse sur laquelle il lui arrive trop souvent de s'abandonner à un pyrrhonisme mou et complaisant, pour ne pas se compromettre en adoptant résolument des doctrines suspectes, et ne pas rompre avec les préjugés. Montaigne disait donc (*Apol.* t. III, p. 264):

« Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que... Nicetas Syracusien[2] s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit...; et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine... etc. Que prendrons-nous de là, sinon qu'*il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux?* et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes? »

1. C'est-à-dire, mais aussi elle est.
2. Lisez, Hicétas. Cic. *Acad.* II, 39.

Cette commode indifférence sembla devenir une nécessité quand la science nouvelle eut été condamnée à Rome avec éclat, en 1633, dans la personne de Galilée. Sa condamnation avait profondément découragé les esprits novateurs. Descartes répète plusieurs fois au P. Mersenne que cette disgrâce de la science le fait renoncer à publier sa Philosophie (22 juillet 1633; 10 janvier et 15 mars 1634). Il lui écrivait encore la même chose sept ans après (décembre 1640).

Le chevalier de Méré, dans sa Lettre à Pascal, disait à la façon de Montaigne :

« Nous ignorons plusieurs choses dont nous ne devons parler que douteusement, comme nous en connaissons beaucoup d'autres que nous pouvons décider... Doutons si la lune cause le flux et le reflux de l'Océan, *si c'est le ciel ou la terre qui tourne*, et si les plantes qu'on nomme sensitives ont du sentiment. Mais assurons que la neige nous éblouit, que le soleil nous éclaire et nous échauffe, et que l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout. »

Voici enfin comment s'exprimait Pascal lui-même dans sa Lettre au P. Noël, de 1647 : « Car, comme une même cause peut produire plusieurs effets différents, un même effet peut être produit par plusieurs causes différentes. C'est ainsi que, quand on discourt humainement du mouvement, ou de la stabilité de la terre, tous les phénomènes du mouvement et des rétrogradations des planètes s'ensuivent parfaitement des hypothèses de *Ptolémée*, de *Tycho*, de *Copernic*, et de beaucoup d'autres qu'on peut faire, de toutes lesquelles une seule peut être véritable. Mais qui osera faire un si grand discernement, et qui pourra, sans danger d'erreur, soutenir l'une au préjudice des autres ? »

Vers le même temps il écrivait, dans la préface du Traité du Vide : « Pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés, comme, pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises. » Où il semble qu'il veut dire que l'opinion reçue du mouvement du ciel deviendra incertaine *si on peut faire voir* qu'elle n'est pas formellement établie dans l'Écriture, comme le croyaient ceux qui condamnaient l'opinion nouvelle. Il disait plus hardiment et magnifiquement, dans la 18e Provinciale :

« Ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome, qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle

qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. » Mais dans les Pensées, il revient à un pyrrhonisme qui n'est qu'une sorte de fanatisme dédaigneux de toute vérité purement humaine.

Douze ans encore après la mort de Pascal, Malebranche écrivait dans la *Recherche de la vérité* (IV, 12) : « Il y a bien des gens qui croient, mais d'une foi constante et opiniâtre, que la terre est immobile au centre du monde..., et une infinité de semblables opinions fausses *ou incertaines*, parce qu'ils se sont imaginé que ce serait aller contre la foi que de le nier. Ils sont effrayés par les expressions de l'Écriture sainte, qui parle pour se faire entendre, et qui par conséquent se sert des manières ordinaires de parler, sans dessein de nous instruire de la physique... Ils ne voient pas que Josué, par exemple, parle devant ses soldats comme Copernic même, Galilée et Descartes parleraient au commun des hommes, et que quand même il aurait été dans le sentiment de ces derniers philosophes, il n'aurait point commandé à la terre qu'elle s'arrêtât, puisqu'il n'aurait point fait voir à son armée, par des paroles que l'on n'eût point entendues, le miracle que Dieu faisait pour son peuple... Cependant les paroles de ce grand capitaine, *Arrête-toi, Soleil, auprès de Gabaon*, et ce qui est dit ensuite, que le soleil s'arrêta selon son commandement, persuadent bien des gens que l'opinion du mouvement de la terre est une opinion non-seulement dangereuse, mais même absolument hérétique et insoutenable. Ils ont ouï dire que quelques personnes de piété, pour lesquelles il est juste d'avoir beaucoup de respect et de déférence, condamnaient ce sentiment ; *ils savent confusément quelque chose de ce qui est arrivé pour ce sujet à un savant astronome de notre siècle;* et cela leur semble suffisant pour croire opiniâtrément que la foi s'étend jusques à cette opinion. Un certain sentiment confus, excité et entretenu par un mouvement de crainte, duquel même ils ne s'aperçoivent presque pas, les fait entrer en défiance contre ceux qui suivent la raison dans ces choses qui sont du ressort de la raison. Ils les regardent comme des hérétiques ; ce n'est qu'avec inquiétude et quelque peine d'esprit qu'ils les écoutent, et leurs appréhensions secrètes font naître dans leurs esprits les mêmes respects et les mêmes soumissions pour ces opinions et pour beaucoup d'autres de pure philosophie, que pour les vérités qui sont l'objet de la foi. »

Et telle est la contagion des idées fausses, quand on a eu intérêt à les propager, que plus de cent ans après Galilée, le grand Frédéric, un sceptique entre les sceptiques, au moment même où Voltaire, en publiant sa *Philosophie de Newton*, assurait le triomphe des idées

nouvelles, osait lui écrire encore : « Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste. Après cela, qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances ! Nous ne savons réellement que peu de chose, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser (17 juin 1738). » Il est vrai que Voltaire traite comme elles le méritent, dans sa réponse, les moralités du prince royal, et ses Malabares.

C'est un devoir aujourd'hui, non-seulement de regarder *l'opinion de Copernic* comme une vérité démontrée, mais d'en relever l'importance, qui n'a pas frappé l'esprit de Pascal. Il est toujours important de retrancher une erreur pour mettre une vérité à la place, et l'esprit de critique profite à tout. Mais qui ne voit d'ailleurs que, du moment que la terre n'est plus le centre du monde, et qu'elle se perd dans le système solaire, perdu à son tour dans l'amas des constellations célestes, la manière de considérer, soit la nature, soit l'homme lui-même, peut changer tout à fait ?

Pascal, qui a dit quelque part qu'il faut être pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis, s'est montré ici plus sceptique et plus soumis que géomètre. Son peu de goût pour Descartes et pour ses systèmes l'a entraîné à mépriser une idée à laquelle Descartes et les siens s'étaient attachés. Il est fâcheux cependant qu'un des maîtres de la science sacrifie ainsi la science ; que celui qui a tant élevé Archimède tienne si peu de compte de Copernic et d'Archimède même ; que celui qui tance Montaigne justement, parce que l'incorrigible douteur doute quelquefois par légèreté, se montre maintenant léger comme lui ; que celui enfin qui a *trouvé bon d'approfondir* la pesanteur de l'air, qui a eu l'honneur de la démontrer, qui a écrit la Préface du Traité du Vide, n'ait pas osé ou n'ait pas daigné prendre parti sur une découverte plus haute encore. — Voir, sur l'immense révolution faite par Copernic, le *Cosmos* de M. de Humboldt, t. II, page 366 et suivantes de la traduction de M. Ch. Galusky[1].

1. J'associe Copernic et Archimède, car M. Joseph Bertrand a publié, dans le *Journal des Savants* de février 1864, un article intitulé *Copernic et ses travaux*, auquel je ne puis mieux faire que de renvoyer mes lecteurs, et où je prends cette citation d'Archimède, au commencement du livre intitulé *Arénaire* (Ψαμμίτης) :

« Le monde est appelé par la plupart des astronomes une sphère dont le centre est le même que celui de la terre, et dont le rayon est égal à la distance de la terre au soleil. Aristarque de Samos rapporte cette opinion en la réfutant : d'après lui, le monde serait beaucoup plus grand ; il suppose le soleil immobile, ainsi que les étoiles, et pense que la terre tourne autour du soleil comme centre, et que la grandeur de la sphère des étoiles fixes, dont le centre est celui du soleil, est telle, que la circonférence du cercle décrit par la terre est à la distance des étoiles fixes comme le centre d'un cercle est à sa surface. »

Fragment 18. — « Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner, et non assez pour convaincre. » Port-Royal a supprimé ce morceau, comme la plupart de ceux qui rendaient trop franchement la même doctrine : voir l'article xx. Quelle hardiesse en effet dans cette logique, qui tire une preuve de la religion de la difficulté même de la prouver, et qui explique l'inconcevable par l'inconcevable! Comment la même doctrine, qui est assez claire pour qu'on ne puisse la rejeter sans crime, est-elle en même temps assez obscure pour qu'on ne puisse la suivre sans un secours surnaturel! Mais surtout quel étrange besoin de *condamner*!

Fragment 22. — « Il n'est rien de cela aux exemples des païens, *nous n'avons point de liaison à eux.* » Voilà l'*inhumanité* de la foi. Pour relever la communion des saints, Pascal oublie la communion des hommes, qui sont frères, malgré toutes les diversités des lieux, des temps et des mœurs. Les Romains de Corneille ne l'avaient-ils jamais ému?

Du reste, pour bien comprendre ce fragment, il faut savoir qu'il se rattache à une des controverses secondaires que la grande controverse du jansénisme avait soulevées à l'époque où écrivait Pascal; c'est pourquoi sans doute il a été supprimé dans Port-Royal. On combattait pour et contre la vertu des païens. Du côté des païens étaient les philosophes, les mondains et les Jésuites, ceux qui donnaient plus à la nature et moins à la grâce, le P. Sirmond, et La Mothe le Vayer : Saint Cyran, Arnauld, Pascal, étoient de l'autre. Voir sur ce débat le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. I, page 234, 1re édit. Voir aussi ce qui en est dit dans l'*Essai sur La Mothe Le Vayer*, par M. Étienne (Rennes, 1849), à propos du livre *De la vertu des Payens*, que *Le Vayer* publia en 1641.

Fragment 23 *bis*. — « Jésus-Christ n'a point voulu des témoignages des démons, *ni de ceux qui n'avaient point vocation.* » Ce fragment et celui qui précède ont pour objet d'établir par l'Écriture la doctrine de la prédestination et de la grâce toute gratuite. Les élus sont élus, non pour leurs mérites, mais par le pur choix de Dieu. Dieu ne se soucie pas d'être connu par les réprouvés.

Fragment 24. — (Sur Montaigne :) « Crédule (gens sans yeux). Ignorant. (Quadrature du cercle). » Pascal reproche à Montaigne d'avoir pris la quadrature du cercle pour une de ces vérités mathématiques *paradoxes* comme la propriété des asymptotes, et de ne pas savoir que les mesures qu'on donne du cercle dans la pratique ne sont qu'ap-

proximatives, c'est-à-dire inexactes, et qu'il demeure toujours impossible de le *carrer*.

Les éditeurs de Port-Royal avaient supprimé ces reproches et ces renvois. Ils ne pensaient pas que Montaigne fût réellement si crédule. Ils s'en expliquent dans leur *Logique*, III, XIX, *des Sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion*, nº 9 : « Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montaigne d'avoir cru toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire; cependant *quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes*, il les emploie comme de bonnes raisons... Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes..., il nous rapporte des contes ridicules, *et dont il connaît l'extravagance mieux que personne...* Son dessein n'était pas de parler raisonnablement, *mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes* : ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit et à la sincérité d'un homme de bien, etc. » M. Sainte-Beuve dit aussi (*Port-Royal*, 1re édit. t. II, p. 88) : « Je l'ai bien souvent pensé : si l'on pouvait discerner et ôter ce qui est du pur écrivain en verve, de la plume engagée qui s'amuse, combien n'aurait-on pas à rabattre peut-être *du scepticisme de Montaigne*, de l'absolutisme de De Maistre, du séraphisme de saint François de Sales, et du jansénisme de saint Augustin ! »

J'ai déjà indiqué, dans les remarques sur le fragment 17, qu'il faut se défier du pyrrhonisme de Montaigne, et j'aurai encore lieu plus tard d'y revenir. Voir XXV, 61.

« On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux. » Port-Royal a mis seulement : *Quoi qu'on puisse dire pour excuser*, etc.

Comparez sur Montaigne les fragments VI, 23 et VII, 7.

Fragment 25. — » Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase... » Ces dernières lignes sont supprimées dans l'édition de Port-Royal. Dans ce fragment comme en beaucoup d'autres, Port-Royal, fidèle à la paix de Clément IX, se bornait à laisser entendre discrètement ce que Pascal articule avec force. La persécution contre ses amis est à ses yeux le retour des anciennes persécutions. Athanase s'appelle maintenant Jansénius ou Arnauld (de même que sainte Thérèse, car il prend ses exemples dans tous les siècles, est devenue la mère Angélique ou la mère Agnès). Si Saint-Cyran a été mis en prison comme criminel d'État; si on accable les jansénistes, et jusqu'aux religieuses de Port-Royal, de toutes sortes d'imputations calomnieuses (voir la seizième Provinciale), rien de tout cela n'est nouveau, et ne doit étonner les âmes pieuses. Si les Jésuites ont pour eux la Faculté de théologie, les assemblées d'évêques, les

assemblées générales du clergé; si Arnauld a été censuré et exclu de la Sorbonne, et avec lui ses partisans, ces triomphes des *pélagiens* rappellent ceux des ariens dans leurs conciles. Si les papes ont condamné Jansénius et les siens, c'est qu'ils ont été surpris comme Libère. Si ceux enfin qui refusent de *signer le formulaire* sont accusés d'obstination coupable et de déchirer le sein de l'Église, ils doivent s'enorgueillir d'un reproche que la foule des tièdes a toujours adressé aux saints.

Cette manière de considérer les choses devait élever les idées et les courages, et faire taire la politique par l'enthousiasme. C'est ce qu'on voit dans la conduite de Pascal; c'est ce qui inspire à Jacqueline sa sœur cette admirable lettre, où elle traite avec tant de mépris toutes les craintes, le banissement, la confiscation, la prison, *et la mort si vous voulez;* où elle refuse énergiquement de souscrire à la *condamnation d'un saint évêque* (c'est Jansénius); où elle dit que *puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques*; où elle suppose saint Augustin à sa place pour voir comment il agirait et comment il devrait agir. Mais présentées à des esprits moins ardents, n'était-il pas à craindre que des comparaisons semblables, au lieu de relever le présent, ne fissent que diminuer la vénération du passé? Quand le monde regardait les saints *comme des dieux*, n'y avait-il pas quelque danger à lui apprendre que ce sont des hommes comme les autres, et à montrer leurs figures sans l'auréole? Voilà comment tout état de luttes développe inévitablement l'esprit de critique; et, de même que les railleries des Provinciales ont frayé le chemin à celles de Voltaire, ces interprétations de l'histoire de l'Eglise, trouvées pour le besoin de la défense, ont préparé la voix à une critique historique qui ramène tout à la même mesure, qui n'est plus frappée du divin ni dans les choses ni dans les personnes, et ne distingue plus les temps héroïques des temps humains.

Il faut rapprocher ce morceau du fragment XXIII, 37.

Fragment 26. — « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, etc. »

Où Pascal est-il emporté par son humeur? S'il était vrai que la religion, telle qu'il la présente, n'inspirât aux hommes que du mépris, de la haine et de l'effroi, serait-ce la condamnation de la nature humaine, ou celle d'une foi farouche et bizarre, foi de sectaire et de malade? Port-Royal supprime ces paroles si dures.

« Faire souhaiter *aux bons* qu'elle fût vraie. » Port-Royal supprime ces deux mots, qui dans les idées de Pascal sont nécessaires; car sou-

haiter que la religion soit vraie n'appartient qu'aux bons, c'est un sentiment qui ne peut-être inspiré que par la grâce.

Voici comme s'exprime Louis Racine dans la préface de son poëme de *la Religion* : « Tel est le plan de cet ouvrage, que j'ai conduit sur cette courte pensée de M. Pascal : A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable; aprés, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable [1]; et cette pensée est l'abrégé de tout ce poëme, dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même auteur. »

Fragment 26 *bis*.— « Un mot de David ou de Moïse, etc.» Que signifie ce fragment, où Pascal demande si David et Moïse, c'est-à-dire les auteurs des Psaumes et du Pentateuque, sont *philosophes ou chrétiens*? Il ne peut être douteux pour personne que les livres saints contiennent une religion, et non pas une philosophie ; le surnaturel y est partout, et il éclate bien plus dans tant de miracles que dans tel ou tel discours. Comment donc faut-il l'entendre? C'est en rapportant cette réflexion, non pas à la religion en général, mais à la question de la grâce, qui est tout le christianisme aux yeux de Pascal. Être chrétien, c'est croire que notre nature déchue et ruinée ne peut se réparer par elle-même, et est incapable de revenir au bien et à Dieu, si une grâce nécessitante et gratuite ne l'y ramène. Si on suppose au contraire que l'homme, par sa propre force, puisse faire le bien ou seulement le vouloir, on n'est plus chrétien, on est philosophe. Or, dans l'Ancien Testament, la doctrine de la grâce ne paraît guère; le langage en est le même que le langage ordinaire de la vie, où on n'impute pas moins à l'homme le bien que Dieu lui fait faire que le mal qu'il fait par lui-même. Nous pourrions donc croire, dit Pascal, que les écrivains sacrés parlent en philosophes; mais un mot comme celui qu'il cite lève l'ambiguïté, et nous fait retrouver, selon lui, la pure doctrine de la grâce. Au contraire, on prendrait souvent Epictète pour un chrétien à ses discours sur la corruption des hommes. Mais Epictète dit que la vertu dépend de nous, et à ce mot, qu'il trouve orgueilleux, et qui lui paraît la négation de la grâce, Pascal reconnaît l'homme et le stoïcien.

Fragment 29. — « Le mot de Galilée, etc. » On doit remarquer que l'incident sur lequel porte ce fragment, c'est-à-dire Jésus renvoyé de Pilate à Hérode, ne se trouve que dans le troisième évangile, celui qui porte le nom de Luc. Et le livre des *Actes des Apôtres*, où cette

1. C'est le texte de Port-Royal, un peu plus dégagé.

circonstance est relevée comme un *mystère*, n'est, dans sa première partie du moins, qu'une suite du troisième évangile, écrite de la même main.

Fragment 33. — « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, etc. ... Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas entraînés, etc. » Condorcet, dans une note de la Préface de son édition, dit : « Je doute que ceux qui s'intéressent à la mémoire de Pascal, et même à la religion, puissent regretter beaucoup qu'on ait supprimé les pensées suivantes. » Et il cite ces lignes, pleines de subtilités allégoriques, mais aussi d'une ardeur et d'une poésie qu'il ne sent pas. C'est dans cette même note qu'il cite, d'un ton également dédaigneux, les premières lignes du morceau sur la grandeur de Jésus-Christ (XVII, 1), et il a en effet supprimé tout ce fragment incomparable !

Fragment 35. — « Dire que Jésus-Christ..... ne soit venu que mettre la figure de la charité... cela est horrible. »

Pascal attaque ici la doctrine d'après laquelle le sacrement suffisait pour remettre le péché, sans la *charité* ou l'amour de Dieu, doctrine qu'on imputait aux Jésuites (voir la dixième Provinciale, et la douzième Epître de Boileau).

Fragment 36. — « On entreprenait franchement l'Ecriture sainte sur le grand nombre des étoiles. »

Les éditeurs de Port-Royal, qui ont supprimé cette pensée, ne l'approuvaient pas sans doute, et j'ai cité ailleurs (*Remarques* sur le fragment 17), à propos du mouvement de la terre, un passage de Malebranche qui soutient au contraire que l'Ecriture *parle pour se faire entendre*, et comme on parle ordinairement, *sans dessein de nous instruire de la physique*. Comment en effet Pascal ne s'est-il pas fait l'objection du système de Copernic, à propos duquel aussi *on entreprenait méchamment l'Écriture?* ou comment conciliait-il la pensée qu'il exprime ici avec son indifférence sur cette question?

Fragment 39 *ter*. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi etc. » Les éditeurs de Port-Royal ont effacé partout le *je* dans ce morceau : « Il est injuste qu'on s'attache à nous, » etc. Ils mettent ici : « Ne sommes-nous pas prêts à mourir? et ainsi l'objet de leur attachement mourrait. » Quelle froideur dans cette observation collective! Il mourrait, c'est l'objection de gens qui raisonnent. Il mourra donc, c'est la sentence de condamnation que Pascal prononce contre lui-même; nous entendons le cri de cette âme, qui contemple toute sa

misère, mais qui au lieu de s'attacher dans cette détresse à l'amour des siens, le repousse par pitié et par respect pour eux, parce qu'elle sait que *c'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède* (fragment 16), et qu'elle voit bien qu'elle va s'écouler. Combien cette tristesse est haute et généreuse! La raison n'est pas là sans doute, ni la vraie vertu. Quand Pascal s'efforçait de rebuter jusqu'à la tendresse de sa sœur (c'est cette sœur qui en témoigne), cela même, c'était passion et faiblesse; mais quelle faiblesse est la plus intéressante, de celle du voluptueux qui murmure:

> Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,
> Hâtons-nous, jouissons!

ou de celle d'un cœur tellement épris de l'idéal, qu'il ne veut voir que néant dans tout le reste, et se sacrifiant lui-même, s'ensevelit de ses propres mains!

Port-Royal se souvient trop d'une autre pensée : « Le Moi est haïssable (VI, 20) », et l'interprète mal. Le moi qui nous déplaît est celui qui nous exclut, mais rien au contraire n'est plus sympathique et plus touchant que celui ou chacun de nous se retrouve soi-même.

Fragment 46. — « Histoire de la Chine, » Ce qu'on lisait dans le P. Martini sur les antiquités de la Chine dut attirer vivement l'attention des esprits critiques. Les Chinois prétendent remonter, par une chronologie très-bien suivie, jusqu'à l'empereur Fo-Hi, dont le règne date, suivant Martini, de l'an 2952 avant notre ère. Là commence la certitude historique, mais la tradition chinoise place encore avant Fo-Hi une très-longue suite de souverains. Si on en croyait leurs auteurs, dit Martini, il faudrait reporter la naissance du monde jusqu'à plusieurs milliers d'années avant le déluge universel. Le savant jésuite accepte des récits chinois tout ce qu'il peut concilier, d'une manière quelconque, avec l'autorité des livres saints. Les chronologistes de son temps (suivis par Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*) plaçaient la création en l'an 4004 avant Jésus-Christ, d'après le texte hébreu de l'Ecriture et la Vulgate, et le déluge en l'an 2348. Mais il fallait bien ne placer Fo-Hi et le commencement des temps historiques de la Chine qu'après le déluge universel. Le P. Martini fait remarquer que cette difficulté sera levée si on adopte telle autre chronologie également autorisée (en effet le texte des Septante fait remonter le déluge à l'an 2954; et depuis, *l'Art de vérifier les dates*, d'après une combinaison du texte hébreu et du samaritain, l'a reporté jusqu'à l'an 3308). Quant aux temps antérieurs à Fo-Hi, le P. Martini, accordant toujours tout ce qu'il peut aux Chinois, cherche à en resserrer l'étendue

en expliquant les *dynasties*, comme on a voulu le faire aussi pour l'Egypte, par des royautés simultanées; et comme cette antiquité reste toujours antédiluvienne, il suppose qu'il a pu subsister dans la haute Asie, même après le déluge, quelque tradition obscure des événements et des personnages qui l'ont précédé. Ainsi tout s'arrange dans le livre du P. Martini, qui n'attache d'ailleurs d'importance à aucun système, attendu que la foi pour lui n'est pas en cause, et reste bien au-dessus de toutes ces difficultés. Mais il pouvait n'en être pas de même des docteurs avec qui Pascal était en commerce. Quand ils voyaient le P. Martini reconnaître l'autorité de la chronologie chinoise jusqu'à Fo-Hi, et placer ce personnage plus de 600 ans avant l'époque où on plaçait alors généralement la dispersion des langues et le repeuplement du monde, et admettre encore une antiquité au delà, ils ne pouvaient manquer d'opposer l'histoire de la Chine à l'histoire juive. Pascal se tire de l'objection en refusant sa croyance à ces récits. Il y a bien lieu en effet de douter de ces règnes de 115, de 140 ans, que le P. Martini nous présente d'après les Chinois, et de ne pas compter comme un personnage bien historique ce Fo-Hi, né d'une vierge fécondée par un arc-en-ciel. Le pieux jésuite a fait la part de la critique la plus petite possible. Il est devenu comme le fils de la Chine, en y vivant; il reçoit les livres chinois, non pas avec autant de respect, mais avec autant de bonne volonté que les livres saints, tant qu'ils ne les contredisent pas absolument. Pascal n'a pas tant de complaisance pour ces histoires.

« Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » Port-Royal a mis : « *Je crois volontiers* les histoires dont les témoins *se font* égorger. » Le tour négatif est celui de la passion plutôt que de la logique. On y sent l'impatience d'un croyant contre des traditions qu'il s'indigne de voir opposer aux histoires sacrées. Port-Royal emploie un tour plus exact, et aussi plus froid. Mais pourquoi ce conditionnel, *se feraient égorger*, que Port-Royal a remplacé par l'indicatif? Parce que Pascal pense aussi aux récits de l'Ancien Testament, pour la vérité desquels ils n'est pas dit qu'il y ait eu des martyrs. Mais Moïse au besoin, il n'en doute pas, aurait eu ses témoins (c'est ce que signifie *martyrs*) comme Jésus-Christ.

Fragment 46 *ter*. — « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. » Et qu'on n'a pas vus en effet, c'est ce que Pascal sous-entend. Je ne sais si cela est bien vrai, et si l'entêtement ne pourrait pas aller jusque-là. Mais c'est ce qu'il n'y a même pas lieu d'examiner au sujet des apôtres et des premiers chrétiens, qui ne se sont jamais *fait martyriser* pour des miracles. Il semble

que Pascal se les représente qui viennent trouver les prêtres et les magistrats pour leur dire : Je déclare, moi Pierre, ou Jacques, que Jésus est ressuscité, qu'il s'est montré tel jour, en tel lieu, à tel ou tel, avec telle et telle circonstance. Ou bien, Je déclare que Jésus a fait, de son vivant, tel et tel miracle particulier, dont voici tous les détails ; j'atteste ces faits, et je suis prêt à mourir pour en témoigner. Jamais il ne s'est rien passé de semblable. On disait seulement : Ceux-là croient que Jésus est le Messie, et ils le font croire au peuple. Et là-dessus on les emprisonnait, ou on les fouettait, ou on les tuait. Qu'on lise au livre des *Actes* le récit de la mort d'Etienne, le premier martyr, on verra qu'il n'articule pas un seul fait; il ne dit pas qu'il a été témoin de ceci ou de cela, mais qu'il croit. Et pourtant ce récit, fait à distance, est probablement déjà légendaire. Il est bien vrai que *martyr* signifie témoin, mais on se méprend beaucoup sur la valeur de ce mot. Les martyrs témoignent que Jésus est le fils de Dieu, ils ne témoignent pas qu'il se soit fait ici ou là un miracle dont on puisse dresser procès-verbal.

Fragment 47. — « Les uns craignent de le perdre, *les autres craignent de le trouver.* »

Que cela est fort ! quelle condamnation de ce qu'on appellerait volontiers d'un mot d'aujourd'hui la religion *facile !* on disait alors, *la dévotion aisée;* voyez la XIe *Provinciale.*

Il faut bien, disent ces dévots-là, que je me confesse, car s'il y avait un Dieu, je serais damné.

Fragment 48. — « Salomon et Job. » Pascal rapporte à Salomon le livre que nous appelons l'*Ecclésiaste*, et qui commence par cette phrase célèbre : « Vanité des vanités, et tout est vanité. »

Fragment 53 *bis.* — « Mais qu'est-ce que cette pensée ? qu'elle est sotte ! » Port-Royal a effacé cette brusquerie éloquente.

Fragment 58. — « On jette enfin de la terre sur la tête, *et en voilà pour jamais.* »

Peut-on se détacher un moment d'une telle pensée pour s'arrêter à la forme ? Elle est d'un genre de beauté bien rare. Elle joint à la dignité de l'éloquence française, non-seulement une familiarité forte, comme dans Bossuet, mais je ne sais quel sombre accent, et quelle poésie sourde et pénétrante. Cela est classique et shakspearien tout ensemble; rien n'est plus discret, et rien n'est plus fort. Pascal sans doute a rapporté cette pensée d'un cimetière : le bruit des pelletées tombant sur la bière lui était resté au cœur.

Fragment 59 *bis*. — « Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même. » Le *corps* c'est Dieu, dont nous sommes les membres. Mais en ajoutant, *il s'aime lui-même*, Pascal corrige la dureté de ce qu'il a tant dit, qu'il faut se haïr.

Fragment 59 *ter*. — « Le corps aime la main, et la main..... devrait s'aimer de la même sorte que l'*âme* l'aime. » Port-Royal met : « L'*âme* aime la main, » mais alors la figure du corps et des membres n'est pas suivie. L'âme, c'est la volonté du corps, opposée à la volonté particulière de la main.

Fragment 62. — « Vous retenez dans l'Eglise les plus débordés. » Cela s'adresse aux Jésuites ; voir la dixième *Provinciale*.

Fragment 64. (Sur la comédie.) — Pensée évidemment inspirée par Corneille, que Pascal cite encore ailleurs sur l'amour, VI, 43 *bis*.

Cette violence dans une passion honnête et chaste, ces douceurs qui sont en même temps des beautés, cette ardeur de sacrifices, ce plaisir orgueilleux de dominer dans un cœur, c'est bien l'amour comme le concevait Corneille, comme devait le sentir l'âme fière et forte de Pascal, et comme en effet il le figure dans le *Discours sur les passions de l'amour*. On n'en connaissait pas d'autre dans le monde distingué de ce temps, dans ce monde que Pascal avait traversé étant jeune, qui prétendait surtout à l'élévation du cœur et aux sentiments généreux, et voulait intéresser dans la passion la vertu même. Plus tard, quand Bossuet écrivait sur la comédie, tout était changé ; Racine régnait au lieu de Corneille, et les esprits sévères qui condamnaient toute passion étaient moins frappés des dangers de l'orgueil que de ceux de la tendresse. Bossuet, qui ne connaissait pas le fragment de Pascal, a oublié dans ses réflexions, parmi tant de développements pleins de force, cet attrait si bien démêlé ici, le *désir de causer les mêmes effets que l'on voit représentés, de recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices*. C'est peut-être le seul point qu'il n'ait pas touché dans son admirable écrit, car il faut bien l'avouer pour admirable, quoi que nous fasse souffrir la manière indigne dont Molière y est traité.

Il est singulier que ce morceau ait été publié, en 1678, parmi les *Maximes de madame la marquise de Sablé* etc. [1] On peut conjecturer que madame de Sablé possédait l'autographe de Pascal (car nous n'avons ce fragment que dans la Copie de MM. de Port-Royal), et que cet original s'étant trouvé après sa mort parmi ses papiers, la pensée a pu être confondue avec les siennes. Au reste les éditeurs

1. M. Cousin, *La marquise de Sablé*.

de madame de Sablé en ont usé, à l'égard de ce qu'ils croyaient d'elle, aussi librement que les éditeurs de Pascal en usaient avec lui. Dans l'intention de rendre le morceau plus clair et plus coulant, on a effacé les traits les plus expressifs. Pascal disait, de l'amour tel qu'on le voit au théâtre. « Sa violence plaît à notre amour-propre, etc. » On a supprimé cette phrase. On a mis, *toutes les douceurs de l'amour*, au lieu de *toutes les beautés et toutes les douceurs*, fière expression et vraiment cornélienne. On a écrit, *l'esprit si persuadé*, au lieu de, *l'âme et l'esprit si persuadés*, etc,. On a si bien fait, que d'excellents juges ont pu croire sans difficulté que la pensée était de madame de Sablé, et se plaindre qu'elle manquait de style, au lieu d'y reconnaître le même style que dans le *Discours sur les passions de l'amour*.

Fragment 65. — » Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes... »

La Bruyère a dit au contraire (*De la Chaire*) : « La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille, et qui pique la curiosité d'un homme du monde, *qui craint moins qu'on ne pense* une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. »

Fragment 66. — « Après que Rome a parlé, et *qu'on pense* qu'il a condamné la vérité. »

Il faut se rappeler, pour entendre Pascal, qu'elle était la tactique de son parti. On soutenait que le pape avait bien pu condamner avec autorité cinq propositions comme hérétiques, mais qu'il s'était trompé en donnant ces cinq propositions comme prises dans Jansénius ; que la doctrine de Jansénius n'était que la pure doctrine de la grâce, la tradition de saint Augustin, enfin *la vérité*, laquelle n'avait pu être condamnée. Et quand les Jésuites écrivaient, avec le pape lui-même, que les propositions condamnées étaient bien celles de Jansénius, c'était écrire, suivant Pascal, que le pape avait condamné la vérité. Pascal lui-même désavoua plus tard cette tactique : ce fragment n'a pas été reproduit, non plus que le suivant, dans l'édition de Port-Royal.

Fragment 66 *bis*. — » *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello.* »

On sait que plus tard, les jansénistes, condamnés par la fameuse bulle *Unigenitus*, interjetèrent appel au futur concile général. L'appel mystique de Pascal à Jésus-Christ même est plus touchant.

Fragment 67. — » La machine d'arithmétique etc. » Il semble que ce fragment contient une objection de Pascal à la doctrine des animaux machines, que Descartes avait accréditée.

Fragment 69. — « Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, etc. » On sait la prière du pharisien : « Le pharisien priait ainsi en lui-même : Seigneur, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, iniques, adultères, ou comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, disant : Seigneur, aie pitié d'un pécheur comme moi. Et Jésus reprit : « Je vous dis que celui-ci s'en retourna chez lui justifié plutôt que l'autre, car tout homme qui s'élève sera rebaissé, et tout homme qui s'abaisse sera relevé. » *Luc*, XVIII, 11. — Jésus aurait-il été moins sévère, quand le pharisien aurait parlé en janséniste, quand il aurait rapporté son mérite à la grâce, et qu'il aurait dit : Je te remercie de ce que la grâce m'a été donnée plutôt qu'à d'autres, de ce que je suis un favori au milieu des réprouvés? « Les élus ignoreront leurs vertus, » dit ailleurs Pascal (fragment 23).

J'ai dit que Pascal avait écrit d'abord cette phrase, qu'il a barrée : « J'aime tous les hommes comme mes frères, *parce qu'ils sont tous rachetés*. » Est-ce devant ce *tous* qu'il a reculé? Voyez le fragm. 11 et la note.

Mme Perier a publié la première ce fragment dans la Vie de son frère, mais avec des altérations : « Toutes ces inclinations, dit-elle, dont j'ai remarqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière. »

Fragment 76. — Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile. »

On lit dans Bossuet (*Remarques sur l'Histoire des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine de M. Dupin*, chap. Ier, cinquième remarque) : « C'est entrer dans l'esprit des Grecs schismatiques, qui, dans le concile de Florence, voulaient prendre pour honnêteté et pour compliment tout ce que les Pères écrivaient aux papes pour se soumettre à leur autorité. » Bossuet blâme ici ce principe des Grecs, que Pascal prend pour règle; au contraire Bossuet parle comme Pascal dans son fameux ouvrage posthume, *Defensio declarationis cleri Gallicani*, livre VI, chapitre XI, où il montre que le pape Eugène, ayant voulu faire admettre par le concile cette clause : *Ut papa habeat sua privilegia juxta canones et dicta sanctorum*, fut obligé de renoncer à ces derniers mots; et le concile ne reconnut la puissance pontificale que suivant qu'elle

avait été déterminée par les actes des conciles et par les canons. Le concile général de Florence, où les Latins et les Grecs s'unirent dans un symbole commun, est de 1439.

Fragment 77. — « *Duo aut tres in unum.* »

Ces paroles ne se trouvent nulle part textuellement dans l'Écriture. Ce qui s'en rapproche le plus, et que Pascal paraît avoir en vue, est un passage de la première Lettre à ceux de Corinthe, XIV, 27. Paul se plaint que, dans les assemblées des fidèles, il y en a trop qui veulent montrer qu'ils ont reçu de Dieu l'esprit de prophétie, ou le don des langues, de façon qu'on y entend à la fois toutes sortes de langues et toutes sortes de révélations, et il ajoute : « Si donc il y en a qui aient le don des langues, *qu'on n'en entende que deux ou trois au plus*, et chacun à son tour, *et qu'il y ait un interprète* pour traduire leurs paroles (*et unus interpretetur*). » Et un peu plus loin : « Que deux ou trois prophétisent (*duo aut tres dicant*), et que les autres écoutent et jugent. » Pascal qui use et abuse des textes, paraît avoir détourné celui-ci, dans sa pensée, à signifier qu'il peut y avoir dans l'Église, non pas une seule opinion (celle du pape) mais *deux ou trois* c'est-à-dire plusieurs, à la condition que cette pluralité se réduira à l'unité par une décision collective (celle des conciles).

Peut-être faut-il lire séparément : *Duo aut tres. In unum.*

Fragment 78. — « Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous. » Voyez le fragment 11, et la note.

Fragment 79. — « La mer entière change pour une pierre. » Cette assertion se fonde sur l'hypothèse cartésienne du *plein* absolu et continu dans la nature. Si tout est plein, aucune force, aucune action ne se perd dans le vide; il y a communication infinie du moindre mouvement imprimé en un point quelconque de la matière.

Fragment 84. — « L'infaillibilité... dans la multitude, cela paraît si naturel... »

Il est naturel en effet de mettre l'autorité plutôt dans le consentement général, et dans une majorité, que dans un seul homme. Mais *l'autorité* n'est pas *l'infaillibilité* ; celle-ci n'appartient naturellement ni à plusieurs, ni à tous ; elle ne saurait jamais être que chose surnaturelle, et miracle.

Fragment 87. — « Dire les choses de telle façon que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir. »

Το γαρ μανθάνειν ῥᾳδίως ἡδὺ φύσει πᾶσίν ἐστιν. Aristote, *Rhét.*, III, 10.

» Ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts. »

Cette rhétorique philosophique est la même dont Platon a le premier exposé les principes dans le *Phèdre*, chap. LVI (page 271 d'Estienne) : « Puisque le talent du discours est un art de mener les âmes (ψυχαγωγία), celui qui veut être orateur doit nécessairement connaître à fond l'âme humaine, etc. »

« Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre. »

C'est aussi le précepte de Cicéron, *de Oratore*, II, 24.

« Ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. » Fénelon a dit :

« L'art se décrédite lui-même; il se trahit en se montrant. Isocrate, dit Longin, est tombé dans une faute de petit écolier... Et voici par où il débute[1] : *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes petites, et les petites grandes ; qu'il sait donner les grâces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, et qu'il fait paraître vieilles celles qui sont nouvellement faites...* En faisant de cette sorte l'éloge du discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire. » *Lettre à l'Académie*, § IV.

Fragment 88. — « Il n'est pas certain qu'elle soit [la religion], mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? »

Il y a ici une confusion manifeste. Pascal transporte la considération du possible dans un ordre de choses qui ne la comporte pas. Pour les faits, pour les choses accidentelles, ou, comme on dit en philosophie, contingentes, il y a être, il y a n'être pas ; il y a, avant l'événement, être possible. Mais pour les principes absolus et indépendants de tout événement, ils sont simplement vrais ou faux ; là, la considération du possible n'a plus lieu. Pour être certain qu'un fait quelconque peut n'être pas, il n'y a pas besoin d'être certain que ce fait n'est pas en effet ; car telle chose est, qui pourrait ne pas être. Mais pour être certain que Dieu peut ne pas être, il faudrait être certain qu'il n'est pas; car s'il est, il ne pouvait pas ne pas être. Etre incertain s'il est, ou être incertain s'il peut-être, c'est la même chose, c'est un seul et même doute, et non deux degrés de doute différents. L'argument de Pascal mènerait jusqu'à l'absurde. Supposons qu'on présente à un homme cette proposition : Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits et demi ; et que cet homme ne sache pas assez de géométrie pour affirmer que cette proposition n'est pas vraie; dès lors, et par cela seul, il est également incapable d'affirmer qu'elle peut n'être pas

1. Dans le *Discours panégyrique*

vraie. Lui dira-t-on : Voici une proposition douteuse pour vous, mais qui pourtant doit vous paraître plus sûre qu'il n'est sûr que vous viviez demain; car vous êtes certain que vous pouvez ne pas vivre demain, et vous n'êtes pas certain que cette proposition puisse n'être pas vraie?

« On doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis, qui est démontrée. »

Si elle est démontrée, il ne faut donc pas dire que rien n'est certain. Cela même, qu'on doit agir pour l'incertain, il faut que ce soit une certitnde. Et, si la *règle des partis* était incertaine, Pascal ne pourrait nous proposer d'agir d'après la règle des partis.

Les éditeurs de Port-Royal suppriment ce fragment; ils ont craint qu'on ne pût supporter ces propositions, *que la religion n'est pas certaine*, etc., ou eux-mêmes ne les ont pas supportées.

Fragment 89. — « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues... Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même. »

Cette pensée manque dans l'édition de Port-Royal. Ceux qui l'ont publiée depuis l'ont transformée de manière à faire dire à Pascal tout le contraire de ce qu'il disait. Ils l'ont réduite aux deux phrases suivantes :

« Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général reste la même. »

A l'occasion de cette pensée, substituée à celle de Pascal, M. Sainte-Beuve dit qu'en effet il faut chercher le progrès « dans la marche et dans les résultats des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et aussi de la science historique, en tant qu'elle procède de l'observation comparée, et qu'elle ne cesse de s'armer en tout sens d'une critique positive. C'est grâce à ces sciences seules que se modifie et se modifiera à la longue, lentement, très-lentement, mais d'une manière certaine et à fond, l'état moral et intellectuel de l'humanité. » Et il ne doute pas que Pascal ne l'eût bien compris, s'il avait été « un peu moins frappé de terreur sacrée. » *Châteaubriand et son groupe* (1861), t. I, p. 147, en note.

Il n'y a que trop de vérité dans la pensée même de Pascal; elle n'est pas cependant, espérons-le, toute la vérité. Si la nature de l'homme n'est pas d'aller toujours; si, à mesure qu'il avance, il recule ensuite, du moins il ne recule pas toujours autant qu'il avance. La cause de la raison et de la justice avait bien gagné déjà dans le

monde au temps de Pascal, elle a gagné depuis davantage. Que ceux qui emploient leurs forces à servir cette cause ne se flattent donc pas, mais qu'ils ne désespèrent pas non plus.

Fragment 93. — « Est fait prêtre qui veut l'être, etc. »

Ce fragment appartient encore à la polémique contre la religion relâchée. Les jansénistes reprochaient à la discipline ecclésiastique de leur temps d'avoir abaissé et comme dégradé, avec la grâce même de Jésus-Christ, les instruments de cette grâce, la direction des consciences, les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, et le caractère auguste du prêtre, dispensateur de la parole, des sacrements, de la grâce même. Il faut voir dans le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, 1re édit., t. I, page 454 et suivantes, l'idée que le maître du jansénisme français, Saint-Cyran, se faisait du sacerdoce. Il croit que c'est à peine si on peut trouver un bon prêtre sur dix mille. Le prêtre est *plus qu'un ange*; combien donc doit-il être pur! Les hommes de Port-Royal ne redoutaient rien tant que ce fardeau de la prêtrise; ils ne le recevaient que forcés. Voici enfin ce qu'on lit dans l'interrogatoire de Saint-Cyran à Vincennes (*Recueil d'Utrecht*, p. 138, n° 207) : « (Interrogé s'il n'a pas dit qu'un homme qui a une fois péché contre la chasteté ne doit point se porter au sacerdoce, a dit... qu'il sait assez qu'il y a des canons qui veulent qu'on reçoive des pénitents lorsqu'on ne trouve pas des innocents. Avoue avoir dit à quelques-uns, *afin de tempérer l'ardeur qu'ils avaient de se faire prêtres*, que l'Église n'a reçu jusqu'au septième siècle que ceux qui avaient conservé leur innocence (Saint-Cyran a-t-il pu oublier tant de pénitents devenus prêtres et Saints, et saint Augustin avant tous?); *et c'est peut-être un des sujets pour lesquels il a tant relevé la pureté de l'Eglise en ses premiers siècles*, mais... etc. » Pascal n'est que l'écho de ces oracles. Maintenant, où en était-on dans la pratique? Des hommes comme Retz figuraient aux plus hauts rangs de l'Église; et que trouvait-on, quand on descendait dans la foule? Je demande ici qu'on me permette de citer un simple manuscrit de famille que j'ai entre les mains, un journal écrit par un bourgeois d'une petite ville de Normandie, qui était doyen des avocats de son bailliage à la fin du règne de Louis XIV. Plusieurs pages de ce journal (années 1708-1722) sont remplies par l'histoire des tribulations que lui cause l'aîné de ses nombreux enfants, qui *a pris le petit collet, et s'est destiné pour l'ordre de prêtrise. L'abbé*, comme il l'appelle, est sous-diacre, et par conséquent engagé, en 1706, avant d'avoir atteint 22 ans. Il est ordonné diacre en 1708, après avoir été refusé deux fois, puis il demande la prêtrise. Il est d'abord refusé cinq fois de suite par l'archevêque de Rouen; il pense

alors à se faire bénédictin, mais il est renvoyé après une épreuve d'un mois Il a 29 ans, et son père écrit : *Il est temps qu'il change de conduite.* Il revient *pour tenter encore une fois fortune*, et je lis dans le journal : *L'abbé ne s'est point présenté, ni à l'ordination de saint Michel, ni à celle de Pâques* 1714; *il a eu raison, car s'il ne change de conduite, il ne sera jamais prêtre.* Puis en 1715 : *L'abbé continue toujours sa vie irrégulière: c'est le fléau que Dieu m'a donné pour faire pénitence.* Et la même année : *L'abbé, après bien des déréglements, est enfin parti du pays : Dieu veuille le convertir!* L'abbé entre à la Trappe, pour en sortir tout de suite; puis dans un autre couvent, d'où il est aussitôt mis dehors *pour sa mauvaise constitution de corps et d'esprit.* Il revient chez son père, et au bout d'un an, *étant encore plus passionné pour la boisson, et point disposé pour l'ordre de prêtrise, il quitte la maison sans dire adieu, étant en état de vivre de son bien.* Il y rentre au bout de trois ans, à 36 ans (1720), *ne sachant où prendre du pain, sans habits, sans linge, sans argent, sans bien, et sans esprit.* Il est encore refusé en 1721 par l'archevêque ; puis tout à coup on lit ce qui suit : *A la fin, après bien des peines, des voyages et de la dépense*, l'abbé est prêtre *du* 20 *septembre* 1722. Le père n'ajoute pas un mot à cette mention, si ce n'est qu'il enregistre soigneusement, ici comme partout, le compte des sommes qu'il lui a fallu débourser pour son fils. Il me semble que ce récit d'un journal obscur vaut bien ce qu'on pourrait chercher dans l'histoire, ou dans les Mémoires de personnages célèbres, pour commenter le texte de Pascal. On y voit sans doute qu'on n'était pas prêtre absolument *dès qu'on voulait l'être*, et que l'Église tâchait d'écarter ceux qui se montraient trop *indignes*; mais aussi on voit que la mesure de ses scrupules et de ses sévérités ne pouvait pas satisfaire certaines âmes difficiles et impatientes du mal. Cet éclat de l'Église de France, au siècle de Bossuet et de Rancé, nous cache bien des misères.

Fragment 96. — « Mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé! » La Bruyère retourne cette pensée quand il dit : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères... ils rient et pleurent facilement... ils ne veulent point souffrir de mal et aiment à en faire. *Ils sont déjà des hommes.* » *De l'homme*, 50.

Fragment 97. — « ... Que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc. »

Ce sont précisément les *antinomies* de Kant (ou *lois contraires* de la raison). Voir la *Critique de la raison pure.*

Fragment 99. — « Ils croient les miracles de Vespasien. » De bons

chrétiens ne se montraient pas non plus éloignés d'y croire, par exemple Grotius, *De Verit. religionis*, IV, 8. Et, en effet, si on s'en rapporte aux *témoins*, ils sont mieux attestés que bien d'autres.

Fragment 100 *bis*. — « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. »

Il est clair que cela s'applique à la philosophie *physique* de Descartes, et surtout au livre *De principiis philosophiæ*, auquel s'attaque déjà un des fragments les plus célèbres et les plus considérables de Pascal. Mais il n'estimait guère plus sa métaphysique, comme on l'a vu par les fragments dont se compose l'article XXII.

On lit dans les Mémoires de Marguerite Perier (*Lettres, opuscules*, etc., p. 458) : « M. Pascal parlait peu de sciences; cependant, quand l'occasion s'en présentait, il disait son sentiment sur les choses dont on lui parlait. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes, il disait assez ce qu'il pensait. Il était de son sentiment sur l'automate, et n'en était point sur la matière subtile, dont il se moquait fort. Mais il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses; et il disait très-souvent : Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement : après cela, il n'a plus que faire de Dieu. »

Mais est-ce donc peu de chose, que ce que Pascal accorde à Descartes, qu'il est vrai que tout se fait par figure et par mouvement? Une pareille conclusion ne vaut-elle pas qu'on prenne la peine de faire une philosophie ? Et si Descartes, au risque de se tromper souvent, n'avait pas essayé de composer, avec telles figures et tels mouvements particuliers, une machine que lui-même ne donne que pour une hypothèse, aurait-il aussi bien convaincu de son principe et le monde et Pascal ? Il n'y a que les détails qui rendent les généralités sensibles, et qui les font pénétrer dans l'esprit

Au reste, Pascal n'avait pas toujours dédaigné Descartes. Méré lui dit dans sa Lettre : « Descartes, que vous estimez tant. » Voir M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édition, t. III, p. 339.

Fragment 101. — « Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » On a vu que cela est pris de Montaigne, mais on peut douter que Montaigne, qui se range lui-même parmi les gens d'entre-deux, soit aussi sincère que Pascal dans l'hommage qu'il rend aux esprits arrivés *au dernier estage*. Du moins, son disciple Charron, dans un passage du chapitre 3 du premier de ses

Trois livres pour la religion catholique (cité ici par M Faugère), dit que l'athéisme absolu ne peut loger qu'en une âme extrêmement forte et hardie, et qu'il faut autant *et peut-être plus de force* pour se jeter dans une incrédulité entière que pour se tenir toujours bien ferme dans la foi : que ce sont là les deux extrémités opposées, toutes deux très-rares et très-difficiles, *mais la première encore plus.* Pascal ne pouvait accepter l'orgueil de ce langage; celui de Montaigne lui convenait mieux.

ARTICLE XXV

1.

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir. Comme on aime un livre, ou le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

2.

Quel déréglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien que celui..., et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde!

3.

Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons; de la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes, des poils; et dans ces poils, de petits animaux; mais après cela, plus rien. — O présomptueux! — Les mixtes sont composés d'éléments; et les éléments, non. — O présomptueux! Voici un trait délicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux.

4.

... Non-seulement nous regardons les choses par d'autre côtés, mais avec d'autres yeux; nous n'avons garde de les trouver pareilles.

5.

L'éternuement absorbe toutes les facultés de l'âme, aussi bien que la besogne. Mais on n'en tire pas les mêmes conséquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'est contre son gré. Et quoiqu'on se le procure, néanmoins c'est contre son gré qu'on se le procure. Ce n'est pas en vue de la chose même, c'est pour une autre fin; et ainsi ce n'est pas une marque de la faiblesse de l'homme, et de sa servitude sous cette action. Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous; de sorte que nous sommes maîtres de la chose, et en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même; mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or, il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fasse la gloire, et que la servitude qui fasse la honte [1].

6.

Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire, et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent et couvrir, par la joie qu'ils feignent d'en concevoir, celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

7.

Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

1. Voyez Montaigne, liv. III. chap. 5. (*Note de M. Faugère.*) — La *besogne* est l'acte obscène, qui est le sujet de tout ce long chapitre des *Essais*. « Alexandre disoit, qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action, et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame; la besongne les absorbe et dissipe de mesme certes c'est une remarque. non-seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité (t. IV, p. 325). »

8.

Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former.

9.

La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures; les espaces de même et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment; ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini [1].

10.

Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* que nous sentons, cela nous étonne. Quoi ? que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits [2]? Nous en avons conçu une si différente idée ! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres, que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés [3].

11.

Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et

1. Voir plus loin le fragment 65.

2. Ce tour est un latinisme : *Quid quod..*? C'est comme si l'on disait : Et ceci, que le plaisir ne soit... qu'en penserons-nous?

3. Toute cette physique est prise de Descartes. Voyez les *Principia philosophiæ* aux endroits suivants : III, 55, etc.; IV, 29, 80, 194; et aussi le premier chapitre de la *Dioptrique*, et le *Traité des Passions*, II, 94.

Le *conatus recedendi* (*a centro*) est ce que nous appelons force centrifuge. Descartes établit que la force centrifuge qui anime toute masse en rotation, et par conséquent celle du soleil, agissant de tous les points de la surface de cet astre sur la matière répandue dans l'espace entre le soleil et nous, produit sur cette matière une pression qui se continue jusqu'au nerf optique, et dont le sentiment n'est autre chose que la sensation de la lumière.

pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre.

11 bis.

L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. Ils le font toujours, et jamais autrement, ni autre chose d'esprit[1].

12.

Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force; mais, par le contre-poids de deux vices opposés, nous demeurons debout, comme entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

13.

Ils disent que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires; de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner.

14.

La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison.

15.

Instinct et raison, marques de deux natures.

16.

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante; le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent; je m'effraye et m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? *Memoria hospitis unius diei prætereuntis*[2].

1 J'ignore l'histoire de ce brochet et de cette grenouille.

2. *Sagesse*, v, 15 : « L'espoir de l'impie est comme le duvet qui s'envole au vent comme l'écume..., comme la fumée..., comme *le souvenir d'un hôte d'un jour qui ne fait que passer.* » — Voyez les mêmes pensées dans l'article IX.

16 *bis*.

Pourquoi ma connaissance est-elle bornée ? ma taille ? ma durée, à cent ans plutôt qu'à mille ? Quelle raison a eue la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre.

17.

Combien de royaumes nous ignorent !

17 *bis*.

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

18.

Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent[1].

19.

Chacun est un tout à soi-même ; car lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

20.

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils[2]. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions ; et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

21.

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer !

22.

... Quand la force attaque la grimace, quand un simple sol-

1. Il parle au nom de celui qui ne croit pas encore ; il se suppose dans cette situation d'esprit.

2. C'est-à-dire, aux passages de l'Écriture qui prouvent, selon Pascal, que le Messie est venu.

dat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voter par la fenêtre [1].

23.

Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître? Tu as bien du bien, esclave : ton maître te flatte. Il te battra tantôt [2].

24.

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois.

25.

Deviner. *La part que je prends à votre déplaisir.* M. le Cardinal ne voulait point être deviné [3].

25 *bis.*

« J'ai l'esprit plein d'inquiétude. » Je suis plein d'inquiétude, vaut mieux.

25 *ter.*

« Éteindre le flambeau de sédition. » Trop luxuriant. « L'inquiétude de son génie. » Trop de deux mots hardis.

26.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Inconti-

1. Cela avait dû se voir au temps des Seize, et peut-être au temps de la Fronde. — Voyez III, 3, page 33.

2. A qui s'adresse cette apostrophe originale? quel est cet esclave? J'imagine que c'est le mondain, esclave des sens, et qui dit qu'il ne s'aperçoit pas de sa servitude, qu'il se trouve bien de son état, que la vie lui est douce; Pascal répond : Ton maître te flatte (ce maître, c'est la créature, c'est l'objet sensible), il te battra tantôt. Pour avoir été l'esclave volontaire et satisfait du plaisir, tu seras l'esclave contraint et désespéré de la douleur. Car on n'a pas de force pour supporter si on n'en a pas eu pour s'abstenir. Au contraire, la souffrance est sans pouvoir sur celui sur qui la volupté n'a pu rien; celui-là est un homme libre.

3. Ce fragment a été expliqué par M. Fr. Collet dans l'écrit intitulé, *Fait inédit de la vie de Pascal,* par le rapprochement d'un passage du chevalier de Méré (*Discours de la conversation,* p. 72). « Les choses qui n'ont rien de remarquable ne laissent pas de plaire quand elles sont du monde... Il ne faut pourtant pas qu'elles soient si communes que celle-ci, que tout le monde sait par cœur, *la part que je prends à votre déplaisir.* J'ai vu parier, en ouvrant une lettre de consolation, que cela s'y trouverait; et une dame fort triste qui l'avait reçue ne put s'empêcher d'en rire. » Pascal veut donc dire qu'il ne faut pas écrire de ces banalités qu'on peut *deviner.* — *M. le Cardinal* est Mazarin.

nent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir [1].

26 *bis.*

Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire [2].

27.

L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être [3].

28.

Bassesse de l'homme, jusques à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer.

29.

... Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

30.

Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même; les chrétiens ont consacré les vertus.

31.

Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire?

32.

La belle chose, de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît [4]!

32 *bis.*

Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les

1. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 42 : « Car de là naist la source principale des maux qui le pressent : peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. » *Surgit amari aliquid*, dans Lucrèce, IV, 1130. — En titre dans l'autographe, *Ennui.*

2. En titre dans l'autographe, *Agitation.*

3. Son essence, ce par quoi il est homme. En titre dans l'autographe, *Nature corrompue.*

4. S'il ne se connaît pas, il est à plus forte raison incapable de connaître Dieu. Et s'il se connaît, il connaît donc combien il est faible et misérable, et par conséquent incapable encore d'aller à Dieu *de lui-même*, et sans le secours de la grâce. Ainsi la religion seule, et non aucune philosophie, peut nous conduire jusqu'à Dieu. En titre dans l'autographe, *Philosophes.*

philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu[1].

32 *ter.*

Pour les philosophes, 288 souverains biens[2].

33.

Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis[3]. Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste[4]!

33 *bis.*

Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.

34.

Mon Dieu, que ce sont de sots discours! — Dieu aurait-il fait le monde pour le damner? demanderait-il tant, de gens si faibles? etc. — Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité.

34 *bis.*

Le pyrrhonisme sert à la religion.

35.

Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre[5], les hommes aient connu le péché originel? — *Nemo ante obitum beatus est.* C'est-à-dire, qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence[6]?

36.

Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi;

1. En titre dans l'autographe, *Recherche du vrai bien.*

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, page 280 : « Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro [dans saint Augustin, *de Civ. Dei*, XIX, 2], nasquirent deux cents quatre vingts huict sectes. »

3. Je ne sais d'où est prise cette citation.

4. Voyez Montaigne, II, 3, t. II, page 332, d'après Sénèque, *Lettre* LXX. Les mêmes idées sont dans Epictète, IV, 10, et ailleurs. — En titre dans l'autographe, *Le souverain bien : dispute du souverain bien.*

5. VIRGILE, *Géorg.*, II, 474; Hésiode, *Travaux*, 195, *Aratos*, *Phenom.*, 100.

6. « Nul n'est heureux avant la mort. » Il fallait mettre : Nul *ne doit être dit* heureux avant sa mort, car c'est ce que disent les vers d'Ovide, cités par Montaigne (I, 19, t. I, p. 97), que Pascal n'a fait que mettre en prose :

dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

La pensée est prise du discours de Solon à Crésus dans Hérodote, I, 23. Voir Montaigne à l'endroit cité, et I, 3, page 22. Si Pascal avait reproduit la pensée exactement, il n'aurait pas eu besoin d'avertir de ne pas y attacher le sens qu'il va indiquer.

nous ne dormons pas, etc. Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force[1].

37.

L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or il veut être heureux, et assuré de quelque vérité, et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter[2].

38.

On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient. Ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut.

39.

Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne.

39 *bis*.

Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté, on ne peut être aimable et heureux ensemble[3].

1. En titre dans l'autographe, *Le bon sens*. Cette étrange invective contre *le bon sens* s'adresse à une certaine justesse d'esprit commune, par laquelle la plupart des hommes se refusent à suivre jusque dans leurs conséquences paradoxales et troublantes des raisonnements philosophiques qu'ils ne sauraient pourtant réfuter. Ainsi quand les pyrrhoniens, et après eux Descartes et Pascal (voir VIII, 1), soutiennent qu'on ne peut établir aucune distinction fondée entre la veille et le sommeil, ceux à qui on tient ce langage se bornent à répondre qu'on ne parle pas de bonne foi, qu'*on ne devrait pas* faire de telles suppositions, etc. Ainsi la raison ne résiste qu'en reculant, elle demande grâce; et c'est alors que Pascal la prend en pitié. Il s'écrie qu'elle ne gouverne l'esprit humain que par tolérance, qu'elle n'a ni droit, ni force à l'appui. La force ici, où il s'agit de raison, c'est une argumentation rigoureuse; les armes sont des syllogismes.

2. Voy. l'*Ecclésiaste*, *passim*, et particulièrement VIII, 17. L'Ecclésiaste s'étend sur les vanités et les misères de la vie; mais ce raisonnement qui conclut de l'ignorance au malheur est de Pascal seul, comme ce qui suit : « Il ne peut même douter. » Cf. VIII, 1 (t. I, p. 114).

3. Car, pour être aimable, il faut se sacrifier aux autres, et pour être heureux, sacrifier les autres à soi. Le chrétien, suivant Pascal, met le bonheur dans le sacrifice. L'*honnêteté* est l'ensemble des qualités qui font l'*honnête homme*. C'est en ce sens que Méré disait que *l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout*. (*Lettre* à Pascal.)

40.

La foi est un don de Dieu : ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins.

41.

Les figures de la totalité de la rédemption, comme, que le soleil éclaire à tous, ne marquent qu'une totalité ; mais les figures des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des Gentils, marquent l'exclusion [1].

« Jésus-Christ rédempteur de tous [2]. » — Oui, car il a offert, comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui. Ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur ; mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en Jésus-Christ, qui fait l'un et l'autre. — Non, car Jésus-Christ, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître de tous ; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous.

42.

Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. *I p. q.* 113, *a.* 10, *ad* 2 [3].

43.

Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes, Vous en suivez un faux ; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut ; Jésus-Christ seul y mène : *Via, veritas* [*Jean*, xiv, 6].

44.

Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes. Jésus-Christ comme père en son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme

1. « Que le soleil éclaire à tous. » *Ecclésiastique*, xlii, 16; *Matthieu*, v, 45. Et *Jean*, I, 9, parlant du Verbe : « Il était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Voir xxiv, 11, et la note.

2. *Jesu redemptor omnium.* C'est le premier vers de l'hymne des vêpres de Noël.

3. Ces renvois se rapportent à la *Somme* de Thomas d'Aquin : *Primæ partis* (c'est la *prima secundæ*) *quæst.* 113, *artic.* 10, *ad* 2 (c.-à-d. réponse à la 2e objection).

souverain en les princes, etc[1]. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject; pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

45.

Les psaumes chantés par toute la terre.

Qui rend témoignage de Mahomet? Lui-même. JÉSUS-CHRIST veut que son témoignage ne soit rien[2].

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout, et, misérable, il est seul[3]!

46.

Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité; c'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. Superstition.

47.

Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur.

48.

Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation de la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité; et ainsi ils ne sont pas excusés.

49.

Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consen-

1. *Son* père, *ses* frères, ce n'est pas le père de JÉSUS-CHRIST ou les frères de JÉSUS-CHRIST; ces pronoms se rapportent à un *on* sous-entendu, comme s'il y avait : *On* retrouve JÉSUS-CHRIST comme père en *son* père, comme frère en *ses* frères; c'est-à-dire, que chacun de nous, dans son père et dans ses frères, retrouve JÉSUS-CHRIST.

2. *Jean*, v, 31 : « Si c'est moi-même qui rends témoignage de moi, mon témoignage n'a point de vérité. »

3. En titre dans l'autographe, *Différence entre Jésus-Christ et Mahomet.* Voir XIX, 7 e suivants.

tement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire.

Le croire est si important! Cent contradictions seraient vraies[1].

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. Si le consentement général, si les hommes étaient péris?

Fausse humilité, orgueil. Levez le rideau. Vous avez beau faire; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font : n'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes? Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval.

Punition de ceux qui pèchent, erreur[2].

50.

Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*[3]. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes[4].

51.

La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas. La grâce donne ce à quoi elle oblige[5].

52.

Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants[6].

1. Si la règle était l'autorité. Car il y a sur toutes choses des autorités en sens contraire.
2. En titre dans l'autographe, *L'autorité.*
3. Voir le fragment 42 de l'article XXIV.
4. I *Cor.* I, 22 : « Les Juifs demandent des signes et les Grecs de la sagesse. Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. Mais pour les élus d'entre les Juifs et les Grecs, le Christ est la vertu même de Dieu, et la sagesse de Dieu. » L'expression d'*être venu en sagesse* est prise du verset premier du chapitre suivant : *Veni, non in sublimitate sermonis aut sapientiæ.*
5. Voyez Paul, *Rom.* VII, 7.
6. C'est-à-dire, même aux enfants qui sont dans son sein.

53.

Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc...! Si l'Évangile est vrai, si JÉSUS-CHRIST est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là?

54.

Le juste agit par foi dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions.

54 *bis.*

... De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

55.

Pourquoi Dieu a établi la prière. — 1° Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité. 2° Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu. 3° Pour nous faire mériter les autres vertus par travail; mais pour se conserver la prière, Dieu donne la prière à qui il lui plaît. — Objection. Mais on croira qu'on tient la prière de soi. — Cela est absurde, car puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi? Y a-t-il pas plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu[1]?

55 *bis.*

Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières[2] : jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse[3].

1. Racine a dit encore, contraint par la gêne du vers, il est vrai :

Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant?

et dans Esther :

Esther, que craignez-vous, *suis-je pas* votre frère?

2. « Demandez et vous recevrez. » *Matth.*, VII, 7.
3. Expression de Paul, *Rom.* IX, 8, pour dire, les élus.

56.

M. de Roannez disait : Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque.

57.

Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

58.

Craindre la mort hors du péril, et non dans le péril, car il faut être homme[1].

59.

Mort soudaine seule à craindre, et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands.

60.

Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste[2].

61.

Que je hais ceux qui font les douteurs des miracles! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit en l'un combien il est prudent, et néanmoins il croit en l'autre, et se moque des incrédules[3].

61 *bis*.

Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles.

62.

Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insen-

1. *Il faut être homme*, c'est-à-dire, homme de cœur.
2. Pascal parle tout différemment dans le fragment 23 de l'article VI.
3. En titre dans l'autographe, *Miracles*. Voir dans Montaigne I, 26 et III, 11.

siblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini; et il s'en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus. (On se prend à la perfection même.)

63.

La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences! Un homme est un suppôt[1] : mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang?

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne; mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

La diversité est si ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers... On distingue des fruits les raisins, et encore l'on les appelle... et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout? en a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles? Et une grappe a-t-elle deux grains pareils? etc.

Je ne saurais juger d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez[2].

64.

Deux sortes de gens égalent les choses, comme les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres.

65.

La nature s'imite. Une graine, jetée en bonne terre, produit.

1. Expression de l'École : un homme est un *sujet*, une unité pour la pensée.

2. Sur ce dernier alinéa, voyez le fragment III, 9. — Desargues est le mathématicien, qui avait été le maître et était resté l'ami de Pascal. Il vivait à Lyon et à Condrieu. Entre les muscats de Condrieu, Pascal distingue celui de Desargues, et entre ceux-ci cette ente ou ce plant. J'ai été mis sur la voie de l'explication de ce fragment par M. Piobert; voyez les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*; séance du 31 mars 1862.

Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente. Tout est fait et conduit par un même maitre: la racine, la branche, les fruits; les principes, les conséquences.

66.

L'admiration gâte tout dès l'enfance. Oh! que cela est bien dit! Oh! qu'il a bien fait! qu'il est sage! etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance [1].

67.

L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté.

68.

On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, parce-qu'elle ne la connaît pas. Elle déplairait, si elle n'était trompée [2].

69.

Prince, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité [3].

70.

On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil; sans cela, on s'en ennuierait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennuie. Faim de la justice, béatitude huitième [4].

71.

Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns, justes, qui se croient pécheurs; les autres, pécheurs, qui se croient justes.

1. En titre dans l'autographe, *La gloire*.

2. Trompée par elle-même, se trompant elle-même. Un roman intitulé : *Cléobuline, ou la veuve inconnue*, avait paru en 1658; je ne l'ai pas lu. Mais la Cléobuline de Pascal n'est pas celle-là. Cléobuline, princesse, puis reine de Corinthe, figure en divers endroits dans *Artamène, ou le grand Cyrus*, de mademoiselle de Scudéri. Mais on trouvera particulièrement l'histoire de sa passion au livre second de la septième partie. Elle est amoureuse d'un de ses sujets, Myrinthe, qui n'est pas même Corinthien d'origine; mais « elle l'aimait sans penser l'aimer, et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée lorsqu'elle s'en aperçut. »

3. *Il* est au neutre. Nous aimons à entendre appeler un roi du nom de *prince*, parce que *cela* diminue sa qualité.

4. Le Sermon sur la montagne (*Matth.* v, 1) s'ouvre par ce qu'on appelle les neuf béatitudes : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, etc. » La huitième est celle-ci : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Il pouvait citer aussi la quatrième : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

72.

Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités.

73.

L'espérance que les chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance aussi bien que de crainte : car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien étant sujets; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose[1].

74.

Scaramouche, qui ne pense qu'à une chose. Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de désir de dire. Le bec du perroquet, qu'il essuie quoiqu'il soit net[2].

75.

Comminutum cor. SAINT PAUL. Voilà le caractère chrétien. « Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. » CORNEILLE. Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est le contraire[3].

76.

Symétrie, est ce qu'on voit d'une vue. Fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement. Et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur[4].

1. Ce n'est pas comme ceux qui espéreraient pour l'avenir une royauté dont ils ne jouiraient en aucune manière dans le présent, tant qu'ils ne seraient pas rois, mais sujets. Il n'en est pas ainsi de la royauté spirituelle des fidèles : ils ne seront saints que dans le ciel, mais ils sont déjà fidèles sur la terre; ils ont donc en eux déjà quelque chose de la sainteté. Il y a pour eux un gain présent.

2. Pascal veut peindre la préoccupation, et il en rassemble divers exemples. Scaramouche est un des rôles traditionnels de la comédie italienne, et ce rôle était rempli alors avec le plus grand éclat par l'acteur Tiberio Fiurelli. Il est clair que Pascal l'avait vu jouer, et qu'il l'avait vu en philosophe. Le jeu de théâtre du docteur était consacré dans les farces italiennes. Molière avait reproduit cela dans une des ébauches de sa jeunesse, la *Jalousie du Barbouillé*, et il en a tiré depuis la scène du docteur Pancrace, dans le *Mariage forcé*. Mais cette dernière comédie est postérieure à la mort de Pascal. Dans *qu'il essuie, il* est le perroquet lui-même. — Pascal appliquait-il toutes ces images à quelqu'un de ses adversaires?

3. La Vulgate ne donne les mots, *comminutum cor*, ni dans Paul ni nulle part dans la Bible; mais on lit dans le *Miserere* (*Ps.* L. 19) : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* « Le sacrifice qu'il faut à Dieu est une âme abattue; vous ne mépriserez point, ô Dieu! *un cœur brisé et humilié.* »

4. Augustin, *De la vérit. relig.*, XXX (trad. d'Arnauld, 1647).

77.

Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles[1].

78.

... Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable; et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.

79.

... L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage : qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

80.

C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comme il s'acquittera de sa condition; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne. C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc. C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Provence[2].

80 *bis*.

Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme! que de vocations! Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer. Talon bien tourné[3].

80 *ter*.

Talon de soulier. Oh! que cela est bien tourné! que voilà un

1. Pascal veut dire, je crois, que comme il y a diverses langues suivant les pays, il y a aussi des morales différentes selon les conditions; le laïque, par exemple, n'a pas les mêmes devoirs que le prêtre, etc. Mais de même qu'une langue étant donnée, les règles de cette langue sont les mêmes pour tous ceux qui la parlent, ainsi chaque morale aussi est universelle dans une condition donnée, et elle ne varie pas avec les consciences et les opinions. C'est pour combattre la doctrine de la *probabilité*. — En titre dans l'autographe, *Universel*.

2. En titre dans l'autographe, *La prévention induisant en erreur*. Voyez le fragment III, 4.

3. En titre dans l'autographe, *Pensées*.

habile ouvrier! que ce soldat est hardi! Voilà la source de nos inclinations, et du choix des conditions. Que celui-là boit bien! que celui-là boit peu! Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc.

81.

Description de l'homme. Dépendance, désir d'indépendance, besoin[1].

82.

On n'est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns*[2].

83.

La nature de l'homme est toute nature, *omne animal*[3]. Il n'y a rien qu'on ne rende naturel; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre.

84.

... La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien.

85.

La juridiction ne se donne pas pour [le] juridiciant, mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple. Mais le peuple a trop de croyance en vous; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir[4]. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas*, non *tuas*. Vous me devez pâture[5].

86.

La Sagesse nous envoie à l'enfance : *nisi efficiamini sicut parvuli*[6].

1. Je ne suis pas sûr d'entendre bien cette pensée.

2. *Jérem. Thren.* III, 1 : *Ego vir videns paupertatem meam.* « Je suis un homme qui vois quel est mon dénûment. » Voyez le fragment I, 4.

3. Ces mots sont-ils pris du verset de la Genèse, où il est dit qu'il y avait dans l'arche, avec Noé et ses fils, toute espèce d'animal : *Ipsi et omne animal secundum genus suum* (VII, 14)?

4. « Cela ne lui nuira pas », c'est-à-dire ne le détachera pas de l'obéissance qu'il vous doit. Pascal le croyait.

5. En titre dans l'autographe, *Injustice.* — *Pasce oves tuas* est la parole de Jésus à Pierre (*Jean*, XXI, 17) : « Pais mes brebis. » Il ne dit pas : Pais *tes* brebis. Donc tant pis pour vous (Pascal parle à ceux qui règnent dans l'Église), si je détache de vous votre troupeau ; il n'est pas à vous.

6. *Matth.* XVIII, 2 : « Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne changez *et si vous ne devenez comme de petits enfants,* vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

87.

La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances (orgueil et concupiscence), et les remèdes (humilité, mortification).

88.

L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions.

La nature semble avoir fait la même chose par ses deux infinis, naturels et moraux : car nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection.

89.

L'Être éternel est toujours, s'il est une fois.

90.

La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne véquît plus en soi-même.

91.

La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus même craindre l'enfer, et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible....., etc. Qui doute donc que notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela[1]?

92.

... Que me promettez-vous enfin, sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines? Car dix ans, c'est le parti[2].

92 *bis*.

Miton voit bien que la nature est corrompue, et que les hom-

1. Voyez les premières lignes du fragment x, 1.

2. Pascal s'adresse aux mondains, aux *honnêtes gens* de l'école de Méré ou de Miton, qui, au lieu de se proposer pour fin de la vie Dieu et le salut, ne se proposaient que l'*honnêteté*, c'est-à-dire un certain art de se plaire parmi les hommes en leur plaisant, et d'être heureux par l'amour-propre (voir plus haut le fragment 39 *bis*). Voilà donc le souverain bien de l'homme, dix ans passés ainsi! car les probabilités établissent qu'à un moment donné on n'a pas à espérer plus de dix ans de vie. C'est là la chance offerte, c'est le *parti*. Voyez sur ce mot le fragment v, 9 *bis*

mes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut[1].

92 *ter.*

Reprocher à Miton de ne pas se remuer, quand Dieu le reprochera.

93.

Fausseté des autres religions. Ils n'ont point de témoins, ceux-ci en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : Isaïe, XLIII, 9; XLIV, 8.

93 *bis.*

Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen [2], qui tous deux regardent JÉSUS-CHRIST comme leur centre commun et leur objet : Moïse, en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties; et Job : *Quis mihi det ut*, etc. *Scio enim quod redemptor meus vivit*, etc. [3].

94

Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit S. Augustin[4].

94 *bis.*

On n'aurait point péché en ne croyant pas JÉSUS-CHRIST, sans les miracles : *Vide an mentiar*[5].

94 *ter.*

Il n'est pas possible de croire raisonnablement contre les miracles.

95.

Ubi est Deus tuus[6]? Les miracles le montrent, et sont un éclair.

1. Sur Miton, voyez le fragment VI, 20.

2. Job était *de la terre de Hus*, dit la Bible. La tradition place cette terre en Arabie, et regarde Job comme un Arabe.

3. *Job.* XIX, 23-25 : « Qui me donnera de tracer dans un livre mes paroles?... Oui, je sais qu'il existe pour moi un rédempteur, et que je me relèverai de la terre au dernier jour. »

4. Je ne sais si on peut trouver ces paroles textuellement dans saint Augustin, mais il revient souvent sur l'importance des miracles pour établir la foi. Voir particulièrement le chapitre 9 du livre XXII de la *Cité de Dieu*, et le livre *De utilitate credendi*, où il dit positivement que la religion du Christ s'est établie par les miracles.

5. *Job*, VI, 28 : « Voyons, daignez me regarder en face,
Et vous jugerez bien si je mens. »
Traduction de M. Renan.

6. *Psaume* XLI, 4.

96.

Pour les religions, il faut être sincère : vrais païens, vrais juifs, vrais chrétiens.

97.

... Que Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis. Donc il ne les assujettira pas lui-même[1].

98.

Si ne marque pas l'indifférence : Malachie, Isaïe. *Is.*, *Si volumus*, etc. *In quacunque die*[2].

99.

Adam *forma futuri*[3]. Les six jours pour former l'un, les six âges pour former l'autre. Les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam, ne sont que la peinture des six âges pour former Jésus-Christ et l'Église. Si Adam n'eût point péché, et que Jésus-Christ ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes, et la création eût été représentée comme faite en un seul temps[4].

99 *bis*.

Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles à l'entrée des six âges. Les six orients à l'entrée des six âges[5].

100.

Ne timeas, pusillus grex[6]. — *Timore et tremore*[7]. — *Quid*

1. Donc le Messie ne sera pas un roi temporel. Voir le psaume CIX, *Dixit Dominus*. En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

2. Ce fragment obscur se rapporte aux discussions sur la grâce et la prédestination. Les adversaires de la prédestination s'appuyaient de certains passages tels que ceux-ci : « Si vous voulez m'entendre, vous goûterez les biens de la terre ; si vous ne voulez pas,... le glaive vous dévorera. » *Isaïe*, I, 19. Et encore : « Si vous ne voulez pas m'entendre, j'enverrai sur vous la misère, etc. » *Malachie*, II, 2. Donc, disaient-ils, Dieu subordonne sa sentence à la résolution des hommes, il ne les a point faits prédestinés ; il n'a point par lui-même de parti pris, il est *indifférent* entre leur salut et leur damnation, et s'en rapporte du choix à eux-mêmes. Pascal répond que le *si* ne marque pas cette indifférence, qu'il n'est pas proprement conditionnel, que *si volueritis* équivaut à *in quacunque die volueritis*, c'est-à-dire : *le jour où vous m'aurez obéi*, vous serez récompensés, comme, vous serez punis *le jour où vous m'aurez désobéi*.

3. C'est-à-dire, figure de celui qui était à venir. *Rom.* V, 14.

4. Voir le fragment suivant.

5. Tout cela est pris du livre d'Augustin *De Genesi contra Manichæos*, I, 23 (35).

6. « Ne craignez pas, chétif troupeau. » *Luc*, XII, 32.

7. Ces paroles se trouvent plusieurs fois, mais Pascal a sans doute dans la pensée ce passage de la *Lettre* à ceux d'Éphèse, II, 12 : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*. « Travaillez à l'œuvre de votre salut avec crainte et tremblement »

ergo? Ne timeas, timeas [1] : Ne craignez point, pourvu [que] vous craigniez; mais si vous ne craignez pas, craignez.

Qui me recipit, non me recipit, sed eum qui me misit [2]. *Nemo scit, neque Filius* [3] — *Nubes lucida obumbravit* [4].

Saint Jean devait convertir les cœurs des pères aux enfants [5]. Et JÉSUS-CHRIST met la division [6]. Sans contradiction.

Les effets, *in communi* et *in particulari*. Les semipélagiens errent en disant de *in communi*, ce qui n'est vrai que *in particulari* [7]; et les calviuistes, en disant *in particulari*, ce qui est vrai *in communi* [8], ce me semble. — (Je crois que Josué a, le premier du peuple de Dieu, ce nom, comme JÉSUS-CHRIST le dernier du peuple de Dieu.)[9]

101.

Joh. VIII : *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : Si manseritis...*, vere *mei discipuli eritis, et* veritas liberabit vos. *Responderunt : Semen Abrahæ sumus, et nemini servimus unquam* [10].

Il y a bien de la différence entre les disciples et les *vrais* disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité les rendra libres. Car s'ils répondent qu'ils sont libres, et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples.

1. C'est Pascal lui-même qui commente ces textes latins en latin, puis en français.

2. « Si on me reçoit, ce n'est pas moi qu'on reçoit, mais celui qui m'a envoyé. » C'est à très-peu près le texte de Marc, IX, 36.

3. « Personne ne le sait, pas même les anges, pas même le Fils, mais le Père seul. » *Marc*, XIII, 32. Ici Jésus se sépare de son père; là il se confondait avec lui. Autre contradiction qu'il faut concilier.

4. « *Une nuée lumineuse s'étendit sur eux* [il s'agit des trois apôtres qui ont suivi Jésus sur le Thabor], et de la nuée sortit une voix qui disait : C'est ici mon fils bien-aimé. *Matth.* XVII, 5.

5. *Luc*, I, 17. *Convertir*, c'est-à-dire, ramener.

6. *Luc*, XII, 51 : « Croyez-vous que je suis venu mettre la paix sur la terre? Non, en vérité, mais la division. Car désormais, s'il y a dans une maison cinq personnes, elles seront divisées, trois contre deux et deux contre trois. Le père sera en division avec le fils, et le fils avec le père, et la mère avec la fille, et la fille avec la mère, etc. »

7. Lorsqu'ils disent que la grâce est donnée *aux hommes*, tandis qu'elle ne l'est, suivant Pascal, qu'aux prédestinés.

8. Quand ils disent que les justes seuls reçoivent le Christ dans la communion. Voyez XXIV, 78.

9. Ce nom de Josué ou Jésus veut dire Sauveur.

10. « Beaucoup crurent en lui. Et Jésus disait : Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous serez mes vrais disciples, et la vérité vous rendra libres. Ils répondirent : Nous sommes enfants d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves [*servivimus*, dans la Vulgate]. Comment donc peux-tu nous dire : Vous serez libres? Et Jésus répondit : Je vous le dis en vérité, quiconque commet le péché est esclave du péché. » *Jean*, VIII, 31 et suiv.

102.

Ne vivre que de son travail, et régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très-opposées. Elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs [1].

103.

... Les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins, non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. *Omnis creatura subiecta est vanitati. Liberabitur* [2].

Ainsi saint Thomas explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches, que, s'ils ne le font dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion [3].

104.

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs [4]; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde, mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une, Va, et viens [5]. *Sub te erit appetitus tuus* [6]. Ses passions ainsi dominées sont vertus. L'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue [7]; et ce sont aussi bien vertus que la clémence,

1. Je ne sais où Pascal a pris cette tradition : si elle est dans Montaigne, je ne m'en souviens pas. Rousseau la rappelle et la commente dans l'*Émile*, vers la fin du livre III. Mais déjà, en 1560, Guillaume Postel, dans son livre de la *République des Turcs*, troisième partie, avertissait ses lecteurs de n'en rien croire : « Et n'est pas ainsi que disent quelques-uns, *qu'il laboure*, puis envoie une poire ou autre fruit à un baschia, et lui mande qu'il lui donne mille écus : ce sont folies, etc. » En titre dans l'autographe, *Inconstance et bizarrerie*. Inconstance, c'est-à-dire inconsistance, incohérence, au sens du latin.

2. *Rom.* VIII, 20 : « La créature est asservie à la *vanité* [c'est-à-dire à l'illusion, au néant, aux déceptions du monde], non par sa volonté, mais par celle de celui qui l'a assujettie à ce joug, en lui donnant l'espérance. Car la créature sera délivrée un jour de l'esclavage de la corruption. » Voyez le fragment V, 7 *bis*.

3. *Jac.* II, 1 : « Mes frères, ne faites point acception de personnes, vous qui avez la foi de la gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Car s'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et une robe blanche, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit, si vous ne faites attention qu'à celui qui est richement vêtu, et que vous lui disiez : Toi, prends ici ce siége d'honneur, tandis que vous dites au pauvre : Toi, reste là debout, ou assieds-toi au-dessous de mon marchepied; vous faites donc entre eux une distinction, et vous suivez des pensées contraires à la justice. » — Je trouve dans le *Catalogue des livres..... de feu M. Bluet* (1667), page 230, le titre suivant : *De la distinction des places en l'Église*. Paris, 1650.

4. *Gen.* XIV, 24.

5. Comme le centurion de l'Évangile à ses soldats : *Et dico huic, Vade, et vadit, et alii, Veni, et venit. Math.* VIII, 9.

6. *Gen.* IV, 7 : « Tu tiendras sous toi tes désirs. »

7. Pour la jalousie et la colère, voir le fragment 12 de l'article XVI. Quant à l'avarice, voir dans Matthieu, XXV, la parabole des talents d'argent.

la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne ; car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

105.

On ne s'éloigne qu'en s'éloignant de la charité. Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de Jésus-Christ. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [miséricorde], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont de Jésus-Christ. Il a adopté nos péchés, et nous a [admis à son] alliance ; car les vertus lui sont propres, et les péchés étrangers ; et les vertus nous sont étrangères, et nos péchés nous sont propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'ici pour juger de ce qui est bon. Nous en avions pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut...

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite, qu'il ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises. Car, quand Dieu en éloigne quelqu'une de nous, et que par l'événement, qui est une manifestation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons une chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux choses, qu'il est sûr que Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre. Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché ; tandis que l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise.

106.

« Je m'en suis réservé sept mille. » J'aime les adorateurs inconnus au monde, et aux prophètes mêmes [1].

1. « Je me suis réservé sept mille hommes dans Israël, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. » C'est la réponse que Dieu fait aux plaintes du prophète Élie dans la

107.

Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux-mêmes.

108.

... J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme celui-ci[1] : Pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques (pyrrhoniennes, stoïques); mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur[2].

108 *bis.*

Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche.

109.

Ordre par dialogues. — Que dois-je faire ? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien ? croirai-je que je suis dieu? Toutes choses changent et se succèdent. — Vous vous trompez, il y a ..

109 *bis.*

... Une Lettre, de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant *le Divertissement.*

110.

Dans la Lettre, de l'Injustice, peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. — Pourquoi me tuez-vous[3]?

Lettre à ceux de Rome, XI, 4, où Paul altère et détourne le texte d'un passage du troisième livre des *Rois*, XIX, 18. C'est là pour Pascal une figure de la petite église janséniste, persécutée et fidèle.

1. Il semble qu'il faille construire, J'aurais pris d'ordre, comme on dirait bien, J'aurais pris de biais. J'aurais pu prendre ce discours d'après un ordre, suivant un ordre tel que celui-ci.

2. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

3. Voyez le fragment VI, 3.

111.

Il faut mettre au chapitre des Fondements ce qui est en celui des Figuratifs touchant la cause des Figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avénement ; pourquoi prophétisé obscurément en la manière.

111 *bis*.

Parler contre les trop grands figuratifs.

112.

Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

113.

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur! La nécessité et les événements en sont infailliblement.

114.

Eritis sicut dii, scientes bonum et malum [1]. Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais ; et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

115.

Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance.

116.

L'homme est naturellement crédule, incrédule ; timide, téméraire.

117.

Les gens manquent de cœur, on n'en ferait pas son ami [2].

118

On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables [3]. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne fe-

1. « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » *Gen.* III, 5. Ce sont les paroles par lesquelles le serpent tente la femme. Voir l'*Augustinus* de Jansénius, I, IV, 22.
2. Voyez l'Étude sur les Pensées, dans l'Introduction, pag. XXXVII.
3. Ici, ces mots barrés, *dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints.*

ront pas d'accords sur celles-là, Il faut savoir où sont les [tuyaux][1].

118 *bis.*

Éloquence, qui persuade par douceur, non par empire; en tyran, non en roi[2].

118 *ter.*

Les raisons qui étant vues de loin semblent borner notre vue, quand on y est arrivé ne la bornent plus; on commence à voir au delà.

119.

Grandeur d'établissement, respect d'établissement. Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux. Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. Le propre de chaque chose doit être cherché. Le propre de la puissance est de protéger. Comme Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité, ainsi... Connaissez-vous donc, et sachez que vous n'êtes qu'un roi de concupiscence, et prenez les voies de la concupiscence[3].

120.

La puissance des mouches. Elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps[4].

121.

Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver des effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes lorsqu'elles sont découvertes. L'exemple qu'on en donna fut sur la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine enfle au-dessous de la ligature.

122.

Vanité, jeu, chasse, visites, comédies fausses, perpétuité de nom.

1. En titre dans l'autographe, *Inconstance.*

2. La raison est un roi, qui commande par une autorité légitime; mais la douceur, c'est-dire la corruption, est une violence qui ne convient qu'à un tyran.

3. Sur l'opposition entre les biens de la charité et ceux de la concupiscence, voyez XV, 7. — Ce fragment sera expliqué par les *Discours sur la condition des Grands*, qu'on trouvera dans les Opuscules.

4. Voir Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 74. — Ce fragment et ceux qui suivent avaient été, dans ma première édition, relégués dans un Appendice, comme trop imparfaits, et quelquefois à peine ébauchés. Je les ai replacés dans le texte, mais je ne me suis pas astreint à les commenter avec le même soin que les précédents.

123.

Les molinistes sont gens qui connaissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre, mais hors de là ils l'abandonnent [1].

124.

La nourriture du corps est peu à peu. Plénitude de nourriture, et peu de substance.

125.

Premier degré : être blâmé en faisant mal, et loué en faisant bien. Second degré : n'être ni loué ni blâmé [2].

126.

La foi reçue au baptême est la source de toute la vie des chrétiens et des convertis.

127.

Œuvres extérieures. Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes. Car les états qui plaisent à Dieu et aux hommes ont une chose qui plaît à Dieu, et une autre qui plaît aux hommes. Comme la grandeur de sainte Thérèse : ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations ; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état ; et pas tant d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime.

Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant. Pharisien, publicain [Luc, XVIII, 9].

Que me servirait de m'en souvenir, si cela peut également me nuire et me servir ? et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il ne donne qu'aux choses faites pour lui, et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que la chose, et peut-être plus, puisque Dieu peut du mal tirer du bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien.

128.

Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets.

1. Il y a dans le manuscrit *les malingres*, mais ce fragment n'est pas écrit de la main de Pascal. *Les molinistes* est une conjecture que je propose.
2. Voyez le fragment 66.

129.

Talent principal, qui règle tous les autres.

130.

Façon de parler : « Je m'étais voulu appliquer à cela [1]. »

130 *bis*.

Vertu *apéritive* d'une clef, *attractive* d'un croc.

131.

Pyrrhonien, pour opiniâtre [2].

Nul ne dit courtisan que ceux qui ne le sont pas; pédant, qu'un pédant [3]; provincial, qu'un provincial, et je gagerais que c'est l'imprimeur qui l'a mis au titre des *Lettres au Provincial*.

132.

Carrosse *versé* ou *renversé*, selon l'intention. *Répandre* ou *verser*, selon l'intention.

Plaidoyer de M. Le Maître sur le Cordelier par force [4].

133.

Beauté d'omission, de jugement.

134.

N'est-ce pas assez qu'il se fasse des miracles en un lieu, et que la Providence paraisse sur un peuple?

135.

Le bon air va à n'avoir pas de complaisance, et la bonne piété à avoir complaisance pour les autres.

136.

Ce que les Stoïques proposent est si difficile et si vain! Les Stoïques posent : Tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l'eau [5]...

1. En titre dans l'autographe, *Miscell*[*anea*].
2. Je ne comprends pas.
3. *Pédant, qu'un pédant.* Voir la note 6 sur VI, 52.
4. *Les Plaidoyers et Harangues de M. Le Maistre*, Paris, 1657, fol. *Plaidoyer* VIe, *Pour un fils mis en religion par force.* On trouve dès la première page : « Dieu qui *répand* des aveuglements et des ténèbres sur les passions illégitimes, etc. » Est-ce à l'occasion de cette phrase que Pascal a fait sa remarque sur le mot *répandre*, qu'on ne pourrait pas remplacer ici par verser?
5. Sont aussi bien noyés que ceux qui sont au fond.

137.

On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées. Ainsi les preuves de la retraite, et de la discrétion, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient.

Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure.

Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainsi les...

138.

Rom. III, 27 : Gloire exclue; par quelle loi? Des œuvres? Non, mais par la foi. Donc la foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi, et elle nous est donnée d'une autre manière.

139.

Le peuple juif, moqué des gentils; le peuple chrétien, persécuté.

140.

Josèphe cache la honte de sa nation; Moïse ne cache pas sa honte propre, ni... *Quis mihi det ut omnes prophetent*[1]? Il était las du peuple.

141.

Fable : les livres ont été brûlés avec le temple. Faux par les *Machabées* (II, II, 2) : « Jérémie leur donna la loi. »

Fable, qu'il récita tout par cœur. Josèphe et Esdras marquent *qu'il lut le livre*. Baronius., *Ann.* p. 180 : *Nullus penitus Hebræorum antiquorum reperitur qui tradiderit libros periisse et per Esdram esse restitutos, nisi in IV. Esdræ.*

Fable, qu'il changea les lettres. *Philo in Vita Moysis : Illa lingua ac charactere quo antiquitus scripta est lex sic permansit usque ad* LXX. Josèphe dit que la loi était en hébreu quand elle fut traduite par les 70.

Sous Antiochus et Vespasien, où l'on a voulu abolir les livres, et où il n'y avait point de prophète, on ne l'a pu faire. Et sous les Babyloniens, où nulle persécution n'a été faite, et où il y avait tant de prophètes, l'auraient-ils laissé brûler?

Josèphe se moque des Grecs qui ne souffriraient...

1. *Nombres*, XI, 29.

Tertull. : *Perinde potuit abolefactam*, etc. *Lib. I. de Cultu fœm. c.* 3. Il dit que Noé a pu aussi bien rétablir en esprit le livre d'Énoch, perdu par le déluge, qu'Esdras a pu rétablir les Écritures perdues durant la captivité.

Eusèbe, *lib. V. Hist. c.* 8 : *Deus glorificatus est*, etc.. θεὸς ἐν τῇ ἐπὶ Ναβουχοδονοσόρ, etc. Il allègue cela pour prouver qu'il n'est pas incroyable que les 70 aient expliqué les Écritures saintes avec cette uniformité que l'on admire en eux. Et il a pris cela dans saint Irénée [c. 25].

Saint Hilaire, dans la préface sur les Psaumes, dit qu'Esdras mit les psaumes en ordre. L'origine de cette tradition vient du 14e chapitre du IVe livre d'Esdras. Contre la fable d'Esdras, II Machab., II. — Joseph, *Antiquités* II, I : Cyrus prit sujet de la prophétie d'Isaïe de relâcher le peuple. Les Juifs avaient des possessions paisibles sous Cyrus en Babylone, donc ils pouvaient bien avoir la Loi. — Josèphe, en toute l'histoire d'Esdras, ne dit pas un un mot de ce rétablissement. — IV *Rois*, XVII, 27[1].

142.

Si la fable d'Esdras est croyable, donc il faut croire que l'Ecriture est écriture sainte. Car cette fable n'est fondée que sur l'autorité de ceux qui disent celle des 70, qui montre que l'Ecriture est sainte. Donc, si ce conte est vrai, nous avons notre compte par là; sinon, nous l'avons d'ailleurs. Et ainsi ceux qui voudraient ruiner la vérité de notre religion, fondée sur Moïse, l'établissent par la même autorité par où ils l'attaquent. Ainsi, par cette providence, elle susbsiste toujours.

143.

Le chapitre de Vêpres, le dimanche de la Passion. L'oraison pour le roi.

Explication de ces paroles : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Et de ces autres : « Qui n'est point contre vous est pour vous. » Une personne qui dit : Je ne suis ni pour ni contre ; on doit lui répondre... Une des antiennes des Vêpres de Noël : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde*[2].

1. En titre dans l'autographe, *Sur Esdras.*

2. *Le chapitre*, c'est-à-dire, *le capitule.* Les passages cités sont dans *Matth.* XII, 30; *Marc*, IX, 39; et *Ps.* CXI, 4. — En titre dans l'autographe, *Contre ceux qui abusent des passages de l'Ecriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui semble favoriser leur erreur.*

144.

Tradition ample du péché originel selon les Juifs.

Sur le mot de la Genèse, VIII (21). (La composition du cœur de l'homme est mauvaise dès son enfance.) *R. Moïse Haddarschan* : Ce mauvais levain est mis dans l'homme dès l'heure où il est formé. *Massechet Succa :* Ce mauvais levain a sept noms dans l'Écriture. Il est appelé mal, prépuce, immonde, ennemi, scandale, cœur de pierre, aquilon ; tout cela signifie la malignité qui est cachée et empreinte dans le cœur de l'homme. *Midrasch Tillim* dit la même chose, et que Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise. Cette malignité se renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il est écrit *ps.* XXXVII : « L'impie observe le juste,et cherche à le faire mourir ; mais Dieu ne l'abandonnera point. » Cette malignité tente le cœur de l'homme en cette vie, et l'accusera en l'autre. Tout cela se trouve dans le Talmud.

Midrasch Tillim sur le ps. IV (Frémissez, et vous ne pécherez point) : Frémissez, et épouvantez votre concupiscence, et elle ne vous induira point à pécher. Et sur le ps. XXXVI (L'impie a dit en son cœur : Que la crainte de Dieu ne soit point devant moi) : C'est-à-dire, que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie.

Midrasch Kohelet (Meilleur est l'enfant pauvre et sage que le roi vieux et fol qui ne sait pas prévoir l'avenir. *Eccles.* IV, 13) : L'enfant est la vertu, et le roi est la malignité de l'homme. Elle est appelée roi parce que tous les membres lui obéissent, et vieux, parce qu'il est dans le cœur de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; et fol, parce qu'il conduit l'homme dans la voie de perdition qu'il ne prévoit point. La même chose est dans *Midrasch Tillim.*

Bereschit Rabba sur le ps. XXXV (Seigneur, tous mes os te béniront, parce que tu délivres le pauvre du tyran) : Et y a-t-il un plus grand tyran que le mauvais levain? Et sur les *Proverbes*, XXV (Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger) : C'est-à-dire, si le mauvais levain a faim, donne-lui du pain de la sagesse, dont il est parlé, *Proverb.* IX ; et s'il a soif, donne-lui l'eau dont il est parlé, *Is.* LV. *Midrasch Tillim* dit la même chose, et que l'Ecriture en cet endroit, en parlant de notre en-

nemi, entend le mauvais levain; et qu'en lui donnant ce pain et cette eau, on lui assemblera des charbons sur la tête.

Midrasch Kohelet, sur l'*Eccl.*, IX (Un grand roi a assiégé une petite ville) : Ce grand roi est le mauvais levain; les grandes machines dont il l'environne sont les tentations, et il a été trouvé un homme sage et pauvre qui l'a délivrée, c'est-à-dire la vertu. Et sur le ps. XLI (Bienheureux qui a égard au pauvre). Et sur le ps. LXXVIII (L'esprit s'en va et ne revient plus) : D'où quelques-uns ont pris sujet d'errer contre l'immortalité de l'âme; mais le sens est, que cet esprit est le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme jusqu'à la mort, et ne reviendra point en la résurrection. Et sur le ps. CIII, la même chose. Et sur le ps. XVI.

Principes des Rabbins. Deux Messies[1]

145.

Chronologie du Rabbinisme. Les citations des pages sont du livre *Pugio*. Page 27, Hakadosch, an 200, auteur de *Mischna*, ou loi vocale, ou seconde loi. Commentaires de *Mischna :* L'un *Siphra.—Barajetot.—Talmud Hierosol.*[ann. 340].—*Tosiphtot.*

Bereschit Rabah, par R, Osaia Rabah, commentaire de *Mischna.*

Boreschit Rabah, par Naconi, sont des discours subtils et agréables, historiques et théologiques. Ce même auteur a fait des livres appelés *Rabot.*

Cent ans après (440) le *Talmud Hierosol.*, fut fait le *Talmud* babylonique, par R. Ase, par le consentement universel de tous les Juifs, qui sont nécessairement obligés d'observer tout ce qui y est contenu. L'addition de R. Ase s'appelle *Gemara*, c'est-à-dire le commentaire de *Mischna.* Et le *Talmud* comprend ensemble le *Mischna* et le *Gemara* [2].

146.

Jérémie, XXIII, 32, les *miracles* des faux prophètes. En l'hébreu et Vatable, il y a les *légèretés.*

1. Ce fragment est tiré du *Pugio fidei.* Il est pris du chapitre 6 de la deuxième section de la troisième partie, intitulé : *De peccato originali.* En lisant ce chapitre, on ne trouvera rien d'obscur dans le texte de Pascal. Voyez, au sujet du *Pugio,* la note 6 sur le fragment XVI, 12. *R.*, devant le nom d'un docteur juif, signifie Rabbi ou Maître.

2. Ce fragment est tiré des observations du docteur De Voisin sur le *proœmium* du *Pugio fidei,* placées à la suite de ce *proœmium* ou préambule dans l'édition qu'il a donnée de ce livre.

Miracle ne signifie pas toujours miracle. I *Rois*, XIV, 15, *miracle* signifie *crainte*, et est aussi en l'hébreu. De même en Job manifestement, XXXIII, 7. Et encore *Isaïe*, XXI, 4; *Jérémie*, XLIV, 12. *Portentum* signifie simulacres, *Jér.*, L, 38; et est ainsi en l'hébreu et en Vatable. *Is.*, VIII, 18. JÉSUS-CHRIST dit que lui et les siens seront en *miracles*.

147.

« Il a le diable. » *Joh.* XX, 21. Et les autres disaient : « Le diable peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? »

148.

En montrant la vérité, on la fait croire; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas. On assure la conscience en montrant la fausseté ; on n'assure pas la bourse en montrant l'injustice.

Les miracles et la vérité sont nécessaires, à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et en âme.

149.

Juges, XIII, 23 : « Si le Seigneur nous eût voulu faire mourir, il ne nous eût pas montré toutes ces choses. » — Ezéchias. — Sennachérib. — *Jérémie* [XXVIII] : Hananias, faux prophète, meurt le septième mois. — II *Mach.*, III : Le temple prêt à piller secouru miraculeusement. — II *Mach.* XV. — III *Rois*, XVII : La veuve à Elie, qui avait ressuscité l'enfant : « Par là je connais que tes paroles sont vraies. » — III *Rois*, XVIII : Elie avec les prophètes de Baal.

150.

Le peuple, qui croyait en lui sur ses miracles, les pharisiens leur disaient : Ce peuple est maudit, qui ne sait pas la Loi; mais y a-t-il un prince ou un pharisien qui ait cru en lui ? car nous savons que nul prophète ne sort de Galilée. Nicodème répondit : Notre Loi juge-t-elle un homme devant que de l'avoir ouï ? (*Jean*, VII, 49.)

151.

Et ingemiscens ait : Quid generatio ista signum quærit ? Marc, VIII, 12. Elle demandait *signe* à mauvaise intention. *Et non poterat facere* (*ibid.* VI, 5) ; et néanmoins, il leur promet le signe

de Jonas, de sa résurrection (*Matth.*, XII, 39), le grand et l'incomparable.

Abraham, Gédéon, sont au-dessus de la révélation. Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture...

Donatistes. Point de miracle, qui oblige à dire que c'est le diable.

152

Figures. Les prophètes prophétisaient par figures, de ceinture, de barbe et cheveux brûlés [*Dan.*, III, 94], etc.

Le vieux Testament est un chiffre.

Deux erreurs : 1° prendre tout littéralement; 2° prendre tout spirituellement.

153.

Figures. Les peuples juif et égyptien visiblement prédits par ces deux particuliers que Moïse rencontra [*Exode*, II, 11-14] : l'Égyptien battant le Juif, Moïse le vengeant et tuant l'Égyptien, et le Juif en étant ingrat.

154.

Figuratives. Clef du chiffre : *Veri adoratores* [*Jean*, IV, 23]. *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* [I, 29].

155.

Saint Paul dit lui-même que des gens défendront les mariages [I *Tim.*, IV, 3], et lui-même en parle aux Corinthiens (I *Cor.*, VII) d'une manière qui est une ratière. Car si un prophète avait dit l'un, et que saint Paul eût dit ensuite l'autre, on l'eût accusé [1].

156.

Figuratif. Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à JÉSUS-CHRIST.

Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire. Ainsi les Juifs, pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très-conformes aux chrétiens, et très contraires. Et par ce moyen ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent, d'être très-conformes au Messie, pour le figurer, et très-contraires, pour n'être point témoins suspects.

1. Paul conclut, au verset 38 : « Celui qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie pas fait mieux. » Et il avait dit au verset 35 : « Je ne parle pas ainsi *pour vous tendre un piége.* »

157.

La pénitence, seule de tous les mystères, a été déclarée manifestement aux Juifs, et par saint Jean, précurseur; et puis les autres mystères; pour marquer qu'en chaque homme, comme au monde entier, cet ordre doit être observé.

158.

Ceux qui ordonnaient ces sacrifices en savaient l'inutilité; et ceux qui en ont déclaré l'inutilité n'ont pas laissé de les pratiquer.

159.

Extravagances des Apocalyptiques et Préadamites, Millénaires, etc. Qui voudra fonder des opinions extravagantes sur l'Écriture, en fondera par exemple sur cela. Il est dit que « cette génération ne passera point jusqu'à ce que tout cela se fasse [*Matth.*, XXIV, 34]. » Sur cela je dirai qu'après cette génération il viendra une autre génération, et toujours successivement. Il est parlé dans les IIes Paralipomènes [I, 14] de Salomon et de roi comme si c'étaient deux personnes diverses. Je dirai que c'en était deux.

160.

... « Qu'alors on n'enseignera plus son prochain, disant : Voici le Seigneur, car Dieu se fera sentir à tous. » [*Jérém.*, XXXI, 34.] — « Vos fils prophétiseront. » [*Joël*, II, 28.] — « Je mettrai mon esprit et ma crainte en votre cœur. » [*Jérém.*, *ibid.*] — Tout cela est la même chose. Prophétiser, c'est parler de Dieu, non par preuve du dehors, mais par sentiment intérieur et immédiat.

161.

Le règne éternel de la race de David, II *Chron.* [1], par toutes les prophéties, et avec serment. Et n'est point accompli temporellement : *Jérém.* XXXIII, 20.

162.

On pourrait peut-être penser que, quand les prophètes ont prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda jusqu'au roi éternel, ils auraient parlé pour flatter le peuple, et que leur pro-

1. Les *Chroniques* sont la même chose que les *Paralipomènes*.

phétie se serait trouvée fausse à Hérode. Mais pour montrer que ce n'est pas leur sens, et qu'ils savaient bien au contraire que ce royaume temporel devait cesser, ils disent qu'ils seront sans roi et sans prince, et longtemps durant. *Osée* (III, 4).

163.

Que peut-on avoir, sinon de la vénération, d'un homme qui prédit clairement les choses qui arrivent, et qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer, et qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent?

164.

Prophéties. Le grand Pan est mort [1].

165.

Si je n'avais ouï parler en aucune sorte du Messie, néanmoins, après les prédictions si admirables de l'ordre du monde que je vois accomplies, je vois que cela est divin. Et si je savais que ces mêmes livres prédissent un Messie, je m'assurerais qu'il serait venu. Et voyant qu'ils mettent son temps avant la destruction du deuxième temple, je dirais qu'il serait venu.

166.

Osée, I, 9 : « Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu, après que vous serez multipliés de la dispersion. Les lieux où l'on n'appelle pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple [2]. »

167.

Hérode cru le Messie. Il avait ôté le sceptre de Juda, mais il n'était pas de Juda. Cela fit une secte considérable. Et Barcosba, et un autre reçu par les Juifs. Et le bruit qui était partout en ce temps-là. Suétone. Tacite. Josèphe.

Malédiction des Grecs contre ceux qui comptent les périodes des temps.

168.

Is. I, 21. Changement de bien en mal, et vengeance de Dieu. — X, 1; XXVI, 20; XXVIII, 1. — Miracles : *Is.* XXXIII, 9; XL, 17; XLI, 26; XLIII, 13.

1. Voir Plutarque, *des Oracles*, p. 419.
2. Comparez *Rom.*, IX, 25.

Jér. XI, 21 ; XV, 12 ; XVII, 9 : *Pravum est cor omnium et inscrutabile ; quis cognoscet illud ?* C'est-à-dire, qui en connaîtra toute la malice ? car il est déjà connu qu'il est méchant. *Ego Dominus*, etc. — XVII, 17 : *Faciam domui huic*, etc. Fiance aux sacrements extérieurs. — 22 : *Quia non sum locutus*, etc. L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur. — XI, 13 : *Secundum numerum*, etc. Multitude de doctrines.

Is. XLIV, 20-24 ; LIV, 8 ; LXIII, 12-17 ; LXVI, 17.

Jér. II, 35 ; IV, 22-24 ; V, 4, 29-31 ; VI, 16 ; XXIII, 15-17 [1].

169.

Prédictions des choses particulières. Ils étaient étrangers en Égypte, sans aucune possession en propre, ni en ce pays-là ni ailleurs, lorsque Jacob mourant et bénissant ses enfants leur déclare qu'ils seront possesseurs d'une grande terre, et prédit particulièrement à la famille de Juda que les rois qui les gouverneraient un jour seraient de sa race, et que tous ses frères seraient ses sujets.

Ce même Jacob, disposant de cette terre future comme s'il en eût été maître, en donna une portion à Joseph plus qu'aux autres : « Je vous donne, dit-il, une part plus qu'à vos frères. » Et bénissant ses deux enfants, Ephraïm et Manassé, que Joseph lui avait présentés, l'aîné, Manassé, à sa droite, et le jeune, Ephraïm, à sa gauche, il met ses bras en croix, et posant sa main droite sur la tête d'Éphraïm, et la gauche sur Manassé, il les bénit en cette sorte. Et sur ce que Joseph lui représente qu'il préfère le jeune, il lui répond avec une fermeté admirable : « Je le sais bien, mon fils, je le sais bien ; mais Ephraïm croîtra tout autrement que Manassé. » Ce qui a été en effet si véritable dans la suite, qu'étant seul presque aussi abondant que dix lignées entières qui composaient tout un royaume, elles ont été ordinairement appelées du seul nom d'Ephraïm.

Ce même Joseph, en mourant, recommande à ses enfants d'emporter ses os avec eux quand ils iront en cette terre, où il ne furent que 200 ans après.

Moïse, qui a écrit toutes ces choses si longtemps avant qu'elles fussent arrivées, a fait lui-même à chaque famille les par-

1. Pascal a transcrit le texte de tous les versets indiqués dans ce fragment. Je le supprime pour abréger.

tages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en eût été maître. Il leur donne les arbitres qui en feront le partage, il leur prescrit toute la forme du gouvernement politique qu'ils y observeront, les villes de refuge qu'ils y bâtiront, et...

170.

Captivité des Juifs sans retour. *Jér.* XI, 11 : « Je ferai venir sur Juda des maux desquels il ne pourront être délivrés. »

Figures. Is. V, 1-7 : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raisins, et elle n'a produit que du verjus. Je la dissiperai donc et la détruirai; la terre n'en produira que des épines, et je défendrai au ciel d'y... La vigne du Seigneur est la maison d'Israël, et les hommes de Juda en sont le germe délectable. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et ils ne produisent qu'iniquités. »

Is., VIII (13-17) : « Sanctifiez le Seigneur avec crainte et tremblement; ne redoutez que lui, et il vous sera en sanctification; mais il sera en pierre de scandale et en pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël. Il sera en piège et en ruine au peuple de Jérusalem; et un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre, y tomberont, y seront brisés, et seront pris à ce piége, et y périront. Voilez mes paroles, et couvrez ma Loi pour mes disciples. J'attendrai donc en patience le Seigneur qui se voile et se cache à la maison de Jacob. »

Is. XXIX (9-14) : « Soyez confus et surpris, peuple d'Israël; chancelez, trébuchez et soyez ivres, mais non pas d'une ivresse de vin; trébuchez, mais non pas d'ivresse; car Dieu vous a préparé l'esprit d'assoupissement; il vous voilera vos yeux, il obscurcira vos princes, et vos prophètes qui ont les visions. (*Daniel*, XII, 11 : « Les méchants ne l'entendront point, mais ceux qui seront bien instruits l'entendront. » Osée, dernier chapitre, dernier verset, après bien des bénédictions temporelles, dit : « Où est le sage? et il entendra ces choses ; etc. ») Et les visions de tous les prophètes seront à votre égard comme un livre scellé, lequel si on donne à un homme savant, et qui le puisse lire, il répondra : Je ne puis le lire, car il est scellé; et quand on le donnera à ceux qui ne savent pas lire, ils diront : Je ne connais pas les lettres. Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des lèvres (En voilà la raison et la cause; car s'ils ado-

raient Dieu de cœur, ils entendraient les prophéties.), mais que son cœur est bien loin de moi, et qu'ils ne m'ont servi que par des voies humaines : c'est pour cette raison que j'ajouterai à tout le reste d'amener sur ce peuple une merveille étonnante, et un prodige grand et terrible ; c'est que la sagesse de ses sages périra, et leur intelligence sera... »

Prophéties. Preuve de divinité. *Is.* XLI (22) : « Si vous êtes des dieux, approchez, annoncez-nous les choses futures, nous inclinerons notre cœur à vos paroles : apprenez-nous les choses qui ont été au commencement, et prophétisez-nous celles qui doivent arriver. Par là nous saurons que vous êtes des dieux ; faites-le bien ou mal, si vous pouvez : voyons donc et raisonnons ensemble. Mais vous n'êtes rien, vous n'êtes qu'abomination ; etc. Qui d'entre vous nous instruit (par des auteurs contemporains) des choses faites dès le commencement et l'origine ? afin que nous lui disions : Vous êtes le juste. Il n'y en a aucun qui nous apprenne ni qui prédise l'avenir. » — XLII (8) : « Moi, qui suis le Seigneur, je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'est moi qui ai fait prédire les choses qui sont arrivées, et qui prédis encore celles qui sont à venir. Chantez-en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre. » — XLIII, (8) : « Amène ici ce peuple qui a des yeux et qui ne voit pas, qui a des oreilles et qui est sourd : que les nations s'assemblent toutes. Qui d'entre elles et leurs dieux nous instruiront des choses passées et futures ? Qu'elles produisent leurs témoins pour leur justification ; ou qu'elles m'écoutent et confessent que la vérité est ici. Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur que j'ai élu, afin que vous me connaissiez, et que vous croyiez que c'est moi qui suis. J'ai prédit, j'ai sauvé, j'ai fait moi seul ces merveilles à vos yeux ; vous êtes mes témoins de ma divinité, dit le Seigneur. C'est moi qui pour l'amour de vous ai brisé les forces des Babyloniens ; c'est moi qui vous ai sanctifiés et qui vous ai créés. C'est moi qui vous ai fait passer au milieu des eaux et de la mer et des torrents, et qui ai submergé et détruit pour jamais les puissances ennemies qui vous ont résisté. Mais perdez la mémoire de ces anciens bienfaits, et ne jetez plus les yeux vers les choses passées. Voici, je prépare de nouvelles choses qui

vont bientôt paraître, vous les connaîtrez : je rendrai les déserts habitables et délicieux. Je me suis formé ce peuple, je l'ai établi pour annoncer mes louanges, etc. Mais c'est pour moi-même que j'effacerai vos péchés et que j'oublierai vos crimes; car pour vous, repassez en votre mémoire vos ingratitudes, pour voir si vous avez de quoi vous justifier; votre premier père a péché, et vos docteurs ont tous été des prévaricateurs. » — XLIV (6). Je suis le premier et le dernier, dit le Seigneur; qui s'égalera à moi, qu'il raconte l'ordre des choses depuis que j'ai formé les premiers peuples, et qu'il annonce les choses qui doivent arriver. Ne craignez rien; ne vous ai-je pas fait entendre toutes ces choses? Vous êtes mes témoins. » — Prédiction de Cyrus (*Is.* XLV, 4) : « A cause de Jacob, que j'ai élu, je t'ai appelé par ton nom. » — 21 : « Venez et disputons ensemble : qui a fait entendre les choses depuis le commencement? qui a prédit les choses dès lors? n'est-ce pas moi, qui suis le Seigneur? » — XLVI (9) : « Ressouvenez-vous des premiers siècles, et connaissez qu'il n'y a rien de semblable à moi, qui annonce dès le commencement les choses qui doivent arriver à la fin, en disant dès l'origine du monde : Mes décrets subsisteront, et toutes mes volontés seront accomplies. » — XLII, 9 : « Les premières choses sont arrivées comme elles avaient été prédites; et voici maintenant, j'en prédis de nouvelles, et vous les annonce avant qu'elles soient arrivées. » — XLVIII, 3 : « J'ai fait prédire les premières, et je les ai accomplies ensuite; et elles sont arrivées en la manière que j'avais dit; parce que je sais que vous êtes dur, que votre esprit est rebelle et votre front impudent; et c'est pourquoi je les ai voulu annoncer avant l'événement, afin que vous ne puissiez pas dire que ce fût l'ouvrage de vos dieux et l'effet de leur ordre. Vous voyez arrivé ce qui a été prédit; ne le raconterez-vous pas? Maintenant je vous annonce des choses nouvelles, que je conserve en ma puissance, et que vous n'avez pas encore sues; ce n'est que maintenant que je les prépare, et non pas depuis longtemps : je vous les ai tenues cachées de peur que vous ne vous vantassiez de les avoir prévues par vous-mêmes. Car vous n'en avez aucune connaissance, et personne ne vous en a parlé, et vos oreilles n'en ont rien ouï; car je vous

connais, et comme je sais que vous êtes plein de prévarication, et je vous ai donné le nom de prévaricateur dès les premiers temps de votre origine. »

Réprobation des Juifs et conversion des Gentils. — *Is.* LXV (1) : « Ceux-là m'ont cherché qui ne me consultaient point; ceux-là m'ont trouvé qui ne me cherchaient point; j'ai dit : Me voici, me voici, au peuple qui n'invoquait pas mon nom. J'ai étendu mes mains tout le jour au peuple incrédule qui suit ses désirs et qui marche dans une mauvaise voie, ce peuple qui me provoque sans cesse par les crimes qu'il commet en ma présence, qui s'est emporté à sacrifier aux idoles, etc. Ceux-là seront dissipés en fumée au jour de ma fureur, etc. J'assemblerai les iniquités de vous et de vos pères, et vous rendrai à tous selon vos œuvres. Le Seigneur dit ainsi : Pour l'amour de mes serviteurs, je ne perdrai tout Israël, mais j'en réserverai quelques-uns, de même qu'on réserve un grain resté dans une grappe, duquel on dit : Ne l'arrachez pas, parce que c'est bénédiction. Ainsi j'en prendrai de Jacob et de Juda pour posséder mes montagnes, que mes élus et mes serviteurs avaient en héritage, et mes campagnes fertiles et admirablement abondantes; mais j'exterminerai tous les autres, parce que vous avez oublié votre Dieu pour servir des dieux étrangers. Je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé et vous n'avez pas ouï, et vous avez choisi choses que j'avais défendues. C'est pour cela que le Seigneur dit ces choses : Voici, mes serviteurs seront rassasiés, et vous languirez de faim ; mes serviteurs seront dans la joie, et vous dans la confusion; mes serviteurs chanteront des cantiques de l'abondance de la joie de leur cœur, et vous pousserez des cris et des hurlements de l'affliction de votre esprit, et vous laisserez votre nom en abomination à mes élus. Le Seigneur vous exterminera, et nommera ses serviteurs d'un autre nom, dans lequel celui qui sera béni sur la terre sera béni en Dieu, etc., parce que les premières douleurs sont mises en oubli. Car voici : je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les choses passées ne seront plus en mémoire et ne viendront plus en la pensée. Mais vous vous réjouirez à jamais dans les choses nouvelles que je crée ; car je crée Jérusalem qui n'est autre chose que joie, et son peuple

réjouissance; et je me plairai en Jérusalem et en mon peuple, et on n'y entendra plus de cris et de pleurs. Je l'exaucerai avant qu'il demande; je les ouïrai quand ils ne feront que commencer à parler; le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront la même paille; le serpent ne mangera que la poussière, et on ne commettra plus d'homicide ni de violence en toute ma sainte montagne. » — LVI (3) : « Et que les étrangers qui s'attachent à moi ne disent point : Dieu me séparera d'avec son peuple. Car le Seigneur dit ces choses : Quiconque gardera mes sabbats, et choisira de faire mes volontés, et gardera mon alliance, je leur donnerai place dans ma maison, et je leur donnerai un nom meilleur que celui que j'ai donné à mes enfants: ce sera un nom éternel qui ne périra jamais. » — (LIX, 9) : « C'est pour nos crimes que la justice s'est éloignée de nous. Nous avons attendu la lumière, et nous ne trouvons que les ténèbres; nous avons espéré la clarté, et nous marchons dans l'obscurité; nous avons tâté contre la muraille comme des aveugles; nous avons heurté en plein midi comme au milieu d'une nuit, et comme des morts en des lieux ténébreux. Nous rugirons tous comme des ours, nous gémirons comme des colombes. Nous avons attendu la justice, et elle ne vient point; nous avons espéré le salut, et il s'éloigne de nous. » — LXVI, 18 : « Mais je visiterai leurs œuvres et leurs pensées, quand je viendrai pour les assembler avec toutes les nations et les peuples; et ils verront ma gloire. Et je leur imposerai un signe, et de ceux qui seront sauvés j'en enverrai aux nations, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce et aux peuples qui n'ont point ouï parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire; et ils amèneront vos frères. »

Réprobation du temple. *Jér.* VII (12) : Allez en Silo, où j'avais établi mon nom au commencement, et voyez ce que j'y ai fait à cause des péchés de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les mêmes crimes, je ferai de ce Temple où mon nom est invoqué, et sur lequel vous vous confiez, et que j'ai moi-même donné à vos prêtres, la même chose que j'ai faite de Silo. (Car je l'ai rejeté, et me suis fait un Temple ailleurs.) Et je vous rejetterai loin de moi, de la même manière que j'ai rejeté vos frères les enfants d'Ephraïm.

Ne priez donc point pour ce peuple. (Rejetés sans retour.) — 21 : « A quoi vous sert-il d'ajouter sacrifice sur sacrifice? Quand je retirai vos pères hors d'Egypte, je ne leur parlai pas des sacrifices et des holocaustes; je ne leur en donnai aucun ordre, et le précepte que je leur ai donné a été en cette sorte : Soyez obéissants et fidèles à mes commandements, et je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. (Ce ne fut qu'après qu'ils eurent sacrifié au veau d'or que j'ordonnai des sacrifices pour tourner en bien une mauvaise coutume.) » — 4 : « N'ayez-point confiance aux paroles de mensonge de ceux qui vous disent : Le Temple du Seigneur, le Temple du Seigneur, le Temple du Seigneur. »

171.

Prophéties. En Égypte, *Pugio fidei*, p. 659[1] : *Talmud :* C'est une tradition entre nous que, quand le Messie arrivera, la maison de Dieu, destinée à la dispensation de sa parole, sera pleine d'ordure et d'impureté, et que la sagesse des scribes sera corrompue et pourrie. Ceux qui craindront de pécher seront réprouvés du peuple et traités de fous et d'insensés. *Is.*, XLIX : « Écoutez, peuples éloignés, et vous, habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère, il me protège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu et m'a dit : Tu es mon serviteur; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. Et j'ai dit : Seigneur, ai-je travaillé en vain? est-ce inutilement que j'ai consommé toute ma force? faites-en le jugement, Seigneur; mon travail est devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé lui-même dès le ventre de ma mère pour être tout à lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta force : c'est peu de chose que tu convertisses les tribus de Jacob; je t'ai suscité pour être la lumière des gentils et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sont les choses que le Seigneur a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en mépris et en abomination aux gentils, et qui s'est soumis aux puissants de la terre. Les princes et les rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu est fidèle.

1. La pagination que Pascal indique est celle de la première édition. Elle a été reproduite en marge dans la suivante. Je ne sais ce que signifie, *En Égypte*.

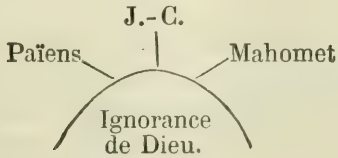
Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées; afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim, ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon et de Midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu ; que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui. Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonné, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein? mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion : je te porte toujours entre mes mains, et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seras à jamais revêtue; tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres, qui sont maintenant désolées, seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants, et les enfants qui te naîtront dans les années de la stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants, moi qui n'enfantais plus, qui étais stérile, transportée et captive? et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée sans secours? D'où sont donc venus tous ceux-ci? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins ; les rois et les reines seront tes nourriciers, ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseront la poussière de tes pieds;

et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant ? Mais encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis, et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur, et le puissant rédempteur de Jacob. » (L) « Le Seigneur dit ces choses : Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la synagogue ? et pourquoi l'ai-je livrée entre les mains de vos ennemis ? n'est-ce pas pour ses impiétés et pour ses crimes que je l'ai répudiée ? Car je suis venu et personne ne m'a reçu; j'ai appelé et personne n'a écouté; est-ce que mon bras est accourci et que je n'ai pas la puissance de sauver ? C'est pour cela que je ferai paraître les marques de ma colère :... je couvrirai les cieux de ténèbres et les cacherai sous des voiles. Le Seigneur m'a donné une langue bien instruite, afin que je sache consoler par ma parole celui qui est dans la tristesse. Il m'a rendu attentif à ses discours, et je l'ai écouté comme un maître (en disciple). Le Seigneur m'a révélé ses volontés et je n'y ai point été rebelle. J'ai livré mon corps aux coups et mes joues aux outrages; j'ai abandonné mon visage aux ignominies et aux crachats; mais le Seigneur m'a soutenu, et c'est pourquoi je n'ai point été confondu. Celui qui me justifie est avec moi : qui osera m'accuser ? qui se lèvera pour disputer contre moi, et pour m'accuser de pêché, Dieu étant lui-même mon protecteur ? Tous les hommes passeront, et seront consommés par le temps; que ceux qui craignent Dieu écoutent donc les paroles de son serviteur; que celui qui languit dans les ténèbres mette sa confiance au Seigneur. Mais pour vous, vous ne faites qu'embraser la colère de Dieu sur vous, vous marchez sur les brasiers et entre les flammes que vous-mêmes avez allumées : c'est ma main qui a fait venir ces maux sur vous; vous périrez dans les douleurs. » (LI) « Écoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur; regardez à la pierre d'où vous êtes taillés, et à la citerne d'où vous êtes tirés. Regardez à Abraham votre père, et à Sara qui vous a enfantés : voyez qu'il était seul et sans enfant quand je l'ai appelé et que je lui ai donné une postérité si abondante; voyez combien de

bénédictions j'ai répandues sur Sion, et de combien de grâces et de consolations je l'ai comblée. Considérez toutes ces choses, mon peuple, et rendez-vous attentif à mes paroles, car une loi sortira de moi, et un jugement qui sera la lumière des Gentils. » — *Amos*, VIII. Le prophète ayant fait un dénombrement des péchés d'Israël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance. Dit ainsi (9) : « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai coucher le soleil à midi, et je couvrirai la terre de ténèbres dans le jour de lumière ; je changerai vos fêtes solennelles en pleurs, et tous vos cantiques en plaintes. Vous serez tous dans la tristesse et dans les souffrances, et je mettrai cette nation en une désolation pareille à celle de la mort d'un fils unique ; et ces derniers temps seront des temps d'amertume : car voici, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'enverrai sur cette terre la famine, la faim, non pas la faim et la soif de pain et d'eau, mais la faim et la soif d'ouïr des paroles de la part du Seigneur. Ils iront errants d'une mer jusqu'à l'autre, et se porteront d'Aquilon en Orient; ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, et ils n'en trouveront point. Et leurs vierges et leurs jeunes hommes périront en cette soif, eux qui ont suivi les idoles de Samarie, qui ont juré par le Dieu adoré en Dan, et qui ont suivi le culte de Bersabée ; ils tomberont, et ne se relèveront jamais de leur chute. » — *Amos*, III, 2 : « De toutes les nations de la terre , je n'ai reconnu que vous pour être mon peuple. » — Daniel, XII, 7, ayant décrit toute l'étendue du règne du Messie, dit : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque la dispersion du peuple d'Israël sera accomplie. » — *Aggée*, II, 4 : « Vous qui, comparant cette seconde maison à la gloire de la première, la méprisez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous Zorobabel, et à vous, Jésus grand prêtre, et à vous, tout le peuple de la terre, et ne cessez point d'y travailler ; car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées ; la promesse subsiste, que j'ai faite quand je vous ai retirés d'Egypte ; mon esprit est au milieu de vous. Ne perdez point espérance, car le Seigneur des armées dit ainsi : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et la terre ferme (Façon de parler pour marquer un changement grand et extraordinaire) ; et j'ébranlerai toutes les nations. Et

alors viendra celui qui est désiré par tous les gentils, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur. L'argent et l'or sont à moi, dit le Seigneur (C'est-à-dire que ce n'est pas de cela que je veux être honoré : comme il est dit ailleurs : Toutes les bêtes des champs sont à moi . à quoi sert de me les offrir en sacrifice ?) ; la gloire de ce nouveau temple sera bien plus grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées ; et j'établirai ma maison en ce lieu-ci, dit le Seigneur. » — (*Deut.* XVIII, 16) : «... En Horeb, au jour où vous y étiez assemblés, et que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus lui-même à nous, et que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur prière est juste : je leur susciterai un prophète tel que vous du milieu de leurs frères, dans la bouche duquel je mettrai mes paroles : et il leur dira toutes les choses que je lui aurai ordonnées ; et il arrivera que quiconque n'obéira point aux paroles qu'il lui portera en mon nom, j'en ferai moi-même le jugement. » — *Genèse*, XLIX (8) : « Vous, Juda, vous serez loué de vos frères, et vainqueur de vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront. Juda, faon de lion, vous êtes monté à la proie, ô mon fils ! et vous êtes couché comme un lion, et comme une lionnesse qui s'éveillera. Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silo vienne ; et les nations s'assembleront à lui pour lui obéir[1]. »

171 *bis*.



172.

Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin JÉSUS-CHRIST dire : Me voici, et voici le temps. Ce que les prophètes ont dit devoir avenir dans la suite des temps, je

1. Pascal, averti sans doute par quelque commentaire, traduit ici d'après l'hébreu. La Vulgate dit : *Donec veniat qui mittendus est.* On s'accorde en effet généralement à entendre par Silo ou Schiloh le Messie, sans que ce nom soit expliqué d'une manière satisfaisante.

vous dis que mes apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés, Hiérusalem sera bientôt détruite; et les païens vont entrer dans la connaissance de Dieu. Mes apôtres le vont faire après que aurez tué l'héritier de la vigne (*Marc*, XII, 6). Et puis les apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits (Celsus s'en moquait); et aux païens : Vous allez entrer dans la connaissance de Dieu. Et cela arrive alors.

173.

Il est non-seulement impossible, mais inutile de connaître Dieu sans JÉSUS-CHRIST. Ils ne s'en sont pas éloignés, mais approchés; ils ne se sont pas abaissés, mais... *Quo quisquam optimus est, pessimus, si hoc ipsum, quod optimus est, adscribat sibi*[1].

174.

Preuves de JÉSUS-CHRIST. Pourquoi le livre de Ruth conservé. Pourquoi l'histoire de Thamar.

175.

Les Juifs, en éprouvant s'il était Dieu, ont montré qu'il était homme.

176.

Pourquoi JÉSUS-CHRIST n'est-il pas venu d'une manière visible, au lieu de tirer sa preuve des prophéties précédentes? Pourquoi s'est-il fait prédire en figures?

177.

Sur ce que Josèphe ni Tacite et les autres historiens n'ont point parlé de JÉSUS-CHRIST. Tant s'en faut que cela fasse contre, qu'au contraire cela fait pour. Car il est certain que JÉSUS-CHRIST a été, et que sa religion a fait grand bruit et que ces gens-là ne l'ignoraient pas, et qu'ainsi il est visible qu'ils ne l'ont celé qu'à dessein ; ou qu'ils en ont parlé, et qu'on l'a ou supprimé ou changé.

178.

Vocation des gentils par JÉSUS-CHRIST. Ruine des Juifs et des païens par JÉSUS-CHRIST.

1. Je ne puis dire d'où est pris ce texte latin.

179.

Si le diable favorisait la doctrine qui le détruit, il serait divisé, comme disait Jésus-Christ. Si Dieu favorisait la doctrine qui détruit l'Eglise, il serait divisé : *Omne regnum divisum*, etc. [*Luc*, xi, 17.] Car Jésus-Christ agissait contre le diable et détruisait son empire sur les cœurs, dont l'exorcisme est la figuration, pour établir le royaume de Dieu. Et ainsi il ajoute : *Si in digito Dei*, etc., *Regnum Dei ad vos*, etc.

180.

Omnis *Judæa regio, et Jerosolymitæ* universi, *et baptizabantur* (*Marc*, i, 5). A cause de *toutes* les conditions d'hommes qui y venaient.

Des pierres *peuvent* être enfants d'Abraham (*Matth.* iii, 9).

Si on se connaissait, Dieu guérirait et pardonnerait. *Ne convertantur, et sanem eos, et dimittantur eis peccata... Marc* (iv, 12. *Isaïe* vi, 10.)

Jésus-Christ n'a jamais condamné sans ouïr. A Judas : *Amice, ad quid venisti ?* A celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même.

181.

Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil; etc. Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice. Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporte à lui. Dans les choses de la chair règne proprement la concupiscence; dans les spirituelles, la curiosité proprement; dans la sagesse, l'orgueil proprement. Ce n'est pas qu'on ne puisse être glorieux pour les biens ou pour les connaissances, mais ce n'est pas le lieu de l'orgueil; car en accordant à un homme qu'il est savant, on ne laissera pas de le convaincre qu'il a tort d'être superbe. Le lieu propre à la superbe est la sagesse; car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux; car cela est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse : et c'est pourquoi, *Qui gloriatur, in Domino glorietur*[1].

1. I *Cor.* i, 31, d'après *Jér.* ix, 25.

182.

Soumission, et usage de la raison; en quoi consiste le vrai christianisme.

183.

Impiété, de ne pas croire l'Eucharistie, sur ce qu'on ne la voit pas

184.

C'est une chose si visible, qu'il faut aimer un seul Dieu, qu'il ne faut point de miracles pour le prouver.

Bel état de l'Église, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu.

185.

Cette religion si grande en miracles (saints Pères irréprochables; savants et grands; témoins, martyrs, rois [David] établis; Isaïe, prince du sang); si grande en science; après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie. Car ceux qui par ces signes et cette sagesse ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut vous changer, et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes; et non point les signes sans cette vertu. Ainsi notre religion est folle, en regardant à la cause effective, et sage en regardant à la sagesse qui y prépare.

186.

... Que l'Écriture a deux sens, que Jésus-Christ et les apôtres ont donnés, dont voici les preuves : 1° Preuve par l'Écriture même. 2° Preuve par les rabbins. Moïse Maymon dit qu'elle a deux faces, et que les prophètes n'ont prophétisé que Jésus-Christ. 3° Preuves par la cabale. 4° Preuves par l'interprétation mystique que les rabbins même donnent à l'Écriture. 5° Preuves par les principes des rabbins, qu'il y a deux sens.

Qu'il y a deux avènements du Messie, glorieux ou abject, selon leur mérite; que les prophètes n'ont prophétisé que du Messie. La loi n'est pas éternelle, mais doit changer au Messie. Qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge; que les Juifs et les gentils seront mêlés.

187.

Les mouvements de grâce, la dureté de cœur, les circonstances extérieures.

188.

Différence entre le dîner et le souper [1].

En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable; ni la parole de l'effet, car il est puissant; ni les moyens de l'effet, car il est sage. BERN. *ult. Serm. in Missam.*

Augustin, *de Civ.* V, 10. Cette règle est générale. Dieu peut tout, hormis les choses lesquelles s'il les pouvait il ne serait pas tout-puissant, comme mourir, être trompé et mentir, etc.

Plusieurs évangélistes pour la confirmation de la vérité; leur dissemblance, utile.

Eucharistie après la Cène. Vérité après figure. Ruine de Jérusalem, figure de la ruine du monde, 40 ans après la mort de JÉSUS-CHRIST. « Je ne sais pas » comme homme, ou comme légat [2]. JÉSUS-CHRIST condamné par les Juifs et Gentils. Les Juifs et Gentils figurés par les deux fils : AUG., *de Civ.*, XX, 29.

189.

(20/V) Les figures de l'Evangile pour l'état de l'âme malade sont des corps malades; mais parce qu'un corps ne peut être assez malade pour le bien exprimer, il en a fallu plusieurs. Ainsi il y a le sourd, le muet, l'aveugle, le paralytique, le Lazare mort, le possédé. Tout cela ensemble est dans l'âme malade.

190.

Elle est *toute* le corps de JÉSUS-CHRIST, en son patois, mais il ne peut dire qu'elle est *tout* le corps de JÉSUS-CHRIST. L'union de deux choses sans changement ne fait point qu'on puisse dire que l'une devient l'autre. Ainsi l'âme unie au corps, le feu au bois, sans changement. Mais il faut changement, qui fasse que la forme de l'une devienne la forme de l'autre : ainsi l'union du Verbe à l'homme. Parce que mon corps sans mon âme ne ferait pas le corps d'un homme; donc mon âme, unie à quelque ma-

1. Voir *Luc*, XIV, 12. — Cf. Aristote, *Métaph.*, VIII, II; Brandis, p. 166, l. 21.
2. C'est-à-dire que, quand Jésus dit qu'il ne sait pas quand viendra la dernière heure (*Marc*, XIII, 32), il parle sans doute comme homme ou comme simple envoyé.

tière que ce soit, fera mon corps. Il me distingue la condition nécessaire d'avec la condition suffisante ; l'union est nécessaire, mais non suffisante. Le bras gauche n'est pas le droit. L'impénétrabilité est une propriété des corps. Identité de numéro au regard du même temps exige l'identité de la matière. Ainsi si Dieu unissait mon âme à un corps à la Chine, le même corps, *idem numero*, serait à la Chine. La même rivière qui coule là est *idem numero* que celle qui coule en même temps à la Chine[1].

191.

Fascination. *Somnum suum* (*Ps.* LXXV, 6.) *Figura hujus mundi* (I *Cor.* VII, 31).

L'Eucharistie. *Comedes panem* tuum (*Deut.* VIII, 9). *Panem* nostrum (*Luc*, XI, 3).

Inimici Dei terram lingent (*Ps.* LXXI, 9.) Les pécheurs lèchent la terre, c'est-à-dire, aiment les plaisirs terrestres.

Singularis sum ego donec transeam (*Ps.* CXL, 10.) JÉSUS-CHRIST avant sa mort était presque seul de martyr.

192.

Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là; sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique. Et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée.

193.

Canonique. Les hérétiques, au commencement de l'Eglise, servent à prouver les canoniques.

194.

Dieu (et les apôtres), prévoyant que les semences d'orgueil feraient naître les hérésies, et ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Écriture et les prières de l'Église des mots et des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps. De même qu'il donne dans la morale la charité, qui produit des fruits contre la concupiscence. Celui qui sait la volonté de son maître sera battu de

1. Ce fragment est l'ébauche d'une réfutation des arguments de quelque ministre protestant contre la présence réelle. Pascal prend sans doute dans son auteur même les termes scolastiques par lesquels il définit l'*identité*. Pour entendre la dernière phrase, il semble qu'il faut supposer que l'eau est la même dans toutes les rivières.

plus de coups, à cause du pouvoir qu'il a par la connaissance. *Qui justus est justificetur adhuc* (*Apoc.* XXII, 11); à cause du pouvoir qu'il a par la justice. A celui qui a le plus reçu sera le plus grand compte demandé, à cause du pouvoir qu'il a par le secours.

195.

La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître, comme remarque Philon juif, *De la Monarchie*. Quand ils combattaient, ce n'était que pour Dieu; n'espéraient principalement que de Dieu; ils ne considéraient leurs villes que comme étant à Dieu, et les conservaient pour Dieu. I *Paralip.*, XIX, 13 [1].

196.

La victoire sur la mort. [I *Cor.*, XV, 57.] Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme [*Luc*, IX, 25]? Qui veut garder son âme la perdra [*ibid.*, 24].

Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir [*Matth.*, V, 17]. Les agneaux n'ôtaient point les péchés du monde, mais je suis l'agneau qui ôte les péchés [*Jean*, I, 29]. Moïse ne vous a point donné le pain du ciel [*ibid.*, VI, 32]. Moïse ne vous a point tirés de captivité et ne vous a point rendus véritablement libres [*ibid.*, VIII, 36].

197.

Saint Augustin a dit formellement que les forces seraient ôtées au juste. Mais c'est par hasard qu'il l'a dit; car il pouvait arriver que l'occasion de le dire ne s'offrît pas. Mais ses principes font voir que, l'occasion s'en présentant, il était impossible qu'il ne le dît, ou qu'il dît rien de contraire. C'est donc plus d'être forcé à le dire, l'occasion s'en offrant, que de l'avoir dit, l'occasion s'étant offerte; l'un étant de nécessité, l'autre de hasard. Mais les deux sont tout ce qu'on peut demander.

198.

Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode que son fils. *Macrob.* (*Saturn.*) livre II, c. 4.

1. En titre dans l'autographe, *République*.

199.

Voir ce qu'il y a de clair dans tout l'état des Juifs, et d'incontestable [1].

200.

Eh quoi! Ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu ? — Non. — Et votre religion ne le dit-elle pas?— Non. Car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

201.

Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Cic. *de Divin.* II, 58 [2].

202.

Est et non est sera-t-il reçu dans la foi, aussi bien que dans les miracles?

Quand saint Xavier fait des miracles .. [3]

Miracles continuels, faux.

203.

Toujours ou les hommes ont parlé du vrai Dieu, ou le vrai Dieu a parlé aux hommes.

Les deux fondements, l'un intérieur, l'autre extérieur; la grâce, les miracles; tous deux surnaturels.

204.

Judith. Enfin Dieu parle dans les dernières oppressions. Si le refroidissement de la charité laisse l'Eglise presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. C'est un des derniers effets de la grâce.

S'il se faisait un miracle aux Jésuites!

Quand le miracle trompe l'attente de ceux en présence desquels il arrive, et qu'il y a disproportion entre l'état de leur foi et l'instrument du miracle, alors il doit les porter à changer. Mais vous, autrement. Il y aurait autant de raison à dire que,

1. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

2. On trouve çà et là dans le manuscrit quelques textes semblables, isolés, et probablement pris dans Montaigne. Il suffira d'avoir reproduit le plus caractéristique : « Il n'y a rien de si absurde à dire qui ne soit dit par quelque philosophe. » *Apol.*, t. III, p. 268.

3. Saint François-Xavier était jésuite.

si l'Eucharistie ressuscitait un mort, il faudrait se rendre calviniste que demeurer catholique. Mais quand il couronne l'attente, et que ceux qui ont espéré que Dieu bénirait les remèdes se voient guéris sans remèdes...

205.

Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante [1].

206.

Roi et tyran. J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête. Je prendrai garde à chaque voyage.

207.

Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs? Que des corps insensibles, sans vie, et même incapables de vie, aient des passions, qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir? De plus, que l'objet de cette horreur fût le vide? Qu'y a-t-il dans le vide qui puisse leur faire peur? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule? Ce n'est pas tout : qu'ils aient eu eux-mêmes un principe de mouvement, pour éviter le vide? Ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs [2]?

208.

Venise. Quel avantage en tirerez-vous, sinon du besoin qu'en ont les princes, et de l'horreur qu'en ont les peuples? S'ils vous avaient demandés, et que pour l'obtenir ils eussent imploré l'assistance des princes chrétiens, vous pourriez faire valoir cette recherche. Mais que durant cinquante ans tous les princes s'y soient employés inutilement, et qu'il ait fallu un aussi pressant besoin pour l'obtenir..... [3]

1. En titre dans l'autographe, *Sur le miracle.*

2. Ce fragment porte dans l'autographe cette indication : *Part.* I, *l.* II, *c.* 1, *s.* 4 : c'est-à-dire, sans doute, 1re partie, livre II, chapitre 1, section 4, du *Traité du Vide*, auquel Pascal a travaillé longtemps. Voyez un fragment considérable de ce Traité dans les Opuscules.

3. Les Jésuites avaient été bannis en 1606 du territoire de Venise. En 1657, la République venait d'accorder enfin leur rappel aux instances du pape, de la cour de France et des autres puissances catholiques, qu'elle était alors dans la nécessité de ménager, se trouvant très-embarrassée de la guerre qu'elle soutenait contre les Turcs.

209.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS[1]

1.

Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbare semetipsum*[2]. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui[3], et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non-seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache; le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit, et tout le genre humain; mais dans un de supplices, où il s'est sauvé, et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

1. Ce morceau précieux a été publié pour la première fois par M. Faugère. Il se trouve à la page 87 du cahier autographe. On doit le regarder comme faisant partie des *Pensées*.

2. *Jean*, XI, 33, en parlant de l'émotion que Jésus éprouve à la vue de ceux qui pleurent sur Lazare mort. Il y a *seipsum* dans le texte.

3. Pascal traduit mot à mot l'expression latine : *Sustinete hic*, Patientez ici. *Matth.* XXVI, 38.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus, au milieu de ce délaissement universel, et de ses amis choisis pour veiller avec lui [1], les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien, avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

Jésus, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos.

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit* (*Joannes*) [2].

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus, pendant que ces disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission; et deux fois qu'il vienne, s'il le faut.

Jésus dans l'ennui. Jésus voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son père.

Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami [3].

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps [4].

2.

Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

1. Comme s'il y avait : ce délaissement *de la part de tous et de ses amis*.
2. *Matth.*, xxvi, 46, et *Jean*, xviii, 4.
3. *Matth.*, xxvi, 50.
4. *Luc*, xxii, 43 : « Et étant entré en agonie, il pria longtemps (*prolixius orabat*). » Il semble que Pascal fait ici une pause, et passe de la méditation à l'oraison, à une oraison pareille à celle de Jésus, inquiète et tourmentée.

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi [1].

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente; je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints, qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que JE fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?

C'est mon affaire que ta conversion; ne crains point, et prie avec confiance,comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture; par mon esprit dans l'Église, et par les inspirations [2]; par ma puissance dans les prêtres; par ma prière dans les Fidèles.

Les médecins ne te guériront pas; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais, dans mes élus et au Saint-Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis, est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais [3].

— Seigneur, je vous donne tout.

1. *Ibid.* 44 : « Et il lui vint une sueur, comme de gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. » Mais l'imagination émue a besoin de traits précis; Pascal s'attache à telle goutte qu'il s'applique; il se fait sa part dans le sang de JÉSUS-CHRIST.

2. C'est-à-dire, et *dans* les inspirations. Voir sur les inspirations le fragment ci-après.

3. Souvenir de ces mots du psaume XVIII, 13 : *Ab occultis meis munda me.*

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto* [1].

Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver et terre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

3.

Je vois mon abîme, d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi [2]; tous vos fléaux sont tombés sur lui [3]. Il est plus abominable que moi, et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

4.

Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre; mais au contraire en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

5.

Jésus-Christ était mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre.

Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints.

Jésus-Christ n'a fait aucuns miracles au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption.

Jésus-Christ n'a point eu où se reposer sur la terre qu'au sépulcre [4].

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

1. « Comme l'homme immonde est pour sa fange. » Je ne sais d'où sont prises ces paroles; elles ne sont pas de l'Écriture.
2. C'est l'expression de Paul, II *Cor.* v, 21.
3. Il s'adresse à Dieu.
4. En titre dans l'autographe, *Sépulcre de* Jésus-Christ.

6.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler; car je ne veux pas que tu manques de conducteur. Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies. Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais ; ne t'inquiète donc pas.

7.

Ne te compare point aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t-y. Mais qu'y compareras-tu ? Sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout.

8.

Il me semble que Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection : *Noli me tangere*[1]. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

9.

... Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

10.

« Priez, de peur d'entrer en tentation [*Luc*, XXII, 46]. » Il est dangereux d'être tenté; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversus confirma fratres tuos[2]. Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum*[3].

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus, et

1. « Ne me touche pas. » *Jean*, XX, 17. Ce sont les paroles de Jésus à Marie de Magdala quand il lui apparaît au sépulcre et qu'elle le salue. Mais il fait toucher ses plaies à Thomas incrédule : *ibid.* 27.

2. *Luc*, XXII, 32. Il y a dans le texte, *aliquando conversus :* « Plus tard, étant retourné à moi, tu raffermiras tes frères. » C'est à Pierre que Jésus parle ainsi.

3. *Ibid.* 61. *Conversus Dominus*, dans le texte. Pierre vient de renier Jésus pour la troisième fois, et le coq a chanté. « Le Seigneur, s'étant retourné vers Pierre, le regarda; et Pierre se souvint des paroles que le Seigneur lui avait dites..., et étant sorti, il pleura amèrement. » Pascal veut appuyer par ce texte la doctrine de la grâce nécessitante et prévenante : il veut montrer que Pierre ne *se tourne* vers Jésus qu'après que Jésus *s'est tourné* vers lui.

frappe devant que d'ouïr la réponse; et JÉSUS-CHRIST répond après[1].

11.

JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

12.

La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir JÉSUS-CHRIST; car il le fait fouetter pour sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes. Ils font de bonnes œuvres et de méchantes pour plaire au monde, et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à JÉSUS-CHRIST; car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXV

Fragment 3. — « Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. » Il l'a dit pourtant ailleurs intrépidement : « Qu'il y voit une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, etc. » Article Ier, fragment 1, page 2.

Fragment 9. — « Mais *ces êtres terminés* se multiplient infiniment. » Mais les espaces et les temps sont-ils des êtres?

Fragment 10. — « La petitesse des esprits *qui entrent dans les pores.* »

Les esprits n'entrent pas dans les pores; les nerfs qui nous font sentir la chaleur, la lumière, etc., s'épanouissent à la surface même du corps comme tous les autres. Il est vrai seulement qu'il n'y a que les nerfs de l'œil qui reçoivent l'impression de la lumière, ceux de l'oreille celle du son, etc.

Fragment 11 *bis.* — « L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. » On lit dans les Mémoires de Fontaine, t. II, p. 470 : « M. Arnauld,.. qui était entré dans le système de Descartes sur les

1. Voilà ce qui arrive toutes les fois que l'homme pèche, c'est que la grâce ne l'a pas prévenu, que Dieu l'a laissé agir avant de lui parler.

bêtes, soutenait que ce n'était que des horloges... M. de Liancourt lui dit : J'ai là-bas deux chiens qui tournent la broche chacun leur jour ; l'un s'en trouvant embarrassé, se cacha lorsqu'on l'allait prendre, et on eut recours à son camarade pour tourner au lieu de lui. Le camarade cria, et fit signe de la queue qu'on le suivît. Il alla dénicher l'autre dans le grenier et le houspilla. Sont-ce là des horloges ? dit-il à M. Arnauld, qui trouva cela si plaisant, qu'il ne put faire autre chose que d'en rire. »

Fragment 14. — « La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison. » Buffon, dans le *Discours sur la nature des animaux*, pose le même principe. Ensuite il soutient que les animaux, quoiqu'ils aient une faculté de *réminiscence*, n'ont pas véritablement la *mémoire ;* parce qu'en se rappelant le passé, ils ne se le rappellent pas comme passé, et ne font pas entrer dans leur souvenir l'idée du temps. Il en conclut que les animaux n'ont point la puissance de réfléchir, l'entendement, la pensée. Je serais porté à croire que, quand Pascal écrivait cette phrase, c'était aussi pour arriver à cette conclusion.

Fragment 17. — « Combien de royaumes nous ignorent ! » Cette pensée est développée magnifiquement dans le *Songe de Scipion*, mais Cicéron voulait seulement exprimer le peu qu'est la gloire humaine. L'idée de Pascal ne va-t-elle pas plus loin ? Ne semble-t-il pas que cet isolement le trouble, et qu'un doute le gagne quand il songe combien peu de place tiennent dans l'étendue du monde telles lois, coutumes ou croyances qui règnent souverainement là où il est ? On craint de se tromper en donnant trop de portée à quelques mots de Pascal ; mais on peut aboutir là en partant d'où il part, et c'est ce qu'a fait Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, article *Géographie*, à la fin).

Fragment 17 *bis*. — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Ainsi ailleurs, *en regardant tout l'univers muet* (XI, 8) ; et encore (XIV, 2) : *La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude*. Mais ces paroles sont peu de chose auprès de ce grand cri, que Port-Royal avait étouffé.

Fragment 19. — « Chacun croit être *tout à tous*. » Dans un sens bien autre que celui où Paul disait qu'il s'était fait *tout à tous* (I *Cor.* IX, 22). Paul tâchait de satisfaire à *toutes les exigences* des autres ; l'homme de Pascal prétend avoir sur les autres *tous les droits*.

Fragment 20. — « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer, etc. » C'est comme s'il eût dit, le monde ordinaire n'est pas phi

losophe. On n'est ni philosophe ni critique quand on peut *s'empêcher de songer;* et il y a des hommes distingués, et même de grands hommes, qui sont dans ce cas.

« Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. *Ainsi font les nôtres souvent.* » Les nôtres disent : Ne pensez pas aux difficultés de l'Ecriture, aux objections qu'on peut faire sur les dogmes, les mystères, etc. Fénelon dit dans sa Lettre à l'évêque d'Arras, que j'ai déjà citée : « Toutes les difficultés... s'évanouissent sans peine, dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors, suivant la règle de saint Augustin (*Epist. ad Hier.*), *on passe sur tout ce que l'on n'entend pas*, et on s'édifie de tout ce qu'on entend. » On n'est pas étonné que Port-Royal ait supprimé ce fragment. Aucune autorité n'eût supporté ce ton hardi et sincère.

Fragment 25 *ter.* — « Trop luxuriant. » *Luxuriant* est une expression latine, qui se dit proprement d'un *luxe* de végétation, et par suite de toute espèce de surabondance. La vraie élégance, même en littérature, n'est pas si éloignée de cette *élégance* des mathématiciens, qui consiste à exposer la vérité de la façon la plus simple et la plus nette.

« L'inquiétude de son génie. Trop de deux mots hardis. » Excellente leçon de style. Le mot d'*inquiétude* est en effet d'une grande force, d'après l'étymologie ; il signifie proprement l'impossibilité de demeurer en repos. C'est le sens qu'il a dans les vers de Racan :

> Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
> Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
> Soyez-le désormais de mon contentement.

De mon inquiétude, c'est-à-dire, de l'agitation perpétuelle de ma vie. Et dans ceux-ci de La Fontaine (*Fables*, VI, 5)

> Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
> L'un doux, benin et gracieux,
> Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.

C'est celui du mot *inquiet* dans ce passage de Bossuet (*Or. fun. de la Reine d'Angleterre*) : « Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire. » Et dans ces autres vers de La Fontaine (*Fables*, IX, 2) :

> Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
> Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?

Quant au mot *génie*, le génie d'un homme n'est pas seulement son naturel, son caractère, c'est comme une puissance mystérieuse qui réside en lui, et qui le fait ce qu'il est. Néron confie à Narcisse (*Britan-*

nicus, acte II, scène 2) qu'il est las de subir l'ascendant d'Agrippine, et qu'il fait tout ce qu'il peut pour y échapper.

> Mais enfin mes efforts ne me servent de rien;
> Mon génie étonné tremble devant le sien.

Il suffit d'un pareil vers pour faire sentir tout ce qu'il peut y avoir dans un mot. Si maintenant on prodigue ces termes expressifs, on leur ôte leur effet, pour vouloir faire trop d'effet. Si on dit *l'inquiétude de son génie*, quand ce serait assez de dire, l'inquiétude de son esprit, ou même peut-être, la mobilité de son esprit, on étonne plutôt qu'on ne touche, et bientôt on n'étonne même plus. Pour qu'une expression soit vraiment forte, il faut qu'elle ne soit employée qu'à propos. Mais plus on a écrit dans une langue, plus ceux qui écrivent craignent d'avoir un style faible et commun; ils mettent partout les mots les plus vifs, et ils les usent par cela même; de sorte qu'ils restent faibles et communs, et qu'ils sont de plus ampoulés et fatigants.

Fragment 26. — « L'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. » Plus le style de Pascal est sobre d'habitude, et plus nous sommes accoutumés à ne lui voir dire chaque chose qu'une seule fois et d'une seule façon, plus il nous accable ici par ces synonymes multipliés. Il nous fait mieux mesurer l'abîme, en se reprenant à tant de fois pour le creuser devant nous.

Fragment 26 *bis*. — « Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., *qu'on les mette sans rien faire.* » N'est-ce pas comme s'il disait : quand un homme se plaint de manger des choses mauvaises et rebutantes, qu'on le mette sans manger?

Fragment 34. — « Pyrrhonisme est le remède à ce mal, *et rabattra cette vanité.* » La vanité de prétendre avoir des idées assez claires et assez sûres pour juger de ce qu'il était juste ou convenable que Dieu fît. Mais que faisait Pascal de son pyrrhonisme, quand il disait : « Dieu *doit* aux hommes... Il est impossible *par le devoir de Dieu*, etc. » (XXIII, 9, 11.) Il s'appuyait alors sur cette ferme base des idées morales, et ne croyait pas faire un *sot discours*. C'est qu'alors il avait intérêt à raisonner, et maintenant il a intérêt à échapper au raisonnement.

Fragment 38. — « On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts... Ils apprennent qu'on a été méprisé, *ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir.* » Aucun autre que Pascal ne pouvait s'aviser d'un pareil motif pour nous obliger à aimer le blâme et les repro-

ches. Tous les moralistes *humains* auraient dit : Si la censure nous chagrine comme signe du mépris que nous avons encouru, nous lui devons du moins cela qu'elle nous corrige, et nous garantit ainsi de ce même mépris pour l'avenir.

Fragment 40. — « La foi est un don de Dieu. » Voyez le passage de Platon cité dans l'Étude sur les *Pensées*, page XI de l'Introduction.

Fragment 41. — « Comme des Juifs élus à l'exclusion des gentils. » Les Juifs choisis à l'exclusion des gentils pour être le peuple de Dieu ne sont pour Pascal qu'une figure, la figure des prédestinés élus à l'exclusion des réprouvés.

Il me semble que Pascal lui-même n'a pu mettre dans une pareille théologie que tout au plus assez de clarté pour rendre les *ténèbres visibles*.

Fragment 48. — « Ceux qui n'aiment pas la vérité. » Il est clair qu'il s'agit de la vérité janséniste.

Fragment 49. — « Fausse humilité, orgueil. » C'est-à-dire que cette humilité, qui n'ose rien décider par elle-même, qui dit qu'elle ne peut que s'en rapporter à l'autorité, est fausse. C'est réellement un orgueil, qui ne veut pas se soumettre à la raison.

Fragment 50. — « Et ainsi saint Paul... dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes. » On lit au contraire dans la seconde Lettre à ceux de Corinthe (XII, 12) : « Les marques de ma mission se sont produites parmi vous en toute sorte d'épreuves, en *signes*, en prodiges et en vertus surnaturelles. »

Fragment 55. — « Pourquoi Dieu a établi la prière. » Il est également vrai, d'après la doctrine janséniste, premièrement, que Dieu donne sa grâce à qui la demande ; secondement, qu'il ne la donne qu'à qui il lui plaît, qu'aux prédestinés à qui il a résolu de toute éternité de la donner. Donc nul ne peut la demander que les prédestinés, ou en d'autres termes, que ceux qui l'ont déjà. Mais alors pourquoi faut-il qu'ils la demandent, et à quoi bon la prière? Voilà la difficulté.

Fragment 55 *bis*. — « Jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse. » Aux élus. Expression de Paul, *Rom.* IX, 8. Dieu a promis d'adopter les fils d'Abraham, mais non pas ses fils selon la chair. Les vrais fils d'Abraham, ce sont ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST. C'est à ceux-là que s'appliquait la promesse faite à Abraham, ils sont les fils de la promesse, *filii promissionis*. Il y a opposition entre

ces deux mots, la *justice*, la *promesse*. Dieu ne doit la justice qu'à ceux à qui il a donné, par pure faveur, de la mériter. Nous sommes au plus profond des obscurités de la *grâce*.

Fragment 60. — « Il faut se connaître soi-même ; *quand cela ne servirait pas à trouver le vrai*, cela au moins sert à régler sa vie. » Mais comment peut-on régler sa vie si on n'a pas une vérité pour servir de règle ? Pascal essayait-il donc, comme Kant l'a fait depuis, de séparer *la raison pratique* et *la raison pure* ? Il se montre ailleurs plus conséquent et plus absolu, il pense que l'homme n'a que faire de la science de l'homme non plus que de toute autre science (VI, 23).

Fragment 61 *bis*. — « Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles. » La contradiction entre les deux chapitres est en effet si frappante, que je doute qu'on puisse les accorder entre eux, comme le veut Pascal, et supposer que l'un ne fait que compléter l'autre. Je crois que la vraie pensée de Montaigne est plutôt au livre III, qui n'a été fait qu'assez longtemps après les deux autres, et où Montaigne s'est ouvert davantage, enhardi par l'âge et surtout par le succès. Et c'est là en effet que les auteurs de la Logique de Port-Royal l'ont cherché (*Logique*, quatrième partie, chap. 13). C'est là qu'il paraît, non pas seulement *prudent*, mais tout à fait rebelle et indocile au sujet du merveilleux, sauf quelques réserves suggérées par une autre espèce de *prudence*, qui n'est pas celle dont Pascal le loue ; prudence de politique, non de philosophe.

Dans l'autre endroit, il est croyant à force de pyrrhonisme, ne distinguant plus entre la nature et le surnaturel, entre le raisonnable et l'irraisonnable. (Voyez les *Remarques* sur le fragment 24 de l'article XXIV.) D'ailleurs l'hérésie protestante, qu'il n'aime pas comme politique, lui a fait voir le danger d'appliquer l'esprit de critique à certaines matières. « Car aprez que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner... Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous lui debvons d'obeïssance. » J'imagine que Pascal n'acceptait pas de Montaigne un principe aussi contraire aux prétentions du jansénisme ; mais je me figure aussi que Montaigne n'eût pas aisément accepté de Pascal le miracle de la Sainte-Épine, en faveur duquel le champion des saints de Port-Royal invoque ici son autorité profane.

Fragment 63. — « Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne. » La même idée, ou une idée analogue, se trouve au commencement du livre de Plutarque contre la Colère, περὶ ἀοργησίας : « Les peintres font sagement, à mon avis, avant d'achever un ouvrage, de l'examiner à certains intervalles; car tandis *qu'ils en éloignent ainsi leur vue*, ils la renouvellent par ce fréquent examen, et la rendent plus capable d'apprécier de petites nuances, qui se dérobent par l'habitude et la continuité. »

Fragment 65. — « Les nombres imitent l'espace, *qui sont de nature si différente.* » L'espace n'est cependant qu'une quantité.

Fragment 66. — « Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire. » Voyez le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. III, *Ecoles de Port-Royal*. Et, à la page 402 (1re édition), un passage des Mémoires de Fontaine, où il dit de M. de Saci : « Quand il y avait quelque bien dans quelqu'un de ces enfants, il me conseillait toujours de n'en point parler, et d'étouffer cela dans le secret. » Quintilien au contraire : « Je veux un enfant que la louange excite, qui aime la gloire, qui pleure d'être vaincu (I, 3). » Quintilien prépare un artiste en éloquence, et Saci un solitaire. Si nous voulons *un honnête homme*, suivons la nature en la tempérant.

Fragment 68. — « On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, etc. » Dans une Lettre de madame de Sévigné à sa fille, du 13 mai 1671, on lit ces mots à l'occasion de madame Des Pennes, *qui a été aimable comme un ange* : « Mademoiselle de Scudéri l'adorait; c'était la princesse Cléobuline : elle avait un prince Thrasybule en ce temps-là, c'est la plus jolie histoire de *Cyrus*. » En citant ce passage dans ma première édition, j'avertissais que le prince Thrasybule, qui est bien un des héros du *Cyrus*, n'y est pas l'amant de Cléobuline. Mais ce n'était pas la seule rectification à faire.

M. Cousin, dans son livre de *La Société française au* XVIIe *siècle* (1858), t. Ier page 252, établit péremptoirement que madame Des Pennes n'est pas représentée dans le *Cyrus* sous le nom de la princesse Cléobuline, mais sous celui de la princesse Cléonisbe (tom. VIII du *Cyrus*, au livre II). Mais Cléonisbe elle-même a pour amant le prince Peranius et non Thrasybule ; madame de Sévigné s'est donc trompée deux fois, si elle a écrit ce que ses éditeurs ont imprimé.

Quant à la Cléobuline de *Cyrus*, M. Cousin a montré (page 211)

qu'elle représente la fameuse Christine, et que Myrinthe est le comte Magnus de la Gardie, sujet suédois, Français d'origine, qui a été le premier favori de la reine de Suède.

On sait que Mlle de Scudéry était en très-bons termes avec MM. de Port-Royal, qu'elle avait flattés dans la *Clélie* (voyez Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, 1re édition, p. 259 et suivantes). Mais quand on a lu ce fragment, on est étonné de voir Pascal s'exprimer ainsi à la fin de la quinzième *Provinciale*... « Que doit-on répondre de même à tous les discours vagues de cette sorte qui sont dans vos livres, et dans vos avertissements sur mes lettres, par exemple.... que je suis aussi pensionnaire de Port-Royal, et que je faisais des romans avant mes lettres, *moi qui n'en ai jamais lu aucun*, etc. »

Il semble qu'il y a ici quelque chose de cet entraînement oratoire, que les amis nomment hyperbole, et que les ennemis appellent mensonge.

Fragment 69. — « *Prince*, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité. » Dans ma première édition, j'avais mal interprété cette phrase. Elle m'a été expliquée par M. Ravaisson.

Fragment 80. — « Les sauvages n'ont que faire de la Provence. » Il pourrait bien y avoir là un souvenir de Montaigne, dans son chapitre fameux *des Cannibales* (I, 30) : « Au demeurant ils vivent en une contree de païs tres-plaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dict mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade. » Tome II, page 59. — Voir, plutôt, *De la coustume*, I, 22, p. 169.

Fragment 93 *bis*. — « Et Job.... *Scio enim quod redemptor meus vivit, etc.* » Le texte hébreu ne paraît pas devoir s'entendre comme l'entend Pascal, d'après la Vulgate. Voici comment le traduit M. Renan (*Le Livre de Job*, 1859, page 82) :

Car je le sais, mon vengeur existe,
Et il apparaîtra enfin sur la terre.

Quand cette peau sera tombée en lambeaux,
Privé de ma chair, je verrai Dieu.

Et il entend que Job se promet que Dieu le vengera après sa mort, et qu'il compte jouir, tout mort qu'il sera et à l'état de squelette, de cette vengeance.

Fragment 99 *bis*. — « Les six âges. Les six Pères des six âges, etc. » Tout le chapitre d'Augustin d'où est pris ce fragment est fort étrange.

On y voit que les six âges du monde répondent aux six jours de la création suivant la Genèse, avec leur matin et leur soir. Les six matins (ou les six orients) sont la création, la sortie de l'arche, la vocation d'Abraham, le règne de David, la transmigration à Babylone, la prédication de Jésus. Les six soirs sont le déluge, la confusion des langues, etc. Les Pères sont Adam, Noé, etc.; il n'y en a pas d'indiqué pour le cinquième âge. Le troisième âge, qui répond à l'adolescence, c'est-à-dire au temps où l'homme acquiert la faculté d'engendrer, est en effet celui où a été engendré le peuple de Dieu, qui n'existait pas encore. Cet âge a eu quatorze générations, aussi que les deux suivants; les deux premiers n'en ont eu que dix chacun; c'est qu'ils répondent à la première et à la seconde enfance, âges où toute la vie est enfermée dans les sens ; et que cinq, qui est le nombre des sens, multiplié par deux, qui est celui des sexes, donne dix. Le dernier âge du monde est sans limite précise, comme la vieillesse dans la vie. Il est triste que de pareilles idées aient eu de l'autorité pendant des siècles, et qu'elles aient occupé encore les méditations d'un Pascal.

Fragment 104. — « Les passions ainsi dominées sont vertus.... Il faut s'en servir comme d'esclaves. » Quand Pascal écrivait les Provinciales, il ne pouvait empêcher que son amour-propre ne jouît *des applaudissements du monde*. Il sentait encore d'autres passions flattées en lui, comme la colère et l'amour de la vengeance. Que faire à cela? Laisser à ces passions leur aliment et la force qu'elles en tirent, pour tourner cette force au profit de l'œuvre qu'il prétendait accomplir, la défense de la grâce de Jésus-Christ. Car la passion donne une grande puissance. Mais en même temps, s'efforcer de dominer ces sentiments, au lieu d'en être dominé, et conserver la *charité* au fond de son âme. Voilà ce que je crois apercevoir dans ce fragment curieux et subtil. — Mlle de Scudéri écrivait d'Arnauld d'Andilly (dans un portrait cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit., t. II, p. 260) : « Il se sert même de la colère pour défendre la justice, quand il ne peut faire autrement. »

Fragment 105. — « Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché. » Cette chose que Dieu ne veut pas serait-ce le succès du jansénisme dans le monde, la fortune de Port-Royal? Il semble que l'ardent sectaire, par ces paroles, gourmande l'impatience de son parti, qui ne peut plus se contenir.

Fragment 108. — « Mais l'*ordre* ne serait pas gardé ..; *saint Thomas ne l'a pas gardé*. » Les élèves d'Augustin, de Jansénius et de

Saint-Cyran goûtaient peu la scholastique, même dans les livres de l'*Ange de l'École* (voir Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit., t. II, pages 35, 96, 163). Il n'y a en effet dans Thomas qu'un ordre extérieur et objectif, qui suppose la science toute faite, et qui l'impose à l'esprit arbitrairement; tandis que l'ordre intérieur et subjectif que Pascal demande est celui même que suit notre intelligence pour arriver à la vérité. Thomas commence par la notion de Dieu, Pascal par la connaissance de soi-même. Mais à qui devait-il cet ordre, sinon à Descartes, qui savait si bien *ce que c'est*, que c'est lui qui l'a enseigné aux hommes de son temps?

« La mathématique le garde, mais elle est inutile *en sa profondeur*.» Remarquons ces derniers mots. Les éléments de la science sont *utiles*, mais ces conclusions reculées où elle mène l'esprit par des voies si abstruses et si sûres paraissent ne l'être plus. L'analyse mathématique, pour servir aux *applications*, doit abandonner de sa rigueur.

Fragment 127. — « Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes, etc. » Peut-être que Pascal se défend encore ici de l'orgueil que pouvaient lui donner les *Provinciales*. Voyez le fragment 104 et la *Remarque*.

Fragments 143 *et* 144. — « Tradition ample du péché originel selon les Juifs, etc. » M. Renan m'écrivait sur ce passage, à l'occasion de ma première édition : « La note de Pascal n'est qu'un tissu d'erreurs.»

Fragment 174. — « Pourquoi le livre de Ruth conservé. » La réponse, dans la pensée de Pascal, est que le livre de Ruth a été conservé à cause de la généalogie qui le termine, et qui établit, d'une part, que David descend d'Obed, fils de Booz et de Ruth, et de l'autre, que Booz descend de Phérès, qui est lui-même fils de Juda, comme on le voit dans l'histoire de Thamar, (*Genèse*, XXXVIII, 29). Donc David, et par conséquent JÉSUS-CHRIST (qui, d'après les Évangiles, descend de David) est bien sorti de Juda, ainsi que le Messie en devait sortir, d'après la manière dont on interprète ce qu'on appelle la prophétie de Jacob (*Genèse*, XLIX). Donc JÉSUS-CHRIST est bien le Messie.

Le livre de Ruth paraît en effet avoir pour objet de rattacher David à Juda, mais rien de plus. Le narrateur ne pense pas du tout au Messie. Quand le poëte de la *Légende des siècles* fait faire à Booz un rêve, où il voit sortir de lui le Christ sur la croix, il ne prend pas cela dans le texte, mais dans les commentaires de l'Église. Au reste, ce n'est plus avec des préoccupations théologiques qu'on lit aujourd'hui cette

idylle biblique, mais pour y recueillir la grande poésie que Victor Hugo a développée dans son *Booz endormi* :

> Booz ne savait point qu'une femme était là,
> Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle... etc.

Fragment 209. — « *Le Mystère de Jésus.* »

Ce morceau appartient à un genre de méditations dont il a été parlé à l'occasion de la *Vie de Pascal*, page LXXXVII de l'Introduction, note 2.

N° 1. — « JÉSUS sera en agonie jusqu'à la fin du monde; il ne faut pas dormir *pendant ce temps-là.* » Cette parole rappelle celle d'Arnauld, quand on le pressait de se reposer enfin après tant de luttes : Eh! n'aurons-nous pas toute l'éternité pour nous reposer?

« Le Père aime tout ce que JE fais. » Ce JE contient tout un mystère; c'est que le Père et le Fils ne font qu'un.

N° 2. — « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. » Entendez-vous le cri de douleur qui a appelé cette réponse? Reconnaissez-vous dans cet homme, qui s'entretient mystérieusement avec JÉSUS, Pascal malade, attendant la mort, et souffrant pour ainsi dire tous les jours sa passion et son agonie?

« Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel. » La résurrection de la chair, qui tient tant de place dans les pensées des premiers chrétiens, parce qu'ils attendaient d'un moment à l'autre cette résurrection et l'avènement du royaume de Dieu, en tient beaucoup moins dans celles des chrétiens des temps modernes. Mais Pascal sentait trop cruellement son corps pour l'oublier. Il avait besoin de penser *que cette substance de corruption doit revêtir l'incorruptibilité, et cette substance de mort l'immortalité* (I *Cor.* XV, 53).

« Interroge ton directeur. » Ainsi dans le papier mystique que Pascal portait sur lui : « Soumission totale à JÉSUS-CHRIST, *et à mon directeur.* » Voir page CVII de l'Introduction.

Mais les sentiments de Pascal sont tout entiers dans le numéro 6; il s'y montre bien loin du mysticisme. Tandis que le mystique, indocile à l'autorité, se flatte d'un commerce intime avec Dieu, et d'une communication de tous les moments, Pascal se laisse conduire habituellement par celui qui a la charge de son âme, et c'est seulement dans le silence de cette voix autorisée, qu'il croit que Dieu se fait entendre lui-même au fond de son cœur. Et il rapporte encore au directeur, en les attribuant à ses prières, les inspirations reçues loin de lui.

N° 10. — « Saint Pierre demande permission de frapper Malchus. » *Luc*, XXII, 49. Mais *Luc* dit en général : « Ceux qui entouraient Jésus lui dirent : Seigneur, si nous frappions de l'épée? Et l'un d'eux avant

frappé un serviteur du prince des prêtres, lui coupa l'oreille droite. Jésus répondit : Laisse. Et ayant touché l'oreille coupée, il la guérit.» *Luc* (non plus que *Marc* et *Matthieu*) ne nomme ni Pierre ni Malchus. Ces noms se trouvent dans *Jean*, XVIII, 10. Mais *Jean* (ni *Matthieu* ni *Marc*) n'indique que la permission de frapper ait été demandée. Cette circonstance n'est que dans *Luc*, ainsi que le miracle de l'oreille guérie. Dans *Marc*, Jésus ne prend pas même la parole. Il s'exprime au contraire dans *Matthieu* et *Jean* d'une manière plus étendue que dans saint *Luc*, et plus explicite.

Au contraire, ce qui est dit de Pilate dans le numéro 12 vient du récit de *Jean*, XIX, 1, 12, 16. Dans *Matthieu* et *Marc*, Pilate ne fait pas fouetter Jésus pour satisfaire les Juifs à moitié ; c'est quand il est décidé à le leur livrer qu'il lui inflige la flagellation comme un préliminaire du dernier supplice. Dans *Luc*, il propose aux Juifs de châtier Jésus et de le renvoyer ensuite ; mais ils insistent, et il le livre pour être crucifié, sans qu'il soit dit que Jésus subisse en effet la flagellation.

OPUSCULES DE PASCAL

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU LE BON USAGE DES MALADIES[1]

I. Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont des effets de votre miséricorde, faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit : que comme un vrai chrétien je vous reconnaisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre; que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger ; ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de

1. On lit dans l'Avertissement de l'édition de Port-Royal : « L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces *Pensées* une prière que M. Pascal composa étant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, et qui a déjà été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce recueil au public. » Cette prière a été composée vers 1648 : Pascal avait alors 24 ans. Voir sa *Vie* dans l'Introduction, page LXVIII. Je ne sais rien sur ces impressions antérieures dont parlent MM. de Port-Royal.

votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu! que votre grâce toute-puissante me rende vos châtiments salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde! O Dieu, qui faites mourir nos corps, qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions! je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même, ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même, ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai

séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur; faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

IV. Faites, ô mon Dieu! que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie; que votre fléau me console; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez! Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grace. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cri, si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Tout

ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort[1] ; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte[2]. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême, qui est ma seconde naissance ; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme ; vous seul pouvez la créer de nouveau ; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance [3].

V. O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer ; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu ! qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices ; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs ; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire

1. Allusion à un passage de l'Évangile, *Marc*, III, 27 : « Nul ne peut entrer dans la maison du fort, et piller les objets qui lui appartiennent, si auparavant il ne lie le fort, pour pouvoir ensuite piller sa maison. »

2. Autre allusion. Les Pharisiens demandent à Jésus s'il faut ou non payer le tribut à César. « Et Jésus leur dit :... Montrez-moi le denier, que je le voie... *Quelle est cette image* et cette légende ? Ils répondirent : celle de César. Et il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » *Marc*, XII, 15.

3. C'est-à-dire, la marque- l'empreinte, au sens du mot grec.

commune ; et que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement !

VI. Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons ; car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu ; et bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très-humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité et cette extrême faiblesse, qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII. Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très-odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements,

par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes ; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur ustice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

IX. Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles ; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez ; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant esquelles vous jugerez le monde. Vous dites : Bienheureux sont eux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés[1] ! Et moi j'ai dit : Malheureux ceux qui gémissent, et très-heureux ceux qui sont consolés ! J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste ! Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très-ample de jouir des créatures, c'est-à-dire de vous offenser ! Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres ; et qu'ainsi je vous trouve au dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos Fidèles ; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit et vos sentiments.

1. *Luc*, VI, 21, 24.

X. Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre[1]? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort! O Dieu qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes! ô Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités! ô Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde! ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps, et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

XI. Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit; car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les

1. C'est-à-dire, sur moi qui ne suis qu'une misérable terre.

consolations de votre esprit par votre grâce; car c'est le véritable état du christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos Fidèles par la grâce de votre Fils unique; et vous comblez d'une béatitude toute pure vos saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier; faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

XII. Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort, et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices; et que des chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde; et que ceux qui ne pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie[1], puissent vivre comme j'ai

1. *Qui* se rapporte à *son père*.

fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

XIII. Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, et qui ne regardent pas votre gloire; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Eglise et de vos saints dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient : vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; et que dans une soumission humble et parfaite et dans une simple confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que, dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive toutes sortes d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose; c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses; je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, et qui est caché

dans les secrets de votre providence que j'adore, et que je ne veux pas approfondir.

XV. Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté ; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous; remplissez-moi de vous et de votre Esprit dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre corps[1], afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur! et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles : ainsi soit-il[2].

REMARQUES SUR LA PRIÈRE POUR LA MALADIE

Dans ce morceau et dans le suivant on saisit comme à sa source la passion ardente, disons le mot, le fanatisme, dont Pascal a vécu, et d'où sont sorties les *Provinciales* et les *Pensées*. On y lit que la fin de toutes choses est l'accomplissement du mystère de la grâce, accordée aux élus, refusée aux réprouvés (page 227). Que sans la grâce, il n'y a

1. Ces *membres*, ce sont les Fidèles prédestinés; ce *corps*, c'est la totalité des Fidèles ou l'Eglise terrestre, qui ne sera *consommée* qu'à la fin du monde.

2. On sait que c'est-là la formule par laquelle se terminent d'ordinaire et les prières de l'Eglise, et les prédications chrétiennes.

rien au monde qui soit capable non-seulement d'accomplir, mais de *commencer* une conversion (page 225); rien, pas même les *miracles*, dont Pascal parle comme s'il en avait vu, ou en attendait, étant ainsi par avance tout préparé au *miracle* de la Sainte-Épine. On y voit les plaisirs associés et comme confondus avec les *péchés* (page 224), et un honnête jeune homme, fils d'un grave et digne magistrat, qui partage sa jeunesse entre les devoirs et les amusements d'une vie bourgeoise et la passion de la science, s'accusant, du ton d'un Salomon, de s'abandonner aux *délices de la vie*, et à ses *funestes* voluptés (page 228) et de ne s'être préservé qu'à peine des *grands crimes* (page 227). On s'attriste et on s'irrite à la fois quand on entend ce pauvre malade se reprocher amèrement d'avoir *estimé la santé un bien*; et on ne peut s'empêcher d'appliquer ici les ironies de Bayle, lorsqu'il disait, à propos de ce que la sœur de Pascal raconte de sa vie : « Il y a même des pays dans la chrétienté où il n'y a peut-être pas un homme qui ait seulement ouï parler des maximes de ce philosophe chrétien. »

Il faut pourtant admirer dans ce morceau, si éloigné d'ailleurs de nos sentiments et de nos idées, le même caractère que l'éloquence de Pascal présente partout, l'alliance d'une imagination passionnée avec une précision et une rigueur géométriques. Il semble, dit M. Nisard (*Histoire de la littérature française*, tome II), qu'on devrait trouver dans une prière quelque abandon, quelque enthousiasme, une confiance qui ne pèse plus ses motifs... Celle de Pascal n'a point ce caractère. C'est une argumentation passionnée, dans laquelle un homme mortel raisonne avec Dieu... Ce n'est ni par l'enthousiasme du psalmiste, ni par l'imagination échauffée des ascètes que cette prière s'élève ; c'est par des raisons qui se déduisent les unes des autres, et se succèdent comme les degrés d'une échelle mystique. On sent qu'aucun échelon ne manquera sous les pieds de Pascal. »

Cette éloquence nous émeut encore quand elle ne nous persuade pas. Nous contemplons avec une admiration douloureuse ces efforts énergiques, non pour étouffer les plaintes de la nature qui souffre, mais pour la fortifier ; non pour trouver le repos dans un endurcissement orgueilleux, ou la joie dans les illusions d'une imagination trompée, mais pour faire descendre du sein d'un Dieu, idéal de sainteté et d'amour, la patience qui supporte le mal et la vertu qui s'y épure.

« O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui *ne le déshonore point*, et dont l'attachement lui est si salutaire ! » Les mots que je souligne méritent d'être relevés pour leur fierté généreuse. Ne pas être déshonoré, abaisse, ça été toujours la première ambition de Pascal, même dans l'amour profane. Voir le *Dis-*

cours sur les passions de l'amour : « On s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur. »

« Je ne sais quel est le meilleur ou le pire en toutes choses, je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, etc. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges. » Pascal parle ici, non plus comme l'Écriture, mais comme Platon. C'est ainsi que Socrate, dans Platon, en terminant sa défense, dit à ses juges :

« Il est temps de nous retirer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Lequel vaut le mieux de votre lot ou du mien? personne ne le sait, excepté Dieu. »

LETTRE

SUR LA MORT DE M. PASCAL LE PÈRE

ÉCRITE PAR PASCAL A M. ET Mme PERIER [1].

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun, et que la lettre que nous avions commencée [2] vous a donné quelque consolation, par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction, je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner, et de me renouveler de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce, et qui nous ont été nouvellement données de nos amis en cette occasion.

Je ne sais plus par où finissait la première lettre. Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie. Il me semble seulement qu'elle contenait en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie, que je voudrais vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur, et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir vous-mêmes dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devait pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité. Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est, qu'ôtés ceux qui sont intéressés

1. Le titre xxx de l'édition de Port-Royal a pour intitulé : « *Pensées sur la mort*, qui ont été extraites d'une lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de monsieur son père. » M. Cousin a recherché la lettre elle-même, et l'a retrouvée dans les Mémoires de Marguerite Perier et dans un autre manuscrit. Il l'a publiée le premier sous sa forme véritable. Je renvoie à son livre (*Des Pensées de Pascal*, page 491) pour l'étude des altérations que le rédacteur de ces extraits avait fait subir au texte de Pascal. Pascal le père était mort le 24 septembre 1651. Cette lettre est datée du 17 octobre.

2 Lui et sa sœur Jacqueline. Plus bas : « Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie » Cette précédente lettre n'existe plus.

par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir.

Sur ce grand fondement, je vous commencerai ce que j'ai à dire par un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine, pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous envisagions cet événement, non pas comme un effet du hasard, non pas comme une nécessité fatale de la nature, non pas comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice et au hasard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu, d'un arrêt de sa providence conçu de toute éternité pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière; et enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps prénu et préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grâce, nous considérons cet accident, non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime de la volonté de Dieu, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence, qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé et de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets, nous vénérerons la sainteté de ses arrêts, nous bénirons la conduite de sa providence; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

Considérons-la donc de la sorte, et pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction, qu'il n'y a de consolation qu'en la

vérité seulement. Il est sans doute que Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier : Ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme [1]; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est faible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ, il n'en est pas ainsi des livres canoniques : la vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur.

Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne viennent point dans ce monde. Nous savons que la vie, et la vie des chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort : nous savons que comme Jésus-Christ, étant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'Eucharistie, et sa séance éternelle à la droite, ne sont qu'un seul et unique sacrifice; nous savons que ce qui est arrivé en Jésus-Christ, doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable, mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu ; et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cette considération, il faut recourir à la personne de

1. Tandis qu'elle n'est, suivant la foi, que la punition du péché originel. *Gen.*, II, 17; *Rom.*, VI, 23, etc.

Jésus-Christ; car tout ce qui est dans les hommes est abominable, et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur Jésus-Christ, les hommes aussi ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par Jésus-Christ. Car si nous ne passons par le milieu, nous ne trouverons en nous que de véritables malheurs ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en Jésus-Christ, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en Jésus-Christ, et non pas sans Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en Jésus-Christ, jusqu'à la mort : et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et que, comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être modèle de toutes les conditions [1].

Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en Jésus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions ; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement. Il est vrai qu'il y a une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus suavitatem :* « Et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » [2] C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu,

1. Voyez le fragment 44 de l'article XXV. *Et que* fait suite à *c'est pourquoi,* comme s'il y avait, *c'est pour cela que... et que...*
2. Le texte est : *Odoratusque est Dominus odorem suavitatis, Gen.,* VIII, 21.

et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST. En entrant au monde, il s'est offert : *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum, dixit ; Hostiam noluisti... Tunc dixi : Ecce venio. In capite*, etc. « Il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde, JÉSUS-CHRIST a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables ; mais tu m'as donné un corps. Lors j'ai dit : Voici que je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté, et ta loi est dans le milieu de mon cœur[1]. » Voilà son oblation. Sa sanctification a été immédiate de son oblation[2]. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accompli par sa mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire[3]. Et, quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair, ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvait sauver de mort, il a été exaucé pour sa révérence[4]. » Et Dieu l'a ressuscité, et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes[5], pour brûler et consumer son corps, et le faire vivre spirituel de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de JÉSUS-CHRIST, et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part ; il ne restait sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu ; que, comme la fumée s'élevait et portait l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût, en cet état

1. *Hebr.*, IX. 14 ; X, 5. Le texte entier est : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* C'est-à-dire : « En entrant au monde, il dit : Tu n'as pas voulu de victime et d'offrande ; mais tu m'as donné un corps. Tu n'as pas voulu des holocaustes pour expiation du péché ; alors j'ai dit : Me voici : il est écrit de moi, au chapitre du livre, que je dois accomplir, ô Dieu, ta volonté. » Les paroles mêmes de l'Épitre sont prises du psaume XXXIX, tel que l'auteur de la Lettre aux Hébreux le lisait dans le texte des Septante. — Les commentateurs n'ont pu déterminer le sens de ces trois mots : *in capite libri.*

2. C'est-à-dire, inséparable, ne faisant qu'un avec son oblation. Il faut qu'une victime soit consacrée, mais Jésus n'a qu'à s'offrir ; il n'a pas besoin d'autre consécration ; car il est prêtre aussi bien que victime.

3. *Luc*, XXIV, 26.

4. *Hébr.*, V, 8 et 7.

5. Au sacrifice fait par Élie (III, *Rois*, XVIII, 38).

Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même; et c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, et par sa propre force, et, par la force de son Saint-Esprit qui l'environnait de toutes parts, il a été enlevé[1]; comme la fumée des victimes, figures de Jésus-Christ, était portée en haut par l'air qui la soutenait, figure du Saint-Esprit; et les Actes des apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été reçu et acceptable à Dieu, reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Dès le moment que nous entrons dans l'Église, qui est le monde des Fidèles et particulièrement des élus, où Jésus-Christ entra dès le moment de son incarnation par un privilége particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, s'accomplit à la mort dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices, et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation, et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort; nous l'avons perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu; sa vie était vouée à Dieu; ses actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans sa mort il s'est totalement détaché des péchés; et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu, et que son sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avait voué; il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire; il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue qui n'a que de fausses images, et qui trouble par ses

1. Il faut construire comme s'il y avait : Et *il est monté*, par sa propre force, et, par la force de son Saint-Esprit, *il a été enlevé*. C'est un commentaire des deux expressions employées à ce sujet par l'Écriture : *ascendit*, *assumptus est*. Voir *Act.* I 11, et *Ephes* IV, 10.

illusions la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme les chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens [1]. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet[2]. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts, et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume; non pas pour ce que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts[3].

Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant; et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très-grands et très-saints personnages [4]. La vérité que

1. I *Thess.*, IV, 12, 17.

2. Le manuscrit des Mémoires de Marguerite Perier ajoute ici : « C'est le sentiment des Pères. » En effet, cela n'est pas établi sur l'autorité de l'Écriture. Je ne sais quels sont les Pères qui parlent ainsi.

3. Je trouve un concile d'Auxerre, tenu en 581, qui, dans son douzième canon, défend de donner la communion aux morts. Voir *Jean*, VI, 48.

4. Sans doute Augustin et Jansénius. Voir, en effet, sur les deux amours, l'*Augustinus* II, II, 25 : *Omnibus animalibus natura insitum est ut seipsa diligant*, etc.... *Sed quia homini anima rationalis data est, cujus nullum est bonum nisi solus Deus...*, etc. *Ad hoc enim velle debet nec dolore corporis molestari, nec desiderio perturbari*, nec morte dissolvi, *ut bonum illud suum cognoscat ac diligat*. C'est le texte que Pascal va développer.

couvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu serait infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même; et que l'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu.

L'homme en cet état non-seulement s'aimait sans péché, mais ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché[1]. Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment. Voilà l'origine de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour, et la cause de sa défectuosité et de son excès. Il en est de même du désir de dominer, de la paresse, et des autres. L'application en est aisée. Venons à notre seul sujet. L'horreur de la mort était naturelle à Adam innocent, parce que sa vie étant très-agréable à Dieu, elle devait être agréable à l'homme; et la mort était horrible lorsqu'elle finissait une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré; et l'horreur de la mort étant restée pareille, ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité. Éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi. L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence; la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure. Il était juste de la haïr, quand elle séparait une âme sainte d'un corps saint; mais il est juste de l'aimer, quand elle sépare une âme sainte d'un

1. « Loin de nous l'insupportable folie, comme l'appelle saint Augustin, de croire qu'on puisse ne se pas aimer, ni s'aimer sans désirer d'être heureux. » Bossuet, *Avertissement* sur ses écrits concernant les Maximes des saints.

corps impur. Il était juste de la fuir, quand elle rompait la paix entre l'âme et le corps; mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin quand elle affligeait un corps innocent, quand elle ôtait au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparait de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle finissait tous les biens dont l'homme est capable, il était juste de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très-puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très-injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire. En consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, et que Jésus-Christ même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que Jésus-Christ a aimée, et à n'appréhender que la mort que Jésus-Christ a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort qui, punissant un corps coupable, et purgeant un corps vicieux, doit nous donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du christianisme, que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien: que comme Jésus-Christ a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au ciel, et sied à la droite du Père; ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel, et seoir à la dextre [1]. Toutes ces choses s'accomplissent en l'âme durant cette vie, mais non pas dans le corps. L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême; l'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême; l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne [2]. Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant

1. Allusion aux mots du psaume, *Sede a dextris meis*, *Ps.* CIX.

2. Par cette expression, Pascal réserve le temps des peines du Purgatoire, que l'âme du fidèle peut avoir encore à souffrir avant de jouir de la gloire de Dieu.

cette vie; mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car, à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle, au jugement, il ressuscitera à une nouvelle vie; après le jugement, il montera au ciel, et seoira à la droite. Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire à l'heure de la mort; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints; et saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort[1].

Voilà certainement quelle est notre créance, et la foi que nous professons; et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrais pas de vous porter ce secours de mon propre, mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance en priant Dieu de bénir ces semences, et de leur donner de l'accroissement, car sans lui nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même[2].

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment. Le coup est trop sensible; il serait même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur, comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature; que nous disions

1. *De Civ. Dei*, XIII, 4.
2. Pascal paraît avoir dans la pensée la parabole du chapitre IV de Marc, qu'il interprète conformément à la doctrine de la grâce.

comme les apôtres : « Nous sommes persécutés et nous bénissons [1], » afin que la grâce soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre Père, sa volonté soit faite la nôtre ; que sa grâce règne et domine sur la nature, et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu; et que ces sacrifices particuliers honnorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de Jésus-Christ. Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à ces holocaustes; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que « tout coopère en bien pour les élus [2]. »

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité comme nous avons dit tantôt. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe, qu'en cette rencontre nous avons tous les sujets possibles de bien espérer de son salut, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur lui que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines. Mais j'ai appris d'un saint homme dans notre affliction qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils

1. I *Cor.*, IV, 12. Le texte dit : « On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous savons souffrir, » etc.
2. C'est une parole de Paul, *Rom.*, VIII, 28.

nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses Fidèles.

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne, d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais ; car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous en devons faire une réfusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement s'il est possible.

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions, et sur cette espérance je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi; mais je ne laisserai pas de le faire. C'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions point à manquer pour la nôtre, par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence.

C'est moi qui y suis le plus intéressé. Si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serais perdu[1], et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait été encore nécessaire dix ans, et utile toute ma vie. Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu,

1. Cette lettre est de 1651. Six ans plus tôt, c'est-à dire en 1645, l'accident qui amena chez Etienne Pascal les deux saints gentilshommes par qui se communiqua à toute a famille l'impression de la grâce n'était pas arrivé. Voir les *Remarques* sur la Vie de Pascal, page CIII de l'Introduction.

en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

Quelque étrange que cela paraisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie si nous lui en remettons la conduite. Nous connaissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de tant de misères, qu'il serait à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés.

L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam [1]. Le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible, et l'Adam est la raison. La nature nous tente continuellement, l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher; mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux ; et que Jésus-Christ en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. Amen.

REMARQUES SUR LA LETTRE DE PASCAL A L'OCCASION DE LA MORT DE SON PÈRE.

L'esprit janséniste, avec ce qu'il y a de plus contraire à la nature, n'est pas moins marqué dans cette *Lettre* que dans la *Prière*. Nous lisions tout à l'heure qu'il faut prendre garde d'estimer la santé un bien. Nous apprenons maintenant que c'est une erreur de croire la mort naturelle à l'homme ! Cicéron disait au Sénat romain, à propos de l'opinion de César qui ne voulait pas qu'on prononçât la mort contre les complices de Catilina : « Il sait que la mort n'a pas été établie par les dieux comme un châtiment, mais *comme une nécessité de notre nature,*

1. Dans ses livres *de Genesi contra Manichæos*, II, 20.

ou comme un terme où nous nous reposons de nos peines et de nos misères (IVe *Catilinaire*, 4). » Cicéron, suivant Pascal, était aveuglé ; cette nécessité n'est entrée dans le monde que par le péché originel, et sans le péché originel, la vie n'aurait pas abouti tout naturellement à la mort. Il faut expliquer ces choses-là à notre siècle, à qui il est aussi malaisé de les comprendre que de les croire. Nous sommes tous aujourd'hui, que nous le sachions ou non, *naturalistes*, sur la vie comme sur la mort. Nous avons lu Buffon et sa lumineuse analyse :

« Toutes les causes de dépérissement que nous venons d'indiquer, agissent continuellement sur notre être matériel et le conduisent peu à peu à sa dissolution : la mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est donc dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé ; la vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse que de la décrépitude à la mort ; car on ne doit pas ici considérer la vie comme une chose absolue, mais comme une quantité susceptible d'augmentation et de diminution. Dans l'instant de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore rien ou presque rien ; peu à peu elle augmente, elle s'étend, elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croît, se développe et se fortifie ; dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue ; enfin, lorsqu'il se courbe, se dessèche et s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien : nous commençons de vivre par degrés, et nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre. »

Combien d'hommes ayant lu ces choses et en ayant été nourris dès la jeunesse, combien, même parmi ceux qui se disent et se croient chrétiens, peuvent encore considérer la mort d'une personne aimée comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, *utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu*, d'un arrêt éternel de sa providence ? Ces idées sont bien loin de nous, et déjà elles étaient bien loin de Montaigne et de Descartes.

La plupart des idées fausses sont en même temps des idées mauvaises, et ce qui est contre la nature est aussi contre l'humanité. Il est triste de lire, au milieu des consolations d'un frère à sa sœur, cette mention froide et dure des hérésiarques, *punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs*, et de voir que cette joie orgueilleuse d'un homme qui se croit, lui et les siens, du nombre des élus, n'est troublée en rien par la pensée de tant d'hommes ses semblables, éternellement condamnés. Joie d'ailleurs assez mal fondée et

peu conséquente. « Nous avons, dit Pascal, tous les sujets possibles de bien espérer de son salut », et il conclut : « Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie. »

Mais pour éprouver cette joie immense, est-ce donc assez d'avoir *tous les sujets possibles de bien espérer*? Celui qui espère, craint encore par cela même; mais qu'une telle crainte est horrible! Pascal s'abandonnant à son respect et à sa tendresse de fils, semble mettre la main devant ses yeux pour se dérober à lui-même l'effrayante rigueur du dogme. Elle subsiste cependant, elle force d'avouer qu'aucun enfant ne peut être assuré du salut de son père; aucun père, aucune mère, de celui de son enfant.

Voici une pensée beaucoup plus touchante, parce qu'elle est humaine, et dont M. Sainte-Beuve s'est souvenu dans son livre intitulé : *Châteaubriand et son groupe*, t. Ier, page 282. Ayant dit que *pour tout ce qui ne se rattache pas* directement à son idéal moral, le christianisme ne s'enquiert point de la poésie, il ajoute en note :

« Là même où à la réflexion la beauté morale l'emporte, notez que la poésie naturelle n'y gagne pas toujours. En voici un exemple qui me vient à l'esprit et qui est frappant. C'est au IVe livre de *l'Odyssée*, dans cette admirable scène de l'arrivée de Télémaque chez Ménélas, quand tout le monde pleure, les uns et les autres au souvenir des malheurs qu'ils ont soufferts, Hélène plus particulièrement, en repentir de ceux qu'elle a causés. Le fils de Nestor à son tour, Pisistrate, se met à pleurer en pensant à son frère Antiloque, tué devant Troie; mais il fait naïvement remarquer qu'il vaudrait mieux remettre au lendemain les larmes et ne pas s'affliger au milieu du festin : Demain, il sera bon de pleurer, car enfin, dit-il, *le seul hommage que nous puissions offrir aux malheureux morts, c'est de couper notre chevelure et d'inonder notre joue de larmes*. Conclusion touchante et naturelle, qui exprime à la fois la vivacité et l'impuissance de la douleur humaine. Que dit Pascal, au contraire, au sujet de la mort de son père? « La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines; mais une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'il revenaient au monde, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous [1]. L'autre mot n'était que touchant, celui-ci est d'une tout autre valeur, mais dans l'ordre moral, remarquez-le, non pas dans l'ordre poëtique. Il n'y a rien là qui émeuve tout d'abord, et de premier mouvement; il faut, pour en sentir la

1. C'est le texte de l'édition de Port-Royal.

beauté, être déjà soi-même une âme plus que naturelle, une âme *travaillée* par le christianisme. »

Ne pourrait-on pas répondre que l'ordre moral a aussi sa poësie, et donner en preuve le poëme de *Monsieur Jean* (des *Pensées d'août*), composition originale et pénétrante, dont le thème est ce passage même de Pascal, que l'auteur a pris pour épigraphe?

« Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en Jésus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans un sacrifice, etc. » Ce n'est pas dans l'Écriture que Pascal a pris cette anatomie de tout ce qui constitue un sacrifice, et cette allégorie poursuivie à travers les détails les plus subtils jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Il emprunte beaucoup sans doute à la *Lettre aux Hébreux*, comprise parmi les *Lettres* de Paul, mais qui n'est ni de lui ni de son temps, et dont la théologie offre un caractère tout particulier. Il est bien dit, soit dans Paul lui-même, soit surtout dans la *Lettre aux Hébreux*, que les sacrifices de l'ancienne loi étaient des figures du vrai sacrifice que Jésus-Christ, sacrificateur perpétuel, a accompli par sa mort, et après lequel il s'est assis à la droite de Dieu ; mais il n'est pas dit que la gloire de Dieu consuma le corps mortel de Jésus-Christ, comme le feu du ciel avait consumé le sacrifice d'Élie, ni que la fumée qui s'élevait des victimes figurait Jésus-Christ s'élevant au ciel dans l'ascension, ni que l'air qui emportait la fumée, figurait le Saint-Esprit emportant Jésus, etc.

Tous ces raffinements bizarres viennent d'ailleurs, s'ils ne sont de Pascal lui-même. Ils nous paraissent bien froids, et rendent cette Lettre peu touchante, malgré l'intérêt du sujet.

Mais la théologie d'alors se nourrissait volontiers de ces curiosités mystiques. Elles abondent encore dans les sermons de Bossuet, qui sont à peu près du temps de Pascal. On voit cependant, par Bossuet même, que le goût public commençait à s'en éloigner. Il parle, dans son premier Sermon pour le jour de Pâques, de certains esprits délicats, qui reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes, mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes dont les âmes se sont plus épurées dans la solitude. Pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie, » etc. Dans le Sermon pour le jour de l'Ascension, adressé, il est vrai, à des religieuses, il prend pour texte les mêmes chapitres de la Lettre aux Hébreux auxquels s'attache ici Pascal ; et sans raffiner autant que lui, sans même ajouter précisément au texte, il appuie sur tous les détails, et les commente avec une complaisance qui nous étonne.

DISCOURS

SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR[1].

L'homme est né pour penser[2]; aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition; elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point, ni le commencement, ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années : cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde; pour moi je ne vou-

1. Voir les *Remarques* sur la Vie de Pascal, page CIV de l'Introduction. — Les passions, et non pas, la passion. Les passions, ce sont les accidents, les symptomes, τὰ πάθη. C'est une espèce de pathologie morale de l'amour.

2. Voyez le fragment 53 de l'article XXIV : « L'homme est visiblement fait pour penser. »

drais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant, et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint, il se perd ; alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ; ils sont machines partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes ; parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres, elles se mêlent souvent ensemble, et causent une confusion très-incommode ; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit. Dans une grande âme tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander, on le doit sentir. L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse [1]. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'es-

1. On se rappelle que cette distinction est le sujet d'un long fragment des *Pensées* VII, 2.

prit, qui est très-nécessaire pour l'éloquence de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, on a beau se cacher, l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.

L'homme n'aime pas à demeurer avec soi; cependant il aime; il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste, il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble, et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance; elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe [1].

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes, que nous trouvons cela tout disposé; il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans l'application

1. C'est-à-dire que la beauté consiste en la ressemblance, mais en une ressemblance restreinte et enfermée dans la différence du sexe, assujettie à la condition de cette différence. *Elle*, c'est la beauté; *elle la restreint*, veut dire, elle la suppose restreinte.

particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve ; et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde[1]. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté[2]. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres, et à laquelle il les rapporte: c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle, et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement[3]. Si une femme veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira ; et même, si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur ; elle s'y logerait.

L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

1. Cette expression n'est-elle pas prise ici dans un autre sens qu'on ne la prend d'ordinaire, pour dire simplement le grand nombre, la foule du monde?
2. « *Comme la mode fait l'agrément*, aussi fait-elle la justice. » VI, 5.
3. *Elle* est sans doute la femme; elle anime sa beauté par son esprit.

A force de parler d'amour, on devient amoureux. Il n'y a rien si aisé. C'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. Les poëtes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander, nous le sentons[1].

L'amour donne de l'esprit, il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire; cependant il faut plaire, et l'on plait.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme; et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par

1. Comment faut-il entendre cette phrase? Elle signifie peut-être que nous nous sentons tout à coup amoureux sans avoir demandé à l'être.

quelque objet qui est hors de lui [1], s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit, et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime; ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner. Au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes; et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner; l'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude; on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature, et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales [2]; mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres [3], elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Oserait-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité... du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime; et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut; elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait

1. *Comme* est ici dans le sens de *lorsque*, et le verbe *doit* exprime ce qui est sur le point de se faire. *Comme il doit être ébranlé*, c'est-à-dire, au moment qu'il va être ébranlé, qu'il est en disposition de l'être.

2. On lit dans les *Pensées* : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » VII, 1.

3. Imprimer son image, son *caractère*, dans le sens primitif de ce mot.

plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède.

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment! L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment ; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître ; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux ; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté ; l'esprit s'y plaît, et qui sait se la procurer sait se faire aimer [1].

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive!

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence

1. Se procurer la nouveauté, c'est-à-dire s'en procurer le mérite, être nouvelle aux yeux de l'amant.

d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner[1].

Quand deux personnes sont de même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste[2]; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros; il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon dans certaines rencontres qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans

1. *Néanmoins* signifie que, quoique les yeux parlent, ils ne parlent pas si clairement qu'il ne faille deviner.

2. Cela est bien juste : *il* est au neutre, comme dans *il est vrai*

réflexion; et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin ou bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis; les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime; l'esprit est plein; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès; de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

(Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames [1].)

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime, fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant [2]. L'on devient magnifique, sans l'avoir jamais été. Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée; l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est tou-

1. Voir Montaigne, III, 5, t. IV, p. 338.

2. On voit bien que le petit alinéa qui précède, et que j'ai mis entre parenthèses, rompt absolument la suite du discours, et ne peut pas être ici à sa place. Il est évident que le copiste auquel nous devons le texte retrouvé par M. Cousin se sera fourvoyé au milieu des surcharges et des renvois de toute espèce qui couvraient les feuilles volantes de Pascal. Maintenant où replacer cette phrase égarée? je n'oserais le préciser. Mais elle figurerait assez bien, ce me semble, parmi les pensées qu'on trouve un peu plus haut : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, » etc

jours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très-désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poëtes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle ; il faut lui ôter son bandeau, et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe ; la vie de tempête surprend, frappe et pénètre. Il semble que l'on ait toute une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas ; on s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur ; il faut donc que le reste ait proportion ; autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en a l'idée. C'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions du dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable [1] ; cependant la disposition du corps y est nécessaire ; mais elle ne se peut acquérir [2].

Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent [3]. Dans l'amour, ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de force, et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que ce respect étouffe l'amour.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent ; c'est d'un amour violent que je parle ; il faut une inon-

1. Il dit de même, dans le deuxième fragment *de l'Esprit géométrique*, qu'il croit qu'il y a *des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer*. Mais il ajoute qu'il est tout-à-fait impossible, à son avis, de trouver et d'établir ces règles.

2. On prenait alors le mot *disposition* dans le sens à peu près que l'adjectif *dispos* a conservé ; c'est comme s'il disait, la bonne grâce du corps.

3. Surprendre n'est pas ici dans le sens d'étonner, mais dans celui de prendre par surprise.

dation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres; ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens.

L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens; comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant, et le moyen de bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. Il faut du feu, de l'activité et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qu'il est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que quand on est loin la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet : or pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre; il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant, et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver! l'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes, mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir; cependant quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présents touchent, et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion?

REMARQUES SUR LE DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR.

Voilà ce fragment fameux, dont on doit à M. Cousin la découverte inattendue, et qui demeurera, ainsi qu'il l'a dit avec un orgueil légitime, la récompense de ses travaux sur Pascal.

Ce fragment appartient sans doute aux années 1652 ou 1653, seule époque où il semble qu'on puisse placer la vie mondaine de Pascal. Il avait vingt-neuf ou trente ans.

Il est clair qu'une femme du grand monde toucha le cœur de Pascal, c'est pour elle que furent écrites ces pages; elle ne les a jamais vues peut-être, mais Pascal les écrivait comme si elle eût dû les voir. Il mettait là ce qu'il n'osait dire. Quant à deviner quelle a été cette femme, c'est ce qui paraît impossible, et ce que je n'essaierai pas.

Nous n'avons en autographe aucun des opuscules de Pascal. Une copie de celui-ci a été conservée dans un recueil où il porte ce titre : *Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal.* Ces expressions sembleraient permettre de révoquer en doute l'authenticité de cet écrit; mais, dès qu'on le lit, cela n'est plus possible. La marque de Pascal y est partout. « On y reconnaît, comme le dit M. Cousin, l'esprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses expressions favorites, ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et mille autres choses semblables qui se retrouvent à

chaque pas dans les *Pensées*. » On y sent surtout ce contraste de grandeur et de subtilité qui déjà nous a frappés tant de fois.

J'ose dire d'ailleurs qu'au sujet d'un écrit de cette nature, l'expression du doute, de la part des amis de Pascal, équivaut à un aveu. Qui donc, parmi les personnes attachées à Port Royal ou à la famille Perier, et qui conservaient les traditions de la petite église, qui donc se fût avisé de dire ou de laisser croire qu'un discours *sur l'Amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de croire le contraire?

J'ai signalé dans les notes les traits qui se retrouvent pour ainsi dire textuellement dans les *Pensées*. Le plus remarquable est la distinction des deux esprits, de géométrie et de finesse. Mais bien d'autres ressemblances ont dû frapper les lecteurs. Ce besoin de remuement qui est dans l'homme, cette répugnance qu'il éprouve à *demeurer avec soi*, cette *misérable suite de la nature humaine* qui nous force à *changer de pensée*, sont bien des traits de Pascal. On le reconnaît encore dans ces expressions de mathématicien : « Elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient, etc. » — « Il faut pourtant avancer, mais qui *peut dire jusques où*? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé *ce point* ». Voyez III, 2 *bis;* VI, 4, etc. Signalons encore : « Ils sont *machines* partout. » Et cette pensée : « Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors. » Et celle-ci : « Pour la beauté, chacun a sa règle souveraine... (Voir VII, 24). » Au sujet de cette phrase : « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis », M. Cousin a raison de dire : « C'est en cela que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal. » (Voyez XXV, 26.) Enfin il y a de ces traits fins et profonds qui seraient bien difficilement d'un autre, comme, page 256 : « C'est reprendre des forces pour mieux aimer. »

Mais on cherche involontairement dans ces pages les secrets du cœur de Pascal plus encore que les marques de son esprit. Voici un passage où il semble que ce cœur s'ouvre : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! » Et, en effet, qui a jamais mieux uni le don de sentir vivement et celui de redoubler et de multiplier la sensation par l'analyse? Plus tard, il aurait pu dire de même : Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que la dévotion donne de plaisir! De même à la fin du Discours, il montre qu'il n'est pas donné à tout le monde *d'aimer de même;* mais, quand on a plus de vue, on aime jusques aux moindres choses, *ce qui n'est pas possible aux autres*. Il envie pourtant aux brillants gentilshommes, aux héros de la

cour, cette *vie de tempête* qui *surprend, frappe et pénètre;* il sent avec dépit que son existence trop réglée et trop unie n'est pas *en proportion* avec la passion qui est toute grandeur, mais il reprend toute sa fierté dans ce passage : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux. »

Pour moi, quelque piquant que soit le contraste entre le Discours sur l'Amour et tant de pages austères, je suis plus frappé peut-être encore de ce que, sous cet aspect nouveau, c'est bien toujours le même homme que l'on retrouve. Il a été dans l'amour de Dieu ce qu'il prétend être ici dans l'amour terrestre; il lui a fallu aussi, en fait de foi et de charité, une *inondation de passion* pour le remplir. Cette passion déborde, pour ainsi dire, dans ce papier qu'il conservait comme un souvenir dont il alimentait sa flamme : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. Joie, joie, joie, pleurs de joie[1] ! » Voilà *les passions* et voilà les cris de l'amour mystique; amour sans satiété et sans bornes, par lequel il a désiré, souffert, joui, de toutes les forces de son âme.

Je relèverai maintenant quelques détails, et d'abord les traits auxquels on reconnaîtrait sûrement, si on avait pu en douter, que Pascal écrit sous le coup d'une passion présente : « Néanmoins l'on va quelquefois bien au dessus (de sa condition), et l'on sent le feu s'agrandir quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. » — « L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. » Quel moyen il avait trouvé en écrivant ces pages, s'il a pu faire qu'on les lût ! — « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment », et le reste. — « Mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. *Que l'on est heureux quand cela arrive* ! »

« C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance : elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe. » Pourquoi la restriction du sexe ? comment la concilier avec cette théorie platonicienne, d'après laquelle l'amour n'est qu'une aspiration vers l'idée de la beauté ? Qu'a de commun le sexe avec l'idée pure ? Aussi Platon, dans ses imaginations, n'en tient aucun compte, et sa métaphysique trop large accueille toutes les dépravations des mœurs grecques. Par une heureuse inconséquence, Pascal abandonne ici Platon pour rentrer dans la nature. Pour mettre d'accord la nature et la théorie, il faudrait renverser la définition, et dire que le sexe ne délimite

1 Voyez page CVI de l'Introduction.

pas seulement nos désirs, mais qu'il en est le principe même. C'est au sexe que l'amour va tout d'abord, puis dans le sexe, il s'attache de préférence à la beauté.

Il n'est pas vrai non plus de dire que l'amour ne consiste *que dans un attachement de pensée*, car on est obligé d'ajouter tout aussitôt *qu'il se détermine* pourtant *autre part que dans la pensée*, et les profanes sont tentés de rire. C'est là ce galimatias des Précieuses, dont Molière s'est moqué si bien.

« Qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu qu'on soit persuadé qu'il est vrai? »

On peut même dire que le plaisir est toujours vrai, car il est toujours vraiment plaisir. On ne peut entendre par plaisir faux que le plaisir que nous fait quelque chose qui ne devrait pas nous en faire.

« Ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville. » Voyez La Bruyère, *Des Femmes*, 29 : « Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, etc. »

« Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. »

En effet, être naturel et saisissant, *ce n'est que cela!*

FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE [1]

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités [2]; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement.....

Pour faire cette importante distinction avec attention [3], il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées.

1. Ce morceau semble avoir dû entrer dans la préface d'un *Traité du Vide*, auquel Pascal travaillait en 1651. Car dans une lettre de cette date à M. Ribeyre, on lit : Vous les verrez bientôt (les conséquences) dans *un traité que j'achève*, et que j'ai déjà communiqué à plusieurs de nos amis, où l'on connaîtra quelle est la véritable cause de tous les effets que l'on a attribués à l'horreur du vide. » Pascal n'a point achevé ce traité, qu'il promettait déjà dans son *Récit de l'expérience du Puy-de-Dôme* (1648); il s'est borné à écrire les deux petits traités sur l'*Équilibre des liqueurs* et sur la *Pesanteur de l'air*, réunis en un corps d'ouvrage par des conclusions; ils n'ont paru qu'après sa mort. Voyez le fragment 207 de l'article XXV.

On ne peut dire la date précise de ce morceau, mais il doit être antérieur, comme le Discours qui précède, à la grande conversion de Pascal.

Le premier qui l'a publié est Bossut, qui en a fait le premier article de son édition des *Pensées*, et qui l'a intitulé : *De l'Autorité en matière de philosophie*. M. Faugère a donné le véritable texte de ce fragment, qui avait été un peu altéré par Bossut.

2. Ce mot de mystères est ici dans toute sa force, trop souvent oubliée dans l'usage; il ne signifie pas seulement des obscurités, mais des obscurités sacrées et vénérables.

3. La distinction entre les deux sortes de connaissances que l'homme peut poursuivre,

Celles de la première sorte sont bornées, d'autant que les livres dans lesquels elles sont contenues.....

C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect. Le respect que l'on doit avoir pour....

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues,... et surtout dans la théologie; et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution, divine ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter

S'il s'agit de savoir qui fut premier roi des Francais; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature; quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent? C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle; de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés (comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises); parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés : l'une avait tantôt tout l'avantage; ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y éten-

dre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption .....

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés; et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux, séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères[1]. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues; comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance ! Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que cette.... s'applique à d'autres matières, puisque les inven-

1. Ceci est un trait contre le *probabilisme* des Jésuites. Voir, dans les *Pensées*, le fragment XXIV, 41.

tions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières que l'on profane impunément, et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets incomparablement plus bas, que toutefois on n'oserait toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions. Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte, et à leur exemple en faire les moyens et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage? . . . . . .

Les secrets de la nature sont cachés; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets; le temps les révèle d'âge en âge, et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux.

C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue; et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elle forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte[1]. La nature les instruit, à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont; comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient

1. « Ils le font toujours, et jamais autrement », dit ailleurs Pascal (xxv, 11 *bis*).

avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'il avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse, dans cet homme universel, ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la voie de lait, quand, la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice[1], ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force[2]? Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles,

1. Nous dirions, de l'art. La *voie de lait* est la voie *lactée*.

2. Aristote, *Meteor.* I, 8, parle en effet de physiciens qui attribuaient la blancheur lactée à la réflexion de la lumière du soleil renvoyée par les régions célestes. Lui-même combat cette opinion, mais l'explication qu'il donne du phénomène ne vaut pas mieux que celle qu'il condamne

dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations hors de cet espace? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître bien loin au delà de cette sphère[1]?

C'est ainsi que, sur le sujet du vide, ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir[2]. Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là que le vide n'avait point encore paru[3]. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait que la nature ne souffrait point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connaissaient; puisque, pour le dire généralement, ce ne serait assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit; puisque, s'il restait un seul cas à examiner, ce seul suffirait pour empêcher la définition générale, et si un seul était contraire, ce seul..... Car, dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents. C'est ainsi que, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connaissons, et nous ne pouvons

1. Voir le second chapitre du Περὶ κόσμου, faussement attribué à Aristote. On supposait, entre la terre et la grande sphère des étoiles fixes, un certain nombre de cercles ou de cieux sur chacun desquels tournait chaque planète : celui de la lune était le dernier et le plus rapproché de nous. Au dessous s'étendait la région ignée où naissent et meurent les météores de toute espèce, parmi lesquels on confondait les comètes. — Cicéron a dit dans le *Songe de Scipion* (*de Republ.* VI, 10) : ... *in infimoque orbe luna... Infra autem jam nihil est nisi mortale et caducum... supra lunam sunt æterna omnia.*

2. Voir les prolégomènes des Πνευματικά d'Héron d'Alexandrie. Les expériences de la succion, du siphon, etc., y sont expliquées par ce principe, qu'en aspirant l'air on fait un vide, et que ce vide étant *contre nature* (παρὰ φύσιν), et ne pouvant absolument subsister, le liquide s'élève aussitôt pour le remplir. Quant à la métaphore de l'horreur du vide, elle appartient, je pense, à la scolastique.

3. Voyez la *Vie de Pascal*, page LXVIII de l'introduction.

ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connaissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connaissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient en nature[1]. De même, quand les anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues, et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous, et les auraient par leur aveu autorisées de cette antiquité dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

C'est ainsi que, sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient; et, quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.

REMARQUES SUR LE FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE.

En confondant cet opuscule avec les *Pensées*, en le plaçant presque à côté du fragment fameux : « Que l'homme contemple donc la nature entière... », Bossut et ceux qui l'ont suivi n'ont pas fait attention que ces deux écrits nous présentent l'esprit de Pascal sous deux aspects presque contraires. Celui-ci est plein d'une foi profonde dans le travail et le progrès de la raison, foi qui convenait si bien à un tel génie, et qu'une sorte de maladie de l'intelligence a pu seule étouffer en lui. Autant on souffre avec Pascal quand sa pensée travaille, par de si violents efforts, à se convaincre elle-même d'impuissance, autant il y a plaisir à l'entendre ici, joyeux et fier, reconnaître, en termes magnifiques, toute la portée de l'esprit humain, sa *fécondité inépuisable*, et ses inventions qui peuvent être tout ensemble *sans fin et sans interruption*. Au lieu de cette éloquence désespérée qui va poussant l'homme jusqu'à l'*abêtissement*, on goûte avec bonheur l'imagination saine et géné-

1. En effet, nous connaissons maintenant le platine, qui est plus pesant que l'or.

reuse qui célèbre l'indépendance et la souveraineté de la raison, et proteste contre la superstition de l'antiquité avec une force que Pascal n'a pas retrouvée contre d'autres superstitions. Tout ce qu'il dit à ce sujet est admirable, soit qu'il tranche tout par des mots irrésistibles, comme quand il dit que la vérité *est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues*, soit qu'il arrive par un développement large et superbe à mettre en pleine lumière cette conclusion, que « c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres ».

Ici d'ailleurs, comme pour cette image fameuse (dans les *Pensées*) de la sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, c'est le développement et le grand style qui lui appartiennent; l'idée remonte plus haut que lui. Bacon avait dit, dans le livre *De dignitate et augmentis scientiarum*, son premier ouvrage : « En réalité, l'antiquité de l'histoire est la jeunesse du monde. C'est nous qui sommes les anciens, puisque maintenant le monde est vieux, et non pas ceux qu'on appelle ainsi parce que l'on compte, en remontant le cours des siècles, à partir de notre temps. » Et dans le *Novum organum* (V, 84), il avait développé ainsi sa pensée : Le préjugé que les hommes nourrissent en faveur de l'antiquité est tout à fait irréfléchi, et contradictoire même dans les termes. La véritable antiquité, c'est la vieillesse du monde, qui doit être placée au temps où nous sommes, et non pas au temps où le monde était jeune, qui est celui des anciens. Par rapport à nous, ils sont des anciens et des aînés ; mais par rapport à l'âge du monde, l'antiquité est toute jeune, et notre cadette. Et de même que la connaissance de la vie et la maturité du jugement se rencontrent plutôt chez le vieillard que chez le jeune homme, à cause de son inexpérience et de tout ce qu'il a amassé d'observations, d'informations, de réflexions de toute espèce ; ainsi notre temps, s'il veut connaître ses forces, les essayer et s'évertuer, doit être capable de bien plus grandes choses que les anciens âges, etc. [1] »

Et déjà, plus de trois cents ans auparavant, le vieux Roger Bacon était bien près de la même idée, lorsqu'au chapitre VI de la première partie de l'*Opus majus*, il exprimait cette pensée, en l'attribuant à Sénèque, qu'il n'y a rien de complet dans les inventions humaines, et que les plus jeunes sont les plus éclairés, parce que les plus jeunes, venant les derniers dans la succession des temps, entrent en possession du travail de ceux d'avant eux [2].

1. M. Bouillet, dans les notes de son édition de Bacon, n'avait pas oublié de rapprocher ces passages de celui de Pascal.

2. « Et infert, quanto juniores, tanto perspicaciores, quia juniores, posteriores successione temporum, ingrediuntur labores priorum. » — Ce passage avait été relevé dans

Baillet dit, dans sa *Vie de Descartes*, VIII, 10, que, dans des fragments laissés par Descartes en manuscrit, on trouve ce passage : *Non est quod antiquis multum tribuamus propter antiquitatem*, sed nos potius iis antiquiores dicendi. *Jam enim senior est mundus quam tunc, majoremque habemus rerum experientiam.*

Enfin Fontenelle a écrit, dans sa *Digression sur les anciens et les modernes*, à la suite de ses *Églogues* et de son *Discours sur l'Églogue* (1688) :

« Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents ; ce n'est qu'un même esprit, qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi, cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, etc.[1] »

Mais quelle distance entre Pascal et Fontenelle ! Tout le bel esprit de l'académicien est froid, petit, sophistique même dans le vrai, et le présentant sous un jour faux. Ici, tout est lumière, chaleur, élévation; c'est la vérité dans sa splendeur. Cette plainte sur la raison, indignement traitée et rabaissée jusqu'à l'instinct, cette vue large de l'action continuelle de la nature dans les espèces animales, ce mot sur l'homme, *qui n'est produit que pour l'infinité*, cet *homme universel*, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement, voilà des traits de Pascal. La grandeur des choses fait la grandeur de la phrase. Et la fin des deux écrivains ne diffère pas moins que leur style : l'un est un penseur qui veut faire reconnaître les droits de la raison humaine; l'autre est un poëte (puisque cela s'appelle ainsi), qui prétend prouver que la poésie de Théocrite et de Virgile n'est rien au prix de celle de ses Églogues.

On a cru retrouver dans Augustin cette pensée en germe. Nous voyons, en effet, dans la *Cité de Dieu* (X, 14), l'humanité qui se développe comme un seul homme par périodes distinctes, et suivant des âges qui se succèdent : *Sicut autem unius hominis, ita humani generis... recta eruditio per quosdam articulos temporum tanquam ætatum processit accessibus.* Il dit la même chose dans la question 58 du livre intitulé, *De diversis quæstionibus* LXXXIII *liber unus*. Et j'ai cité, dans les Remarques sur le fragment 99 *bis* de l'article XXV, un autre passage sur le même thème. Mais ce passage, véritablement bizarre jusqu'à l'absurde, est aussi loin que possible des grandes pensées que développe ici Pascal. La ressemblance est purement extérieure; et Augustin n'a pas même entrevu l'idée du développement indéfini de l'humanité. Au contraire, il ne partage l'histoire du monde en six âges, déterminés

le brillant volume d'Hippolyte Rigault (aussi judicieux que brillant) sur l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes* (1856), p. 24.

1. Le morceau de Pascal n'était pas publié quand Fontenelle écrivait cette page. L'avait-il lu en manuscrit?

uniquement par certaines dates de l'histoire sainte, que pour conclure que nous sommes au dernier, et que nous touchons à la fin des temps.

Remarquons enfin que Pascal rend aux anciens, c'est-à-dire aux Grecs, tout ce qu'on leur doit, quand il reconnaît, non-seulement que nous avions besoin d'eux pour aller plus loin qu'eux, mais que *notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres.* Fontenelle n'avait ni assez de justice, ni assez de lumières pour parler ainsi.

Quand Pascal se plaint que les opinions nouvelles qu'on produit dans la physique, quoique en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté, *dès qu elles choquent tant soit peu les opinions reçues*, il ne parle que des opinions reçues dans l'École, et non des opinions théologiques, puisqu'il ajoute aussitôt, *comme si le respect qu'on a pour les anciens était de devoir.* Il ne fait donc pas allusion à la doctrine du mouvement de la terre, qu'il n'a jamais osé adopter lui-même, mais peut-être à celle de la circulation du sang, et surtout à celle de la pesanteur de l'air, que sa fameuse expérience du Puy-de-Dôme avait achevé de démontrer, et qui faisait le sujet du livre dont ces pages mêmes devaient faire partie. Il savait mieux que personne quel est l'empire de la tradition, puisque lui-même était resté longtemps fidèle à l'*horreur du vide*, et qu'il avait eu la plus grande peine à se détacher de *cette croyance universelle du monde*, comme il l'appelle quelque part. Voyez son écrit intitulé : *Expérience touchant le vide*, etc., 1647, au tome IV des *Œuvres de Blaise Pascal*, édition de 1819 (pages 54 et suivantes).

On remarquera, au sujet des comètes (p. 273), que tout en reconnaissant qu'elles se montrent bien au delà de la lune, Pascal paraît les considérer lui-même comme des météores ou feux passagers, qui se produisent tout à coup et s'éteignent tout à coup aussi. Il semble ignorer que les comètes sont de véritables astres, dont l'existence est indépendante de leur apparition, et qui accomplissent leur révolution autour du soleil. C'est pourtant ce que de grands esprits avaient deviné déjà chez les anciens, comme on le voit par Aristote même, qui combat leurs conjectures (*Meteor.* I, 6). Voir aussi la belle exposition du VIIe livre des *Questions naturelles* de Sénèque. Du reste, cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir partout, dans l'univers, production et destruction continuelle, ou, comme dit Pascal, d'après les Grecs, génération et corruption (γένεσις καὶ φθορά); et que les soleils mêmes et les étoiles ne s'enflamment ou ne s'éteignent en des points divers de l'espace et du temps. Voyez le *Cosmos* d'Alex. de Humboldt, tome Ier, page 88 de la traduction française.

Il y a une chose, dans ce beau manifeste philosophique, qu'on ne peut s'empêcher de voir avec regret, c'est un dédain des connaissances historiques qui témoigne assez que Pascal était trop étranger à ces connaissances. Il s'en faut beaucoup que les sciences historiques consistent uniquement à savoir *ce que les auteurs ont écrit*; elles consistent bien plutôt à démêler, à travers ce qu'ils ont écrit, ce qui a été, tâche beaucoup plus intéressante et beaucoup plus grande. Il ajoute qu'elles sont *bornées*; cela est bientôt dit, mais dans ces bornes mêmes, quelle n'est pas l'effrayante étendue de ces études! Savoir seulement *ce que les autres ont écrit,* pour parler comme Pascal, est un travail énorme, et de plus un travail d'une portée immense. L'histoire est le fond de tout pour les sciences de l'ordre moral. Si Pascal avait connu l'Orient, l'antiquité, le moyen âge; s'il avait su les langues, s'il avait pu lire et s'il avait lu davantage; s'il s'était bien rendu compte de *ce qu'ont écrit* les auteurs des livres sacrés, et surtout de ce qu'ils n'ont pas écrit; s'il s'était fait une plus juste idée de la critique des dates et des textes, toute sa théologie et toute sa philosophie ensemble auraient croulé.

DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE[1]

PREMIER FRAGMENT

1.

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité; l'un, de la découvrir quand on la cherche; l'autre, de la démontrer quand on la possède; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier; je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car, si l'on sait la méthode

1. Les deux fragments réunis sous ce titre forment les articles II et III de la première partie dans l'édition de Bossut, et y sont intitulés : le premier, *Réflexions sur la Géométrie en général*, et le second, *De l'Art de persuader*.

M. Faugère a cité un passage du *premier Discours* placé en tête de la *Logique de Port-Royal*, où il est dit que, dans cette *Logique*, on a tiré plusieurs choses d'*un petit écrit non imprimé, qui avait été fait par feu M. Pascal, et qu'il avait intitulé : De l'Esprit géométrique*. Mais il ne rapporte cette indication qu'au premier des deux fragments. Cependant, après les mots que j'ai cités, les auteurs de la *Logique* ajoutent immédiatement : « Et c'est ce qui est dit dans le chapitre XI de la première partie, de la différence des définitions de nom et des définitions de chose, *et les cinq règles qui sont expliquées dans la quatrième partie* [chap. III et suivants], que l'on y a beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont dans cet écrit. » Or, la distinction des définitions de nom et de chose se trouve bien dans le premier fragment, mais c'est dans le second, dans celui qu'on intitule ordinairement : *De l'Art de persuader*, que les *cinq règles* dont il est question ici sont présentées. Donc l'indication de la *Logique* de Port-Royal se rapporte aux deux fragments à la fois, dont elle parle comme d'un seul écrit.

Dans l'un et l'autre fragment, l'auteur divise son sujet en deux parties, et n'aborde que la première. Pour cette première partie même, tous les deux sont incomplets. Le premier, quoique ayant plus d'étendue, l'est tellement, qu'on peut dire qu'il s'arrête aux préliminaires du sujet. Ce sont deux rédactions différentes d'un même travail; la première est commencée seulement; la seconde, qui va plus vite, va aussi plus loin. C'est ainsi que Pascal a laissé, d'une part, des fragments d'un grand *Traité du Vide;* de l'autre, une espèce de réduction achevée de ce traité, dans le petit ouvrage qui se compose des deux écrits sur l'*Équilibre des liqueurs* et la *Pesanteur de l'air*.

On verra, par différents traits, que ces deux morceaux on dû être écrits à une époque où les sentiments religieux de Pascal étaient déjà très-vifs, sans que son esprit fût encore absorbé tout entier dans les méditations théologiques. J'imagine qu'il les a composés dans les premiers temps de sa retraite à Port-Royal, un peu avant les *Provinciales* (1655). Le premier fragment a été publié pour la première fois par Condorcet, d'une manière incomplète. Le second l'avait été par le P. Desmolets. Il s'en est conservé en manuscrit une copie, d'après laquelle M. Faugère les a donnés.

de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner, puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connaît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues; et c'est ce qu'elle appelle Analyse, et dont il serait inutile de discourir après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer des vérités déjà trouvées, et de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner ; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe; car elle l'enseigne parfaitement par ses exemples, quoiqu'elle n'en produise aucun discours. Et parce que cet art consiste en deux choses principales, l'une de prouver chaque proposition en particulier, l'autre de disposer toutes les propositions dans le meilleur ordre, j'en ferai deux sections, dont l'une contiendra les règles de la conduite des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites, et la seconde comprendra celles de l'ordre géométrique, c'est-à-dire méthodique et accompli : de sorte que les deux ensemble enfermeront tout ce qui sera nécessaire pour la conduite du raisonnement à prouver et discerner les vérités ; lesquelles j'ai dessein de donner entières[1].

SECTION PREMIÈRE.

De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites.

Je ne puis faire mieux entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes, qu'en expliquant celle que la géométrie observe.

[Mon objet] est bien plus de réussir à l'une qu'à l'autre[2], et je n'ai choisi cette science pour y arriver que parce qu'elle seule sait les véritables règles du raisonnement, et, sans s'ar-

1. Lesquelles deux sections. Pascal n'a pas fait ce qu'il se promettait de faire.

2. Cet alinéa et le suivant étaient sur un papier à part, à ce que nous apprend une note du copiste. J'ai rempli la lacune des premiers mots. Il veut dire : mon objet est bien plus de réussir dans la méthode générale de démontrer que dans la géométrie en particulier.

rêter aux règles des syllogismes, qui sont tellement naturelles qu'on ne peut les ignorer, s'arrête et se fonde sur la véritable méthode de conduire le raisonnement en toutes choses, que presque tout le monde ignore, et qu'il est si avantageux de savoir, que nous voyons par expérience qu'entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle.

Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration par l'exemple de celles de géométrie, qui est presque la seule des sciences humaines qui en produise d'infaillibles, parce qu'elle seule observe la véritable méthode, au lieu que toutes les autres sont par une nécessité naturelle dans quelque sorte de confusion, que les seuls géomètres savent extrêmement connaître [1].

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver : car ce qui passe la géométrie nous surpasse ; et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Mais, pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par définition.

On ne reconnaît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement. Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abréger le discours, en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourrait se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le

1. Ces derniers mots ne s'entendent pas bien.

destine uniquement. En voici un exemple. Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également nombre pair. Voilà une définition géométrique; parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée. D'où il paraît que les définitions sont très-libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites, car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes.

Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très-sûr et très-infaillible : c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, et d'avoir toujours la définition si présente que, toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours en exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres, et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abréger le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte. Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout défi-

nir et à tout prouver. Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli.

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours [1]. Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres; et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver, et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'ins-

1. C'est-à-dire, du raisonnement.

truction. Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on entend par le mot homme? Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme? Et quel avantage pensait nous procurer Platon, en disant que c'était un animal à deux jambes sans plumes [1]? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'était pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : La lumière est un mouvement luminaire des corps lumineux; comme si on pouvait entendre les mots de luminaire et de lumineux sans celui de lumière [2].

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans cette absurdité : car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudrait dire *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans sa définition [3].

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis; et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une

1. MONTAIGNE, *Apol.*, t. III, p. 213, d'après Diogène Laërce, IV, 40.

2. *Cette absurdité* appartient au P. Noël, jésuite, qui avait attaqué les premiers travaux scientifiques de Pascal avec une physique et une éloquence également ridicules. On lit en effet dans sa *première lettre* (imprimée au tome IV des OEuvres de Pascal) ces incroyables paroles : « ... Puisque la lumière, ou plutôt l'illumination, est un mouvement luminaire des rayons composés des corps lucides qui remplissent les corps transparents et ne sont mus luminairement que par d'autres corps lucides. » Pascal releva sur-le-champ cette définition étrange dans sa Réponse au P. Noël, en lui opposant les mêmes principes qu'il énonce ici. Mais le galimatias est tellement incompatible avec l'esprit de Pascal qu'il n'a pu conserver celui-là dans toute sa richesse; il l'a simplifié et l'a rendu plus net comme malgré lui. Le P. Noël, dans sa *seconde lettre* à Pascal, essaie d'expliquer sa définition, mais le commentaire n'est pas moins obscur que le texte.

3. Voyez la même pensée dans l'Entretien de Pascal avec M. de Saci, p. CXXVIII de l'Introduction.

intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement[1], etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous; ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression, temps, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature. Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeler du nom de temps le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition il y aura deux choses qu'on appellera du nom de temps : l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée, car on l'appellera aussi de ce nom suivant cette nouvelle définition. Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de temps soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom.

1. La scolastique distinguait trois espèces de durée : l'éternité, qui est la permanence de Dieu, également immuable dans sa substance et dans ses modes; la perpétuité (*ævum*), qui est la permanence des créatures incorruptibles, telles que les anges et les âmes, quant à la substance, non quant aux modes; et enfin le temps, ou la mobilité des créatures en général, incorruptibles ou corruptibles, celles-là n'étant sujettes à cette mobilité que dans leurs modes, celles-ci l'étant dans leur substance même. Voir la Somme de saint Thomas, quest. x, art. 4 et 5. Cf. quest, LIII, art. 3. — L'autre définition est d'Aristote, *Phys.*, IV, 11 : ἀριθμὸς κινήσεως.

Ainsi, si l'on avance ce discours : Le temps est le mouvement d'une chose créée; il faut demander ce qu'on entend par ce mot de temps, c'est-à-dire si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Que si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom. Mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très-évidente d'elle-même ; et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de temps signifie la même chose que ceux-ci, le mouvement d'une chose créée ; mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de temps soit ce mouvement supposé.

Si je ne savais combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les dicours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serais pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté, pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire! Et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter actus, nec mera potentia est, sed actus entis in potentia*[1]! Et cependant s'ils laissent au mot de mou-

1. Tous les éditeurs sans exception donnent ainsi cette phrase : *Motus nec simpliciter* motus, non *mera*, etc., ce qui ne me paraît pas offrir de sens. En lisant *actus* et *nec mera*, on obtient l'expression exacte des idées d'Aristote sur le mouvement (*Phys.*, III, 1 et 2) : « Le mouvement n'est ni simplement un acte, ni une pure puissance, mais la mise en action de ce qui est en puissance. » Aristote ajoute, *en tant qu'étant en puissance :* Ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ τοιοῦτον, κίνησίς ἐστιν. Expliquons cela en langage moderne. Voici un corps pesant que je tiens suspendu en l'air; tant que je le

vement son sens ordinaire comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition; et, confondant ainsi les définitions qu'ils appellent définitions de nom, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent définitions de chose, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres; et chacun définissant les mêmes choses à sa manière par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses, et perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun; de sorte qu'en un mot tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes. Car, quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves. De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible. Mais comme la nature fournit tout ce que cette science ne donne pas, son ordre à la vérité ne donne pas une perfection

tiens, il tend à tomber, mais ce n'est qu'une tendance sans résultat, qu'une *puissance* sans *acte*. Si je le lâche, l'*acte* se produit, mais tant que le corps tombe, l'acte n'est pas complet, la *puissance* de chute n'est pas consommée. Qu'est-ce donc que le mouvement de ce corps? C'est la réalisation de la disposition à tomber, c'est la mise en action d'une puissance de chute.

plus qu'humaine, mais il a toute celle où les hommes peuvent arriver. Il m'a semblé à propos de donner dès l'entrée de ce discours cette....

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets ; car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace ; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de mécanique, d'arithmétique, de géométrie, ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce[1]. Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets les rend incapables d'être définies ; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, mouvement, nombre, espace ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature, et en découvre les merveilleuses propriétés.

Ces trois choses, qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero, et mensura,* ont une liaison réciproque et nécessaire[2]. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve ; et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres ; et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première. Le temps même y est aussi compris ; car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre ; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps. Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces

1. Le nom de géométrie n'appartient aujourd'hui qu'à l'espèce ; on ne désigne le genre que par celui de mathématiques.

2. *Sagesse,* XI, 21 : *Sed omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.* « Vous avez ordonné toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids. » Dans l'application contestable que Pascal fait de ces paroles, on voit qu'il identifie les idées de poids et de mouvement ; c'est parler en philosophe et en disciple de Descartes. Voir les *Principia philosophiæ,* II, 26.

choses, dont la connaissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes : l'une de grandeur, l'autre de petitesse.

Car, quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage, et hâter encore ce dernier; et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. Et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue. Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un moindre, sans arriver à un instant, et à un pur néant de durée. C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne se peuvent démontrer; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection. D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avanta-

geuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours. Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté? ne peut-on pas le doubler? Que la promptitude d'un mouvement peut être doublé, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car cette moitié serait-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seraient deux zéros, feraient elles un nombre? De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du temps, et ce dernier mouvement encore? Car serait-ce un pur repos? Et comment se pourrait-il que ces deux moitiés de vitesse, qui seraient deux repos, fissent la première vitesse? Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés encore? Et comment pourrait-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles sans aucune étendue, elles qui jointes ensemble ont fait la première étendue?

Il n'y a point de connaissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là, et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent, et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très-habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre[1]. Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini; d'où ils concluent qu'il n'y est pas

1. Il s'agit ici du chevalier de Méré, qui niait absolument la divisibilité à l'infini, et qui s'était expliqué là-dessus avec Pascal dans une longue et curieuse lettre, dont j'ai parlé déjà. (tome I. p. 16.) Dans une lettre à Fermat (de juillet 1654), Pascal s'exprime encore ainsi sur Méré : « Il a très-bon esprit, mais il n'est pas géomètre; c'est, comme vous savez, un grand défaut; et même il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini, et croit fort bien entendre qu'elle est composée de points en nombre fini, et jamais je n'ai pu l'en tirer; si vous pouviez le faire, on le rendrait parfait. »

divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe qu'être homme sans âme. Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue. Car qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue, et qu'ainsi ces deux néants d'étendue fissent ensemble une étendue? Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée, s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent; si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose, et partant les deux ensemble sont indivisibles; et si ce n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie; donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles. Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avouent quand on les presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre, qu'ils reconnaissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Mais qu'à ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion qu'à notre faiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides : s'il était véritable que l'espace fût com-

posé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivrait que deux espaces, dont chacun serait carré, c'est-à-dire égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre ; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire s'il y a impossibilité invincible à ranger des carrés de points, dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerais en ce lieu-là même si la chose méritait qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auraient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps, pendant lequel on aurait parcouru cette infinité de divisibles, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus ; mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles de l'espace[1] avec les infinis instants de ce temps ; et ainsi ils trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instants, et un petit espace en un petit temps ; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avait étonnés.

Enfin, s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure ; et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser avec cette connaissance, en voyant chaque partie du ciel en chaque partie du verre. Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties si petites qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse ; d'où ils concevront aisément que par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourrait les grossir jusqu'à égaler ce fir-

1. *Divisibles* est le substantif, les divisibles en nombre infini.

mament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi ces objets leur paraissant maintenant très-facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art. Car enfin qui les a assurés que ces verres auront changé la grandeur naturelle de ces objets, ou s'ils auront au contraire rétabli la véritable, que la figure de notre œil avait changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent?

Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles ; mais il y a des temps de niaiser [1].

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper a cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue que deux unités dont aucune n'est nombre font un nombre par leur assemblage; il faut leur repartir qu'ils pourraient opposer, de la même sorte, que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville; ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit. Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre par des comparaisons si inégales la nature immuable des choses avec leurs noms libres et volontaires, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que pour faciliter les discours on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dizaine à dix unités; et que de cette liberté naissent les noms d'unité, binaire, quaternaire, dizaine, centaine, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais encore, quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville;

1. Expression suggérée sans doute par un passage célèbre de l'Ecclésiaste, quoiqu'elle n'en soit pas traduite précisément. Voyez les notes sur XXIV, 12

il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner qui convenaient à tous les nombres hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent qu'en tout nombre, hors l'unité, telle condition se rencontre, ils ont exclu l'unité de la signification du mot de nombre, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi, s'ils eussent voulu, ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire, et tout ce qu'il leur eût plu; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse; comme au contraire l'unité se met quand on veut au rang des nombres, et les fractions de même. Et, en effet, l'on est obligé de le faire dans les propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois : En tout nombre, et à l'unité et aux fractions, une telle propriété se trouve; et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit. Mais le même Euclide qui a ôté à l'unité le nom de nombre, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'en est pas un néant, mais qu'elle est au contraire du même genre, il définit ainsi les grandeurs homogènes. Les grandeurs, dit-il, sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée peut arriver à surpasser l'autre. Et par conséquent, puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres précisément par son essence et par sa nature immuable, dans le sens du même Euclide qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée nombre.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car, non-seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible; ce qui est naturel et nécessaire, comme il est déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux cho-

ses, indivisible et étendue, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées.

Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles étant unis ne font pas une étendue. Car, quand ils sont unis, il se touchent chacun en une partie; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne se toucheraient pas. Or, par leur définition, il n'ont point d'autres parties; donc ils n'ont pas de parties séparées; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue, qui porte la séparation des parties. On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant un indivisible, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parce qu'elles sont de même genre; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parce qu'ils ne sont pas de même genre. D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres; car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parce qu'étant multiplié, il ne peut les surpasser ; de sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. Et on en trouvera un pareil entre le repos et le mouvement, et entre un instant et le temps; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on trouvera une correspondance parfaite entre ces choses; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre, de telle sorte que la connaissance de l'un nène nécessairement à la connaissance de l'autre. Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent toujours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela clairement; car si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à 100, 000, par exemple, on peut aussi en prendre une 100,000e partie, en le divisant par le même nombre qu'on le multiplie, et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division, en changeant l'entier en fraction. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie. Et dans l'espace le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires; c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paraît en cet exemple : Si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du diaphane [1] où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire haussera toujours par un flux continuel, à mesure que le vaisseau fuit [2]. Donc, si la course du vaisseau est toujours allongée et jusqu'à l'infini, ce point haussera continuellement; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sous ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau, à la division infinie et infiniment petite de ce petit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques;

1. Du milieu diaphane, du verre.

2. Le vaisseau est sur une mer supposée plane, comme l'explique la Logique de Port-Royal en reprenant cet exemple, (chapitre premier de la quatrième partie).

et, quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci ; car on peut aisément être très-habile homme et mauvais géomètre. Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui, ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables d'en être persuadés. Et quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumières pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.....

.....

SECOND FRAGMENT

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère ; aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infini-

ment au dessus de la nature ; Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe[1], les saints au contraire disent en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité[2]; dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences. En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, tout opposée à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons, disaient les Juifs à Moïse[3]; comme si l'agrément devait régler la créance ! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée ; et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers

1. *Ignoti nulla cupido*, dit Ovide. Voyez Erasme, *Adag.*, au mot *Occultæ*. Tout le monde sait le vers de Voltaire :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

2. II *Thess.* II, 10, etc.

3. Je ne trouve pas cela dans le Pentateuque ; à moins que Pascal n'interprète ainsi le verset 19 du chapitre XX de l'Exode, qui ne paraît pas avoir ce sens.

moteurs de leurs actions. Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme, que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables. Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir. Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées ; car en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre, et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'âme dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités qu'elle a déjà admises.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction ; et celles-là sont encore reçues avec certitude[1], car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées, et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature. Comme, au contraire, ce qui n'a de rapport ni à nos créances ni à nos plaisirs nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires

1. C'est-à-dire, qu'il est encore certain qu'elles seront reçues.

aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement: que cette âme impérieuse, qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer. C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait, pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison!

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes et qu'on demeure ferme à les avouer ; autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices. Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile, et plus admirable ; aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable ; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible. Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles anssi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable,

ce sont des personnes que je connais, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières[1].

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme ; un riche et un pauvre en ont de différents ; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient ; les moindres accidents les changent. Or, il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis. Mais, comme il y a peu de principes de cette sorte, et que hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très-simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires ; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles ; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des princi-

1. On se demande si ce magnifique éloge s'adresse à Nicole. Pascal n'avait pu lire le *Traité des moyens de conserver la paix entre les hommes*, mais il connaissait l'esprit qui devait produire un jour cet ouvrage. C'est en parlant de ce livre, dont l'idée générale renère tout à fait dans l'*art d'agréer*, que Mme de Sévigné écrivait : « Jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces messieurs-là (Lettre du 16 août 1671). » Voir encore la lettre du 30 septembre, et le témoignage de Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*.

pes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet. Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force. Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes, en ce peu de règles qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions. — 1. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer. 2. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. 3. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes. — 1. N'omettre aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être. 2. Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations. — 1. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. 2. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très-évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées. 3. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes, que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables. Desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur ; qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut ; ce sont les trois premières de chacune des parties :

Pour les définitions : Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes : N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations : Ne démontrer aucune des choses très-connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très-claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires, ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuves. Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur ; et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions. — N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes. — Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations. — Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées. N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Voilà les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et pour tout dire géométriques ; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Je passe maintenant à celle de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique.

Après avoir établi. . . . . .

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : Définir tous les noms qu'on impose. Prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire. L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on sait à la première lecture; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques. Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont communes dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu que, si l'on en excepte les seuls géomètres, qui sont en si petit nombre qu'ils sont uniques en tout un peuple et dans un long temps, on n'en voit aucun qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre. Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les

circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, et toute l'économie de l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain? Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de *l'Art de conferer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée, meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement, le jugement précipité sera jugé téméraire[1].

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser, et celui-ci : Je pense, donc je suis, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant[2].

1. *De l'art de conferer* est le titre donné par Montaigne au huitième chapitre du troisième livre de ses Essais. On y lit (t. IV, p. 439) : « Voicy un aultre advertissement, duquel ie tire grand usage : c'est qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons ne doibvent pas incontinent estre acceptez.... Il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force..... Il n'y fault point tousiours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault combattre à escient, ou se tirer arriere soubs couleur de ne l'entendre pas, *pour taster de toutes parts comment elle est logee en son auteur*, etc. » Montaigne continue longtemps sur ce ton avec beaucoup d'esprit et de malice, mais non pas avec la gravité de Pascal. M. Le Clerc a rapproché du texte de Montaigne le résumé que Pascal en a fait, en ajoutant : « Voilà le meilleur commentaire de tout ce passage, et ce commentaire est un hommage au génie d'un écrivain que Pascal n'a pas toujours si bien traité. »

2. Après le premier étonnement causé par l'originalité de la méthode de Descartes, on s'aperçut que les principes sur lesquels il établissait sa philosophie se retrouvaient dans

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint[1] ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante, qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses

divers passages de saint Augustin. Voir, à ce sujet, la *Vie de Descartes* par Baillet. Le plus remarquable parmi ces passages est ce qu'on lit au chapitre 10 du livre X sur la Trinité. Les hommes, dit saint Augustin, ont pu douter de la nature du principe qui vit, qui se souvient, qui comprend, etc. « Mais le fait même de la vie, de la mémoire, de l'intelligence, de la volonté, de la pensée, de la connaissance, du jugement, qui peut en douter? Car si on doute, c'est qu'*on vit;* si on doute, c'est qu'*on se souvient* des raisons qu'on a de douter; si on doute, c'est qu'*on comprend* qu'on doute; si on doute, c'est qu'*on veut* s'assurer; si on doute, c'est qu'*on pense;* si on doute, c'est qu'*on sait* qu'on ne sait pas; si on doute, c'est qu'*on juge* qu'on ne doit pas croire légèrement. Ainsi, celui même qui doute de tout le reste ne peut douter de ces choses; car, sans ces choses, il ne lui serait pas possible de douter. » Il ajoute que l'âme, se sachant, et ne sachant pas la matière, n'est donc pas matière ; qu'elle est ce qu'elle se sait, c'est-à-dire pensée. Voyez aussi le *De Civ. Dei*, XI, 26 : « Je ne crains pas ici [dans la croyance que j'ai à mon existence] les arguments des academiciens disant : Mais si vous vous trompez? Car si je me trompe, j'existe. En effet, celui qui n'existe pas ne peut pas se tromper, etc. » Voir encore *Soliloq.* II, 1, 3; *De lib. arb.* II, 3, etc.

1. Descartes n'en convient pas. Voir sa Lettre à la personne qui lui avait signalé cette rencontre, tome II de l'édition de 1667, lettre 118 (tome VIII, page 421 de l'édition de M. Cousin).

propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force ; et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré dans l'esprit de la géométrie; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison. Mais je serai au contraire bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans, et, au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce que celles-là offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien plus que si l'on avait manqué de les suivre parce qu'on ne les avait pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avaient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvaient pas les discerner, que de ceux qui, cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauraient pas distinguer, se vanteraient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetait pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange. Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon. Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents qu'ils disent nous conduire où nous tendons, quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent (il faut savoir les marquer en particulier), on prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement, ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et davantage; sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance, et qu'il ôtait en ajoutant.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde, mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne; il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement[1]. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières ten-

1. Des trois propositions dont se compose un syllogisme, chacune est ou universelle ou particulière, chacune est aussi ou affirmative ou négative. Désignant par A, E, les propositions universelles, affirmatives et négatives; par I, O, les propositions particulières, affirmatives et négatives, les différentes formes possibles du syllogisme seront représentées par certaines combinaisons des lettres A, E, I, O, prises trois à trois. On a exprimé ces combinaisons par des mots où entrent ces voyelles, et afin de graver ces mots dans

dues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, communes, familières : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais ces mots d'enflure[1]. . . . . .

. . . . . .

REMARQUES SUR LES DEUX FRAGMENTS DE L'ESPRIT GEOMÉTRIQUE.

PREMIER FRAGMENT.

La logique pratique de Pascal est excellente dans sa simplicité. Mais les principes qu'il établit dans ce premier fragment et qu'il prétend mettre au-dessus de la pratique, sont faux et inacceptables, comme l'est en général le pyrrhonisme voulu et forcé des *Pensées*. C'est une étrange chimère que cette méthode « plus éminente et plus accomplie, mais où des hommes ne sauraient jamais arriver, *car ce qui passe la géométrie nous surpasse* » : phrase qui contient, pour ainsi dire, la transition de Pascal géomètre à Pascal pyrrhonien. Cette méthode consiste *à tout définir* et *à tout prouver*. Arrêtons là, et puisque Pascal veut qu'on définisse, définissons ce que c'est que *prouver* ou *démontrer*.

la mémoire, on les a liés ensemble, soit par le sens, comme dans cette phrase grecque :

γραμματα εγραφε γραφιδι τεχνικος,

soit par le mètre, comme dans ce vers latin :

barbara celarent darii ferio baralipton,

et autres semblables, composés de sons qui n'ont aucun sens.

1. Les idées exprimées dans ces deux derniers alinéas sont prises de Montaigne, I, 25, t. I, page 254 : « On a grand tort de la peindre [la philosophie] inaccessible aux enfants, d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible... La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante... C'est *baroco* et *baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle, etc. » Et III, 5, t. IV, p. 317 : « Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle... Je ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires; on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole. Dieu leur doint bien faire! Si j'estois du mestier, ie naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature. »

N'est-ce pas faire voir qu'une proposition qui paraît douteuse est effectivement contenue dans une autre dont on ne peut pas douter? Dès lors, il n'y a lieu à démonstration qu'autant qu'il y a des propositions indubitables par elles-mêmes, et qui ne se prouvent pas; et, loin que le véritable ordre soit de *tout prouver*, on ne saurait même attacher à ces deux mots réunis une idée nette.

« Certainement, dit Pascal, cette méthode serait belle, *mais elle est absolument impossible.* » Elle est bien plus qu'impossible, elle renferme une contradiction essentielle; et ce qui implique contradiction ne peut s'appeler *un ordre absolument accompli.* C'est comme si on disait qu'un bâton accompli serait celui qui n'aurait qu'un bout, mais que l'homme est obligé, dans cette vie, de se contenter des bâtons qui en ont deux.

Ce qui est contre nature n'est pas au-dessus *de la lumière naturelle.* Le raisonnement n'est pas quelque chose qui soit supérieur, par soi-même, à l'évidence sensible; car le raisonnement ne fait autre chose que montrer le lien qui rattache à cette évidence une vérité où elle ne se manifeste pas tout d'abord. Dans quelles subtilités Pascal s'embarrasse! Quoi! parce que je ne puis définir l'espace, ni démontrer qu'entre deux points on ne peut tirer qu'une seule ligne droite, je ne serai *convaincu* de rien, même en géométrie, je ne pourrai être que *certain!* Quelle distinction!

Mais le pyrrhonien m'intéresse beaucoup moins dans ce fragment que le cartésien, qui, après avoir réduit l'homme à la géométrie, prétend retrouver dans la géométrie le reste des choses et les clefs qui ouvrent toute connaissance. La première de ces clefs est la vue des deux infinis, sujet d'un si magnifique développement dans les *Pensées :* l'infini en grand, qui fatigue plutôt notre pensée qu'il ne la trouble; l'infini en petit, qui confond l'imagination, parce qu'il semble qu'on le tient, et que pourtant il échappe. Je voudrais bien ne pas me perdre dans cette question si abstruse de la divisibilité à l'infini. L'étendue est divisible à l'infini, cela est tout simple, il en est de même de la durée; il en est de même du nombre, qui n'est que le signe de ces deux espèces de quantité, la durée et l'étendue. Mais la *matière*, la réalité, est-elle aussi divisible à l'infini? Je répondrais avec clarté à cette question, si je pouvais dire avec clarté ce que c'est que la matière et ce que c'est que diviser. Des philosophes définissent la *matière :* un ensemble de forces manifestées par des phénomènes qui se perçoivent distinctement les uns des autres. Cette distinction se fait, disent-ils, suivant une certaine forme de notre intelligence qui est ce que nous appelons l'étendue, pure illusion sans réalité. Et ils concluent que ce

qu'on appelle divisibilité à l'infini ne porte que sur une intuition ou une pure idée.

De là ces contradictions, que Kant a rendues fameuses sous le nom d'antinomies, mais on n'avait pas attendu Kant pour les signaler. Il répugne à l'esprit qu'on puisse s'arrêter dans la division, et il répugne également à l'esprit qu'on ne puisse pas s'arrêter [1]. Pascal en conclut « que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque, ces deux contraires étant tous deux inconcevables, *il est néanmoins certain que l'un des deux est véritable.* » D'autres concluent au contraire que lorsque, sur une même question, la thèse et l'antithèse sont également inconcevables, c'est la marque que la question ne porte sur rien de réel, et qu'elle implique quelque illusion de notre esprit.

Quand Pascal considère l'étendue comme une réalité, il cède donc, je le crois, à une illusion, mais à une illusion universelle et peut-être inévitable. C'en est une plus facile à éviter, et qui tient surtout à la complaisance de son esprit pour l'abstraction, que de parler des points ou des instants comme de quelque chose de réel (page 296), tandis que ce ne sont que des idées. Ainsi, dans l'exemple du vaisseau qu'on regarde à travers un verre, sans doute les deux lignes dont il parle ne se confondront jamais, mais à condition que ce ne soient que des lignes, c'est-à-dire rien, car il n'y a pas de lignes dans la nature, il n'y a que des corps.

De même quand il dit : « Quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre », cela est bon pour le nombre, l'espace et le temps, abstractions pures ; mais, quant au mouvement, il fallait se contenter de dire *qu'on en conçoit* toujours un plus grand et un moindre, et rien de plus. On conçoit aussi toujours des corps plus grands qu'un corps donné, ou plus petits, ou un monde plus grand qu'un monde donné, mais cela ne nous apprend pas *ce qui est*.

Pascal demande si les lunettes changent *la grandeur naturelle* des objets, ou si, au contraire, ils rétablissent la *véritable*. Mais cette question ne trahit-elle pas une méprise de l'imagination? L'idée de grandeur est essentiellement relative à celle d'étendue ; si celle-ci est sans réalité, il en est de même de l'autre ; il n'y a plus de réel que les rapports et les lois de ces apparences. L'éléphant est plus grand que la mouche, voilà ce qui demeure réel, et rien de plus, mais cela suffit.

Je relèverai maintenant quelques détails. Pascal accorde que la

1. Voir, sur cette seconde supposition, l'article *Zénon d'Élée*, dans le Dictionnaire de Bayle.

définition de nom est arbitraire, au point qu'il est permis de donner le même nom à deux choses différentes, *pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.* Mais c'est ce qui est presque inévitable. La Logique de *Port-Royal* a donc raison de vouloir qu'on prenne bien garde d'abuser de ce principe, quoique vrai en rigueur, que les définitions sont libres.

« On ne peut entreprendre de définir l'être... : car..., pour définir l'être, il faudrait dire, *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans la définition. » Cela ne paraît pas bien rigoureux ; car, en y regardant de près, on voit que le mot *c'est*, dans le discours, n'exprime qu'une conception de notre esprit, et n'a pas le même sens que dans cette expression, *l'être*. Il équivaut à un signe algébrique tel que =. Il pourrait y avoir deux mots différents pour ces deux idées différentes, et même il y en a deux en effet, car on peut dire : *L'existence est*. Ainsi, on n'emploie plus le mot défini dans la définition. Il est vrai pourtant qu'on ne peut définir l'existence, mais ce n'est pas, je crois, pour la raison que donne Pascal, c'est uniquement à cause de la simplicité irréductible de cette idée.

« On ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve, *et cette chose étant une*, cette unité est l'origine de tous les nombres. »

Cela est bien détourné, car la chose était aussi bien *une* dans l'état de repos que dans celui de mouvement. La seule mesure du mouvement, le calcul de l'espace parcouru, rapporté à un autre espace pris pour unité, suffit pour donner le nombre. D'ailleurs, comment sait-il que cette chose est *une*, et qu'entend-il par *un?* Ce mot bien analysé ne présente d'autre sens à l'esprit que celui de totalité ou d'ensemble.

« C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement..., au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. » Paradoxe et non-sens qu'on trouve aussi dans les *Pensées*, VI, 60, mais nous le surprenons ici à sa source, qui ne peut être que la considération de l'infini. En effet, on n'arrive à l'affirmative : Ceci est infini, qu'au moyen de la négative : Il n'est pas vrai que ceci soit fini. Mais cela est tout simple, puisque l'idée d'infini est une négation, et il n'y a pas là grand mystère.

SECOND FRAGMENT.

Les réflexions par lesquelles s'ouvre ce fragment, sur ce que Pascal appelle l'*art d'agréer*, sont peut-être ce qui s'y trouve de plus original ;

mais en les lisant il faut se défier de sa *pensée de derrière* (comme il dit dans les *Pensées*), qui est la condamnation de la nature humaine. Il est injuste quand il suppose que des vérités démontrées pour la raison sont rejetées par la passion. Cela est rare, si cela arrive jamais. Ce qui arrive le plus souvent, ce qui fait les surprises de la passion et celles de l'éloquence, c'est qu'en dehors des sciences pures, et dans l'ordre des choses qui font les grands intérêts de la vie, il n'y a guère de vérités rigoureusement démontrées, ni même de vérités absolument vraies, je veux dire qui le soient en toutes circonstances et sous toutes les faces. La passion peut donc les prendre sous le jour qui lui agrée. Pascal va le dire un peu plus loin : « Il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord. » Ce n'est pas qu'il n'y ait d'ordinaire, à un moment donné, une cause qui est la bonne cause, qu'il est juste d'embrasser, et qu'on est blâmable de combattre. Mais, quoiqu'elle soit la bonne cause, elle n'est pas cependant bonne en tout point. En un mot, lorsque la passion prend parti contre la raison, ce n'est pas sans avoir aussi des raisons pour elle. Ces raisons sont des vraisemblances, c'est-à-dire des vérités relatives. Et la rhétorique n'est que la dialectique des vraisemblances, comme Aristote l'a définie admirablement.

On ne saurait consentir non plus au dédain avec lequel Pascal traite la sensibilité, ne l'appelant que des noms de volupté et de caprice. L'homme ne doit pas plus mépriser en lui la sensibilité que la raison, et il n'a pas trop de toutes les deux pour se soutenir. Il y a des vérités que nous ne devons pas seulement croire, mais aimer, et des mensonges que nous ne devons pas seulement rejeter, mais haïr. C'est donc le devoir de celui qui parle pour le vrai et contre le faux, de toucher en nous ces puissances d'amour ou de haine. Qu'on l'entende bien : ce n'est pas une nécessité à laquelle il soit réduit, et dont il ait à se plaindre; c'est sa force, c'est son honneur, et ce doit être son ambition et sa joie. Mais comment l'auteur des *Provinciales*, comment l'homme qui fut peut-être le plus passionné des hommes éloquents, semble-t-il ne voir dans l'éloquence passionnée qu'un instrument de volupté? C'est qu'il méprise dans l'éloquence la nature elle-même, la concupiscence toujours présente, le misérable héritage d'Adam. Cela ne l'empêche pas de sentir ce qu'elle vaut humainement, et il nous dira tout à l'heure combien c'est un art difficile, et combien admirable.

Il est vrai que cet art n'a point de *règles fermes* (p. 300); mais, sans prétendre fixer cette anatomie du cœur humain, il est possible de faire un certain nombre d'observations généralement vraies, observa-

tions utiles d'abord en elles-mêmes, et aussi en ce qu'étant conduites méthodiquement elles nous apprennent à en faire d'autres. C'est ce qu'Aristote a exécuté dans sa *Rhétorique*. Il y a marqué précisément les principales de ces différences que Pascal reconnaît entre les caractères des divers âges et des diverses conditions.

Quand Pascal met en opposition (p. 299) les suggestions de l'esprit et celles du cœur, il contredit ce qu'il avait dit lui-même : « L'amour et la raison n'est qu'une même chose » (dans le *Discours sur les passions de l'amour*). C'était peut-être trop donner au sentiment et à la nature. Ici il leur refuse tout, parce qu'il parle suivant sa théologie. Il veut établir l'impuissance de la raison, soit pour persuader, soit pour gouverner, la vanité de la pure logique et de la pure sagesse. Et, par une étrange contradiction, en même temps qu'il trouve mauvais qu'on se détermine dans les choses humaines par le cœur, il trouve très-bon qu'on soit pris par le cœur en religion, et il voit là un mystère divin : « Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne. » C'est dans les mêmes termes qu'il explique, dans la XVIIIe *Provinciale*, l'action de la grâce sur le libre arbitre de l'homme. C'est bien déjà, en effet, le Pascal des *Provinciales* et des *Pensées* que nous entendons dans ces deux fragments, et qui, à la fin du premier, met son âme à nu, pour ainsi dire, dans cette phrase : « Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même. »

« Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement. » Non, sans doute ; et Montaigne a bien fait de le dire, et Pascal de le répéter. L'esprit humain n'avait que trop souffert de l'éducation de l'École. Mais ce n'est pas à Aristote qu'il faut imputer la science morte du moyen âge ; la sienne est vivante et originale, et il reste permis d'admirer chez lui l'analyse si curieuse, lors même qu'elle n'est pas utile pour la pratique, du mécanisme du raisonnement, et cette critique déliée qui débrouille habilement un à un tous les fils mêlés par les sophistes.

Pascal a raison de dire qu'Augustin n'a pas tenté comme Descartes de bâtir sur le *Je pense, donc je suis* une *physique* entière, c'est-à-dire, au sens que ce mot avait alors, une philosophie complète de la nature. (Voir les *Principia philosophiæ*.) Mais il se trompe, ainsi qu'on l'a dit justement[1], quand il fait entendre que le saint docteur n'a écrit ce

1. M. l'abbé Flottes, *Etudes sur saint Augustin*, 1861, p. 584.

mot *qu'en passant et à l'aventure.* Augustin prétend s'en servir pour prouver Dieu, et même la Trinité : Dieu, en reconnaissant dans nous un principe intelligent qu'il ne peut rapporter à la matière ; la Trinité, en considérant le *moi* sous divers aspects, sous lesquels il lui paraît un et triple, idée que Bossuet a reprise en plusieurs endroits.

Au reste, le débat a moins d'intérêt pour ceux qui pensent (et j'avoue que je suis du nombre), que ce fameux principe n'a pas au fond toute la valeur qu'on lui attribue, car personne ne doute de la vie ni de la pensée; la question est seulement de savoir ce que c'est qui vit et qui pense, et c'est ce que le *Cogito, ergo sum* ne nous apprend pas, quoi qu'aient dit Augustin et Descartes.

« C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force, etc. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire répond à cela dans la Préface de sa traduction de la Logique d'Aristote, (p. XXXVIII) : « Les mathématiques ont presque la forme pure, la forme idéale de la logique... Les mathématiques en tirent vanité, et c'est avec raison. Seulement il ne faut pas, comme il arrive quelquefois, qu'elles se méprennent sur elles-mêmes, et qu'elles essayent de détrôner la logique en se substituant à elle. Pascal a commis cette énorme erreur, que Malebranche aurait partagée volontiers. La logique, selon lui, a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force. Puis, par une confusion non moins erronée, il ajoute : *La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde*; *les logiciens font profession d'y conduire, les geomètres seuls y arrivent.* Pascal, comme on le voit, confond l'art avec la science ; et parce que les logiciens ne conduisent pas infailliblement au vrai, il immole la logique à ses chères mathématiques. C'est Leibnitz qui a pleine raison, quand il dit contrairement à Pascal : *La logique des géomètres est une extension ou promotion particulière de la logique générale.* Les mathématiciens empruntent donc la puissance de leur forme à la logique, loin de la lui donner. »

SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR [1]

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles[2] la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion.

. . . . . .

Elle considère les choses périssables comme périssantes et

1. Fragment publié pour la première fois par Bossut. M. Faugère l'a donné d'après les manuscrits du P. Guerrier. Quoique le P. Guerrier dise *qu'il ne sait de qui est cet écrit*, et que l'auteur d'une note qui se trouve dans un autre manuscrit croie pouvoir l'attribuer à Jacqueline, je pense avec M. Faugère que Bossut ne s'est point trompé en le donnant comme de Pascal, et qu'on ne peut y méconnaître sa manière. Mais je ne puis rapporter ce morceau à la date à laquelle on l'a rapporté. Il me semble que Pascal y exprime ce qui s'est passé dans son âme pendant ce temps critique de sa vie où s'accomplit laborieusement sa grande et dernière *conversion*, c'est-à-dire, pendant l'année 1654.

2. Je crois qu'il faut lire ainsi, et non pas, *la vanité*, leçon qui ne donne pas un sens satisfaisant.

même déjà péries; et, dans la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment[1], et qu'enfin un jour certain viendra, auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que son cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son âme doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même, qui pût la soutenir et durant et après cette vie.

De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son esprit, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis ; les biens, la pauvreté; la disgrâce, la prospérité; l'honneur, l'ignominie; l'estime, le mépris ; l'autorité, l'indigence[2]; la santé, la maladie, et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est incapable de satisfaire le désir de cette âme, qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu; et, quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion, et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire. Car elle considère que, quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde, il est constant néanmoins que, quand les choses du monde auraient quelque plaisir solide, ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si fu

1. Voyez, dans les *Pensées*, XXIV, 16, *bis* : « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. »

2. C'est encore une antithèse, quoique moins nettement marquée : l'indigence est l'état où on a besoin des autres (*indigere*), où on dépend d'eux.

nestes et si continuelles, il est inévitable que la perte de ces choses ou que la mort enfin nous en prive; de sorte que, l'âme s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité; et qu'ainsi, s'ils ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours; et que si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se proposer un bonheur bien durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie. De sorte que, par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes; elle condamne leur conduite, elle déteste leurs maximes, elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités : l'une, qu'il dure autant qu'elle, et qu'il ne puisse lui être ôté que de son consentement, et l'autre, qu'il n'y ait rien de plus aimable[1].

Elle voit que, dans l'amour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvait en lui cette seconde qualité dans son aveuglement; car elle ne reconnaissait rien de plus aimable. Mais, comme elle n'y voit pas la première, elle connaît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs, et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, rien donc en elle ni à ses côtés, elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel : il n'a pas de quoi la satisfaire; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement. Car, encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur; et sa raison, aidée des lumières de

1. Cela est pris d'Augustin, *de Mor. eccl. cath.* I, 8.

la grâce, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre[1]. Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut pas lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi.

Et, dans ces réflexions nouvelles, elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en conséquence, et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie sans cesse. Enfin, dans cette conception, qui épuise ses forces[2], elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudrait à jamais le bénir et l'adorer. Ensuite elle reconnaît la grâce qu'il lui a faite, de manifester son infinie majesté à un si chétif vermisseau; et après une ferme résolution d'en être éternellement reconnaissante, elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître; et, dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paraît épouvantable. Dans la vue de ces immensités. . . . . .
Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui, et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car, comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin[3]. . . . . .
Ensuite de ces prières, elle commence d'agir, et cherche entre ceux . . . . . .
Elle commence à connaître Dieu, et désire d'y arriver; mais, comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est

1. Voyez le *Mystère de Jésus*, 2 : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. »
2. « Que, divisant encore ces dernières choses, *il épuise ses forces en ces conceptions.* » *Pensées*, t. I, p. 2.
3 Voyez le fragment XXV, 43, dans les *Pensées*.

sincère et véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin, et connaissant son égarement, aurait recours à ceux qui sauraient parfaitement ce chemin[3]..... Elle se résout de conformer à ses volontés le reste de sa vie; mais, comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement... Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâce comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente.

REMARQUES SUR LE FRAGMENT DE LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

On a une lettre de Jacqueline à madame Perier, du 25 janvier 1655, où elle fait l'histoire de la conversion de son frère, et voici ce qu'on lit dans cette lettre : « Il me vint voir [vers la fin de septembre 1654], et, à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations, qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, *et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché*, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde [2], *et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience*, qu'il se trouvait *détaché de toutes choses* d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant; *mais que d'ailleurs il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là ;* qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais qu'il sentait bien *que c'était plus sa raison* et son propre esprit qui

1. Il désigne ses maîtres dans la piété, ses directeurs, M. Singlin, M. de Saci. Il emploie des expressions semblables dans un passage fameux des *Pensées*, x, 1 (p. 152) : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin... Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous... Ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. » Mais là, c'est lui-même, pécheur converti, que Pascal propose à d'autres pécheurs comme un exemple des miracles de la grâce.

2. *Depuis plus d'un an,* écrivait Jacqueline dans une lettre précédente (du 8 décembre 1654.)

l'excitait *à ce qu'il connaissait le meilleur*, que non pas le mouvement de celui de Dieu. »

Ce que raconte Jacqueline, est précisement ce que peint Pascal.

Il exprimait déjà ces pensées dans la Prière pour la maladie. Il a retrouvé les *mêmes sentiments de Dieu* qu'autrefois, comme dit encore Jacqueline dans sa Lettre.

Ces sentiments remplissent encore les *Pensées*, et particulièrement l'article VIII. L'antithèse entre le néant de l'homme et la grandeur de Dieu est reprise dans le premier fragment des *Pensées ;* mais là son point de vue est plutôt philosophique, ici il est surtout religieux. Là il *contemple* en silence, ici il *adore* en silence ; là il songe plus à rabaisser l'homme, ici à exalter Dieu.

« Elle ne s'arrête pas au ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire, *ni au-dessus* du ciel, ni aux anges. »

Pascal prend-il ces expressions figurément, ou place-t-il en effet les anges et Dieu même dans l'espace, au-delà d'une certaine sphère qu'il appelle le ciel? Ce serait le langage d'un poëte plutôt que d'un philosophe :

> Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Et Lamartine :

> Quand je pourrais le suivre [le soleil] en sa vaste carrière,
> Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
> Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
> Je ne demande rien à l'immense univers.
>
> Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
> Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
> Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
> Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.
>
> Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
> Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
> Et ce bien idéal que toute âme désire,
> Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

COMPARAISON DES CHRÉTIENS

DES PREMIERS TEMPS AVEC CEUX D'AUJOURD'HUI[1].

Dans les premiers temps, les chrétiens étaient parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut; au lieu que l'on voit aujourd'hui une ignorance si grossière, qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église.

On n'entrait alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs. On s'y trouve maintenant sans aucune peine, sans soin et sans travail.

On n'y était admis qu'après un examen très-exact. On y est reçu maintenant avant qu'on soit en état d'être examiné.

On n'y était reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée, qu'après avoir renoncé au monde, et à la chair, et au diable. On y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses.

Enfin, il fallait autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église; au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde. On connaissait alors par ce procédé une distinction essentielle du monde d'avec l'Église. On les considérait comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables, dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus faible en apparence doit un jour

1. Rien n'indique la date de ce morceau, qui a été publié par Bossut. Ce passage : « *On fréquente les sacrements*, et on jouit des plaisirs du monde », peut paraître inspiré par le livre d'Arnauld, *De la Fréquente communion*. L'esprit général du morceau est bien l'esprit de réforme que le jansénisme portait dans la religion, mais sans cet accent de protestation et d'opposition qui perce ailleurs (XXIV, 93, dans les *Pensées*). Ici Pascal n'accuse point la discipline présente de l'Église, il ne s'exprime qu'avec respect. Ce morceau peut donc paraître antérieur aux *Provinciales*.

triompher du plus fort; en sorte que de ces deux partis contraires on quittait l'un pour entrer dans l'autre; on abandonnait les maximes de l'un pour embrasser les maximes de l'autre; on se dévêtait des sentiments de l'un pour se revêtir des sentiments de l'autre; enfin, on quittait, on renonçait, on abjurait le monde, où l'on avait reçu sa première naissance, pour se vouer totalement à l'Église, où l'on prenait comme sa seconde naissance; et ainsi on concevait une différence épouvantable entre l'un et l'autre; au lieu qu'on se trouve maintenant presque au même temps dans l'un et dans l'autre, et le même moment qui nous fait naître au monde nous fait renaître dans l'Église; de sorte que la raison survenant ne fait plus de distinction de ces deux mondes si contraires. Elle est élevée dans l'un et dans l'autre tout ensemble. On fréquente les sacrements, et on jouit des plaisirs du monde. Et ainsi, au lieu qu'autrefois on voyait une distinction essentielle entre l'un et l'autre, on les voit maintenant confondus et mêlés, en sorte qu'on ne les discerne plus.

De là vient qu'on ne voyait autrefois entre les chrétiens que des personnes très-instruites; au lieu qu'elles sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur. De là vient qu'autrefois ceux qui avaient été régénérés par le baptême, et qui avaient quitté les vices du monde pour entrer dans la piété de l'Église, retombaient si rarement de l'Église dans le monde; au lieu qu'on ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices du monde dans le cœur des chrétiens. L'Église des saints se trouve toute souillée par le mélange des méchants; et ses enfants, qu'elle a conçus et nourris dès l'enfance dans son sein, sont ceux-là mêmes qui portent dans son cœur, c'est-à-dire jusqu'à la participation de ses plus augustes mystères, le plus cruel de ses ennemis, l'esprit du monde, l'esprit d'ambition, l'esprit de vengeance, l'esprit d'impureté, l'esprit de concupiscence; et l'amour qu'elle a pour ses enfants l'oblige d'admettre jusque dans ses entrailles le plus cruel de ses persécuteurs.

Mais ce n'est pas l'Église à qui on doit imputer les malheurs qui ont suivi un changement de discipline si salutaire, car elle n'a pas changé d'esprit, quoiqu'elle ait changé de conduite.

Ayant donc vu que la dilation du baptême[1] laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette masse de perdition[2] en précipitant le secours qu'elle leur donne ; et cette bonne mère ne voit qu'avec un regret extrême que ce qu'elle a procuré pour le salut de ses enfants est devenu l'occasion de la perte des adultes. Son véritable esprit est que ceux qu'elle retire dans un âge si tendre de la contagion du monde prennent des sentiments tout opposés à ceux du monde. Elle prévient l'usage de la raison pour prévenir les vices où la raison corrompue les entraînerait; et avant que leur esprit puisse agir, elle les remplit de son esprit, afin qu'ils vivent dans une ignorance du monde et dans un état d'autant plus éloigné du vice qu'ils ne l'auront jamais connu. Cela paraît par les cérémonies du baptême ; car elle n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. Et, comme elle veut qu'ils conservent ces dispositions dans toute la suite de leur vie, elle leur commande expressément de les garder inviolablement, et ordonne, par un commandement indispensable, aux parrains d'instruire les enfants de toutes ces choses ; car elle ne souhaite pas que ceux qu'elle a nourris dans son sein soient aujourd'hui moins instruits et moins zélés que les adultes qu'elle admettait autrefois au nombre des siens ; elle ne désire pas une moindre perfection dans ceux qu'elle nourrit que dans ceux qu'elle reçoit. Cependant on en use d'une façon si contraire à l'intention de l'Église, qu'on n'y peut penser sans horreur. On ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu. . . . . .

Mais, comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi[3] que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renonce-

1. Le fait de le différer.
2. Cette expression est prise de Paul, I *Cor.* v, 6, etc. (*massa* dans la Vulgate).
3. Latinisme, qui sont *de la maison*.

ment au monde; et, si on ne les jugeait pas dignes de recevoir le baptême sans ces dispositions, ceux qui ne les trouvent pas en eux. . . . . .
Il faut donc qu'ils se soumettent à recevoir l'instruction qu'ils auraient eue s'ils commençaient à entrer dans la communion de l'Église ; il faut de plus qu'ils se soumettent à une pénitence continuelle, et qu'ils aient moins d'aversion pour l'austérité de leur mortification, qu'ils ne trouvent de charmes dans l'usage des délices empoisonnées du péché [1]. . . . . .

Pour les disposer à s'instruire, il faut leur faire entendre la différence des coutumes qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps. . . . . , ...
Qu'en l'Église naissante on enseignait les catéchumènes, c'est-à dire ceux qui prétendaient au baptême, avant que de le leur conférer; et on ne les y admettait qu'après une pleine instruction des mystères de la religion, qu'après une pénitence de leur vie passée, qu'après une grande connaissance de la grandeur et de l'excellence de la profession de la foi et des maximes chrétiennes où ils désiraient entrer pour jamais, qu'après des marques éminentes d'une conversion véritable du cœur, et qu'après un extrême désir du baptême. Ces choses étant connues de toute l'Église, on leur conférait le sacrement d'incorporation par lequel ils devenaient membres de l'Église; au lieu qu'en ces temps le baptême ayant été accordé aux enfants avant l'usage de la raison, par des considérations très-importantes, il arrive que la négligence des parents laisse vieillir les chrétiens sans aucune connaissance de la grandeur de notre religion.

Quand l'instruction précédait le baptême, tous étaient instruits; mais maintenant que le baptême précède l'instruction, l'enseignement qui était nécessaire est devenu volontaire, et ensuite négligé et presque aboli. La véritable raison de cette

1. Cette phrase n'est pas très-nette. Le sens est qu'il faut qu'ils aient *plus de goût* dorénavant pour l'austérité de la mortification qu'ils ne trouvent actuellement de charmes dans les délices du péché. Au lieu de *plus de goût*, il a écrit *moins d'aversion*, ce qui revient au même sans doute, mais il se trouve ainsi qu'une expression négative, celle d'aversion, entre en comparaison avec une expression positive, celle de charmes; et c'est ce qui fait l'embarras. Il y a dans le choix de l'expression négative une espèce d'ironie; il n'ose exiger qu'on ait de l'attrait pour la pénitence, il demande seulement qu'on n'en ait point tant d'aversion.

conduite est qu'on est persuadé de la nécessité du baptême, et on ne l'est pas de la nécessité de l'instruction. De sorte que, quand l'instruction précédait le baptême, la nécessité de l'un faisait que l'on avait recours à l'autre nécessairement; au lieu que, le baptême précédant aujourd'hui l'instruction, comme on a été fait chrétien sans avoir été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire. . . . . .
Et qu'au lieu que les premiers chrétiens témoignaient tant de reconnaissance envers l'Église pour une grâce qu'elle n'accordait qu'à leurs longues prières, ils témoignent aujourd'hui tant d'ingratitude pour cette même grâce qu'elle leur accorde avant même qu'ils aient été en état de la demander. Et si elle détestait si fort les chutes des premiers, quoique si rares, combien doit-elle avoir en abomination les chutes et rechutes continuelles des derniers, quoiqu'ils lui soient beaucoup plus redevables, puisqu'elle les a tirés bien plus tôt et bien plus libéralement de la damnation où ils étaient engagés par leur première naissance! Elle ne peut voir, sans gémir, abuser de la plus grande de ses grâces, et que ce qu'elle a fait pour assurer leur salut devienne l'occasion presque assurée de leur perte, car elle n'a pas...

REMARQUES SUR LA COMPARAISON DES CHRÉTIENS.

Deux choses nous frappent également en lisant cet écrit de Pascal : la justesse de ses vues comme historien, et l'illusion de son zèle comme sectaire. L'évidence avec laquelle il prouve à un siècle de christianisme tempéré et facile combien il est loin du christianisme pur et rigoureux des premiers âges, ne condamnait-elle pas l'obstination des jansénistes à prétendre réformer l'Église sur le modèle des mœurs et de la discipline des temps primitifs? Il n'est donné à personne de faire revivre ce qui a vécu.

Sur les conditions exigées, au quatrième siècle, de ceux qui demandaient à être reçus dans l'Église, on peut consulter particulièrement dans Augustin le chapitre 6 du livre *De Fide et operibus*, et tout le livre *De Catechizandis rudibus*. Sur les cérémonies du baptême, telles

que la renonciation au monde et au démon, voir les premiers chapitres du livre d'Ambroise *De Mysteriis*.

On trouve des réflexions semblables à celle de Pascal, quoique moins amères, à la fin des *Dialogues* de Fénelon sur l'Éloquence, e dans les *Discours* de Fleury.

EXTRAITS DES LETTRES A MLLE DE ROANNEZ[1]

1.

... Pour répondre à tous vos articles, et bien écrire malgré mon peu de temps [2].

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval[3] et les Méditations sur la Grâce [4]; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite [5].

Je mande le détail de cette condamnation qui vous avait effrayée [6]; cela n'est rien du tout, Dieu merci, et c'est un miracle de ce qu'on n'y fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas, et ne la retire pas de la terre, qui s'en est rendue si indigne; et il est assuré que vous servez à l'Église par vos prières, si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'est l'Église qui mérite, avec Jésus-Christ qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité; et ce sont ensuite

1. Charlotte Gouffier, depuis duchesse de La Feuillade, sœur du duc de Roannez, née en 1633, morte en 1683. Elle vivait dans le monde, et pensait à se marier, lorsqu'elle fut touchée de la grâce, et résolut de se donner à Dieu. Elle s'échappa de chez sa mère, et entra à Port-Royal, où elle fut reçue comme novice. C'est à la veille de cet événement qu'ont été écrites (en 1656) les lettres dont on nous a conservé ces extraits. MM. de Port-Royal en avaient détaché diverses *pensées*, mais les neuf Extraits ont été retrouvés et publiés par M. Cousin. — Voir tome I, page III.

2. C'est-à-dire, écrire d'une bonne écriture. *Mal écrit* se trouve plus loin dans le même sens.

3. Pseudonyme sous lequel le duc de Luynes a écrit divers ouvrages de piété. Si les dates données dans la Biographie universelle sont exactes, les *Sentences tirées de l'Ecriture sainte et des Pères* (1648) étaient le seul de ces ouvrages qui eût paru en 1656.

4. Je pense qu'il s'agit du livre *De la Grâce victorieuse de* Jésus-Christ, par le sieur de Bonlieu (Noël de Lalane), 1651.

5. C'est-à-dire la *conversion* de Mlle de Roannez, son entrée en religion.

6. Il semble naturel de rapporter cela à la censure prononcée contre Arnauld par la Sorbonne à la fin de janvier 1656 (ce qui donne approximativement la date de cette lettre). Le duc de Roannez était probablement alors avec sa sœur dans son gouvernement de Poitou, et ignorait les détails.

ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église, et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion, au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi je serais perdu pour jamais.

Je vous fais une espèce de profession de foi, et je ne sais pourquoi; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas.

M. du Gas m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joie qu'on en peut avoir; il ne sait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant [1]. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et néanmoins je vous avoue qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâces, que l'Écriture compare à un fleuve [2], et à la lumière que le soleil envoie incessamment hors de soi, et qui est toujours nouvelle, en sorte que, s'il cessait un instant d'en envoyer, toute celle qu'on aurait reçue disparaîtrait, et on resterait dans l'obscurité [3].

Il m'a dit qu'il avait commencé à vous répondre, et qu'il le transcrirait pour le rendre plus lisible, et qu'en même temps il l'étendrait. Mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet, où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre; cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir, et du désir qu'il avait d'en avoir pour vous.

1. Je n'ai trouvé nulle part ce nom de Du Gas, qui est peut-être un faux nom. Serait-ce M. Du Gué de Bagnols?

2. Pascal fait peut-être allusion à ce passage du psaume LXIV : « Tu as visité la terre, et tu l'as soûlée de tes eaux... Le fleuve de Dieu a coulé à pleins bords. »

3. L'image de la lumière est dans *Jean*, I, 4, 9. Mais la paraphrase qui suit est de Pascal.

Je prends part à la joie que vous donnera l'affaire des[1] ... car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle, et pour nous tout ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous.

2.

Il me semble que vous prenez assez de part au miracle pour vous mander en particulier que la vérification en est achevée par l'Église, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire[2].

Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire; et, s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement, à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché, sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; et, quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien

1. *Des religieuses*, dans un manuscrit. Peut-être s'agit-il de religieuses du Poitou auxquelles s'intéressait Mlle de Roannez. Quant aux religieuses de Port-Royal, elle n'avaient à cette époque aucun sujet de joie.

2. Il y a, comme on va le voir, entre la lettre précédente et celle-ci un intervalle de plus de huit mois. Dans cet intervalle, Mlle de Roannez était revenue à Paris, soit avant, soit après le grand événement de cette année 1656, je veux dire le miracle de la Sainte-Épine. Ce miracle, qui avait éclaté si près de la personne de Pascal, dut toucher d'autant plus le duc de Roannez et sa sœur. Marguerite Perier raconte que Mlle de Roannez pensait encore à se marier quand elle vint faire une neuvaine à la Sainte-Épine pour un mal d'yeux, et que *le dernier jour de la neuvaine* elle fut touchée de Dieu si vivement, que durant toute la messe elle fondit en larmes; au retour, elle témoigna à sa mère qu'elle voulait se donner à Dieu. On a vu par l'Extrait précédent que depuis longtemps déjà cette *conversion* était désirée et préparée Le grand vicaire était M. de Hodencq, agissant au nom de l'archevêque de Paris, qui était le cardinal de Retz, éloigné de son diocèse. Cette sentence, qui approuva solennellement le miracle, est du 22 octobre 1656, ce qui donne à peu près la date de cette lettre.

plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie [1]. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse (II, 17) une manne cachée ; et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie (XLV, 15) : « Véritablement tu es un Dieu caché. » C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit saint Paul (*Rom.* I, 20), ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques ; il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique ; et les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, et ne songent pas à le chercher ; de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur ; et comme les Juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : « Nous n'avons pas pensé que ce fût lui », dit encore Isaïe (LIII, 3) ; et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère ; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout ; et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

1. Mot consacré dans la langue de la théologie. Il signifie les apparences sensibles, *species*.

3.

Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. Je voudrais bien que vous l'eussiez prise comme il faut [1]. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront. On m'a déjà apporté celle du 5 ; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. Du Gas l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de ravoir l'autre [2].

Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avais rien écrit pour vous [3] ; je ne vous sépare point vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements ; vous ne seriez pas mal si cela était, car je suis bien content de vous, mais mon jugement n'est rien. Je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez de ce bon cordelier persécuté, et de ce que fait le... Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout à fait nouveau ; c'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau ; et, en effet, le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours [4]. Ce que vous dites des jours où vous vous êtes trouvée seule, et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N. sera bien aise de savoir quand je les lui ferai voir, et ma sœur aussi. Ce sont as-

1. Mlle de Roannez avait à craindre que ses lettres ne fussent surprises et ne compromissent Port-Royal.

2. *Celle de M. Du Gas* paraît signifier, celle que vous écriviez à M. Du Gas.

3. En écrivant au duc de Roannez.

4. *Marc*, XVI, 17 : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront dans des langues nouvelles. » Pascal substitue le sens mystique au sens littéral. On sait que les derniers versets de cet évangile, à partir de XVI, 9, sont une addition postérieure.

surément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler; car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour[1] », et ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de Laudes, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité[2].

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit pas; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle, parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple[3]. Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite[4]. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et

1. *Coloss.* III, 9-10, et ailleurs. Voir Augustin, *De vera relig.*, XXVI.

2. *Cantate Domino canticum novum.* Ces mots se trouvent dans plusieurs psaumes, dont l'un, le psaume CXLIX, se chantait en effet aux Laudes du dimanche à cette époque comme on le voit par le Bréviaire de Paris de 1653, partie d'automne.

3. Celle du miracle n'est pas *la petite miraculée* Marguerite Perier, car on voit bien vite qu'il ne peut être question d'elle ici. C'était une enfant de dix ans, tout à fait incapable de cette grande piété et de ce grand zèle. Mais qui sont donc ces deux personnes dont parle Pascal? Il ne les faut pas chercher bien loin. Ce sont, je crois, celles-mêmes à qui il écrit, Mlle de Roannez et son frère. Il prend ce tour pour mieux donner le change à ceux qui pourraient surprendre sa lettre; l'accident qui est arrivé, et dont il se plaint en commençant, est cause qu'il redouble de précaution. C'est Mlle de Roannez qui est désignée par ces mots, *celle du miracle*, car c'était le miracle qui avait décidé sa conversion. Voir plus haut. L'autre personne est M. de Roannez, bien extraordinaire aussi sans doute; car quoi de plus extraordinaire, parmi les miracles de la grâce, qu'un duc et pair, seul héritier d'un grand nom, qui avait renoncé à 24 ans au monde et au mariage, pour attacher sa destinée à celle de quelques persécutés?

4. *Matth.* XIX, 28.

être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises, et à lui dire pour les deux personnes que vous savez ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : « Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé[1]. » Saint Paul se considérait souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs (I *Cor.* IX, 27) : « Je châtie mon corps, de peur que moi-même, qui convertis tant de peuples, je ne devienne réprouvé. » Je finis donc par ces paroles de Job (XXXI, 23) : « J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir[2]. » Et ailleurs : « Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte. » (*Ps.* CXI, 1.)

4.

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin[3] ; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ;

1. Pascal tourne en forme de prière le verset 6 du chapitre premier de la Lettre à ceux de Philippes : *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.* Mais, au temps de Pascal, le passage où se trouvent ces mots (versets 6 — 11), servait d'*Épître* pour la messe du XXIIe dimanche après la Pentecôte. C'est ce qui résulte de la Table jointe au texte de la *Vulgate* reçu par l'Église, table qui est intitulée : *Index Epistolarum et Evangeliorum quæ, e veteri et novo Testamento excerpta, in Ecclesia dominicis et aliis festis diebus leguntur, juxta Missalis reformationem ex decreto sacrosancti Concilii tridentini restituti. Pii V Pont. Max. jussu editi, et Clementis VIII auctoritate recogniti.* La même indication du XXIIe dimanche se retrouve dans le Nouveau Testament de Mons, qui est, comme on sait, l'œuvre de Port-Royal. Aujourd'hui, dans le Missel de Paris, l'*Épître* du XXIIe dimanche après la Pentecôte n'est plus celle-là.

Maintenant, ce dimanche tombait, en 1656, le 5 novembre ; on a donc la date de cette lettre. Quant à la lettre du 5, dont il est question au commencement, il faut entendre par conséquent une lettre du 5 octobre.

2. Fontaine a écrit, en parlant de M. de Saci : « Ce qui lui donnait cette gravité que l'on admirait, c'est qu'il se disait sans cesse cette parole de Job : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui ;* et je ne crois pas qu'il y ait eu un de ceux qui l'ont connu qui ne l'ait ouïe de sa bouche. » Cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit, t. II, p. 318. Était-ce de M. de Saci que Pascal avait appris cette pensée, ou au contraire ?

3. *In Joann. evang. Tract.* XXVI, 5, à l'occasion de ces mots du texte, *Nemo venit ad me, nisi Pater* traxerit eum.

le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que, depuis la venue de Jean-Baptiste, c'est-à-dire depuis son avénement dans chaque fidèle, le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent (*Matth.* XI, 12). Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence, que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit saint Léon, avec Celui sans lequel nous ne pouvons rien [1]. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie : car il n'y a point ici de paix. « JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, et non pas la paix.» (*Matth.* X, 34.) Mais néanmoins il faut avouer que comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu (I *Cor.* III, 19), aussi on peut dire que cette guerre qui paraît dure aux hommes est une paix devant Dieu; car c'est cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de Celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous ne pouvons ni demander ni imaginer, comme dit saint Paul (*Eph.* III, 20) en l'épître de la messe d'aujourd'hui [2].

5.

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de JÉSUS-CHRIST : « Il sera donné à ceux qui ont déjà.» (*Matth.* XIII, 12.) Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement.

J'essaie autant que je puis de ne m'affliger de rien, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur [3]. Je crois que

1. Dans son huitième Sermon pour l'Épiphanie, Léon commente ces paroles de Jésus (*Jean*, XV, 5) : *Sine me nihil potesti facere.* Du reste, la même doctrine revient sans cesse dans les autres sermons.

2. Cette épître est celle du XVIe dimanche après la Pentecôte, lequel tombait le 24 septembre en 1656. Il faut donc admettre que cet Extrait n'est pas à sa place.

3. M. de Saci, écrivant à Mme Perier à l'occasion de la mort de son fils aîné, lui rappelait cette parole de Pascal : « Je ne doute pas que vous n'ayez eu dans l'esprit cette pensée de monsieur votre frère, qui me parait admirable, et que je n'ai vue qu'en lui

c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin, la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu; et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que, quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder[1]. J'ai appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation faite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du... ne va guère bien[2] : c'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvements de Dieu, de voir la persécution qui se prépare non-seulement contre les personnes (ce serait peu), mais contre la vérité. Sans mentir, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature; et ainsi il permet de considérer que, comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles et qu'il les rend fidèles

seul : Il faut tâcher, dit-il, de se consoler dans les plus grands maux, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur, etc. Cette parole est d'autant plus considérable, que celui qui l'a dite l'a pratiquée, et qu'elle est encore plus l'effusion de son cœur que de son esprit. » *Note de M. Faugère.*

1. Voyez XXV, 105, dans les *Pensées*. Mlle de Roannez s'était plainte sans doute de quelque incident qui faisait obstacle à l'accomplissement de ses résolutions.

2. Qu'il faille lire l'*affaire du...* ou l'*affaire de...* comme on lit dans l'Extrait suivant, il est clair que Pascal veut parler de ce qui se passait dans l'Assemblée du clergé de 1656. On pourrait suppléer ici, l'*affaire du formulaire*. L'assemblée avait adopté et prescrit en septembre un premier formulaire pour l'acceptation de la bulle d'Innocent X contre les cinq propositions. Le 16 octobre, le nouveau pape, Alexandre VII, donna une bulle pour confirmer celle d'Innocent, où il déclarait expressément que les cinq propositions étaient condamnées au sens de Jansénius. Les ennemis des Jansénistes s'occupèrent aussitôt de faire accepter cette nouvelle bulle avec un nouveau formulaire, dont on exigerait la signature de toutes personnes tenant à l'Église, sous menace des peines ecclésiastiques et civiles. Cela n'était pas fait encore, et ne se fit définitivement qu'en 1661, mais cela se préparait et paraissait proche.

quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part aux... persécutés dont vous parlez [1]. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie [2]. Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement.

6.

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de..., il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre ces maudites maximes [3]. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu[4], et que leurs parents et amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image ; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre (*Act.* XIV, 21). Cela doit consoler ceux qui en sentent [5], puisque, étant avertis que le

1. Un manuscrit donne, *aux quatre persécutés*. Je ne sais ce que c'est.
2. Voyez XXV, 106, dans les *Pensées*.
3. En même temps que l'assemblée du clergé frappait les cinq propositions, elle était invitée à rendre un décret de censure en sens contraire, et à faire droit, pour ainsi dire, contre la morale relâchée des casuistes, aux réquisitoires des *Provinciales*. L'assemblée fut saisie dans les formes par les curés de Paris vers la fin de novembre 1656. C'est probablement à cette date que Pascal écrit, et qu'il s'applaudit de ce qui est déjà fait. D reste l'assemblée, sous prétexte que le temps manquait, ne prononça point de censure mais elle ne put s'empêcher de faire publier une Instruction, qui était déjà une condam nation morale. Voir, dans les Œuvres de Pascal, le sixième Factum pour les curés d Paris.
4. C'est-à-dire, Pascal lui-même.
5. Il revient à Mlle de Roannez et à ses peines

chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des pénitents du diable, selon la parole de Tertullien [1], de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénûment et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse [2] On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. « Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours. » (I *Thess.* v, 16-18.) C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter (*Matth.* xiii, 44). Les gens du monde n'ont point cette joie, « que le monde ne peut ni donner ni ôter », dit Jésus-Christ même (*Jean*, xiv, 27, et xvi, 22). Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie, et les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui conserve notre joie[3], et selon qu'on se sent trop emporter vers l'une, se pen-

1. *De Pœnitentia*, 5.

2. *De Spectaculis*, 28 : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsum voluptatis!* et la suite. Il est à remarquer que ces deux passages de Tertullien se trouvent dans les *Sentences et instructions chrétiennes tirées des anciens Peres de l'Église*, par le sieur de Laval, 1680, et se trouvaient probablement déjà dans le recueil que lisait Mlle de Roannez (voir page 327, note 3). Je pense que c'est là que Pascal les avait lus.

3. « Qui conserve notre joie. » *Qui modère notre joie*, dans le texte donné par M. Cousin.

cher vers l'autre pour demeurer debout [1]. « Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance », dit l'Écriture (*Ecclésiastique*, XI, 27), jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite (*Jean*, XVI, 24), de rendre sa joie pleine en nous, soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient; et, s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore [2]. Ôtons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

7.

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout, car si elle ne réussissait pas, j'en craindrais cette mauvaise tristesse dont saint Paul dit qu'elle donne la mort, au lieu qu'il y en a une autre qui donne la vie (II *Cor.* VII, 10). Il est certain que cette affaire-là était épineuse, et que si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité, si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissait mal, il ne devrait pas en tomber dans l'abattement, par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire ; aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéterai là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Écriture : « Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez ; et quand vous êtes dans les maux, souvenez vous des biens que vous

1. Voyez XXV, 12, dans les *Pensées*.
2. Voyez XXIV, 61 *ter*, dans les *Pensées*.

espérez [1].» Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous savez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état [2]. J'ai bien de la douleur de ses peines, et je voudrais bien l'en pouvoir soulager; je la prie de ne point prévenir l'avenir, et de se souvenir que, comme dit notre Seigneur, « à chaque jour suffit sa malice » (*Matth.* VI, 34).

Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes; mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant [3]. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos. Car, en vérité, les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations; je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines et pour cette personne, et pour d'autres et pour moi. Mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir

1. Il me semble que l'homme à qui s'adresse ici Pascal ne peut être que le duc de Roannez. C'est la supposition qui explique le mieux ces paroles : « Le bon succès de l'affaire *dont vous craignez de la vanité* », et celles-ci : « *Je lui répéterai* là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Ecriture. » Car il répète en effet ce qu'il avait écrit à Mlle de Roannez (sixième Extrait). Les lettres à la sœur étaient aussi pour le frère, comme il le dit dans le premier Extrait. Mais je ne puis dire ce que c'est que cette affaire épineuse.

2. Je suis persuadé qu'ici surtout, en ayant l'air de parler d'une tierce personne, Pascal ne parle à Mlle de Roannez que d'elle-même. C'est elle qui, à la veille de se dérober à sa mère pour s'enfuir dans un couvent, *mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent*, et ne songe qu'avec effroi aux suites de sa résolution. C'est elle à qui Pascal compatit avec une sincérité qui attendrit un moment sa parole sévère. Remarquons qu'il dit *elle* et *la* : on peut dire, il est vrai, que c'est à cause du mot de *personne*, mais tout à l'heure ce même mot de *personne* ne l'avait pas empêché de se servir du pronom *il*. L'emploi du féminin est encore plus remarquable dans l'Extrait suivant.

3. Voyez III, 5, dans les *Pensées*.

auxquelles, bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute de savoir bien connaître et étudier le présent qu'on fait l'entendu pour étudier l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne, qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moi; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare[1].

8.

Je plains la personne que vous savez[2], dans l'inquiétude où je sais qu'elle est, et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement, qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire[3]. Cette peine temporelle garantirait de l'éternelle, par les mérites infinis de Jésus-Christ, qui la souffre et qui se la rend propre; c'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien; sans cela il serait insupportable. « Portez, dit-il, mon joug sur vous.» Ce n'est pas notre joug, c'est le sien, et aussi il le porte. « Sachez, dit-il, que mon joug est doux et léger. » (*Matth.* XI, 29, 30.) Il n'est léger qu'à lui et à sa force divine. Je lui voudrais dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y

1. Ces inquiétudes étaient le fruit inévitable des résolutions de Mlle de Roannez. On pouvait prévoir aisément les transports d'une mère contristée et offensée, ses réclamations déjà si pénibles à repousser par elles-mêmes, et qui sans doute seraient appuyées, comme elles le furent en effet, par la puissance publique. L'éclat de ce pieux détournement devait d'ailleurs ranimer contre Port-Royal toutes les colères de la cour et du monde. Quant à Pascal, il n'était pas douteux qu'on n'imputât à lui surtout une telle démarche de la part de la sœur de son ami. Déjà auparavant, en arrachant au monde un jeune duc et pair, en lui faisant refuser un très-beau mariage, il avait irrité profondément les parents de M. de Roannez, et cette colère se répandant chez tous les domestiques de l'hôtel de Roannez, où Pascal logeait alors, « la concierge de la maison alla un matin, sur les huit heures, avec un poignard pour le tuer; heureusement elle ne le trouva point; il était sorti ce jour-là, contre son ordinaire, de grand matin. Il fut averti de cette aventure, et n'y retourna plus. » *Manuscrits de Marguerite Perier.*

2. Nous savons aussi maintenant qui est cette personne si agitée.

3. Quel peut donc être ce *petit jour du jugement*, image de celui où l'âme se trouvera tout à coup devant Dieu, séparée de son corps et de la vie, sinon le jour où Mlle de Roannez, mettant le pied hors de la maison de sa mère pour n'y plus rentrer, rompra brusquement les liens de la nature et du monde? Voir l'Extrait suivant.

est encore et qu'il faut diminuer continuellement [1]; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne le veut point abandonner; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs [2]. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : « Prenez courage, lâches et pusillanimes, voici votre rédempteur qui vient [3];» et on dit aujourd'hui à Vêpres : « Prenez de nouvelles forces, et bannissez désormais toute crainte; voici notre Dieu qui arrive, et vient pour nous secourir et nous sauver[4]. »

9.

Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner. Je ne sais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez ; mais je sais qu'il faut qu'il en vienne. Je lisais tantôt le treizième chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. Jésus-Christ y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avénement; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture [5]. Et aussi je songeais que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme; et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trou-

1. Il la renvoie à ce qu'il lui a écrit déjà : voir l'Extrait sixième.
2. Voyez XXIV, 61 *ter*, dans les *Pensées*.
3. *Pusillanimes confortamini, ecce Dominus Deus vester veniet.* Isaïe, XXXV, 4.
4. *Constantes estote, videbitis auxilium Domini super vos.* Ces paroles se trouvaient, d'après le Bréviaire de Paris de 1653, dans le capitule des vêpres de la veille de Noël, ce qui donne la date précise de cette lettre. N'admire-t-on pas comme à chaque instant Pascal fait entendre la voix même de Dieu qui appelle à lui son élue?
5. Voir la seconde des Épîtres qui portent le nom de Pierre, III, 13, d'après Isaïe, LXV, 17 et LXVI, 29. Voilà le commentaire de ces expressions de l'Extrait huitième : « C'est un petit jour du jugement. »

ble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint.

Mais cette parole est étonnante : « Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors, que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit. » Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté, et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire, à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent[1] ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet[2] : Qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrais lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs, et en effet il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continuel.

J'envoie à ce dessein des prières qu'on m'a demandées; c'est à trois heures après midi. Il s'est fait un miracle depuis votre départ à une religieuse de Pontoise, qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de tête extraordinaire par une dévotion à la Sainte-Épine. Je vous en manderai un jour davantage. Mais je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes; c'est qu'il dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent; car on ne les voit pas si on n'en profite pas[3].

1. *Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.* Tout ce texte, ainsi présenté à Mlle de Roannez, dut lui paraître, comme dit Pascal, étonnant, et lui porter les derniers coups.

2. Je ne puis dire quelle est cette sainte.

3. Je ne puis indiquer précisément l'endroit d'Augustin que Pascal a dans l'esprit Mais je trouve à peu près la même idée dans le Sermon CXLIII, et dans le XXIVe Traité sur l'Evangile de saint Jean, chap. 6. — M. Frédéric Chavannes, dans le même article sur Pascal que j'ai cité ailleurs (t. I, p. 101), a trouvé d'après ce passage le moyen de déterminer la date de cette lettre. Il renvoie à un opuscule intitulé, *Réponse à un écrit publié sur le sujet des miracles qu'il a plu à Dieu de faire à Port-Royal*, etc., qui se trouve au tome III des *Œuvres de Pascal* (édition de 1819). On y voit ce qui suit, à la page 462 : « Une des religieuses ursulines de Pontoise, nommée sœur Marie de l'Assomption, avait

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait; je ne savais ce que ce pouvait être, car je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne lui avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devais. C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement en la résurrection, et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine, car les fruits du péché n'y sont pas toujours; et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable. Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien ; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez : mais elles ne l'écouteraient pas.

REMARQUES SUR LES EXTRAITS DES LETTRES A Mlle DE ROANNEZ.

Nous avons pour l'histoire de Mlle de Roannez trois sources principales : 1° Une notice qui se trouve dans les manuscrits de Marguerite

été tourmentée durant huit mois d'un si horrible mal de tête, etc... Enfin, ayant ouï parler des merveilles que Dieu faisait à Port-Royal par la Sainte-Épine, y envoya des linges qui la touchèrent, et qu'elle appliqua à son mal le 17 août dernier, et depuis ce jour elle sentit une si notable diminution de son mal, que,... le vendredi 25, toute la communauté en rendit grâces à Dieu avec elle;... ce qui a porté les religieuses à envoyer à la mère abbesse de Port-Royal une attestation de cette guérison miraculeuse, signée des officières de la maison, et accompagnée de l'attestation des deux médecins et du chirurgien, qui déclarent, etc... Ces actes sont datés du 14 du présent mois de septembre. » Il résulte clairement de cette dernière phrase que la *Réponse à un écrit*, etc. a paru pendant le mois de septembre. Et, comme évidemment Pascal n'a pas attendu, pour donner cette nouvelle à Mlle de Roannez, que la chose fût imprimée et publique, la lettre est donc antérieure à cette *Réponse*. Il est probable même qu'elle a été écrite presque immédiatement après le prétendu miracle, c'est-à-dire à la fin d'août, ou dans les premiers jours de septembre. Mais comme le huitième Extrait porte en lui-même, ainsi que je l'ai constaté, la date de l'Avent de cette année, et même la date plus précise de la veille de Noël, il résulte du fait reconnu par M. Chavannes une preuve nouvelle de ce qui a déjà été indiqué plus haut (page 344, note 2), que ces Extraits ne nous ont pas été conservés dans l'ordre où ils avaient été écrits.

Perier, notice publiée pour la première fois par M. Cousin dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (septembre et octobre 1843); 2° Son article, sous le nom de madame la duchesse de La Feuillade, dans le Nécrologe de Port-Royal, au 13 février ; 3° Une note du Recueil d'Utrecht, page 301. Tous ces documents ne sont encore ni assez complets, ni assez exacts. M. Faugère, dans l'Introduction de son édition des *Pensées*, p. LXV, a donné la date précise de la naissance de Mlle de Roannez d'après son acte de baptême. Elle avait, à l'époque de ces Lettres, vingt-trois ans, dix ans de moins que Pascal.

Elle subit son influence aussi bien que son frère; mais femme, et d'une âme faible, ce fut pour le malheur et le déchirement de toute sa vie qu'elle fut exposée à l'influence de ce terrible génie et au zèle farouche de Port-Royal. Plusieurs endroits de ces Lettres témoignent assez de ce que lui coûta la résolution violente à laquelle on la poussait (voir particulièrement les Extraits 4, 7 et 8). A peine l'avait-elle accomplie et était-elle entrée au monastère, que sa mère obtint une lettre de cachet pour l'en faire sortir. Elle obéit avec douleur, mais sa ferveur ne faisant que s'irriter par ces obstacles, elle fit avant de sortir des vœux simples de virginité. Rentrée chez sa mère, elle y vécut dans la retraite, soutenue dans sa dévotion par celui qui l'y avait attirée. Plus d'un an après la mort de Pascal, il se présenta une circonstance qui la troubla. Une rencontre préparée lui fit revoir l'homme qui la recherchait en mariage à l'époque où elle s'était jetée à Port-Royal. « Cet homme lui marqua les mêmes empressements qu'il avait fait il y a six ou sept ans. Mlle de Roannez fut touchée. » Mais, à défaut de Pascal, Mme Perier, et M. Singlin avec elle, ressaisirent cette âme qui se laissait aller à la douceur d'être aimée, et la firent rentrer dans la voie étroite qu'on lui avait faite. Puis M. Singlin mourut, Mme Perier quitta Paris, et Mlle de Roannez fut livrée à d'autres conseils. Son frère, renonçant au monde, avait vendu son gouvernement, et s'était retiré à la maison des Pères de l'Oratoire. Ses deux sœurs étaient religieuses. Mlle de Roannez devenait un grand parti, et, avec l'agrément de la cour, pouvait porter avec elle dans une autre maison le duché de son frère. Un conseil de conscience l'autorisa à se faire relever de son vœu, et elle devint, en 1667, duchesse de La Feuillade (les relations ne parlent plus de celui qui avait pensé à elle en d'autres temps). Dès que Port-Royal avait senti sa conquête lui échapper et retourner au monde, il avait été indigné. Le Recueil d'Utrecht (p. 309) a transcrit une lettre d'Arnauld à Mme Perier, de mars 1666, où se lisent ces dures paroles : « Ce n'est pas que les exemples dont vous me parlez ne soient de terribles leçons... Celui que vous laissez entendre sans le marquer expressément est le plus

effroyable, n'y ayant rien de plus touchant que ce qu'a écrit autrefois de ses dispositions cette personne, lorsqu'elle s'engageait à Dieu par tant de vœux, et n'y ayant rien au contraire de plus scandaleux que l'oubli où elle paraît être aujourd'hui de toutes ces grâces de Dieu. Mais la frayeur salutaire que ces exemples causent nous est un puissant moyen pour éviter de semblables chutes. Il y a deux choses principalement qui ont pu contribuer à la perte de cette personne, etc. » Mais elle était à peine mariée, qu'*elle reconnut sa faute*, dit le Recueil d'Utrecht, *et commença à en faire pénitence. Dieu lui offrit dans la suite divers moyens de la faire, qu'elle accepta avec joie.* En effet, cruellement frappée dans ses enfants [1], atteinte elle-même profondément dans sa santé, elle mourut d'un cancer au sein, en 1683, après quinze ans d'une vie qui ne fut pas seulement consumée par tous ces maux, mais par les scrupules et les tourments d'une conscience troublée. Elle disait, suivant le Nécrologe, qu'elle eût été plus heureuse de vivre paralytique à Port-Royal, que comme elle vivait dans l'éclat de sa fortune. Elle laissa trois mille livres à l'abbaye, en demandant qu'on y reçût une religieuse converse (c'est-à-dire de celles qui font l'office de servantes), qui remplirait la place qu'elle devait tenir elle-même, tâchant de perpétuer ainsi son expiation. Et cependant Port-Royal, dans son impitoyable zèle, n'a pas eu pour elle une parole d'attendrissement.

Les fragments que MM. de Port-Royal ont détachés de ces Lettres pour les donner au public ont été placés dans les titres XXVII et XXVIII de leur édition, *Pensées sur les miracles* et *Pensées chrétiennes.* Ils n'en indiquent pas l'origine, et surtout ils en ont effacé ce qui en fait aujourd'hui pour nous tout l'intérêt. Nous sommes effrayés, en lisant ces Extraits, des ravages qu'ont dû faire dans un cœur faible l'éloquence fougueuse de Pascal, sa charité avide et jalouse, son imagination qui tour à tour éblouit et épouvante. Une pareille influence dévore autant qu'une passion. Tantôt il l'exalte par l'orgueil. « Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude. Rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.» Le *Dieu caché* invite les âmes qu'il aime à se cacher comme lui. Mais quel éclat sera le prix de cette obscurité! « J'entre en une vénéra-

[1] « Le premier enfant qu'elle eut ne reçut point le baptême. Le second vint au de tout contrefait. Le troisième fut une fille naine qui mourut à l'âge de dix-neuf » *Recueil d'Utrecht.*

tion qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ. » Je *les vois*, c'est-à-dire, je vous vois; mais le détour qu'a pris Pascal lui permet seul d'adresser à celle à qui il écrit de tels hommages. Pourrait-il lui dire en face : Je vous vois déjà couronnée radieuse au haut du ciel?

Et puis tout à coup il la terrasse en ajoutant :

« Mais, quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. »

Quelle péripétie! quelle secousse! Mlle de Roannez avait-elle la tête assez forte pour supporter de tels ébranlements? Pouvait-elle résister longtemps, ainsi suspendue et ballottée entre la gloire de l'apothéose et l'abîme de la damnation?

« Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes... je plains la personne que vous savez, etc. » Ces désignations couvertes sont dans les habitudes de Port-Royal, réduit à s'envelopper de mystère en toutes choses. Voici ce qu'on lit dans une Lettre de M. de Rebours à M. de Pontchâteau, de 1651, conservée dans le Recueil d'Utrecht, page 413 : « Vous me permettrez encore, monsieur, de vous dire qu'il est à propos que, dans les lettres que vous nous écrirez, vous ne nommiez personne, comme vous pouvez voir que j'ai fait en celle-ci; afin que si, par quelque mauvaise rencontre, les lettres venaient à se perdre, ou à tomber en des mains ennemies, on ne pût pas avoir pleine lumière de ce qui s'y pourra traiter. »

Il y a dans le premier Extrait un passage fort remarquable :

« Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus,

le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hor de l'Église, et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion : au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi, je serais perdu pour jamais. »

Mlle de Roannez, toujours en proie aux scrupules et aux incertitudes, avait sans doute été troublée de la crainte que ses amis ne se séparassent du chef de l'Église. Pascal se montre tendre et même impatient sur ce point, où il sent bien qu'est le côté faible du parti. Il y a un peu d'humeur dans sa vive réponse. *Le petit zèle,* ce n'est pas le peu de zèle, c'est une expression qui avertit Mlle de Roannez de ne pas prendre ce zèle trop au sérieux. Il lui parle comme à un enfant à qui on sait gré d'un bon mouvement, même peu raisonnable.

Il disait de même d'ailleurs dans la XVIIe *Provinciale :* « Je n'ai d'attache sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir, *et dans la communion avec le pape, son souverain chef, hors de laquelle je suis très-persuadé qu'il n'y a point de salut.* » C'était donc sans prétendre se séparer de la communion du pape qu'il écrivait les dures paroles qu'on a lues dans les *Pensées,* XXIV, 66. Joseph de Maistre a relevé fortement cette situation fausse du jansénisme. (*De l'Eglise gallicane,* I, 3 et 9.) Voyez aussi le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, 1re édit., tome III, page 26 et page 157.

Ces mots du cinquième Extrait : « Les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance », sentent bien le voisinage de la Fronde. MM. de Port-Royal, en 1670, ont imprimé seulement que les rois *témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux,* etc.

TROIS DISCOURS DE PASCAL

SUR LA CONDITION DES GRANDS.

Ces discours ont été publiés par Nicole dans le *Traité de l'Éducation d'un prince*, 1670, au lendemain de la publication des *Pensées de Pascal*. C'était un volume comprenant plusieurs écrits réunis sous ce titre général, *De l'Éducation d'un prince*, qui était aussi le titre particulier du premier de ces écrits. L'auteur n'avait pas encore donné ses *Essais de Morale*, dont le premier volume parut en 1671. Plus tard il réimprima le *Traité de l'Éducation d'un prince*, en supprimant ce titre général, comme second volume des *Essais de Morale*. Et enfin, dans une troisième édition de ce volume, qui est de 1679, il intervertit l'ordre des Traités qui le composaient. Celui qui porte pour titre particulier, *De l'Éducation d'un prince*, ne vint plus que le dernier. Les discours de Pascal se trouvent à la suite du traité *De la Grandeur*. Nicole les a fait précéder d'un préambule que je reproduirai d'abord.

« Une des choses sur lesquelles feu M. Pascal avait plus de vues, était l'instruction d'un prince que l'on tâcherait d'élever de la manière la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle, et la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs et d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus de contribuer s'il y était engagé, et qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avait accoutumé d'écrire les pensées qui lui venaient sur les sujets dont il avait l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont étonnés de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de lui, qui regardât expressément cette matière, quoique l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant guère de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un prince que le recueil que l'on en a fait.

« Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matière ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement présentes il ait négligé de les écrire. Et comme par l'une et l'autre cause le public s'en trouve

également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne, qui a assisté à trois discours assez courts qu'il fit à un enfant de grande condition [1] et dont l'esprit, qui était extrêmement avancé, était déjà capable des vérités les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans après [2] ce qu'il en a retenu. Or, quoique après un si long temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors, néanmoins tout ce qu'il disait faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées ou ses sentiments. »

Nicole lui-même est probablement cette personne qui avait assisté à ces discours, et qui les a rédigés de mémoire longtemps après. Et, malgré son témoignage si remarquable sur la profonde impression que faisait cette grande parole, et sur l'impossibilité de l'oublier, il est clair que ce n'est plus la voix même de Pascal, mais celle de Nicole, que nous entendons. En effet, on ne retrouvera pas ici, comme on la retrouvait dans l'Entretien avec M. de Saci, la fierté et la véhémence du style de Pascal, si ce n'est dans quelques traits détachés, dont la hardiesse ou la brusquerie avait frappé davantage l'imagination de Nicole, et était restée dans sa mémoire.

Cette phrase de Nicole : *Et comme par l'une et l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne*, etc., fait voir que Nicole n'a songé à rédiger ces discours que vers le temps de la première édition des *Pensées*, c'est-à-dire à l'époque même où il les a donnés au public; et comme ils remontaient à neuf ou dix ans, ils sont donc des dernières années de la vie de Pascal. On a supposé, et cette supposition a été admise généralement, que le jeune seigneur auquel s'adressait Pascal était le duc de Roannez; mais cela ne peut pas être. Le duc était né vers 1630 [3]; on ne peut donc se le représenter, vers 1660, comme un enfant très-avancé pour son âge, suivant les termes de Nicole. On ne gagne rien en reculant ces entretiens, comme on a voulu le faire, jusqu'à la date de 1652; car le duc de Roannez aurait eu déjà vingt-deux ans. Il n'avait que sept ans de moins que Pascal; il s'était lié avec lui, comme voisin et comme amateur de bel esprit et de science, dans un temps où Pascal vivait comme tout le monde, et n'avait point autorité pour prêcher ainsi. Il est clair que Pascal n'a pu tenir ce langage que depuis sa retraite à Port-Royal, et c'est ainsi que Nicole a pu se trouver présent à ces entretiens.

1. Dans les *Essais de Morale*, on trouve partout *qualité* au lieu de *condition*.
2. Dans la première édition, Nicole avait mis, *sept ou huit*.
3. « Il n'avait guère que vingt-quatre ans, dit le *Recueil d'Utrecht*, lorsque M. Pascal s'étant donné à Dieu, lui persuada d'entrer dans les mêmes sentiments que lui, et de se mettre sous la conduite de M. Singlin. » Or on sait que cette conversion de Pascal est de 1654.

Et il fallait bien, ce me semble, que celui à qui ces discours s'adressaient ne fût qu'un enfant, comme le dit Nicole, pour qu'on se permît de lui faire la leçon de ce ton âpre et despotique. Si Nicole lui-même a dit quelque part (*Lettre à M. de Sévigné sur les Pensées*) que son amour-propre *n'aimait pas à être régenté si fièrement*, à plus forte raison un jeune duc et pair déjà homme eût trouvé mauvais, je crois, qu'on lui dît en face, et devant un tiers, ces vérités dures et durement présentées. Mais un enfant pouvait écouter cela comme il écoutait une leçon en classe ou un catéchisme. Maintenant, quel nom faut-il mettre à la place de celui du duc de Roannez?

Je crois pouvoir affirmer que cet enfant de *grande condition*, comme dit Nicole, était le fils aîné du duc de Luynes, connu depuis sous le titre de duc de Chevreuse, qui lui fut donné lors de son mariage.

On peut voir à son sujet les Mémoires de Saint-Simon, à l'année 1712. Il était né en octobre 1646; il pouvait donc avoir quatorze ans quand Pascal lui adressait ces leçons. C'est aussi pour lui que fut composée la Logique de Port-Royal [1].

I.

Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-la dans cette image.

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune.

1. Je transcris quelques lignes de Saint-Simon, tome x, page 266, de l'édition in-8° de M. Chéruel: « Né avec beaucoup d'esprit naturel, d'agrément dans l'esprit, de goût pour l'application, et de facilité pour le travail et pour toutes sortes de sciences, une justesse d'expression sans recherche et qui coulait de source, une abondance de pensées, une aisance à les rendre et à expliquer les choses les plus abstraites ou les plus embarrassées avec la dernière netteté et la précision la plus exacte, il reçut la plus parfaite éducation des plus grands maîtres en ce genre, qui lui donnèrent toute leur affection et tous leurs rares talents.

» Le duc de Luynes son père n'avait ni moins d'esprit..., ni moins d'application et de savoir. Il s'était lié, par le voisinage de Dampierre, avec les solitaires de Port-Royal-des-Champs, et après la mort de sa première femme, mère du duc de Chevreuse, s'y était retiré avec eux; il avait pris part à leur pénitence et à quelques-uns de leurs ouvrages, *et il les pria de prendre soin de l'instruction de son fils*... Ces messieurs y mirent tous leurs soins par attachement pour le père, et par celui que leur donna pour leur élève le fonds de douceur, de sagesse et de talents qu'ils y trouvèrent à cultiver. »

Saint-Simon nous le représente dans ce même chapitre comme *amoureux par nature des voies obliques en matière de raisonnement*, comme possédé par *un goût de raisonnements peu naturels*. C'était donc un écolier admirablement disposé pour recevoir les leçons paradoxales de Pascal.

Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvait roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui ; et non-seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde, que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais ces mariages, d'où dépendent-ils? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues[1].

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est

1. Dans certaines éditions des *Essais*, on renvoie ici aux *Pensées diverses*, qui sont dans la fin du VIe volume. On retrouve en effet les mêmes idées dans la 103e, qui a pour titre : *Etendue de la reconnaissance.*

pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre ; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager ; et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme qui ne posséderait son royaume que par l'erreur du peuple, parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous et qui vous en rende digne. Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc ; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là ? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée ; et que, si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnaître, par une pensée plus cachée mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes ; car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez ; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence, et surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui aurait été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venait à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui était dû, qu'il le

méritait, et qu'il lui appartenait de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de condition qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportements, toute la violence et toute la vanité des grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seraient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

II.

Il est bon, monsieur, que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous est pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement; après l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler[1].

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles et effectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimables, comme les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces gran-

1. Il y a, *la troubler*, dans Nicole (dans la troisième édition comme dans la première), mais il semble bien que c'est une faute, et plus tard on a substitué *le*.

deurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures, qui doivent être néanmoins accompagnées, selon la raison, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux ; il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles ; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice ; car, en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi ; en cette qualité il veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle ; elle demande une préférence d'estime ; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser

avec justice; mais, si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

III.

Je vous veux faire connaître, monsieur, votre condition véritable; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui font qu'ils se soumettent à vous; sans cela, ils ne vous regarderaient pas seulement. Mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre : ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs, soulagez leurs nécessités, mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin, et, si vous en demeu-

rez là, vous ne laisserez pas de vous perdre ; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête; mais, en vérité, c'est toujours une grande folie que de se damner; et c'est pourquoi il ne faut pas en demeurer là. Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, et ne désirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je vois que plusieurs personnes de votre condition se laissent emporter, faute de bien connaître l'état véritable de cette condition.

REMARQUES SUR LES DISCOURS SUR LA CONDITION DES GRANDS.

Ces discours sont pleins d'idées particulières à Pascal et qui se retrouvent dans les *Pensées*. On a vu là cette île inconnue où l'homme est jeté (art. XI, 8); cette double pensée ou pensée de derrière (V, 9; XXIV, 90); cette négation du droit de propriété (VI, 7 *bis* et 50); cette illusion que se fait le peuple ou le grand nombre (V, 2, etc.); ces *respects d'établissement* si peu sérieux (V, 6 et 11 ; VI, 10, 37; XXV, 119). Cependant certaines choses qui, dans les *Pensées*, paraissent déjà indiscrètes et hasardées, semblent l'être encore davantage ici.

« Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre. »

Pascal oublie que, pour qu'on n'ait pas à se plaindre, il ne suffit pas *qu'il plaise* aux législateurs de faire ainsi ; il faut encore qu'ils aient de *bonnes raisons*, comme lui-même vient de dire. Tradition ou paradoxe, rien ne peut plus se justifier aujourd'hui que par les *bonnes raisons*. Les systèmes, vieilleries ou nouveautés, auxquels manqueraient les raisons, il faudrait les laisser tomber sans les défendre.

Quand Pascal établit que les grands sont des *rois de concupiscence* et qu'il en conclut *qu'ils ne doivent pas régner par une autre voie que par celle qui les a faits rois*, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas être durs, mais satisfaire de leur mieux la concupiscence de ceux qui les servent, quoi qu'on doive penser de ce conseil, il contredit ce que Pascal lui-même a dit ailleurs. Il soutient, en effet, que la soumission des hommes aux puissants est encore plus fondée sur la crainte des maux que sur le désir des biens (voy. v, 13) : d'où il s'ensuivrait que, quand ils règnent par la dureté et la force, c'est-à-dire par la crainte, ils règnent plus que jamais *par la voie qui les fait rois.*

L'originalité de Pascal éclate dans des traits tels que ceux-ci :

« Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. » — « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » — « Vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honnête homme [en galant homme]. Il y a des gens qui se damnent si sottement! etc. »

Mais son génie est surtout dans ce singulier mélange d'un scepticisme qui semble tout détruire, et d'un dogmatisme qui acquiesce à tout. Il passe du plus grand mépris au plus grand respect, à l'égard des choses établies; il sape les fondements de l'édifice, et ne prétend pas qu'on en dérange une seule pierre. Vous n'avez droit à rien, dit-il, par la nature et la raison; et ensuite : Vous avez droit à tout par la volonté de Dieu. Il les gourmande, il les gronde, il les maltraite; chacune de ses paroles les humilie; il les salue ironiquement du nom de rois de concupiscence; mais il ne lui vient pas même en pensée de se demander si, en effet, c'est bien l'ordre de Dieu et la loi du genre humain, que quelques hommes règnent ainsi sur la concupiscence des autres hommes, et disposent selon leurs caprices des objets du désir de tous. Il juge le présent, il n'en est pas dupe, ou du moins pas à la façon vulgaire; c'est assez pour lui, et il ne va pas plus loin : il n'a sur l'avenir ni un pressentiment ni un vœu. Et la portée de sa morale ne dépasse pas celle de sa politique. S'il avait cru à la raison et à la justice, voici ce qu'il pouvait dire aux grands : Les hommes respectent votre grandeur, ils ne le feront pas longtemps, si vous ne la leur faites paraître respectable; et le seul moyen qu'elle le paraisse, c'est que là où est la supériorité du rang et de la fortune, vous mettiez aussi la supériorité de l'intelligence, du dévouement et des services. Au lieu de croire donc qu'il y a deux sortes de grandeurs qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre, et que les grandeurs d'établissement ne dépendent que de la volonté des hommes, croyez au contraire que les grandeurs

d'établissement n'ont pu avoir leur raison que dans les grandeurs naturelles, qui seules les peuvent soutenir. Soyez donc les véritables *grands* de votre patrie : voilà vos devoirs en un mot. Au lieu de cela, que dit-il ? Répandez l'argent autour de vous, répandez les grâces, faites qu'on se trouve bien de vous faire la cour : voilà à quelles conclusions aboutit, dans l'ordre purement moral, une prédication en apparence si hardie ; et cette conclusion bien humble, il ne trouve pas même un raisonnement rigoureux pour l'étayer. Je ne doute pas cependant que ces discours n'aient produit, au temps où ils ont paru, une impression profonde ; mais je crois que, comme il arrive souvent à Pascal, sa force a été surtout dans la partie critique et négative de ses idées. C'est là qu'il est tout-puissant, que sa logique est irrésistible, son ironie impitoyable, son sang-froid accablant ; c'est là qu'il trouve de ces traits qui s'enfoncent si bien, qu'il n'y a pas moyen de les arracher et qu'ils restent au fond de la blessure. L'esprit d'égalité et d'indépendance, déjà répandu partout, quoiqu'il n'éclatât pas encore, se nourrissait d'autant plus avidement de ces mots terribles, qu'ils n'éveillaient point de scrupule, sortant du sein d'une foi si profonde. Le nom de Dieu obligeait à la soumission extérieure, mais il autorisait la révolte du dedans. On voulait bien honorer les grands, mais on avait le plaisir de leur dire en face qu'ils n'avaient aucun droit par eux-mêmes d'être honorés. Ainsi, l'ordre établi n'ayant plus de racines dans la terre, et demeurant seulement comme suspendu au haut du ciel par la chaîne mystique de la foi, il devait suffire un jour, pour tout emporter, qu'un anneau de cette chaîne vînt à se détacher sous l'effort du doute.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 34, à la fin. — (*Remarque sur le fragment* 12) : « La merveille de l'établissement du christianisme avait été exposée par Balzac dans le *Socrate chrétien.* »

Voici deux passages du troisième Discours : « Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poètes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

« Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde en apparence avait ruiné l'Eglise, mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté...

« Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré ; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune ; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort et lui eussent fait naître des partisans ; si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale et plusieurs autres batailles décisives de l'empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome, à l'exclusion de l'héritier de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus, qu'une cause si souvent perdue eût toujours été suivie. Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à l'empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit discréditée, et que le gain aille aux malheureux.

« Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier, et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait et étouffer l'Eglise au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise : et bien qu'il y ait encore en la nature des choses, des inscriptions qu'ils ont laissées : *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire,* l'expérience nous fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui les monuments de leur vanité, et non de leur victoire ; l'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment, à la gloire de notre Jésus-Christ et à la honte de leur Dioclétien : Les tyrans passent, mais la vérité demeure... »

Dans ces brillantes considérations, on ne peut s'empêcher de remarquer que Balzac s'étonne de la révolution chrétienne en homme qui ne sait ce que c'est que révolution. Il oublie qu'entre Pontius Pilatus et Cons-

tantin il s'était écoulé environ trois siècles. Il n'en a pas fallu autant, à beaucoup près, en France pour passer de la royauté triomphante de Louis XIV à la République.

Page 43, l. 16 : « Mahomet en défendant de lire. » — Je trouve ce même parallèle dans un discours prononcé en 1471 par un envoyé du pape Paul II devant l'empereur Frédéric III : « Mahomet détourne les hommes de l'étude de la philosophie et des recherches qui ont pour objet la connaissance de vérité... Le Christ, au contraire, à peine âgé de douze ans, disputa dans le Temple avec les pharisiens sur la Loi et sur les mystères. » Henri Vast, *Le cardinal Bessarion,* 1878, p. 394, en note.

Ce n'est là qu'un préjugé, que M. Garcin de Tassy, si bon chrétien, a réfuté toutes les fois qu'il en a eu l'occasion. Voir notamment son *Discours d'ouverture* du 3 décembre 1866, p. 39 : « C'est une grande erreur de croire que les musulmans sont ennemis de la science. Mahomet a dit, d'après un *hadis :* L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs. »

Page 83, l. 23 : « Elie, Enoch. » — Au sujet du *Livre d'Enoch,* voir mon ouvrage, *le Christianisme et ses origines,* t. III, p. 370 et 504.

Page 95, à la fin : « Cachot. » — Pour expliquer ce mot, se reporter au fragment IX, 4, t. I, p. 142.

Page 97, ligne 12 : « Des œufs, sans coq. » — Tertullien, *Adversus Valentisianos,* 10 : « Miraris haec! Et gallina sortita est de suo parere. » Tertullien ne voulait que se moquer de la génération mystique d'Enthyméses ou la Pensée, née de Sophia ou la Sagesse, suivant les Valentiniens, qui ne lui donnaient pas de père, mais l'argument est pris au sérieux et appliqué à la Vierge par Origène, *Contre Celse,* I, 37.

Page 121, l. 19-20 : « Pour la faire servir au bien public. » — Ce fragment et les deux suivants, qui manquent dans l'édition de Port-Royal et dont le premier seulement a été donné par Bossut (2e partie, XVII, 97), s'éclairent et se complètent par les passages suivants de Nicole (*De la Grandeur,* 1re partie, ch. VI) :

« Les hommes étant vides de charité par le dérèglement du péché, demeurent néanmoins pleins de besoins et sont dépendants les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, et elle le fait d'une manière que l'on n'admire pas assez, et où la charité commune ne peut atteindre...

« Il n'y a rien dont on tire de plus grands services que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne; car si on la laisse à elle-même, elle n'a ni bornes ni mesures... Il a donc fallu trouver un art pour régler la cupidité, et cet art consiste dans l'ordre politique, qui la retient par la crainte de la peine, et qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société. C'est cet ordre qui nous donne des marchands, des médecins, des artisans, et généralement tous ceux qui contribuent aux plaisirs et qui soulagent les nécessités de la vie...

« L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grands rois ne sauraient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils aient et quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre était détruit...

« Mais ce qui rend la plupart des gens insensibles à tout cela, est un principe de vanité et d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur; ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s'ils ne travaillaient que pour eux seuls; leurs lettres sont également portées aux extrémités du monde par un courrier qui en porte dix mille que s'il n'en portait qu'une seule; ils sont aussi bien traités par un médecin qui en voit plusieurs autres, que s'il n'était attaché qu'à eux... Néanmoins, parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n'en sont pas touchés..., et ils croient n'avoir d'obligation à personne, parce qu'il y a une infinité de gens qui, participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation. »

Mme de Sévigné, dans une Lettre à sa fille du 12 juillet 1671, a par distraction mis au compte de Pascal ce chapitre de Nicole, dont il avait tout au plus fourni peut-être l'idée fondamentale. Cet endroit de la lettre est trop piquant pour ne pas le citer en entier.

« Nous avons commencé la *Morale* (les *Essais* de *Morale* de Nicole); c'est de la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin il n'y a jour dans la semaine qu'ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi: il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une bonne invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance, et je crois que je l'aurais déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression. » (*Lettres*, édit. Hachette, in-8, t. II, p. 276.)

Cette distraction de Mme de Sévigné n'est d'ailleurs pas peut-être tout à fait involontaire; car dans une lettre à sa fille (du 23 septembre de la même année; elle dit à propos de la même *Morale* de Nicole : « Je trouve ce livre admirable. Personne n'a écrit sur ce ton que ces Messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. » (*Ibid.*, p. 369).

Page 129, l. 2 et 3 : « Dans la personne de Galilée. » — On lit dans la *Revue de l'Instruction publique* du 8 novembre 1866, sous la signature A. Morel, au sujet d'un livre intitulé : *Galilée, sa vie, ses découvertes et ses travaux* (par le docteur Max. Parchappe), les réflexions suivantes :

« Peut-être n'a-t-on pas remarqué suffisamment le vif souvenir que Galilée a obtenu de Pascal. L'opuscule de l'auteur des *Provinciales* que l'on intitule ordinairement *De l'autorité en matière de philosophie*, cette réclamation si ferme des droits de la science dans le domaine qui lui est propre, cette revendication qui paraît singulièrement hardie quand on la compare aux précautions du discours de la *Méthode*, qu'est-ce autre chose qu'un résumé de la lettre justificative adressée en 1615 par Galilée à la grande-duchesse Christine? Imprimée pour la première fois en 1636, à Strasbourg, elle paraît à cette date, croirait-on, pour mettre la franchise de Galilée en regard des réserves de Descartes. « Il me semble, — osait écrire le philosophe précur- « seur, — que dans la discussion des problèmes naturels, on ne devrait pas « prendre pour point de départ l'autorité des textes de l'Ecriture, mais les « expériences sensibles et les démonstrations nécessaires... Qui donc voudrait « poser des bornes au génie de l'homme? Qui oserait affirmer qu'on a déjà « vu et su tout ce qu'il y a au monde de visible et d'intelligible?... Dans les « sciences démonstratives on n'est pas maître de changer d'opinion à volonté, « et on ne commande pas la conviction à un mathématicien et à un philosophe « sur les phénomènes de la nature et du ciel, comme à un marchand et à un « légiste sur ce qui est licite dans un échange ou un contrat. » (P. 120-135.)

« Par ces belles paroles, au moins autant que par ses découvertes, Galilée est plus que le continuateur de Copernic et de Nicolas de Cusa, plus qu'un rénovateur, il se montre l'apôtre et le libérateur de la science. »

Page 138, après la l. 35, ajouter : Louis Racine, dans une note sur le v. 299 du IVe chant de son poème de la *Religion*, a justifié Pascal contre une critique de cette phrase par Voltaire. Mais on voit que l'attaque et la défense portaient également sur un texte faux, et qui donnait un sens assez différent à la pensée de Pascal.

En rabaissant les traditions chinoises, Pascal a encore affaire aux Jésuites. Dans ce temps-là précisément les Jésuites étaient vivement attaqués à Rome pour les complaisances que leurs ennemis leur imputaient à l'égard de l'idolâtrie dans la Chine et aux Indes. Il y eut même des décisions romaines, cette fois fort approuvées de Port-Royal, contre la tolérance de leurs missionnaires : Pascal a touché à ce sujet dans la cinquième *Provinciale*. (Voir aussi le chapitre XXXIX du *Siècle de Louis XIV* par Voltaire.) Le P. Martini, l'auteur de l' *Historia Sinica*, fut même mêlé à ce débat théologique. De là l'importance et l'irritation qu'on sent dans ces mots adressés aux interprètes complaisants des histoires chinoises : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. »

Page 118, l. 24 et 25 : « Comme les animaux. » — Il semble que ces mots indiquent que les animaux, suivant Pascal, font certaines choses qui peuvent faire dire qu'ils ont de la volonté. Emile Saisset l'a entendu autre-

ment : il croit que Pascal veut dire que la machine, qui ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, est comme les animaux en cela même. Pascal resterait ainsi plus fidèle à l'opinion de Descartes, qu'il avait en effet adoptée. Voir pages 151-152 et p. 148.

Page 158, fragment 41. — J'ai mis entre guillemets les mots : Jésus-Christ *rédempteur de tous*, dans la supposition que Pascal traduisait ici le vers latin cité dans la note 2. Autrement j'aurais dû plutôt renvoyer à I *Tim.*, II, 6 (cf. II *Cor.*, v. 14, etc.). La théologie de Port-Royal sur cette question est expliquée dans les *Instructions sur le Symbole*, par Nicole. Voir la section VI de la IIIe Instruction, qui a pour titre : *De la réprobation*, et principalement le VIe et dernier chapitre : *Comment* Jésus-Christ *est mort pour les réprouvés.*

Page 159, fragment 46. — Cette pensée a été répétée ici mal à propos. Elle se trouve déjà t. I, p. 194. — De même le fragment 186, p. 200, se trouve déjà t. I, p. 193.

Page 180, l. 11 : « L'origine de cette tradition vient du XVIe chapitre du IVe livre d'Esdras. »

Ce livre apocryphe, dont le texte grec est perdu, s'était conservé dans une version latine. Le docteur Richard Laurence en a publié à Oxford en 1820 une version éthiopienne inédite, sensiblement différente, avec la traduction en latin et en anglais. Il y a aussi une version arabe. L'ouvrage paraît avoir été composé au temps de Domitien, mais il est censé écrit par Esdras sous Artaxerce. Comme il ne se trouve pas dans les Bibles françaises ordinaires, je crois utile de donner ici le passage auquel se rapporte la note de Pascal.

« Et je répondis, et dis devant toi, Seigneur : J'irai ainsi que tu m'as commandé, et je reprendrai le peuple d'à présent : mais ceux qui naîtront après nous, qui les reprendra?... *Car ta Loi est brûlée : de sorte que personne ne sait ce que tu as fait, ni ce que tu dois faire encore.* Mais si j'ai trouvé grâce devant toi, envoie-moi ton Esprit saint, *afin que j'écrive tout ce qui a été fait dans le monde depuis le commencement, et qui était écrit en ta Loi;* pour que les hommes puissent trouver leur route, et que ceux qui voudront vivre aux derniers temps vivent en effet. Et il me répondit : Va, assemble ton peuple, et lui défends qu'il ne te cherche de quarante jours. Puis apprête des tablettes, et prends avec toi les cinq que voici, qui ont la main prompte à écrire, à savoir : Saréa, Dabrias, Salemias, Echanus et Asiel, et viens-t'en ici où j'allumerai en ton cœur une lumière d'entendement, laquelle ne sera point éteinte jusqu'à ce que les choses que tu commenceras à écrire soient achevées. Puis, ayant achevé le tout, tu en publieras une partie, et communiqueras le reste secrètement aux sages, et tu commenceras demain à cette heure à écrire...

« Et je pris ces cinq ainsi qu'il m'avait commandé, et nous nous en allâmes au champ et y demeurâmes. Et le lendemain venu, voici une voix qui m'appela en disant : Esdras, ouvre ta bouche, et bois ce que je te donnerai à boire. J'ouvris ma bouche et un vase plein me fut présenté. Ce qui le remplissait était comme de l'eau, mais la couleur en était semblable au feu Je le pris et l'ayant bu, mon cœur fut troublé par le travail de la pensée, et la sagesse entrait en moi peu à peu. Lors ma bouche fut ouverte et ne fut plus fermée. Le Très-Haut donna entendement aux cinq, et ils écrivirent ce qui leur était dicté, et qu'ils ne savaient point. Ils prenaient leur réfection le soir, je parlais tout le jour et ne me taisais point la nuit. Et furent écrits, pendant quarante jours, quatre-vingt-quatorze livres. » J'ai modifié les derniers versets d'après la version du docteur Laurence, qui paraît meilleure.

Page 292, l. 4 : « Identité de numéro. » — Sur l'identité de numéro, voir Aristote, *Topica*, I, v. 2. Quant à l'ensemble de cet article, le meilleur argument que je puisse en donner est de renvoyer à M. Bouillier, *Histoire de la philosophie Cartésienne*, 3e édition, 1868, t. I, p. 447 et suivantes (chap. XXI), et particulièrement à la Lettre de Descartes citée à la p. 454.

Page 222. — Ajoutez ici l'alinéa suivant : Pascal n'avait pas lu seulement les évangiles pour l'édification ; il en avait fait une étude suivie et détaillée, comme en témoigne un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, que M. Faugère a

publié pour la première fois en 1846. C'est une espèce de concordance des évangiles en français, où toute la vie de Jésus-Christ est distribuée en 354 versets, précédés d'une courte préface, qui se termine par ces paroles : « Or ce que les évangélistes ont écrit, pour des raisons qui ne sont peut-être pas toutes connues, dans un ordre où ils n'ont pas toujours eu égard à la suite des temps, nous le rédigeons ici dans la suite des temps, en rapportant chaque verset de chaque évangéliste dans l'ordre auquel la chose qui y est écrite est arrivée, autant que notre faiblesse nous l'a pu permettre. Si le lecteur y trouve quelque chose de bon, qu'il en rende grâce à Dieu, seul auteur de tout bien, et ce qu'il y trouvera de mal, qu'il le pardonne à mon infirmité [1]. »

Page 266, note 1. — M. Ch. Thurot (*Recherches historiques sur le principe d'Archimède*, 1869, p. 72) a montré que je m'étais trompé dans cette note en rapportant à un *Traité du Vide* les paroles de la lettre de Pascal à M. Ribeyre, qui se rapportent en réalité, comme il l'a fait voir, à son *Traité de la pesanteur de la masse de l'air*. Voir la conclusion de ce Traité.

1. C'est à la suite de cet écrit que M. Faugère a publié le Testament de Pascal. Voir , p. XXXI, note 2.

CONCORDANCE

(VOIR L'AVANT-PROPOS EN TÊTE DU TOME 1er)

ART. XVI

1, p. 459 — 1 *bis*, p. 51 — 2, p. 123 — 3 p. 110 — 4, p. 43 — 5, p. 382 — 6, p. 253 — 7, p. 15 — 8, p. 29 — 8 *bis*, p. 29 — 8 *ter*, p. 15 — 9, p. 5 — 10, p. 49 — 10 *bis*, p. 255.

11, p. 253 — 12, p. 31 — 13, p. 35 — 14, p. 35 — 15, p. 33 — 16, p. 33 — 16 *bis*, p. 37 — 16 *ter*, 37.

ART. XVII

1, p. 53 — 2, p. 55 — 3, p. 277 — 4, p. 59 — 5, p. 49 — 6, p. 61 — 7, p. 467, — 9, p. 61 — 10, p. 485 — 11, p. 61 — 12, p. 227.

ART. XVIII

1, p. 167 — 2, p. 167 — 3, p. 405 — 4, p. 199 — 5, p. 59 — 6, p. 165 — 7, p. 165, — 8, 398 — 9, p. 232 — 10, p. 197.

11, p. 232 — 12, p. 90 — 13, p. 222 — 14, p. 222 — 15, p. 37 — 16, p. 37 — 17, p. 37 — 18, p. 77 — 19, p. 487 — 20, p. 19 — 21, p. 229 — 22, p. 195.

Les traductions reproduites dans mes Remarques (p. 30) sont aux pages 309, 289, 293, 295 de l'autographe.

ART. XIX

1, p. 489 — 1 *bis*, p. 55 — 2, p. 51 — 2 *bis*, p. 61 — 3, p. 193 — 4, p. 49 — 4 *bis*, p. 53 — 4 *ter*, p. 59 — 5, p. 11 — 5 *bis*, p. 75 — 6, p. 485 — 7, p. 55 — 7 *bis*, p. 467 — 8, p. 31 — 9, p. 465 — 9 *bis*, p. 457 — 10, p. 57 — 10 *bis*, p. 467.

ART. XX

1, p. 326 — 3, p. 443 — 5, p. 443 — 6, p. 237 — 7, p. 27 — 8, p. 57, — 9, p. 47 — 10, p. 47.

11, p. 17 — 12, p. 167 — 13, p. 57 — 15, p. 59 — 16, p. 45 — 18, p. 153 — 19, p. 45.

ART. XXI

1, p. 239.

ART. XXII

1, p. 25 — 2, p. 206 — 5, p. 416 — 7, p. 151 — 8, p. 491 — 9, p. 485.

ART. XXIII

1, p. 235 — 1 *bis*, p. 471 — 1 *ter*, p. 471 — 2, p. 461 — 3, p. 119 — 4, p. 235 — 5, p. 459 — 5 *bis*, p. 459 — 6, p. 471 — 7, p. 125 — 8, p. 459 — 9, p. 473 — 10, p. 465.

11, p. 473 — 12, p. 461 — 13, p. 463 — 14, p. 455 — 15, p. 119 — 16, p. 125 — 17, p. 471 — 18, p. 237 — 19, p. 451 — 20, p. 453.

21, p. 447 — 22, p. 237 — 23, p. 443 — 24, p. 451 — 25, p. 463 — 26, p. 402 — 27, p. 402 — 28, p. 447 — 29, p. 453 — 30, p. 463.

31, p. 471 — 32, p. 473 — 33, p. 343 — 34, p. 449 — 35, p. 117 — 36, p. 117 — 37, p. 449 — 38, p. 449 — 39, p. 402 — 40, p. 402 — 41, p. 415 — 42, p. 343 — 43, p. 344 — 44, p. 347.

ART. XXIV

1, p. 425 — 2, p. 8 — 3, p. 409 — 3 *bis*, p. 25 — 4, p. 45 — 5, p. 8 — 7, p. 40 — 8, p. 19 — 8 *bis*, p. 205 — 10 *ter*, p. 442.

11 *bis*, p. 225 — 12, p. 275 — 12 *bis*, p. 225 — 12 *ter*, p. 423 — 13, p. 277 — 14, p. 197 — 15, p. 419 — 15 *bis*, p. 447 — 16, p. 25 — 16 *bis*, p. 229 — 16 *ter*, p. 63 — 17, p. 65 — 17 *bis*, p. 27 — 18, p. 113 — 18 *ter*, p. 247 — 19, p. 481 — 20, p. 45 — 20 *bis*, p. 416.

22, p. 161 — 23, p. 115 — 23 *bis*, p. 115 — 24, p. 425 — 25, p. 12 — 26, p. 27 — 26 *bis*, p. 247 — 26 *ter*, p. 485 — 28, p. 381 — 29, p. 127 — 30, p. 429.

31, p. 202 — 32, p. 227 — 33, p. 115 — 33 *bis*, p. 85 — 34, p. 109 — 35, p. 455 — 36, p. 225 — 37, p. 232 — 38, p. 146 — 39 *bis*, p. 113 — 40, p. 265.

41, p. 221 — 42, p. 485 — 43, p. 51 — 44, p. 119 — 45, p. 205 — 46, p. 159 — 46 *ter*, p. 447 — 47, p. 344 — 48, p. 77 — 49, p. 127 — 50, p. 61.

52, p. 125 — 53, p. 4 — 53 *bis*, p. 229 — 54, p. 7 — 55, p. 481 — 56, p. 8 — 56 *bis*, p. 11 — 57, p. 1 — 57 *bis*, p. 65 — 57 *ter*, p. 73 — 58, p. 63 — 59, p. 149 — 59 *bis*, p. 149 — 59 *ter*, p. 149 — 60, p. 265 — 60 *bis*, p. 199 — 60 *ter*, p. 199.

61, p. 232 — 61 *bis*, p. 191 — 61 *ter*, p. 94 — 62, p. 93 — 63, p. 85 — 65, p. 129 — 66, p. 99 — 66 *bis*, p. 100 — 67, p. 201 — 69, p. 104 — 70, p. 90.

71, p. 483 — 72, p. 429 — 73, p. 429 — 74, p. 433 — 75, p. 109 — 76, p. 123 — 77, p. 123 — 78, p. 123 — 79, p. 107 — 80, p. 407 — 80 *bis*, p. 232 — 80 *ter*, p. 405.

81, p. 465 — 81 *bis*, p. 47 — 82, p. 27 — 83, p. 449 — 83 *bis*, p. 343 — 84, p. 251 — 85, p. 437 — 86, p. 213 — 87 *bis*, p. 142 — 88, p. 130 — 89, p. 83 — 89 *bis*, p. 251 — 90, p. 231 — 90 *bis*, p. 163.

91, p. 142 — 92, p. 142 — 93, p. 249 — 94, p. 12 — 95, p. 427 — 96, p. 169 — 96 *bis*, p. 169 — 97, p. 17 — 98, p. 63 — 99, p. 47 — 100 *bis*, p. 152 — 100 *ter*, p. 415 — 101, p. 61.

ART. XXV

1, p. 103 — 2, p. 229 — 3, p. 225 — 4, p. 420 — 5, p. 159 — 6, p. 440 7, p. 440 — 8, p. 431 — 9, p. 423 — 10, p. 423.

11, p. 229 — 11 *bis*, p. 201 — 12, p. 427 — 13, p. 127 — 14, p. 420 — 16, p. 67 — 17, p. 23 — 19, p. 402 — 20, p. 41.

21, p. 489 — 22, p. 163 — 23, p. 193 — 24, p. 431 — 25, p. 130 — 25 *bis*, p. 130 — 25 *ter*, p. 441 — 26, p. 47 — 26 *bis*, p. 485 — 27, p. 277 — 28, p. 23 — 29, p. 8 — 30, p. 265.

31, p. 393 — 32, p. 416 — 32 *bis*, p. 47 — 33 *bis*, p. 63 — 34, p. 447 — 34 *bis*, p. 423 — 35, p. 331 — 36, p. 23 — 37, p. 73 — 38, p. 4 — 39, p. 8 — 39 *bis*, p. 8 — 40, p. 142.

41, p. 344 — 42, p. 485 — 43, p. 197 — 44, p. 89 — 45, p. 27 — 46, p. 163 — 47, p. 244 — 48, p. 270 — 49, p. 273 — 50, p. 461.

51, p. 409 — 52, p. 45 — 53, p. 402 — 54, p. 90 — 54 *bis*, p. 419 — 55, p. 121 — 55 *bis*, p. 121 — 57, p. 427 — 58, p. 437 — 60, p. 73.

61, p. 453 — 61 *bis*, p. 449 — 62, p. 427 — 63, p. 73 — 64, p. 186 — 65, p. 435 — 66, p. 69 — 67, p. 412 — 68, p. 441 — 69, p. 441 — 70, p. 104.

71, p. 142 — 72, p. 67 — 73, p. 99 — 74, p. 123 — 75, p. 123 — 76, p. 415 — 77, p. 435 — 78, p. 153 — 79, p. 469 — 80, p. 61 — 80 *bis*, p. 394 — 80 *ter*, p. 81.

81, p. 81. — 83, p. 47 — 85, p. 73 — 86, p. 165 — 87, p. 465 — 88, p. 41.

91, p. 4, 8 — 92, p. 63 — 92 *bis*, p. 440 — 92 *ter*, p. 461 — 93, p. 467 — 93 *bis*, p. 51 — 94, p. 270 — 94 *bis*, p. 169 — 94 *ter*, p. 123 — 95, p. 401 — 97, p. 4 — 98, p. 394 — 99, p. 130 — 99 *bis*, p. 442 — 100, p. 225.

101, p. 43 — 102, p. 79 — 103, p. 81 — 104, p. 249 — 105, p. 97 — 106, p. 439 — 107, p. 90 — 108 *bis*, p. 29 — 109, p. 29 — 109 *bis*, p. 485 — 110, p 485.

111, p. 45 — 111 *bis*, p. 15 — 112, p. 89 — 113, p. 89 — 114, p. 99 — 115, p. 99 — 116, p. 393 — 117, p. 412 — 118, p. 65 — 118 *bis*, p. 130 — 119, p. 163 — 120, p. 83.

121, p. 201 — 122, p. 49 — 123, p. 201 — 124, p. 169 — 125, p. 107 — 126, p. 85 — 127, p. 107 — 128, p. 225 — 129, p. 223 — 130, p. 143 — 130 *bis*, p. 143.

131, p. 415 — 132, p. 125 — 133, p. 12 — 134, p. 205 — 135, p. 205 — 136, p. 374 — 137, p. 485 — 138, p. 442 — 139, p. 119 — 140, p. 491.

141, p. 247 — 142, p. 411 — 144, p. 267 — 145, p. 202 — 146, p. 463 — 147, p. 471 — 148, p. 435 — 149, p. 119 — 150, p. 125.

151, p. 469 — 152, p. 31 — 153, p. 19 — 154, p. 39 — 155, p. 270 — 156, p. 8 — 157, p. 90 — 158, p. 57 — 159, p. 117 — 160, p. 221.

161, p. 270 — 162, p. 39 — 163, p. 442 — 165, p. 398 — 166, p. 222 — 167, p. 167 — 168, p. 339 — 169, p. 329, 333 — 170, p. 171, 189.

171 *bis*, p. 113 — 172, p. 232 — 173, p. 374 — 174, p. 61 — 175, p. 91 — 176, p. 485 — 177, p. 255 — 178, p. 159 — 179, p. 453 — 180, p. 115.

181, p. 85 — 182, p. 247 — 183, p. 398 — 184, p. 461 — 185, p. 491 — 186, p. 43 — 187, p. 429 — 188, p. 439 — 189, p. 104 — 190, p. 390 — 191, p. 381 — 192, p. 142 — 193, p. 59 — 194, p. 141 — 195, p. 265 — 196, p. 19 — 197, p. 121 — 199, p. 27 — 200, p. 29.

201, p. 214 — 202, p. 402 — 203, p. 449 — 204, p. 343 — 205, p. 93 — 206, p. 163 — 208, p 442 — 209, p. 87.

LISTE

DES FRAGMENTS QUI MANQUENT DANS L'ÉDITION DE PORT-ROYAL.

ART. XVI — Fr. 5, 16 *ter*.
— XVII — Fr. 6-8.
— XVIII — Fr. 15, 18-19.
— XX — Fr. 10.
— XXII — Fr. 1, 10.
— XXIII — Fr. 25-44.
— XXIV — Fr. 1-4, 6-11, 18, 19, 22, 36, 39 *bis*, 51, 59-59 *bis*, 60 *bis*, 60 *ter*, 61 *ter*, 101.
— XXV — Tous les fragments compris dans cet article étaient inédits avant M. Cousin. Ceux qui composent les autres articles avaient été publiés dans quelqu'une des éditions antérieures, et tous se retrouvent dans Bossut.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

(Les indications entre parenthèses se rapportent aux Éditions faites d'après Bossut.)

ART. XVI. (2e partie, art. IX : Des Figures; que l'ancienne loi était figurative) 1
Remarques sur l'article XVI. 11
ART. XVII. (2e partie, art. X : De JÉSUS-CHRIST). 15
Remarques sur l'article XVII. 19
ART. XVIII. (2e partie, art. XI : Preuves de JÉSUS-CHRIST par les Prophéties) 21
Remarques sur l'article XVIII. 30
ART. XIX. (2e partie, art. XII : Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST). . 38
Remarques sur l'article XIX. 44
ART. XX. (2e partie, art. XIII : Dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres). 47
Remarques sur l'article XX. 52
ART. XXI. (2e partie, art. XIV : Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même religion). 56
Remarques sur l'article XXI. 59
ART. XXII. (2e partie, art. XV : On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST). 60
Remarques sur l'article XXII 63
ART. XXIII. (2e partie, art. XVI : Pensées sur les Miracles). 66
Remarques sur l'article XXIII. 81
ART. XXIV. (2e partie, art. XVII : Pensées diverses sur la religion). . . 87
Remarques sur l'article XXIV 127
ART. XXV : Pensées publiées depuis 1842. 149
— — Le Mystère de Jésus 206
Remarques sur l'article XXV. 211
OPUSCULES DE PASCAL. — PRIÈRE pour demander à Dieu le bon usage des maladies (2e partie, art. XIX) 223
Remarques sur la Prière pour la maladie. 232
LETTRE sur la mort de M. Pascal le père (2e partie, art. XVIII) . . . 235
Remarques sur la Lettre sur la mort, etc. 247
DISCOURS sur les Passions de l'amour 250
Remarques sur le Discours sur les Passions de l'amour 262

FRAGMENT d'un Traité du Vide (1re partie, art. I : De l'autorité en matière de philosophie) 266
Remarques sur le Fragment sur le Vide 273
DE L'ESPRIT géométrique. Premier fragment (1re partie, art. II : Réflexions sur la géométrie en général) 278
— Second fragment (1re partie, art. III : De l'art de persuader). . . . 296
Remarques sur les deux fragments De l'Esprit géométrique. 308
SUR LA CONVERSION du pécheur (à la suite de la 2e partie) 315
Remarques sur le fragment de la Conversion du pécheur. 319
COMPARAISON des chrétiens, etc. (à la suite de la 2e partie) 321
Remarques sur la Comparaison des chrétiens. 325
EXTRAITS des Lettres à Mlle de Roannez (*passim*). 327
Remarques sur les Lettres à Mlle de Roannez. 343
TROIS DISCOURS sur la condition des Grands (1re partie, art. XII. [1]). . . 348
Remarques sur les Discours sur la condition des Grands. 356
ADDITIONS. 359
Concordance du manuscrit autographe. 364
Liste des fragments qui manquent dans Port-Royal. 367

1. L'article XI de la 1re partie, dans les Éditions d'après Bossut (Sur Epictète et Montaigne) n'est autre chose que l'*Entretien avec M. de Saci* (voir mon Introduction, 3e partie).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

TABLE

ANALYTIQUE ET LEXIQUE

DES PENSÉES DE PASCAL

ET

TABLE DES NOMS PROPRES

POUR L'INTRODUCTION ET LE COMMENTAIRE

AVIS

—

Ma première édition des *Pensées* se terminait par une *Table des Matières* qui ne remplissait que treize pages. Cette nouvelle *Table analytique et lexique*, beaucoup plus étendue et plus complète, a été rédigée sur le même plan par M. Delzons, professeur au lycée Saint-Louis, qui s'est aidé aussi de l'ancienne *Table analytique* refaite par l'éditeur de 1819, et du *Vocabulaire* que M. Cousin a joint à son livre sur les *Pensées* de Pascal. J'avais déjà beaucoup d'obligation à M. Delzons pour la part qu'il a bien voulu prendre à l'édition tout entière : il a revu la plus grande partie des épreuves et m'a fourni souvent des indications ou proposé des observations utiles. Mais je dois surtout le remercier, et j'espère aussi que le public lui saura gré de la composition de cette Table, travail considérable dont il s'est chargé sans y avoir d'autre intérêt que son zèle pour Pascal et ses lecteurs, et son amitié pour moi.

J'ai joint à cette Table, pour le texte de Pascal, une table des noms propres pour l'Introduction et le Commentaire. — 1866.

— Delzons (Charles-Octave) est mort le 4 janvier 1872. Voir sa Notice nécrologique dans le *Mémorial des Anciens élèves de l'École normale*, 1877 (librairies Baudry et Thorin), page 378. Elle rend hommage en lui à un des hommes qui ont le plus honoré l'Université et l'École « par la distinction de l'esprit comme par la délicatesse et l'élévation du cœur ».

TABLE

ANALYTIQUE ET LEXIQUE

DES PENSÉES DE PASCAL

Les mots entre guillemets sont des expressions citées textuellement. — Les mots et les phrases en italique, quand ce ne sont pas des citations d'auteur ou des titres d'ouvrage, sont les indications ou étiquettes qu'on lit dans le cahier autographe, et que cette édition a reproduites dans les notes au bas du texte (Voy. l'Avertissement, p. IV). — Le double trait (=), dans un article, distingue les divers sens et emplois d'un même mot.

A

A. Divers emplois de cette préposition. Voy. ÊTRE (verbe), LAISSER, LÉGER. *A P. R. Grandeur et misère.* I, 121, note 1. — *A P. R. Commencement, après avoir expliqué l'incompréhensibilité.* I, 183, note 1. — *A P. R. pour demain. Prosopopée.* I, 184, note 2.

ABAISSEMENT. « Un abaissement qui nous rende incapable du bien. » I, 188. — Voy. MESSIE.

ABAISSER. « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante. » I, 121. — La religion chrétienne élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur. I, 170. — La religion abaisse l'homme, mais sans désespoir. I, 187. — S'abaisser sous Jésus-Christ. II, 18. — « Abaisser la superbe. » II, 48. — S'abaisser pour arriver à l'excellence. II, 307.

ABANDON. « L'abandon des siens. » II, 16. — « L'abandon de Dieu paraît dans les Païens: la protection de Dieu paraît dans les Juifs. II, 49. — Sentir son abandon. II, 154.

ABANDONNÉ. « Misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux. » I, 53. — « Sans mentir, Dieu est bien abandonné. » II, 335.

ABANDONNER DANS (S'). « M'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie. » II, 228.

ABATTEMENT. « Un horrible abattement de cœur. » I, 186.

ABATTRE. « Les pensées pures... le fatiguent et l'abattent. » II, 251. = S'abattre. « Il (Montaigne) s'abat dans la lâcheté. » I, CXXXIV. — Opposé à s'élever. I, 186.

ABEILLES. « Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui. » II, 270.

ABEL. II, 71.

ABÊTIR. « Cela vous fera croire et vous abêtira. » I, 152 et 164.

ABÎME. « Ces deux abîmes de l'infini et du néant. » I, 3. — « La terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. I. 6 et 23. — « Je vois mon abîme, d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. » II, 209.

ABÎMÉ. « Le petit espace que je remplis... abîmé dans l'infinie immensité des espaces. » II. 152.

ABJECT. « Et alors l'homme est abject et vil. » I, 12. — « Cet abaissement le rendrait horriblement abject. » I, 188. — Avénement abject du Messie. II, 200. — « Il a été (Jésus-Christ) tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject. » II, 238. Voy. TOUT.

Abjection. Opposé à orgueil. I, 189 ; II, 168. Voy. Chrétien.

Abominable. « Qu'il (l'homme) est vil et même abominable. » I, 188. — « Il (Jésus-Christ) est plus abominable que moi. » II, 209. — C'est un abominable. » II, 210. — « Tout ce qui est dans les hommes est abominable. » II, 238.

Abomination. « L'abomination était répandue sur toute la terre... » I, 172. — « Nos prières et nos vertus sont abomination devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de Jésus-Christ... » II, 173.

Abondamment, pour surabondamment. I, 206.

Abondant. Voy. Infertile.

Abraham. Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie. I, 172. — Promesses de Dieu à Abraham. I, 174. — Pourquoi Dieu fit naître de lui le peuple juif. I, 205. — Fausses idées des Juifs sur Abraham. I, 206. — « Le Dieu d'Abraham. » II, 61. Cf. I, cvi. — Le juste comparé à Abraham. II, 172.

Abreuver. S'abreuver d'une créance. I, 156.

Absolu. Voy. Empire.

Absorber. « La petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité. » II, 152. — « Sa volonté est absorbée en Dieu. » II, 240.

Abstraire. « Tout abstraits de notre société. » I, 79.

Académiciens. Philosophes grecs. I, 43. — Origine de leur secte. I, 187.

Acceptation. Celle que Dieu fait du sacrifice de l'hostie couronne l'oblation. II, 238. — Est une action de Dieu vers la créature. *Ibid.*

Accepter, pour Faire acception de. II, 56, 57.

Accommoder (S'). C'est un péché de ne pas s'accommoder aux événements. II, 175. Voy. Événement. — « C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder. » II, 251.

Accompagner (S'). « Nos rois se sont accompagnés de gardes, de hallebardes. » I, 33.

Accorder, pour Mettre d'accord, concilier. I, cxxxiv. 185; II, 7. Voy. Contrariété. = S'accorder. « La force s'accorde avec cette bassesse. » I, 153.

Accroissement. « En priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner de l'accroissement. » II, 244.

Acheminement. « Un merveilleux acheminement à la passion. » II, 260.

Achever. « Ce qui achève notre impuissance à connaître les choses. » I, 7. — « Le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. » II, 247.

Achoppement. Jésus-Christ, pierre d'achoppement. II, 50.

Achopper. « C'est là où tous ont achoppé. » I, 4.

Acte. « Le dernier acte (de la comédie de la vie) est sanglant. » II, 112.

Action. « Tout a eu sa place entre les actions vertueuses. » I, 38. — « Les belles actions cachées sont les plus estimables. » I, 75. — « La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions. » II, 114. — « Dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. » II, 121. — Ce qu'il faut regarder en chaque action. *Ibid.*

Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello. II, 118 et 141.

Adam. Dépositaire de la promesse du Sauveur. I, 173. — Sa tradition dans Noé et dans Moïse. I, 174. — Nous ne concevons ni son état glorieux, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite. I, 187. — « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » II, 88. — « Adam *forma futuri.* » II, 170. — « Le premier Adam (le second est Jésus-Christ). » II, 206. Voy. Jardin. — « Ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous. » II, 242. Voy. Amour-propre. — « Il y a dans chaque homme un serpent, une Eve et un Adam... L'Adam est la raison. » II, 247.

Adhérer. « Adhérer éternellement (à Dieu). » II, 319.

Admirateurs. Chacun veut en avoir. I, 25.

Admiration. « L'admiration gâte tout dès l'enfance. » II, 164.

Admirer, pour S'étonner. « Qui n'admirera que notre corps, etc. ? » I, 3. Cf. I, 75, 175. — « Vous admireriez sa sottise et sa folie. » II, 362.

Adorateur. Païens adorateurs de bêtes ; païens adorateurs d'un seul Dieu. I, 211. — J'aime les adorateurs inconnus au monde. » II, 173.

Adorer. « Il (Epictète) mériterait d'être adoré si... » I, cxxv. — « L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré. » II, 259.

Affection. L'affection ou la haine change la justice de face. I, 33. — Affections païennes ; affections chrétiennes. I, 211. — « Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées. » II, 226.

Affermir (S'). Voy. Attacher.

Affirmatif. « Les discours du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs. » I, 75.

Affliction. « Que je m'estime heureux dans l'affliction. » II, 228. — Sentiments qu'il faut avoir dans les afflictions. II, 244-245. — « Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. » II, 330.

Affliger. « Peu de chose nous afflige. » I, 77. — J'essaie autant que je puis de ne m'affliger de rien. » II, 334. = Pour Frapper, abattre (*affligere*). « Quand elle (la mort) affligeait un corps innocent. » II, 243.

Affronter. Voy. Courage.

Agamemnon. N'a pas existé. I, 201. Voy. Troie.

Aggraver, pour appesantir. I, 7 (note).

Agilité. Agilité de l'âme. I, 77.

Agir. « Leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous. » II, 246.

Agitation. II, 155, note 2. — Les hommes tendent au repos par l'agitation. I, 51.

Agneau. « Je suis l'agneau qui ôte les péchés. » II, 203.

Agonie. Jésus dans l'agonie. II, 206-208.

Agrandir. « Il y a des passions qui resserrent l'âme,... il y en a qui l'agrandissent. » II, 259.

Agréable. Il faut de l'agréable. I, 104. — Définition de l'agréable. II, 260. Voy. Beau.

Agréer. « La chose m'agrée ou me choque. » II, 162. — L'art d'agréer, II, 299.

Agrément. « La mode fait l'agrément. » I, 71. — Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103. — Est l'objet de la poésie. I, 104. — Voy. Amour.

Aheurté. « On ne serait pas aheurté à Jésus-Christ. II, 50.

Aidant. Aidé. « Toutes choses étant aidées et aidantes. » I, 7.

Aiguillon. « Cet aiguillon d'envie et de gloire. » II, 164.

Aimable. « C'est en cela qu'il m'est aimable (Jésus-Christ). » II, 41. — Voy. Chrétien.

Aimer. On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités. I, 65-66. — Il ne faut pas vouloir être aimé. II, 106, 110, 114, 149. — Injustice de ceux qui, reconnaissant que Dieu seul est digne d'être aimé et admiré, ont désiré d'être aimés et admirés des hommes. II, 114. — Pourquoi on n'aime plus une personne qu'on aimait il y a dix ans. II, 162. — L'homme n'est fait que pour aimer. II, 253. — « Reprendre des forces pour mieux aimer. » II, 256. — « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. » II, 257. — Les esprits délicats aiment plus longtemps; les esprits grossiers aiment plus vite. II, 258. — D'où vient qu'on est irrésolu quand on est près de ce qu'on aime. II, 261.

Aimer Dieu. Marque de la vraie religion. I, 169 et 178, 182, 210-211, 219. — « Il ne faut aimer que Dieu. » II, 110, 113, 114. Cf. II, 105. Voy. Être (substantif). « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! » II, 174.

Aîné. « La plaisanterie des aînés qui ont tout. » II, 174.

Air. Le bon air, pour Les façons d'honnête homme, l'honnêteté, les belles manières du monde. « Qu'il (Montaigne) cherchait le bon air. » I, 80. — « Cela est si mal pris,... et si éloigné... de ce bon air qu'ils cherchent. » I, 141. = Pour La piété de bienséance, par opposition à la bonne piété. II, 178.

Alcoran. Fondement de la religion mahométane. II, 41. Voy. Mahomet. — Son authenticité. II, 43. — « L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. » *Ibid.*

Alexandre. On imite plutôt ses vices que ses vertus. I, 79. — Sa jeunesse opposée à la maturité de César. I, 84. — Voy. Evangile.

Aliment. « Les passions... donnent à l'âme de leur aliment. » II, 173.

Allée. « La nature de l'homme a ses allées et venues. » II, 124.

Allégement. « Trouver un solide allégement. » II, 236.

Allemands. « Les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. » I, 38.

Aller, suivi d'un gérondif. « Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre. » I, 60 [1].

1. Même tour dans La Fontaine, *Philémon et Baucis*, v. 73 :

Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.

Voy. les *Observations* de Ménage sur Malherbe, p. 368 370 de la 2e édit. (89).

Aller a, pour Tendre à, avoir pour but. « La foi chrétienne ne va principalement qu'à établir, etc. » I, 140. — « Tout ce qui ne va point à la charité est figure. » II, 9 —. « Le bon air va à n'avoir point de complaisance pour les autres. » II, 178. = Aller à, pour Arriver à. « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin. » I, 52. — Aller à Dieu, pour S'élever à la connaissance de Dieu. II, 155.

Alliance, pour Rapport, dépendance. « Tout tombe sous son alliance (de l'homme). » I, 7. = L'alliance de Moïse. II, 57. — La nouvelle et l'ancienne alliance. II, 58. — Jésus-Christ nous a admis à son alliance. II, 173.

Allumer. « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment. » II, 237.

Amant. On ne peut faire semblant d'aimer qu'on ne soit bien près d'être amant. II. 261.

Ambiguité. « Ambiguïté ambiguë (de la cabale pyrrhonienne) . » I, 43.

Ambition. Les passions les plus convenables à l'homme sont l'amour et l'ambition. II, 251.

Ambitiosa recidet ornamenta (Hor.) I, 86.

Ame. « Grandeur de l'âme humaine. » I, cvii. Cf. I, 73. — Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir de n'être pas dans l'estime d'une âme. » I. 10. — Agilité de l'âme, comparée un tison de feu. I, 77. — L'âme a diverses inclinations. I, 81. — « Rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. » *Ibid.* — Ne se tient pas aux grands efforts d'esprit. I, 109. — Importance de la question de l'immortalité de l'âme : toute la conduite de la vie en dépend. I, 137 ; II, 95, 111. Voy. Morale . — Le doute sur l'immortalité de l'âme est un grand mal. I, 138-139. — Dilemme des philosophes sur ce sujet. I. 144. — Pascal n'entreprend pas de prouver par des raisons naturelles l'immortalité de l'âme. I, 154. — « La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. » I, 177. — « Incompréhensible que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme. » II, 126. — « Il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. » *Ibid* — « Tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien. » II. 243. Cf. II, 237. — « L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême. » II, 243. Voy. Baptême. — « L'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort. » *Ibid.* — La mort du corps et la mort de l'âme. II, 245. — « Dans une grande âme tout est grand. » II, 252. — « Les grandes âmes aiment beaucoup mieux. » II, 261. — Par quelles entrées les opinions sont reçues dans l'âme. II. 296. Voy. Entrée. — Par quelles portes les vérités sont reçues dans l'âme. II. 297. Voy. Porte. — Sentiments d'une âme qui se convertit. II, 315-319.

Ami. Comment on parle de ses amis. I, 28. — Un vrai ami est une chosse si avantageuse, même pour les grands, qu'ils doivent tout faire pour en avoir, mais ne pas prendre des sots pour amis. I. 87 et 94. — Faux amis. — II, 150. — Voy. Parents.

Amitié. « Peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. » I, 28. — Incertitude de l'amitié des rois. I, 81. = Dans le sens d'amour « Une haute amitié. » II, 255. — « L'amitié des dames. » II, 259.

Amoindrir. Voy. Eternité.

Amour. Devoir d'amour rendu à l'agrément. I. 72. — Les amours brutaux ne valent rien, dans la comédie. I, 80. — La cause de l'amour est *un je ne sais quoi*. I, 83. — Ses effets. I, 84. — L'amour dans la comédie. II, 116 et 140. — Les beautés et les douceurs de l'amour. II, 117. — Pourquoi il change. II. 162. — L'amour est la passion la plus naturelle à l'homme. II, 251, 255. — « Nous naissons avec un caractère d'amour, etc. » II, 253. Voy. Beauté. — « A force de parler d'amour, on devient amoureux... L'amour n'a point d'âge... L'amour donne de l'esprit... C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon. » II, 255. — Ses défaillances. II, 257. — « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. » II, 258. — Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect... En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. » *Ibid.* — Amour des héros : il faudrait être héros pour le bien peindre. *Ibid.* — « L'amour et la raison n'est qu'une même chose. » II, 259. — Voy. Poete.

Amour-propre. Sa nature I, 26. — « Qui ne hait en soi son amour-propre est bien aveuglé. II. 111. — « Rien n'est si opposé à la justice et la vérité. *Ibid.* — « Aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché. » *Ibid.* — Origine

de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence. II. 242.
Amour de Dieu. Sa nécessité. I, 185. — Recommandé aux Juifs en tout le Deutéronome. II. 57. — « Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'une pour Dieu, l'autre pour soi-même. » II, 242. — Voy. Aimer Dieu.
Amour de soi. Créé dans l'homme par Dieu. II. 242. Voy. Vie. — Règles de l'amour de soi. II, 113.
Amoureusement, en parlant d'une mère. II, 341. Cf. II, 115.
Amoureux. « A force de parler d'amour, on devient amoureux. » II, 255. — « L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres ;... cela n'est pas vrai en tout sens. » II, 261.
Ample. « L'ample sein de la nature » I, 1. — « La diversité est si ample, etc. » II, 163. — Tradition ample. II, 181.
Amplitude. « Amplitude d'esprit. » I, 96.
Amusement. Ce n'est pas l'amusement seul qu'on recherche : un amusement languissant et sans passion ennuie. I, 52.
Analyse. Eloge de l'analyse (mathématique). II. 279.
Ananias. II, 72. Cf. II, 183.
Anatomiser. « Un homme est un suppôt : mais si on l'anatomise, sera-ce, etc.? » II, 163.
Anciens (Les). Bornes du respect que nous devons avoir pour eux. II, 269. — « Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses. » II, 271 et 274. — Voy. Antiquité.
Ancré. Vanité ancrée dans le cœur de l'homme. I, 25.
Anéantir. Voy. Eternité, Fini.
Ange. « L'homme n'est ni ange ni bête, et... qui veut faire l'ange fait la bête. » I, 100. Cf. I, 11. Voy. Bête. — Les anges voient la religion de plus loin que les autres esprits. II, 94.
Angélique. Dire des choses angéliques. II, 42.
Angleterre. Voy. Roi.
Animaux. Ne sont pas machines. II. 118. — N'ont pas d'esprit. II, 151. — Leur instinct. II, 270 — « La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse. » *Ibid.*
Antechrist. II, 72. — De la croyance à l'Antechrist et de ses miracles. II, 73-74.
Antiochus. « Antiochus Deus, roi de Syrie. » II, 32.
Antiquité. « Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. » II, 160. — Respect excessif qu'on porte à l'antiquité. II, 266. — La vérité doit avoir l'avantage sur elle. II. 373. = L'antiquité, pour la tradition de l'Eglise et des Pères. I, 117.
Antithèse. Les antithèses forcées comparées à de fausses fenêtres pour la symétrie. I, 103.
Apercevoir. Voy. Sens (les).
Apéritif. Vertu apéritive. II, 178.
Apocalyptiques (Les). II, 1. — Extravagances des Apocalyptiques. Préadamites, Millénaires, etc. II, 185.
Apôtres. Une des preuves de la religion chrétienne. I, 177. — « Ils nous ont appris que les ennemis de l'homme sont ses passions. » II, 4. — « Ces gens simples et sans force... ôtent l'idolâtrie de toute la terre. » II, 25. — « Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs L'un ou l'autre est difficile. » II, 38. — Pourquoi ont fait des miracles. II, 39. Cf. I, 174. — Ont ordonné de lire. II, 43. — Leurs preuves. II, 68. — Apôtres et exorcisme. II, 72. — Voy. Circoncision, Ecriture.
Appareil. « Tout cet appareil auguste était fort nécessaire. » I, 33. Voy. Magistrat.
Apparence. « Apparence du milieu des choses. » I, 3. — « Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. » I, 6.
Appesantissement. Voy. Main.
Appétit. L'appétit concupiscible. II, 247. Voy. Eve.
Approprier (S'). « Il y a apparence qu'il (Dieu) s'est approprié cette affaire. » II, 338.
Appui, Appuyer. Voy. Principe.
Après avoir entendu la nature de l'homme. I, 170, note 1.
Archimède. Sa grandeur dans l'ordre de l'esprit. II, 15-16. Voy. Prince.
Arianisme « Que ne les accusez-vous d'arianisme (les Jansénites) ? » II, 117.
Ariens. Leur hérésie. II, 91-92.
Aristote. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes

de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres. I, 85. — « S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous. » I, 86.

Arithmétique. Voy. Euclide. Machine

Arius. La vérité a parlé au temps d'Arius. II, 80 et 86.

Arnauld. Sa condamnation par la Sorbonne. II, 327. Cf. II, 100 et 133.

Art d'agréer. Voy. Agréer.

Art (l') de conférer (de Montaigne). II, 304.

Art de persuader. Voy. Persuader.

Art de plaire. Voy. Plaire.

Artifice, pour art. II, 271.

Ase (R.), auteur du *Talmud* babylonique. II, 182.

Asseoir, au figuré. « Asseoir son imagination. » I, 6. — Voy. Créance.

Assiette, la position dans laquelle on est assis, au propre et au figuré *status*). I, cxxvii. — « Trouver une assiette ferme. » I, 6. — « Démonter un jugement de son assiette naturelle. » I, 82. — « Assis dans une assiette basse et sûre. » II, 103.

Assoupissement, pour Indifférence, insouciance. « Un assoupissement surnaturel. » I, 141.

Assujettir. Voy. Equité.

Assurance. « Rien ne donne l'assurance, que la vérité. » II, 97.

Assurer. « Il faut savoir assurer où il faut. » I, 193. — « On assure la conscience... ; on n'assure pas la bourse... » II, 183. = S'assurer. « Sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Ecriture. » I, cxxvii. — « Voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer. » I, 197.

Astrologues. II, 152.

Athanase. « Au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase. » II, 99.

Athée. « Athées endurcis. » I, 155. Cf. I, 167, et Introduction, p. x. — Athées combattus sur la résurrection et sur l'enfantement de la Vierge. II, 97. — « Les athées doivent dire des choses parfaitement claires. » II, 126. — Voy. Désespoir.

Athéisme. « Marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » II, 127. — Voy. Déisme.

Atome. « Nous n'enfantons que des atomes. » I, 1. — « Dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. » I, 2 et 21.

Attache. « Je n'ai pu y prendre d'attache. » I, 175. — « Tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul. » II, 110.

Attachement. « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. » II, 256. — « Sales attachements. » II, 297. — « A ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent. » II, 342.

Attacher. « Cordes qui attachent le respect à tel et tel. » I, 89. = S'attacher. « Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir. » I, 5. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi. » II, 106.

Attendre. C'est en n'attendant rien de vous que vous devez l'attendre (le salut, ou Dieu). » II, 209.

Attente. L'Ancien Testament regarde Jesus-Christ comme son attente. II, 18. — « Ce prophète qui devait être la dernière attente du monde. » II, 41. = « Il y a une place d'attente dans leur cœur. » II, 254. »

Attirant. « Un objet attirant. » I, 50.

Attractif. Vertu attractive. II, 178.

Auguste. Sa jeunesse opposée à la maturité de César. I, 84. — Bon mot d'Auguste. II, 203.

Augustin (Saint). N'a pas vu la règle des partis. I, 62. — Cité. I, 8, 193; II, 201, 244, 247, 342. — « A dit que les forces seraient ôtées au juste. « II, 203. — Désigné. II, 241. — Saint Augustin et Descartes. II, 304. — Voy Échauffer, Miracle.

Aussi, en phrase négative, pour Non plus. « Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vas. » I, 140. — « Je ne prétends pas aussi vous rendre raison, » I, 185. — « Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire. » I, 201. — « Il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire. » II, 89. Voy. Pas et Point.

Austérité. Voy. Eglise.

Auteur. « Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. » I, 86. — Auteur et homme mis en opposition. I, 105. — « Jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. » I, 155 et 167. — Auteurs contemporains, ne sont pas suspects. I, 201. — Auteurs qui disent : Mon livre, mon commentaire

mon histoire, etc. II, 118. — Où il faut recourir aux livres des auteurs. II, 267.

Authentique, pour Public. « Qui ne peut résister à cette montre si authentique. » I, 33.

Automate. « Nous sommes automate autant qu'esprit. » I, 155. — « La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit. » I, 156. Cf. I, 168-169. — Voy. Descartes, Machine.

Autorisé. « Cette religion... déjà assez autorisée par une si divine morale. » I, 213.

Autoriser. « Dieu n'autoriserait pas cette possession,... au lieu qu'il autorise la vôtre. » II, 352.

Autorité. « L'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas, etc. » I, 51. — « Attirer autorité à... » I, 185. — L'autorité de celui qui parle, une des deux manières de persuader les vérités de la religion. II. 89. — Contre l'autorité. II, 160. — Matières où elle règne. II, 267. Voy. Théologie. — Où elle est inutile. *Ibid.* — *L'autorité*, II, 160. Note 2.

Autre. Les autres (opposé aux Chrétiens). II, 52, 330. Voy. Dieu caché.

Avancer, pour Procurer de l'avancement. II, 355.

Avances Pourquoi ce sont les hommes qui les font. II, 259.

Avantage. Avoir un avantage. I, 11 ; II, 237. — Trouver des avantages. II, 245. — Tirer avantage. *Ibid.* Cf. II, 336.

Avantages du peuple juif. I, 200, note 3.

Avaricieux. « Un avaricieux qui aime devient libéral. » II, 259.

Avénement. « Les hérauts de ce grand avénement. » I, 198. — « L'avénement ignominieux et pauvre du Messie. » I, 208. — « Le temps du premier avénement est prédit ; le temps du second ne l'est point. » I, 210, Cf. II, 175. — Deux avénements, un de misère, l'autre de gloire. II, 4. — « Il a voulu paraître dans son avénement de douceur. » II, 47. — « Qu'il y a deux avénements, glorieux et abject, du Messie. II, 200. — La venue de Jean-Baptiste, époque de l'avénement de Jésus-Christ dans chaque fidèle. II, 334. — Application morale du discours de Jésus-Christ sur son dernier avénement. II, 341.

Avenir. « Nous anticipons l'avenir. » I, 36. Cf. II, 339. — « Le seul avenir est notre fin. » I, 37. Voy. Passé, Présent. — L'avenir ne nous doit point toucher. II, 339. Voy. Vivre.

Avenir. (Verbe.) II, 197.

Avent. « Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles. » II, 341.

Aversion. Voy. Vérité.

Aveugle. Voy. Aveugler.

Aveuglé. « Qui ne hait en soi son amour propre est bien aveuglé. » II, 111.

Aveuglement. Effroyable aveuglement de l'homme. I, 175. — « Un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit. » I, 208. — Deux sortes d'aveuglement. II, 111. Voy. Vivre.

Aveugler. « Jésus est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles. « II, 50 — « Dieu a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. » II, 52. — « Un homme... qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer. » II, 186. — « L'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier. » II, 237. = S'aveugler. « Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture. » II, 184.

Avocat. « Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! » I, 33. — Nous ne pouvons pas voir un avocat en soutane... sans une opinion avantageuse de sa suffisance. » I, 34.

Avoir (Y). « N'y ayant rien de si inconcevable que de dire... » I, 7. — « N'y ayant point de certitude, hors la foi... » I, 113.

Axiomes. Règles pour les axiomes. II, 301-302.

B

Babylone. Fleuves de Babylone (paraphrase mystique du Ps. *Super flumina*). II, 103.

Babyloniens. Ennemis des Juifs. I, 209.

Bague. Courir la bague. II, 109. Voy. Monde.

Balancement. « Il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté. » II, 299.

Balle. L'homme affligé qui joue à la balle de paume. I, 52 (note 2) Cf. 51. — Bien écrire, c'est bien placer la balle. I, 99.

Ballet. « Le ballet des esprits. » II, 151.

Baptême. L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le baptême. II, 243 — Réflexions sur le baptême. II, 323.

Baptiser. « De peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser (c'est-à-dire ne fasse donner une qualification particulière). I, 75.

Barbara. « Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement. » II, 307.

Barbouiller. « Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé. I, 52 ; II, 125. — Voy. Prédicateur.

Barjésu. II, 72 Voy. Paul (Saint).

Barre. « Placer adroitement une barre. » I, 53.

Barreaux (Des). Voy. Des Barreaux.

Base. « Trouver... une dernière base constante. » I, 6.

Bassesse, pour Humilité. I, 153 ; II, 96. — Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence. » I, 188. = Bassesse de l'homme, I, 171. Voy. Grandeur. — Bassesse apparente de Jésus-Christ. II, 16, = Bassesse d'esprit. Mépris intérieur qu'elle mérite. II, 354.

Bateau. « On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui qui est de meilleure maison. » I, 62 (note 1). — Voy. Vaisseau.

Batelier. Voy. Duc.

Battre. « Ton maître te flatte ; il te battra tantôt. » II, 154.

Béatitude, pour Bonheur éternel. I, 150. — Béatitude de l'âme et béatitude du corps. II, 244. Voy. Mort (La).

Beau. « L'agréable et le beau n'est que la même chose. » II, 260. = Beau, ironiquement. « Cette belle raison corrompue. » I, 38. — « La belle chose, de crier à un homme, etc. ! » II, 155. = Avoir beau. « Nous avons beau enfler nos conceptions. » I, 1. — « Les philosophes ont beau dire. » I, 118. — « On a beau se cacher. » II, 253.

Beau temps. Voy. Temps.

Beauté. « Celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? » I, 65. — Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103-104. Cf. II, 253. — La beauté est l'objet propre de l'amour. II, 253 — L'idée générale de la beauté est gravée dans le fond de nos âmes. *Ibid.* — « Chacun a l'original de sa beauté. » II, 254. — « La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. » *Ibid.* — « La beauté est partagée en mille différentes manières. » *Ibid.* — « Pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. » II, 256. = Beautés. Voy. Cicéron.

Beauté poétique. I, 104. note 1. — Pourquoi on ne dit pas beauté géométrique et beauté médicinale, comme on dit beauté poétique. I, 104. — Ce qu'on appelle ainsi est un jargon. *Ibid.*

Beneficia eo usque læta sunt etc. (Tac.) I, 5.

Bénignité. Voy. Epaminondas.

Besogne (La), pour L'acte charnel. II, 150.

Besoin. « L'homme est plein de besoins. » I, 74. — Les besoins et les désirs des hommes les attirent auprès des grands. II, 355.

Bête. « Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges. » I, 11. — L'homme n'est ni ange ni bête. » I, 100. — « Les bêtes ne s'admirent point. » *Ibid.* — « Les autres (disent) : Baissez vos yeux... et regardez les bêtes, dont vous êtes le compagnon. » I, 171. — Réponse à l'objection des impies, que les bêtes vivent et meurent comme les hommes. » II, 94-95.

Biais. « A contre-biais. » I, 35.

Bien. « Voulez-vous qu'on croie du bien de vous, n'en dites pas. » I, 87. = « Nous sommes incapables et de vrai et de bien. » I, 41. — Le bien comparé au mal. I, 88. — Se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire, secret difficile à trouver. I, 89. — Impuissance d'arriver au bien. I, 116-118. — Dieu est seul le véritable bien de l'homme. I, 117. — Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout peut lui paraître tel. *Ibid* — Sentiment de ceux (les Stoïciens) qui en ont plus approché. *Ibid.* — « Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie. » I, 138. — Le vrai bien de l'homme est

inséparable de la connaissance de la vraie religion. I, 170. — Est-ce celui que nous proposent les philosophes? I, 182. — « Pour les philosophes, 288; souverains biens. II. 317. — *Recherche du vrai bien.* II, 156, note 1. — *Le souverain bien : dispute du souverain bien.* II, 156, note 4. — Voy. MAL.

BIEN. (Adverbe). Pour A bon titre. II, 73.

BIENFAIT. « Trop de bienfaits irritent. » I, 5.

BIENS (LES). Égalité des biens. I, 71. — Dieu a voulu priver les siens des biens périssables. I, 205. — Ce que les Juifs auraient dû entendre par biens. I, 209. — « J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. » II, 119. — Ordre des biens de famille : sur quel titre il est fondé. II, 351-352. Cf. I, 41. Voy. RICHESSES.

BLAMER. Être blâmé et loué : n'être ni loué ni blâmé. II, 177, Cf. II, 164.

BLASPHÉMER. « Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. » I, 176. Voy. RELIGION. — Blasphémer la doctrine... Blasphémer les miracles. II, 78.

BLESSÉ. « Votre raison n'est pas plus blessée. » I, 150.

BLOND. « Il y un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes. » II, 254.

BOITEUX. « D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite? » I, 63.

BON. « Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu. » II, 93. = Tout de bon. « Quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. » II, 257.

Bon sens (*Le*). II, 157, note 1.

BONHEUR. « Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous. » I, 12. Cf. I, 118. — Nous sommes incapables de bonheur. I, 121. — Point de bonheur pour ceux qui n'ont aucune lumière de l'éternité. I, 138. — Il reste aux hommes un instinct impuissant du bonheur de leur première nature. I, 183.

BONNET. Bonnets carrés des docteurs et des médecins. I, 33, 34. — « Quand un soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre. II, 154.

BONS MOTS. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76.

BORGNE. Épigramme des deux borgnes. I, 86.

BORNÉ. Les hommes bornés en tout genre. I, 5.

BORNES. « Il n'y a point de bornes dans les choses. » I, 70. — Voy. DIEU, INFINI.

BOURREAU. Voy. MONDE.

BRANCHE. « Il (le Pape) tient la maîtresse branche. » II, 120.— Voy. VICES.

BRANLER. « Il (le terme) branle et nous quitte. » I, 5. — « Les actions des hommes ne branlent presque que par ses secousses (de l'imagination) » I, 33. — Tout branle avec le temps. » I, 38.

BRAS. « Ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais, d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras, plus on est fort. » I, 64.

BRAVE. « Faisons tant que nous voudrons les braves. » I, 138. — « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » I, 142. = Brave, pour Bien mis. « Être brave, est montrer sa force. » I, 64.

BROCATELLE. « Un homme vêtu de brocatelle. » I, 64.

BROCHET. Le brochet et la grenouille de Liancourt. II, 152.

BRODEUR. Le métier de brodeur. I, 74.

BROUILLARD. Voy. TEMPS (BEAU).

BROUILLER. « Ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées. » II, 253.

BRUIT. Il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie pour empêcher les pensées de l'homme. I, 40. — D'où vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. I, 49.

BRULER DE. « Ce saint sacrifice... a été reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles. » II, 240.

BRUN. Voy. BLOND.

C

CABALE. La cabale pyrrhonnienne. I, 43, 114. — « Entendu dans la cabale. » II, 42.

CACHÉ. Voy. ACTION, DIEU CACHÉ, SENS.

CACHER. — « Nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes. »

Conception. « Nous avons beau enfler nos conceptions. » I, 1. — « Qu'il épuise ses forces en ces conceptions. » I, 22.

Concevoir. « Elle (l'imagination) se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. » I, 1.

Concile. « Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le Concile est au-dessus du Pape. » II, 12.

Conclure. Cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison. » I, 119. — « Les propositions se concluent. » *Ibid.*

Concupiscence. Sens de ce mot. I, 91 (note 2). — « La concupiscence est la source de tous nos mouvements. » I, 86. — « La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions. » II, 114. — Malice de la concupiscence. I, 105. — Les trois concupiscences. I, 117; II, 103, 199. Voy. Orgueil. — Elles ont fait trois sectes. I, 118-119. — Nos concupiscences nous détournent d'aimer Dieu. I, 82. — La concupiscence est devenue la seconde nature des hommes. I, 183. — Est l'une de nos deux maladies principales. I, 184. Voy. Orgueil. — Nous attache à la terre. *Ibid.* — Toute la morale (c'est-à-dire la science du cœur humain) consiste en la concupiscence et en la grâce. II, 88. — C'est la concupiscence, et non la raison, qui nous fait fuir la religion. II, 96. — Les trois concupiscences comparées à trois fleuves de feu. II, 103. — « On est haïssable par sa concupiscence. » II, 105. — « On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. » II, 121. Voy. Charité. — Abîme de concupiscence. II, 209. — La concupiscence des membres. II, 237. — Les grands sont des rois de concupiscence. II, 355. Cf. II, 176. — « Il faut mépriser la concupiscence et son royaume. » II, 356.

Concupiscible. L'appétit concupiscible. II, 247.

Condamné. Des condamnés à mort, attendant leur tour : image de la condition des hommes. I, 55, 143.

Condamner. « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » II, 118.

Condition. Ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition. I, 52-53. Voy. Grands (Les). — Image de la condition des hommes. I, 54-55. Voy. Condamné. — « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux. » I, 77. — « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. » I, 83. — « Le nœud de notre condition. » I, 115. — « Nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition. » I, 187. — « Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu. » II, 101. — Comment chacun est déterminé à chaque condition. II, 166. Voy. Sort. — Inégalité de condition dans l'amour. II, 255. — Voy. Ecriture, Grands.

Condrieu. Raisins de Condrieu. II, 163.

Conducteur, pour Directeur de conscience. II, 210.

Conduire. « Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. » II, 230. = Conduire à la mort. « Me laisser mollement conduire à la mort », I, 140 : pour dire, y arriver insensiblement (en latin, *Adduci* ou *delabi ad mortem*) [1]. — Voy. Laisser.

Conduite. « Quelle a été la conduite de Dieu. » I, 208. — « La conduite de Dieu... est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. » II, 87. Voy. Religion [2]. — « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise. » II, 122. — « Par l'ordre et la conduite de qui [*cujus imperio ductuque*] ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? II, 152. — « La conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie. » II, 235. — « La conduite de sa providence. » II, 236. — « Les admirables conduites de la sagesse de Dieu. » II, 244.

Confesseurs. Pourquoi ils demeurent chez les grands. II, 162.

Confession. *Sur les confessions et absolutions sans marque de regret.* II, 116, note. — La confession est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Eglise une grande partie de l'Europe. I, 27. Voy. Homme. — Sentiments qu'elle doit laisser. II, 102.

1 Saint-Simon a dit du prince de Conti (mort en 1709) : « Il périt lentement dans les regrets d'avoir été *conduit à la mort* par la disgrâce, et de ne pouvoir être ramené à la vie par ce retour inespéré du roi et par l'ouverture d'une brillante carrière. » *Mémoires*, t. VII, p. 89 de l'édition de M. Chéruel.

2. « Dans le christianisme, on tâche de rendre les hommes meilleurs par la douceur de la persuasion, plutôt que par la violence et par la contrainte. » Saint Jean Chrysostome, *Du Sacerdoce*, liv. II, ch. II (p. 60 de la trad. d'Ant. le Maître, 1852).

CONFONDRE, pour Réduire à ne savoir que répondre. La nature confond les pyrrhoniens et la raison confond les dogmatiques. » I, 114.

CONFORMER. « Faites-moi la grâce, Seigneur,... de conformer mes sentiments aux vôtres. » II, 228. — Conformer sa volonté à celle de Dieu. II, 231-232. — Voy. MEMBRE.

CONFORMITÉ. Voy. IDÉE.

CONFUSION. Voy. CHAOS et MONTAIGNE. = Confusion des damnés. II, 93.

CONNAISSABLE. « Que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui. » I, 189. Cf. II, 47, 226.

CONNAISSANCE. « Connaissances du cœur et de l'instinct, fondement de la raison. I, 119. — Deux connaissances également nécessaires à l'homme. I, 177, 186. — Divines connaissances, pour Connaissance de la religion. I, 186.

CONNAISSANCE DE DIEU. Ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ. I, 154. — La connaissance de Dieu ne se fait que par Jésus-Christ. II, 62-63. Voy. DIEU, JÉSUS-CHRIST. — Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! » II, 153.

CONNAITRE. Comment nous connaissons les premiers principes. I, 119. — Ce que nous connaissons et ce que nous ignorons, I, 148 149. — Connaître Jésus-Christ est connaître la raison de tout. I, 154. — Ce qu'il nous importe de connaître. I, 176-177, 188. — Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. II, 62-63. — Connaître (Dieu). « Deux sortes de personnes connaissent. » II, 96. — Se connaître. Comment nous pouvons nous connaître. II, 94. — Voy. SOUMISSION. — « Il faut se connaître soi-même. » II, 162.

CONSCIENCE. Différence entre repos et sûreté de conscience. II, 97. — « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience. » II, 107. — « On assure la conscience en montrant la fausseté. » II, 183.

CONSEIL. Les arrêts du Conseil. II, 117.

CONSENTIR A. « Consentir à la conduite de l'âme, etc. » II, 112. — « Consentir aux vérités. » II, 296, 297.

CONSIDÉRATION. Considération de la vie et de la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. II, 237-245 — Considération de la double infinité de la nature. II. 296. — Considération que l'âme convertie fait des choses, de Dieu, et d'elle-même. II, 315-318.

CONSIDÉRER. « Qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est. » I, 49. = « Considérer votre âme triste jusqu'à la mort... » II, 230.

CONSISTER A. I, 176.

CONSOLATIF. « Un discours bien consolatif. » II, 236. — « Un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif. » II, 342.

CONSOLATION. « Le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation. » II, 61. Cf. II, 229. — LETTRE de consolation sur la mort de M. Pascal le père, II, 235-247. — « Il n'y a de consolation qu'en la vérité seulement. » II, 236. — Aider vos consolations. » II, 244. — « Il est juste que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature. » *Ibid.*

CONSOLER. « Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. » I, 77. — Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » II, 207.

CONSOMMATION. « Il est venu en la consommation des temps. » I, 172.

CONSOMMER. « Pour consommer plus de soins et de veilles à votre service. » II, 228. — Que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme. » II, 245. Voy. SACRIFICE.

CONSPIRER. « Opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort. » II, 24.

CONSTANT. « Une dernière base constante. » I, 6. — « Cette justice constante. I, 37. — « Des chrétiens constants. » I, 118. — « Une mort constante. » II, 17.

CONTE. « Des sots contes. » II, 42. — Voy. SOTTISE.

CONTEMPORAIN. Voy. AUTEUR, HISTOIRE, HISTORIEN.

CONTENTER (SE), pour Être content, être satisfait. « Il se contente de cela. » I, 78.

CONTENTION. « En la contention du vrai Dieu. » II, 72.

CONTESTATION. II, 71, 72.

CONTINU. « L'éloquence continue ennuie. » I, 84.

CONTINUITÉ. « La continuité dégoûte en tout. » I, 84.

CONTRADICTION. « Contradiction est une mauvaise marque de vérité. » I, 43

CHIEN. « Ce chien est à moi disaient ces pauvres enfants, etc. » I, 85 et 93. Voy. USURPATION.

CHIFFRE. « Les langues sont des chiffres. » I, 103. — « Le chiffre à deux sens. » II, 4. Voy. PAUL (SAINT). — « Le vieux Testament est un chiffre. » II, 184. — Clef de ce chiffre. *Ibid.*

CHIMÈRE, pour Monstre. I, 114 et 130.

CHINE. Religion de la Chine. I, 198. — « Histoire de la Chine. » II, 107, 108.

CHINOIS. Leurs histoires. I, 201.

(CHIQUENAUDE). « Il (Descartes) n'a pu s'empêcher de lui faire (à Dieu) donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement. » II, 148. Voy. DESCARTES.

CHOISIR DE. « Il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous. » II, 330.

CHOIX. Voy. MÉTIER. SORT.

CHOQUER. « La justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. » I, 153. — « Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. » I, 193. — Comment les choses choquent. II, 162.

CHOSE. Peu de chose. I, 77. Voy. PEU. — « Les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. » I, 41. — « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » I, 80. — « Les choses ont diverses qualités, etc. » I, 81. — « L'éloquence est un art de dire les choses, etc. » II, 123. — Il faut connaître les choses humaines avant que de les aimer: il faut aimer les choses divines pour les connaître. II, 297. — « Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner. » II, 307. — Noms qui leur conviennent. II, 308. — Faire les petites choses comme grandes, et les grandes comme petites, à cause de Jésus-Christ. II, 175.

CHRÉTIEN. Les chrétiens parfaits, distingués des dévots qui ont plus de zèle que de science. I, 60. Voy. GRANDS. — « Les chrétiens professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. » I, 149. Voy. CRÉANCE. — Nul n'est heureux, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable comme un vrai chrétien. I, 188. — Est sans orgueil et sans abjection. I, 189. — Chrétiens par sentiments, qui croient sans preuves. I, 195. — Vrais chrétiens, et chrétiens grossiers ou mauvais chrétiens. I, 210-211. — Religion chrétienne comparée à la païenne et à la juive, II, 61. Voy. DIEU et RELIGION. — Les chrétiens et les infidèles. II, 72. — Mauvais chrétiens qui déchirent l'Église au dedans. II, 77. Voy. ÉGLISE. — Chrétiens haïs, pour avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. Voy. JUIFS et HAINE. — « Les seuls chrétiens ont été contraints prendre leurs règles hors d'eux-mêmes. » II, 106. — Les chrétiens sont les enfants libres. II, 107. — « Il y a peu de vrais chrétiens. » II, 159. — La république chrétienne II, 203. — « La vie des chrétiens est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort. » II, 237. — COMPARAISON DES CHRÉTIENS DES PREMIERS TEMPS AVEC CEUX D'AUJOURD'HUI. II, 324-325. — « Les chrétiens doivent reconnaître Dieu en tout. » II, 330. — Leur vie n'est pas une vie de tristesse. II, 337. — Les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations. » II, 339. — « Tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien. » II, 341. Cf. II, 243. (Voy. AME.) — Voy. TURCS.

CHRIST. « Le Christ promis dès le commencement du monde. » I, 172. — « Il fallait que le Christ souffrît. » II, 5.

CHRISTIANISME. Ce que le christianisme a d'étrange. I, 188. — En quoi consiste le vrai christianisme. I, 193. Voy. RAISON. — Un des grands principes du christianisme. II, 243. — Voy. CASUISTES.

(CHRISTINE DE SUÈDE). Désignée. I, 81. Cf. II, 164 et 217.

CICÉRON. Toutes ses fausses beautés ont des admirateurs. I, 106. — Phrase citée sur les philosophes. II, 204.

CIEL. Le pain du ciel. I, 206. Cf. II, 5-6. — Tomber en regardant le ciel. II, 166. — Dieu doit consumer au dernier jour le ciel et la terre. II, 224. — Le chemin du ciel est rempli de troubles et d'inquiétudes. II, 336-337. Voy. VOIE.

CIRCONCISION. « La circoncision n'était qu'un signe. » II, 57. N'est plus nécessaire après la venue de Jésus-Christ. *Ibid.* — Circoncision chez les sauvages. II, 76. — Saint Pierre et les apôtres, plus attachés à l'Esprit-Saint qu'à la loi, abolissent la circoncision. II, 93-94. — Celle du corps et celle du cœur. I, 206. Cf. II, 5-6, 57, 101. Voy. INCIRCONCIS.

CIRCONFÉRENCE. La circonférence des choses. I, 4. — Voy. SPHÈRE.

Circulation du sang. II, 176.
Ciron. L'infini dans un ciron. I, 2.
Civil. Voy. Guerre.
Clair. « Il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. » II, 126.
Clameur. « Les bons papes trouveront encore l'Eglise en clameurs. » II, 117.
Clarté. Clarté admirable de Jésus-Christ, II. 17. — Clarté tempérée de Dieu. II, 48. Cf. I, 174. Voy. Obscurité. — Les clartés divines. II, 49.
Cléobuline. Sa passion, II. 164 et 217.
Cléopatre. I, 84. Voy. Nez.
Cloaque. En parlant de l'homme. « Cloaque d'incertitude et d'erreur. » I, 114.
Cœur. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure! » I, 48. — « Le cœur a son ordre. » I, 102. — Le cœur connaît la vérité. I, 119. — « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace. » *Ibid.* — On ne peut connaître Dieu que par le cœur. I, 120, 194-175. Voy. Connaissance et Foi. — La circoncision du cœur. I, 206. — « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point, etc. II, 88. — Cœur humilié. II, 96. Cf. I, 206. — L'imagination et le cœur. II, 109. Voy. Imagination. — « On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur. » II, 125. — « Ces gens manquent de cœur. » II, 175. — « Les yeux sont les interprètes du cœur. » II, 235. — L'esprit et le cœur. II, 297. Voy. Porte. = « Cœur nouveau. » II, 331. Voy. Renouvellement. — « Ce sont les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. II, 336.
Coin. « Le chef du coin (*caput anguli*). » II, 26.
Colosse. Voy. Corps.
Combat. C'est le combat qui plaît en toutes choses, non pas la victoire, I, 80. Voy. Dispute.
Comble. La mort, comble éternel de malheur. I, 117.
Comédie. La comédie, pour Le théâtre I, 80. — Ce qui y plaît. *Ibid.* — Dangers de la comédie. II. 116. — La comédie de la vie. II, 112. Voy. Acte. — « Comédies fausses. » II, 176.
Comète. « La terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître. » II, 272.
Commandements. Dans l'Ancien Testament, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité en sont les figures. II, 11.
Commémoration. Voy. Sacrement.
Commencement. II, 67, note 3. Cf. I, 183, note 1. — « La mort est le commencement de la béatitude du corps. II, 244.
Commentaire. Voy. Auteur.
Commettre. « Dieu a commis tout un peuple pour la garde de ce livre. » I, 212.
Commodité « Ils (les Jésuites) déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités. » II, 80.
Commun. « Le commun des hommes. » II, 155.
Communautés. Les communautés naturelles et civiles ont des membres, et sont elles-mêmes membres d'un corps plus général. II, 111.
Communication. Si l'homme est capable et digne de la communication avec Dieu. I. 189; II, 122. Cf. I, 171; II, 61.
Communier. Trois manières dont Jésus-Christ s'est donné à communier. II, 210.
Communion. « La communion du chef de l'Eglise. » II, 328.
Communiquer. De. « Sans espérance d'en jamais communiquer. » I ,26.
Compagnie. Les sots médisent par compagnie. I, 87. — « Jesus cherche de la compagnie de la part des hommes. » II, 206. Voy. Songe.
Comparaison. Voy. Chrétien et Foudre.
Complaisant. (*Sibi complacens*). « En être complaisant. » II, 177. Voy. jeuner
Compliment. Inconvénient des compliments. I, 87. Voy. Excuse.
Composer. « A nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps. » I,8. Voy. Être. (substantif).
Comprendre, pour contenir (*Capere*). « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point: par la pensée, je le comprends. » I, 11.
Compter. « C'est là (le présent) où nos pensées doivent être principalement comptées. » II, 339.
Conatus recedendi. II, 151.

I, 75. — *Que Dieu s'est voulu cacher*. I, 171, note 2. Voy. Dieu caché.

Cachette. « Il (l'amour) s'y trouve secrètement et en cachette. » II, 253.

Cachot. « De ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers. » I, 2. — Un homme dans un cachot... Image de la vie humaine. I, 143. II, 95.

Caïn. II, 71.

Calomniateurs et Calomniés (Jésuites et jansénistes). Les miracles discernent entre eux. II, 71.

Calvinistes. II, 90. — Source de leur hérésie. II, 92.

Campagne. Tout ce qui s'enveloppe sous ce nom. II, 163.

Cannibales. Se rient d'un enfant roi. I, 65.

Canonique. « Les hérétiques servent à prouver les canoniques. » II, 202. — Les livres canoniques. II, 237. — Voy. Auteur.

Cantique. Voy. Nouveau.

Canton. « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. » I, 2.

Capable. « On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. » I, 4. — « Il n'est qu'un homme,... c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. » I, 52 (note 2). — Capable d'être mystérieux.... Capable de sottise. » II, 42. — « Les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu. » II, 49. — Voy. Passion.

Capacité. « Sans une capacité infinie comme la nature, » I, 3. - « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. » I, 4. — « La capacité de connaître la vérité et d'être heureux. » I, 11. — Double capacité commune à tous, de la grâce et du péché. I, 187. — Choses qui passent notre capacité présente. *Ibid.* — Les passions remplissent toute la capacité de l'esprit. II, 252. — Les petites choses flottent dans la capacité du cœur. II, 255. — Il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire. (Montaigne.) II, 304.

Caprice. « Les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison » II, 299. — Voy. Législateur.

Caractère. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76. — Le caractère chrétien distingué du caractère inhumain et du caractère humain II, 165. = Pour Marque, type, modèle inné. « Le caractère de la Divinité. I, 61. — « Nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence. » I, 187. — « Jésus-Christ, qui est votre image et le caractère de votre substance. » II, 226. — « Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, etc. » II, 253.

Caractériser (Se). « Autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres. » II, 256.

Cardinal (M. le). (Mazarin.) II, 154.

Carrosse. « Carrosse *versé* ou *renversé*. » II, 178.

Casuistes. « Le christianisme est bien différent dans les livres saints et dans les casuistes. » II, 41.

Catéchumènes. Nom donné dans l'Eglise naissante à ceux qui prétendaient au baptême. II, 323-324.

Catholique. Les miracles discernent entre les catholiques et les hérétiques. I, 71-72. — Ce qu'est la foi catholique. II, 92. — Voy. Pélagiens, Religion.

Causalité. « La dignité de la causalité. » II, 161.

Causant, Causé. « Toutes choses étant causées et causantes. » I, 7.

Causes. « Les causes sont visibles seulement à l'esprit. » I, 63. Voy. Effets.

Ce. Ce qui est de, devant un adjectif. « Unissant tout ce qui est de vrai et sachant tout ce qu'il y a de faux. « I, cxxxiv. Voy. Tout.

Cendre. Voy. Terre.

Centre. Le centre des choses, I, 4. = Les deux Testaments regardent Jésus-Christ comme leur centre. II, 18. — Voy. Sphère, Théologie.

Cérémonies. Dans l'Ancien Testament, toutes les cérémonies ordonnées sont figures. II, 11.

Certain. « Une certaine persuasion », pour Une persuasion certaine. I, 153. - « La religion n'est pas certaine... Rien n'est certain. II, 124.

Certainement, pour D'une manière certaine. I, 151.

Certitude. « Certitude. Incertitude. » I, cvi. — Nulle certitude, selon les Pyrrhoniens. I, 112. — Certitude de la connaissance des premiers principes.

I, 119. — « Nous sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. » I, 121. — Certitude et incertitude, dans le parti. I, 151. — Certitude de damnation. I, 153.

César. Sa maturité opposée à la jeunesse d'Alexandre et d'Auguste. I, 84.

Cessation. « Une cessation d'inquiétudes. » II, 262.

Cet, Cette. « Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu. » I, cvii. (Archaïsme, ou italianisme : *Questa è la vita eterna, che,* etc.)

Chacun. « Un chacun. II, 105.

Chagrin. Voy. Ennui.

Chair. Aveuglement que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti. I, 208. — « Grands de chair. » II, 15. — Voy. Royaume.

Chambre, pour Classe. « Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, etc. » I, 81.

Chancelier (Le). « Son poste est faux. » I, 35. — Qu'est-ce qu'être chancelier ? I, 53.

Changer. « Le ton de voix... change un discours et un poëme de force. » I, 33.

Chaos. « Quel chaos (l'homme) ! » I, 114. — « Il y a un chaos infini qui nous sépare. » I, 149. — « Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon... ? » I, 187.

Chapitre, pour Capitule. II, 180.

Charité. Au sens théologique amour de Dieu. I, 32, 209 ; II, 9, 23. — L'ordre de la charité : en quoi il consiste. I, 102. — La cupidité et la charité, deux principes qui partagent les volontés des hommes. I, 209. Cf. II, 184. Voy. Cupidité. — « L'unique objet de l'Écriture est la charité. » II, 9. — Distance infinie des esprits à la charité. II, 15. — « De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité. » II, 17. — C'est le manque de charité qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, et qu'on croit les faux. II, 74. — « La charité n'est pas un précepte figuratif. » II, 104. — Hors de la charité, la vérité n'est pas Dieu. II, 116. — Fausse image de la charité. II, 121. Voy. Concupiscence. — « On n'entre dans la vérité que par la charité. » II, 297. — « Dieu est environné de gens pleins de charité... : ainsi il est proprement le roi de la charité. » II, 355. — Il faut aspirer à ce royaume de charité, etc. » II, 356. — Pour Acte charitable. « Une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde. » II, 245.

(Charles Ier, roi d'Angleterre). Désigné. I, 81.

(Charles II, roi d'Angleterre). Désigné. I, 37.

Charme. « Ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété. II, 317. — « Ce charme victorieux les entraîne. » II, 337.

Charnel. Erreurs charnelles. I, 206. — Sens charnel. I, 208. — Juifs charnels. I, 207-211. — Chrétiens charnels. I, 210 et 216. Voy. Chair et Figure. — Grandeurs charnelles. II, 15, 16. — « Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. » II, 199.

Charogne. « Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte. » II, 241.

Charron. Ses divisions attristent et ennuient. I, 80.

Chartreux. Comparaison d'un soldat et d'un chartreux, quant à l'obéissance. II, 105 — « Le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. » *Ibid.*

Chasse. Raison du plaisir de la chasse. I, 49, 50.

Chasteté. « Peu parlent de la chasteté chastement. » I, 75. — Exemple de la chasteté d'Alexandre. I, 79.

Chat. Chats fourrés, parlant des magistrats. I, 33.

Chef, pour Objet ou point principal. « L'établissement des deux chefs de cette religion. » I, 177. — Voy. Coin.

Chemin. Le vrai chemin, le véritable chemin. II, 158, 337. — Voy. Amour, Ciel, Rivière, Vouloir.

Cher. « Rien ne me serait trop cher pour l'éternité. » I, 197.

Chercher. Chercher Dieu de tout son cœur. I, 142. Voy. Raisonnable. — Ceux qui s'emploient à chercher Dieu, et ceux qui vivent sans le chercher. II, 109. — « Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » II, 207. — « Chercher Dieu au dehors. II, 228. Voy. Chose.

Cheval. « Un cheval n'admire point son compagnon. » I, 100.

Cheveux. Figures un peu tirées par les cheveux. II, 1.

Chez. Un « chez moi ». II, 119. Voy. Moi.

Voy. INCONTRADICTION, MIRACLE. — « Quel sujet de contradiction (que l'homme) ! » I, 114. Cf. I, 121. — « En Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées » II, 7 = « Sans contradiction (c'est-à-dire il n'y a pas là de contradiction). » II, 171. — *Contradiction.* I, 25, note 1; II, 7, note 4.

CONTRAIRE. « Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu. » I, 185. — « Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire. » II, 228. — Passages contraires dans l'Ecriture : comment il faut les accorder. II, 7, 202. — Erreurs contraires qui combattent l'Eglise. II, 90. — « Les deux raisons contraires. » II, 202. = Contraires (Les). « Les sages du monde placent les contraires dans un même sujet, au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents. » I, CXXXIV.

CONTRARIÉTÉ, pour Contradiction. « Les contrariétés d'un même esprit. » I, CXXVII. — « La vérité de l'Evangile accorde les contrariétés par un art tout divin. » I, CXXXIV. — « Pour accorder ces contrariétés. » I, 185. — Contrariétés dans la nature de l'homme. I, CXXXIV, 114, 12 , 155, 175, 182, 183, 186.

Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme. I, 12, note 1. — *Sources des contrariétés.* II, 6, note 2.

Contre ceux qui abusent des passages de l'Ecriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelques-uns qui semblent favoriser leur erreur. II, 180, note 2.

Contre ceux qui, sur la confiance de la miséricorde de Dieu, demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres. II, 103, note 1.

Contre le pyrrhonisme. I, 43, note 4.

Contre Mahomet. II, 43, note 3.

CONTREDIRE A. « Et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment. » I, 10. — « J'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde. » II, 228. — Voy. VÉRITÉ.

CONTREFAIRE. Pour Jouer (un personnage). Contrefaire le gueux. I, CXXIV. = Contrefaire (Se). I, 141.

CONTRE-PESER. « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. » I, 25. Cf. II, 89.

CONVAINCANT. « Cela n'est pas convaincant de la dernière conviction. I, 43.

CONVAINCRE. L'art de convaincre. II, 299. Voy. MÉTHODE.

CONVERSATION. Les bonnes ou les mauvaises conversations forment ou gâtent l'esprit et le sentiment. I, 100. — « L'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler. » II, 105.

CONVERSION. En quoi consiste la conversion véritable. I, 194. — Celle des païens réservée à la grâce du Messie. II, 18. — SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR. II, 315-319.

CONVERTIR. « Si vous continuez à discourir de la sorte, en vérité vous me convertirez. » Mot d'une personne (Pascal?) à des libertins. I, 142. — « Les hommes croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir. » II, 109. = Convertir, pour Ramener. II, 171.

COOPÉRATEUR. « Un corps soumis et coopérateur à ses volontés. » II, 243.

COOPÉRER. « Tout coopère en bien pour les élus. » II, 245.

COPERNIC. « L'opinion de Copernic. » II, 95 et 128-131.

CORDE. « Qui voudra danser sur la corde sera seul. » II, 125. = Au figuré. « Ces cordes qui attachent le respect à tel ou tel sont des cordes d'imagination. » I, 89.

CORNEILLE Cité, I, 83 : II, 165. — Imité. I, 197. — Manière chaste et honnête dont il a peint l'amour. II, 116 et 140.

CORPORELLEMENT. I, 8. Voy. SPIRITUELLEMENT.

CORPS. Notre corps est un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant. I, 3. — Ce que valent les corps. II. 16, Voy. ESPRIT, RÉUSSIR. — « Les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection. » II, 241. Cf. II, 343. — La béatitude du corps. II. 244. — La mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme. » II, 245. = Au figuré. « Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent et qui composassent un corps de membres pensant. » II, 112. Voy. MEMBRE.

CORRECTION, pour Réprimande. « Le juste, quand il reprend ses serviteurs, attend autant de Dieu que de ses réprehensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. » II, 161 [1].

1. Molière, *Le Misanthrope*, a. III, sc. 5 :

> Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
> Dans les *corrections* qu'aux autres on veut faire

CORRIGER. « Et corrigeons ainsi... Les sentiments d'erreur. » II, 241. — On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien. » II, 340.

CORROMPU. « Nous sommes misérables, corrompus, etc. » I, 198. Cf. II, 49. Voy. CORRUPTION.

Corrumpunt mores bonos colloquia prava. (D'après un vers de Ménandre dans saint Paul.) II, 105.

CORRUPTION. Corruption de l'homme. I, 27, 187 ; II, 48-49. — « Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent. » II, 90. Voy. RÉDEMPTION. — Corruption de la raison. II, 168. Cf, I, 38. — Corruption de la morale dans des maisons de sainteté, et dans des livres de théologiens et de religieux. II, 342.

COULER (actif). « Pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile. » II, 71.

COUR. « Ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville. « II, 260.

COURAGE. Est-ce courage à un mourant d'affronter Dieu? II, 107. — Donner courage. II, 341. Voy. AVENT.

COURONNE. La couronne de la gloire, offerte par Dieu. II, 333.

COURONNEMENT. « La mort est le couronnement de la béatitude de l'âme. » II, 244.

COURTISAN. « Nul ne dit courtisan que ceux qui ne le sont pas. » II, 178.

COUTUME. Force de la coutume : elle contraint la nature. I, 36. — Elle fait toute l'équité. I, 38. — Fondement mystique de son autorité. *Ibid.* — Danger de l'examiner quand elle est établie. I, 39. Voy. ÉTAT. — Une coutume différente donnera d'autres principes naturels. I, 41. — La coutume est une seconde nature. I, 42 ; II, 168. — Effet de la coutume de voir les rois accompagnés de gardes, etc. I, 61. — Ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume : mais le peuple la suit parce qu'il la croit juste. I, 82. — « La coutume fait nos preuves les plus fortes... C'est elle qui fait tant de chrétiens, etc. » I, 156. — Est un des trois moyens de croire. II, 107. — « C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions » II, 254.

COUVREUR. Voy. VOCATION.

COUVRIR, pour Cacher (*Occulere*). « Couvrir ses défauts aux autres et à soi-même. » I, 26. — « Vous, Miton, le couvrez (le MOI), vous ne l'ôtez pas. » I, 76. — « Il (Dieu) les a couvertes néanmoins de telle sorte, etc. » I, 136. Cf. I, 208 II, 329. Voy. VOILE. = Se couvrir, pour S'envelopper, se voiler « Il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. » II, 329.

CRACHER. Être craché (*Conspui*). II, 27.

CRAINTE Devoir de crainte rendu à la force. I, 72. — Comme dans la maladie les craintes nous troublent. I, 75. Voy. ÉTAT. = Rester en crainte. II, 102. — Etre toujours en crainte. II. 333. — Crainte de Dieu : la bonne et la mauvaise. II, 108. — Crainte qui conserve la joie du chrétien. II, 337

CRAQUER. « Tout notre fondement craque. » I, 6.

CRÉANCE, pour Croyance. Asseoir sa créance. I. CXXVI. — « La volonté est un des principaux organes de la créance. » I, 41. — Devoir de créance rendu à la science, I, 72. — « Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance ? » I, 149. — Acquérir une créance. I, 156. — Soumettre sa créance. I, 185. — « Toute la créance est sur les miracles. » II, 68. — Préoccuper la créance. II. 71. — La créance des hommes s'est pliée par là. » II, 75. — Affermir la créance. II, 104. Régler la créance. II, 297. — « Ce qui a rapport à nos créances. « II, 298. — Voy. ANTIQUITÉ.

CRÉATEUR. « Si je voyais partout des marques d'un créateur, je reposerais en paix dans la foi. » I, 197.

CRÉATION. Preuves de la création. I, 212-213. Voy. MOÏSE.

CRÉATURE. Toutes les créatures ou affligent ou tentent l'homme, et dominent sur lui. I, 183. — « Les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu. » I, 209. — Dignité de l'homme, par rapport aux créatures. II, 90. — Jouir des créatures. II, 110. — Nous attacher aux créatures nous empêche ou de servir Dieu ou de chercher. *Ibid.* — Donner son cœur aux créatures. II, 227. — Jouir des créatures est offenser Dieu. II, 228. — Dans la mort, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable. II, 238.

CRÉDULE. « L'homme est naturellement crédule, incrédule. I, 121 ; II, 175.

CREUX. Voy. COEUR.

Dieu quand il afflige et punit. II, 223. — Dieu ne considère les hommes que par le médiateur, Jésus-Christ. II, 238. — Dieu seul met les vérités divines dans l'âme. II, 297. — Le service de Dieu. II, 335-336. — « Dieu s'est réservé des serviteurs cachés. » II, 336. — « Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre. » II, 343. — « Dieu est proprement le roi de la charité. » II, 355. Cf. II, 176. — Voy. Conduite, Connaissance, Jésus-Christ, Miracle, Mort (La) Royaume, Volonté, etc.

Dieu caché. *Deus absconditus.* « Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evangile » I, cvii. — Dieu s'est caché à la connaissance des hommes. I, 136 et 147. Cf. I, 171. — A établi des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnaître, et les a couvertes de manière à n'être aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur. I, 136. — A voulu paraître à découvert à ceux qui le cherchent, et caché à ceux qui le fuient; aveugler les uns et éclairer les autres. II, 47-52. — L'Ecriture dit que Dieu est un Dieu caché, et que ceux qui le cherchent le trouvent. II, 61. — Dieu ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir, etc. » II, 329. — « Il se cache ordinairement, et se découvre rarement. » *Ibid.* — « S'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses pour nous. » II, 330.

Dieu par Jésus-Christ. II, 63, note 1.

Différence. « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! » I, 201. — Différence (pour Dieu) entre tenter et induire en erreur. II, 70. — Différence entre n'être pas pour Jésus-Christ, et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ et feindre d'en être. II, 71. — Entre repos et sûreté de conscience. II, 97, — « Différence entre le dîner et le souper. » II, 201. — Voy. Disciples.

Différence entre Jésus-Christ et Mahomet. II, 43, note 4; II, 159, note 3.

Difficulté. Voy. Recevoir.

Dignité. « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. » I, 105. — Dignité de l'homme : en quoi consistait dans son innocence, et en quoi consiste aujourd'hui. II, 90. Voy. Espace, Pensée.

Dilation. « La dilation du baptême. » II, 323.

Dilemme. Fausseté du dilemme des philosophes sur l'immortalité de l'âme. I, 144.

Diligence, pour Soin, exactitude. I, 207.

Diner. Voy. Différence.

Directeur. « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » I, cvii. — « Interroge ton directeur. » II, 209.

Discernement. Faire le discernement des miracles. II, 79, 80. — « C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, etc. » II, 231.

Discerner. « Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. » II, 66 et 82. — « Les miracles discernent aux choses douteuses. » II, 71. Cf. II, 78. — Voy. Chose.

Disciples (de Jésus-Christ). Dorment pendant sa passion. II, 206-207. = Différence entre les disciples et les *vrais* disciples. II, 171.

Discours. « Oh! ce discours me transporte, me ravit. » I, 153. — Pour raisonnement, dialectique : « Que la raison y fonde tout son discours. » I, 119. Cf. II, 101, 282, 289. — Sots discours. » II, 156. — Pour Style (*oratio*). Effet d'un discours naturel. I, 104. — Voy. Dialogue.

Discours (*Fin de ce*). I, 153, note 1.

Diseur. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76.

Disgrace. Les disgrâces mêmes qui arrivent aux élus sont des effets de la miséricorde de Dieu. II, 223.

Dispenser. « Qui dispense la réputation? » I, 32.

Disposition. La disposition différente des matières forme un autre corps de discours. I, 99. Voy. Pensée. — La disposition du corps, pour La bonne grâce du corps. II, 260.

Disproportion de l'homme. I, 8, note 4. — Disproportion entre notre justice et celle de Dieu. I, 153. Voy. Justice.

Dispute. « On aime à voir dans les disputes le combat des opinions. » I, 80. Voy. Vérité. — Etre en dispute. II, 78. Voy. Erreur.

Dissemblance. La dissemblance des Evangélistes, utile. II, 201.

Dissiper (Se). « Pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir. » II, 339.

Distance. Voy. Esprit.

Distinguer. On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur. I, 61.

Diversité. II, 163, note 2.

Divertir, pour Détourner. « Il ne nous faudrait pas divertir d'y penser. » I, 77. — « Dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces. II, 22. — Se divertir, pour Se distraire. I, 48.

Divertissement. Ce qu'on appelle divertissement. I, 48, 49, 73. — Instinct qui porte les hommes à chercher le divertissement et l'occupation au dehors. I, 50. — « Sans divertissement, il n'y a point de joie; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. » I, 52. — « Le divertissement est la plus grande de nos misères .. Il nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. » I, 54. — « Otez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui. » I, 88, — « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne. » II, 116. — Il n'y en a point de plus à craindre que la comédie. *Ibid.* — *Divertissement.* I, 48, note 2 : 53, note 3; 54, notes 1 et 4; 73, note ; 89, note 2.

Divination. Des divinations par les songes. II, 75.

Divinité. D'où viennent ces mots : Le caractère de la divinité est empreint sur son visage. I, 61. — « Prouver la divinité par les ouvrages de la nature. » II, 60. — La divinité de Jésus-Christ. II, 62. — Voy. Marquer.

Divisible (substantif). « Les divisibles de l'espace... Une infinité de divisibles, etc. » II, 291. — Voy. Infini.

Division. Contre les divisions en morale. I, 78. Voy. Charron. = Division dans l'Église : les miracles y décident. II, 70. — « Jésus-Christ met la division. » II, 171.

Docilité. Trop de docilité fait la superstition. I, 194. Cf. II, 159.

Docteur. Pourquoi il faut aux docteurs des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties. I, 33. — On aime que les docteurs graves soient infaillibles dans les mœurs. II, 120. — Le docteur de la comédie. II, 165.

Doctrine. Doctrine de Dieu. « Les Juifs avaient une doctrine de Dieu, et confirmée par miracles. » II, 68. — Voy. Miracle.

Dogmatique. Matières ou connaissances dogmatiques : leur objet. II, 266.= Dogmatiques (Les). « La raison confond les dogmatiques. » I, 114.

Dogmatiser. Qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements. » I, 113.

Dogmatisme. Se ranger au dogmatisme. I. 114 — « Invincible à tout le dogmatisme. » I, 120.

Dogmatistes. Leur unique fort. I, 113. — Sont encore à répondre depuis que le monde dure. *Ibid.* et 124. — D'où vient leur secte. I, 187.

Domestique. « La vérité est domestique du ciel. » I, 115 (note). — « Ceux qui ont été élevés domestiques de la foi. » II, 323.

Dominer. « Toutes les créatures dominent... sur lui. » I, 183. — Dominer sur les créatures. II, 90. — « Que sa grâce règne et domine sur la nature. » II, 245. = « Dominant des uns et des autres. » II, 24.

Donatistes. II, 184.

Donner. « Donner sujet. » II, 60. = Donner à .. « Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie. » I, 187. = « Ceux qui se donnent à Dieu. » II, 342.

Dormir. Voy. Disciples.

Douceur. Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses douceurs. II, 257.

Douleur. Il n'y a rien en nous, que nos seules douleurs, qui puisse agréer à Dieu. II, 229. — Voy. Plaisir, Temps.

Doute. Le doute sur l'immortalité de l'âme est un grand mal, digne de compassion. I, 137-139. — Celui qui est dans ce doute, et en fait profession et vanité, est une extravagante créature. I, 139. — « La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. » I, 197. — La fausse ou mauvaise crainte de Dieu vient du doute. II, 108. = « Il est sans doute », pour Il est hors de doute. I, 3, 115, 189, 155; II, 237, 302.

Douter. Peu parlent du pyrrhonisme en doutant. I, 75. — « Il faut savoir douter où il faut. » I. 193. — L'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout : il ne peut même douter. II, 157, Cf. I, 114. — « Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval. » II, 160.

Douteur. « Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles ! » II, 162.

Douteux de. « Discours douteux d'être philosophes ou chrétiens. » II, 101.

Droit (Le) « Le droit a ses époques. » I, 38. = Voy. Epée, Main.

Droiture. « Droiture d'esprist. » I, 96.

Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est. I, 25, note 2.

Duc. L'âme et le corps sont indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. II, 352. — « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » II, 354. Voy. Estime.

Démonstration. *De la méthode des démonstrations géométriques.* II, 279-296. — Règles pour les démonstrations. II, 301-302.

Démontré. « Combien y a-t-il peu de choses démontrées! » II, 155.

Dépeindre. « Elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment. » II, 254. — « Les poëtes n'ont pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. » II, 260.

Dépendance. II, 167. — Sentir sa dépendance. II, 154.

Dépendant. « Les capitaines et princes même sont toujours esclaves et dépendants. » II, 105. Voy. Chartreux et Soldat.

Dépit. Voy. Ennui.

Déplaisir. Effet de l'absence. II, 4. Voy. Plaisir. — Profit que nous devons tirer du déplaisir (de la mort). II, 245.

Dépositaire. « Dépositaire du vrai (l'homme). I, 114. — Voy. Adam.

Dépravé. Nous naissons dépravés. II, 111.

Dérèglement. « Ceux qui sont dans le dérèglement croient suivre la nature » I, 70. — « Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. » I, 78. — Dérèglement de jugement. II, 149.

Dernier. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » I, 105. — Voy. Principe.

Derrière. Pensée de derrière. Voy. Pensée.

Desargues. Raisins de Desargues. II, 163.

Désarmer. « Vous désarmez toute l'Église. » II, 76 et 85.

Des Barreaux. I, 130.

Dès-la, pour, en conséquence. I, 213.

Descartes. Allusion à son livre des Principes de la Philosophie (*Principia Philosophiæ*). I, 4. Cf. II, 126 et 148 ; II, 151. — « Descartes inutile et incertain. » II, 126. — (Pascal était du sentiment de Descartes sur l'*automate*, et n'en était point sur la *matière subtile*.. Il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses. II, 148. Voy. Chiquenaude.) — Le principe de Descartes, Je pense, donc je suis, se trouve déjà dans saint Augustin, II, 304. — Descartes a prétendu faire de ce mot un principe ferme et soutenu d'une physique entière. II, 305. — *Descartes*. II, 126, note 3.

Désespoir. L'homme dans un désespoir éternel de connaître ni le principe ni la fin des choses. I, 3. — « J'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. » I, 175. — Désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur. II, 177. Cf. II, 62. — Sans les divines connaissances, les hommes pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir. I, 187. — La religion abaisse infiniment plus que la raison, mais sans désespoir. *Ibid.* — « La misère persuade le désespoir. » I, 188. — Double péril pour l'homme, de désespoir ou d'orgueil. *Ibid.* On s'abaisse sous Jésus-Christ sans désespoir. II, 18. — Voy. Ennui.

Déshonorer. Voy. Miracle.

Désir. Illusion des désirs. I, 54, 75. Voy. Etat. — Désir du vrai bien naturel à l'homme. I, 117. — Désir de la vérité et du bonheur, nous est laissé pour nous punir. I, 121. — Voy. Besoin.

Désirer de. « Il désirerait de l'anéantir. » I, 26.

Dessous. « Voir le dessous du jeu. » I, 152. — « Nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, etc. II, 168.

Destituer. « Un nom que l'on destitue de tout autre sens. » II, 281, 285. — « Considérant l'homme destitué de toute révélation. » I, cxxv. — « Ces personnes destituées de foi et de grâce. » II, 60

Détacher (Se). « On ne se détache jamais sans douleur. » II, 333.

Déterminer. « La raison n'y peut rien déterminer. » I, 149. — « Leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre » I, 209. » — « L'âge ne détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions. » II, 251. — Déterminer un original de beauté. II, 254. — « L'amour se déterminant autre part que dans la pensée. » II, 261. = Pour Engager, pousser. « Ce qui détermine chacun à chaque condition. » II, 166 [1].

Détourner. « Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs (dans un ouvrage), sinon pour le délasser. » I, 105. — Voy. Occuper.

1. C'est ainsi que La Bruyère (*De quelques usages*) dit que l'étude des langues ne se peut bien faire que dans l'enfance, lorsque tout s'imprime dans l'âme profondément, que la mémoire est neuve, l'esprit et le cœur vides de passions, « que *l'on est déterminé à de longs travaux* par ceux de qui l'on dépend ». Et, Pascal, dans les *Provinciales*, 2e Lettre : « Dieu leur donne une grâce efficace qui *détermine* réellement *leur volonté à l'action.* »

Dette. Voy. Surpayer.
Deus absconditus. I, 136, 171 ; II, 61. Voy. Dieu caché.
Devant. « Qu'il est devant qu'Abraham. » I, 207. — « Devant que l'on eût atteint l'âge de raison. » I, 213. — Devant ce temps l'on est enfant. » II, 252. = Pour, auparavant. I, cxxvii.
Deviner. « M. le Cardinal (Mazarin) ne voulait point être deviné. » II, 154. — En amour, il faut deviner, mais bien deviner. II, 258.
Devoir. « On rend différents devoirs aux différents mérites. » I, 72. — Devoir d'amour, devoir de crainte, devoir de créance. *Ibid.* — « Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. » II, 69. — Le devoir de Dieu. II, 71. — Le devoir de l'homme est de penser comme il faut. II, 109. — Moyen de ne pas oublier son devoir. II, 149. — C'est un devoir de ne s'affliger de rien. II, 335. Devoirs de respect envers les rois et les grands. II, 354. — Justice de ces devoirs. *Ibid.*
Devoir. (Verbe.) Ce que les hommes doivent à Dieu ; ce que Dieu doit aux hommes. II, 70. — Dieu ne doit que suivant ses promesses. » II, 161.
Dévot. Les dévots opposés aux chrétiens parfaits. I, 59-60. = « Un zèle tout dévot. » I, 32.
Dévotion. « L'expérience fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté. » II, 164. — Voy. Spirituel.
Dextre. « Monter au ciel, et seoir à la dextre. II, 243.
Diable (Le). A troublé le zèle des Juifs avant Jésus-Chrit. I, 212. — « Ce lieu (Port-Royal) qu'on dit être le temple du diable... » II, 75. — « Ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle. » II, 81. — « La force naturelle du diable. *Ibid.* — « Point de miracle qui oblige à dire que c'est le diable. II, 184. Cf. II, 183. — Jésus-Christ agissait contre le diable et détruisait son empire. II, 199. — « Pénitents du diable (expression de Tertullien). II, 337.
Dialogue. « Ordre par dialogues. » II, 174. — Ce qu'il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent. II, 125.
Dieu. Le seul véritable bien de l'homme. I, 117. — On ne peut le connaître que par le cœur. I, 120, 194-195. — A établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître. I, 136. Voy. Dieu caché. — Ceux qui vivent sans connaître et sans chercher Dieu sont méprisables. I, 142. — Le malheur d'un homme sans Dieu. *Ibid.* Cf. II, 109, 157. — Dieu perdu (pour la perte de Dieu). I, 186. — Dieu n'a ni étendue ni bornes. I, 149. — Dieu infiniment incompréhensible : nous sommes incapables de connaître ni ce qu'il est ni s'il est. *Ibid* Cf. II, 126. — Ne peut être connu que par Jésus-Christ. I, 154 ; II, 62-63, 198. — Ne se prouve pas par la nature. I, 155 ; II, 60-62, 204. — De la preuve de Dieu par le manque de vide. I, 155. — Notre religion est la seule qui ait ordonné d'aimer Dieu. I, 169. Voy. Aimer Dieu. — Notre vraie félicité est d'être en lui. I, 182. Cf. II, 60. — Ce que nous dit sa Sagesse. I, 183. Voy. Sagesse. — Réponse à l'objection que Dieu est incompréhensible et hors de proportion avec nous. I, 189. — « Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié. » I, 213. — « Que ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur... se consolent : je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, etc. » II, 10. — « Dieu parle bien de Dieu. » II, 39. Cf. I, lvi. — « Les choses qui sont de Dieu. » II, 61. — Le Dieu des païens et des épicuriens : le Dieu des Juifs. II, 61. — « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. » *Ibid.* Cf. I, cvi. — Ce que fait le Dieu des chrétiens. II, 61-62. — Ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ tombent ou dans l'athéisme ou dans le déisme, II, 62. — « Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. » II, 70. Voy. Devoir. — Sa miséricorde et sa justice. II, 102-103, 173. — Moyen de se persuader Dieu à soi-même. II, 105. — Trois sortes de personnes à l'égard de Dieu. II, 109. — Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent. II, 112. — Dieu et l'Église. II, 115. — Dieu ne regarde que l'intérieur. *Ibid.* Voy. Pénitence. — « Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. » II, 118. — « Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable. » II, 122. — « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ! » II, 153. Dieu ne peut être la fin s'il n'est le principe. II, 166. — Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. » II, 173. — Chose visible, qu'il faut aimer un seul Dieu. II, 200. — Ce que Dieu ne peut pas, parce qu'il est tout-puissant. II, 201. — Dieu maître de la république chrétienne, de la judaïque. II, 203. — « Enfin Dieu parle dans les dernières oppressions. » II, 204. — Dieu n'est pas moins

Crever. « Titre qui crève les yeux. » I, 4. « Nous crever les yeux agréablement. « I, 35 et 46.

Crier. « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? » I, 117. — « Ils crient que rien ne leur montre la vérité. » I, 137. — « Que nous crie donc ce chaos, etc.? » I, 187. — « Il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement. » II, 117.

Crime, pour Péché. « Bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes. » II, 227. — Voy. Élus, Réprouvés.

Crocheteur. « Un crocheteur se vante. » I, 25.

Croire. Pourquoi il est dit, Croyez à l'Eglise, et il n'est pas dit, Croyez aux miracles. II, 76. — Trois moyens de croire : raison, coutume, inspiration. II, 107. — « Le croire est si important! » II, 160. — « Ce qui fait croire les chrétiens, c'est la croix : » *Ibid.* Cf. II, 200. — Les hommes presque toujours emportés à croire, non par la preuve, mais par l'agrément. II, 296. — *Raisons pourquoi on ne croit point.* II, 74, note 2.

Croix. « Il se joue un jeu où il arrivera croix ou pile. » I, 149. Voy. Pari. — La mort de la croix. II, 6. Voy. Humilié. — Les deux croix. II, 71, 72. — Croix de saint André. II, 76. — Figures de la croix et de la gloire. II, 92. Voy. Sacrement. — La folie de la croix. II, 200. Voy. Croire.

Cromwell. Cause et effets de sa mort. I, 37.

Croyance. Voy. Créance, Incliner.

Cru (partic. de Croire). « Nos preuves les plus crues... Qu'y a-t-il de plus cru? » I, 156.

Cru (partic. de Croître). « Il est crû, il est changé. » II, 126.

Cupidité. « La cupidité use de Dieu et jouit du monde; et la charité, au contraire. » I, 209. — Voy. Charité, Juifs.

Cuisinier. « Un cuisinier se vante. » I, 25.

Curieux. Les curieux et les savants ont pour objet l'esprit. II, 199.

Curiosité. N'est que vanité. I, 25. — Curiosité inutile, maladie principale de l'homme. I, 101. — La curiosité, ou concupiscence des yeux; règne proprement dans les choses spirituelles. II, 199.

Cyrus. Prédiction de Cyrus. II, 190. — Voy. Evangile.

D

D'abord que. II, 67.

Dames. Les dames jouent quelquefois la compassion. II, 257. — L'amitié des dames. II, 259.

Damné. « Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison. » II, 93.

Damner (Se). « Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice par la brutalité, par les débauches, etc. ! » II, 356.

Damoiselle. « Une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes. » I, 104.

Daniel. La petite pierre de Daniel, II, 24, 26. — Ses 70 semaines. II, 29. — Extraits du livre de Daniel. II, 29-34.

Danse. Sa raison. I, 50.

Danser. Voy. Monde.

Darius. Voy. Evangile.

David. N'a point prouvé Dieu par la manque de vide. I, 155. — Sa grandeur. Les prophéties plus claires de lui que de Jésus-Christ. II, 1. — Un mot de David ou de Moïse fait juger de leur esprit. II, 101. — Règne éternel de la race de David. II, 185. — « David, établissement. » II, 200.

De, pour Par ou d'après. I, 2 (note 1). = Avec un verbe passif. « L'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. » II, 261. = « Vous agiriez de mauvais sens... de refuser de jouer, etc. » I, 150.

De omni scibili (titre de livre). I, 4 et 19 [1].

Débordé. — « Vous retenez dans l'Eglise les plus débordés. » II, 115.

Débordement. « Mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. » I, 70.

1. « De faict par touts les carrefours de la ville (Pantagruel) mist conclusions en nombre de neuf mille sept cents soixante et quatre *en tout savoir*, touchant en icelles les plus forts doubtes qui fussent en toutes sciences. » Rabelais, *Pantagruel*, liv. II, ch. x.

Déborder (Se). « Cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242.

Debout. « Nous demeurons debout, comme entre deux vents contraires. » II, 252.

Décevant. « Partie décevante dans l'homme (l'imagination). » I, 31.

Déchoir. » En danger de déchoir de leur justice. » II, 228. Voy. Juste. — « L'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu. » I, 171. Cf. I, 9. Voy. Homme.

Décider. « Un méridien décide de la vérité. » I, 38.

Décime, pour Dîme. « Manger les décimes. » II, 7.

Décliner. « L'on décline misérablement. » II, 257.

Découvert (A), pour Sans voile. « II, 47, 60.

Découvrir, opposé à cacher. Découvrir une pensée. II, 351. — « J'ai découvert que... » I, 48. — Voy. Dieu caché. = Pour, dévoiler, faire comprendre (*Aperire*). Découvrir une illusion. II, 353 1.

Déçu. « La nature corrompue et déçue. » II, 240. — Voy. Raison.

Dedans (Au). Voy. Trouver.

Défaire (Se). « Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même. » II, 153.

Défaut, pour Manque. « L'extrême défaut (d'esprit). » I, 73. — Le défaut de droite méthode. » I, 80. — Le défaut de raison en cette doctrine. » I, 185. — Voy. Mortifier.

Défectuosité. II, 242. Voy. Mort (La).

Défendu. « Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. » II, 173.

Défini. Le défini. II, 281. — « A la place des définis. » II, 301.

Définir. Il est impossible de définir ce que c'est qu'être. I, cxxviii; II, 283. — Tout définir et tout prouver est un ordre impossible. II, 281-282. — Ce qu'on définit en géométrie. II, 282. — « Il y a des mots impossibles d'être définis. » II, 283. — La géométrie ne peut définir les objets : pourquoi II, 288.

Définition. Définitions en géométrie. II, 280-287. — Les définitions sont libres. II, 281, 284. — Définition absurde de la lumière. II, 283. — Définition du temps. II, 284-285. — Différence d'une définition et d'une proposition. II, 285-286. — Règles pour les définitions. II, 301-302.

Degré. Voy. Fortune.

Déguisement. « L'homme n'est que déguisement. » I, 28.

Déguiser. « Nous nous déguisons à nous-mêmes. » I, 75. — Voy. Masquer.

Dehors (Au). Voy. Chercher.

Déisme. Presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme. I, 176. Cf. II, 62. Voy. Dieu.

Déité. « Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités. » I, 172.

Délasser. « Qui délasse hors de propos, il lasse. I, 105.

Délectation. L'empire de la délectation. I, 82.

Délibérer. « C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. » II, 166. — Voy. Heure.

Délicat. Les esprits délicats. II, 258.

Délicatesse. « Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes... La délicatesse est un don de la nature. » II, 256.

Della opinione regina del mondo (titre de livre). I, 34.

Déluge. Miracle qui prouve le pouvoir et la volonté que Dieu avait de sauver le monde. I, 174. — La création et le déluge, les deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées. I, 212. Voy. Création. — Tradition du déluge chez les sauvages. II, 76.

Démarche. « Qui suivra ces étonnantes démarches? » I, 3 et 22. — « La dernière démarche de la raison. » I, 192.

Demi-Savants. Se moquent du peuple. I, 64. — Voy. Entre-deux, Habiles (Les).

Démocrite. Cité. I, 4.

Démon. L'homme ne sait s'il n'est pas créé par un démon méchant. I, 113. — « Jésus-Christ n'a point voulu des témoignages des démons. » II, 98.

Démonstratif. « Cela est démonstratif. I, 152. — Voy. Figure.

« Ce fut sur cela qu'il me *découvrit* l'esprit de la Société. » *Provinciales*. 5e Lettre.

Duché (féminin). I, 89.
Du Gas (M.). II, 328.
Duper. « Jamais ils n'auraient dupé le monde. » I, 33. — Juges dupés par l'apparence de l'avocat. *Ibid.*
Duplicité (au sens propre). « Cette duplicité de l'homme (grandeur et misère) est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes. » I, 186.
Durer. Voy. Temps.

E

Eau. « De l'autre côté de l'eau. » I, 70. Tuer. = Eau bénite, messes, etc. pour s'aider à croire. I, 152. Voy. Extérieur.
Ebranlement. La fermeté est ruinée par l'ébranlement. II, 261.
Ebranler. « Depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison. » II, 252. « Être ébranlé par quelque objet. » II, 255. Cf. II, 261. Voy. Inondation.
Ecacher. « Ils en écachent la pointe. » I, 35.
Ecclésiaste (L'). Cité. II, 157.
Echappé. Pensée échappée : leçon qui s'en tire. I, 85. Cf. *ibid.*, note 2.
Echapper (actif). « Nous échappons sans réflexion le seul (temps) qui subsiste. » I, 36. = Echapper à. « Il échappe à nos prises. » I, 6. — « Ma pensés m'échappe quelquefois. » I, 85. = S'échapper à, pour Se dérober à. II, 292.
Echauffer. Jésus-Christ, saint Paul, saint Augustin, voulaient échauffer, non instruire. I, 102. = S'échauffer. « Faites-le jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas. » I, 52.
Echec. « Chassez cet animal qui tient sa raison en échec. » I, 41.
Eclairer. Dieu a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. II, 52. Voyez Aveugler. — « Il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. » II, 340. = Eclairer à. « Le soleil éclaire à tous. » II, 158.
Eclat. Voy. Jésus-Christ.
Eclater. « Oh! qu'il (Archimède) a éclaté aux esprits! » II, 16. — « Pour éclater dans son règne de sainteté (Jésus-Christ). » *Ibid.* — La grandeur de la foi éclate bien davantage, etc. » II, 244. — « Une vie d'action qui eclate en événements. » II, 260.
Eclipses. Pourquoi on dit qu'elles présagent malheur. II, 152.
Ecole (L'). Parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y apoint de vide... » I, 35.
Economie. « Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde? » I, 37.
Ecoulement, pour Dérivation. « Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible. » *Écoulement.* I, 115. — II, 95, note 3.
Ecouler. « Voir écouler toutes les choses périssables ». II, 103. = S'écouler. » C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » II, 95. Cf. II, 316.
Ecrire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante! » II, 118.
(Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort.) I, cvi.
Ecriture (L'). N'a pas prouvé Dieu par la nature. I, 155 et 167. Cf. II, 61. — « Les merveilles de l'Ecriture sainte. » I, 177. — Le voile qui est sur les livres de l'Ecriture pour les Juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens. I, 211. — Ce qu'il faut pour entendre l'Ecriture. II, 7. — l'Ecriture a deux sens. II, 8, 200, 330. Voy. Sens. — « L'unique objet de l'Ecriture est la charité. » II, 9. — « C'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique. » II, 42. Cf. I, 200-201; II, 169. — Moïse a ordonné à tout le monde de la lire. II, 42. — Elle a des obscurités bizarres, mais des clartés admirables. *Ibid.* — « Sans l'Ecriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien. » II, 63. Voy. Obscurité. — « L'Ecriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions. « II, 168. — Difficultés de certains passages. II, 180. — Pourquoi Dieu et les apôtres ont mis dans l'Ecriture et dans les prières de l'Eglise des mots et des sentences contraires. II, 202. — L'Ecriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. II, 334. — Voyez *Contre ceux qui abusent, etc.*
Effectif. « Ce que je trouve d'effectif. » I, 198, 213. — Voy. Pyrhonien.
Effet. « Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes... Car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. » I, 63. — Faux effets de la lune. II, 75. Voy. Lune. — « Les

sens diversement rangés font différents effets. II, 177. = Pour Réalité. «Visible ou dans la peinture ou dans l'effet. » II, 2. — Voy. *Raison des effets.*

Effondré, I, 121.

Effort. « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois. » I, 100. — L'effort de la douleur. L'effort du plaisir. Succomber sous l'effort. II, 150. — « Ces deux efforts contraires font cette violence. » II, 334.

Effroi. Entrer en effroi. I, 175.

Egaler. « Deux sortes de gens égalent les choses. » II, 163.

Egalité. « Sans doute l'égalité des biens est juste. » I, 71. — Une parfaite égalité avec tous les hommes est l'état naturel des grands. II, 352.

Egard (A l'). Pour Par rapport ou par comparaison. I, 1. — A l'égard de l'infini; à l'égard du néant. I, 3.

Egaré. « L'homme est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu. » I, 1, 121. — « Egaré dans ce recoin de l'univers. » I, 175. = Comme substantif. « Ces misérables égarés... » I, 175.

Egarement. « Un égarement bien visible. » II, 89. — L'égarement à aimer en divers endroits est monstrueux. II, 258. — Voy. Raison.

Eglise (L'). Il y a dans l'Eglise une justice véritable et nulle violence. I, 72. — Dieu y a établi des marques simples pour se faire reconnaître. I, 136. — Elle a subsisté sans interruption. I, 172. Cf. II, 80. — La vérité s'y est toujours conservée. I, 174. — Dans l'Eglise, la vérité est couverte, et reconnue par le rapport à la figure. » I, 210. — Figurée dans la synagogue. II, 2. — N'offre le sacrifice que pour les fidèles. II, 1. — Pourquoi il est dit : Croyez à l'Eglise. II, 76. — L'Eglise a trois sortes d'ennemis, les Juifs, les hérétiques, les mauvais chrétiens. II, 77. — A toujours eu contre eux des miracles. *Ibid.* — A toujours été combattue par des erreurs contraires. II, 90. — Excommuniés de l'Eglise qui sauvent l'Eglise. II, 100. — « L'histoire de l'Eglise doit être proprement appelée l'histoire de la Vérité. » II 102. — L'Eglise ne juge que par l'extérieur. II, 115. Voy. Dieu. — « Les bons papes trouveront encore l'Eglise en clameurs. » II, 117. — L'Eglise et le Pape. II, 122. — « Dieu ne fait pas de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise. » *Ibid.* — « Bel état de l'Eglise quand elle n'est plus soutenue que de Dieu. » II, 200. L'Eglise est le monde des fidèles et particulièrement des élus. II, 240. — L'Eglise des premiers temps. II, 321-325. — L'Eglise est redevable à chaque fidèle, comme chaque fidèle à l'Eglise. II, 327. — « Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise et de la communion du chef de l'Eglise. » II, 328. — Hors l'Eglise il n'y a que malédiction. II, 336. — « Tout ce qui arrive à l'Eglise arrive aussi à chaque chrétien. » II, 41.

Eglise, Pape. II, 122, note 3.

Egyptiens. Leur religion pas plus recevable que les autres : pourquoi. I, 198. — Les peuples juif et égyptien visiblement prédits. II, 184. — Voy. Ennemi, Idolatrie.

Elévation, pour Hauteur d'esprit. « Une élévation étrangère. » II, 308.

Elever. La religion élève l'homme sans l'enfler. I, 187. = S'élever, opposé à s'abattre. I, 186. — « On s'élève par cette passion (l'amour), et on devient toute grandeur. » II, 260.

Elie. Les miracles discernent entre lui et les faux prophètes. II, 71-72. Cf. II, 173, 336.

Eloignement. « Les hommes sont dans l'éloignement de Dieu. I, 136.

Eloigner. « Qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. » I, 1 et 20. = S'éloigner. Voy. Nature, Ouvrage.

Eloquence. « L'éloquence continue ennuie. » I, 84. — En quoi consiste l'attrait de la vraie éloquence. I, 104 Voy. Discours. — « La vraie éloquence se moque de l'éloquence. » I, 106. — Définitions et conditions de l'éloquence. II, 123. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. *Ibid.* — L'éloquence persuade en tyran. II, 176. — L'éloquence de deux personnes. II, 253. — L'éloquence d'action. II, 257. — Voy. Portrait, Silence.

Eloquence. I, 104, note 3.

Elus (Les). Miséricorde de Dieu envers les élus. I. 153. Cf. II. 223. — « Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. » II, 2. — Dans les marques que Dieu donne de soi, il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier. II, 48. — « Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Ecriture. » II, 49 Cf. II, 245. Voy. Coopérer. — « Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la

grandeur de leurs crimes. » II, 98. — Enfants de la promesse (expression de S. Paul). » II, 161.

Embarqué. Au figuré. « Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. » I, 150.

Embrouillement. « Qui démêlera cet embrouillement? » I, 114.

Embrouiller. « Cela suffit pour embrouiller au moins la matière. » I. 43.

Emotion, « Une émotion universelle de la personne... Une émotion générale dans le monde. » II, 340.

Empêcher. « Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit. » I, 5. Voy. Bruit.

Empesté. « Les plaisirs empestés. » I, 152.

Empire. Les grands génies, les saints, ont leur empire. II, 15. — « Il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire. » II, 150. — « Comme elles ont (les femmes) un empire absolu sur l'esprit des hommes. » II, 254.

Empoisonner. Quand les passions sont vices, l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne. II, 173.

Emporté. « Faire ainsi l'emporté. » I, 141. = Etre emporté à croire. II, 296.

Emporter (S'). « Je vous demande pardon... de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie. » I, cxxxiv. Cf. I, cxxv.

Empreindre. Voy. Teindre.

Enceinte. Voy. Atome.

Enceinte (adjectif). « Malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là! II, 342.

Enchantement. « C'est un enchantement incompréhensible. » I, 141.

Encoiffer (S'). « On s'entête et on s'encoiffe. » I, 30.

Encore que. I, 149; II, 40.

Endurci. Voy. Athée.

Enfance. Voy. Sagesse.

Enfant. Enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. I, 52. Cf. II, 125. — Les hommes sont des enfants. II, 126 et 147. — Doit-on exciter les enfants par la gloire? II, 164. Voy. Port-Royal. = Enfants libres. II, 107. Voy. Chrétien. = Enfants de la promesse, pour dire les élus. II, 161.

Enfanter. « Nous n'enfantons que des atomes. » I, 1.

Enfer (L'). Plus terrible pour l'incrédule que pour le croyant. I, 153. — Voy. Entre-deux.

Enfler. Voy. Conception.

Enflure. « Une enflure vaine et ridicule... Je hais ces mots d'enflure. » II, 308.

Engager (S'). Voy. Prévoyance.

Engloutir. « L'infini où il est englouti. » 3. — Voy. Comprendre.

Ennemi. « Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. » I, 5. — Sens équivoque et mystique du mot *ennemi* dans l'Ecriture. 205, 206, 209; II, 10, 11, 25. — Ce que les hommes et les saints appellent de ce nom. II, 93. — « Les ennemis de l'homme sont ses passions. » II, 4. — « Dans la vérité, les Egyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. » II, 10. — « Il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence. » *Ibid.* — L'Eglise a trois sortes d'ennemis. II, 77. — Voy. Parents.

Ennui. « L'ennui a des racines naturelles au fond du cœur. » I, 51. — Est dans la condition de l'homme. I, 83. — « Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. » II, 155. — « L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. » II, 166. — *Ennui.* II, 155, note 1.

Ennuyer. Voy. Amusement, Eloquence. = S'ennuyer. Voy. Roi.

Enoch. II, 72.

Enorme. « Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. » I, 153. Voy. Elus, Réprouvés.

Enseigne. « Les gens universels ne veulent point d'enseigne. I, 74. Voy. Poete.

Enseignement. « Pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme. » II, 236.

Ente, pour Greffe. II, 163.

Entendement. Voy. Entrée.

Entendu (adjectif). Voy. Faire.

Entêter (S'). « Si on y songe trop, on s'entête. » I, 30 et 218.

Entre-deux. « Ceux d'entre-deux (les demi-savants). » I, 44. — « Remplissant tout l'entre-deux. » I, 77. — « Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre-deux, qui est la chose du monde la plus fragile. » I, 143.

Entrée. « Il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont l'entendement ét la volonté. » II, 296.

Entre-flatter (S'). « On ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. » I, 28.

Entreprendre, pour Attaquer. II, 104. Voy, Etoiles. Cf. cxxvii.

Entrer. « Voyez-le entrer dans un sermon. » I. 32. = Si on considère (son ouvrage) trop longtemps après, on n'y entre plus (c'est-à-dire, on n'est plus dans le vrai point de vue pour en bien juger). » I. 31. — « Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie. » I, 86. — Voy. Effroi.

Entre-tenir (S'). « Toutes choses s'entre-tenant (c'est-à-dire se tenant entre elles) par un lien naturel, etc. » I, 7.

Entre-tromper (S'). Voy. Entre-flatter (S').

Envelopper (S'). Voy Campagne.

Envi (A l'). L'imagination rend les fous heureux à l'envi de la raison. I, 31. — « Les sens mentent et se trompent à l'envi. » I, 45.

Epaminondas. Avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. I, 76.

Epée. « Le droit de l'épée. » I, 71.

Epictète. Sa doctrine morale. I, cxxiv. — Comparé avec Montaigne, I, cxxxii. Voy. Sectes. — Utilité et danger de la lecture d'Epictète. I, cxxxvi, cxxxv. — Réponse à une question d'Epictète. I, 63. — Sa manière d'écrire. I, 101. — Cité. I, cxxiv, 118, 171. — Il ne mène pas au vrai chemin. II, 158.

Epicuriens. D'où vient leur secte. I, 187. — Voy. Sectes.

Epigramme. Pensées sur les épigrammes. I, 86.

Epine (La sainte). Voy. Miracle, Port-Royal.

Epreuve, pour Expérience. I, 116.

Epuiser. « L'on épuise tous les jours les manières de plaire. » II, 255. — « Il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité. » II, 257. — Voy. Conception.

Equité. « L'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples. » I, 37. — « La coutume fait toute l'équité. » I, 38.

Equivoque (substantif). « L'équivoque est ôtée. » II, 10.

Equivoque (adjectif). « Les lieux où le sens spirituel est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel. » I, 108.

Errer. « Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. » II, 92. Voy. Hérésie.

Erreur. « Cette maîtresse d'erreur et de fausseté (l'imagination). » I, 31. — Autres principes d'erreur qui sont en nous. I, 34, 44-45. Voy. Homme. — « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes. » I, 101. Cf. I, 99-100. — Erreurs charnelles. I, 206. — Induire en erreur : ce que c'est. Dieu ne doit point le faire, et ne le fait pas. II, 70. — Jamais il n'est arrivé miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit arrivé de plus grands du côté de la vérité. II, 72. — « L'Antechrist ne peut bien indure en erreur. » II, 73. — « Quand l'erreur est en dispute. » II, 78. — Erreurs contraires qui combattent l'Eglise. II, 70. — Erreur du peuple touchant la noblesse. II, 352.

Escorbartines (Mœurs). II, 117.

Esdras. De la tradition sur Esdras. II, 179-180. — La fable d'Esdras. *Ibid.* — *Sur Esdras.* II, 180, note 1.

Espace. « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité. » I, 11. — « Ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment. » I, 139. — « Un espace infini, égal au fini. » I, 189 et 192. — « Le petit espace que je remplis, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore. » II, 152. — « Le silence eternel de ces espaces infinis m'effraie. » II, 153. — « Les nombres imitent l'espace. » II, 164. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace. II, 287. Voy. Néant. — On peut concevoir un espace s'augmentant à l'infini, ou divisible à l'infini. II, 288. — De la divisibilité de l'espace à l'infini. II, 289-296.

Espèces. « Les espèces de l'Eucharistie. » II, 330.

Espérance. « L'espérance nous pipe. » I, 116. — « Trouver des prétextes d'espérance. » II, 150. — L'espérance des chrétiens est mêlée de jouissance

aussi bien que de crainte. II, 165. — Espérance, privilége spécial des chrétiens. II, 241.

Esprit. Presque tous les philosophes parlent des corps comme des esprits, et des esprits comme des corps. I, 8. Voy. Mouvement. — L'esprit opposé aux sens, et l'esprit qui voit les causes opposé à l'esprit qui voit les effets. I, 63. — Un esprit boiteux. *Ibid.* — « Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit. » I, 70. — « L'extrême esprit est accusé de folie. » I, 73. — « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » I, 95. — Il y a deux sortes d'esprit : l'esprit de justesse et l'esprit de géométrie. I, 95-96. — Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. I, 96-98; II, 252. — Esprits fins, et esprits faux. I, 97. — « L'esprit croît naturellement. » I, 99. — Comment on se forme ou on se gâte l'esprit. I, 100. — L'esprit a son ordre. I, 102. Cf. II, 15. — Le royaume de Dieu ne consiste pas en la chair, mais en l'esprit. I, 206. — Distance infinie des corps aux esprits, et des esprits à la charité. II, 15. — « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits. » II, 16 et 20. — Volubilité de notre esprit. II, 104. — L'esprit opposé à l'instinct des animaux. II, 151. — L'esprit dans l'amour. II, 252. Voy. Passion. — Esprits délicats. II, 258. — Fécondité inépuisable de l'esprit. II, 268. — L'esprit et le cœur introduisent les vérités dans l'âme. II, 297. Voy. Porte. = Esprits, ou esprits animaux. II, 112. — « Le ballet des esprits. » II, 151. Voy. Plaisir. — « La petitesse des esprits qui entrent dans les pores. » *Ibid.* — Voy. Faiblesse, Vérité.

Esprit de Dieu (L'). Est véritablement sur les chrétiens qui croient sans preuves. I, 195. — « Le secret de l'esprit de Dieu caché dans l'Ecriture. » II, 330.

Esprit (Le Saint-). « La fin de la loi n'était que le Saint-Esprit. » II, 94. Voy. Circoncision. — Le Saint-Esprit repose dans les corps des saints. II, 241, 343.

Estime. Etre dans l'estime d'une âme, dans l'estime des hommes. I, 10. — « Toute la félicite consiste dans cette estime. » *Ibid.* — « L'estime de cinq ou six personnes nous amuse et nous contente. » I, 25. — Quelle est la seule voie pour acquérir de l'estime. I, 141. — « Etre en estime de piété. » I, 81. — Préférence d'estime. II, 354. — On ne doit à un duc et pair que l'estime qu'il mérite. *Ibid.*

Estimer. On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer. I, 26. — Pour être estimé, il faut le mériter. I, 65. — « On témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité. » I, 197. = Pour Apprécier (*æstimare*). S'estimer son prix. I, 11. — S'estimer à son juste prix. II, 296. — « Estimons ces deux cas. » I, 150. = Pour Juger, penser (*existimare*). « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » II, 126. — « Je crois qu'on en doit estimer de la sorte. » II, 247. — *Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est.* I, 25, note 2.

Etabli. Voy. Coutume, Loi.

Etablir. « Il n'aurait pas établi cette maxime. . » I, 37. — « Il (Dieu) commença d'établir un peuple sur la terre, etc. » I, 205.

Etablissement. Grandeur d'établissement; respect d'établissement. II, 176. Cf. II, 353, 354. Voy. Grandeurs, Titre.

Etat. Deux états différents de l'homme, à sa création et à présent. I. cxxxiii. Cf. I, 171.) — Où conduisent ces deux états, connus séparément. *Ibid.* Cf. I, 184, 187. Voy. Nature, Orgueil, Paresse. — Nos désirs nous figurent un état heureux. I, 54. — Dans la maladie, la nature donne des passions et des désirs conformes à l'état présent. I, 75. — « Les craintes nous troublent, parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas. » *Ibid.* — Caractère des hommes qui vivent volontairement dans l'ignorance de leur état. I, 139-143. — Misérable état de l'homme. I, 175, 197. = Etre en état. Voy. Vivre. = Faire état, pour Faire compte, faire estime. « Pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux. » I, 65. Cf. II, 79. = Etat (*civitas*). « L'art de bouleverser les Etats, est d'ébranler les coutumes établies. » I, 39. — Voy. Loi, République.

Eteindre. Voy. Allumer.

Etendu. « Nous sommes finis et étendus comme lui (le fini). » I, 148.

Etendue. « L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. » I, 4. — « Il (l'infini) a étendue comme nous. » I, 148. — Dieu n'a ni étendue ni bornes. I, 149.

Eternel. Voy. Etre (substantif).

ETERNELLEMENT. « Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. » I, CVII.

ETERNITÉ. Combien notre imagination l'amoindrit. I, 37. — Deux éternités. I, 139 ; II, 152. Cf. I, 143. — « Rien n'est si redoutable à l'homme que l'éternité. » I, 140. — « Comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée. » I, 143.

ETERNUEMENT. « L'éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme. » II, 150.

ETERNUER, employé comme substantif. Voy. LE.

ETIENNE (SAINT). Sa mort plus forte que celle de Jésus-Christ. II, 17.

ETOILES. « On entreprenait franchement l'Ecriture sainte sur le grand nombre des étoiles. » II, 104.

ETONNER. « Trop de vérité nous étonne. » I, 5. — « L'éternité des choses... doit étonner notre petite durée. » I, 7 (note 3). = S'étonner. « Le membre séparé... s'étonne dans l'incertitude de son être. » II, 112.

ETRANGEMENT. « La raison est étrangement ébranlée en la présence de l'objet (aimé). » II, 261.

ETRE (substantif). Impossible de définir l'être. I, CXXVIII. Cf. II, 282. — « Ce que nous avons d'être. » I, 5. Cf. II, 112. — « Notre être composé. » I, 8. — « C'est son propre être. » *Ibid.* Cf. I, 24. — « Je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini. » I, 13. — Etre imaginaire, pour Vie imaginaire. I, 24. — « Avant qu'il fût en être. » I, 115. — « Cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien. » I, 153. — La difficulté de notre être. Le nœud de notre être. II, 94. — « Il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous... Or, il n'y a que l'Etre universel qui soit tel. » II, 105-106. — Sentir le bonheur de son être. S'étonner dans l'incertitude de son être. II, 112. — Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent. *Ibid.* — « Le membre séparé... n'a plus qu'un être périssant et mourant. » *Ibid.* — La raison fait l'être de l'homme. II, 155. — « L'Etre éternel est toujours, s'il est une fois. » II, 168. — « En croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres. » II, 352.

ETRE (verbe). Etre à... « L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. » I, 8. — « Quel paradoxe vous êtes à vous-même. » I, 114. — Etre, pour Exister. « Je sens que je peux n'avoir point été. . Moi qui pense n'aurais point été, si... » I, 13. — « L'avenir n'est point du tout à notre égard, et nous n'y arriverons peut-être jamais. » II, 339.

ETUDE. L'étude de l'homme semble la vraie étude qui est propre à l'homme. I, 77. Voy. SCIENCE.

ETUDIER. Etudier le présent, étudier l'avenir. II, 340. = S'étudier. « L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir. » II, 257.

EUCHARISTIE. « Les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent. II, 10. — Sottise, de ne pas croire l'Eucharistie. II, 161. — Impiété de ne pas croire l'Eucharistie. II, 200. — Sur l'Eucharistie. II, 201, 202, 205, 330. — On donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts : pourquoi l'Eglise a changé cette coutume. II, 241. — Les hérétiques ne voient d'autre substance dans l'Eucharistie que celle du pain. II, 330.

EUCLIDE. A exclu l'unité de la signification du mot de nombre. II, 293. — Sa définition des grandeurs homogènes. *Ibid.*

EUSÈBE. Cité, II, 180.

EVANGÉLIQUE. Les historiens évangéliques. II, 39.

EVANGÉLISTES. Observations sur la manière dont ils parlent de Jésus-Christ. II, 17. — Plusieurs évangélistes : pourquoi. II, 201.

EVANGILE. Dans les évangiles, tout est par rapport à Jésus-Christ. II, 18. — Le style de l'Evangile admirable en une infinité de manières. II, 39. — Qu'il est beau de voir... Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Evangile ! » II, 41 et 45. — Les figures de l'Evangile. II, 201. — Voy. CONTRARIÉTÉ.

EVE. Il y a une Eve dans chaque homme : c'est l'appétit concupiscible. II, 247, Voy. ADAM.

EVÉNEMENT. Les événements sont des maîtres donnés par Dieu. II, 175. Voy. ACCOMMODER (S'). — « Quelque sinistre qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie, si nous lui en remettons la conduite. » II, 247.

Évêque. « Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne sont pas ainsi. » II, 118.

Evidence. « L'évidence de Dieu, » II, 61. — Evidence de la religion. II, 96. Voy. Preuve.

Ex senatus consultis et plebiscitis, etc. (Sénèque.) I, 38.

Excéder. « Ils ont excédé toute borne. » II, 117.

Excellemment. « Qui n'est pas contre eux (les pyrrhoniens) est excellemment pour eux. » I, 114.

Excellence. Excellence et bassesse de l'homme. I, 171. — Excellence et corruption de l'homme. I, 187. Voy. Caractère.

Exception. Voy. Règle.

Excès. L'excès d'une vertu. I, 76, — Deux excès. I, 194, Voy. Raison.

Excessif. Voy. Ennemi.

Exclusion. Voy. Rédemption.

Excuse. Mauvaise excuse. I, 85. Voy. Compliment.

Exemple. Il y a une illusion dans la manière dont on se sert des exemples pour prouver. I, 98. — « L'exemple ne nous instruit point. » I, 116. — Les exemples des morts généreuses des païens ne nous touchent guère; mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche : pourquoi. II, 97. — Voy. Grands hommes.

Exempt. « Avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. » II, 63. — « Un homme exempt de tous ces maux. » II, 119.

Exemption. « L'exemption d'injustice. » II. 165. Cf. II, 157.

Exercice, pour Épreuve. I, cvii. Voy. Eternellement.

Exorcisme. Figure de la destruction par Jésus-Christ de l'empire du diable sur les cœurs. II, 199.

Exorcistes. II, 72.

Expédient, pour Utile. II, 231, 247.

Expérience. « Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience. » I, 12.

Extérieur. On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures. I, 61. — L'extérieur et l'intérieur dans la religion chrétienne. I, 170. — « L'Église ne juge que par l'extérieur. » II, 115. Voy. Intérieur. — Œuvres extérieures. II, 177.

Extraordinairement. » Ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement. » II, 334.

Extravagance. Voy. Ignorance.

Extravaguer. Voy. Nature.

Extrême. « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. » I, 5. — « Les choses extrêmes nous échappent, ou nous à elles. » *Ibid.* — Condamnation des extrêmes. I, 73. 77. — Voy. Vertu.

Extrémité. « Les extrémités... se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement. » I, 4-5. — « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. » I, 44. — « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois. » I, 77.

Ezéchiel. Cité. II, 7, 109.

F

Fable. « Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. » I, 28. = Fable d'Esdras. II, 179-180.

Faculté. Facultés hétérogènes. I, 45.

Faible. Les faibles. I, 32 ; II, 341.

Faiblesse. Faiblesse de l'homme. I, 30. — « La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse. » I, 62. — Une pensée oubliée fait souvenir de sa faiblesse. I, 85. — Toutes les faiblesses très-apparentes sont des forces. » I, 212. = Faiblesse d'esprit. « Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître le malheur d'un homme sans Dieu. » I, 142. — *Faiblesse.* I, 41, note 4.

Faillir. « Comme il arrive à tout le monde de faillir. » I, 80. — « Il y en a qui faillent contre ces trois principes. » I, 193.

Faim. « La faim des choses spirituelles... Faim de la justice. » II, 164.

Faire. Emploi elliptique de ce verbe. I. 31, 54, 73. = Pour Contrefaire, jouer (*agere, simulare*). — Faire le philosophe, I, 50. — Faire le degoûté.

I, 85. — Faire l'ange, faire la bête. I, 100. — Faire le brave, I, 138, 142. — « Faire l'entendu. I, 44 ; II, 350. — Faire le prince. II, 16. — « Ceux qui font les douteurs de miracles. » II, 162. — Tout le monde fait le Dieu en jugeant. » II. 175 [1]. — Faire pour constituer. « L'homme n'agit point par la raison qui fait son être. » II, 155. — Faire à, faire contre, faire pour. « Tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. » II, 108. Cf. II, 74, 198. — Faire de. « Nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. I, 37. — Se faire. Instinct qui porte à se faire Dieu. II, 111.

Famille (de Pascal). « Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse. » II, 205.

Fantaisie. Distinction de la fantaisie et du sentiment. I, 98. — Chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien. » I, 100. — Voy. Législateur, Titre.

Fantastisque. « Par une estimation fantastique. » I, 41.

Fastueux. Titres (d'ouvrages) fastueux. I, 4.

Fatal. Adjectif poétique. I, 104 et 110.

Fausseté, pour Erreur. I, 44, 150.

Faute de (A). I, 104.

Fautif. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes. » I, 38.

Fauteuil. « Si le respect était d'être en fauteuil... I, 64.

Faux. Voy. Chrétien, Effet, Imposteur, Juste, Miracle, Paix, Prophètes, Religion.

Fécondité. Voy. Esprit.

Félicité, pour Bonheur, parfait. I, 115. — La félicité de l'homme est en Dieu et avec Dieu. I, 182; II, 60. — En Jésus-Christ est toute notre félicité : II, 63. — Les hommes ordinaires et les saints aspirent tous à la félicité : ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. II, 93. — Voy. Estime.

Femme. Comment la vue d'une femme qui plaît peut rendre un homme misérable. II, 166. — Les femmes ont un empire absolu sur l'esprit des hommes. II, 254. — « Le sujet le plus propre pour soutenir la beauté, c'est une femme... Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. » *Ibid.*

Fenêtre. Voy. Passant.

Fermeté. Voy. Ebranlement.

Ferox gens, etc. (T. Liv.) I, 81.

Feu (au sens figuré). « Elles (les passions) demandent beaucoup de feu. » II, 251. — « Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint. » II, 252. — « Les passions de feu. » *Ibid* [2]. — « Les yeux sont tout de feu. » II, 260. — « Un feu d'esprit naturel et prompt. » II, 261. = Feu (ardeur mystique). I, cvi.

Fidèles (Les). Voy. Membre.

Figmentum malum. Voy. Fond.

Figurantes (Choses). I, 209, 207. — « Les figurantes des exclusions. » II, 158.

Figuratif. II. 184. — « L'Ancien Testament n'est que figuratif. » II, 2. — Sacrement figuratif. II, 92. — Précepte figuratif. II, 104. Voy. Charité. — Chapitre des figuratifs. II. 175. — « Parler contre les trop grands figuratifs. » *Ibid.* = Figuratives. II, 184. — *Que la loi était figurative. Figures.* II 5, note 1.

Figure. La grâce, figure de la gloire. I, 205. Voy. Grace. — Raison des figures. Toute la religion juive n'est que figures. I, 206-211. Cf. II. 184. — La figure et la vérité. I, 210; II, 2. Voy. Vérité. — « Il y a des figures claires et démonstratives : mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux. » II, 1. Voy. Joseph, Prophètes, Synagogue, Testament. — La réalité et la figure. II, 3. Voy. Réalité. — « Tout arrivait en figures. » II, 5. Cf. II. 6-7. — « Tout ce qui ne va point à la charité est figure. II, 9. — « Changer de figure à cause de notre faiblesse. » *Ibid.* — L'Eucharistie même est figure. II. 10. — Secret des figures (dans l'Ancien Testament). II, 11. Cf. II, 101. — Figures ou sottises. II, 11. = Figures (de style). « Faire des figures justes. I, 103. Voy. Antithèse.

Figures. I, 174, note 1 ; I, 205, note 3 : II, 3, note 2 et 3 ; II, 4, note 2 ; II, 8, 6 : II, 11, note 3 : II, 27, note 5. Cf. II, 188. — *Raisons pourquoi Figures*. I, 209, note 4.

1. Dans les *Provinciales*, 1re Lettre : « Je connus bien que *j'avais trop fait le janséniste.* »
2. Molière, dans *La Gloire du Val-de-Grâce*, a dit de même :

Et les *emplois de feu* demandent tout un homme.

Figures particulières. II, 5, note 2.

Figuré. Les choses figurées. I, 206. — « Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée. » I, 210.

Figurer. « Elle (la grâce) a été figurée par la loi, et figure elle-même la gloire. » I, 205. — « Cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé quiest en chacun de nous. » II, 341. — Se figurer. « La nature trompeuse se le figure (le corps) de la sorte. » II, 241.

Fille. II, 76, 99. Voy. Port-Royal, Thérèse (Sainte).

Fin (substantif). La fin de l'homme : considéré selon sa fin, il est grand et incomparable. I, 12. Cf. II, 109. Voy. Ordre. — « Le présent n'est jamais notre fin... ; le seul avenir est notre fin. » I, 37. — Négligence étonnante de ceux qui passent leur vie sans penser à la dernière fin de la vie. I, 138. — Un seul principe et une seule fin de tout. I, 185. — « La dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. » I, 209. — « Je ne suis la fin de personne. » II, 106. — « Il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. » II, 166. — Voy. Délibérer.

Fin de ce discours. I, 153, notes 1 et 165.

Fin (adjectif). Esprits fins. I, 97. — « Les fins qui ne sont que fins. » *Ibid.*

Finesse. De l'esprit de finesse. I, 96 : II, 282. Voy. Géométrie. — « La finesse est la part du jugement. » I, 106. — *Géométrie*, *Finesse*. I, 106, note 1.

Fini. « Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux. » I, 6. » « Nous connaissons l'existence et la nature du fini. » I, 148. — Hasarder le fini : gagner le fini I, 151-152 — « Le fini s'anéantit en présence de l'infini. : I, 153.

Firmament. « Les astres qui roulent dans le firmament. » I, 1. Cf. I, 2; II, 16.

Fléau. « L'inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité. » II, 117. — « Que votre fléau me console. » II, 225.

Fleurs de lis. I, 33.

Fleuve. Image des trois fleuves de feu. II, 103. Voy. Concupiscence. — Des fleuves de Babylone. *Ibid.* — Voy. Flux.

Flotter. « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants. » I, 5. — « Les petites choses flottent dans sa capacité (du cœur). » II, 255.

Flux. « C'est un flux continuel de grâces, que l'Ecriture compare à un fleuve. » II, 328.

Foi. Jamais personne, sans la foi n'est arrivé à être heureux. I, 116. — Sans le sentiment de cœur, la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut. I, 120. Cf. II, 109. — La foi chrétienne va principalement à établir la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. I, 140. Cf. I, cxxxiv. — La foi est un pari. I, 150. — La foi est un don de Dieu. I, 157. Cf. II, 158. — La foi est au-dessus des sens, et non pas contre. I, 194. — Reposer dans la foi. I, 197. — Donner foi au Messie. I, 207. — « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » II, 88. — « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » *Ibid.* et 127. Cf. II, 297. — La foi catholique. II, 92. — « Le juste agit par foi dans les moindres choses. » II, 161. — « La foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi. » II, 179. — « La grandeur de la foi éclate bien davantage lorsqu'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » II, 234. — Marque donnée par Jésus-Christ pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331.

Foison. « Des foisons de religions. » I, 198.

Folie. La puissance des rois fondée sur la folie du peuple. I, 61, 86. — « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut (d'esprit). » I, 73. — Le péché originel est folie devant les hommes... Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. I, 185. — La folie des incrédules est un exemple qui garantit les autres, II, 89, — Les vrais chrétiens obéissent aux folies (c'est-à-dire, aux institutions humaines), par respect de l'ordre de Dieu. II, 172. — La folie de la croix. II, 200. Voy. Fou. — C'est toujours une grande folie que de se damner. II, 356.

Fond. « Ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert ; il n'est pas ôté. » II, 121.

Fondé. « Notre religion est... la plus fondée en miracles, prophéties, etc. » II, 160.

Fondement. « Tout notre fondement craque. » I, 6. — « C'est le fonda

ment mystique de son autorité. » I, 38. — Fondements de la religion chrétienne indubitables. I, 198. — La religion païenne sans fondement. Fondements de la religion mahométane : de la religion juive. II, 41. — De la religion chrétienne. II, 42, 73. — Les miracles sont fondement. II, 67. — Le chapitre des fondements. II, 175. — Voy. Faiblesse.

Force. « L'empire de la force règne toujours... La force est le tyran du monde. » I, 61. Voy. Opinion. — « La force est la reine du monde, et non pas l'opinion : mais l'opinion est celle qui use de la force. » II, 125. — « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. » I, 71. — La force et la justice. I, 72. — « La force n'est maîtresse que des actions extérieures. » I, 81. — On ne peut mettre la religion dans l'esprit et dans le cœur, par la force. II, 88. — La concupiscence et la force, source de toutes nos actions. II, 114. — « Quand la force attaque la grimace... » II, 153. — « Les armes et la force à la main. » II, 157. — Dans l'amour il ne faut rien de force. II, 260. — « Le ton de voix... change un poëme de force. » I, 33. = Forces, pour, raisons, motifs : « Les principales forces des pyrrhoniens. » I, 112. = Il est force de, pour, on est forcé de. « Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice... » I, 71. — « On appelle juste ce qu'il est force d'observer. » *Ibid.* — *Justice*, *Force*. I, 72, note 1.

Forma futuri. Voy. Adam.

Formaliste (*Point*). II, 94, note 2.

Formalités. Ce qu'elles valent dans la religion. II, 106.

Fort (substantif). « L'unique fort des dogmatistes. » I, 113.

Fortune. « Chaque degré de bonne fortune qui nous élève... nous éloigne de la vérité. » I, 28. — « Les plus grandes fortunes... Les moindres... » *Ibid.*

Fou. L'imagination rend les fous heureux à l'envi de la raison. I, 31. — « Un hôpital de fous (le monde). » I, 86. Voy. Aristote. — « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de ne pas être fou. » II, 119. — Notre religion est folle et sage II, 160, 200.

Foudre (le). « Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc. » I, 101. — Avec un tel éclat de foudres. » II, 47.

Fournir. Voy. Concevoir.

France. « Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le Concile est au-dessus du Pape. » II, 122.

Froissé. « Je ne puis voir sans joie la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes. I, cxxxi.

Fronde. Injustice de la Fronde. I, 72.

Fronder. « L'art de fronder. » I, 39.

Fuir. « Il (le terme) fuit d'une fuite éternelle. » I, 7. — « Rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. » *Ibid.*

G.

Gager. Gager sur le salut et sur l'existence de Dieu. I, 149-150.

Gagner. « Les académiciens auraient gagné. I, 43. » — « Si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement. » I, 52. — Tout à gagner à croire que Dieu est. I, 150-153.

Gain. « Pesons le gain et la perte en prenant croix, que Dieu est... » I, 150. — Certitude de gain à ce jeu. I, 151-153. Voy. Hasard.

Galilée. Ce mot, prononcé par les Juifs, fait envoyer Jésus-Christ à Hérode. II, 101.

Gamme. « C'est une bizarrerie qui met hors de gamme. » I, 100 1.

Garantir, pour, préserver. « En garantir les autres. » II, 89.

Gas (M. du). Voy. Du Gas.

Gater. « Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. » I, 100.

Généalogie. — Différence entre les deux généalogies de Jésus-Christ dans saint Matthieu et dans saint Luc. I, 212. — Soin particulier qu'avaient les an-

1. *Mettre quelqu'un hors de gamme*, le déconcerter, lui rompre ses mesures, le réduire à ne savoir plus que répondre. *Dict. de l'Académie.*

ciens peuples de conserver leurs généalogies. I, 213. — Généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament. II, 51.

Génération. Raison du petit nombre des générations dans Moïse. I, 212.

Génie. « Les grands génies ont leur empire... et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles. » II, 15. — Voy. Inquiétude.

Gens. Gens d'esprit. Leur ordre de grandeur. II, 15. = Gens honnêtes, honnêtes gens. Voy. Honnête. = Gens de guerre. S'établissent par la force. I, 33. = Gens (jeunes). Voy. Jeunes gens. = Gens universels. Ce qu'ils sont. I, 74.

Gentil. Le peuple gentil. II, 17. = Gentils (les). Voy. Jésus-Christ.

Gentilhomme. « Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal. » I, 50.

Géomètre. Genre d'esprit des géomètres. I, 96-97, 106. — Les géomètres sont en très-petit nombre. II, 303. — Différence entre un géomètre et un duc. II, 354.

Géométrie. « La géométrie comprend un grand nombre de principes. » I, 95 — De l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. I, 96. Cf. II, 252. — L'objet de la géométrie consiste en preuves. I, 104. — « La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit. » I, 106. — En quoi excelle la géométrie. II, 279. — Est presque la seule des sciences humaines qui produise des démonstrations infaillibles. II, 280. — « Ce qui passe la géométrie nous surpasse. » *Ibid.* — « La géométrie est une grandeur naturelle. » II, 354. — Les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. *Ibid.*

Géométrie, Finesse. I, 106, note 1.

Géométrique. De l'esprit géométrique. II, 251, 278-308. — Des démonstrations géométriques. II, 279. — Des définitions géométriques. II, 280-281.

Gibier. « La vérité n'est pas de notre portée et de notre gibier. » I, 114 (note 6).

Girouette. Voy. Bruit.

Glisser. « Il (le terme) nous glisse... » I, 6.

Gloire. La recherche de la gloire est la plus grande bassesse de l'homme et la plus grande marque de son excellence. I, 10. — Douceur de la gloire. I, 24. — « Ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit. » I, 25. — « Gloire et rebut de l'univers (l'homme). » I, 114. = A la gloire (locut. adverbiale). « A la gloire de la cabale pyrrhonienne. » I, 43. = Gloire, pour, état glorieux des élus. I, 149, 205. Cf. II, 10, 92, 333. Voy. Bruler, Grace, Sacrement. = Gloire du royaume (la), expression orientale, pour, le peuple. II, 33. — *Gloire.* I, 100, note 3. — *La gloire.* II, 164, note 1.

Glorieux. Voy. Avénement.

Glorifier. « Ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. » II, 63.

Gond. « Hors des gonds. » I, 33. Voy. Raison.

Gorge. « Nos misères... qui nous tiennent à la gorge. » I, 25.

Gouffre, au figuré. « Ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini. » I, 117.

Goujat. « Un goujat se vante. » I, 25.

Gourmander. « Il (Montaigne) gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi... » I, cxxix.

Gout. En quoi il consiste. I, 103. — « Ceux qui ont le bon goût (pour, le bon). » *Ibid.*

Gouter (*probare*). « Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval. » II, 327.

Goutte. « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » II, 208.

Gouverner. Voy. Laisser.

Grace (la). I, cxiv-cxix. — La nature en est une image. I, 205; II, 5. — « La grâce n'est que la figure de la gloire. » I, 205. — La grâce du Messie. II, 18. Voy. Conversion. — « Toute la morale consiste en la concupiscence et en la grâce. » II, 88. — La grâce sera toujours dans le monde. » II, 93. — C'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre la religion. II, 96. — Peut seule faire de l'homme un saint. II, 120. — » La grâce donne ce à quoi elle oblige. » II, 160. — Ni l'Ecriture, ni les miracles, etc., ne sont rien sans elle. II, 225. — Dieu veut que nous jugions de la grâce par la nature. II, 335.

Gradation. I, 59.

Grain. « Sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère... » I, 37. Voy. Cromwell.

GRAND. « Dans une grande âme tout est grand. » II, 252.

GRAND SEIGNEUR. Ce que c'est que d'être grand seigneur. II, 355. = Au figuré. « Ce sont misères de grand seigneur. » I, 9. Voy. MISÈRE. = Le Grand Seigneur, pour, le Sultan. I, 34; II, 172.

Grandeur. II, 121, note 4. — *A. P. R. Grandeur et misère*. I, 121, note 1.

GRANDEUR. « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. » I, 9. — Il faut montrer à l'homme à la fois sa grandeur et sa bassesse. I, 11. — Grandeur et misère de l'homme. I, 121. — « Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce. » I, 188. — Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même. II, 121. — Grandeur de sainte Thérèse. II, 177 — « On devient toute grandeur. » II, 260. = Ce que c'est que la grandeur naturelle des objets. II, 292. — Les grandeurs homogènes (en mathématique) : leur définition par Euclide. II, 293.

GRANDEURS. Deux sortes de grandeurs dans le monde : des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. II, 353. Cf. II, 176. — « La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. » I, 84. — « C'est une sottise de chercher les grandeurs. » I, 87.

GRANDS. Ce qui fait la différence entre les grands et les petits. I, 79. — Analyse de la condition des grands. I, 52-53 ; 59-60. — « Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux. » II, 176. — TROIS DISCOURS SUR LA CONDITION DES GRANDS. II, 348-356. = « Les grands de chair. » II, 15.

GRANDS HOMMES. Effets de leurs exemples. Ils sont par leurs vices du commun des hommes. I, 79-80.

GRAS. Terre grasse, pour, la terre promise. I, 205, 206.

GRAVIER. I, 37. Voy. GRAIN.

GRECS. Malédiction des Grecs, etc. II, 186. — Voy. IDOLATRIE, LÉGISLATEUR.

GRENOUILLE. Voy. BROCHET.

GRIMACE. S'établir par grimace. I, 33. — La force et la grimace. *Ibid.* Cf. II, 153.

GROSSIER. Les Juifs grossiers. I, 210. — Les chrétiens grossiers. I, 211.

GUERRE. « C'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé. » I, 72. — Guerres civiles, le plus grand des maux. I, 60. — Guerre intérieure de la raison contre les passions. I, 120 ; II, 111. — La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans guerre, II, 115. Voy. JÉSUS-CHRIST. — « Il faut se résoudre à souffrir cette guerre (entre la grâce et la concupiscence) toute sa vie. » II, 334. — « Cette guerre... est une paix devant Dieu. » *Ibid.*

GUERRIER. « C'est un bon guerrier. Il me prendrait pour une place assiégée. » I, 74.

GUEUX. Contrefaire le gueux. I, CXXIV.

GUINDER. « Il ne faut pas guinder l'esprit. » II, 307.

H.

HABILES (LES). » Les habiles par imagination. » I, 31. — « Le peuple et les habiles composent le train du monde. » I, 44. Voy. PEUPLE. — Les demi-habiles méprisent les personnes de grande naissance ; les habiles les honorent. I, 59-61. — Voy. DESSOUS.

HABIT. « Cet habit, c'est une force. » I, 64.

HAI. Les Juifs haïs, les chrétiens encore plus : pourquoi. II, 96.

HAINE. Les hommes ont haine de la religion. II, 100. Voy. CHRÉTIEN. — Au fond, il n'y a que haine entre les hommes. II, 121. — Voy. JUSTICE.

HAIR (SE). Est un devoir de l'homme dans la religion chrétienne. I, 170 ; II, 110. — Les vrais chrétiens se haïssent et ne veulent haïr qu'eux-mêmes. I, 195, 211. — « La vraie et unique vertu est de se haïr. » II, 105. — « Il faut n'aimer que Dieu, et ne haïr que soi. » II, 113. — « Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. » II, 121.

HAISSABLE. « Le Moi est haïssable. » I, 76 [1]. — « On est haïssable par sa concupiscence. » II, 105.

1. Mme de Sévigné. Lettre à Bussy. du 13 nov. 1867 : « Je sais, et c'est Salomon qui le dit, que celui-là est *haïssable* qui parle toujours de lui. » — *Ecclésiastique*, XX, 5.

Hardi. « Trop de deux mots hardis. » II, 154 et 213.

Hardiesse. Pascal admire la hardiesse de ceux qui entreprennent de parler de Dieu aux impies. II, 60 et 66.

Harnais. Voy. Bras.

Hasard. Du hasard de gain et de perte à jouer que Dieu est ou n'est pas. I, 149-152. — Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement d'un mystère. II, 102. — Donne les pensées et les ôte. II, 125. — Voy. Naissance, Richesses.

Hasarder. Ce que l'on hasarde dans le parti. I, 150-151. — « Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre. » II, 261.

Héraut. Voy. Avénement, Juifs.

Hérédité. Ce qu'il faut penser de l'hérédité des biens. II, 351. — Voy. Mal, Sot.

Hérésiarque. « Les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs. » II, 246.

Hérésie. Hérésies contraires. II, 18. — Soupçon d'hérésie. II, 77. — Source de toutes les hérésies. II, 91. — Moyen de les empêcher et de les réfuter. II, 92. — Double hérésie sur l'explication du mot *omnes*. II, 120. — Dieu, prévoyant les hérésies, a mis dans l'Ecriture et dans les prières de l'Eglise des mots et des sentences contraires. II, 202.

Hérétique. Chose plaisante à considérer, que les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, se sont fait eux-mêmes des lois. I, 85. — Les catholiques et les hérétiques. II, 72. — Les hérétiques, ennemis de l'Eglise. II, 77. Voy. Eglise. — Les Jansénistes et les hérétiques. II, 81. Voy. Jansénistes. — Les hérétiques conviennent que l'Eucharistie est figurative, mais nient la présence réelle. II, 92. Cf. II, 330. Voy. Eucharistie. — « Les hérétiques, au commencement de l'Eglise, servent à prouver les canoniques. » II, 202. — Voy. Soumission.

Hérétiques. II, 109, note 1.

Héritier. L'homme en présence des dogmes et des preuves de la religion, comparé à un héritier qui trouve les titres de sa maison. II, 96.

Hermine. Voy. Magistrat.

Hérode. Agit sans le savoir pour la gloire de l'Evangile. II, 41. — Cru le Messie. II, 186. — Mot d'Auguste sur Hérode. II, 203.

Héroïque. « Ame parfaitement héroïque. » II, 17. Voy. Jésus-Christ.

Héros. Amour des héros. II, 258.

Hésiode. I, 200.

Hétérogène. Voy. Faculté.

Heure. « Il (les philosophes) délibèrent de passer une heure. » II, 111. — Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. II, 125. = Sur l'heure, pour, à l'improviste. « Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure. » II, 80.

Heureux. « Nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » I, 37. — Etrange manière de rendre les hommes heureux. I, 48. — On n'est pas heureux par le divertissement. I, 73. — « Tous les hommes recherchent d'être heureux. » I, 116. — Comment la religion peut rendre l'homme heureux. I, 182. Cf. II, 103. — « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien. » I, 188. — « Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. II, 157. = Les heureux. I, 86.

Heurter. « Rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. » I, 115.

Hiérusalem. II, 56, 58, 103, 104, 198.

Hilaire (Saint). Cité. II, 180.

Histoire. « Leur histoire (des Juifs) enferme dans sa durée celle de toutes les histoires. » I, 200. — « Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte. » I, 201. — Idée de l'histoire universelle, vue par les yeux de la foi. II, 41 et 45. — Histoire de l'Eglise. Voy. Eglise. — De la Chine. Voy. Chine. — « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » II, 107 et 138. — « Mon histoire. » Voy. Auteur. — Histoire des choses passée. Voy. Patriarches.

Historien. « Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain (de la création et du déluge). » I, 212 et 217. — Les historiens ont à peine aperçu Jésus-Christ. II, 17. — Raisons du silence des historiens sur Jésus-Christ. II, 198. — Les historiens évangéliques : leur modestie. II, 39.

HISTORIQUE. Matières ou connaissances historiques ; leur objet et leur caractère. II, 266.

HOLOCAUSTE. « Jésus-Christ s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime. » II, 237. — « Nos imperfections serviront de matière à ces holocaustes . » II, 245.

HOMÈRE. Antiquité des livres d'Homere, d'Hésiode, etc I, 200. — Homère ne s'est jamais servi du nom de *loi*. *Ibid*. — « Homère fait un roman, qu'il donne comme tel, et qui est reçu pour tel. » I, 201 et 204.

HOMME. « Que l'homme considère ce qu'il est au prix de ce qui est. I, 2. — « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » *Ibid*. — L'homme, dans la nature est un néant à l'egard de l'infini. un tout à l'egard du néant. I, 3 — Etat véritable des hommes. I, 5. — L'homme a rapport à tout ce qu'il connaît. I, 6. — Est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. I, 8. — Grandeur et misère, bassesse et excellence de l'homme. I, 9-11, 121, 182 : II, 155. Voy. CONTRARIÉTÉ, GRANDEUR, MISÉRABLE, MISÈRE. — « Il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. » I, 9. Cf. I, CXXXII, 115, 117, 121, 171, 183. — « N'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant. » I, 10. Cf. II, 16 et 20. — « Il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux : mais il n'a point de vérité ou constante ou satisfaisante. » I, 11. — Deux manières de considérer la nature de l'homme. I, 12. Voy. FIN, MULTITUDE. — Vanité ancrée dans le cœur de l'homme. I, 24. — Corruption de l'homme, montrée par son aversion pour la confession. I, 27. — Son aversion pour la vérité. *Ibid*. Voy. FORTUNE. — L'union entre les hommes n'est fondée que sur une mutuelle tromperie. I, 28. — L'homme n'est que déguisement, que mensonge et hypocrisie. *Ibid*. Cf. I, 75. — Faiblesse de l'homme. I, 30. — Puissance de l'imagination sur l'esprit de l'homme. I, 31-41. — Son esprit sujet à être troublé par le premier tintamarre. I, 40. — « Le plaisant Dieu que voilà ! » I, 41. (Cf. II, 111 : « Cet instinct qui le porte à se faire Dieu. ») — « N'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. » I, 44. Cf. II, 119. — Tous les soins dont on charge les hommes des l'enfance les empêchent d'être malheureux en les empêchant de penser à ce qu'ils sont. I, 48. — « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » *Ibid*. — L'homme ne peut demeurer chez soi avec plaisir. I, 49 — Les hommes ne cherchent que l'agitation. I, 50. — Un instinct secret les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, et un autre instinct leur fait connaître que le bonheur n'est que dans le repos. *Ibid*. — Heureux par le divertissement ; sans divertissement, malheureux. I, 51-52. Cf. I, 73, 77. — Se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point penser à leurs maux. I, 54. — Image de la condition des hommes. I, 54-55. Voy. CONDAMNÉ. — « L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. » I, 74. — Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. I, 83. — Vanité de l'homme, considérée dans l'amour. *Ibid*. — « L'homme aime la malignité. » I, 86. — S'il y a beaucoup d'hommes originaux. I, 95. Voy. ESPRIT. — « L'homme n'est ni ange ni bête. » I, 100. — « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! etc. » I, 114. Voy. CHAOS, CONTRADICTION, PARADOXE, etc. — « L'homme passe infiniment l'homme. » *Ibid*. — « Tous les hommes recherchent d'être heureux. » I, 116. — Personne n'y arrive sans la foi. *Ibid*. — L'homme ne peut trouver le vrai bien qu'en Dieu. I, 117-118. — N'est heureux qu'en Dieu : pourquoi si contraire à Dieu. I, 121. — Est visiblement égaré et tombé de son vrai lieu. *Ibid*. Cf. I, 171. — « L'homme connaît qu'il est misérable... mais il est bien grand puisqu'il le connaît. » I, 121. — Est un monstre incompréhensible. *Ibid*. — Contrariétés. L'homme naturellement crédule, incrédule . timide, téméraire. » *Ibid*, Cf. II, 175 Voy. CONTRARIÉTÉ. — « Rien n'est si important à l'homme que son état : rien ne lui est si redoutable que l'éternité. I, 140. Voy. INSENSIBILITÉ. — « Les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. » I, 141 et 148. — Malheur de l'homme sans Dieu. I, 141 ; II, 60, 157. — Comment raisonnent les hommes qui vivent de parti pris dans l'ignorance de leur état. I, 143. Cf. 139. — La connaissance de la vraie nature de l'homme et celle de la vraie religion sont inséparables. I, 170-177. Cf. I, 188. — Hommes dans les temps de l'idolatrie. I, 172. — Misérable état de l'homme abandonné à lui-même. I, 175, 197. — L'homme par sa présomption est devenu semblable aux bêtes. I, 183. — Maladies principales de l'homme. I, 184. — Duplicité de l'homme. I, 186. — Sans la religion, les hommes ne peuvent fuir ou l'orgueil ou la paresse, les deux sources de tous lee vices. *Ibid*. —

Tous recherchent leur satisfaction. I, 205. Cf. II, 93. Voy. SAINT. — Deux sortes d'hommes en chaque religion. I, 211. — Les hommes se rendent indignes de leur salut et de la clémence de Dieu. II, 47. — Tout, dans le monde, instruit les hommes et de leur corruption et de leur rédemption. II, 48-49. — « Les hommes sont tout ensembles indignes de Dieu et capables de Dieu. II, 49. Cf. II, 122. — « Il n'y a rien sur la terre qui ne montre... ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu. » *Ibid.* — Devoir réciproque entre Dieu et les hommes. II, 69-70. — Ignorance des hommes avant Jésus-Christ, II, 87. — « Il faut que l'homme en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu (le bien). » II, 89. — L'homme, tombé de sa place, la cherche avec inquiétude. II, 90. — Sa dignité : en quoi consistait, dans son innocence ; en quoi elle consiste aujourd'hui. *Ibid.* — « L'homme est ainsi fait qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit. » II, 105. — Fait lui seul une conversation intérieure. *Ibid.* — « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur. II, 109. — « L'homme est visiblement fait pour penser... Tout son devoir est de penser comme il faut. » *Ibid.* Cf. II, 251. — « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. » II, 110. Cf. I, 11 ; II, 90. — Folie des hommes. II, 119. Voy. FOU. — Ce qu'il faut pour faire d'un homme un saint. II, 120. Voy. GRACE. — La nature de l'homme a ses allées et venues. II, 124 et 145. — L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » II, 155. — Ne peut de lui-même aller à Dieu. *Ibid.* — Il n'y a que deux sortes d'hommes : les justes, qui se croient pécheurs : les pécheurs qui se croient justes. II, 164 — Tous les hommes ne délibèrent que des moyens, et point de la fin. II, 166. — Description de l'homme. Nature de l'homme. II, 167. — Les hommes jugent de Dieu par eux-mêmes. II, 174. — L'homme comparé à des orgues. II, 175. — Dieu a créé l'homme avec deux amours. II, 242. Voy. AMOUR-PROPRE. AMOUR DE DIEU. — L'homme est trop infirme pour juger sainement de la suite des choses futures. II, 247. — Ce qu'il y a dans chaque homme. *Ibid.* Voy. ADAM. — L'homme n'aime pas à demeurer avec soi : il ne peut vivre sans aimer. II, 253-255. — Est la plus belle créature que Dieu ait formée. II, 253. — Est né pour le plaisir. II, 254. — « L'homme n'est produit que pour l'infinité. » II, 270. — « Toute la suite des hommes doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » II, 271. — *Disproportion de l'homme.* I, 8, note 4. — *La grandeur de l'homme.* I, 10, note 1 et note 3.

HOMME-DIEU. « L'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un homme-Dieu. » I, CXXXIV.

HOMOGÈNE. Voy. GRANDEUR.

HONNÊTE. *Honnête homme*, pour, homme du monde, ou opposé à, homme de métier : et *Honnêtes gens* de même. I, 74, 75. — On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et c'est ce qu'ils se piquent le plus d'être. I, 80. — Platon et Aristote, qu'on ne s'imagine qu'avec des robes de pédants, étaient des gens honnêtes et comme les autres. I, 85. — « Qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens. » I, 142. Voy. HONNÊTETÉ — Si vous êtes duc et honnête homme,... je ne vous refuserai point l'estime que mérite la qualité d'honnête homme. » II, 354.

HONNÊTETÉ, pour, l'état et les qualités de l'*honnête homme*, distingué du chrétien. II, 157, 169. — Voy. RÈGLE.

HONNEUR. « Qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme. » I, 24.

HONTE. « Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir (c'est-à-dire, qu'à n'être pas honteux d'être sans lumière et sans croyance). » I, 142.

HOPITAL. Voy. FOU.

HORACE. Cité. I, 86 ; II, 124.

HORREUR. Voy. MORT (LA).

HOSTIE, pour, victime. II, 27, 28, Cf. II, 24 et 34 ; II, 230, 238.

HUGUENOTS. Excluent l'unité. II, 120.

HUMAIN. Voy. CARACTÈRE, VIE HUMAINE.

HUMANITÉ, pour, qualité d'homme. II, 283. — Pour, nature humaine. II 339. — L'humanité de Jésus-Christ. II, 92.

HUMBLE. Epictète veut que l'homme soit humble. I, CXXIV.

HUMEURS. « Le temps et mes humeurs ont peu de liaison. » I, 84.

HUMILIÉ. « Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix. » II, 6. — « Ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse. » II, 96, — Voy. JEUNER.

Humilier (s'). « Humiliez-vous, raison impuissante. » I, 114.
Humilité. Discours d'humilité. I, 75. — « Peu parlent de l'humanité humblement. « *Ibid.* — Humilité d'une âme chrétienne. I, 177 et 181. — Humilité apparente. I, 189. Voy. Raisonnement. — « Fausse humilité, orgueil, » II, 160.— Les humiliations disposent à l'humilité. II, 179. Voy. Pénitence.
Hypocrisie. « L'homme n'est que mensonge et hypocrisie. » I, 28.
Hypocrite. Les hypocrites bien déguisés sont soufferts par l'Église et sont reçus des hommes; mais ils ne sont pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper. II, 115.

I

Ici, pour, sur la terre, dans la vie. I, cxxiv. — « Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. » I, 88. — « Ce n'est point ici le pays de la vérité. » II, 78.
Idée. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses. » I, 8. — La conformité d'idée n'est pas certaine. I, 43.
Identité. Ce que c'est. II, 202.
Idolatrie. Générale dans le premier âge du monde. I, 172. — Idolâtrie des Egyptiens, des Grecs et des Latins. *Ibid.* — Ruine de l'idolâtrie prédite. II, 24.
Idole. « On se fait une idole de la vérité même. » II, 116.
Ignorance. « L'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite. » (Montaigne) I, cxxxii. Cf. I, cxxvi. — L'ignorance naturelle et l'ignorance savante. I, 44. — Ignorance de son état : déraison des hommes qui choisissent d'y vivre. I, 139-143. — « Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie. » I, 143. — L'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout. II, 157. — Ignorance de Dieu. II, 197. — Les chrétiens sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur. II, 322. — Voy. Inconstance, Mort (la).
Ignorer. « Ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. » I, 197.
Il (neutre), pour, cela. I, 42, 82, 152, 208; II, 116, 164, 258, 353. Cf. I, lxxix, lxxxi ; 76, note 2 (phrase de La Bruyère). Voy. Le. = Explétif. « Tant il est vrai ce que vous venez de me dire, etc. » I, cxxxiii. Cf. I, cxxxiv. = Masculin, après le mot *personne*. Voy. Personne. = Impersonnel, devant un verbe suivi d'un sujet singulier déterminé. « Il est venu enfin Jésus-Christ dire... » II, 197.
Ile. Pascal se compare à un homme abandonné endormi dans une île déserte et effroyable. I, 175 — Histoire d'un homme jeté par la tempête dans une île inconnue : image de la condition des grands. II, 350.
Illusion. « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. » I, 28. — « Tout le monde est dans l'illusion. » I, 60.
Image. Voy. Condition, Ile.
Imaginaire. Vie imaginaire. ; être imaginaire. 24.
Imaginant (adjectif) Faculté imaginante. I, 32.
Imagination. Être d'imagination. I, 24. — Critique de l'imagination. I, 31. — Maîtresse d'erreur et de fausseté ; ennemie de la raison : a établi dans l'homme une seconde nature, etc. *Ibid.* — Force de l'imagination. I, 32. — Ses effets. I, 33-34. — « Le roi n'a que faire de l'imagination. » I, 36. Voy. Juge. — L'imagination grossit le temps présent et amoindrit l'éternité. I, 37. — Grossit les petits objets et amoindrit les grands. I, 41. — « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur. » II, 109. = Pour, idée. « L'imagination qu'on prend d'abord. » II, 308.
Imbécile. Voy. Nature, Ver. = Imbécile à... I, 8 (note 4).
Imiter. « La nature s'imite. » II, 163.
Immatérialité de l'ame. II, 155.
Immédiat de. « Sa sanctification a été immédiate de son oblation. » II, 239
Immobilement. II, 103.
Immortalité. Voy. Ame, Foi.
Impénétrabilité. Est une propriété des corps. II, 202.
Impénétrable. « (Dieu) Impénétrable à la vue des hommes. » II, 329.

Imperceptible. « L'univers imperceptible dans le sein du tout. » I, 3.

Impie. Les plus impies sont capables de la grâce. I, 187. — Les impies devraient être étrangement forts en raison. II, 94. — Faux raisonnement des impies fondé sur ce qu'il n'y a point de Dieu. II, 110.

Impiété. C'est elle qui fait la peine qu'il y a en entrant dans la piété. II, 111-115, 338. = Au pluriel. « Qu'ils laissent ces impiétés à ceux, etc. » I, 142.

Impliqué, pour, embarrassé ou obscur. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si impliquées, qu'elles frappent peu. » I, 154.

Important. « Tout est important. » II, 121.

Importer. « Il importe de tout. » I, 100. — « Le moindre mouvement importe à toute la nature. » II, 121.

Imposer. « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33.

Imposteur. Ce qui fait qu'on ajoute foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, c'est qu'il y en de vrais, comme il y en a de faux. II, 75.

Impression. Impressions anciennes : fausses impressions ; mauvaises impressions ; faire impression. I, 34-35.

Impuissance. « Notre impuissance à connaître les choses. » I, 7. — « Une impuissance de prouver. » I, 120. — « Impuissance à croire. » I, 152. — « La vraie religion doit avoir connu la concupiscence et l'impuissance (c'est-à-dire la concupiscence de l'homme et son impuissance de la vaincre en faisant le bien). » I, 169. Voy. Prière. — « Nos impuissances. » I, 5; II, 168.

Incapacité de l'homme. I, 8, note 4.

Incarnation. Montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu. I, 188. — Secret de Dieu dans ce mystère. II. 329.

Incertain. Travailler pour l'incertain. I, 62, 65; II, 124.

Incertainement. I, 151.

Incertitude. « Cloaque d'incertitude (l'homme). » I, 114. — « Nous ne trouvons en nous qu'incertitude. » I, 120. — « Dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. » I, 140. — Gagner avec incertitude. I, 151. — Voy. Montaigne.

Incirconcis. « Les incirconcis de cœur. » II, 57. Voy. Circoncision. = Au propre. II, 94.

Inclination. « Nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. » II, 110.

Incliner. Incliner le cœur à aimer, à croire. I, 104, 194. — « La coutume incline l'automate. » I, 156. — « L'habitude, qui incline toutes nos puissances à cette croyance. » *Ibid.*

Incommoder (s'). « Le respect est, Incommodez-vous. » I, 63.

Incompréhensibilité (*A P. R. Commencement, après avoir expliqué l'*). I, 83, note 1.

Incompréhensible. Réponse à l'objection que Dieu est incompréhensible. I, 189. — « Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas. » II, 126. — « L'homme est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible. » II, 290. — Voy. Monstre.

Inconsolable. « Des mouvements bien plus inconsolables. » II, 245.

Inconstance. I, 81, note 4 : II, 176, note 1. — *Inconstance et bizarrerie*, I 172, note 1.

Inconstance. « Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance. » I, 84. — Voy. Apparence, Condition.

Incontinent. (adverbe). II, 60, 90.

Incontradiction. « Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité. » I, 44.

Incorrompu. I, 186. 208.

Incrédule. Plaindre les incrédules et ne pas les injurier. II, 88. Cf. I, 142. — « Incrédules, les plus crédules. » II, 126. — Voy. Crédule.

Incroyable. Réponse à l'objection : incroyable que Dieu s'unisse à nous. I, 189.

Indiens (les), I, 38.

Incuriosité (mot de Montaigne). I, cxxxii. Voy. Ignorance.

Indépendance. Désir d'indépendance. II, 167.

Indifférence. « Il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est (de l'immortalité de l'âme). » I, 137. Voy. Négligence.

Indifférent. Voy. Pyrrhonien.

Indivisible. Espace indivisible ; parties indivisibles ; deux indivisibles, etc. II, 288-290.

Indubitable I, 138; II, 111. — Voy. Fondement.
Indulgences. II, 92.
Inégalité. Il est nécessaire qu'il y en ait parmi les hommes. I, 70.
Infaillibilité. Contre l'infaillibilité d'un seul. II, 122. Voy. Multitude.
Infaillible. Voy. Docteur, Pape.
Infame. Voy. Honneur.
Infertile. « Pensées infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. » II, 72.
Infidèle, pour, qui n'a pas la foi. II, 49, 50, 330. — Les chrétiens et les infidèles. II, 72.
Infidèlité, pour, manque de foi, incrédulité. I, 152 : II, 23, 161.
Infini, rien. I, 153, note 2.
Infini (subtantif). « Ces deux infinis de sciences. » I. 4. — Les deux infinis. I, 6. Cf. I, 9; II, 163, 168. = L'infini. « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » I, 2. — L'infini, ou le tout, opposé au néant. I, 3; II, 288. — Nous connaissons l'existence de l'infini, et nous ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non des bornes comme nous. I, 148. — La nature, les espaces, les nombres. font une espèce d'infini. II, 151.
Infini (adjectif). « Une sphère infinie. » I, 1. — Une capacité infinie comme la nature. » I, 3. — « Une vitesse infinie. » II, 87. — « L'infinie immensité des espaces. » II. 152. — « Espaces infinis. » II, 153. = A l'infini. II, 153, 288, 289, etc.
Infiniment. « Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. » I, 3. — « Divisible infiniment. » I, 4. — « La durée de notre vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité ? » I, 6. — « La distance infiniment plus infinie des esprits à la charité. » II, 15. — « Ces êtres terminés se multiplient infiniment. » II, 151
Infinité . « Une infidité d'univers, dont chacun a son firmament, etc » I, 2.
Infinité. « Une infinité d'infinités de propositions. — I, 3. — « Je ne vois que des infinités de toutes parts. » I, 139. — « Il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. » I, 150 = La double infinité de la nature. I, 9. Cf. II, 296. — Les deux infinités, de grandeur et de petitesse. II, 288. — » L'infinité en petitesse est bien moins visible. » I, 4. — « L'homme n'est produit que pour l'infinité. » II, 270.
(Infinitif, employé comme substantif). Voy. Le.
Infirme, pour, faible. II, 247.
Influer (actif). « Du soin que la nature a d'y influer les esprits. » II, 112. — « Inutile au corps qui lui a influé sa vie. » II, 113.
Iniquité. Les iniquités sont les vrais ennemis de l'homme. II, 10-11.
Injustice. « Nous naissons injustes et dépravés. » II, 111. = « Et par les justes Juifs et par les injustes. » I, 209. = Etre injuste de, avec l'infinitif. II, 355.
Injustice. L'injustice dans l'esprit. II, 258. — *Injustice*. I, 83, note 1 ; II, 167, note 5.
Inondation. « Il faut une inondation de passion pour les ébranler (les grandes âmes) et pour les remplir. » II, 260.
Inquiétude. « L'inquiétude de son génie. » II, 154 et 213. — Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » II, 336. Cf. II, 340. — Voy. Condition.
Inquisition. « L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité. » II 117. — L'Inquisition corrompue ou ignorante. II, 118.
Insensibilité. Etrange insensibilité de certains hommes sur leur état et sur l'éternité. I, 140-142.
Insinuer (Neutre). « Ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps. » II, 120. = S'insinuer. « Il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout. » *Ibid*.
Inspiration. Un des trois moyens de croire. II, 107.
Instinct. L'instinct instruit l'homme. I, 12. Voy. Expérience. — « Nous avons un instinct qui nous élève. » I, 25. — Deux instincts contraires dans l'homme, du divertissement et du repos. I, 50. — « Cet instinct qui le porte à se faire Dieu. » II, 111. — Instinct des animaux comparés à l'esprit de l'homme. II, 151, 270. — « Instinct et raison, marques de deux natures. » II, 152. — *Instinct. Raison*. I, 120, note 3.
Instruction. Trop et trop peu d'instruction empêche l'esprit. I, 5.
Instruisant. « Toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. » I, 171.
Instrument. « Nos instruments (au figuré). » I, 35, — Voy. Intérêt. Pointe.

INTELLIGENCE. Rang que tient notre intelligence dans l'ordre des choses intelligibles. I, 5. = Au pluriel, pour, connaissances. « L'homme ne peut parvenir à ces hautes intelligences. » II, 267.

INTÉRESSER (s'). « Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église. » I, 329. Cf. II, 331.

INTÉRÊT. « Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. » I, 35.

INTÉRIEUR. L'extérieur et l'intérieur. I, 170. — Dieu ne regarde que l'intérieur. » II, 115. Voy. EXTÉRIEUR. = « Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure. » II, 179.

INTIME. « Dans l'intime de la volonté de Dieu. » II, 236.

INTIMIDER. Voy. ÉCRITURE.

INVENTEURS. Sont rares, et on leur refuse souvent la gloire qu'ils cherchent par leurs inventions. I, 66.

INVENTIONS. « Archimède a fourni à tous les esprits ses inventions. » II, 16. — Mouvement des inventions des hommes de siècle en siècle. II, 124. — « Les inventions de l'esprit peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption. » II, 268 et 273.

INVINCIBLE A. I, 120.

INVINCIBLEMENT. « Invinciblement cachés dans un secret impénétrable. » I, 3.

IRRÉCONCILIABLE. » Quand elle en calme la dissension irréconciliable. » II, 243.

IRRÉPARABLE, en parlant de la nature. I, 186.

IRRÉPROCHABLE. « Témoins irréprochables. » II, 25.

ISAAÉ. Vivait en la foi. I, 172. — « Le Dieu d'Isaac. II, 61. Cf. I, CVI.

ISAIE. Cité. I, 209, 212 ; II, 5, 56, 57, 80, 340. — Le *mem* fermé d'Isaie. II, 8, 50. — Traduction de plusieurs chapitres de ce prophète. II, 188-196. — « Isaie prince du sang. » II, 200.

ISRAEL. « Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu. » II, 4. — « Tous les païens disaient du mal d'Israël, » II, 109.

Itus et reditus. II, 124. Voy. NATURE.

J

JACOB. Foi de Jacob : son attente du Sauveur. I, 172. — « Le Dieu de Jacob. » II, 61. Cf. I, CVI. — Jacob mourant et bénissant ses enfants leur prédit la royauté de Juda. II. 187. — Voy. PROPHÉTIES.

JACQUES (SAINT). Comment saint Thomas explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches.

JAMAIS. « Et èn voilà pour jamais. » II, 112 et 139.

JANISSAIRES. Les quarante mille janissaires du Grand Seigneur. I, 34.

JANSÉNISTES. Ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs. II, 81. — Comparés aux jesuites sur la profession des deux contraires (le libre arbitre et la grâce?). II. 93. Cf. II, 81. — Désignés. II, 73, 77, 100, 117, 335, 342. Voy. PORT-ROYAL.

JANSÉNIUS. Nommé. II, 79. — Cité. II, 103. — Analysé. II, 241.

JARDIN. « JÉSUS (dans sa passion) est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam,... mais dans un de supplices. » II, 206.

JE NE SAIS QUOI. La cause de l'amour est un « je ne sais quoi », si peu de chose qu'on ne peut le reconnaitre, etc., I 83-84.

JEAN BAPTISTE (SAINT). Les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. II. 1. Voy. DAVID. — Devait convertir le cœur des pères aux enfants. II, 171. — A déclaré aux Juifs le mystère de la Pénitence. II, 185. — Sa venue. II, 334. Voy. AVÉNEMENT.

JEAN (SAINT). Cité. II, 74, 78, 79, 80, 171, 184, 330.

(JEAN-CASIMIR, roi de Pologne.) Désigné. I, 81.

JÉRÉMIE. II, 72. Cité. II, 57.59.

JÉROBOAM. II, 125. Voy. PRÊTRE.

JÉRUSALEM. Première église de Jésus-Christ. II, 24. — Voy. HIÉRUSALEM, ROME.

JÉSUITES. Désignés. I, 210 ; II, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 104, 106, 115, 117, 118, 119, 120, 122, 125, 175, 205, 342, — Leur doctrine, II, 77, 122. — Se

joignent aux ennemis de l'Eglise. II, 77-78. — Comparés aux Jansénistes. II, 93. — « S'il se faisait un miracle aux Jésuites? » II. 204.

Jésus-Christ. Dieu et Jésus-Christ. I, cvi-cvii, — « Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité... Ils voulaient échauffer, non instruire. » I, 102. — « La rédemption de Jésus-Christ. » I, 140. Voy. Foi. — Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. » I. 154. — Médiateur pour connaître Dieu. *Ibid.* Cf. I, 194 ; II, 62, 198, 238. — La connaissance de Jésus-Christ nous fait connaitre Dieu et notre misère. I, 154 : II, 62. — « Jésus-Christ en particulier (prouve la vérité de la religion). » I, 177. — Est venu dans le temps prédit, mais non dans l'éclat attendu. I, 206. Cf. II, 24. — A été en scandale aux Juifs. I. 209. — Selon les chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu. I. 210, et 216[1]. — Jésus-Christ figuré par Joseph, II, 2. Voy. Larron. — Ce qu'il a appris aux hommes. II, 4-5. — Deux natures en Jésus-Christ, deux avénements. II, 4, 6. — « En Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées. » II, 7. — Portrait de Jésus-Christ : son ordre ; sa bassesse et sa grandeur. II, 16. — Son obscurité et son éclat. II, 17. — Simplicité et clarté admirable de ses discours. *Ibid.* — Ame en lui parfaitement héroique. *Ibid.* — Aussi difficile pour l'Eglise de montrer qu'il était homme que de montrer qu'il était Dieu. II, 18. — « Est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir. » *Ibid.* — Centre des deux Testaments... Est prédit et prédisant... Est universel. *Ibid.* — A offert le sacrifice de la croix pour tous. II, 19. — Prouvé par les prophéties. II. 21-29. — Roi des Juifs et des Gentils ; fait de Jérusalem sa première, et de Rome sa principale Eglise. II, 24-25. — Jésus-Christ et ses apôtres ôtent l'idolâtrie de toute la terre. II, 25. — Vocation des Gentils par Jésus-Christ. II, 27. — « Jésus-Christ est venu dans toutes les circonstances prédites. » II, 29. — Pourquoi a fait des miracles. II, 39. Cf. I, 174. — Comparé avec Mahomet. II, 43, 159. — Est venu *in sanctificationem et in scandalum.* II, 49-50. — Généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament. II, 51. — Pourquoi il ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth. *Ibid.* — Hors de Jésus-Christ toute communication avec Dieu est ôtée. II, 61. — Jésus-Christ est le véritable Dieu des hommes... Le réparateur de notre misère. II, 62. Nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ... En lui est toute notre vertu et toute notre félicité... Sans lui, le monde ne subsisterait pas. II. 63. — Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie par ses miracles. II, 69, 73. Cf. I, 174. — Deux manières de n'être pas pour Jésus-Christ. II, 71. Voy. Différence. — Jésus-Christ et les Pharisiens. II, 72-73. — « Jésus-Christ ne parlait ni contre Dieu ni contre Moise. » II, 73. — En quoi diffère de l'Antechrist. *Ibid.* — « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » II, 88. — Si Jésus-Christ est mort pour tous II, 90, 158 et 361[2]. — Vérités opposées en Jésus-Christ. II, 91-92. — Jésus-Christ n'a point voulu des témoignages des démons, mais de Dieu et Jean-Baptiste, II, 98. — Devait être jugé par les Juifs et les Gentils. II, 101-102. Voy. Mystère. — Est venu ôter les figures pour mettre la vérité. II, 104. — On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. » II, 113. — Est venu apporter la guerre... Avant lui le monde vivait dans une fausse paix. II, 115. Cf. II, 171, 334. Voy. Division. — A aimé la pauvreté. II, 119, — Precepte qu'il a posé à ses disciples. II, 120. — Jésus-Christ rédempteur. II, 148. Cf. I, 176, 177, 211 , II, 90. Voy. Rédempteur. — Seul mène au vrai chemin. II, 158. — Tout en tous, et modèle de toutes conditions. II, 158-159. — Veut que son témoignage ne soit rien. II, 159. — « Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis. » II, 170. — « Il a adopté nos péchés, et nous a admis à son alliance » II, 173. — Dit que lui et les siens seront en *miracles.* II, 183. — Ce qu'il a dit à sa venue. II, 197. — Preuves de Jesus-Christ : les juifs ; prophéties ; figures ; silence des historiens. II, 198. — Vocation des Gentils, et ruine des Juifs et des païens par Jésus-Christ. *Ibid.* — Détruisait l'empire du diable sur les cœurs. II, 199. Voy. Exorcisme. — N'a jamais condamné sans ouir. II, 199. — Dit : « Je ne sais pas. » comme homme ou comme légat. II, 201. — Le Mystère de Jésus. II, 206-211. Cf. I, cvi-cvii. — Ce qui est arrivé en Jésus-Christ doit arriver en tous ses membres. II, 237. Cf. II, 243. Voy. Ame. — Considérations mystiques sur le sacrifice de Jésus-Christ. II, 238-240. — Jésus-Christ n'a pris sa vie que pour la perdre pour l'Eglise et pour nous. II, 329. —

1. Voir les *Provinciales*, 10e Lettre, dans la dernière partie.
2. Voir aussi la 17e Lettre dans les *Provinciales.*

N'est reconnu sous des espèces de pain que des seuls catholiques. II, 330. — A donné dans l'Evangile une marque pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331. — Parole consolante de Jésus-Christ. II, 334. — Son discours à ses apôtres sur son dernier avénement. II, 341. — Voy. ADAM, HOMME-DIEU, MESSIE. — JÉSUS-CHRIST. *Offices*. II, 28, note 2. — *Dieu par* JÉSUS-CHRIST. I, 63, note 1. — *Sépulcre de* JÉSUS-CHRIST. II, 209, note 4,

JEU. Raison du plaisir du jeu. I, 49, 52. = Au figuré. « Il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, etc. » I, 149. — Le dessous du jeu. I, 152.

JEUNER. « Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant. » II, 177.

JEUNES GENS. Sont tous dans le bruit, dans le divertissement, etc. I, 88.

JOB. « Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme. » II, 108. — « Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. » II, 169. — Cité. II, 333.

JOIE. Figures de la joie future dans l'Ancien Testament. II, 101. — Joie des chrétiens. II, 337. Cf. CVI, CVII, 214. — « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » II, 330. — Voy. SENTIMENT.

JOSEPH. Figure de Jésus Christ. II, 2. — « Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure. » II, 179. — Recommandation de Joseph mourant à ses enfants. II, 187.

JOSÈPHE. Cité. I, 199; II, 179-180. — Silence de Josèphe sur Jésus-Christ. II, 198. Voy. HISTORIEN.

JOUER. Voy, PERSONNAGE.

JOUG. Ce que certaines gens appellent avoir secoué le joug. I, 141. — Le joug de Jésus-Christ n'est léger qu'à lui et à sa force divine. II. 340.

JUDA. Le sceptre de Juda. II, 40, 51. — Voy. JACOB.

JUDAIQUE. La répub ique judaïque, II, 203.

JUDAISME. Plénitude de maux sans consolation, état de judaïsme. II, 229. Voy. CONSOLATION.

JUDAS. Aucune invective contre lui dans les historiens évangéliques. II, 39.

JUDÉE. Elle avait toujours des hommes choisis qui prédisaient la venue du Messie. II, 172.

JUDITH. II, 204.

JUGE. « Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination. » I, 36. — « Ce souverain juge du monde (l'homme). » I, 40.

JUGÉ. Etre au nombre malheureux des jugés. II, 333.

JUGEMENT. Il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement. I, 82. — Peu de jugements fermes et stables. *Ibid*. Voy. ASSIETTE. — « Le jugement est celui à qui appartient le sentiment. » I, 106. = Jugement (le), pour, le jugement dernier ou général. « Un petit jour du jugement. » II, 340.

JUGER. « Le monde juge bien des choses. » I, 44. — Juger d'un ouvrage par règle. I, 98. — Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement. I, 105. — On ne peut juger de son ouvrage qu'en s'en éloignant un peu. II, 163 et 217. — Voy. VOLONTÉ.

JUIF (adjectif). Le peuple juif. I, 199, 205 ; II, 179. Voy. PEUPLE DE DIEU. — La religion juive. I, 210 ; II, 41. — Philon juif. I, 200 ; II, 23, 203.

JUIFS. Ennemis irréconciliables de la religion et de l'Eglise. I, 188, 214; II, 77. — Leur loi. I, 199-200 ; II, 3, 5, 6. — Avants-coureurs et hérauts de l'avénement d'un libérateur. I, 198. — Subsistent toujours, témoins admirables et irréprochables de la vérité des prophéties. I, 199, 214 ; II, 22, 25, 40, 41, 59. — Avaient vieilli dans des pensées terrestres I, 206. — Juifs charnels grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement. I, 207. — Leur cupidité. I, 209 ; II. 184. — Leur religion, figure de la vérité du Messie. I, 210. — Les Juifs charnels et les vrais Juifs : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes. I, 211. Cf. II. 40, 56, 59, 72, 187-191. — Distinguer leur doctrine d'avec la doctrine de leur loi. Leur doctrine n'est pas vraie, parce qu'elle n'a pas ce point, de n'adorer et n'aimer que Dieu. II, 6. Cf. II, 68. — Prophéties touchant les Juifs. II, 24, 27, 57-59. — Les Juifs ont accompli les prophéties. II, 25, 41. — Comment, après avoir rejeté Jésus-Christ, ils n'ont pas été exterminés. II, 29, 40. — Témoins suspects, s'ils eussent été tous convertis par

Jésus-Christ. II, 40. — Leur unique raison de refuser Jésus-Christ. II, 40-41. — « La protection de Dieu paraît dans les Juifs. » II, 49. — Leur religion : en quoi elle semblait consister essentiellement. II, 56. — Consistait seulement en l'amour de Dieu. *Ibid.* — Véritable doctrine de leur loi. II, 56-59. — La portion des Juifs. Leur Dieu distingué du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, des chrétiens. II, 61. — Contestation entre les Juifs, touchant Jésus-Christ. II, 71-72. — Juifs haïs parce qu'ils disaient qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. Cf. I, 176. — Les Juifs appelés à dompter les nations, ont été esclaves du péché. II, 107. — « Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture. » II, 184. — Dieu s'est servi de leur concupiscence pour les faire servir à Jésus-Christ. *Ibid.* — A la fois très-conformes et très-contraires au Messie. *Ibid.* — N'ont connu des mystères que la pénitence II, 185. — Captivité des Juifs sans retour (Prophéties). II, 188. — Réprobation des Juifs. II, 191, 198. — « C'est la malédiction des Juifs et des païens (d'être abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de l'esprit de Dieu). II, 229. — » Les Juifs, voyant un homme parfait en Jésus-Christ, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature. » II, 330. — Voy. PEUPLE DE DIEU. — *Avantages du peuple Juif.* I, 200, note 3. — *Sincérité des Juifs.* I, 201, note 3. — *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion.* II, 59, note 1.

JURIDICIANT, JURIDICIÉ, JURIDICTION. « La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant mais pour le juridicié. » II, 167.

JURISPRUDENCE. « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. » I, 38.

JUSTE. (substantif). Deux hommes, deux mondes dans les justes. II, 91. — « Des justes justifiés sans charité !... » II, 122. — « Le juste agit par foi dans les moindres choses. » II, 561. — Les justes se croient pécheurs. II, 164. — Comparaison de la conduite du juste à celle d'Abraham. II, 172. — Les faux justes comparés à Pilate. II, 211. — La vie des justes doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. II, 228. — Voy. CRÉATURE et AUGUSTIN.

JUSTE. (adjectif). « Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi. » I, 38. — « On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. » *Ibid.* — « On appelle juste ce qu'il est force d'observer. » I, 71 — « Il faut faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste. » I, 72. — Le peuple suit la coutume et les lois parce qu'il les croit justes. I, 82-83. = Au neutre, « Le juste est de ne point parier. » I, 150.

JUSTICE. « L'affection ou la haine changent, la justice de face. » I, 33. — La véritable justice. I, 34, 72. Voy. MAGISTRATS, ÉGLISE. — La justice et la vérité sont deux pointes subtiles. I, 35 — L'homme ignore la justice. I, 37. — « Plaisante justice, qu'une rivière borne! » I, 38 Cf. I, 70. — Diverses définitions de la justice. I, 38. Cf. I, 83. Voy. ÉQUITÉ, LOI. — La mode fait la justice I, 71. — La justice est ce qui est établi. *Ibid.* — « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. » *Ibid.* — La justice sans la force est impuissante. I, 72. — L'empire de la justice n'est point tyrannique. I, 82. — La doctrine du péché originel contraire aux règles de notre misérable justice. I, 115. — Disproportion entre notre justice et celle de Dieu. I, 153 et 166. Voy. MSÉRICORDE, RÉPROUVÉS. — La justice éternelle, opposée à la justice légale. II, 11. — Miséricorde et justice de Dieu. II, 102. Cf. I, 153. — La justice partie de la terre (Virgile). » II, 156 et 361. Voy. PÉCHÉ. = Pour, justification. « Dieu a promis d'accorder la justice aux prières. » II, 161. — *Justice.* I, 71, note 2. — *Justice, Force.* I, 72, note 1.

JUSTIFIER, pour, rendre juste. I, 71. = Justifier les pécheurs. II, 50.

L

LA. Voy. QUITTER.

L'autorité. II, 170, note 2.

La gloire. II, 164, note 1.

La grandeur de l'homme. I, 10, note 1.

La prévention induisant en erreur. II, 166, note 2.

LACÉDÉMONIENS. Pourquoi les morts généreuses des Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère. II, 97. Voy. MARTYRS.

LÂCHE. Voy. BRAVE.

LÂCHEMENT. « Il (Montaigne) ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. » II, 98.

LACHETÉ, pour, mollesse, paresse. I, CXXXIII, CXXXIV, 186.

LAISSER. (dans le sens du latin *omittere*). Ne pas laisser de. « Cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. » I, 28. — « Elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans l'application. » II. 253. = Se laisser, avec un verbe à l'infinitif, suivi de la préposition *a*. « Se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs. » I, 143. — Laisse-toi conduire à mes règles. » II, 208. — « Avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps! » II, 114. — « Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse. » II, 338[1].

LAIT (LA VOIE DE). II, 271[2].

LAMECH. I, 172.

Langage. I, 105, note 4. — *Miscell. Langage*. I, 103, note 2. — Voy. MORALE.

LANGUES. « Les langues sont des chiffres :... de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable. » I, 103.

LANGUISSANT. Voy. AMUSEMENT.

LANGUEUR, pour, maladie. « Pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs. » II, 80.

LAQUAIS. « Il a quatre laquais... ; c'est à moi à céder. » I, 61 et 62. Cf. I, 64.

LARRON. Jésus-Christ entre deux larrons. II, 2.

LASSER. Voy. DÉLASSER.

LATINS. Voy. IDOLATRIE.

LAVAL (M. DE). II, 327.

LE (au neutre). I, 33 ; II, 257. — LE, LES, avec des infinitifs. « Le croire... le courir. » II, 160. — « Les marchers, toussers, mouchers, éternuers. » II, 163.

Le bon sens II, 157, note 1.

L'Ordre. Contre l'objection que l'Ecriture n'a pas d'ordre. I, 102, note 1.

Le souverain bien : dispute du souverain bien. II, 156, note 4.

LECTURE. Lectures des philosophes : quelle est leur utilité, comment elles doivent être réglées. I, CXXXIII-CXXXVI.

LÉGAL. Justice légale. II, 11. Voy. JUSTICE.

LÉGAT. Jésus-Christ parle comme légat. II, 201.

LÉGER A. Voy. JOUG

LÉGISLATEUR. Si l'homme connaissait la justice, les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands et des Indiens. I, 37. — Les anciens législateurs grecs et romains ont emprunté de la loi juive leurs principales lois. I, 200. — L'ordre des biens n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs. II, 351.

LE MAITRE (M.). Un de ses plaidoyers cité. II, 178.

LÉON (SAINT). Cité. II, 334.

LETTRE. « La lettre tue. » II, 5. — Voy. PEUPLE.

LETTRES. Titres de lettres projetées par Pascal, et qui devaient entrer dans son ouvrage. I, 156, 174. Voy. MACHINE. — *Lettres à un Provincial*, rappelées. II, 77, 118, 178. Voy. ROME.

1. Cette construction est un latinisme, comme on le voit bien par cette phrase des *Provinciales* (6e Lettre, dans laquelle Pascal cite et traduit un casuiste : « J'avance cette opi-« nion ; mais parce qu'elle est nouvelle, je la laisse mûrir au temps, *relinquo tempori « maturandam*. » Dans ces exemples et dans tous ceux du même genre qu'on pourrait citer, le substantif précédé de la préposition *à* est un complément indirect du premier verbe ; le second est au présent de l'infinitif actif en vertu de la même ellipse qui, en latin, fait mettre ce verbe au participe futur passif, accordé avec le complément direct de *relinquere* ou de son équivalent. Ainsi, dans le vers si connu de Racine (*Iphigénie*, a. II, sc. I),

Je *me laissai conduire à* cet aimable guide

(en latin, *permisi me juveni deducendam*), *à* n'a pas, comme on l'a dit, le sens de *par*, puisqu'il ne dépend point du verbe conduire, avec lequel il ne pourrait faire qu'une équivoque ou un non-sens. Ce vers signifie en effet : je me laissai conduire par cet aimable guide, mais d'après une construction toute différente, et plus latine que française ; ce qui l'a fait abandonner avec le temps.

2. La *voie lactée* est encore ainsi appelée dans les *Mondes* de Fontenelle, V• Soir.

Levain. Mauvais levain mis dans l'homme dès l'heure où il est formé. II, 181, 182.

Liaison. « Nous n'avons point de liaison à eux. » II, 97.

Liancourt. Voy. Brochet.

Libéral. Voy. Avaricieux.

Libérateur. « Je tends les bras à mon libérateur. » I, 213.

Liberté. « La vérité n'a plus de liberté de paraître. » II, 80. = Pour, volonté. Aimer Dieu avec une liberté entière. II, 227.

Libertin, pour, esprit fort, incrédule. I, lxixi.

Libertinage. Opposé à superstition. II, 159.

Libre. « Il n'est pas bon d'être trop libre. » II, 165. — Voy. Enfant, Puissance.

Librement, pour, volontairement. II, 227.

Lien. Nous avons un lien commun avec les martyrs. II, 97. — Sentir son lien. II, 333.

Lieu, pour, place, rang. « L'homme est visiblement égaré... et tombé de son vrai lieu. » I, 121. = Pour, endroit, passage. « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris. » I, 102. Cf. I, 208. — « Le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches. » II, 172. = Pour, champ, au figuré. « Le lieu est ouvert au blasphème. » II, 78. Cf. I, 176. = Avoir lieu de. « La raison seule a lieu d'en connaître. » II. 267.

Limite. « Je prie Dieu... de me renfermer dans mes limites. » II, 339.

Lion. « L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. » I, 38.

Lire. Mahomet a défendu de lire; Moïse, les apôtres ont ordonné de lire. II, 42, 43.

Littéral. Sens littéral. Voy. Ecriture, Sens.

Livre. « Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. » I, 75. — « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! » I, 201. — « Certains auteurs... disent : Mon livre... Ils feraient mieux de dire : Notre livre, etc. » II, 118. — « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. » II, 307. = Le livre qui contient la loi des Juifs est le plus ancien livre du monde. I, 200-201; II, 42. Voy. Ecriture, Moise. — Livres canoniques. II, 237.

Loger (se). Au figuré. « Elle s'y logerait (dans leur cœur). » II, 254.

Logique. Logique de Pascal. II, 301. — La logique a emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force. II, 306.

Loi. L'essence de la loi. I, 39. — Homère ne s'est jamais servi du nom de *loi*. I, 200. = Lois humaines : il n'y en a point d'universelles. I, 38. — Lois naturelles. *Ibid.* — « En un peu d'années de possession les lois fondamentales changent. » *Ibid.* — Recourir aux lois fondamentales et primitives de l'Etat : jeu sûr pour tout perdre. I, 39. — Pourquoi suit-on les anciennes lois. I, 61. — Lois établies, tenues pour justes sans être examinées. I, 71. — « Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois. » I, 82. — Le peuple n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. I, 83. — « Il y a des gens... qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement. » I, 85. — Les Etats périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. » I, 174. — « Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne. » II, 94. — « Dieu, qui est le maître des biens, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager; et, quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. » II, 352.

Loi (la). Caractères et doctrine de la loi des Juifs. I, 199-200; II, 3-7, 56-59. Voy. Juifs. — Loi ancienne, loi nouvelle. I, 211. — « La loi n'a pas détruit la nature... : la grâce n'a pas détruit la loi. » II, 116. Voy. Figuratif.

Lors, pour, alors. II, 152.

Louer. Voy. Blamer.

Luc (Saint). I, 212. Voy. Généalogie.

Lumière. Explication de la lumière par le *conatus recedendi*. II, 151. — Définition absurde de la lumière. II, 283. = Au figuré. « Il y a (en Dieu) assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. » II, 48. Voy. Clarté, Dieu caché

1. « Ces libertins qui ne cherchent qu'à douter de la religion. » *Provinciales*, 4e Lettre.

— Lumière de la foi. II, 60. — « Recherchant de toute leur lumière. *Ibid.* et 65[1]. — Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres? » II, 104. — La véritable piété est une lumière éclatante. II, 338.

Lune. Prétendue influence de la lune. I, 101. — Faux et vrais effets de la lune. II, 75.

Lunettes. « Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres ! » II, 104.

Luxuriant. Style trop luxuriant. II, 154 et 213.

M

Machine. La machine d'arithmétique : ses effets. II, 118. Cf. I, lxvii-lxviii. = Machine (la), pour la partie de l'homme par laquelle il est machine. « Les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur. » I, 61. Cf. I, 156. Voy. Automate. — Preuves par la machine. I, 156 et 169. Voy. Lettres. — « Les esprits médiocres sont machines partout. » II, 252. — « Nous serions des machines très-désagréables. » II, 260.

Magiciens. II, 71. Voy. Miracle.

Magistrat. Le magistrat au sermon. I, 32. — « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, etc. » I, 33. — Les magistrats n'ont pas la véritable justice. I, 34.

Magnifique. Par l'amour, on devient magnifique, sans l'avoir jamais été. II, 259. Voy. Libéral

Mahomet. « Les soldats de Mahomet. » I, 85. Voy. Hérétique. — Sa religion n'a pas de marques de vérité. I, 198. — Mahomet comparé avec Jésus-Christ. II, 41-43, 159. — Son livre. II, 42, 43. Voy. Alcoran. — A défendu de lire. *Ibid.* — « Qui rend témoignage de Mahomet? lui-même. » II, 159. — Païens. Mahomet. II, 197. — *Contre Mahomet.* II, 43, note 3. — Voy. *Différence, etc.*

Mahométan. Les Mahométans n'ont pas apporté le remède à nos concupiscences. I, 182. — La religion mahométane. II, 41.

Main. Tomber dans les mains d'un Dieu irrité. I, 140. — « C'est un appesantissement de la main de Dieu » I, 144. = « Fait de main (*manu factus*). » I, 206. = Défendre son droit les armes et la force à la main. II, 157.

Maintenant. Voy. Vivre.

Maison. Pour, famille, race. I, 62. — Voy. Port-Royal, Sainteté.

Maîtresse. « Cette maîtresse d'erreur et de fausseté. » I, 31. Voy. Imagination. = Maîtresse, pour, personne aimée. II, 262. = « Maîtresse forme. » (Montaigne) I, cxxvi.

Maîtrise, pour, supériorité. « Leur maîtrise est de divers genres. » I, 81. — « Il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire. » II, 150.

Mal. Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance. I, 60. — « Le mal est aisé... Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien. » I, 88. Voy. Bien, Conscience. — « N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable. » II, 237. — La vue du mal corrige quelquefois mieux que l'exemple du bien. II, 340. — Le mal est ordinaire, le bien est rare. *Ibid.* = Au moins mal (locut. adverbiale). I, 86. = Mal, pour, maladie. I, 75 ; II, 227, 229. — Voy. Maux.

Malade. Les malades de l'Evangile figurent l'âme malade. II, 201. Cf. II, 327.

Maladie. « La maladie est l'état naturel des chrétiens. I, xc. — Les maladies sont un principe d'erreur. I, 35. — Disposition de l'âme dans la maladie. I, 75. — Maladie principale de l'homme. I, 101. Cf. I, 184. Voy. Concupiscence. — Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. 223-232. — Voy. Conduite.

Malchus. Voy. Pierre (saint).

Malédiction. Malédiction des Grecs. II, 186. — La malédiction des Juifs et des païens. II, 229. Voy. Consolation. — Hors l'Eglise il n'y a que malédiction. II, 336.

Malheur. Tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas demeurer

1. Dans les *Provinciales*, 7e Lettre, au commencement : « Ils ont eu besoin de *toute leur lumière* pour trouver des expédients, etc. »

en repos. I, 48. — Malheur naturel de notre condition. I, 49. — Malheur d'un homme sans Dieu. I, 141. Voy. Homme.

Malheureux. « Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. » I, 81. = « Les malheureux!... Ces malheureux !... (les Jésuites). » II, 122.

Malice. Voy. Théologie.

Malignité. « Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière. » I, 173. — « L'homme aime la malignité... contre les heureux superbes. » I, 86. — La malignité est dans le cœur de l'homme dès son enfance. II, 181.

Mamelle. « Les mamelles de l'Epouse », figure selon les rabbins. II, 10

Manier. Voy. Principe, Raison.

Manière. « Les belles manières du monde. » I, 141. Voy. Air.

Manque. « Le manque de charité. » II, 74. Voy. Miracle. = De manque. « Qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque. » II, 126. — « On la trouve de manque dans son cœur. » II, 262. = Manque de, pour, faute de « Manque d'avoir contemplé ces infinis. » I, 3. — « Manque d'y faire réflexion. » I, 37. Cf. I, 77, 96, 154, 193.

Manquer a, suivi d'un infinitif. I, 70 ; II, 339.

Marc (Saint). Cité. II, 79, 341.

Marcher (substantif). Voy. Le.

Mariage. Voy. Naissance, Paul (Saint).

Marque. « Il les faut laisser, c'en est la marque. » I, 102. — Marque que doit avoir la vraie religion. I, 169. — Laisser ou donner des marques de soi. I, 175. 205 ; II, 48. Voy. Dieu, Elus. — « Les marques d'un Créateur. » I, 197. — « La dernière marque de Messie. » II, 25. — Les trois marques de la religion. II, 77. — Marque donnée par Jésus-Christ dans l'Evangile pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331. — « Rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. » II, 337. — Voy. Athéisme.

Marquer. « Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité. » I, 197. = Marquer que... II, 341.

Martial. Epigrammes de Martial. I, 86.

Martyre. Voy. Eglise, Miracle.

Martyriser. « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. » II, 108 et 138.

Martyrs. « S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, Dieu y serait bien manifeste. » I, 171. — La mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres : leur résolution peut former la nôtre. II, 97. Voy. Exemple.

Masquer. « Masquer la nature et la déguiser. I, 102.

Masse. « Masse de perdition. » II, 323.

Mathématicien. « L'enseigne de mathématicien. » I, 74.

Mathématique. « La mathématique. » II, 174. Cf. I. lxv. = C'est un bon mathématicien, dira-t-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques. » I. 74. Voy. Proposition.

Matière. « Embrouiller la matière. » I, 43. — « Matière de doute et d'inquiétude. » I, 197. = Matières. Voy. Disposition.

Matthieu (Saint). Voy. Alcoran, Généalogie.

Maudit. Voy. Maxime

Mauvais. Voy. Volonté.

Maux. « Les philosophes ont-ils trouvé le remède à nos maux ? » I, 182. — Les accidents que nous appelons maux ont pour unique cause la Providence de Dieu. II, 236.

Maxime. « Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. » I, 70. — « Ces maudites maximes. » 336.

(Mazarin). Désigné. II, 154.

Médecine. Au figuré, parlant de la confession. I, 28.

Médecins. Leurs soutanes, leurs bonnets carrés, etc. I, 33, 34. — N'ont que l'imagination. I, 36. — « Les médecins ne te guériront pas... mais c'est moi qui guéris. » II, 208.

Médiatement. II, 238.

Médiateur. Voy. Jésus-Christ.

Médiocrité. « Rien que la médiocrité n'est bon. » I, 73.

Médire. Les sots médisent par compagnie. I, 87.

Méditation. « Cette personne qui a bien plus de vertu et de méditation que moi. » II, 340. — *Méditations sur la Grâce* (titre de livre). » II, 327.

Meilleur. » Prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. » II, 334.

MEM. Le *men* fermé d'Isaïe. II, 8, 50.

MEMBRE. Nous ne sommes que des membres. II, 112, 113. — « Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'il aient une volonté et qu'ils la conforment au corps. II, 114. — Les membres du corps de Jésus-Christ, c'est à-dire les fidèles. II, 232. — Voy. CORPS, MARTYRS.

Membres. Commencer par là. II, 113, note 2.

MÉMOIRE. « La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de l'esprit. » II, 152. — Voy. SENTIMENT.

MENSONGE. L'homme n'est que mensonge. I, 28. — L'homme ne connaît naturellement que le mensonge, II, 290.

MENTIR. « Il y a des gens qui mentent simplement pour mentir. » I, 79. = Sans mentir (locution adverbiale). II, 335.

MÉPRIS. Certaines preuves de la religion ne sont propres qu'à en faire naître le mépris. II, 60-61. — « Les hommes ont mépris pour la religion. » II, 100.

MÉPRISE. « L'essence de la méprise consiste à ne la pas connaître. » I, CXXVII.

MÉPRISER. Avantage qu'il y a à être méprisé. II, 157.

MÈRE. Dieu compare à une mère qui arrache son enfant à des voleurs. II, 115, 341. Voy VIOLENCE.

MÉRIDIEN. Voy. VÉRITÉ.

MÉRITE. Difficulté de récompenser les mérites. I, 60. Cf. II, 174. — « Les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu. » II, 56.

MÉRITER, au neutre : être méritant, ou méritoire. I, 60 ; II, 336.

MERVEILLE. « Merveille de nos jours. » I, 104. — Les six merveilles à l'entrée des six âges. II, 170.

MERVEILLEUSEMENT. II, 254. Voy. FEMME. = « Merveilleusement persuadé. » I, LXXX.

MESSE. Faire dire des messes. I, 152.

MESSIE (LE). Promis dès le commencement du monde ; sa venue. I, 172 ; II, 22, Voy. TEMPS. — A toujours été cru. I, 174. — Sa grandeur et son abaissement. I, 207. — Marques et preuves du Messie. I, 174. II. 25-29. — Prédiction du Messie. II, 39, 50. 186. — Voy. AVÉNEMENT, HÉRODE. — *Pendant la durée du Messie.* II, 27, note 4.

MESURE. A mesure, pour, en proportion. I, 95, 121 ; II, 256.

MÉTHODE. « Droite méthode. » I, 80. — Deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer. II, 299.

MÉTIER. Choix du métier : le hasard en dispose. I, 36. Cf. II, 166. — Le métier de poëte. I. 74. — C'est la coutume qui fait les métiers. I, 156. — *Métiers.* I, 24, note 1.

MEXICO. Les historiens de Mexico. II, 108.

MICHÉE. II, 72.

Mien, tien. I, 85, note 4.

MILIEU. Le milieu des choses. I, 3. — « Nous voguons sur un milieu vaste. » I, 5. — « Deux infinis, milieu. » I, 9. — « Qui tient le juste milieu ? » I, 34. — « C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. » I, 73. — « La connaissance de Jesus-Christ fait le milieu. » II, 62.

MILLÉNAIRES. II, 185.

MINISTRES. « En montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas. » II, 183.

MIRACLE. Définition du miracle. II, 81. — Divers sens de ce mot. II, 183. — Sur ceux qui disent qu'ils se convertiraient s'ils avaient vu un miracle. I. 196. Cf. II, 104. — Pendant combien de temps il a fallu des miracles. II, 39, 80. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. II, 64. 72. — Règles pour les discerner. II. 67. — « Toute la créance est sur les miracles. » II, 68. — Miracles de Jésus-Christ. II, 69, 73. — Dieu doit aux hommes que les miracles ne puissent les tromper. II, 70. Voy. DIVISION. — Miracles contre miracles. II, 71-72. — « Toujours le vrai prévaut en miracles. » II, 72. Les miracles fondement de la religion. II, 73. — Miracles de l'Antechrist. *Ibid* — Importance et force des miracles. II, 74. — Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, et ce qui fait croire les faux, est le manque de charité. *Ibid.* — On n'en croirait pas de faux, s'il n'y en avait de vrais. II, 75. — Croire aux miracles est naturel. II, 76. Voy. CROIRE. — Les miracles, une des trois marques de la religion. II, 77. 169. — Le miracle de la Sainte-Epine. II. 76-79. Cf. II. 204-205, 342. — Ceux qui déshonorent les miracles de Jésus-Christ. II, 80. Voy. JÉSUITES. — « Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les

cœurs par celui qu'il exerce sur les corps. » II, 81. — Les miracles ne sont pas obsolument convaincants. II, 96. — Pour les miracles qu'on croit par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus. II, 108. — « Ce serait un étrange miracle, si l'infaillibilité était dans un. » II, 122. Voy. Eglise. — Les incrédules croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse. II, 126. — « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. » II, 158. — Sentiments de Montaigne sur les miracles. II, 162. — « Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin. » II, 169. — Miracles des faux prophètes. II, 182 — Etre en miracles. II, 183. — Nécessite des miracles. *Ibid.* — « Quand saint Xavier fait des miracles!... S'il se faisait un miracle aux Jésuites! » II, 204. — La personne du miracle. II, 332. — Miracle de Pontoise. II, 342. — « Saint Augustin dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent. » *Ibid.* — *Miracles.* I, 99. note 1 ; II, 162, note 3. — *Sur le miracle*. II, 205, note 1. — Voy. *Titre*.

Miroirs. Voy. Damoiselle.

Miscell. Langage. I, 103, note 2. — *Miscell* [*anea*] . II, 178, note 1.

Misérable. L'homme se connaît misérable. I, 9. 26. 121. — « Nous sommes misérables, corrompus,... mais rachetés par Jésus-Christ. » I, 188. — « Misérables comme nous (nos semblables), impuissants comme nous. » I, 197. — « Il n'y a que l'homme de misérable. — II, 167. = Les misérables, pour les malheureux, les pauvres. II, 119.

Misérablement. Voy. Décliner, Vie.

Misère. Misères de l'homme, misères de grand seigneur, de roi dépossédé, I, 9. — « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. » I, 25. — Nos misères nous tiennent à la gorge. *Ibid.* — La plus grande de nos misères. I, 54. Voy. Mort (la). — Grandeur et misère de l'homme. I, 121. Voy. Incarnation, Job. — Effroyable misère de l'homme. I, 175. — « La misère persuade le désespoir. » I, 188. — Misère de l'homme sans Dieu. II, 60. — Avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. II, 63. — Etat éternel de misère des réprouvés. II, 333. — *Misère*, 1, 54, note 3; II, 108, note 4. — Voy. *Grandeur*.

Miséricorde. La miséricorde de Dieu. II, 102-103. Cf. II, 49. — Voy. Elus, Enorme. Justice.

Miton. I, 76 ; II, 168, 169.

Mode. La mode fait l'agrément et fait la justice. I, 71. — « La mode même et les pays règient souvent ce que l'on appelle beauté. » II, 254.

Modèle. Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103. — « On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter. » I, 104. Voy. Testament.

Modus quo corporibus, etc., (S. Aug.) I, 8.

Mœurs. Suivre les mœurs de son pays : maxime la plus générale parmi les hommes. I, 37. — La science des mœurs. I, 83. — La réformation des mœurs. II, 81. — Tant de différentes et extravagantes mœurs marquent la corruption de la raison. II, 168. — Voy. Escobartines (mœurs).

Moi. Le moi humain : sa nature. I, 26. Cf. II, 153. — « Le moi consiste dans ma pensée. » I, 13. — Le moi distingué des qualites. I, 65. — « Le moi est haïssable. » I, 76 et 91 — « Chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » I, 76. = « Moi qui pense. » I, 13. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi. » II, 106 : Cf. II, 110. — Certains auteurs sentent leurs bourgeois qui ont toujours un « chez moi » à la bouche. II, 119. — « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. » II, 154.

Moïse. Sa foi au Messie. I, 172. — Envoyé par Dieu. I, 174. — « La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. » *Ibid.* » — Moïse historien de la création. I, 212. — Etait habile homme. *Ibid.* — Enseigna la Trinité, le péché originel, le Messie. II, 1. — A ordonné à tout le monde de lire son livre. II, 42. — Moïse et les magiciens. II, 71. — « Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. » II, 169. — Moïse opposé à Joséphe. II, 179. Voy. David. — *Preuve de Moïse.* I, 212, note 4.

Moïse Maymonide. II, 200.

Molinistes. II, 177.

Mon. Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. II, 118-119. Voy. Auteur,

Monde. « Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner? »

I, 37. — « Le monde juge bien des choses. » I, 44. — Le train du monde. *Ibid.* — Le monde ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. II, 48, 63. Cf. II, 88. — Le monde ne pense qu'à danser, jouer du luth, courir la bague, etc. II, 109. — Avant Jesus-Christ, le monde vivait dans une fausse paix. II, 115. — « Le monde ordinaire. » II, 153. — Pascal s'accuse d'avoir fait du monde l'objet de ses délices. II, 226. — Le monde est le bourreau de Jésus-Christ. II, 230. — « L'Eglise et le monde. II, 321. = Les deux mondes. II, 91. = Le monde visible. I, 1, 2. Voy. Etendue. — Notre corps est un monde, à l'égard du néant. I, 3. — « Rendre raison... de toute la conduite du monde en général. » I, 176.

Monnaie. Voy. Plaisir.

Monstre. L'homme est un monstre incompréhensible. I, 121. Cf. I, 114. — « Cette négligence... est un monstre pour moi. » I, 138. — « Voilà un étrange monstre et un égarement bien visible. II, 89.

Monstrueux. Une chose monstrueuse. I, 140, 143. Voy. Egarement.

Montagne. II, 98, note 3.

Montaigne. Sa doctrine morale, I, cxxv-cxxxii. — « Son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos. » I, cxxvi. — Est pur pyrrhonien. I, cxxvi. — Agit en païen. I, cxxxi. — Comparé avec Epictète. I, cxxxii. Voy. Sectes. — Utilité et danger de la lecture de Montaigne. I, cxxxv, — N'a pas vu la raison de ce qu'on s'offense d'un esprit boiteux. I, 62-63. — « Montaigne est plaisant de ne pas voir, » etc. I, 64, — Confusion de Montaigne. I, 80. — Critiqué. I, 80, 82, 99. — « Le sot projet qu'il a de se peindre ! » I, 80 et 92. — Sa manière d'écrire. I, 101. — Dilemme dans Montaigne. I, 144. — Renvoi à Montaigne. I, 173; II, 48. — Défauts de Montaigne. II, 98. — Ses sentiments sur les miracles. II, 162. — Appelé par Pascal, « l'incomparable auteur de *l'Art de Conférer* ». II, 304. — Voy. Capacité, Moi.

Montalte. II, 117, note 1.

Montre, pour, démonstration, parade. « Qui ne peut résister à cette montre si authentique. » I, 33. — Faire montre. I, 104.

Montre (d'horlogerie) « Ils ne savent pas que je juge par ma montre. » I, 98 et 108.

Morale. Principe de la morale. I, 11, Voy. Penser. — La morale, manque d'un point fixe pour juger. I, 71. — Critique des divisions de la morale. I, 78. — « La vraie morale se moque de la morale. » I, 106. — Toute la morale consiste en la concupiscence et en la grâce. II, 88. — Les anciens philosophes ont conduit leur morale indépendamment de la question de l'immortalité de l'âme. II, 111. — « Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles. » II, 116. — « La corruption de la morale. » II, 342. — *Morale.* II, 112, note 2.

Mordre, au figuré. Voy. Pluralité.

Mort (La). La mort d'un Dieu a été le remède du péché. I, cxxxv. — « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser. » I, 54. — « La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. » I, 87. — L'espérance..., de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel. I, 117. — La mort nous menace à chaque instant. I, 138. — « Ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. » I, 139. — Comment il faut craindre la mort... Mort soudaine seule à craindre. II, 162. — Lettre sur la mort de M. Pascal le père. II, 235-247. — Erreur de croire la mort naturelle à l'homme. II, 237. — La mort est une peine du péché. *Ibid.* — Peut seule délivrer l'âme de la concupiscence des membres *Ibid.* — Sans Jesus-Christ, elle est horrible, détestable; en Jésus-Christ elle est la joie du fidèle. II, 240. — Horreur de la mort naturelle à Adam innocent. II, 242. — Origine de l'horreur de la mort, et cause de sa défectuosité. *Ibid.* — « La mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps. » II, 244. — « Les ombres de la mort » (Expression biblique). *Ibid.* — La mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme. II, 245. — Ce qui fait souhaiter la mort. II, 334, 343. — Voy. Conduire, Martyrs, Repos.

Mort (adjectif). Le juste : mort, vivant; vivant, mort. II, 91. = Les morts. II, 241, 245. Voy. Charité, Eucharistie.

Mortifier. Ceux qui avertissent des défauts mortifient. II, 157. — « La

mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine (du péché). » II, 343.

Mot. Diseur de bons mots. I, 76. — Mots répétés dans le discours I, 102. — « Les mots diversement rangés font un divers sens. » II, 177. Cf. I, 99. = « Il y a des mots incapables d'être définis. » II, 283. — « Mots primitifs. » II, 286. — Montaigne montre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire. II, 304. — « Je hais ces mots d'enflure. » II, 308.

Motus, etc. II, 285. Voy. Mouvement.

Mouche. Une mouche tient la raison de l'homme en échec. I, 40. — « La puissance des mouches. » II, 176.

Moucher (substantif). II, 163. Voy. Le.

Mourir. « On mourra seul. » I, 197. — « Ne suis-je pas prêt à mourir? et ainsi l'objet de leur attachement mourra. » II, 106. Cf. I, lxxxiv. — Est-ce courage à un homme mourant d'affronter Dieu? II, 107. — « Plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir. » II, 151. = Mourir à. « Jésus-Christ est mort à cette vie mortelle. » II, 243. — « L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême. » *Ibid.*

Mousse. « Nos instruments sont trop mousses. » I, 35.

Mouvement. Les philosophes attribuent aux esprits le mouvement d'une place à une autre, I, 8. — Le mouvement perpétuel. I, 89. — « Le moindre mouvement. » II, 150. — Prétendue définition du mouvement (*Motus nec simpliciter actus*, etc.). II, 285. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace. II, 287. = Au figuré. Mouvements naturels de crainte. I, cxxxi. — Mouvement de l'âme. I, 77. — Mouvements de bassesse; mouvements de grandeur et de gloire. I, 183, 188. — Mouvements de grâce. II, 201. — Mouvements d'horreur. II, 241. — Voy. Charité, Cœur.

Moyen. Voy. Croire. Délibérer, Passé, Pauvreté.

Muet. « En regardant tout l'univers muet. » I, 175.

Multitude. Considération de la nature de l'homme selon la multitude. I, 12. — L'unité et la multitude (dans l'Église). II, 120, 122. — L'infaillibilité dans la multitude paraît naturelle. II, 122.

Mystère. « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. I, 33. — On se fait des mystères des obscurités de l'antiquité. II. 266. = Le mystère le plus éloigné de notre connaissance est celui de la transmission du péché. I, 115. — Mystère du jugement de Jésus-Christ II, 101-102. — Le Mystère de Jésus. II, 206-211. Cf. II, 330. — Voy. Pénitence.

Mystérieux. Être capable d'être mystérieux. II, 42.

Mystique. Sens mystique. Voy. Ecriture, Sens. = Pour, mystérieux, secret. I, 38. Voy. Fondement.

N

N. (M.) II, 331, 354.

Nabuchodonosor. II, 40.

Naissance. Par droit de naissance. I, 60. Voy. Mal. — Hasard de la naissance. II, 351. — Elle dépend des mariages, qui dépendent de mille hasards. *Ibid.* — Première naissance, seconde naissance, II, 93. Voy. Pélagiens.

Naiveté. « Vous le devez faire (le personnage de gueux) avec toute la naïveté qui vous sera possible. » I, cxxiv.

Nature. La nature, pour l'universalité des choses créées. Vue générale de la nature. I, 1. — Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. » *Ibid.* — Qu'est-ce que l'homme dans la nature? » I, 3. — « L'étendue de la nature. » I, 5. — « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature. » I, 10. — La nature ne peut prouver Dieu I, 155; II, 60. — « La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. » I, 197. = Pour, la puissance des choses naturelles. « La nature ne s'assujettit pas à ses propres règles. » I, 43. — « La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point (dans le pyrrhonisme). » I, 114. — « La nature confond les pyrrhoniens. » *Ibid.* — « Taisez-vous, nature imbécile! » *Ibid.* — Ce que notre âme appelle et croit la nature. I, 148. Cf. II, 168. — La nature n'est que l'image de Dieu. II, 119. — La nature agit par progrès, *itus et reditus.* »

II, 124. — « La nature recommence toujours les mêmes choses. » II, 151. — « Quelle raison a eue la nature... ? » II, 153. — « Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle. » *Ibid.* « La nature s'imite. » II, 163. — Les deux infinis naturels et moraux de la nature. II, 168. Cf. I, 3-4. Voy. Infini. = Pour, l'essence, les attributs, la condition naturelle d'un être ou d'une chose. La nature du moi. I, 26. — La nature du fini, de l'infini, de Dieu, etc. I, 146-149. — La nature de l'homme. I, 170, 178 ; II, 150, 167. Voy. Homme. — Corruption de la nature (humaine). I, 140, 176, 183, 184, 186 ; II, 60, 168. — Les deux natures, humaine et divine, unies en Jésus-Christ. I, 176. Voy. Rédempteur. — L'union des deux natures en Jésus-Christ, source de plusieurs vérités qui semblent se contredire. II, 91. — Deux états, deux natures en nous. I, 184 ; II, 152. Voy. Instinct. — « La nature de l'homme est toute nature, *omme animal.* » II, 167. — La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature. » *Ibid.* = Pour, le naturel. La nature opposée à la coutume. I, 36. — J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume. » I, 42. Cf. II, 168. — S'éloigner de la nature. Suivre la nature. I, 70. — « Masquer la nature et la déguiser. » I, 102. — « La nature peut parler de tout, et même de théologie. » I, 105. — « La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. » II, 307. — *Après avoir entendu la nature de l'homme.* I, 170, note 1. — *Nature corrompue.* II, 155, note 3.

Naturel. Principes naturels. I, 41. — Modèle naturel qu'il faut imiter. I, 104. — Effet d'un discours naturel. *Ibid.* — « Il n'y a rien qu'on ne rende naturel : il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre. » II, 167. — Voy. Mort (la).

Nazareth. Pourquoi Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'en est point. II, 51.

Ne. Ellipse de *ne* dans l'interrogation. II, 161.

Ne quid nimis. I, 75.

Néant. L'homme dans la nature est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant. I, 3. — « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. » I, 4. — Grande marque du néant de notre propre être. I, 24. — « Nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. » I, 37. — Tomber dans le néant. I, 140. — « Vous verrez... tant de néant de ce que vous hasardez. » I, 153. — Sentir son néant. II, 154. — Les mouvements, les nombres, les espaces, les temps se soutiennent tous entre le néant et l'infini. II, 288. — « Un pur néant de durée. » *Ibid.* — « Il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant. » II, 293. — L'âme convertie considère comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant. II, 316.

Nécessaire. « Il n'est pas bon d'avoir tout le nécessaire. » II, 165. = « Je ne suis pas un être nécessaire. » I, 13.

Nécessité (participe), pour, forcé, contraint. « Etant nécessités d'être convaincus. » II, 79.

Négligence, pour, indifférence en fait de religion. I, 137, 138. = Négligent, dans le même sens. I, 212.

Nemo ante obitum beatus est. II, 156.

Net, pour, propre. II, 165. = « Un esprit grand et net. » II, 252.

Netteté. « La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion. » II, 252.

Neutralité. Est l'essence de la cabale pyrrhonienne. I, 114.

Neutre. « Demeurer neutre. » I, 114. — « Ils sont neutres, indifférents. » *Ibid.* Voy. Pyrrhonien.

Nez. Le nez de Cléopâtre. I, 84.

Niaiser (*nugari*). « Il y a des temps de niaiser. » II, 292.

Nicodème. II, 69.

(Nicole). Désigné. II, 300.

Niveau. « Ils y sont tous à même niveau. » I, 79 et 91.

Noblesse. « Le peuple... ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle. » II, 352. — Que la noblesse est un grand avantage, qui dès dix-huit ans met un homme en passe. I, 65.

Noé. Figure du Messie. I, 172. — Envoyé et sauvé par Dieu. I, 174.

Nœud. « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. » I, 115 et 219. — Dieu nous a caché le nœud de notre être. II, 94.

Noirceur (*atra bilis*). Voy. Ennui.

Nombre. « Le nombre infini. » I, 189 et 191. — « Les nombres imitent l'espace. » II, 164. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace.

II, 287. Voy. Néant. — Signification du mot de nombre. II, 293. Voy. Euclide.

Non. « ... Où non les lettres sont changées en lettres, mais, etc. (constr. latine). » I, 103. = Non pas, entre deux *que*. II, 94. — Entre *que* et *quand*. II, 330.

Nonchalance. Voy. *Contre ceux qui sur la confiance etc.*

Nonobstant. « Et, monobstant toutes ces oppositions, etc. (terme du Palais). » II, 25.

Nourrice. Voy. Enceinte (adjectif).

Nourrir, Nourriture (dans les attributs de Jésus-Christ). II, 27.

Nouveau. Comment Pascal est nouveau. I, 99. = Langage nouveau, cœur nouveau, esprit nouveau, cantique nouveau. II, 331-332. Voy. Vieil (homme).

Nouveauté. Les charmes de la nouveauté. I, 34. Cf. II, 257. — « Quelle nouveauté (que l'homme) ! » I, 114. — « Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. » II, 262. = « Cette nouveauté qui ne peut déplaire à Dieu... est différente des nouveautés de la terre. » II, 332.

Nouvelle. » Je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux. » II, 10.

Nument. « L'on ne souhaite pas nûment une beauté. » II, 254.

Numéro. « Identité de numéro. » II, 202.

O

O ridicolosissimo eroe ! I, 41.

Obéir. « Il serait bon qu'on obéit aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois. » I, 82. — « Il est meilleur d'obeir a Dieu qu'aux hommes. » II, 118. — Voy. Chartreux.

Obéissance. « On ne fût entré dans l'obéissance de l'Evangile... » II, 244.

Oblation. L'oblation et la sanctification, dans le sacrifice de Jésus-Christ. II, 238-239.

Obligé. « Vous lui êtes bien obligée (à l'Eglise). » II, 329.

Obscurcir. « Pour éclairer les uns et obscurcir les autres. » II, 96.

Obscurcissement. « Les obscurcissements de l'âme. I, cxxviii.

Obscurité. « Je ne vois partout qu'obscurité. » I, 197. — Sans l'Ecriture... nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu... » II, 63. = Au pluriel. « Des obscurités se multiplient par le commentaire. » I, cxxvi. — Obscurités de l'Ecriture et de la religion. I, 171 ; II, 1, 42, 48-52, 89, 96. — « Qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent. » II, 186. = Pour, état obscur. Obscurité de Jésus-Christ. II, 17 — On peut aimer l'obscurité totale; un peu d'obscurité déplaît. II, 116.

Occasionné. Passions occasionnées par le corps II, 252.

Occupation. « Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien. » I, 41. — « Ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi. » I, 50. Voy. Divertissement. — Ennui de quitter ses occupations, et d'y retourner. II, 166.

Occuper. « On ne peut trop occuper les hommes et les détourner. » I, 48. Cf. I, 52.

Odorer. « Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » II, 238.

Œil. Voy. Yeux (les).

Œuvres. Œuvres extérieures. II, 177. — Les bonnes œuvres. II, 328. Voy. Eglise.

Offices. II, 28, note 2.

Oiseaux. Le ciel et les oiseaux ne prouvent pas Dieu. II, 204.

Ombre. Voy. Mort (la).

Omne animal. Voy. Nature.

Omnes. Voy. Hérésie.

Opinion Vanité et faiblesses des opinions. I, cxxvi-cxxvii. — « Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière. » — Les opinions du peuple sont saines. I, 60, 61. — « L'opinion est comme la reine du monde. » I, 61. Cf. I, 34. — « Le combat des opinions. » I, 80. Voy. Vérité. — « Toute opinion peut être préférable à la vie. » I, 82. — « La vérité de Jésus-Christ demeure parmi les opinions communes. » II, 51. — La force et l'opinion. II, 125. — Les opinions relachées. II, 117. — Deux entrées

des opinions dans l'âme. II, 296. — *Opinions du peuple saines.* I, 60, note 5; 64, note 2.

Opposition. « Ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. » I, 182. Cf. II, 25,

Oppression. « Les dernières oppressions. » II, 204.

Ordinaire. Il faut mesurer la vertu d'un homme par son ordinaire. I, 79.

Ordre. « Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien. I, 102. — L'ordre de la charité : en quoi consiste. *Ibid.* — Trois ordres différents de grandeur. II, 15. — L'ordre de Dieu. « Il ne faut adorer que son ordre » II, 116. = « L'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. » II, 109. — Ordre géométrique. II, 279, 282. — Ordre par dialogues, II, 174. — En quoi consiste le véritable ordre. II, 281-282. — Voy. Dernier. = D'ordre (*ex ordine*) : « En exposant d'ordre les causes de l'amour. » I, 102. — *Ordre.* I, 78, note 4; II, 90, note 1; 101, note 1 et 4; 174, note 2; 204, note 1. Cf. I, 156.

Ordure. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » I, 48.

Oreille. Voy. Cœur.

Oreiller. Voy. Ignorance.

Orgueil. « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. I, 25. Cf. II, 89. — Une des deux maladies principales de l'homme. I, 184. — L'orgueil et la paresse sont les deux sources de tous les vices. I, 186 Cf. I, cxxxiii. II, 102. — « L'orgueil persuade la présomption. » I, 188. — Orgueil et désespoir. II, 18, 62. Cf. I, 187. — « Orgueil de la vie. » II, 103, 199. Voy. Concupiscence, - *Orgueil.* I, 26, note 1.

Orgues. L'homme comparé à des orgues. II, 175.

Orient. « Les six orients à l'entrée des six âges. » II, 179.

Original. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » I, 95. — « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » II, 256. = « Chacun a l'original de sa beauté. » II, 254.

Originel. Voy. Péché.

Osée. Ses prédictions. II, 7.

Oter. La maladie ôte la science. I, 41. — « L'équivoque est ôtée. » II, 10. — « Ce vilain fond... n'est pas ôté. » II, 121. — « Otés ceux qui sont intéressés. » II, 235. — Voy. Sceptre.

Oubli. « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. » I, cvii.

Oublier. « Cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure. » I, 85. Voy. Pensée. = S'oublier, pour, ne pas connaître ce qu'on est. II, 353.

Outre. Voy. Passer.

Ouvrage. Quelle est la dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage. I, 105. — S'éloigner de son ouvrage, pour en juger. II, 163. Voy. Entrer, Peintre.

Ouvrir. « La mort, qui la doit ouvrir (l'éternité). » I, 143.

P

Païen. La religion païenne. II, 41. Voy. Fondement. — Le peuple païen. II, 71.

Païen. Comparaison des païens avec les Juifs et les chrétiens. I, 211. — La conversion des païens réservée à la grâce du Messie. II, 18. — « L'abandon de Dieu paraît dans les païens. » II, 49. — Prophéties sur les païens. II, 56-58. — La part des païens et des épicuriens. II, 61. — Les exemples des païens ne nous touchent pas. II, 97. — « Tous les païens disaient du mal d'Israël. » II, 109.

Paix. I, cvi. — La paix est le souverain bien. I, 71. — Peuples qui aiment mieux la mort que la paix. I, 81-82. — Fausse paix du monde avant Jésus-Christ. II, 115. — Paix apportée par Jésus-Christ. II, 334.

Pan. « Le grand Pan. » Voy. Prophétie.

Pape. On ne propose plus que le pape... Le pape a été surpris, prévenu... Ce qui en résulte. II, 80. — « Jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties. » II, 117. — Désigné. II, 118. — On aime que le pape soit

infaillible en la foi. » II, 120. — Comment il faut juger le pape... Puissance du pape. *Ibid.* — Ce qu'est le pape dans l'Église. II, 122. — Le concile est au-dessus du pape. *Ibid.* Voy. FRANCE. — Point de salut hors de la communion du pape : Pascal ne s'en séparera jamais. II, 328 et 347. Voy. ZÈLE. — *Eglise*, *Pape*. II, 122, note 3.

PAPIER. « Il faut mettre papiers sur table. » II, 108.

PAPISTES. Les papistes excluent la multitude. II, 120.

PARADOXE. L'homme est un paradoxe à lui-même. I, 114.

PARAITRE (*conspici*). « Nous nous efforçons pour cela de paraître. » I, 24. = Faire paraître. « Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires. » II, 329.

PAR-DESSUS. « Que la consolation de la grâce l'emporte par dessus les sentiments de la nature. » II, 244.

PARENTS. Une âme véritablement touchée de Dieu considère comme un néant ses parents, ses amis, ses ennemis, etc. II, 316.

PARESSE. Source de tous les vices. I, 186. Voy. ORGUEIL.

PARFAIT. Voy. SCIENCE.

PARIER. Il faut parier pour ou contre Dieu. I, 150 et 159-166. — « On me force à parier, et je ne suis pas en liberté. » I. 152.

PARIS. « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, etc. » I, 102.

PARLER. Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien : pourquoi. I, 99. = « Si un animal parlait par esprit ce qu'il parle par instinct... » II, 151.

PAROLE. « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. » I, 105. = La parole de Dieu. Quand elle est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. II, 8.

PART. « C'est la part des païens et des épicuriens. » II, 61. Voy. PORTION. — *La part que je prends à votre déplaisir*. II, 154.

PARTAGE. « Le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes, etc. » II, 254.

PARTAGÉ. Voy. BEAUTÉ.

PARTI. Les partis, ou la règle des partis. I, 62, 151 et 161; II, 95, 124 — Dans le même sens : « Le parti. » I, 151, 154; II, 168. — « Cela est tout parti. » I, 151. — *Partis*. II, 95, note 4.

PARTICIPATION. La religion chrétienne élève les justes jusqu'à la participation de la divinité même. I, 187.

(PARTICIPE, en construction absolue.) « N'y ayant rien de si inconcevable que de dire... » I, 7. — « Etant juste et qu'ils nous connaissent... et qu'ils nous méprisent. » I, 27. — « N'y ayant point de certitude, hors la foi... » I, 113. — « Etant nécessaire... et qu'ils subsistent... et qu'ils soient misérables. » II. 40. — « Etant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement, etc. » II, 353.

PARTIE. Première et seconde partie (du plan de Pascal). II, 60. Voy. *Préface*, et *Seconde partie* : *etc.*

PAS AUSSI. Pour, pas non plus. I, 13, 26, 89, etc. Voy. AUSSI.

PASCAL. Son amour de la pauvreté et des pauvres. I, LXXX, LXXXVI, XC. — Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le service du roi. I, LXXXV. — Ses idées sur la puissance royale. *Ibid.* Voy. RÉPUBLIQUE. Ce qui l'a le plus tôt conduit à la véritable religion. I, 186. — Ses sentiments expliqués par lui-même. II. 118-119. — Sur la philosophie de Descartes. II, 148. — Sa tendresse pour ses sœurs. II, 246. — Sa logique II, 301. — Voy. FAMILLE.

PASCAL (M.) le père. LETTRE sur sa mort. II, 235-247. — Son fils lui doit son salut. II, 246.

PASSANT. « Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants,... puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? » I, 65.

PASSE. Mettre en passe. I, 65. Voy. NOBLESSE.

PASSÉ. « Nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. » I, 36. — Nos pensées sont toujours occupées au passé et à l'avenir. I, 37. — « Le passé et le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre fin. » *Ibid.* — « Le passé ne nous doit point embarrasser. » II, 339.

PASSER, pour, être au-dessus de la portée de l'esprit : « L'homme passe infiniment l'homme. » I, 114. — « Ce sont choses... qui passent notre capacité présente. » I, 187. Cf. II, 231. = Passer outre. I, 1, 6.

PASSION. La passion de Jésus-Chist s'achève dans ses membres, c'est-à-dire dans les fidèles prédestinés. II, 232, 237.

Passions. « Les passions de l'âme troublent les sens. » I, 45. — « Il y a du plaisir à voir deux passions contraires se heurter. » I, 80. — « En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire. » I, 100. — « Les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer. » I, 120. — Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. II, 111. — Ce que le juste doit accorder à ses passions. II, 172. — « Les passions dominées sont vertus. » *Ibid.* et 219. Voy. Vice. — Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion » II, 251. — Les passions sont en proportion de l'esprit. II, 252. — « Il y a des passions qui resserrent l'âme,... il y en a qui l'agrandissent » II, 259. — Voy. Plénitude. — Pour, affections (physiques), infirmités. II, 100. Cf. I, cxxvii, 75; II, 251

Patois. « Elle est toute le corps de Jésus-Christ, en son patois. ». II, 201.

Patriarches. La longueur de leur vie servait à conserver les histoires des choses passées. I, 213.

Patrie. Voy. Sort.

Paul (Saint). Est venu apprendre aux hommes la doctrine des figures. I, 206. Voy. Royaume. — Nous donne le chiffre. II, 5. — Opposé à Barjesu. II, 72. — « Saint Paul est venu en sagesse et signes. » II, 160. — Saint Paul et Corneille rapprochés. II, 165. Voy. Caractère. — Comment parle du mariage. II, 184. Voy. Matière. — Cité II, 71, 332, 336, 338. — Voy. Echauffer.

Paul-Emile. comparé à Persée. I, 9, 10.

Pauvre. « J'ai remarqué (disait Pascal) que quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant. » I, lxxx.

Pauvreté. « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. » II 119. Cf I, lxxxvi. — « Je suis merveilleusement persuadé (disait Pascal), que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut. » I, lxxx.

Pays. « Des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. » I, 36. — Voy. Mode, Vérité.

Péché. En quoi consiste l'essence du péché. II, 335. — Le mystère de la transmission du péché d'Adam explique seul la nature humaine. I, 115, 187. Voy. Justice. — « Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché. » I, 171. — Le Rédempteur en a retiré les hommes. I. 176-177. — « Le péché originel est folie devant les hommes. » I, 185. — « Les péchés vrais ennemis de l'homme. II, 10 11. Voy. Iniquité. — Deux sources de nos péchés, orgueil et paresse; deux remèdes pour les guérir, miséricorde et justice de Dieu. II, 102. — « Incompréhensible que le péché originel soit et qu'il ne soit pas. » II, 126. — Les anciens, pour avoir dit que la justice est partie de la terre ont-ils connu le péché originel? II, 156. — Jésus-Christ a adopté nos péchés. II, 173. — « Tradition ample du péché originel selon les Juifs. » II, 181. — « Le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. » II, 247. — « Les péchés sont péchés... seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. » II, 335.

Pécheur. Justes qui se croient pécheurs; pécheurs qui se croient justes. II, 164. — « Des pécheurs purifiés sans pénitence!... » II, 122.

Pédant. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. » I, 85.

Peindre. Se peindre. Voy. Montaigne.

Peine. Il faut deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. II, 336-337. — Voy. Piété.

Peint. « Il n'y a rien de mieux peint. » II, 342.

Peintre. Comment les peintres jugent leur ouvrage. II, 163 et 217.

Peinture. Vanité de la peinture I, 105. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. » II, 123.

Pélagiens. « Il y aura toujours des pélagiens, et toujours des catholiques... La première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres. » II, 93.

Pendant la durée du Messie. II, 27, note 4.

Pendant que (*quamdiu*). I, cxxiv. Voy. Tandis que.

Pénétrer. « Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles. » II, 330.

Pénitence. « Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence,... il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. » II, 115. — « Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Eglise, quand elle la voit dans les œuvres. »

Ibid. — « Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure. » II, 179. — Le seul mystère de la pénitence a été déclaré manifestement aux Juifs par saint Jean, précurseur. II, 185.

PÉNITENTS. Voy. DIABLE.

PENSÉE. « Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. » I, 9. — Toute notre dignité consiste en la pensée. I, 11. Cf. II, 109-110. — Par la pensée l'homme comprend l'univers. I, 11. — « En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois: mais cela me fait souvenir de ma faiblesse... : ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée. » I, 85. — Les mêmes pensées forment un autre corps de discours, comme les mêmes mots forment d'autres pensées, par une disposition différente. I, 99. — L'ordre de la pensée. II, 109, Voy ORDRE. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. » II, 123. Voy. PORTRAIT, TABLEAU. — La pensée est sotte. II, 110. — « Le hasard donne les pensées, le hasard les ôte. » II, 125. — « Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur. » II, 305. = Pensée de derrière. « Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là. » II, 124. — « J'aurais aussi mes pensées de derrière la tête. » II, 124, 205. — Les grands doivent avoir une double pensée. II, 351-352. — *Pensée.* II, 110, note 1. — *Pensées.* I, 77, note 3 ; II, 166, note 3.

PENSER. « Travaillons à bien penser : voilà le principe de la morale. » I, 11. — « Moi qui pense. » I, 13. — « L'homme est visiblement fait pour penser... ; tout son devoir est de penser comme il faut. » II, 109. Cf. II, 251. Quand nous voulons penser à Dieu, plus d'une chose nous tente de penser ailleurs. II, 110. = Pour, croire, se flatter de. « Qui pensera demeurer neutre... » I, 114.

PENTE. « La pente vers soi est le commencement de tout désordre. » II, 110.

PERCEPTIBLE. « Notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers... » I, 3.

PERDRE (SE). « Voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. » I, CXXV. — Se perdre en honnête homme. II, 356.

PÈRE. « Père juste, le monde ne t'a point connu. » I, CVII.

PÈRES (SAINTS). II, 200. — Autorité de l'Ecriture et des Pères. II, 268

PERFECTION. Voy. PRENDRE, SCIENCE.

PÉRI. « Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries. » II, 315-316 Cf. II,241 [1].

PÉRILLEUX. « Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes. » II, 177.

Perpétuité. I, 174, note 2; II, 29, note 1. — Perpétuité de la religion. I, 177. Cf. I, 175-174; II, 28. — La perpétuité, une des trois marques de la religion. II, 77.

PERROQUET. Le bec du perroquet. II, 165.

PERSÉCUTION. Confiance qu'on doit avoir dans les persécutions qui travaillent l'Eglise. II, 102. — « Le silence est la plus grande persécution. » II, 117. — « C'est une chose qui fait trembler... de voir la persécution qui se prépare... contre la vérité. » II, 335.

PERSÉE. Voy. PAUL-EMILE.

PERSES. Voy. ALLEMANDS.

PERSONNAGE. « Souvenez-vous (dit Epictète),... que vous jouez le personnage d'une comédie... C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné... » I, CXXIV.

PERSONNE. Ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition. I,52 — « On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités. » I,66. — Les personnes simples croient sans raisonnement. I,194. = Personne, pour, nul homme, I,28, 113. — « Il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte. » I,137. = Pour, quelqu'un. I,142 : II, 102. = Pour, homme. I,63, 175. II, 42, 338. = Deux personnes, pour, un homme et une femme, II, 253, 258 ; (Dans presque tous ces exemples, *personne* est suivi du pronom *il*.) =Personne, pour, femme. I,65 : II, 257, 339, 340. = Deux sortes de personnes. I,142. Voy. RAISONNABLE. — Quatre sortes de personnes. II, 109. Voy. ZÈLE. — Trois sortes de personnes. II,109. Voy. DIEU.

1. « Si elle (la vérité) n'avait point d'autres protecteurs,, elle *serait périe* en des mains si faibles. » *Provinciales*, 2e Lettre. Et dans la 18e : « Puisque cela a procuré la connaissance de l'Evangile à tant de peuples, qui *fussent péris* dans leur infidélité. »

Perspective. Voy. Point.

Persuadé, pris comme adjectif. « ... Si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop. » I,113.

Persuader. On se persuade mieux par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles des autres. I,99. — Sur l'art de persuader. II,296-308. — Ses trois parties essentielles. II, 300. — Ses règles. II,301. — Les deux principes dans lesquels il se renferme. II, 303. Voy. Misère, Orgueil.

Petit, pour. faible. « Pour aider vos consolations par mes petits efforts. II, 244. = Pour. un certain. « Un petit zèle. » II,328. — «Un petit jour du jugement. » II, 340.

Peu. « Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. » I, 77. = Peu *paucis*. Voy. Humilité. Pyrrhonisme.

Peuple. Le peuple secoue le joug dès qu'il le reconnaît. I,39. —Honore les personnes de grande naissance. I. 59. Cf. II, 352. Voy. Noblesse. — Est vain, mais pas si vain qu'on dit I,60. — Ses opinions à la fois très-fausses et très-saines. I, 60, 64. — Croit les lois et coutumes, et y obéit, mais est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien. I, 83. — Comment il raisonne. II,75. = Le peuple, pour. le vulgaire. oppose aux habiles. « Il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre. et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. » I, 170. Cf. I, 44. = Pour. le peuple juif. I. 212; II, 40.

Peuple de Dieu (le). I, 173. 198, 205.= « Il Jésus-Christ devait... produire un grand peuple:... en faire le temple de Dieu:... le délivrer de la servitude du peché.... donner des lois à ce peuple,... se sacrifier pour eux; etc. » II, 27-28.

Pharao. Son incrédulité. II, 70.

Pharisiens. II, 72, 73. — Paroles des Pharisiens (dans S. Jean) citées, par allusion à Port-Royal. II. 78-79. — « Pharisien, publicain (*Luc*, xviii, 9-14). » II, 177. Voy. Jeûner.

Philon. Cité. I, 200; II, 23, 203.

Philosophe (adjectif). I, 86 ; II, 101.

Philosophes. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses. » I, 8. — Erreurs des philosophes sur le bonheur. I. 12. — Les philosophes mêmes veulent des admirateurs. I, 25. Cf. II, 144. — « Ceux qui font sur cela les philosophes... ne connaissent guère notre nature. » I, 50. — Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. I, 144. — Nulle secte de philosophes n'a dit que l'homme naît en péché. I. 171. — Les philosophes n'ont pas trouvé le remède à nos maux. I, 182, 184 [1]. — D'où viennent les diverses sectes des philosophes. I, 187. — « Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états (de l'homme). » I, 188. Cf. I, cxxxiii, 171. — Phrase de Cicéron sur les philosophes. II, 204. — Voy. Bien, Vice. — *Philosophes*. I, 118, note 1 ; 114, note 4 ; 155, note 4,

Philosopher. Voy. Philosophie.

Philosophie. « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. » I, 106. — « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » II, 126 et 148.

Physionomie, pour. portrait. « On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés. » II, 6

Physique (la). Est affaire de raisonnement, non d'autorité. II. 268. = Dans le sens de science générale de la nature, y compris Dieu et l'âme. « Un principe ferme et soutenu d'une physique entière. » II. 305. Voy. Descartes.

Pièce, pour. partie. « Nos deux pièces » (l'esprit et l'automate). I, 156.

Pied. « Les grands hommes ont les pieds aussi bas que les nôtres. » I, 79. — Devoir du pied envers le corps. II, 113-114. Voy. Membre.

Pierre. Voy. Daniel.

Pierre (Saint). Comment saint Pierre et les apôtres délibérèrent d'abolir la circoncision. II. 93. — Saint Pierre frappe Malchus. II, 210 et 221.

Piété. « La piété est différente de la superstition. » I, 193. — On est toujours obligé de n'en point détourner. II, 98. — « Il faut renoncer à toute piété

1. « Pensera-t-on que ces philosophes qui vantaient si hautement la puissance de sa nature en connaissant l'infirmité et le médecin ?... Qui pourra croire que les épicuriens, qui niaient la Providence divine, eussent des mouvements de prier Dieu ? eux qui disaient que c'était lui faire injure de l'implorer dans nos besoins, comme s'il eût été capable de s'amuser à penser à nous. » *Provinciales*. 4e Lettre.

si on ne veut au moins mourir chrétiennement. » *Ibid.* — Peines de la piété. II, 114-115 ; 336-337 ; 339-341 Voy. Impiété. — La bonne piété. II, 178. — « Ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. » II, 338. — La véritable piété est pleine de satisfaction. *Ibid.*

Pignon. « Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue. » II, 119.

Pilate. Aucune invective des historiens évangéliques contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs. II, 39. — Fausse justice de Pilate : image des faux justes. II, 211.

Piper. « Pour le bien des hommes, il faut souvent les piper. » I, 39. — Se piper soi-même. I, 52. — « L'espérance nous pipe. » I, 116.

Piperie. I, 45. Voy. Sens (les).

Piquer (se). « Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. » I, 80. Voy. Honnête.

Piquet. Condamné à mort jouant au piquet. I, 143-144 et 148.

Place. « Place au soleil. » I, 85. — Il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir à l'homme la place de Dieu. I, 117. — « Il semble que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs. » II, 253. — « Il y a une place d'attente dans leur cœur. » II, 254. — Notre amour-propre nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors. II, 255. — Voy. Guerrier, Mouvement. = Place, pour, ville : au figuré. « Entrer dans cette place rebelle (mon cœur) que les vices ont occupée. » II, 226.

Plaies. « Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection. » II, 210.

Plaindre. « Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. » I, 81 et 92.

Plaire. Difficulté de plaire. I, 100. Cf. II, 300. — « L'on épuise tous les jours les manières de plaire : cependant il faut plaire, et l'on plaît. » II, 255. — Il y a des règles sûres pour plaire : mais il est impossible d'y arriver. II, 299. — Voy. Agréer. Combat. = Se plaire. « Que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié. » I, 206.

Plaisant. « Montaigne est plaisant de ne pas voir, etc. » I, 64. — « Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. » I, 197. — Voy. Justice.

Plaisir. « Nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal. » I, 89. — Le plaisir est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. I, 105. — « Tous nos plaisirs ne sont que vanité. » I, 138. — « Les plaisirs empestés. » I, 152. — Quitter les plaisirs. I, 153. — Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. » II, 4. — « Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il est honteux de succomber sous le plaisir. » II, 150. — Le plaisir n'est que le ballet des esprits II, 151. — « L'homme est né pour le plaisir : il le sent, etc. » II, 254. — « Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit *Ibid.* — Les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables en chaque particulier. » II, 300. — Plaisirs très-différents chez les hommes. *Ibid.* — Peines et plaisirs de la vie chrétienne. II, 336-337. — Voy. Aimer, Douceur, Inconstance.

Planté, pour, établi. I, 38.

Platon. Comparé au christianisme. II, 23. — « Platon, pour disposer au christianisme. » II, 111. — Sa définition de l'homme. II, 283. — Voy. Aristote.

Plein. « Un plein repos. » II, 154. — « L'esprit est plein (dans l'amour). » II, 259. = A plein, pour, pleinement. « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme... » I, 83.

Plus poetice quam humane locutus es. (Pétr.) I, 105.

Plénitude. «Plénitude de consolation... Plénitude de maux. » II, 229. — « Dans la plénitude de son temps. » II, 236. — « Il y a une plénitude de passion. » II, 259. Cf. II, 257.

Plerumque gratæ principibus vices. (Hor.) II, 124.

Pleurer. D'où vient donc qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose. I, 81.

Ployable. « La raison est ployable à tous sens. » I, 98.

Ployer. « Les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur. » I, 61. Voy. Incliner. = « Il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent. » II, 255.

Pluralité. « Pourquoi suit-on la pluralité ? » I, 61. — La pluralité est la règle dans les choses extraordinaires. Force qui est en elle. I, 71. — « La

pluralité est la meilleure voie. » *Ibid.* — « C'est la pluralité qui a établi cela et qui mord quiconque s'en échappe. » I, 73. — Voy. Roi.

Plus. « Tant plus » répété. II, 258.

Poésie. L'agrément est l'objet de la poésie. I, 104.

Poëte. « L'enseigne de poëte... Le métier de poëte. » I, 74. — « Si la foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poëtes... manqueraient de preuves. » I, 101. — Pourquoi les poëtes représentent l'amour comme un enfant. II, 255. — N'ont pas eu raison de dépeindre l'amour comme un aveugle. II, 260. — Voy. Théologie.

Poétique. Voy. *Beauté poétique.*

Point. Ce que nous appelons point indivisible dans les choses matérielles. I, 4. — Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu (de la perspective). » I, 31. — « Où prendrons-nous un point dans la morale ? » I, 71. — Hypothèse d'un point se mouvant partout d'une vitesse infinie. II, 87. — Trouver le point. I, 89.

Point aussi, pour, point non plus. I, 138. Voy. Aussi.

Point formaliste. II, 94, note 2.

Pointe. « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. » I, 35. Voy. Écacher. — « Ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très-délicate. » I, 1.

Police, pour, administration, gouvernement. II, 111.

Politique. Comment Platon et Aristote ont écrit de politique. I, 86. = Pour, conduite (*consilium*). « C'est une mauvaise politique de les séparer. » II, 118. Voy. Port-Royal.

Pologne. Voy. Roi.

Poltron. « Nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. » I, 24.

Pomme. La pomme d'or. I, 201. Voy. Troie.

Pompée. Voy. Évangile.

Pontoise. Voy. Miracle.

Porphyre. Celse et Porphyre n'ont jamais désavoué l'Evangile. II, 43.

Port. « Le port juge ceux qui sont dans le vaisseau. » I, 70-71.

Port-Royal. Les filles ou religieuses de Port-Royal désignées. II, 76. — Dieu fait de ce lieu son temple et le sanctuaire de ses grâces. *Ibid.* — Port-Royal calomnié. II, 77. — « Cette maison n'est pas de Dieu... — Cette maison est de Dieu... » II, 79. — « Le P. R. craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus, et se feront plus craindre. » II, 118. — Education des enfants de Port-Royal. II, 164. — Voy. *A P. R. etc.*

Porte. L'esprit et le cœur sont les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. II, 297. = Ouvrir la porte : au figuré. Voy. Débordement.

Portée. « Connaissons donc notre portée. » I, 5. — « La vérité n'est pas de notre portée. » I, 115 (note). — Les vérités de notre portée. II, 297

Portentum. II, 183.

Porter, pour, comporter. II, 4. — Voy. Plaisir.

Portion. « C'est la portion des Juifs. » II, 61. — « ... De vos saints dont j'espère par votre grâce faire une portion. » II, 231.

Portrait. Ce que porte un portrait. II, 4. Voy. Plaisir. — L'éloquence doit être le portrait de la pensée. II, 123. — Voy. Physionomie.

Posséder. « Posséder Dieu à découvert et sans voile. » I, 136. — « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » II, 95.

Poule. Voy. Vierge.

Poulie. Voy. Bruit.

Pour, devant un infinitif, équivalant à *quoique* ou à *parce que*. I, 6, 77. Voy. Extrémité.

Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion, II, 59, note 1.

Pourquoi. « Il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. » II, 152 : cf. 153.

Pratiques. Voy. Eau (bénite), Extérieur.

Préadamites. II, 185.

Précepte. « Les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations. » II, 339.

Précipice. Puissance de l'imagination sur la raison, à l'idée d'un précipice. I, 32. = « Nous courons sans souci dans le précipice. » I, 144.

Précipitation. L'amour est une précipitation de pensées. II, 259.

Précipiter. Se précipiter dans le désespoir. I, 187.
Précurseur. Voy. Jean-Baptiste (Saint).
Prédestination. « Une prédestination sans mystère !... » II, 122.
Prédicateur. Le prédicateur mal rasé et barbouillé. I, 32. Voy. Magistrat.
Prédiction. II, 24, note 1. — *Prédictions.* II. 23, note 3. — Prédictions des choses particulières. II, 187. — Prédiction de Cyrus. II. 190.
Prédire. Pourquoi Dieu a voulu prédire des choses qu'il n'a pas voulu découvrir à son peuple. I, 206.
Préface. I, 155, note 1. — *Préface de la première partie.* I, 81, note 1. — Préface de la seconde partie. II, 60.
Préférence. Préférence d'estime, et préférence extérieure. II. 354. Voy. Géométrie.
Premier. Voy. Dernier.
Prendre, neutre, et au figuré. « Ses plus saintes paroles ne prennent point en nous. » II, 244. = Se prendre, pour. s'abuser (*decipi*). « On se prend à la perfection même. » II. 163. = S'en prendre. « Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes. » II, 338.
Préoccuper. Voy. Créance.
Préordonné. « De tous temps prévu et préordonné en Dieu. » II, 236.
Présence. Ceux qui nient la présence (réelle) sont hérétiques. II. 92.
Présent. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. » I. 36. — « Le présent n'est jamais notre fin. » I, 37. — Notre imagination nous grossit le temps présent. *Ibid.* — « Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous. » II, 339.
Président. Qu'est-ce qu'être premier président? I, 53.
Présomption. Voy. Orgueil, Perdre (se), Raisonnement.
Présomptueux. Combien nous sommes présomptueux. I, 25.
Presser. « Prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser (sentiment de Montaigne). » I, cxxxi. Voy. Vrai.
Présu, pour, su d'avance. II, 236. Voy Préordonné.
Prêt a, pour, destiné à. « Ne suis-je pas prêt à mourir? » II, 106. = Pour, disposé à. « Ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge. » *Ibid.*
Pretendre. « Ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques. » II, 295. = Prétendre de. I, 4.
Prêtre. « Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam. » II. 125 et 146. — Les uns défendent aux chrétiens ce qui est défendu aux prêtres les autres permettent aux prêtres ce qui est permis aux chrétiens. II, 163
Preuve. « On trouve toujours claire la chose qu'on emploie à la preuve. » I, 98. Voy. Exemple. — « C'est en manquant de preuve qu'ils (les chrétiens) ne manquent pas de sens. » I, 149. Voy. Prouver. — Les preuves de Dieu métaphysiques frappent peu. I, 154. — « Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues. » I, 155-156. — Preuves de la religion. I, 177; II, 60. — « Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Ecriture ne sont pas démonstratives. » II, 68-69. — Les preuves de la religion ne sont pas absolument convaincantes; mais l'évidence est telle, qu'elle surpasse ou égale pour le moins l'évidence du contraire. II, 96. Voy. Héritier. — Il faut ouvrir son esprit aux preuves de la religion II. 107. — Preuves de Jésus-Christ. II. 198. Voy. Prophétie. — Preuves que l'Ecriture a deux sens. II, 200. — *Preuve de Moïse.* I, 212, note 4. — *Preuve des deux Testaments à la fois.* II. 2, note 2. — *Preuve de* Jésus-Christ. II. 38, note 1. — *Preuves de* Jésus-Christ. II, 17, note 2; II, 40, note 2.
Prévention. « De peur que cette prévention ne me suborne. » II, 88. — *La prévention induisant une erreur.* II, 166, note 2.
Prévenu. Être prévenu de son ouvrage. I. 31. — « Ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. » II, 166. — Pape.
Prévoyance. Au pluriel. « Par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence. » II. 246. — « Ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrètes et téméraires. » II, 247. — « Lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances. » II, 339.
Prière. La prière est un remède à la concupiscence et à l'impuissance. I, 169. Cf. I. 182; II, 168. — « Pourquoi Dieu a établi la prière. » II, 161. Voy. Justice — Prière pour demander à Dieu le bon usage de la maladie. II, 223-232.
Prince. « Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura

rien. » I, 28. — Archimède était prince. II, 16, — « *Prince*, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité » II. 164. — « Le prince de ce monde », pour, le démon. II, 79. — « Un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique. » II, 345. — « Il faut se tenir debout dans la chambre des princes. » II, 354. — Voy. Roi.

Principe. « Les principes qu'on propose pour les derniers... sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier. » I, 4. — Vaine prétention des philosophes d'arriver aux principes des choses. — *Ibid.* — « Des principes de la philosophie » (livre de Descartes). *Ibid.* — Principes d'erreur. I, 34-35. — « Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? » I, 41. — Deux principes de vérité, la raison et les sens. I, 44. — « Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes... Les autres... des choses où il y a beaucoup de principes. » I, 95. — « L'omission d'un principe mène à l'erreur. » I. 96. — « Les principes nets et grossiers de géométrie. » I, 97. — Manier les principes *Ibid.* — Ceux qui raisonnent par principes ne comprennent rien aux choses de sentiment. I, 106. — Les premiers principes sont connus par le cœur. I, 119. — « Les principes se sentent, les propositions se concluent. » *Ibid.* — « Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi. » II, 155. — « Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. » II, 164. Voy. Superbe, Théologie.

Pris. « Cela est si mal pris », pour, si mal conçu. I, 141.

Prise. « Il échappe à nos prises. » I, 6. Cf. II, 118 (note 6). = Pourquoi on aime mieux la chasse que la prise. I, 49, 50.

Prison. D'où vient que la prison est un supplice si horrible. I, 49.

Privilége. Voy. Espérance.

Prix. Voy. Estimer. = Au prix de. I, 1, 2.

Probabilité. I, 107, note 1. — « Ils détruisent la perpétuité par la probabilité. » II, 77. — « Est-il *probable* que la *probabilité* assure? » II, 97. Cf. II, 120. — « Otez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde; mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire. » II, 119.

Proche (préposition). « Proche de mourir. » II, 151.

Prodige. « Les prodiges de l'imagination humaine. » I, 39. — « Quel prodige (que l'homme)! » I, 114.

Prodigieux. Voy. Homme.

Production. Il est juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle. I, cxxxiii. — « Production de science. » II, 16.

Produire. « Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, que de le reproduire? » II, 97.

Profession. Voy. Vanité.

Progrès « La nature agit par progrès, *ilus et reditus*. » II, 124. — » Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. » II. 126. — « L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès. » II, 270. — » Tous les hommes ensemble font un continuel progrès dans les sciences, à mesure que l'univers vieillit. » II, 271.

Projet. Voy. Dialogue, Lettres, Montaigne.

Promesses. La promesse des biens temporels dans les prophètes, n'est que figurative. II, 2 3. — » Dieu ne doit que suivant ses promesses. » II, 161. — « Les enfants de la promesse », pour, les élus. *Ibid.*

Prophètes. « Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus de prophètes, le zèle a succédé. » I, 212 — « Les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens. « II, 2. — Ce qu'ils voyaient dans la loi et les sacrifices. II, 4, 5, 8. — « Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. » II, 18. — « Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans. » II, 21. — Les prophètes mêlés de choses particulières, et de celles du Messie : pourquoi. II, 29. — Que disent les prophètes de Jésus-Christ?... Leurs desseins formels. II, 50. — Faux prophètes. II, 72, 73. — « On n'entend les prophètes que quand on voit les choses arrivée . » II, 179. — « Les prophètes prophétisaient par figures. » II, 184. — Ont prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda jusqu'au roi éternel. II, 185.

Prophétie. La religion chrétienne seule a des prophéties I, 175. — Les prophéties sont plus claires de David que de Jésus-Christ. II, 1. — Ont deux

sens. II, 2. Cf. I, 208. Voy. Sens. — La prophétie de Jacob. II, 7 et 13. — Les prophéties sont la plus grande des preuves de Jésus-Christ. II, 21. 62. — Les prophéties du Messie mêlées de prophéties particulières. II, 29. — Les prophéties citées dans l'Evangile sont rapportées pour vous éloigner de croire. II, 52. — « La prophétie n'est point appelée miracle. » II. 68. — Les prophéties ne sont pas absolument convaincantes. II, 96. — « Prophéties. Le grand Pan est mort. » II, 186. — Prophéties (extraits). II, 189, 173. — *Prophétie*, II, 24, note 4. — *Prophéties*. II, 22, notes 2 et 3; 29, note 5: 170, note 1.

Prophétiser. II, 1. — Ce que c'est. II, 185. — « Jésus-Christ prophétisé. » II, 275. = Prophétiser de. II, 200.

Propos. Etre à propos. II, 342.

Proposer, pour, mettre en avant. II, 80. Voy. Pape.

Proposition. « Les propositions se concluent. » I, 119. — » Les propositions géométriques deviennent sentiments. » I, 120. Voy. Sentiment. — Il (un mathématicien) me prendrait pour une proposition. » I, 74.

Propre. « De mon propre. II, 244.

(Propriété). Voy. Hérédité, Usurpation.

Prosopopée (*A. P. R. pour demain.*) I, 184, note 2. Voy. Sagesse.

Prouver. Ce que valent les exemples pour prouver. I, 98. — « Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme. » I, 120 — Les chrétiens ne prétendent pas prouver la religion. I, 149. — Pascal n'entreprend pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, etc. I, 154-155.

Provence. Comment les sauvages n'ont que faire de la Provence. II, 166.

Providence. La providence de Dieu est l'unique et véritable cause des accidents que nous appelons maux. II, 236.

Provincial. « Nul ne dit provincial, qu'un provincial. » II, 178. — « *Lettres au Provincial.* » *Ibid.*

Provoquer. « Provoquer à courroux, à jalousie. » II, 57.

Psaumes. « Les psaumes chantés par toute la terre. » II, 159.

Pugio fidei. II, 182. Cf. II, 8, note 6.

Puissance. Idées de Pascal sur la puissance royale. I, lxxxv. = Puissances; pour, facultés de l'âme. « Que ces deux puissances (l'esprit et la volonté) sont donc libres. » I, cxxv. — « Commencer par là le chapitre des Puissances trompeuses. » I, 45.

Puissant. « Qu'il était puissant de leur donner les (biens) invisibles. » II, 5.

Pur. « Pensées pures. » II, 251. — Voy. Pyrrhonien.

Pureté. Voy. Religion.

Pyrénées. Vérité au deçà, erreur au delà. I, 38. Cf. II, 174.

Pyrrhonien. « Il (Montaigne) est pur pyrrhonien. » I, cxxvi. — « La cabale pyrrhonienne. » I, 43. — Principales forces des pyrrhoniens. I, 112. — « Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. » I. 114. — « Ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout. » *Ibid.* — « Il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. » *Ibid.* — La nature les confond. *Ibid.* — Travaillent inutilement à combattre les premiers principes. I, 119. — « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis. » I, 193 (note). — « Pyrrhonien, pour opiniâtre. II, 178.

Pyrrhonisme. « Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. » I, 30. — « Peu parlent du pyrrhonisme en doutant. » I, 75. Voy. Affirmatif. — Dogmatisme et pyrrhonisme. I, 114. — « Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. » I, 120. — « Le pyrrhonisme est le vrai. » II, 87. — « Le pyrrhonisme sert à la religion. » — II. 156. Voy. Rabattre. — *Pyrrhonisme.* I, 59. note 1; 73. note 4; 88, note 1.

Pyrrhus. « Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus... recevait bien des difficultés. » I, 51.

Q

Qualité. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. » I, 5. — Les qualités distingués du moi. I. 65-66. Voy. Moi. — On n'aime que des qualités. » I, 66. — « On n'aime personne que pour des qualités empruntées. *Ibid.* — « Cette qualité universelle (d'honnête homme) me plaît seule. » I, 75. — « Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre

et l'occasion d'en user. » *Ibid.* — L'amour fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. II, 259. — Voy. NOBLESSE.

QUASI. « Quasi sans exemple. » II, 332. Cf. II, 323.

QUE, pour, si ce n'est. I, 137, 177 ; II, 97, 157. = Que non pas que. Voy. NON.

Que Dieu s'est voulu cacher. I, 171, note 2.

Que la loi était figurative. Figures. II, 5, note 1.

Que sais-je? Devise de Montaigne. I, CXXVI.

QUEL (*qualis*). « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent. » II, 136.

QUERELLE. Voy. TEMPS.

QUI (*si quis*). « Qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme. » I, 24. = Qui, au commencement d'une phrase, pour, celui qui. I, 38, 39, 83, 88, 89, 104, 114, etc.

QUITTER, pour, abandonner. « Mon Dieu, me quitterez-vous? » I, CVII. = Pour, laisser. On quitte tout là. » I, 105. — Dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242.

Quod curiositate cognoverint superbia amiserunt. I, 154 [1].

QUOI, conjonctif neutre. « Je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé. » II, 339. — « En quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir. » II, 353. Cf. I, LXXIII, 193. = Quoi? que... (*Quid, quod..?*) II, 151. — Voy. JE NE SAIS QUOI.

Quam veritatem, qua liberetur, etc. (S. AUG.) I, 39.

R

RABATTRE. « Pyrrhonisme... rabattra cette vanité. « II, 156.

RABBINISME. « Chronologie du Rabbinisme. » II, 182.

RABBINS. Cités; leurs principes. II, 181-182.

RACOURCI. Voy. ATOME.

RACE. « Roture de race. » I, 62. Voy. SUISSES. — Règne éternel de la race de David. II, 185.

RACINE. « Couper la racine, des doutes d'où naissent les procès. » I, CXXVI. — Toutes ces dispositions... ont une racine naturelle dans son cœur. » I, 28. — « Tout cela a ses racines si vives en nous. » I, 37. — Où il a des racines naturelles. » I, 51.. Voy. ENNUI. — La racine du péché. II, 343.

RADICAL, pour, fondamental. « Beauté radicale. » II, 254.

RAISON. Montaigne incomparable pour convaincre la raison de son peu de lumière et de ses égarements. I, CXXXV. — « Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. » I, 6. — « La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. » I, 31. — L'imagination la contrôle et la domine. *Ibid.* — Choses qui emportent la raison hors des gonds. I, 33.— « Plaisante raison qu'un vent manie! » *Ibid.* — « Cette belle raison corrompue a tout corrompu. » I, 38. — « La raison et les sens... s'abusent réciproquement. » I, 44. — « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. » I, 70. — « La raison s'offre (pour règle), mais elle est ployable à tous sens. » I, 98. Cf. II 89. — « Humiliez-vous, raison impuissante! » I, 114. — Il faut que la raison s'appuie sur la connaissance des premiers principes. I, 119. — La raison n'est pas seule capable de nous instruire. *Ibid.* — « La raison rend les sentiments naturels, et les sentiments naturels s'effacent par la raison. » I, 120. — Guerre intérieure de la raison contre les passions : ses effets. *Ibid.* — Dans l'examen de ce point : Dieu est ou il n'est pas: de quel côté pencher? La raison n'y peut rien déterminer. I, 149 — « Votre raison n'est pas plus blessée... en choisissant l'un que l'autre. » I, 150. — Une infinité de choses surpassent la raison I, 193. — « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. » *Ibid.* et II. 200 Voy. RELIGION. — « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » I, 194. — Faiblesse de la raison pour persuader les vérités de la religion. II, 89. — « Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. » II, 106. — Différence de la

1. S. Augustin, *Serm.* CXLI ; t. V, p. 683, E de l'édit. des Bénédictins. Le texte est: *Quod curiositate invenerunt* (philosophi), *superbia perdiderunt*. Voir aussi les *Confessions*, V, 3.

raison et du sentiment, par rapport à la foi. II, 109. — « Instinct et raison, marques de deux natures. » II. 152. — « L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » II, 155. — « Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante. » II, 157. Cf. I, CXXXI. — « La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. » II, 168. — On a opposé sans fondement la raison et l'amour. II, 259. Voy. AMOUR. — La raison seule a lieu de connaître des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement. II, 267. = Raisons. « On se persuade mieux par les raisons qu'on a soi-même trouvées. » I. 99. — Inutilité des raisons naturelles pour prouver ou Dieu ou l'immortalité de l'âme, etc. I, 155. — « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. » II, 88. — Les raisons de ce qui d'abord agrée ou choque ne viennent qu'après. II, 162. Voy. ROANNEZ (M. DE). — *Raison pourquoi Figures.* I, 209, note 4. — *Raisons des effets.* I, 60, notes 2, 3, 4; 64, note 3; II, 124, note 2; 124, note 5. Cf. I, 63; II, 121. — *Raisons pourquoi on ne croit point.* II, 74, note 2.

RAISONNABLE. « Il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur,... ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur. » I, 142. — Voy. RAISONNEMENT.

RAISONNEMENT. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » I, 98.— Les choses de raisonnement. I, 106. — Le raisonnement n'a point de part à la connaissance des premiers principes. I, 119. — « Toutes les autres (connaissances) ne peuvent être acquises que par le raisonnement. » I, 120.— Raisonnement supposé de celui qui doute par profession et par vanité. « Comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci se passe dans un homme raisonnable? » I, 139. — Présomption insupportable dans des raisonnements sur Dieu, fondés sur une humilité apparente qui n'est ni sincère ni raisonnable. I, 189. — Le raisonnement ne mène pas à la foi. II, 158.

RAISONNER. Pourquoi nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal. I, 63. — Ceux qui sont accoutumés à raisonner par principes ne comprennent rien aux choses de sentiment. I, 106.

RAMASSÉ. « Elle est toute ramassée en soi : elle est loi, et rien davantage. » I, 39.

RAMASSER (SE), pour, se recueillir. « Je me ramasse dans moi-même, et je trouve, etc. » II, 339.

RANG. « L'homme ne sait à quel rang se mettre. » I, 121.

RANGER A (SE). I, 114.

RAPPORT. Avoir rapport à. I, 6, 7, 149.

RAPPORTER, pour, se rapporter. « L'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu. » II, 242.

RATIÈRE. Saint Paul parle du mariage aux Corinthiens d'une manière qui est une ratière. II, 184.

RAVIR. Voy. DISCOURS, ROYAUME.

RÉALITÉ. « Au prix de la réalité des choses. » I, 1. = La réalité et la figure. II, 3.

REBUT. « Gloire et rebut de l'univers (l'homme). » I, 114. — « Dans le dénûment et dans le rebut des hommes. » II, 337.

RÉCEPTION. Voy. RECEVOIR.

RECEVOIR. Si les Juifs reçoivent Jésus-Christ, ils le prouvent par leur réception. I, 210. Voy. RENONCER. — « Les (Juifs) saints le reçoivent, et non les charnels. » II, 40. Voy. REFUSER. — « Il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir. » II, 41. = Recevoir des difficultés. I, 51. Voy. PYRRHUS. — Recevoir des différences. II, 253. = Recevoir, pour, prendre (au figuré). « Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. » II, 331.

RECHERCHE. « La recherche des choses. » I, 80. — Voy. REPOS, SCIENCE. — *Recherche du vrai bien.* II, 156, note 1.

RECHERCHER DE, avec l'infinitif. I, 116.

RECOIN. « Comme égaré dans ce recoin de l'univers. » I, 175.

RÉCOMPENSE. « Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines. » II, 117.

RÉDEMPTEUR. La religion chrétienne consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine. I, 176-177. — « Il n'y a de rédempteur que pour les chrétiens. » I, 211. — « Je

bénis tous les jours de ma vie mon rédempteur. » II, 119. — « Jésus-Christ rédempteur de tous. » Oui et non. II, 158.

Rédemption. Preuves de la corruption et de la rédemption. I, 188. — Le monde instruit les hommes et de leur corruption et de leur rédemption. II, 48. — « Il n'est pas juste que tous voient la rédemption. » II, 90. — Figures de la totalité de la rédemption. II, 158. — Figures de l'exclusion de la rédemption. *Ibid.*

Redresser, pour, corriger, remettre dans la bonne voie. I, 141.

Réel. « Il faut de l'agréable et du réel. » I, 104. Voy. Vrai.

Refuser. « J'aurais refusé la religion de Mahomet, etc. » I, 198. — « Les Juifs le refusent Jésus-Christ, mais non pas tous. » II, 40. Voy. Recevoir.

Réfusion. Une réfusion d'amour. II, 246.

Règle. La règle des partis. Voy. Parti. — « Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres. » I, 71. — Des règles en critique. I, 98. — La règle et l'exception. I, 99. — Règle pour les miracles. II, 67. — Les chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens. II, 106. — « La règle est l'honnêteté. » II, 125. — S'il y a des règles pour plaire. II, 299. Voy. Plaire. — Règles de l'art de persuader. II, 301.

Règlement. Le règlement de la pensée. I, 11.

Régler. « Comme pour régler un hôpital de fous » I, 85. Voy. Aristote.

Règne. « Pour éclater dans son règne de sainteté. » II, 16.

Reine. La reine de Suède. Voy. Roi. = Reines de village. I, 104. Voy. Sonnet.

Relaché. Voy. Opinion.

Religieuses. Voy. Port-Royal. = Religieuse de Pontoise guérie d'un mal extraordinaire par une dévotion à la Sainte-Épine. II, 342.

Religieux. Voy. Corruption.

Religion. Bien heureux ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur. I, 120. — Marques de la vraie religion. I, 136, 169-170; II, 68, 77. — De quelle manière agissent ceux qui s'en instruisent avec négligence. I, 137. « Il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables. » I, 140. — La religion nous oblige de regarder toujours les impies, tant qu'ils sont en cette vie, comme capables de la grâce. I, 142. — « Les chrétiens professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. » I, 149. Voy. Preuve. — « Nulle religion (que la nôtre) n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre. » I, 169. — Est la seule proportionnée à tous, aux habiles et au peuple. I, 170. — La seule qui ait enseigné que l'homme naît en péché. I, 171. — A toujours subsisté sur la terre. I, 172, 174, 175; II, 137. — « Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses, excepté une. » I, 175. — La religion chrétienne a des prophéties. *Ibid.* — La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs. *Ibid.* — Consiste en deux points et enseigne deux vérités. I, 176. — Blasphémée par ceux qui la connaissent mal. *Ibid.* — En quoi elle diffère du déisme. *Ibid.* Voy. Déisme. — Résumé des preuves de la religion. I, 177. — La religion chrétienne est la seule qui satisfasse aux conditions d'une véritable religion. I, 182, 187. — La véritable religion peut seule nous enseigner les remèdes à nos impuissances et à nos faiblesses, et les moyens d'obtenir ces remèdes. I, 182-185. Cf. II, 165. — « Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable. » I, 186. — « Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. » I, 193. — « Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente. » I, 198. Cf. II, 42. — Les religions de Mahomet, de la Chine, des anciens Romains, des Egyptiens, n'ont ni morale ni preuves, et doivent être refusées également. I, 198. — Deux sortes d'hommes en chaque religion. I, 211. — Religion païenne, mahométane, juive. II, 41. Voy. Fondement. — Obscurités de la religion. II, 47, 89. — Religion des Juifs. II, 56, 61. Voy. Juifs. — « Fondement de la religion. C'est les miracles. » II, 73. — Les hommes ne se fussent pas imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. II, 75-78. — Religion des sauvages. II, 76. — « Vouloir mettre la religion dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. » II

88. Voy. Conduite. — « Il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. » II, 88. — Deux manières de persuader les vérités de la religion : la force de la raison et l'autorité de celui qui parle. II, 88-89. — La vérité de la religion se prouve suffisamment par son seul établissement. II, 94. — Comment il faut guérir les hommes du mépris, de la haine et de la peur qu'ils ont à l'égard de la religion. II, 180. — « La pureté de la religion est contraire à nos corruptions. » II, 117. — « Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. » II, 123. — Elle n'est pas certaine. II, 124. — Comment se conservent les fausses religions, et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. II, 153. — « Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne. » II, 157. — « Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. » *Ibid.* — « Notre religion est sage et folle. » II, 160, 200. — Grandeur de la religion. II, 200. = Religion catholique. Ne commande de découvrir le fond de son cœur qu'à un seul homme, I, 27. Voy. Confession.

Reliques. Pourquoi nous honorons les reliques des morts. II, 241. — Ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. II, 343.

Reluire, au figuré. II, 48.

Remède. Voy. Religion.

Remplir. Voy. Capacité, Egaler, Inondation, Place, Plaisir, Vide.

Remuement. Les hommes aiment le bruit et le remuement. I, 49. — Sentir des remuements. II, 257.

Remuer (se). « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence. » I, 77.

Renoncer. Si les Juifs renoncent Jésus-Christ, ils le prouvent par leur renonciation. I, 210. Voy. Recevoir. — « Je l'ai fui, renoncé, crucifié. » I, cvii.

Renonciation, pour renoncement. « Renonciation totale et douce. » I, cvii.

Renouvellement. « Le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. » II, 331. Cf. II, 341. Voy. Nouveau.

Renversement. « Renversement continuel du pour au contre. » I, 60. — « Un étrange renversement dans la nature de l'homme. » I, 141. — « Un tel renversement de la nature (au dernier jour). » II, 47.

Répandre. « *Répandre* ou *verser*, selon l'intention. » II, 178.

Réparateur. « Qu'il y a un réparateur. » II, 60. — Jésus-Christ est le réparateur de notre misère. II, 63. Cf. I, cxxxiii.

Répétitions. Les répétitions de mots ne sont pas toujours fautes. I, 102-103.

Repos. Un instinct secret porte les hommes à y tendre par l'agitation. I, 50-51. — Après les obstacles surmontés, le repos devient insupportable. I, 51. Cf. I, 154. — « Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité. I, 97. Voy. Conscience. — Le repos entier est la mort. » II, 150.

Reposer. Reposer en paix dans la foi. I, 197. — Voy. Esprit (le Saint).

Répréhension. Quand le juste reprend ses serviteurs, il prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions. II, 161.

Reprendre. Manière de reprendre avec utilité. I, 78.

Représenter, pour, figurer. II, 341. = Pour, remontrer. 143 ; II, 340.

Réprobation. Des Juifs. II, 57, 191. — Du temple. II, 192. = De Joseph par ses frères. II, 2.

Reproche. « Des témoins sans reproche. » II, 41. Voy. Irréprochable.

Reprocher. Reprocher de ce que... I, 10.

Reproduire. Voy. Produire.

Réprouvés. Justice de Dieu envers les réprouvés. I, 153. — « Jésus-Christ sauve les élus, et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes. » II, 2. — Dans les marques que Dieu donne de soi, il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner. II. 48. — Les réprouvés ignoreront la grandeur de leurs crimes. II, 98. — Voy. Rome, Ruine.

République. Pascal disait que, dans un Etat établi en république, comme Venise, c'était un grand mal de contribuer à y mettre un roi. I, lxxxv. — « Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne. » II, 94. — « La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître. » II, 203. = La république, pour, l'Etat. II, 352. — *République*. II, 203, note 1.

Répudier. Voy. Synagogue.

Répugnance, pour, contradiction. I, cxxxvi 1.

Répugnant, pour contradictoire. « Un grand nombre de vérités et de foi et de morale, qui semble répugnantes. » II, 91.

Réputation. Voy. Dispenser.

Résider. II, 241, 343.

Résolution. Epictète veut que l'homme cache ses bonnes résolutions : rien ne les ruine davantage que de les produire. I, cxxiv. = Au sens chrétien. La résolution des martyrs : comment elle peut former la nôtre. II, 97.

Respect. « Le respect est : Incommodez-vous. » I, 63. — Cordes qu'attache ou qui attachent le respect. I, 88, 89. — Recevoir des respects. II, 351. — Respects d'établissement dus aux grandeurs d'établissement : respects naturels dus aux grandeurs naturelles. II, 354.

Ressemblance. Deux visages semblables font rire par leur ressemblance. I, 106.

Ressentiment, pour, sentiment. « Qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles. » I, 50. — « Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment (c-à-d. insensibles). » II, 244.

Ressentir (se), pour, avoir du ressentiment, s'offenser. « Se ressentir d'un soufflet. » I, 65.

Resserrer. « Il y a des passions qui resserrent l'âme. » II, 259.

Ressusciter. « Quelle raison les athées ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? » II, 97.

Résurrection. « Qu'ont-ils à dire contre la résurrection ? » II, 96.

Réussir, pour, sortir, résulter (*riuscire*). « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée. » II, 16 2. = Réussir mal. I, cxxxvi.

Revancher (se). I, 42.

Revenir. « Etant revenu à soi. » I, 2.

Rêver. Voy. Songe.

Révérence. « Révérence parler. » I, 85.

Riches. Explication par saint Thomas du passage de saint Jacques sur la préférence des riches. II, 172.

Richesse. « Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. » II, 176. = Les richesses qu'on tient des ancêtres ont été acquises ou conservées par mille hasards. II, 351.

Ridicule. La morale de la religion juive est ridicule, dans la tradition du peuple. II, 41. Voy. Récompense.

Rire. Voy. Pleurer.

Rivière. « Les rivières sont des chemins qui marchent. » I, 106. Voy. Justice.

Roannez (M. de). Observation de Pascal sur le mot de M. de Roannez : Les raisons me viennent après, etc. II, 162.

Roannez (Mlle de). Extraits de neuf lettres que Pascal lui écrivait. II, 327-343.

Robe. Voy. Docteur, Magistrat, Pédant.

Roi. Les rois n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. I, 34, 36. Voy. Imagination. — Misère d'un roi réduit à lui-même. I, 49, 53. — Ce qui fait que le visage des rois, même seul, imprime le respect et la terreur. I, 61. — Leur puissance est fondée sur la raison et sur la folie du peuple. I, 61-62. — Enfant roi. I, 65. Voy. Cannibales. — Les rois, parce qu'ils ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres. I, 71. — « Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde ? » I, 81. — « Les princes et les rois ne sont pas toujours sur leurs trônes : ils s'y ennuient. » I, 84. — « Les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante. » II, 25. — « Roi, tyran. » II, 205. — Différence entre les rois de la terre et le roi des rois. II, 335. Voy. Prince. — « Il faut parler aux rois à genoux. » II, 354.

Romains. Religion des anciens Romains. I, 198. Cf. I, 172. — Voy. Evangile, Législateur.

Rome. Principale église de Jésus-Christ. II, 25. — « Que Jérusalem serait

1. Dans les *Provinciales*, 1re Lettre : Vous y verriez une *répugnance* et une contradiction si grossière, que vous aurez peine à me croire. »

2. Voyons ce qui pourra de ceci *réussir*.

Molière, *Le Tartufe*, a. II, sc. 4.

réprouvée, et Rome admise. » II, 58. — « Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » II, 118.

Roseau. « L'homme n'est qu'un roseau,... mais c'est un roseau pensant. » I, 10. — *Roseau pensant*. I, 11.

Roture, Roturier. Voy. Suisses.

Royaume. Saint Paul a appris aux hommes que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit. I, 206. — Le royaume de Dieu est dans ses fidèles. II, 228. — Jésus-Christ a dit que le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent. II. 334. — Voy. Charité, Concupiscence.

Royauté. « La royauté est le plus beau poste du monde. » I, 49.

Ruine. La ruine du temple réprouvé figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous. II, 341.

Ruiner. « Ils ruinent les vérités aussi bien que les fausseté l'un de l'autre. » I, cxxxiv. — « Elles (les passions de l'amour et de l'ambition) s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent. » II, 251. — L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. » II, 256.

Voy. Résolution.

Ruth. II, 51. — « Pourquoi le livre de Ruth conservé. » II, 198.

S

Saci (M. de). Entretien de Pascal avec M. de Saci. I, cxxi-cxxviii. — Pascal se soumet entièrement à sa direction. I, cxxxiii.

Sacrement. Vraie doctrine du Saint-Sacrement : commémoration de la croix et de la gloire ; sacrifice et commémoration de sacrifice. II, 92.

Sacrificateur. Voy. Sacrifier

Sacrificature (ou Sacrification). II, 58.

Sacrifice. Les sacrifices et cérémonies dans l'ancien Testament, figures ou sottises. II, 11». — « Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. » II, 58. — Sacrifice de Jésus-Christ, continuel ou sans interruption. II, 238. — « Que ces sacrifices particuliers (de nos afflictions) honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de Jésus-Christ. » II, 245.

Sacrifier. « Il devait (le Messie)... se sacrifier pour eux, et être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, etc. » II, 28. Cf. II, 27.

Sage. C'est parmi les plus sages que l'imagination a le don de persuader les hommes. I, 31. — « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33. — Les sages unis avec les savants et les rois contre Jésus-Christ. II, 25. — Sages persécutés pour avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. — Les sages ont pour objet la justice. II. 199. = Notre religion est sage et folle. II, 160, 200.

Sagesse. La Sagesse (divine). Discours ou prosopopée où Pascal la fait parler. I, 183-184 et 190. La grandeur de la Sagesse. II, 15, 16 et 20. — « La Sagesse nous envoie à l'enfance. » II, 167. — Sagesse humaine. « La sagesse vous égalera à Dieu, si vous voulez la suivre (disent certains philosophes). » I, 171. — L'orgueil y règne. II, 199. Voy. Superbe. — Dieu seul la donne. *Ibid.* — Voy. Stoïques.

Saint. « Saint, saint à Dieu. » II, 16. — « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce. » II, 120. — Les saints : quels ils étaient dans dans le premier âge du monde. I, 172. — Les saints recherchent leur satisfaction comme les hommes ordinaires, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. I, 205. Cf. II, 93. Voy. Félicité. — « Les saints ont leur empire, leur éclat, etc. » II, 15. — Les saints étaient des hommes comme nous. II, 99-100. — « L'ardeur des saints à rechercher et pratiquer le bien était inutile, si la *probabilité* est sûre. » II, 120. — Sentence des saints sur la connaissance des choses divines. II, 297. Voy. Charité. — Dieu n'abandonne pas les saints, même dans le sépulcre. II, 343. Voy. Reliques.

Saint-Sacrement (le). II, 208.

Sainteté. « Une sainteté exempte du mal. » I, 188. — L'ordre de sainteté. II, 16. Voy. Règne. — Marque de sainteté. II, 77. — Maisons de sainteté. II, 342. Voy. Corruption. — Sainteté. II, 23, note 4.

Saison, pour, temps (*tempestas*). I, 101.

SALOMON. Salomon et roi. II, 185. — Voy. JOB.
SALOMON DE TULTIE. (Louis de Montalte). I, 101.
SALUT. « Dieu a voulu... ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. » II, 47.
SANCTIFICATION. Voy. OBLATION.
SANCTIFIER. Il faut deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. II, 336. — Voy. SOUFFRANCE.
SANG. Voy. GOUTTE.
SANTÉ. « J'ai fait un usage tout profane de la santé. » II, 223. — « Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, etc. » II, 228.
SATISFACTION. Voy. SAINT. PIÉTÉ.
SATURNE. Voy. LION.
SAUTER. « Il (Montaigne) l'évitait (le défaut d'une droite méthode), en sautant de sujet en sujet. » I, 80. = « Elle y saute seulement (en parlant de l'âme.) » I, 100. Voy. TOUCHER.
SAUVAGES. Les sauvages ont une religion : réponse à l'objection qu'on tire de ce fait. II. 76. — N'ont que faire de la Provence. II, 166.
SAUVEUR. Un des attributs de Jésus-Christ. II, 27. Cf. I, 172.
SAVANT. (adjectif). « Ignorance savante, qui se connaît. » I, 44.
SAVANTS. Voy. CURIEUX, SAGE.
SAVOIR. Nous sommes incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. I, 5. Cf. II. 157. — Savoir qu'on ne sait rien. I, 44. — « Les hommes ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. » I, 80. — « Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser, etc. » II, 231.
SCANDALISER (SE.) « Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ. II, 16.
SCARAMOUCHE. II, 165.
SCÈNE. Voy. SÉVÉRITÉ.
SCEPTRE. Le sceptre éternellement en Juda, et ôté de Juda pour jamais. II, 40, 51.
SCHISMATIQUES. « Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre. » II, 78.
SCHISME. Quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne. » II, 78.
Scibili (*de omni*). Voy. *De omni scibili.*
SCIEMMENT. « Et qu'en suite vous croyiez sciemment. » I, 185.
SCIENCE. « Toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches. » I, 3. — La maladie ôte la science. I, 41. — « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. » I, 44. — Sciences abstraites, ne sont pas propres à l'étude de l'homme. I. 77. Voy. ETUDE. — Science des choses extérieures et science des mœurs. I, 83. — Science sans zèle. II, 100. Voy. ZÈLE. — Sciences universelles. II, 166. Voy. MORALE. — « Toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement doivent être augmentées pour devenir parfaites... Leur perfection dépend du temps et de la peine. » II, 268. — Progrès des sciences » II, 271.
SÉANCE. « Sa séance éternelle à la droite. » II, 237.
SEBONDE. (RAYMOND DE). Son apologie par Montaigne. I, CXXVII. Cf. II, 48.
SECOND. « Il faut qu'il (homme) trouve un second pour être heureux. » II, 255.
Seconde partie : Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice. I, 117, note 3.
SECOUSSE. Les secousses de l'imagination. I, 33.
SECRET. Le secret dans lequel Dieu s'est retiré. II, 329-330. = Le secret d'entretenir toujours une passion. II, 257. — Voy. NOBLESSE.
SECTES. Montaigne et Epictète les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde. I, CXXXII. = Source des erreurs de ces deux sectes I, CXXXIII. Cf. I, 187. — « Toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. » II, 106.
SEIGNEUR. Voy. GRAND SEIGNEUR.
SELON QUE, pour, à proportion que. II, 357.
SEM. I. 213.
SEMAINE. Les 70 semaines de Daniel. II, 29 et 36.
SEMBLANT. « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer, que l'on ne soit bien près d'être amant... Il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant. » II, 261.

Sénateur. pour, magistrat. « Je parie la perte de la gravité de notre sénateur. » I, 32

Sénèque. Voy. Socrate.

Sens. Les prophéties ont un sens caché et spirituel sous le charnel. I, 208. — Toute la question est de savoir si elles ont deux sens II, 2. — « Le chiffre à deux sens. » II, 4. — « Pour entendre l'Ecriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. » II, 7. = L'écriture a deux sens. II, 8, 200. — Il y a dans l'Ecriture deux sens parfaits, le littéral et le mystique. II, 330. = « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. II, 105. — « Les mots diversement rangés font un divers sens. II, 77. Cf. » 1. 99. Voy. Effet. = « Sens commun. La religion chrétienne est la seule contre le sens commun. I, 165. — Sens droit. Diverses sortes de sens droit. I, 95. — *Le bon sens*. II, 157, note 1.

Sens (les). « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. » I. 5. Voy. Trop. — Illusion des sens. I, 35. — « Ces deux principes de vérités, la raison et les sens,... s'abusent réciproquement l'un l'autre. » I, 44. — « Cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour. » I, 45. — « Les appréhensions des sens. » I, 79. — Indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, emportent l'homme à la recherche des plaisirs. I, 182. — Voy. Pénitence.

Sensible. Voy. Foi, Qualité.

Sentence, pour, principe. « Dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences. » II, 297. Voy. Saint.

Sentiment. I, cvi. — « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » I, 98. — On ne peut distinguer entre la fantaisie et le sentiment. *Ibid.* — On se forme ou on se gâte le sentiment par les conversations. I, 100. Voy. Esprit. — Ceux qui jugent par le sentiment... Les choses de sentiment. I, 105, 106. — « La mémoire, la joie sont des sentiments, et même les propositions géométriques deviennent sentiments. » I, 120. — Les sentiments naturels et la raison. *Ibid.* — Ma raison et le sentiment. II, 109. — « Il faut mettre notre foi dans le sentiment. » *Ibid.* Voy. Foi.

Sentir. « Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. » I, 5. — « Les principes se sentent. » I, 119. — « Il sent alors son néant, son abandon,... son vide. » II, 154. — Voy. Souffrir.

Seoir. Seoir à la dextre; seoir à la droite. II, 243. 244.

Séparer. « Se séparer de Jésus-Christ.... Etre séparé de Dieu éternellement. » I, cvii.

Sépulcre de Jésus-Christ. II, 209, note 4.

Sérail. « Le grand Seigneur... dans son superbe sérail. » I, 34.

Sermon. Le magistrat qui rit au sermon. I, 32. — « Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres. » I, 106.

Serpent. Voy. Adam.

Service. « Le service qu'on rend à Dieu. » II, 335. Cf. II, 336.

Servir. « Ceux qui servent Dieu de tout leur cœur. » I, 142.

Seul. « On mourra seul; il faut donc faire comme si on était seul. » I, 197 et 202.

Sévérité. « Dans la comédie, les scènes contentes sans crainte ne valent rien,... ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres. » I, 80.

Si. « *Si* ne marque pas l'indifférence. » II, 170. — « Si faut-il. » II, 160.

Sibylles. Leurs livres sont suspects et faux. I, 201.

Siècle. « Siècle d'or. » I, 104 et 110.

Signe, pour, miracle. II. 78. — Voy. Livre.

Silence. « Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu. » II, 105. — « Le silence est la plus grande persécution. » II, 117. — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » II, 153. — « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage... Il y a une éloquence de silence. » II, 258.

Simple. Les personnes simples croient sans raisonnement : Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. I, 194. — Les simples jugent par le cœur comme les autres par l'esprit. I, 195.

Sincérité des Juifs. I, 201, note 3.

Six. « Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles, etc. » II, 170.

Société (de Jésus). Voy. Inquisition.

Socrate. Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif pour consoler de la mort. II, 237.

Soi. « Tout tend à soi. Cela est contre tout ordre... La pente vers soi est le commencement de tout désordre. » II, 110. — Vivre en soi-même. II, 168.

Soldat. Un soldat veut avoir ses admirateurs, I, 25. — Différence entre un soldat et un chartreux quant à l'obéissance. II, 105. Voy. Dépendant. — « Le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais. » *Ibid.*

Soleil. Les cinq soleils des Mexicains. II, 108. — Marche apparente du soleil. II, 124. Cf. I, 1. Voy. Copernic. = « Place au soleil. » I, 185.

Solitude. « Le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. » I, 49.

Sommeil. « Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, etc. ? » I, 113 et 135. Voy. Songe.

Songe. Diversité et effets des songes. I, 42. — « Alors on dit : Il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant. » *Ibid.* Cf. I; cxxix, 113 (note 1).

Songer. « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer... Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir... et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. » II, 153.

Sonnet. Ridicule d'un faux sonnet, I, 103. — « Nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village. » I, 104.

Sort. « Pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne. » II, 166.

Sortiléges. Il y en a de vrais. II, 75.

Sortir. « L'ennui... ne laisserait pas de sortir du fond du cœur. » I, 51. — « Il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, etc. » II, 155.

Sot. « Les plus sots de la bande. » I, 51. — Mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance. I, 60. — En désobéissant à la raison on est un sot. I, 70. — Les sots sont des amis inutiles. I, 87, Voy. Médire. = Sot projet. I, 80. — Dire des sots contes. II, 12. « Mais qu'est-ce que cette pensée ? qu'elle est sotte ! » II, 110. — Sots discours. II, 156.

Sottise. Dire des sottises par hasard et par faiblesse est un mal ordinaire ; mais en dire par dessein n'est pas supportable. I, 80. — Les chrétiens déclarent, en exposant leur créance, que c'est une sottise, *stultitiam*. I, 149. — Figures ou sottises. II, 11. Voy. Sacrifice. — « Il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises. » *Ibid.* — « Incapable de telle sottise... Capable de sottise. » II, 42.

Soufflet. Le vulgaire a raison de s'offenser d'un soufflet. I, 65.

Souffrance. « Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. « II, 229. — « Jésus-Christ a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances. » II, 238. Cf. II, 230, 232.

Souffrir. Opposé à sentir. I, 5. = On souhaite la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant, quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. II, 262.

Souler (se). « Qu'il s'en soûle (des plaisirs des sens) et qu'il y meure. » II, 10.

Soumettre. Se soumettre où il faut. I, 193. — « Il est juste que la raison se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre. » *Ibid.*

Soumission. « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » I, cvii. — « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. » I, 193 ; II, 200. — » Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. « *Ibid.* — « Ce n'est pas par les agitations de la raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître. » II, 94. — *Soumission.* I, 192, note 2.

Soupçon. Voy. Hérésie.

Souplesse. « Une souplesse de pensée. » II, 252.

Sources des contrariétés. II, 6, note 2.

Soutane. Voy. Avocat, Médecins.

Soutenir. « Soutenir la piété jusqu'à la superstition. » I, 193. — « Si un Dieu la soutient (la nature). » I, 197. — « S'il pouvait toujours les soutenir (les pensées pures). » II, 251. — « Le sujet le plus propre pour la soutenir (la beauté), c'est une femme. » II. 254. — Voy. Suer. = Au neutre. « Il les

prie de soutenir un peu avec lui. » II, 206. = Se soutenir. « L'amour se soutient par l'esprit. » II, 255. Cf. II, 260.

Spécial. Voy. Espérance.

Sphère. « C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » I, 1 et 17.

Spirituel. « Le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. I, 138. — Sens spirituel. I. 208. Voy. Prophétie. — Grandeurs spirituelles. II, 15.

Spirituellement. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. » I, 8.

Spongia solis. I, 43, note 5.

Stoïque (adjectif). Voy. Vertu.

Stoïques (stoïciens). « Les diverses sectes des stoïques et des épicuriens. » I, 187. Cf. I, 12. — Leurs principes sont vrais, mais leurs conclusions sont fausses. II, 155. — « Ce que les stoïques proposent est si difficile et si vain! » II, 178. — Pensent que tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également vicieux. *Ibid.* — *Stoïques.* I. 118, note 2.

Stupidité. Voy. Ignorance.

Style. Le style de l'Evangile est admirable. II, 39. — Remarques de style. II, 154. Voy. Discours.

Subsister, pour, demeurer, persister. « Ceux qui subsistent dans le service de Dieu. » II, 336.

Succéder (se). Voy. Opinion.

Succomber. Voy. Plaisir.

Suède. Voy. Roi.

Suer. « Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. » I, 32. Voy. Précipice. = Au figuré. « Les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici. » I, 51.

Suffisance, pour habileté, talent. Voy. Avocat.

Suisses. S'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race. I, 62. Cf. I, 89.

Suivre. Suivre une hypothèse. II, 38. — « Qu'on suive cela. » *Ibid.* = Suivre Dieu. II, 231. Voy. Savoir.

Sujet. « Donner sujet de croire. » II, 60. = Sujet propre à soutenir la beauté. II, 254. Voy. Femme.

Summum jus summa injuria. I, 71.

Superbe, pour, orgueil. » Ces principes d'une superbe diabolique. » cxxv. — « Ce qui le mène au comble de la superbe. » cxxxiii. Cf. I, 170, 171, 177, 184, 186 (note 2), 187. — « Abaisser la superbe. » II, 48. — « Le lieu propre à la superbe est la sagesse. » II, 199. — « Par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe. » II, 317.

Superbe (adjectif). « Les superbes. » I, 170. — Etre superbe. II, 199. Voy. Superstitieux.

Superficie. Voy. Bras.

Superstitieux. « C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre. » II, 106.

Superstition. Attendre de l'extérieur le secours est superstition. I, 170. — « La piété est différente de la superstition Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. » I, 193. — Trop de docilité fait la superstition. I, 194; II, 159. Voy. Libertinage.

Supposition. Diverses suppositions selon lesquelles il faut vivre dans le monde. II, 95.

Suppot. « Un homme est un suppôt. » II, 163. Cf. I, 8 (note). Voy. Sujet.

Sur Esdras. II, 180, note 1.

Sur le miracle. II, 205, note 1.

Sur les confessions et absolutions sans marques de regret. II, 116, note 1.

Surcroit. « Si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît. » I, 32.

Surintendant. Qu'est-ce qu'être surintendant? I, 53.

Surnaturel. « Que si les choses naturelles la surpassent (la raison), que dira-t-on des surnaturelles? » I, 193. — « Un aveuglement surnaturel. » II, 111.

Surpayer. « Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. » I, 5. Voy. Bienfait.

Surprendre, pour, saisir vivement. « La vie de tempête surprend, frappe

et pénètre. » II, 260[1]. = Pour, prendre par surprise. *Ibid.* = « Surpris, pour, trompe Voy. PAPE.

SUSCEPTIBLE. « Le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine. I, 82.

SUSPENDRE. « Elle (l'imagination) suspend les sens. » I, 31.

SUSPENDU. « Ils (les grands hommes) ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. » I, 79. — « Suspendus à tout. » I, 114. Voy. PYRRHONIEN.

SYMÉTRIE. Ce que c'est, et sur quoi fondée. II. 165 et 361. — Voy. ANTITHÈSE.

SYNAGOGUE. « Et cette synagogue qui est predite, et ces misérables qui la suivent. » I, 214 et 217. — La Synagogue, figure de l'Eglise. II, 2. — Pourquoi tombée dans la servitude. *Ibid.* — « Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la Synagogue? » II, 195.

T

TABLEAU, pour, image. « Un tableau de la charité. » II, 121. = Pour, description. « Ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait. » II, 123. Voy. PORTRAIT.

TABLES (LES DOUZE). Empruntées de la loi des Juifs. I, 200.

TALENT. « Talent principal qui règle tous les autres. » II, 178.

TALMUD. Détails historiques sur le Talmud. II, 181-182. Cf. II, 41. — Cité. II, 193.

TALON. « Talon bien tourné... Talon de soulier. » II, 166.

TANDIS QUE, pour, aussi longtemps que. I, 212.

TANT PLUS. répété. II, 258.

TEINDRE. « Nous les teignons (les idées des choses) de nos qualités, et empreignons de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » I, 8. — « Afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance. » I, 156.

TÉMÉRAIRE. L'homme est naturellement timide et téméraire. I, 121; II, 175.

TÉMÉRAIREMENT, pour, au hasard (*temere*). I, 33.

TÉMÉRITÉ. « La témérité du hasard. » I, 38.

TÉMOIGNAGE. De quel témoignage Jésus-Christ a voulu. II, 98. — Il veut que son témoignage ne soit rien. II, 159.

TÉMOINS. Voy. HISTOIRE. REPROCHE.

TEMPÉRAMENT, pour. ménagement. « Tant de détours et de tempéraments. » I, 27,

TEMPÊTE. « La vie de tempête. II, 260.

TEMPLE. « En faire (d'un peuple saint) le temple de Dieu[2]. II. 272. — Prédiction de la réprobation du temple. II, 192, 341. — Gloire du nouveau temple. II, 197. — Voy. PORT-ROYAL.

TEMPOREL. « Le sens spirituel a été couvert sous le temporel en la foule des passages. » I, 208.

TEMPS. « Le temps guérit les douleurs et les querelles. » I, 83. — « Le temps ne vous dure guere... Que le temps me dure. » I, 98. — Le temps de la venue du Messie. II. 22. Voy. AVÉNEMENT. — Diverses définitions du temps. II, 284. — Voy. PRÉSENT.

TEMPS (BEAU). « J'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi. » I, 84.

TENDRESSE. « J'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement. » II, 119. — « Un prince chassé par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles. » II, 335.

TENDU. « Les manières tendues et pénibles. II, 307-308.

TENIR, pour, croire. « Je tiens impossible. » I, 7. = Se tenir à. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. » I, 36.

TENTER. « Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. » II, 70.

TERRE. « Comme il était terre et cendre (Epictète)... » CXXV. — « Que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour, etc. » I, 1. — « On

1. C'est là ce qui *surprend*, frappe, saisit, attache.

BOILEAU, *Art Poét.*, III, 188.

2. Voy. S. Paul, *I Cor.* III, 16-17; VI, 19; *II Cor.* VI, 16.

jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » II, 112. = Au figuré : « Malheureuse la terre de malediction que ces trois fleuves de feu embrasent ! » II, 103. Voy. CONCUPISCENCE.

TERREUR. Voy. RELIGION.

Terrorem potius quam religionem. II, 88.

TERTULLIEN. Cité. II, 337.

TESTAMENT. Preuve des deux Testaments II, 2. — L'Ancien n'est que figuratif. *Ibid.* Cf. II, 11. — Fait pour aveugler les uns et éclairer les autres. II, 5. — Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre. II, 18. — « L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le nouveau contient les moyens d'y arriver. » II, 101.

TÊTE. On peut concevoir un homme sans tête : on ne peut concevoir l'homme sans pensée. I, 9. — Les grands hommes ont la tête plus élevée que nous, mais ils ont les pieds aussi bas. I, 79. Voy. TERRE.

THAMAR. II, 51, 198.

THÉOLOGIE. « La théologie est le centre de toutes les vérités. « I, CXXXIV. — « La nature peut parler de tout, et même de théologie. » I, 105. — « Les poëtes ont fait cent diverses théologies. » I, 172. — C'est dans la théologie où l'autorité a la principale force. II, 267. — « Ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison. » *Ibid.* — Il faut avoir de l'horreur pour la malice de ceux qui emploient le raisonnement seul dans la théologie. II, 268.

THÉOLOGIEN. Voy. CORRUPTION.

THÉRÈSE (SAINTE). De son vivant, n'était qu'une fille. II, 99. Voy. ATHANASE (SAINT). — Péril d'une grandeur telle que celle de sainte Thérèse. II, 177.

THOMAS (SAINT). N'a pas gardé l'ordre. II, 174 et 219-220.

Tien. Voy. *Mien, tien.*

TIMIDE. Voy. TÉMÉRAIRE.

TINTAMARRE. L'homme est sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. I, 40.

TIRER. Voy. AVANTAGE, CHEVEUX, ÉVÉNEMENT.

TISON. Comparaison tirée du tison de feu en mouvement, pour figurer l'agilité de l'âme. I, 77.

TITRE. « Les hommes ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'il possèdent du bien par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes. » I, 41. — « Tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. » II, 351-352. = Titres. Voy. HÉRITIER. — *Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir.* II, 76, note 1.

TOMBER. Au figuré. « L'homme est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. » I, 121. — « Il y en aura tant qui tomberont de la gloire. » II, 333. — « Afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur, et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. » II, 336. — Voy. MAIN, NÉANT.

TORRENT. « Le torrent de l'incertitude. » I, CXXVI.

TOTALITÉ. Voy. RÉDEMPTION.

TOUCHER, pour, être près jusqu'à toucher. « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent. » I, 25. = Au figuré : « En touchant l'homme. » II, 175. Voy. ORGUES. = Touché à. « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois. » I, 100. = Toucher (de la grâce). « Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence. » II, 334.

TOUR, cercle. « Au prix du vaste tour que cet astre décrit. » I, 1.

TOUR, édifice ; au figuré. » Pour édifier une tour qui s'élève à l'infini. » I, 6 et 218.

TOUS. Voy. HÉRÉSIE.

TOUSSER. « Les toussers. » II, 163. Voy. LE.

TOUT. « Un tout. » I, 3. Voy. CORPS, INFINI (substantif). — Il importe donc de tout. » I, 100. — « Il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout. » I, 137. Cf. I, 138. — « Chacun est un tout à soi-même. » II, 153. — « Elle est *toute* le corps de Jésus-Christ,... mais il ne peut dire qu'elle est *tout* le corps de Jésus-Christ. » II, 201. Voy. EUCHARISTIE. = Tout, exprimant le superlatif. « Il (Jésus-Christ) a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject (c.-à.-d. ce qu'il a de plus grand et ce qu'il y a de plus abject). » II, 238. Cf II, 159. Voy. CE. — « On devient toute grandeur. » II, 260.

Tracas. Nous cherchons le tracas, qui nous divertit. I. 49.

Tracasser. « Des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. » I, 48.

Tradition. La tradition des livres saints. et la tradition du peuple. II, 41. — Voy. Adam, Déluge, Péché.

Train. « Le peuple et les habiles composent le train du monde. » I, 44. » — « Suivre le train de leurs pères. » II, 166.

Traiter. « On nous traite comme nous voulons être traités. » I, 28. = Traiter de. « Ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur. » I, 171. — « Il se laissa traiter de roi. » II, 351. = Traiter avec. « Il traitait avec le peuple... Il traitait avec soi-même. » *Ibid.*

Transir. « J'entre en une vénération qui me transit de respect. » II, 332.

Transporter. Voy. Discours.

Travailler (se). « En traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin. » I, 140.

Travers (a). « Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité. » II. 330.

Trinité. Pascal n'entreprend pas de prouver la Trinité par des raisons naturelles. I, 154-155.

Trismégiste. Ses livres suspects et faux. I, 201.

Tristesse. Les bienheureux ont une joie sans aucune tristesse. II, 337. — Tristesse des gens du monde, et tristesse des vrais chrétiens. *Ibid.* — Dans la piété. la tristesse vient de nous et non pas de la vertu. II, 338. — Mauvaise tristesse, qui donne la mort, opposée à la tristesse qui donne la vie (S. Paul). *Ibid.*

Trogne. « Ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux (pour les rois). » I, 34 et 46.

Troie. « Personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. » I, 201.

Tromper (se). Ce que c'est. I, 78. — On ne veut pas s'être trompé. D'où vient cela. *Ibid.*

Trompeur. Voy. Apôtres.

Tronc. Voy. Vice.

Trône. « Dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ. » II, 332.

Trop. « Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière éblouit ; trop de vérité nous étonne... trop de plaisir incommode, etc. » I, 5.

Trouble. Voy. Inquiétude.

Troubler. « Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. » I, 197. — « Cet homme qui... était ce matin si troublé. » I, 52.

Tultie. Voy. Salomon de Tultie.

Trouver. Trouver Dieu en soi-même. II, 228.

Tuer. « Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? » I, 70. = « La lettre tue. » II, 5. = Se tuer, au figuré. « Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses. » I, 51.

Tumultueux. « La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits. » II, 252.

Turcs. C'est la coutume qui fait les Turcs. I, 156. Cf. II, 166. — Réponse à l'objection des impies, que les Turcs meurent et vivent comme les chrétiens. II, 94-95. — Miracles qu'ils croient par tradition. II, 108.

Tyran. « C'est être faux et tyran de dire, etc. » I, 73. — Voy. Moi, Roi.

Tyrannie. « La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. » I, 72. — « Consiste au désir de domination universelle et hors de son ordre. » I, 81. — Voy. Unité. — *Tyrannie.* I, 73, note 1.

Tyrannique. « La force sans la justice est tyrannique. » I, 72. — « Ces discours sont faux et tyranniques. » *Ibid.*

U

Uni. « C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder. » II, 251.

Unique. *Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique.* II, 123.

Unité. « L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien. » I, 153. — Voy. Euclide. = L'unité et la multitude. II, 120. — l'Eglise considérée comme unité et comme multitude. II, 122. — « La multitude qui ne se réduit pas à

l'unité est confusion; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. » *Ibid.*

UNIVERS. « Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, etc. » I, 2 et 15-21. — L'univers imperceptible dans le sein du tout. I, 3. — « Ce recoin de l'univers. » I, 175. — Voy. CACHOT.

UNIVERSEL. Les seules règles universelles. I, 71. — Les gens universels. I, 74. — Qualité universelle. I, 75. — Sciences universelles. II, 166. — *Universel.* II, 166, note 1.

UNIVOQUE. Lieux univoques. I, 208. Voy. EQUIVOQUE.

USAGE. Voy. RAISON.

USURPATION. « L'usurpation a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable. » I. 39. — Commencement et image de l'usurpation de toute la terre. I, 85.

Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus. (Tac.) I, 38.

UTILITÉ. Au pluriel. II, 246. Voy. PRÉVOYANCE.

V

VAILLANT. Voy. POLTRON.

VAIN, pour léger, frivole (dans le sens du latin *vanus*) ; en parlant de personnes : I, 25, 36, 52, 60, 88. etc.; en parlant de choses : I, 63, 64.

VAISSEAU. « On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui qui est de la meilleure maison. » I, 62. Voy. BATEAU. — « Ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. » I. 70. Cf. I, 78. Voy. DÉRÉGLEMENT.

VALOIR. Voy. PHILOSOPHIE.

VANITÉ. Ancrée dans le cœur de l'homme. I, 25. = « Curiosité n'est que vanité. » *Ibid.* — Vanité de l'homme. I, 83. Voy. VAIN. — Vanité des plaisirs. I, 84. — Vanité du monde. I, 87. — « Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. » I, 88. = Pour orgueil. Faire profession et faire vanité, d'un état d'indifférence et de doute. I, 139. — « Ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir » I, 187. — « Il y a sujet d'en prendre quelque vanité. » II, 338. — *Vanité.* I, 87, note 3. — *Vanité des sciences.* I, 83, note 2.

VANTER. L'objet que l'homme a dans ses plus grands travaux est de se vanter ensuite. I, 51. — Voy. ABAISSER.

VARIÉTÉS, pour variations. « Incapable de telle et si soudaines variétés. » I, 186.

VASTE. « Il (l'homme) a le cœur trop vaste. » II, 253. — Voy. MILIEU, VOUR.

VENISE. Du rétablissement des Jésuites à Venise. II, 205. — Voy. RÉPUBLIQUE.

VENT. Voyez DEBOUT.

VENUE. Voy. ALLÉE, MESSIE.

VÊPRE, pour soir. « Au temps du sacrifice du vêpre. » II, 29, note 5 [1]. — Vêpres. Voy. SERMON.

VER. « Imbécile ver de terre (l'homme). » I, 114. — « Avec combien peu d'abjection un chrétien s'égale-t-il aux vers de la terre! » I, 189.

VÉRITÉ. « Trop de vérité nous étonne. » I, 5. — « Nous haïssons la vérité, et ceux qui nous la disent. » I. 27. — Cette aversion pour la vérité est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. *Ibid.* — « Nous haïssons la vérité, on nous la cache. » I, 28. — Ceux qui disent la vérité se font haïr [2]. *Ibid.* — « L'homme ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres. » *Ibid.* — « La justice et la vérité sont deux pointes subtiles. » I. 35. — « Un méridien décide de la vérité. » I, 38. Voy. PYRÉNÉES. — « Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation. » I, 39. — Marque de vérité. I, 43-44. Voy. CONTRADICTION. — Rien ne montre à l'homme la vérité. I, 44. — Le peuple pense que la vérité est où elle n'est pas. I, 60. —

1. Ainsi dans Molière : « Je donne le bon *vêpre* à toute l'honorable compagnie. » *La comtesse d'Escarbagnas*, sc. XVII.

2. Obsequium amicos, veritas odium parit.

TER. *Andr.* I, 1, 43.

Dans les disputes on aime le combat des opinions, non la conquête de la vérité, I, 80. — « La vérité essentielle... est toute pure et toute vraie. » I, 88. Cf. I, CXXXIII. Voy. PRODUCTION. — « Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur. » I, 119. — Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité, et incapables de certitude. I, 120. — « Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles. » I, 174. — Trois états de la vérité (du Messie), dans les Juifs, dans l'Eglise, et dans le ciel. I, 210. — « La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure, » *Ibid.* — « La vérité ne s'altère que par le changement les hommes. » I. 212. — « La figure a subsisté jusqu'à la vérité, » II, 2. — Miracles du côté de la vérité. II, 72 Voy. ERREUR. — « Ce n'est point ici le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. » II, 78. — La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. II, 91-92. — La vérité donne l'assurance. II, 97, Voy. REPOS. — « On se fait une idole de la vérité même. » II, 116. — Elle n'est rien hors de la charité. *Ibid.* — Est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues. II, 273. — Trois principaux objets dans son étude, II, 278. — Méthode de la prouver. II, 298-279. — Vérités qui ne se peuvent démontrer. II, 288. — L'homme ne possède pas la vérité directement. II, 290. — Les vérités divines, infiniment au-dessus de la nature : Dieu seul peut les mettre dans l'âme. II, 296 297. — « On n'entre dans la vérité que par la charité. » II, 297. Voy. PORTE. — Combat de la vérité et de la volupté. II, 299. Voy. BALANCEMENT. — « Il y a un art pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes. » II, 300. — Voy. EGLISE, VIVRE. = La vérité, ou, la vérité de Jésus-Christ, pour désigner le Jansénisme. II, 51. 80, 159 et 215, 335. — Fléaux de la vérité. II, 117. Voy. INQUISITION.

VERJUS. Voy. VIGNE.

VERMISSEAU. « Un si chétif vermisseau (l'homme). » II, 318.

VERS, pour envers. « Elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu. » II, 238 [1].

VERSER. Voy. RÉPANDRE.

VERTU. Comment on peint la vertu stoïque. I. CXXXII. — Vertus que nous attachons à notre être imaginaire. I, 24. — « Je n'admire point l'excès d'une vertu, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée. » I, 76. — Par où doit se mesurer la vertu d'un homme. I, 76. — La vertu des bêtes se satisfait d'elle-même. I, 100. — « La vraie vertu et la vraie religion sont choses dont la connaissance est inséparable. » I, 170. — Toute notre vertu est en Jésus-Christ. II, 63. Cf. II, 173. Voy. ABOMINATION. « La vraie et unique vertu est de se haïr. » II, 105. — Nous ne nous soutenons dans la vertu que par le contre-poids de deux vices opposés. II, 152. — « Les chrétiens ont consacré les vertus. » II, 155. « Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes, il se présente des vices qui s'y insinuent, etc. « II, 162-163, — Comment les passions sont vertus. II, 172. — Toutes les vertus sont inutiles hors de l'Eglise. II, 328. = Vertu, pour, force. Vertu apéritive, attractive. II, 178. — « Par la vertu de cet esprit qui réside en eux. » II, 250.

VESPASIEN. Ses miracles. II, 126. — VESPASIAN. II, 179.

VICE. « Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. » I, 73. — Vices des grands hommes. I, 79. — Le vice nous est naturel : il résiste à la grâce surnaturelle. II, 115. — « Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même. » II, 155. — « Vices et vertus. II, 162-163. — Quand les passions sont vices. II, 173. Voy. VERTU.

VICTIME. Victime de Dieu, victime du diable. II, 237.

VICTOIRE. Voy. COMBAT

VICTORIEUX. « Qu'il serait victorieux de ses ennemis. » II, 27. — « La dernière devient victorieuse de l'autre. » II, 261 [2].

1. Ce monarque, en un mot, a *vers* vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté.

MOLIERE, *Le Tartufe*, a. V, sc. 8.

2. Ménage, sur Malherbe (2e édit., p. 255), a traité de l'emploi du mot *victorieux* avec *de*, et entre autres exemples, il cite cette expression de Balzac (dans sa consolation au Cardinal de La Valette), *l'ennemi et le victorieux des Barbares.*

VIDE. Question du vide. I, 35. — Le vide employé à prouver Dieu. I, 551. — Contre la prétendue horreur du vide. II, 205. Cf. II, 262-273. — FRAGMENT d'un Traité du vide. II, 266-273. = Au figuré. Vide dans le cœur de l'homme. « Il sent alors son néant, son abandon,... son vide. » II, 154. — « Dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242. — « L'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même. » II, 253. — « Ne laisser naître aucun vide dans l'esprit. » II, 257. — Faire une place vide dans son cœur. II, 256.

VIE. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. » I, 24. — Nous perdons la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. » I, 25. — « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. » I, 28. — « La vie est un songe un peu moins inconstant. » I, 42. Cf. I, 113. — Brièveté de la vie. I, 139. — « La vie est la chose du monde la plus fragile. » I, 143. Voy. ENTRE-DEUX. — Image de la vie humaine. *Ibid.* Voy. CACHOT. — La vie religieuse : rien n'est si difficile selon le monde; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. II, 101.— La vie des chrétiens considérée comme un sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort. II, 237. — Amour pour la vie naturel et donné à l'homme par Dieu. II, 243. — « Une vie unie. » II, 251. — « La vie humaine est misérablement courte. » *Ibid.* — Le chrétien souhaite la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de Celui qui a souffert pour nous la vie et la mort. II, 334. — Vies brutales, où plusieurs personnes de condition se laissent emporter. II, 356. — Voy. CET, VIVRE.

VIEIL. « Trop vieil. » I, 30, 84. — « Le vieil homme; notre vieil homme. II, 332, 341.

VIERGE (LA). Les Évangiles ne parlent de sa virginité que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. II, 18, — Enfantement de la Vierge expliqué par la poule qui fait des œufs sans coq. II, 97.

VIGNE. « Par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus. » II, 24. Cf. II, 188.

VIOLENCE. Violence amoureuse que Dieu fait à l'âme. II, 115, 334, 341. — Voy. ROYAUME.

VISIBLE. « Tout ce monde visible. « I, 1. — L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. I, 4. — « Visible, pour évident, manifeste. « Il est visible que, etc. » II, 335. — « C'est une injustice visible. » II, 353.

VIVRE. « Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. » I, 24. — Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre. » I, 7. — « Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu. » II, 111. — « Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne vécût plus en soi-même. » II, 168. — « On ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant. » II, 339. — Voy. SUPPOSITION.

VOCATION. « Hommes naturellement couvreurs, et de toutes vocations, hormis en chambre. » I, 36. — « Ceux qui n'avaient pas vocation. » II, 98. — « Il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer. » II, 342.

VOGUER. « Nous voguons sur un milieu vaste. » I, 5.

VOIE. La voie parfaite. II, 24. — « Ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » II, 336. Voy. LAIT (LA VOIE DE).

VOILE, au figuré. « Sous le voile de la nature qui nous le couvre (Dieu). » II, 329. — « Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. » II, 330. — Voy. ECRITURE.

VOIR. « Pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas. » II, 89.

VOIX. « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33.

VOLER, pour, s'élever. « Pourquoi ils (les hommes) ne peuvent voler plus haut. » II, 169.

VOLEURS. Voy. HÉRÉTIQUE.

VOLONTÉ. « La volonté est un des principaux organes de la créance. I, 41. — La volonté aime naturellement. I, 99. La volonté ne fait jamais

la moindre démarche que vers cet objet (d'être heureux). » I, 116. — La cupidité et la charité partagent les volontés des hommes. I, 209. — « Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. » II, 48. — On ne peut être plus heureux qu'en renonçant à sa volonté propre. II, 105. — « Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en la soumettant à la volonté qui gouverne le corps entier. » II, 113. — « La machine d'arithmétique... ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux. » II, 118 et 361. — L'entendement et la volonté. II. 296. Voy. ENTRÉE. = La volonté de Dieu. Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, et non par la nôtre. II, 93 [1]. — Conformer sa volonté à celle de Dieu. II, 231-232. — « La volonté de Dieu est accomplie en lui. » II, 240. — Les péchés y sont contraires. II, 335. — Les événements nous la découvrent. *Ibid.* Cf. II, 175. — Voy. SACRIFICE.

VOLUBILITÉ. « Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. » II, 104.

VOUER. « Sa vie était vouée à Dieu... Il a donc fait ce qu'il avait voué. » II, 240.

VOULOIR. Le vrai chemin est de vouloir ce que Dieu veut. II, 158 [1].

VOYAGER. On ne voyage pas sur la mer pour le plaisir de voir, mais pour en parler. I, 25-26.

VRAI. Le vrai et le bien, selon Montaigne, sont si peu solides, que, quelque peu quon serre les mains, ils s'échappent entre les doigts. I, CXXXI. — « Nous sommes incapables et de vrai et de bien. » I, 41. — « Rien n'est purement vrai; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. » I, 88. Voy. ICI. — Il faut que l'agréable soit pris du vrai. I, 104. — « Nous n'avons aucune idée du vrai. » I, 113. — « Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien. » I, 150. — Le vrai a toujours été dans l'Église. I, 174. — « Le pyrrhonisme est le vrai. » II. 89. Cf. II, 155. Voy. PRINCIPE. — « Il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. » II, 117. — Vrais Juifs, vrais païens, vrais chrétiens. I, 210; II, 56, 59 (note), 170. — Voy. RELIGION.

VRAISEMBLANCE, au pluriel. I, CXXXI.

X

XAVIER (SAINT). « Quant saint Xavier fait des miracles!.. » II, 204.

Y

Y, pronom. « Compare-t'y (à moi). Mais qui compareras-tu? » II, 210.

YEUX (LES). La concupiscence des yeux (la curiosité). II, 103, 192 [2]. — « Des yeux il va jusques aux cœur. » II, 252. — Langage des yeux. II, 255 [2]. Voy. CŒUR. — « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment. » II, 257. — Au figuré : « Aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse. II, 16.

Z

ZÈLE. Le zèle du peuple, chez les Juifs, depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes. I, 212. Voy. DIABLE. — « Quatre sortes de personnes : zèle sans science; science sans zèle; ni science ni zèle : zèle et science. » II, 100. — « Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. » II, 328.

ZÉRO. « J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. » I, 5. — « Le zéro... est un véritable indivisible de nombre, comme l'in divisible est un véritable zéro d'étendue. II, 204.

1. Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

MALHERBE, *Consolation à Du Perier.*

2. Voir le chap. XXXV du Xe livre des *Confessions* de S. Augustin

TABLE

DES NOMS PROPRES

POUR

L'INTRODUCTION ET LE COMMENTAIRE

ACON et LÉONILLA. I, 86, notes.
ANNAT (le Père). CIX.
ARCHIMÈDE. Figure Pascal lui-même. II, 21.
ARISTOTE. Dit que la coutume est une seconde nature. I, 42, notes. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 179, 219 et 221. — Ses erreurs en physique. II, 271, 272, notes. — Sa définition du mouvement. II, 285, notes. — Sa *Rhétorique*. II, 143, 343. Cf. II, 13.
ARNAULD. Critique une pensée de Pascal. I, 47. — Ses *Pensées sur les miracles*. II, 87.
ARNOBE. Cité sur l'argument du pari. I, 159.
ARNOUL (M.). I, LXXVI, note; LXXXVIII, notes, et CVII.
AUGUSTIN (SAINT). Le *Père* du jansénisme. I, CXVI, 219. — Son livre *De la véritable religion*. I, 8, notes, 220; II, 332, notes, 361. — Citation de sa *Cité de Dieu*. I, 39, notes, 219; II, 275. — Ses idées bizarres sur les âges du monde. II. 218, 275. — Son « Je doute, donc je suis ». II, 303, notes, et 313.
BACON (François). Sur la superstition de l'antiquité. II, 274.
BACON (Roger). *Ibid.*
BALZAC (Guez de). Passages de son *Aristippe*. I, 35 et 37, notes. — Du *Socrate chrétien*. I, 100, 164, 118, notes; II, 34 et 87, notes et 359-360. — De la *Relation à Ménandre*. I, 173, notes. — De la *Réponse à quelques questions, etc.* I, 131.
BARTHÉLEMY (l'abbé). Cité sur l'amour de Dieu. I, 219.
BAUTRU. Mot de lui.
BAYLE. I, 159. Voy. ARNOBE. — Son fameux article sur David. II, 12.
BELLEY (l'évêque de). I. LXX, note.
BERTRAND (M. Joseph). II, 131, notes.
BESONGNE (l'abbé). I, LXXIV, notes.
BEURRIER (le Père). I, LXXXVIII, notes.
BLOIS (les pauvres de). I, LXXX, notes.
BOILEAU. Son Epître sur l'Amour de Dieu. I, 216; II, 136,
BOILEAU (l'abbé). Sur une hallucination de Pascal. I, CVIII.
BOISSONADE (J.-F.) Son témoignage sur mon commentaire. I, 204.
BORDAS-DEMOULIN. I, XLIV, note.
BOSSUET. Comparé avec Pascal. I, XXXI XXXIV, et XXXVII. — Pascal l'a-t-il imité? I, 125. — Cité. I, 154, notes, 181, 191, 220; II, 37, 102, notes; 142, 242, notes, 250. — Sa doctrine sur la Grâce. I, CXIV. — A, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, rempli un plan tracé par Pascal. I, 203.
BOSSUT. Son édition de Pascal. I, XLII et XCVII.
BRUSCAMBILLE. Rapproché de Pascal. I, 131.
BRUYÈRE (LA). Voy. LA BRUYÈRE.
BUFFON. Sur la mémoire. II, 212. — Son analyse de la Mort. II, 218.
BUSSY (le comte de). Son témoignage sur les *Pensées*. I, XXXIX, note.
CALVIN. Cité. II, 54.
CAULIER (Clément). Trisaïeul de l'auteur du présent commentaire. Extrait d'un Journal manuscrit qu'il a laissé. II, 146.
CHAISE (LA.) Voyez LA CHAISE.
CHARRON. Défendu par Saint-Cyran contre le P. Garasse. I, XI. — Sur l'antithèse qui est dans la nature de l'homme. I, 130.
CHATEAUBRIAND. Rapproché de Pascal. I, 58. — Cité sur Pascal. I, XLII, 93.
CHAVANNES (M. Frédéric). A déchiffré

le nom de Salomon de Tultie. I, 101, notes. — A établi la date d'une lettre à Mlle de Roannez. II, 342, note.
Chevreuse (le duc de). C'est à lui que sont adressés les Discours sur la condition des Grands. II, 350.
Christine de Suède. Est la Cléobuline du *Cyrus*. II, 218.
Cicéron. Jugé sévèrement par de grands esprits. I, 112. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 219. — Sur la mort. II, 247.
Clément IX (Paix de). I, xciv.
Clerc (Le). Voy. Le Clerc.
Colbert, évêque de Montpellier. I, xcvi, et II, 81.
Collet (M.). Sa découverte sur les rapports de Méré avec Pascal. I, civ. Voy. Méré.
Condorcet. Son jugement sur l'éloquence de Pascal. I, xxxviii. — Son édition des *Pensées*. I, xl, xcvii. — Cité. I, 111; II, 136. — Réfutation de sa critique de Pascal sur l'argument du pari. I, 160.
Copernic. Sur *l'opinion* de Copernic. II, 128-131.
Corneille. Citation de *Rodogune*. I, 84, notes. — De *Médée*. *Ibid*. Cf. II, 140. — D'*Héraclus*. I, 197, notes. — Voy. Voltaire.
Cousin (M.). A montré le besoin que le jansénisme a du pyrrhonisme. I, xii. — A établi le scepticisme de Pascal. I, xiii. — Son livre *des Pensées de Pascal* (1842). I, xliii, xcvii. — *De la Société française au* xvii*e siècle*. II, 217. — Sa découverte du *Discours sur les passions de l'amour*. II, 262. — Voir encore I, 166.
Daniel (le livre de). Sa date. I, xxii; II, 34.
Daniel (le Père). Critique qu'il adresse à Pascal. II, 125, notes.
De Long-Champ. Voy. Bruscambille.
Delzons (M.). Voy. l'Avis.
De Maistre (Joseph). — Son sentiment sur Pascal. I, xlii, note.
Desargues, le géomètre. I, lxvii, notes; II, 163, notes.
Descartes. I, xxx, I, 219. — Son homme sans tête. I, 9, notes. — Mot de lui sur les comparaisons. I, 109. — Son objection contre la valeur de nos connaissances. I, 122, 123. — Son sentiment sur l'*automate*. I, 168. — Découragé par la condamnation de Galilée. II, 129. Voy. Galilée. — Mot de Pascal sur lui. II, 148. — Sa physique, II, 151, notes. — Nie qu'il ait emprunté ses principes à saint Augustin II, 305, notes.
Deschanel (M.). Cité au sujet du *nez de Cléopâtre*, I, 93.
Des Molets (le Père). I, xli, xcvi et cxxii.
Des Pennes (Mme). II, 217.
Domat. II, 106, notes.
Duclos. Mot qu'on lui attribue. I, 146,
Duguet. Son livre sur les Figures. I, xxiv, note, 214.
Egger (M.). I, 179.
Empédocle. On lui rapporte l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 19.
Enoch (le livre d'), II, 83, 360.
Epictète. Citations prises de ses *Entretiens*. I, 118, notes; II, 114, notes. — Du *Manuel*. I, 73, notes. — *Fragment*. I, 64, notes.
Esdras (le IVe livre d'). II, 361.
Etemare (l'abbé d'). Son témoignage sur l'*Entretien* de Pascal avec M. de Saci. I, cxxi.
Eutychès. Son hérésie. II, 18, notes.
Faugère (M. Prosper). Son édition des Pensées de Pascal. II, xcviii. Cf. I, 21, etc. — Son édition des *Lettres, opuscules et mémoires* des sœurs et de la nièce de Pascal. I, lxxi, notes. — A publié le Testament de Pascal. I, lxxxi, notes. — Son *Eloge* de Pascal. I, xliv, notes. — Voir encore I, 125.
Fayette (La) Voy. La Fayette.
Fénelon. Citation de sa *Lettre à l'évêque d'Arras*. II, 47, 54, 213. — De sa *Lettre à l'Académie française*. II, 144.
Fiurelli (Tiberio), ou Scaramouche. II, 164, notes.
Fléchier. Anecdote sur Pascal dans ses *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*. I, civ.
Fleury (l'abbé). I, 218.
Floquet (M.). Cité sur la question, si Pascal a imité Bossuet, I, 125.
Flottes (l'abbé). Ses *Etudes sur Pascal*. I, xliv, notes. — Ses *Etudes sur saint Augustin*. II, 313, note.
Flourens (M.). Cité sur l'autopsie de Pascal. I, cxii, notes.
Fludd (Robert), alchimiste. II, 8 notes.
Fontaine. Est la source pour l'*Entretien* de Pascal avec M. de Saci. I, cxxi. — Cité. II, 211, 217.
Fontanes. Son jugement sur Pascal. I, xlii et 135.
Fontenelle. Cité. I, lvxi, note. — Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. I, 15. — Son *Histoire des Oracles*. II, 45. — Sa *Digression sur les anciens et les modernes*. II, 275.
Forton (Jacques), dit frère Saint-Ange. I, lxx, notes.

FRANCK (M.). Son article *Pascal* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. I, VIII, notes.
FRÉDÉRIC II. Cité sur le système de Copernic. II, 131.
GALATIN (Pierre). II, 37.
GALILÉE. A donné aux hommes un sentiment plus vif de l'infini. I, 16. — Sentiments de Pascal sur l'opinion de Galilée. II, 129-130,
GANDAR. I, 219.
GARCIN DE TASSY. II, 360.
GODEFROY (M. Frédéric). I, 54, notes.
GONOD (B.). Ses *Recherches de la maison où Pascal est né*, etc. I, LXIII, notes.
GOURNAY (Mlle de). Pascal lui a pris l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 17.
GRÉARD. I, 221.
GROTIUS. Son livre *de Véritable religionis christianæ* cité. I, 155, notes, 199, notes; II, 43, notes, 58 et 60, notes, 148, etc. — Prouve Dieu par le vide. I, 155, notes.
GUERRIER (le Père). I, XCIX.
GUIZOT (M.). Voy. SAINT-ÉVREMOND.
HAMON. Son livre sur le Psaume CXVIII. I, LXXVII, notes.
HÉLINARD. Rapportait à Empédocle l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 19.
HÉNOCH. Voy. ENOCH.
HERMÈS TRISMÉGISTE. I, 17.
HÉRON D'ALEXANDRIE. II, 272, notes.
HOBBES, I, 220.
HOMÈRE. Mal connu de Pascal. I, 203.
HORACE. Opposé à Pascal. I, 89.
HUGO (M. Victor). Son *Booz endormi*. II, 221.
HUMBOLDT (Alexandre de). II, 104, notes, 131.
ISAIE. Passage d'où est sortie la doctrine du Dieu qui aveugle. II, 52.
JACQUELINE PASCAL. Lettre de Pascal à son sujet. I, LXXXIV, notes. — Lettre d'elle à M. Perier. LXXXIII, notes. — Son *Mystère de Jésus*, LXXXVII, notes. — Sa lettre à la sœur Angélique. II, 133. — Lettre à Mme Perier sur la conversion de son frère. II, 319. — Sa mort. I, CX. — Voir aussi I, 112.
JANSÉNIUS. Réflexions sur sa doctrine. I, CXV.
JEHOVAH. L'amour de Jehovah n'est pas ce que nous appelons amour de Dieu. I, 178.
JOUBERT (Joseph). I, 99, notes.
JUVÉNAL. Cité. I, 179. — Rapproché de Pascal. I, 218.
KANT. Sa doctrine en germe dans une phrase de Pascal. I, 159. — Ses antinomies. II, 147 et 310.
LA BRUYÈRE. Son témoignage sur Pascal. I, XL. — Pensées qu'il a prises de lui. I, 34, notes; 44, notes; 76, notes; II, 265. — Autres, où il le contredit. I, 84, notes; II, 141. — Rapproché de Pascal. I, 15, 90, 94, 147.
LA CHAISE (M. de). Ses Discours à l'occasion des *Pensées* de Pascal. I, LXXIV, notes.
LA FAYETTE (Mme de). Ce qu'elle pensait de Pascal. I, XXXIX.
LABURE (M.). Edition complète de Pascal publiée par lui. IC, notes.
LAMARTINE (M. de). Vers où il s'inspire de Pascal. I, XXXV, note. — Autres citations. I, 9, notes; II, 320.
LA MOTHE LE VAYER. Son livre *De la vertu des Païens*. II, 132.
LAPLACE. — Sa critique d'un calcul de Pascal. I, 160-162.
LE CLERC (M. Victor). Cité sur la sphère dont le centre est partout. I, 18. — Sur les mots *Spongia solis*. I, 43, notes. — Sur la question de l'amour de Dieu. I, 219. — Sur un passage où Pascal rend hommage à Montaigne. II, 305, notes. — Son édition de Montaigne. I, IV.
LÉLUT (M.). Son livre *De l'Amulette de Pascal*. I, CVIII.
LESCŒUR (M. Léon). Son livre *De la méthode philosophique de Pascal*. I, XLIV, notes.
LETRONNE. Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 179.
LOCKE. I, 160, note, et 163, note.
LOUIS XIV. I, 56, 67.
LUCRÈCE. Cité. I, 15, 56.
LUYNES (le duc de). II, 327, notes, 350, note.
MAHOMET. Cité. II, 45.
MAISTRE (DE). Voy. DE MAISTRE.
MALHERBE. Ses *beautés poétiques*. I, 110.
MALEBRANCHE. I, CVIII. — Cité. II, 130.
MANILIUS. I, 37, notes.
MARTIN (M. Henri). Son chapitre sur Pascal dans son *Histoire de France*. I, XLIV, note.
MARTIN (Raymond). Voy. RAYMOND MARTIN.
MARTINI (le Père). II, 108, notes, 137.
MAYNARD (M. l'abbé). Ses travaux sur Pascal. I, XLIV, note. — Cité au sujet de la montre de Pascal. I, 98, notes.
MÉRÉ. Ses rapports avec Pascal. I, CIV. — Critique une idée de Pascal. I, 16. — Souvenirs de Méré dans Pascal. Sur l'honnête homme. I, 74, notes. — Sur les périphrases. I, 102, notes. — Sur les repé-

titions. I, 103, notes. — Qu'il ne faut pas écrire en auteur. I, 105, notes. — Sur l'esprit de finesse. I, 107. — Que l'éloquence est une peinture. II, 123, notes. — Qu'il ne faut pas se laisser deviner, II, 154, notes. — Ne prend pas de parti sur le système du monde. II, 129. — N'était pas géomètre. II, 289, note.

Mersenne (le Père). I, x, lxvi, note.

Michelet (M.). Cité sur les deux infinis. I, 16.

Mirandole (De la). Voy. Pic.

Miton. Ses rapports avec Pascal. I, cv.

Moigno (M. l'abbé). Sur la question du nombre infini. I, 192.

Molets (Des). Voy. Des Molets.

Molière. Son *Don Juan* rapproché de Pascal. I, 146.

Molina. Sa doctrine. I, cxv.

Molinoir (Auguste). I, 219.

Monmerqué (L. J. N.). Cité sur les carrosses à cinq sous. I, lxxx, note.

Montaigne. Etablit sa religion sur son pyrrhonisme. I, xi. — Les souvenirs de Montaigne sont trop multipliés dans Pascal pour qu'il soit possible de les recueillir dans cette Table. Voir I, 39, notes, etc.

Montesquieu. Rapproché de Pascal. I, 111 et 215. — S'est trompé sur un verset de la Bible. II, 13, note. — Son mot sur l'opposition du judaïsme au christianisme. I, 215.

Morel. II, 301.

Mothe (La). Voy. La Mothe le Vayer.

Nestorius. Son hérésie. II, 18, notes.

Nicole. Dit que l'hérésie de son temps est l'athéisme. I, x, 167. — A publié les *Discours sur la condition des Grands*. I, xcvi et II, 348. — Son jugement sur Pascal. I, xl et 57. — Ses idées sur la justice de Dieu. I, 58. — Voir encore II, 53 et 360.

Nisard (M.). Son chapitre sur Pascal. I, xliii. — Son jugement sur la *Prière pour la maladie*. II, 233.

Nodier (Charles). I, ii.

Noel (le Père). Sa définition de la lumière. II, 283, notes.

Pascal (Blaise). Sa foi. I, ix. — Son pyrrhonisme. xiii. — Sa thèse, xvii-xxx. — Comparé à Descartes et à Bossuet. xxx-xxxiii. — Influence de son génie. xxxiv. — Sa rhétorique. xxxvi. — Son imagination. xxxviii. — Son manuscrit. lv, note. — Aventure qui lui arriva quand il avait un an. cii. — Fait la cour à une dame d'Auvergne. civ. — *Memento* qu'il portait sur lui. cvi. — Accident qu'il éprouve au pont de Neuilly. cvii. — Hallucination habituelle qu'on dit qu'il ressentait. cxii. — Ce qu'il dit des *Provinciales*, étant prêt de mourir. cxi. — Son autopsie. cxii. — Renvois aux *Provinciales*. I, 46; II, 53, 77; notes, 85, 92, notes, 117 et 118, notes, 129, 136, 347. — Vers qu'on lui attribue, I, 111. — Cité sur l'*opinion* de Copernic. II, 129. — Ses sentiments sur la philosophie de Descartes. II, 148. — Son dédain des sciences historiques. II, 177. — Voy. Galilée.

Pascal (Etienne), père de Pascal. I, lxiii, notes.

Pascal (Gilberte). Voy. Perier (Mme).

Pascal (Jacqueline). Voy. Jacqueline Pascal.

Paul (Saint). Explication de son *jansénisme*. I, cxvi. — N'est pas un *témoin*. II, 44.

Pennes (Mme Des). Voy. Des Pennes.

Perier (Mme). I, lxiii, note; lxxi, notes, et cii.

Perier (Etienne), auteur de la Préface de l'édition de Port-Royal. I, xlvii, note.

Perier (Marguerite). Miracle dont elle est l'objet. I, cviii. — Ses Mémoires cités. I, cii, cxi, note, etc.

Perrault (Nicolas), docteur de Sorbonne, frère de Claude et de Charles Perrault. Cité. II, 100.

Pétrone. Phrase de lui citée par Pascal. I, 105, note. — Voy. Saint-Evremond.

Pic de la Mirandole. I, 19.

Pilate. Traité favorablement dans les Evangiles. II, 44.

Piobert (M. le général). Son explication d'un fragment de Pascal. II, 103, note.

Platon. Semble demander une révélation. I, xi. — Rapproché de Pascal. I, 129-130, 145, 153, note; II, 144, 234. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 219.

Plaute. Cité. I, 219.

Plotin. Cité, I, 218.

Plutarque. Rapproché de Pascal. I, 35, notes; II, 217.

Pope. Rapproché de Pascal. I, 135.

Port-Royal (Messieurs de). I, 134. — — Leur édition des *Pensées*. I, xcv, 13; 55, 157, etc. — Leur *Epigrammatum delectus*. I, 86, notes.

Postel (Guillaume). Sa *République des Turcs*. II, 272, notes.

Prévost-Paradol. I, 219.
Quintilien. Opposé à Port-Royal. II, 217.
Rabelais. Cité à propos de l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 17. — Souvenirs de Rabelais dans Pascal. I, 33, notes 106, notes.
Racan. Vers cités. II, 213.
Racine. Citations de son *Histoire de Port-Royal*. I, lxxxv, notes, cxi, cxi. — Son cantique sur la Sagesse, I, 190.
Racine (Louis). Cité. I, 217; II, 53, 135.
Ravaisson (M.). II, 218.
Raymond Martin. Son *Pugio fidei*. II, 8, notes, et 37.
Raymond Sebond. Voy. Sebond.
Renan (M.). II, 220. — Sa traduction de *Job*. II, 169, notes, 218, etc.
Reuchlin (Jean). *De arte cabbalistica*. II, 8, notes.
Reuchlin (M. le docteur). I, xlv, notes.
Rigault (Hippolyte). II, 274, notes.
Roannez (Le duc de). Prononcez *Roanais*. I, lxxviii, notes. — Sa liaison avec Pascal. I, civ. Sa part dans la première édition des *Pensées*. xcvi. — La concierge de sa maison veut poignarder Pascal. II, 340, notes.
Roannez (Mlle de). II, 327 et 329, notes 343-345.
Rousseau (Jean-Jacques). Sa grande objection contre la révélation. I, xviii. — Trace le plan d'une critique des religions. I, xxi. — Rapproché de Pascal. I, 93.
Sablé (Mme De). II, 140.
Saci (Le Maitre de). I, cxxiii, cxxix, cxxxv, cxxxvi; II, 217, et 333, 334, notes.
Saint-Ange (Frère). Voy. Forton.
Saint-Cyran (Du Vergier de Hauranne, abbé de). Prend la défense de Charron. I, xi. — Cité sur le petit nombre des élus. II, 54. — Sur la sainteté du prêtre. II, 146.
Sainte-Beuve (M.). — Ses études sur Pascal dans son *Port-Royal*. I. xliv. — Cité. II, 65, 133, 145, 249, etc. — Sur l'Entretien avec Saci. I, cxxi, cxxxviii, note.
Sainte-Marthe (M. De). I, lxxxviii, notes.
Saint-Evremond. Mot sur l'*honnête homme* à propos de Pétrone. I, 74, note.
Saint-Hilaire (M. Barthélemy). II, 314.
Saurin (Jacques). Cité. I, 166; II, 53.
Scudéri (Mlle De). II, 218, 219.
Scudéri (Mme De). I, xxxix, note.
Sebond (Raymond). Citation de sa *Théologie naturelle*. I, 130. — A entrepris de prouver la Trinité par des raisons naturelles. I, 167.
Sénèque. Cité sur l'amour de Dieu. I, 219. — Pressent l'avenir de la science (*Questions naturelles*. VII, xxix, 3 et suiv.). II, 276.
Sévigné (Mme De). Ce qu'elle pensait de Pascal. I, xxxix. — Mot de Pascal qu'elle relève. II, 127. — Citée sur Cléobuline. II, 217. — Sur Messieurs de Port-Royal. I, xxxix; II, 300, note.
Singlin (Antoine). I, lxxxiv, note cxxiii; II, 349, notes.
Spinoza. Son traité théologico-politique. I, ix.
Strauss (le docteur de). II, 12.
Swammerdam. I, 17. Voy. Galilée.
Tacite. Sur les miracles de Vespasien. II, 126, notes.
Taine (M.). I, 135.
Thomas d'Aquin. Cité. II, 158, notes. 284, notes.
Thurot. II, 363.
Timée de Locres. I, 16.
Utrech (le Recueil d'). I. cx.
Vauvenargues. Son témoignage sur Pascal. I, xl.
Villemain (M.). I, xlii, 164.
Vincent de Beauvais. I, 18.
Vinet (Alexandre). I, xliv, note, et 102, notes.
Voltaire. Ses *Remarques* sur les Pensées de Pascal. I, xl, xli, 216; I, 139, notes. — Son Commentaire sur Corneille. I, xli, note. — Prend contre Pascal le *parti de l'humanité*. I, 29. — Vers cités. I, 108; II, 2 7. — Sa critique d'une pensée de Pascal. I, 203.
Xénophon. I, 62, notes.

372-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-18.

B 1901 .P4 1852 SMC

Pascal, Blaise,
1623-1662.
Pensees de Pascal
publiees dans leur
AWT-5797 (Sk)